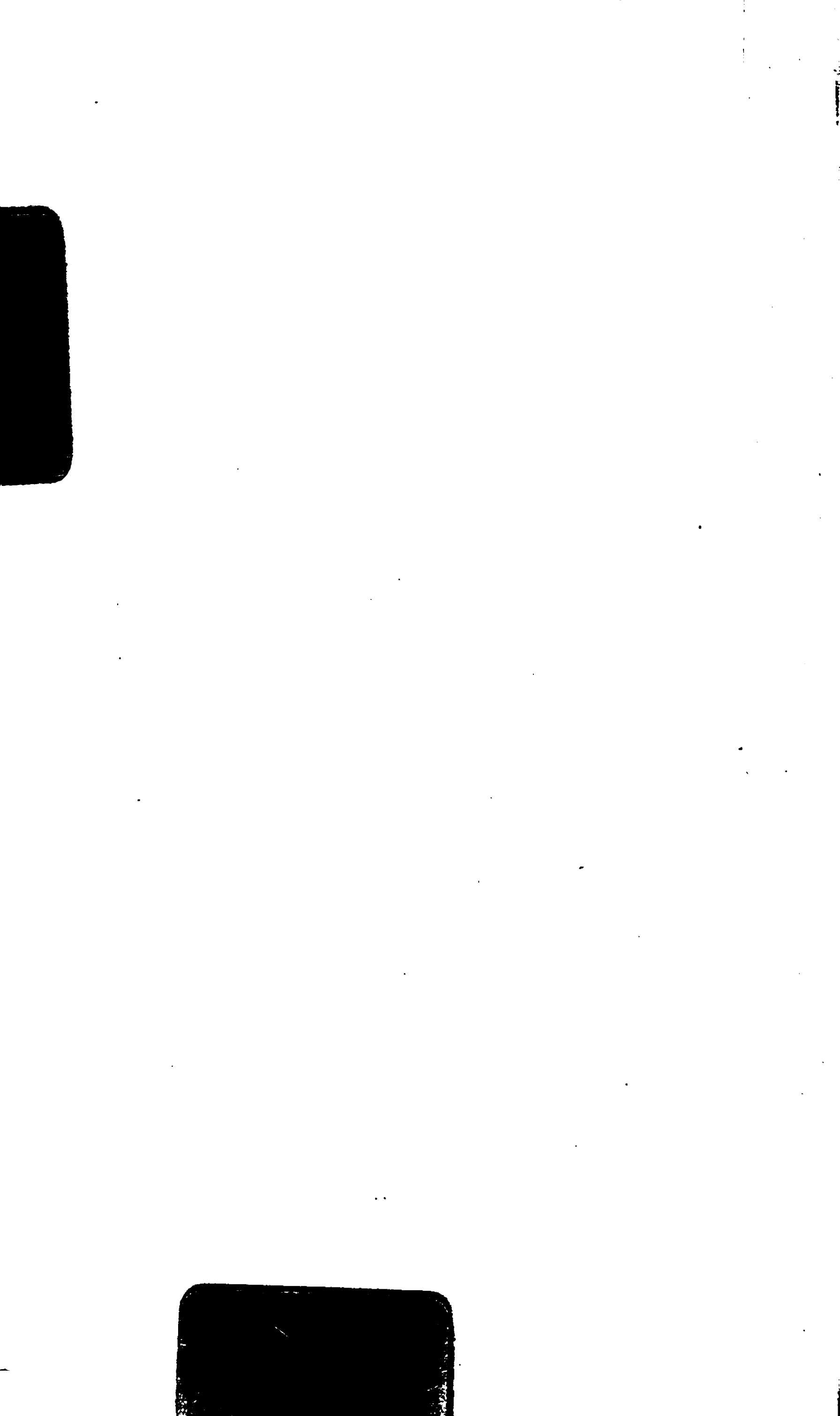
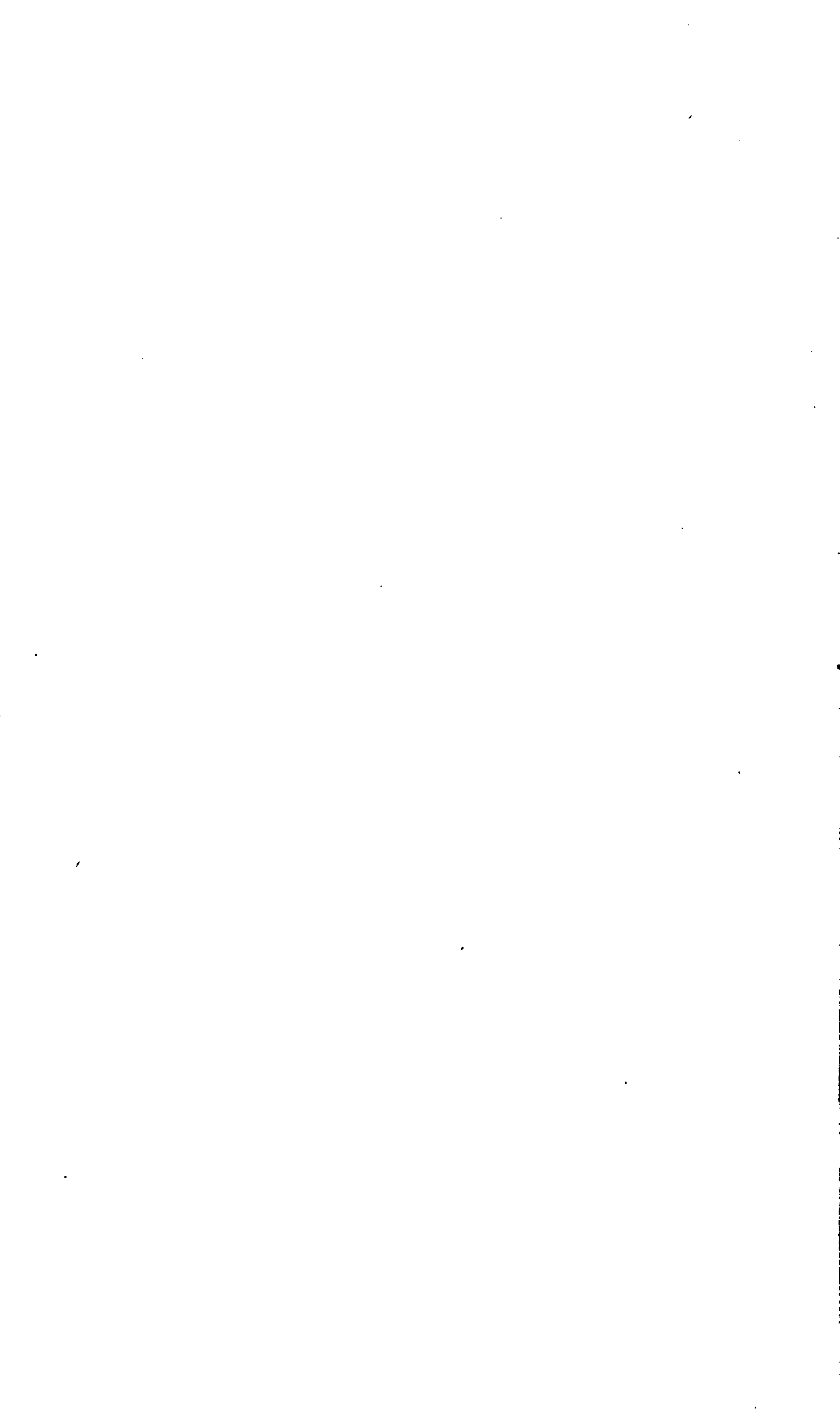
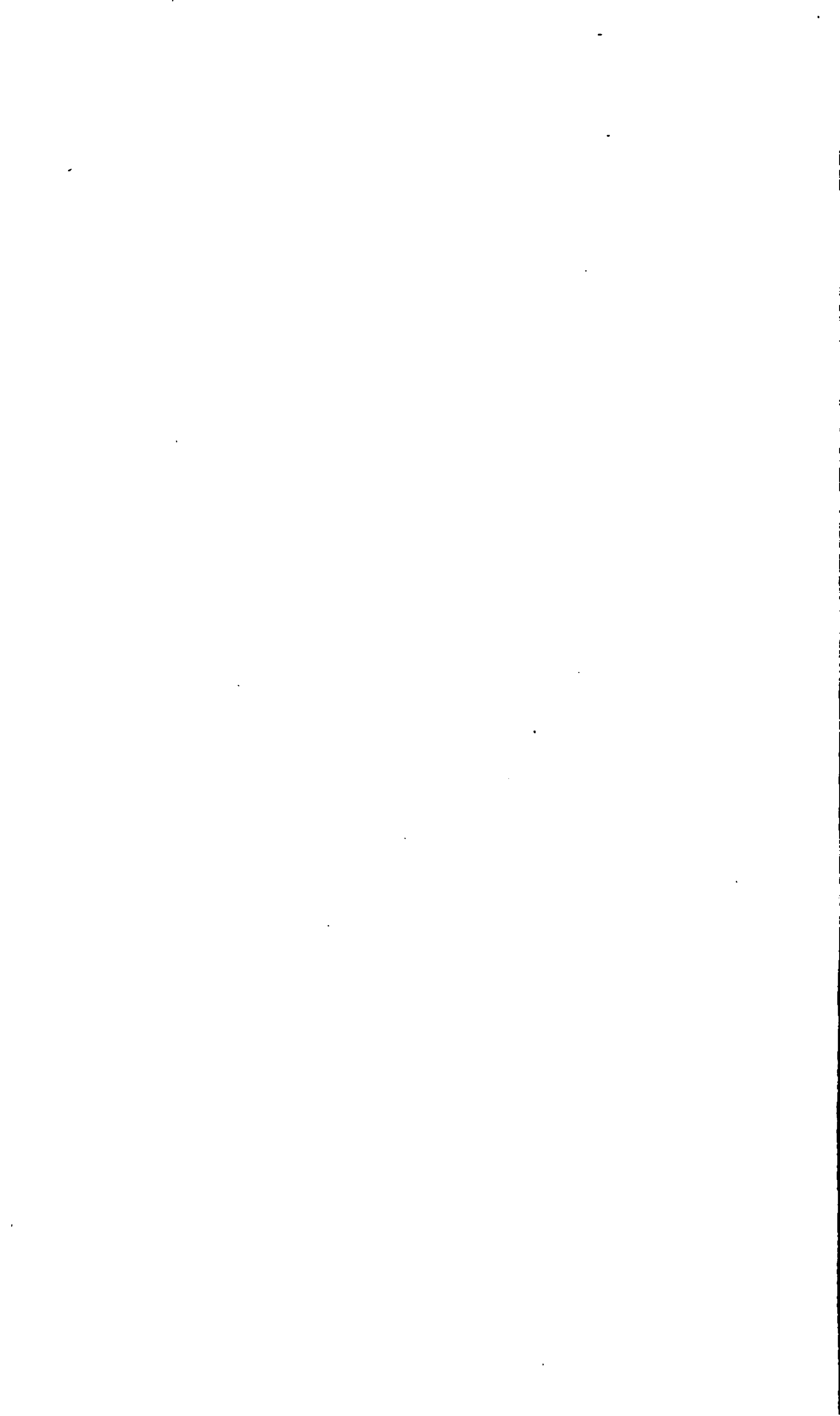










JAHRBUCH

FÜR

ROMANISCHE UND ENGLISCHE LITERATUR

UNTER BESONDERER MITWIRKUNG

VON

FERDINAND WOLF

HERAUSGEGEBEN

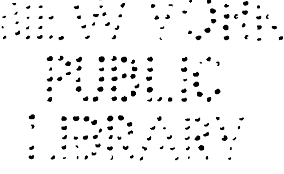
VON

Dr. ADOLF EBERT,

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT MARBURG.

3

DRITTER BAND.



BERLIN,

FERD. DÜMMLER'S VERLAGSBUCHHANDLUNG

UND A. ASHER & Co.

1861.

Inhalt.

Jahresberichte.

Fortsetzung*)

V. Die *französische Nationalliteratur* im Jahre 1859.

(Schreiben an den Herausgeber).

Avant de passer en revue, Monsieur, les différentes productions de l'année dernière, je crois inutile de vous répéter les observations dont j'ai fait précéder mon premier compte-rendu; ce n'est pas encore l'année 1859, qui nous a fait sortir de cet engourdissement où nous avait laissés son aînée. Au contraire, je constate avec un sentiment de tristesse que l'on chercherait en vain un progrès dans les oeuvres que cette année a enfantées. Quels résultats féconds, quelles idées nouvelles, quelles inspirations inconnues nous apporte-t-elle? quels noms nouveaux a-t-elle à inscrire dans les pages de notre histoire littéraire? quels monuments a-t-elle élevés qui domineront le flot des âges et marqueront comme des jalons la route des siècles? Je n'ose répondre à ces questions que je me pose involontairement après avoir examiné à peu près tout ce qui méritait d'être lu en 1859; une seule oeuvre tranche sur ce fond terne; un seul nom retentit d'un bruit éclatant au milieu de ce murmure confus qui est presque du silence; et ce nom, ce n'est pas un nom nouveau; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a reçu le baptême de la renommée et de la poésie; le seul poète de 1859 est un poète de 1820, M. Victor Hugo.

Quelle distance entre ces Odes et Ballades qui, sous la Restauration, chantaient d'une voix pure et frêle qui déjà cependant paraissait bien audacieuse et bien révolu-

*) S. Bd. II, Heft 4 den englischen, nordamerikanischen, italienischen und spanischen Bericht vom Jahre 1859.

tionnaire aux gardiens fidèles des traditions classiques, et ces *petites épopées* que le poète nous donne aujourd'hui et où, dépassant toutes les hardiesses, brisant, non plus les règles et les conventions qu'il a dès longtemps foulées aux pieds, mais même les lois éternelles de la raison, du goût, des proportions et du possible, il s'élance hors de toutes les routes jusqu'à lui frayées sur les ailes d'un hippogriffe qui semble emprunté à l'Apocalypse! Entre ce point de départ et le point actuel, il y a eu plus d'une station, et si les esprits judicieux ont pu prédire successivement les différentes transformations de ce génie étrange contenues tour à tour en germe l'une dans l'autre, l'on peut aussi aujourd'hui entrevoir que ce n'est point encore le terme et que cette course qui, logiquement et presque fatalement, devient de plus en plus rapide, ne s'arrêtera pas encore à cette halte.

La *Légende des Siècles* [1]) constitue un progrès pour les uns, une décadence pour les autres: ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est un développement naturel et normal. Certains passages des Orientales, des Feuilles d'Automne, des Drames historiques etc. font prévoir les Petites Epopées, comme ils faisaient deviner les Contemplations. Certes, on ne peut voir une décadence dans cette oeuvre, qui, bien loin de trahir la moindre défaillance sénile, la fatigue la plus légère, montre à chaque page la vigueur poussée jusqu'à la violence, et l'exubérance à force de richesse. M. Victor Hugo a mis à son livre une préface, qui lui fait tort à mon sens, comme en général toutes les préfaces de l'auteur font tort à ses livres; elle donne toutefois un renseignement utile en nous apprenant que les deux volumes qui nous sont offerts ne sont que la première partie d'une trilogie dont les deux autres membres s'appelleront *Dieu* et *la Fin de Satan.* Si je ne me trompe, ces livres nous montreront que M. Victor Hugo a fait encore un pas en avant dans la voie où il marche depuis quarante années.

Tenons-nous en, en attendant, à ce qu'il nous donne

---

[1]) Paris, Michel Lévy, 2 voll. in-8°.

cette fois, quitte à examiner l'ensemble de l'édifice quand il sera achevé. Le corps de bâtiment qui est terminé forme du reste un tout parfait, et pourrait se passer de continuation. L'auteur a reflété dans son livre l'humanité tout entière, depuis le berceau que couvraient les arbres mystérieux de l'Eden jusqu'au but idéal qu'elle doit atteindre et qu'il croit devoir être touché dès le XXe siècle. Six mille ans sont encadrés dans cette gigantesque *Légende*, qui n'a rien de commun avec l'histoire. Ce n'est pas en effet à ce guide sévère et banal que la Muse de l'illustre exilé a demandé de la conduire à travers les siècles, elle a rejeté loin d'elle le bras sûr et le bâton qu'il lui offrait, et s'est laissé emporter sur le char de la fantaisie; c'est de là qu'elle a peint, pour ainsi dire à vol d'oiseau, les temps qui ne sont plus, ceux qui sont et ceux qui seront — peut-être. Aussi ne faut-il pas s'étonner si elle n'a pas toujours parfaitement vu et si les nuages qui passaient devant elle lui ont souvent caché les vallons, les coteaux fleuris et les lacs bleus pour ne lui laisser voir que les pics désolés où l'aigle pousse son cri sinistre et où le vent lutte avec la foudre.

Non seulement M. Victor Hugo omet celles des traditions populaires ou poétiques qui n'offrent pas un côté effrayant et sombre; mais il se plait à négliger les légendes que la mémoire des peuples a le plus fidèlement conservées, que l'imagination des poètes a le mieux idéalisées, pour ne s'attacher qu'aux plus inconnues, à celles qui offraient le moins d'attraits aux autres Muses. La Grèce ne l'a pas tenté avec ses fables merveilleuses, qui ont défrayé pendant si longtemps la poésie de toutes les nations; il a négligé ces contes si beaux et si romains qui entourent comme des voiles sacrés le berceau de la ville éternelle; il n'a pas demandé au moyen-âge (j'en excepte deux poèmes inspirés par l'épopée chevaleresque) ses légendes si naïves et si caractéristiques; il a dédaigné ces délicieux récits que se transmettent depuis des siècles les conteurs de l'Orient; l'histoire de la France, si féconde en légendes nationales et touchantes n'a pas séduit son âme de poète et son coeur de citoyen. Il a exhumé, pour en faire le fond de ses

poèmes les plus longs et les plus importants, quelques traditions pleines d'horreur et imprégnées de crimes cachées dans des annales ignorées du moyen-âge, je ne jurerais pas même qu'il n'en ait inventé une bonne partie, démentant ainsi le titre qui promettait dans son livre un écho de ces voix des peuples qui ont traversé les temps: et sa joie a été à son comble quand il a pu entasser dans ses vers les noms les plus oubliés, les allusions les plus énigmatiques, les rébus historiques les plus indéchiffrables. Je défie quiconque lira la pièce intitulée „le Jour des Rois" de savoir au premier abord de quelle géographie fantastique sont tirés les noms de villes et de montagnes qui se pressent à chaque rime; et je ne sais trop si on retrouverait facilement la trace de tous ces rois, ducs et princes qui entourent l'empereur plus ou moins apocryphe „Ratbert". Aux yeux de bien des lecteurs, c'est une preuve de science énorme qui les rend confus de leur ignorance et les remplit d'admiration pour le poète; mais quand on a trouvé cette érudition deux ou trois fois en défaut, on se prend à suspecter singulièrement cet arsenal de noms sonores et de mots sesquipédales. Mais ce sont là des critiques secondaires: acceptons l'oeuvre de M. Hugo telle qu'il a voulu la faire, et tâchons d'analyser l'impression qu'elle produit.

On a beau être habitué au style et aux procédés littéraires de l'auteur, on tombe à chaque nouveau livre de lui dans un étonnement, qui s'explique par l'exagération continue de sa manière que je signalais en commençant, et qui empêche d'abord de bien apprécier le fond sous l'étrangeté de la forme. L'oeil ne voit d'abord qu'une sorte de chaos de couleurs, qu'un amas d'images incohérentes, gigantesques ou triviales; l'oreille ne distingue qu'un cliquetis de mots sonores et qu'une mêlée d'alexandrins armés de rimes retentissantes. Peu à peu, quand on a posé le livre et qu'on cherche à se rendre compte de ce qu'on vient de lire, chaque objet reprend sa place, les idées se groupent, les couleurs se fondent et on distingue les lignes d'une composition souvent grandiose, parfois seulement bizarre, mais toujours originale. Il ne faut pas regarder ces

poèmes de trop près, comme les fresques où les proportions sont calculées en vue de l'éloignement du spectateur. Nous ne relèverons donc pas dans la Légende des Siècles tous ces détails malheureux qui empêchent bien des lecteurs trop délicats d'admirer l'ensemble, ces épithètes prodiguées avec une libéralité qui n'a pas le temps de choisir, ces singuliers accouplements de substantifs, aussi barbares que les mots composés que forgeait Ronsard: ces vers destinés uniquement à fournir une rime et qui ont parfois une escorte de cinq ou six hexamètres nécessaires pour les amener, ces images impossibles, ces puériles recherches dans la manière de grouper et de séparer les paragraphes. Tous ces défauts ont dès longtemps été reprochés à M. Victor Hugo, et s'il ne s'en corrige pas, ce n'est certes pas qu'il les ignore; c'est chez lui un parti-pris, d'en emailler ses productions, et le poète ne les a nulle part prodigués comme dans ces deux volumes. Mais, comme ce metal, plein de scories et de taches, est docile à la main puissante de l'artiste! comme il sait lui donner la forme qu'il a voulue, comme il le soumet à son caprice, pour en ciseler quelque gracieuse statuette ou le couler dans un groupe colossal! Cela fait pardonner bien des choses, et pour peu qu'on aime la vraie poésie, on préférera toujours mille fois cette forme si hardie et si vivante avec toutes les imperfections à la forme froidement élégante d'un écrivain correct et timide. D'ailleurs, dans les détails même, que d'expressions trouvées de génie, que d'images admirables de vérité et de poésie, que de vers pleins, énergiques, sortis d'un seul jet, comme un magnifique accord, de la lyre de la Muse!

Quand on est arrivé à pénétrer cette enveloppe de la forme, et qu'on veut trouver l'idée mère de ce livre, on est bien vite disposé à la chercher dans le caractère et les idées du poète plutôt que dans les traditions de l'humanité qu'il prétend avoir recueillies. Ce livre est consacré à dire l'antagonisme perpétuel des bons et des méchants, à raconter la lutte engagée entre le bien et le mal le lendemain de la création, et à prédire dans ses derniers chants le triomphe du bon principe, de la vertu sur le crime

et de l'esprit sur la matière. Mais on l'a dit bien souvent, le mal est plus poétique que le bien, et pour M. Victor Hugo l'horrible a toujours été plus attrayant que le beau. Aussi les coupables, représentés par les tyrans de tous les temps et de tous les lieux, sont-ils les véritables héros de son livre. Jamais les oppresseurs de l'humanité n'ont rencontré de juge, ou plutôt de bourreau plus impitoyable et plus terrible que M. Hugo; l'auteur des *Châtiments* les saisit, les marque de son fer rouge, les couvre d'opprobres et de blessures, et ne les lâche qu'après les avoir enchaînés pour toujours dans un coin de ce bagne effrayant qu'il appelle *la Légende des Siècles.* Les Infants de Galice, les Rois d'Espagne, Mahmoud, Sigismond, Ladislas, Ratbert, Philippe II, sont successivement placés au pilori, et ils n'en sortent que saignants et mutilés. „Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate."

En face de ces grands criminels le poète a placé quelques hommes destinés à représenter le bien. Les tyrans n'ont pas une lueur de vertu, pas l'ombre d'un bon instinct,

> Et ce qui plonge l'âme en des stupeurs profondes,
> C'est la perfection de ces gredins immondes.

En revanche, les bons, Roland, Eviradnus, Fabrice, n'ont pas l'idée du mal; ils sont au-dessus de l'humanité autant que leurs adversaires sont au dessous; la seule chose qui les rapproche d'elle, c'est un langage grossier que M. Victor Hugo croit l'apanage de la vertu et qui contraste avec les bonnes manières des monstres qu'il flétrit. Vous n'avez qu'à relire le discours de Fabrice à Ratbert et celui d'Eviradnus aux deux princes qu'il va tuer, pour vous convaincre de la vérité de ce que je dis. Entre ces deux races d'hommes s'agite le peuple vil et rampant des courtisans ou des esclaves et passent les figures sinistres ou gracieuses, gémissantes ou innocemment souriantes des opprimés, femmes, enfants, vieillards, êtres faibles que se disputent les forts armés pour le crime, et que viennent sauver ou venger les forts champions de Dieu. Les drames les plus importants des deux volumes se

jouent entre ces quatre personnages qui se ressemblent assez les uns aux autres. En général il en résulte cet enseignement que Dieu veille sur le monde et que les grands crimes ne restent jamais impunis. Ainsi vainement les puissants croient-ils à leur force et à leur grandeur; un jour viendra fatalement où ils recevront le prix de ce qu'ils auront fait, et quand ce n'est pas la main des hommes qui se charge de la vengeance, les sphinx de l'Égypte l'ont bien appris au Sultan Zim-Zizimi, c'est la mort qui entre comme un voleur dans leurs palais et les emporte aux pieds du juge éternel. Là, leur vie va être examinée: là, toutes leurs victimes vont se dresser et parler contre eux, et rien ne pourra les sauver, si une bonne action faite un jour par hasard, un malheureux recouru, ce malheureux fût-il l'être le plus méprisable, un pourceau même [1]), ne vient jeter dans la balance incorruptible un poids plus lourd que tous leurs forfaits.

Suivant le système qui lui est habituel, M. Victor Hugo, on le voit, a procédé par les contrastes, et l'antithèse éternellement vraie du bien et du mal a fourni à sa sombre galerie une foule de tableaux caractéristiques. Mais pour produire l'effet qu'il cherchait, il a trop souvent chargé outre mesure les couleurs de ses peintures; à force d'être atroces, ses personnages cessent d'être humains; à force d'être épouvantables et sinistres, ses récits sortent complètement de la réalité pour entrer dans la région du rêve. Mais depuis le temps où Dante évoquait les pâles ombres du Purgatoire ou faisait se tordre dans les supplices les membres frémissants de ses damnés, je ne crois pas qu'aucun poète ait possédé au même degré cette étrange puissance de faire vivre les fantômes et de donner à la vision, à l'hallucination les contours arrêtés et les formes vivantes de la vérité la plus irrécusable. Quand le vieux poète florentin traversait les rues, les femmes le regardaient en tremblant, et disaient: Voilà celui qui a vu l'enfer! M. Victor Hugo aussi a vu ce qu'il raconte; il a été témoin de ces

[1]) Sultan Mahmoud.

monstrueuses orgies où le vin se mêle avec le sang sous les pieds de ces noirs buveurs

Tous jeunes, beaux, pleins de joie et farouches; [1])

il a pénétré dans cette vieille tour de Corbus où s'alignent à l'infini les armures des chevaliers des temps passés [2]); il a entendu ce monstrueux dialogue des gorges de l'Ybaïchalond [3]), et il ne vient à l'esprit du lecteur de confuter ce qu'il nous en rapporte qu'après qu'un certain intervalle a permis de se redresser à la réflexion écrasée sous cette imagination terrible.

En dehors des poèmes dont je viens de vous entretenir, il en est d'autres qui sont purement narratifs, et qui ont été puisés aux belles et pures sources des vraies légendes des peuples. La Bible a fourni deux beaux récits, *Daniel dans la fosse aux lions* et *Ruth et Booz*, pleins tous deux d'une poésie vraiment grande et large, bien que dénués de cette sublime naïveté, de cette grâce ou de cette force qui s'ignore elle-même et qui fait le principal charme de ces vieux récits toujours plus beaux dans la Bible que dans tout ce qu'elle a inspiré de paraphrases. J'avoue aussi que, tout en admirant comme de belles pages et surtout comme des essais heureux et dignes d'imitations les deux poèmes tirés de nos vieilles épopées chevaleresques, le Mariage de Roland et Aymerillot, j'aime encore mieux lire ces charmants épisodes dans les couplets monorimes qui les ont chantés au XIIIe siècle que dans les alexandrins de M. Hugo, d'une facture trop moderne et d'une couleur trop disparate pour rendre purement ces vieilles miniatures [4]).

Sous le titre de Maintenant, le poète a groupé, comme le dit M. Vapereau [5]), „quatre tableaux qui sont de tous les temps, c'est-à-dire d'aucun“. L'une de ces quatre compositions est pour bien des gens et pour moi le chef-d'oeuvre du recueil, et, à part quelques taches sur lesquelles la critique doit passer suivant le précepte d'Horace, l'une des

---

[1]) Ratbert. [2]) Eviradnus. [3]) Le petit roi de Galice.

[4]) Comparez les deux poèmes de la Légende des Siècles avec les morceaux correspondants de *Gérard de Viane* et d'*Aymeri de Narbonne.*

[5]) Vapereau, l'Année littéraire, p. 5.

plus belles et des plus parfaites choses qu'ait produites l'auteur de la Légende des Siècles. Sous ce titre: „les Pauvres Gens", le poète nous raconte simplement, mais avec une émotion intérieure qui arrache des larmes à tous les lecteurs, l'histoire d'un pauvre pêcheur et de sa femme qui, euxmêmes dans la misère, adoptent deux petits orphelins. C'est un *fait divers* de journal qui a fourni le sujet de cette magnifique pièce, que presque tous les critiques ont négligée pour donner leur admiration tout entière aux oeuvres de plus longue haleine [1]). Il y a quelques beaux vers, mais bien plus de défauts, dans la pièce du Crapaud, autre leçon de bonté et de charité que donne le poète.

Je ne puis même nommer tous les poèmes que contiennent les deux volumes de la Légende des Siècles, et pour en finir avec cet ouvrage, je me contenterai de parler des pièces purement philosophiques qu'il contient. Elles sont au nombre de cinq: la première est la plus remarquable; sous une forme allégorique qui serait certes impénétrable sans le titre qui en donne la clef, l'auteur a voulu peindre le grand mouvement intellectuel du seizième siècle, ce mélange de sensualisme et d'idées sublimes, cette verve grossière et bouffonne au service de ces aspirations vers toutes les libertés de la pensée qui caractérisent l'époque de Luther et de Rabelais. Un satyre amené devant la cour des dieux pour répondre à l'accusation d'outrage à la morale publique achète sa grâce par une chanson, et cette chanson se transforme en un hymne panthéistique dont les dernières vibrations prosternent les dieux mesquins du passé aux pieds de *Pan*, aux pieds du Tout universel. Rien de plus étrange que cette composition divisée en quatre chants: le Bleu, le Noir, le Sombre, l'Etoilé. Le génie de M. Victor Hugo, qui n'est pas philosophique, le porte à substituer toujours, depuis qu'il aime à faire des poésies métaphysiques, l'image et souvent même le mot sonore à l'idée qu'il n'exprime pas clairement ou qu'il n'exprime pas du tout. Ce défaut, si sensible déjà dans le dernier livre des Con-

---

[1]) Voy. pourtant l'article de M. E. Chasles dans la Revue européenne.

templations [1]), a encore augmenté s'il est possible dans les poèmes qui terminent la Légende des Siècles. *Le vingtième Siècle, Pleine Mer, Plein Ciel* et *Hors des Temps* sont des Apocalypses manquées où l'esprit et la forme luttent d'extravagantes fantaisies; bien des lecteurs honnêtes auraient le droit de prendre pour une mystification un peu trop longue ces pages inouïes où se suivent des vingtaines de strophes sans qu'il soit possible d'y rien comprendre, où les figures les plus inexhérentes s'entassent pour ne rien peindre, et où l'on voit décrit en plus de cent vers le clairon du jugement dernier:

> Sa dimension vague, ineffable, spectrale,
> Sortant de l'éternel, entrait dans l'absolu.

Hélas! nous ne sommes pas au but, et je me trompe fort si ces déplorables pièces, que nos pères auraient traitées de galimatias triple, ne sont pas surpassées encore par les poèmes annoncés de *Dieu* et *la Fin de Satan*, qui représenteront le relatif et l'absolu comme la Légende des Siècles représente le progressif [2]). Pour moi, je ne saurais imiter les critiques qui ont trouvé sublimes ces fantasmagories où le poète a oublié d'allumer la lanterne, et ce n'est pas là ce que j'admire dans les deux volumes qu'il vient de nous donner. Mais je ne saurais non plus m'associer à l'opinion de ceux qui n'ont trouvé que des défauts ou des avortements dans les divers poèmes qui composent ces volumes, et je ne vois pas, après tout, et tout en reconnaissant parfaitement les nombreuses imperfections de la Légende des Siècles, tout en constatant surtout dans la plupart des endroits incriminés la circonstance aggravante de préméditation, je ne vois pas, dis-je, ce que depuis vingt ans la poésie française aurait à placer à côté de cette oeuvre mal proportionnée, mais si puissamment dessinée et si poétiquement exécutée. Certes, il n'y a pas un seul des poètes qui ont succédé à l'école de 1820, qui puisse un seul instant entrer en balance avec l'auteur de la *Légende*; et l'on

[1]) Les Contemplations, l. VI, Au bord de l'Infini.
[2]) Légende des Siècles, Préface, p. 2.

peut même dire qu'il est le seul poète, qui nous reste, aujourd'hui que Lamartine se tait et qu'Alfred de Musset est mort.

Puisque je viens de nommer Alfred de Musset, je ne puis me dispenser de vous entretenir du bruit scandaleux qui s'est fait récemment sur sa tombe à peine fermée. Le pauvre poète, dans ses oeuvres, avait fait plus d'une fois allusion à un amour trahi qui contribua, dit-on, à le jeter dans le déplorable état moral et physique où se passèrent ses dernières années. Bien que les vers où il parlait d'*elle* ne pussent désigner personne, le public curieux avait dès longtemps nommé une femme non moins célèbre par les excentricités de sa conduite que par son talent d'écrivain. Mme Georges Sand, un an après la mort de Musset, publia un roman appelé *Elle et Lui* [1]), où l'histoire de cet amour était raconté sous des noms déguisés de manière à ce que personne ne pût s'y méprendre. Le talent de composition et de style qui distingue ce roman ne peut servir d'excuse à l'inconcevable passion qui a poussé cette femme à venir troubler jusque dans sa tombe le malheureux poète qu'elle avait tourmenté pendant sa vie, et à soumettre au public une justification de sa conduite reposant sur la calomnie de celui qui l'avait aimée. Une réponse sanglante fut faite à ce plaidoyer par le frère du mort dans un livre qu'il appela *Lui et Elle* [2]) et qui est un véritable réquisitoire. Armé de pièces authentiques, des lettres mêmes de l'ancienne maîtresse de son frère, il lui renvoya toutes les accusations qu'elle avait portée sur Alfred de Musset et déchira violemment tous les voiles dont elle avait enveloppé le vrai motif de leur séparation. Je ne blâme pas M. Paul de Musset d'avoir entrepris cette tâche de vengeance et de justice; je regrette seulement qu'il ait cru aussi devoir employer la forme allégorique; obligé de suivre pas à pas les événements réels, il n'a fait qu'un mauvais roman où il a poussé beaucoup plus loin que celle à laquelle il répondait le système des masques transparents sur des visages con-

[1]) L. Hachette, in-12. [2]) Charpentier, in-18.

nus, et où la faiblesse de la forme, jointe aux exagérations peut-être inévitables de son rôle, fait tort au but qu'il s'était proposé. Ces deux livres avaient déjà suffisamment scandalisé et en même temps, comme il est habituel, affriandé le public parisien, quand le même sujet fut une troisième fois traité par une femme qui n'avait dans ce début aucune autorité et que le plaisir seul de jeter de la boue à la figure de tout le monde en s'en couvrant elle-même semble avoir poussé à écrire son livre de *Lui* [1]). Là, les allégories sous lesquelles sont déguisées des personnalités réelles sont si faciles à pénétrer que les noms mêmes des personnages du roman font deviner ceux des hommes vivants auxquels ils se rapportent. Sous prétexte de défendre, elle aussi, la mémoire d'Alfred de Musset, Mme Louise Colet a raconté des anecdotes de tout genre sur tous ceux dont elle croyait avoir à se plaindre, et dont les torts envers elle étaient souvent de telle nature, qu'il est impossible de les dire, même pour les excuser. Il est triste que dans un pareil pamphlet, d'autant plus méprisable qu'il est écrit par une femme, on ne puisse méconnaître un talent de peinture et de récit supérieur à celui qu'avait jamais montré son auteur. D'ailleurs la critique, indulgente pour *Elle et Lui* et *Lui et Elle*, a été justement impitoyable pour un livre que dans d'autres temps eût supprimé la police, trop occupée aujourd'hui d'épier les délits politiques pour surveiller de bien près les offenses à la morale publique [2]).

Pendant que toutes ces mauvaises passions s'agitaient autour du tombeau de l'auteur de Rolla, son frère publiait ses *Oeuvres posthumes* [3]), dont la plupart, nées dans les années où s'éteignait déjà la pure flamme de ce beau génie, n'auraient peut-être pas dû être livrées à l'impression. Il en est autrement de quelques fragments datés de 1836, 1837, et parmi lesquels se trouve une admirable scène,

---

[1]) Librairie Nouvelle, in-18.

[2]) Voy. le bel article de M. Cuvillier-Fleury (Journal des Débats du 27 nov. 1859); celui de M. Babon dans la Revue Contemporaine du 15 novembre; et le petit livre de M. de Lescure intitulé *Eux et Elles*, histoire d'un scandale, Poulet-Malassis et de Broise, 1860, in-18.

[3]) Charpentier, 1 vol. in-18.

seul morceau qu'il exécuta d'une tragédie qu'il voulait faire pour Rachel; l'héroïne était Frédégonde, et à en juger par cette scène, Musset eût pu résoudre le grand problème qui nous est posé depuis la chûte de la vieille tragédie classique, et allier harmonieusement la pureté des formes anciennes à la liberté des allures modernes. Ce grand poète, qui n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être en Allemagne, avait seul l'art d'être original sans cesser d'être correct et d'atteindre les plus sublimes hauteurs de la poésie sans se perdre jamais dans les brouillards que bien des hommes de talent ont pris pour l'Empyrée. Sa gloire ne sera pas du reste, excepté cette scène de la Servante du Roi, bien grandie par le volume qui vient de s'ajouter aux sept qui composent son oeuvre, si peu considérable quand on la compare à celle de presque tous ses contemporains.

Pour en finir avec la poésie, je n'aurai que trois ou quatre noms à vous citer cette année. En première ligne je dois placer celui de M. Edouard Grenier, qui a réuni, sous le titre de Petits poèmes [1]), divers morceaux par lesquels l'auteur avait commencé sa réputation poétique. Le plus important, *La Mort du Juif-Errant*, inspiré par une idée vraiment grande et rendue avec une élévation simple, me semble encore être le meilleur. Je le préfère à la composition touchante et gracieuse, mais un peu languissante, des *Elcovans*, dont le thème assez banal est racheté par le sentiment vrai et profond, qui se montre dans le récit. Les Poésies détachées renferment de beaux vers, et on ne peut reprocher à M. Grenier qu'un peu de négligence dans la forme et des vers parfois prosaïques. Ce défaut se fait beaucoup moins sentir dans une autre composition du même auteur, le poème dramatique de *Prométhée délivré* [2]). Plus d'un poète a déjà tenté de donner le dénouement de la trilogie d'Eschyle. Je ne crois pas que M .Ed. Grenier ait connu le poème où Shelley a traité ce sujet d'une manière si hardie mais si opposée à l'esprit du vieux tragique. Il a tenté au contraire de donner à son oeuvre le caractère de cette

[1]) Charpentier, in-18. [2]) Magasin de librairie, 1859.

poésie antique à la fois sublime et familière, et il y a réussi autant que le permet la langue française, si rebelle à rendre ce genre de beautés. Malgré la couleur eschylienne qu'a cherchée M. Grenier, on sent la pensée chrétienne qui l'a inspiré et le Prométhée délivré peut se placer comme pendant à la Mort du Juif-Errant. C'est une noble entreprise que de s'élever ainsi au-dessus des goûts de la foule et de puiser ses inspirations dans les sphères austères et sereines de l'idéal, et si M. Grenier ne peut s'attendre à devenir populaire avec de telles oeuvres, il est sûr au moins d'obtenir quelques suffrages plus précieux que les applaudissements des lecteurs vulgaires. Je ne veux pas laisser son Prométhée sans louer le soin qu'il a apporté aux strophes lyriques des choeurs, dignes parfois par leur coupe harmonieuse et par leur style simple et sévère, des stances d'Alfred de Musset sur le patron desquelles elles sont souvent taillées. Ce n'est pas à la même source que M. Grenier que s'abreuve la Muse de M. Joséphin Soulary, auteur d'un recueil de *Sonnets* auxquels il a donné l'épithète d'assez mauvais goût d'*humouristiques* [1]). M. Soulary a imité, parfois avec un peu d'affectation, les poètes mignards et gracieux de la fin du XVIe siècle. C'est la même forme, et ce sont les mêmes sujets pleins de rêverie sensuelle et de naïveté recherchée; plus d'un de ses sonnets rappelle ceux de du Bellay ou de Desportes. Il y a un talent incontestable dans ce petit volume qui est le coup d'essai de son auteur, mais dont le succès ne doit pas le pousser, je crois, à tenter la grande poésie, où sa jolie coque de noix finement ciselée risquerait fort de faire naufrage:

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

C'est un très-sage précepte qu'a méconnu un homme d'un grand mérite, M. Ampère, quand il a eu la malencontreuse idée de donner au public son livre de *César, scènes historiques* en vers [2]). Je ne veux pas m'appesantir sur un ouvrage qui prête trop à la critique, et auquel l'au-

---

[1]) Lyon, L. Perrin, in-18. [2]) M. Lévy, in-8.

teur, bien averti, ne donnera sans doute pas de frères. On est étonné de voir un esprit aussi intelligent que M. Ampère se méprendre à ce point et s'imaginer qu'il suffit d'avoir étudié l'histoire et d'écrire bien en prose pour être poète dramatique.

La poésie pastorale et dramatique, dont le type immortel est *Hermann et Dorothée*, a produit cette année une oeuvre remarquable à plus d'un titre, et qui est peut-être le germe d'une nouvelle branche de notre poésie. C'est un poème intitulé *Miréio* [1]), dont l'auteur, M. Frédéric Mistral, représente toute une école formée dans la Provence, qui veut rendre à la langue d'oc, devenue un patois de dialecte littéraire qu'elle était dans le moyen-âge, son ancienne place dans les idiômes propres à l'expression de la pensée. Son poème prouve mieux encore que la préface un peu belliqueuse dont il l'a fait précéder que cette langue, bien que fortement altérée et corrompue depuis le XIIIe siècle, est encore souple, sonore et gracieuse. Mais les qualités qu'elle a conservées de son ancienne splendeur ne font pas qu'elle soit aujourd'hui la langue des gens cultivés du pays où elle vit encore, et qu'elle soit propre à exprimer jamais autre chose que des scènes et des tableaux empruntés aux classes inférieures, à la vie de campagne: il en est de même des patois allemands, qui ajoutent tant de charme aux idylles de Hebel ou de Klaus Groth, mais qui ne sauraient se prêter à des compositions d'un autre genre. Je ne crois donc pas à la possibilité de l'entreprise tentée par M. Mistral, et j'y crois d'autant moins que, heureusement ou malheureusement, la centralisation de la France et la facilité des communications auront fait disparaître d'ici à un siècle les derniers vestiges de la langue qu'il s'efforce de ressusciter. En dehors de ces questions que je voudrais traiter avec plus de développement, le poème de M. Mistral a un grand mérite; il y montre surtout un talent de description champêtre augmenté peut-être à nos yeux par la fraîcheur de son langage et les tournures familières

---

[1]) 2e édit. Paris, Charpentier, in-18.

qu'il permet, mais qui n'en décèle pas moins un esprit capable de sentir et de rendre avec bonheur les beautés simples de la nature agreste. Miréio a eu deux éditions en peu de temps, et a valu à son auteur une réputation qu'il mérite, mais qu'il n'aurait pas obtenue si promptement en écrivant dans la langue de tout le monde.

Au même genre que Miréio appartient un petit poème de moindre valeur, mais qui ne laisse pas de renfermer d'agréables passages et de plaire par son honnête modestie et sa douce familiarité, *le Presbytère,* de M. N. Martin [1]). Le titre d'*épopée domestique*, accolé par l'auteur à cette production, est un peu trop ambitieux pour un livre qui n'a ni l'unité de plan, ni la largeur d'exécution, ni la perfection de forme qui font d'*Hermann et Dorothée* une épopée véritable.

J'ai épuisé la liste des poètes qui ont publié quelque chose cette année, Monsieur; car vous me dispensez, je suppose, de vous parler des *Fleurs mortes* des *Gerbes glanées*, des *Brises et Aquilons*, des *Fantaisies nocturnes* et autres élucubrations qui émaillent toujours les étalages de nos libraires, mais auxquels se gardent de toucher ceux qui veulent aimer encore la poésie, et dont l'importance dans l'histoire littéraire est plus que médiocre. Je passe donc à la prose, et je commencerai par vous parler des romans qu'a enfanté l'année 1859.

La stérilité de notre littérature nous frappera plus encore dans ce domaine que dans celui de la poésie. A part deux ou trois oeuvres dûes à des écrivains déjà connus, à part les romans scandaleux pour lesquels j'ai ouvert une parenthèse tout-à-l'heure, il n'y a rien qui s'élève au dessus du médiocre. Là comme dans la poésie et plus encore ce ne sont pas les écrivains qui manquent; il n'y a pas de journal ou de Revue qui ne serve dans chaque numéro à ses abonnés quelque feuilleton contenant un chapitre de roman ou de nouvelle; mais tout cela n'est destiné qu'à tenir de la place et est aussi oublié des auteurs que des

---

[1]) J. Tardieu, in-12.

lecteurs à la fin de l'année. Le public lui-même, dont le goût pour ce genre de littérature a donné lieu il y a une vingtaine d'années à la naissance du roman feuilleton, se lasse aujourd'hui d'entendre raconter sous d'autres noms des aventures éternellement les mêmes et ne lit guère plus ces ouvrages que l'habitude et la facilité de les faire perpétuent dans les publications périodiques. En dehors de cette catégorie d'oeuvres éphémères dans le sens le plus littéral du mot, je trouve cette année quelques romans écrits avec des idées littéraires et un but sérieux. Celui qui dénote le plus de conscience et de soin dans son auteur est *Christian* [1]), par M. Francis Wey. Ce livre est assurément remarquable sous le double rapport des caractères et du style; ceux-là sont aussi finement étudiés que celui-ci est soigneusement poli et limé. On ne saurait relever dans l'oeuvre nouvelle de M. Wey ni une faute de goût, ni une incorrection de langage, ni une inconséquence de pensée. Pourquoi cependant ce roman ne satisfait-il pas complètement le lecteur? C'est qu'au fond de son récit l'auteur n'a pas jeté un intérêt bien vif, et que son style si élégant et si habilement nuancé manque un peu de franchise. On sent trop à chaque page l'art qui n'est complet que quand il se cache. Puis M. Wey nous le dit lui-même, il a voulu faire une oeuvre grave et qui eût de la portée; il a voulu „exploiter des idées et non des sensations", et on ne voit pas nettement, quand on a fermé son livre, l'enseignement qui en résulte. On sent bien que son dessein est de critiquer l'éducation qui arrive à séparer si profondément dans la société les deux sexes destinés à vivre ensemble; mais il a placé ses héros dans des conditions trop exceptionelles et leur a donné un caractère trop peu commun pour que cette histoire, qui d'ailleurs se termine heureusement, puisse être une leçon pour l'avenir comme elle est une peintnre du passé et même du présent. Ces réserves faites, c'est un livre qui fait plaisir à lire que celui de M. Wey, surtout la première partie, où quelques détails, peu

[1]) Librairie Nouvelle, in-18.

connus et fort curieux des moeurs d'il y a quarante ans sont rendus avec grand talent; il y a dans le récit de Christian quelques morceaux qui sont des modèles accomplis de narration sobre et substantielle.

M. Ch. Gouraud, dans son ouvrage intitulé *Lysis, histoire contemporaine*[1]), a cherché, plus encore que M. Francis Wey, à exploiter des idées au lieu de sensations. Mais s'il a fait un livre plein de pensées nobles et élevées, recommandable surtout par un amour de la liberté senti avec force et rendu avec hardiesse, il ne saurait se flatter d'avoir fait un roman; car il manque à Lysis les qualités les plus nécessaires à ce genre de composition, le mouvement, la passion, le choc des caractères et des événements. Je ne crois pas que ce soit une heureuse idée que celle qu'a eue M. Gouraud: les lecteurs de romans ont été rebutés par le ton sérieux et un peu gourmé de son livre; et le titre a empêché de le lire les gens pour qu'il était écrit, les philosophes et les politiques. Quand on veut employer la forme du récit pour déguiser une vérité ou un enseignement, il faut mettre la leçon non dans la bouche des héros de son livre mais dans leurs actions; il faut tâcher aussi de ne pas choisir pour sujet quelque vérité trop abstraite ou trop grave pour se prêter à être traitée légèrement; enfin il faut broder et découper avec le plus de grâce possible, sous peine de voiler cette vérité sans la parer, le manteau qu'on jette sur ses épaules par la main coquette de la Fable. Les contes philosophiques de Voltaire sont le modèle de ce genre d'écrits où excelle l'esprit français, et dont nous trouvons un agréable échantillon dans le conte oriental qu'a publié M. Ed. Laboulaye sous le titre d'*Abdallah, ou le Trèfle à quatre feuilles*[2]); dans ce récit plein d'une couleur locale qui fait honneur aux études du savant professeur, et dont un lieu commun de morale élevée et pure est le thème fort clairement exprimé, la tendance didactique n'empêche pas les personnages d'être bien vivants et de s'agiter sans raideur; et, ce qui est le principal mérite de ce genre d'ou-

---

[1]) A. Durand, in-8. [2]) Hachette, in-18.

vrages, le conte serait amusant et intéressant quand même il ne renfermerait aucun précepte.

Pour en finir avec les romans à tendances, je ne dirai qu'un mot d'un livre consacré à exalter les sentiments de sympathie pour l'indépendance italienne qu'avait excitée l'approche des grands événements de l'année dernière. *La Sibylle*[1]) de M. Laurent-Pichat est une oeuvre louable sous le rapport de l'inspiration, mais manquée comme forme; les héros de ce livre n'ont rien de réel, rien surtout d'italien malgré leur enthousiasme pour leur patrie, et les discours dont ce livre abonde ont le grand défaut d'être écrits d'un style emphatique et faux qui s'accorde avec les sentiments qu'il exprime, mais qui n'est pas aussi bien en harmonie avec la langue française et la clarté qu'elle demande. En fait de peintures de peuple et de pays, nous avons encore vu cette année un roman d'Alexandre Dumas père destiné à décrire la Circassie, Ammalat-Bey[2]), dont je ne parle que pour mémoire.

Dans la classe des romans ordinaires, nous rencontrons d'abord, pour suivre l'ordre d'ancienneté et en même temps l'ordre de mérite, Mme George Sand, qui, indépendamment de son malheureux ouvrage d'Elle et Lui, a écrit en 1859 un roman assez considérable, *Narcisse*[3]) et un récit plus court, *Les Dames Vertes*[4]). Dans ces deux ouvrages peu importants à la gloire de leur auteur, on retrouve cet admirable talent de description qui n'abandonne jamais George Sand, mais on y cherche en vain l'intérêt passionné et les types poétiques de ses premiers ouvrages. On sent bien que cette plume si féconde pourrait encore enfanter de belles choses; elle en laisse même parfois échapper en courant, mais on regrette qu'elle se presse trop d'accumuler feuillet sur feuillet et que ses récentes compositions soient ainsi privées de toute profondeur et souvent de toute vérité.

Le roman que nous a donné cette année M. Champ-

---

[1]) Librairie Nouvelle, in-18. [2]) A. Cadot, 2 voll. in-8.
[3]) L. Hachette, in-18. [4]) Hetzel, in-18.

fleury, *Les Amis de la Nature*[1]), est peu de chose et je ne vous en dirais rien s'il n'était dû à un homme qui a beaucoup fait parler de lui dans ces derniers temps, et que ses ennemis ont contribué autant pour le moins que ses partisans à élever au-dessus de l'indifférence publique et à mettre à la tête d'un parti littéraire. L'espace me manque pour caractériser et apprécier ici, autant que je le puis, la signification et la portée de cette nouvelle école, qui voudrait traiter la littérature de 1825 comme celle-ci avait traité les poètes de l'Empire, et qui a rompu des lances l'année dernière avec les représentants des idées classiques, le tiers-parti, dans un tournoi où les armes n'étaient pas précisément courtoises. Je me réserve de vous reparler dans une autre occasion de M. Champfleury et de ses disciples, et je me borne à constater que les Amis de la Nature n'ajoutent rien à la gloire du chef des *réalistes*.

Daniel[2]) a enlevé beaucoup à celle de M. Ernest Feydeau, dont je vous ai longuement parlé l'an dernier à propos de Fanny. Le public n'a pas fait à ce livre l'accueil qu'il avait fait aux dix-huit éditions du premier ouvrage de l'auteur. D'autant plus impitoyable qu'elle avait été plus indulgente, la critique remise d'une première surprise s'est vengée sur *Daniel* des éloges qu'elle avait accordés à *Fanny*, et cette unanimité de blâmes me dispense d'ajouter le mien à ce concert des journaux et des revues. Rien ne s'obtient si facilement ici qu'un premier succès et rien ne se paie plus cher. Pour moi, je me réjouis de voir condamner sans appel la méthode et le système de M. Feydeau, tout en reconnaissant à cet écrivain un talent dont il a donné dans son coup d'essai des preuves incontestables.

Il y avait du talent aussi, mais d'un tout autre genre dans les spirituelles et amusantes *Scènes de la Vie américaine* qu'avait données en 1858 M. Alfred Assollant, qui me semble avoir perdu en appliquant les procédés qui lui avaient servi à peindre la Société des États-Unis, à repro-

---

[1]) Poulet-Malassis et de Broise, in-12. [2]) Amyot, 2 voll. in-12.

duire nos moeurs françaises. On rit volontiers des habitants de la Nouvelle-Orléans, de leurs usages et de leurs idées hétéroclites; mais on n'aime pas à voir tournés en plaisanterie des événements comme ceux de la Révolution française. Ce sont des drames trop terribles et trop importants pour qu'on en goûte la parodie, et ce sentiment empêche d'apprécier l'esprit facile et la verve que M. Assollant a répandus dans son roman de *Deux Amis en 1792*[1]).

Ce n'est pas l'esprit ni la légèreté qui font tort aux romans de M. Ernest Serret, *Elisa Méraut, Francis et Léon, Perdue et Retrouvée*[2]), que je nomme ici à cause de leurs qualités morales plutôt que de leur valeur esthétique. Notre littérature, si riche en romans dont quelques-uns sont des chefs-d'oeuvres éternels, n'a pas encore eu de romans domestiques comparables aux oeuvres charmantes de Dickens ou de Thackeray. Les passions, et les moins bonnes, font le plus souvent le sujet que traitent nos écrivains, et il faut savoir gré aux auteurs qui essaient de donner à la France ce genre excellent sous tous les rapports. Mais on ne peut guère louer M. Serret que de l'intention qui est bonne, car l'exécution est bien faible, et ses romans ne sont pas de nature à faire goûter aux lecteurs la littérature honnête et chaste, qui doit sembler fort ennuyeuse étudiée dans *Francis et Léon* ou dans *Perdue et Retrouvée.*

J'aurai tout dit sur les romans de 1859, quand je vous aurai signalé un pendant au *Presbytère* de M. Martin, et à *Miréio*, un récit pastoral plein de fraîcheur et de cette grâce contenue que possèdent si bien les femmes, *Mos de Lavène*[3]), par Mme Louis Figuier. Vous voyez, Monsieur, que parmi ces productions, il s'en trouve bien peu qui soient marquées au sceau de l'originalité, il ne s'en trouve pas une qui soit une oeuvre de premier ordre. Nous allons constater le même fait, et plus marqué encore, en passant en revue les productions dramatiques de cette année.

---

[1]) L. Hachette, in-18. [2]) L. Hachette, in-18.
[3]) L. Hachette, in-18.

Ce qui est plus singulier que le peu de valeur des pièces de théâtre dont j'ai à vous entretenir, c'est leur petit nombre. J'ai à peine pu trouver six ou sept ouvrages dignes de mention, et j'ai peur que l'année prochaine il n'y en ait encore moins. Les causes de cette décadence du théâtre seraient curieuses à rechercher, et ce ne serait peut-être pas un paradoxe que de les attribuer au goût trop général qu'on a pour le spectacle aujourd'hui. Le but des auteurs comme des directeurs étant de faire de l'argent, et une pièce, pour peu qu'elle soit passable, et qu'elle réponde aux goûts du moment, atteignant toujours bien une centaine de représentations, il en résulte que les écrivains se croiraient dupes de consacrer quelques mois de travail à un ouvrage qu'ils peuvent faire en trois semaines de manière à gagner au moins autant. Aussi les pièces où l'on remarque de véritables intentions littéraires, l'étude du sujet et le soin de la forme, sont généralement de jeunes gens, qui n'ont pas encore cédé à cette facilité déplorable de succès, augmentée encore par la commode ressource des collaborateurs. C'est ainsi que l'Odéon a donné une comédie de deux jeunes auteurs, MM. Belot et Villetard, où se rencontraient, avec une assez grande négligence de l'effet dramatique, des études de caractère et des traits de comique qui donnent les plus belles espérances dans l'avenir de ces deux écrivains ou de l'un d'entre eux; car grâce à l'habitude qu'ont prise nos hommes de lettres de faire toutes leurs pièces à deux ou à plusieurs, on ne sait trop à qui doit revenir la gloire d'un bon ouvrage. Quoi qu'il en soit, *le Testament de César Girodot* [1]) a des scènes excellentes, et auxquelles le parterre, s'il y avait encore un parterre, aurait pu crier, comme il y a deux cents ans à la représentation des Précieuses Ridicules: „Courage, jeunes gens, voilà la bonne comédie!“ Ce n'est pas que cette pièce soit parfaite, il s'en faut; ce n'est qu'une ébauche, mais encore une fois elle promet beaucoup, et elle a à mes yeux un grand mérite: c'est d'être franchement gaie, de

---

[1]) Représenté à l'Odéon, le 30 septembre.

suivre les errements de nos vieux comiques, et de peindre les vices et les travers des hommes sous le côté ridicule et non sous le côté odieux.

Une autre pièce qui offre moins de qualités littéraires, mais qui annonce d'assez grandes dispositions pour la scène, *Un Petit-fils de Mascarille* est aussi d'un débutant, M. H. Meilhac [1]), déjà connu par un joli acte appelé *l'Autographe.* M. Meilhac, outre l'habileté pratique que montre le plan de sa pièce, a bien dessiné et assez bien exécuté les caractères qu'il a mis en scène; mais ils sont en général de convention, et l'action malgré ses changements à vue est assez dénuée d'intérêt. Que M. Meilhac étudie un peu plus la nature humaine au lieu de puiser ses inspirations au théatre même, qu'il substitue la simplicité à la recherche de l'effet et la franchise à la finesse, et il pourra donner des oeuvres remarquables dans le genre où il n'a obtenu cette année qu'un demi-succès.

De même que M. Feydeau a payé cher dans *Daniel* la trop belle fortune de *Fanny*, de même M. Mario Uchard a expié dans les deux pièces dont il a fait suivre *la Fiammina*, la vogue exagérée qu'avait obtenue son premier drame. Il faut avouer d'ailleurs que si *le Retour du Mari* [2]) était une très faible production, *la Seconde Jeunesse* [3]) ne vaut pas mieux ou vaut encore moins. Le sujet est tiré de cette racine féconde du scandale domestique où puisent si volontiers nos auteurs, et qu'affectionne particulièrement M. Uchard. C'est l'histoire des amours d'un homme âgé, marié, et de la meilleure compagnie, avec une jeune fille recueillie par sa femme. Cette donnée immorale est un prétexte à des tirades prétendues morales et à des effets de théâtre plus ou moins vrais. M. Uchard nous a déjà montré un ménage séparé, puis un ménage où la femme se conduit mal, aujourd'hui un ménage où c'est le mari qui a des torts: s'il fait encore une pièce, quel sujet choisira-t-il pour ne pas sortir de ce genre?

---

[1]) Représenté au Gymnase Dramatique, 8 octobre.

[2]) Voy. ma Lettre sur 1858. [3]) Représ. au Vaudeville, le 27 avril.

Au certe, le mari de la Seconde Jeunesse n'est pas le seul quinquagénaire galant que nous ait donné le théâtre cette année. La pièce de M. Dumas fils, *Un Père Prodigue* [1]) nous en offre un qui a au moins l'excuse d'être veuf, mais la circonstance aggravante d'être père et de l'oublier complètement. Cette comédie, qui n'a pas eu le succès de certaines oeuvres de son auteur, a été jugée très-diversement, et le public aussi bien que la critique a généralement négligé la question littéraire pour discuter la question de moralité. Même sur ce terrain, le véritable point discutable me semble avoir été peu touché; les partisans ou les adversaires de M. Dumas n'ont guère examiné que la question de savoir s'il était immoral ou non de mettre sur la scène un père de famille autrement que pour l'y peindre honnête et digne, et si ce n'était pas compromettre la majesté paternelle et le respect qu'on lui doit que de faire rougir en plein théâtre un père devant son fils. Pour cette question, n'est-ce pas la résoudre, et n'est-il pas évident que l'âge ou la position ne saurait préserver les vices ou les ridicules de l'atteinte de la comédie; que ce n'est pas offenser la paternité de montrer qu'elle perd la grandeur de sa mission si elle n'en a pas les vertus; et enfin que si la scène doit un enseignement au public, elle le doit autant aux pères qu'aux fils et à l'âge mûr qu'à la jeunesse? Mais ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, c'est que dans l'ouvrage de M. Dumas fils, c'est le Père Prodigue, malgré ses défauts et ses vices, qui est le héros intéressant; c'est qu'à la fin de la pièce il rentre, aimé et même admiré de tous, dans sa famille; c'est qu'enfin la morale manque à cette peinture par l'indulgence trop grande avec laquelle l'auteur a dessiné la figure principale. En voyant ce drame, je me suis souvenu d'un des derniers et des plus terribles romans de notre grand peintre de moeurs, de Balzac, et j'ai comparé le type d'Hulot dans *la Cousine Bette* avec celui du comte de la Rivonnière dans *Un Père Prodigue.* Cet effrayant tableau de la vieil-

---

[1]) Repr. au Gymnase Dramatique, le 30 novembre.

lesse souillée par le vice et se punissant elle-même par l'abjection ne pouvait, j'en conviens, être mis sur la scène dans sa crudité; mais en en adoucissant les couleurs, on ne pouvait en faire qu'une figure effacée et sans vigueur, et on retranchait en même temps la sombre moralité de cette étude. Je ne relève pas dans la comédie de M. Dumas une foule de petits détails, que beaucoup de personnes ne saisissent pas, et qui révèlent chez l'auteur une grande absence de délicatesse morale, et je passe à l'appréciation de la pièce en elle-même. A mes yeux, comme aux yeux de la majorité du public, c'est une des plus faibles du jeune écrivain; son peu d'habileté à *charpenter*, comme on dit, une oeuvre dramatique, s'y fait sentir de la manière la plus flagrante. Il n'y a aucune unité dans cette suite de scènes qui se rattachent faiblement l'une à l'autre et dont une bonne partie ne se soutient qu'à l'aide de mots piquants ou de tirades un peu moins emphatiques que celles que sème toujours l'auteur dans ses pièces. Les événements se succèdent, sans que le spectateur en sente l'enchaînement, et le cinquième acte n'a vraiment presque aucun rapport avec les deux premiers. Un excellent type de courtisane et une figure de parasite tracée avec vérité indiquent que les premières inspirations de l'auteur de *la Dame aux Camélias* sont encore celles qui lui sont demeurées les plus fidèles et qui le guident le mieux. Son talent d'observateur et d'écrivain, a gagné depuis ce début si retentissant; mais comme auteur dramatique, chaque pas qu'il a fait a mieux constaté, ce me semble, son impuissance à créer quelque chose de fortement conçu et d'harmonieusement exprimé; et comme peintre de moeurs, il réussit toujours mieux celles qu'il a le premier mises sur la scène qu'elles ont remplie pendant si longtemps, que celles du monde élégant qu'il choisit aujourd'hui de préférence.

Entre M. Alexandre Dumas fils et M. Emile Augier, bien des gens hésitent à donner la première place parmi nos écrivains dramatiques. Pour moi, je me range complètement pour l'auteur du *Gendre de M. Poirier* contre celui du *Demi-Monde*; mais je suis obligé de reconnaître

que M. Augier ne nous a pas donné cette année une oeuvre de premier ordre. Il y a certainement du talent, et du meilleur, dans *Un beau mariage* [1]; mais on y sent peut-être un peu l'auteur *arrivé* qui n'apporte plus à ses travaux le soin qu'il en prenait autrefois. Si M. Augier voulait travailler avec ardeur et sévérité pour lui-même, et s'il pouvait se résoudre (je l'espère à peine) à se passer de collaborateurs, il est capable de nous donner la vraie comédie du XIXe siècle, cet idéal dont il a approché plus près que tout autre, mais qu'il n'a pas touché encore.

Le public parisien a parfois d'étranges fantaisies. Pendant qu'il était froid pour Un Père Prodigue, pièce imparfaite mais où il y avait après tout du talent et de belles choses, il applaudissait avec enthousiasme une comédie aussi banale, aussi *bourgeoise*, aussi insignifiante que possible, *le Duc Job* [2]) de M. Léon Laya. L'admirable exécution de cette pièce, dont le rôle principal était interprêté par un comédien du plus grand mérite, et l'honnêteté du sujet qui permettait à tout le monde de la voir, voilà sans doute ce qui a contribué à cette vogue qui ne s'explique pas sans cela et qui devient tout-à-fait incompréhensible pour les personnes qui lisent la pièce sans l'avoir vu jouer. Du reste, la critique en général l'a traitée assez dédaigneusement, ce qui prouve qu'elle n'a pas toujours sur le public une influence aussi grande qu'on le croit.

Une oeuvre très sérieusement faite, mais d'un genre qui, bien malheureusement, tend à disparaître sans avoir produit en France un seul chef-d'oeuvre, un drame historique, *la Jeunesse de Louis XI*, par M. Jules Lacroix [3]), n'a obtenu qu'un succès d'estime. Il y avait de belles scènes et de beaux vers dans ce drame, faussé par une malheureuse fiction qui en a fait un roman dialogué au lieu d'un fragment d'histoire dramatisée, et qui reste froid mal-

---

[1]) Représ. au Gymnase Dramatique, le 5 mars.

[2]) Représ. pour la 1e fois le 4 novembre 1859, cette pièce se joue encore au moment où j'écris ces lignes (juin 1860).

[3]) Représenté au Théâtre de la Porte S. Martin, le 8 septembre.

gré une élévation d'idées et de sentiments qui touche parfois à l'emphase et a le tort d'être infidèle à la vérité historique. Malgré ces taches, il est regrettable que cette tentation d'un esprit consciencieux n'ait pas réussi comme elle le méritait, et elle le méritait certainement plus que bien des drames joués cent fois de suite la même année devant une salle comble et dont je ne crois pas nécessaire de vous donner même les noms.

J'aime mieux terminer cette revue en vous parlant de quelques bons ouvrages sérieux qui ont signalé l'année 1859, et qui lui font plus d'honneur que les productions de la poésie, du roman et du théâtre. Pendant que les ouvrages originaux diminuent ou deviennent de moindre valeur, la critique et l'histoire se maintiennent à un niveau plus élevé. Je ne puis examiner tous les travaux estimables que l'année dernière a vus naître; je ne vous en nommerai qu'un petit nombre parmi ceux que recommande, outre le mérite du fond, le soin particulier de la forme. L'étude assez longue que j'ai faite l'année dernière sur le singulier livre de *l'Amour*, par M. Michelet, me dispense d'entrer dans le même détail sur son nouvel ouvrage, *la Femme*[1]), à propos duquel je ne pourrais guère que répéter, en les adoucissant peut-être un peu, les critiques que j'adressais l'année dernière à *l'Amour*. C'est la continuation du même système, c'est la même manière de penser et de voir, ce sont les mêmes procédés du style; c'est le même mélange de morceaux gracieux, éloquents, pathétiques, et de passages qui révoltent également le bon sens et le bon goût. Ces observations ont d'autant moins besoin d'être renouvelées que, chez M. Michelet comme chez M. Victor Hugo, les fautes sont beaucoup plus tôt cherchées avec effort qu'involontairement commises, et qu'on peut prévoir pour l'un comme pour l'autre la continuation et l'exagération toujours croissante de la manière adoptée. Je ne ferai sur ce livre qu'une remarque, et encore a-t-elle plutôt trait à l'ouvrage précédent; dans la préface, M. Michelet prend la défense

[1]) L. Hachette, in-18.

de *l'Amour* contre les critiques qui l'ont attaqué, et assure que toutes les femmes qui l'ont lu ont pris partie pour lui et ont caché le livre sous leur oreiller en cas qu'un mari prévenu leur défendit de le lire. Or je vous disais l'année dernière que ce livre devait plaire aux femmes moins encore qu'aux hommes, et cette assertion de M. Michelet semble donner un démenti formel à ma prévision. Mais le fait que rapporte l'auteur de *l'Amour* n'est nullement prouvé, et ou M. Michelet l'a supposé d'après l'opinion qu'il avait de son livre, ou il a oublié de nous dire de quelles femmes il le tenait. Je puis assurer que les femmes honnêtes ont montré fort peu de sympathie pour son livre et n'ont pas songé à le cacher sous leur chevet.

L'histoire littéraire compte cette année quelques bons ouvrages de plus, parmi lesquels se fait remarquer la belle étude de M. Villemain sur *Pindare et la poésie lyrique* [1]), où l'illustre professeur a retracé d'une main sûre et vive encore, après avoir habilement caractérisé le génie de Pindare, les destinées de la poésie lyrique dans l'antiquité et chez plusieurs nations modernes. Ce livre n'est pas seulement une belle oeuvre historique, c'est une bataille de plus livrée par le courageux et éloquent écrivain pour la défense de la liberté, de la poésie et de l'art, toutes choses qui lui semblent et non sans raison péricliter à notre époque. Si quelque chose peut contribuer à les empêcher de s'éteindre complètement ou à les faire revivre, ce sont des livres pensés et écrits comme celui-là.

A la même école littéraire que l'étude sur Pindare appartient un autre excellent livre que nous a donné cette année M. Eugène Gérusez, *l'Histoire de la Littérature française pendant la Révolution* [1]). L'Histoire de la Littérature française qu'a publiée il y a déjà longtemps M. Gérusez s'arrête à 1789, à ce moment où vont se modifier si profondément les conditions extérieures qui font la littérature ce qu'elle est. Il nous a donné cette année la suite de son oeuvre, mais cette partie nouvelle est faite sur une plus grande

---

[1]) F. Didot frères, in-8. [2]) Charpentier, in-18.

échelle. Dix années ont suffi à remplir un volume, qui contient à peu près la moitié de l'ouvrage précédent. Ces années sont du reste bien remplies, et si au premier abord il ne semble pas que cette période ait été bien féconde pour l'histoire littéraire, le livre de M. Gérusez fait changer d'avis le lecteur en montrant l'esprit littéraire sous une autre forme plus actif que jamais, et en puisant dans les discours, les pamphlets et les journaux les matériaux que ne fournissent pas les mines qui sont généralement les plus riches. Cet ouvrage, où la justice la plus grande et la plus dégagée de préoccupations de parti dans les appréciations s'unit à une forme claire, élégante et soignée, a peut-être le défaut d'être un peu trop délicat et de trop choisir ses traits dans le tableau d'une époque qui alliait si étrangement le burlesque à l'atroce et le cynique au sublime; ce défaut, qui provient d'un amour trop grand pour le beau et l'harmonieux et d'une trop vive répugnance pour le hideux et le bas, enlève un peu de vigueur au fond et au ton général de la peinture; mais il ne fait rien perdre aux figures qui la remplissent prises en particulier, et aux portraits dessinés avec tant de force et de vérité dont sont semées les pages de ce bel ouvrage. M. Gérusez nous promet prochainement la continuation de ce volume par une histoire de la Littérature française sous l'Empire: le public l'attend avec impatience, sûr de voir apprécier cette fois à sa valeur une époque tour à tour glorifiée outre mesure et abaissée au delà des limites de la justice.

A la littérature et la philosophie à la fois appartient le recueil qu'a publié M. Ernest Renan sous le titre d'*Essais de morale et de critique* [1]), et qui est composé d'articles déjà connus. On y retrouve les belles qualités de forme et l'élévation des idées qui ont placé M. Renan au premier rang de nos écrivains sans l'empêcher d'être un savant distingué. La finesse des appréciations, la poésie étonnante du style qui ne cesse pas d'être clair et pur, l'impartiale justice des jugements, tout fait de ce volume

[1]) Michel Lévy, in-8.

un des ouvrages les plus remarquables de l'année dernière. Comme recueils de travaux déjà publiés dans les journaux ou les revues, je vous citerai encore les *Dernières études littéraires et historiques* de M. Cuvillier-Fleury [1]), le critique judicieux et spirituel du *Journal des Débats*; les *Essais de Politique et de Littérature* [2]) de M. Prévost-Paradol, jeune publiciste qui a conquis en peu de temps une légitime réputation; enfin les *Oeuvres Complètes* de Rigault [3]), cet esprit si fin, si délicat, si honnête, qui a succombé l'année dernière dans la force de l'âge à un excès de travail et à une tension trop continue, et que font regretter encore davantage les nouveaux échantillons qui nous en sont offerts. Ces derniers ouvrages touchent à la politique autant qu'à la littérature; tous trois sortent du *Journal des Débats* et appartiennent à une école dont cette feuille est l'organe le plus célèbre, et qui a engagé depuis quelques années une lutte hardie, bien que nécessairement discrète, avec les idées despotiques qui tendent à étouffer la conscience de notre pays. Au même courant d'idées se rattachent quelques bonnes études historiques, comme *l'Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France* [4]) dont M. le comte d'Haussonville nous a donné le dernier volume, et le travail de M. Louis de Carné sur *La monarchie française au dix-huitième siècle* [5]). Les théories philosophiques et sociales d'une école plus avancée ont produit l'ouvrage de M. Vacherot, *la Démocratie* [6]), que nos tribunaux ont cru devoir condamner, bien que ce livre de pure spéculation ne présentât assurément aucun danger pour l'opinion du peuple, et qu'il fût l'oeuvre d'un esprit très-loyal et très-honnête malgré des principes exagérés et dont les déductions sont tirées d'une manière trop absolue. Le même philosophe avait, quelques mois auparavant, donné, dans son livre *la Métaphysique et la Science ou Principes de Métaphysique positive* [7]), le résumé de ces idées si hardies et

---

[1]) Michel Lévy, 2 voll. in-12. [2]) Michel Lévy, in-8.
[3]) L. Hachette, 4 voll. in-8. [4]) Michel Lévy, 4 voll. in-8.
[5]) Didier, in-8. [6]) Chamerot, in-12. [7]) Chamerot, 2 voll. in-8.

si neuves qui l'ont privé de ses fonctions universitaires grâce à la surveillance qu'exerce chez nous sur l'enseignement de la philosophie comme sur toutes choses l'Etat, c'est-à-dire le ministre momentanément au pouvoir [1]).

C'est ici que s'arrêtera mon travail de cette année, Monsieur, car je ne crois pas devoir embrasser dans cette revue les ouvrages de circonstance qui se rattachent plutôt à la politique, comme les diverses brochures qu'a fait naître la mise en question du pouvoir temporel du pape. L'histoire politique s'occupera de ces productions naturellement éphémères, et qu'on ne peut sans doute juger impartialement que si on n'a pas pris parti dans cette cause. L'année 1859 nous a montré, si j'en excepte trois ou quatre oeuvres conçues en dehors du milieu où s'exerce principalement notre activité littéraire, une décadence marquée sur l'année 1858. En même temps, elle nous présente quelques symptômes rassurants pour l'avenir qui font espérer qu'un jour ou l'autre nous assisterons à une sorte de renaissance. Pour le moment, il n'y a rien à faire: tant qu'un grand changement dans les circonstances extérieures de notre existence n'aura pas profondément modifié la température où se produisent nos oeuvres littéraires, elles iront s'étiolant de plus en plus, et l'art le plus consommé serait impuissant à leur rendre les parfums et la sève qui leur manquent. Mais il y a encore des esprits élevés, des noms honnêtes où se conservent purs le respect du beau et l'amour du bien; il y a des hommes qui attendent avec confiance le moment où ils pourront librement travailler à tirer la France de l'abaissement moral et intellectuel où elle est plongée; et tant qu'il y aura de ces hommes, il ne faut pas perdre courage; tant que l'étincelle n'est pas éteinte sous la cendre, la flamme peut encore se rallumer.

---

[1]) Voy. sur le livre de M. Vacherot et sur l'enseignement de la philosophie en France un article de M. Renan, dans la Revue des Deux-Mondes (févr. 1860).

Paris, mai-juin 1860. G. Paris.

VI.

Die *französische Literatur Belgiens* im Jahre 1859.

Si les recueils littéraires qui voient le jour en Belgique se répandaient à l'extérieur avec autant de profusion que certains grands journaux imprimés à Bruxelles, je pourrais me dispenser d'écrire ces pages, et renvoyer tout simplement le lecteur à deux articles récents, où le sujet dont M. le Directeur du *Jahrbuch* a bien voulu me confier le soin de tracer l'esquisse, est traité avec plus ou moins de développements [1]). Mais les productions des écrivains belges, sauf celles de quelques historiens et d'un petit nombre de savants, ne se hasardent encore qu'assez timidement au-delà des frontières, et il est probable que les appréciations dont elles ont été l'objet dans le pays n'ont pas fait plus de chemin qu'elles-mêmes. Je me mets donc à l'oeuvre, bien décidé à profiter des documents que je signale, mais m'en référant surtout à mes souvenirs et à mes lectures, réparant çà et là quelques omissions, laissant de côté ce qui me paraîtrait tout-à-fait secondaire, m'efforçant enfin de répondre aux intentions exprimées dans le prospectus de la présente Revue.

Les peintres et les musiciens de la Belgique contemporaine sont plus en renom que ses écrivains; M. Alexandre Dumas inférait de là, tout dernièrement, que les aptitudes littéraires font défaut aux populations de l'Escaut et de la Meuse. J'ose dire que c'est une conclusion prématurée. Il était de mode, il y a vingt ans, de faire un *tour* d'une huitaine à Bruxelles, à Gand, à Anvers, et de retourner écrire à Paris que l'on avait découvert une Béotie moderne. On a tant dit et répété la même chose, qu'on a fini par le faire croire à bon nombre de bourgeois belges eux-mêmes, et le *Figaro* n'a été que l'écho de cette tradition de malveillance quand il a prononcé l'année dernière son fameux mot: *Belge comme une oie.* M. Dumas ne va plus jusque là; ses compatriotes sont en général devenus plus équitables, mais certaines préventions, on le voit, n'ont nullement disparu. Qu' y

---

[1]) *Annuaire des arts et de la littérature en Belgique;* Bruxelles, F. van Meenen, 1860 (1re année), in-12. — *Revue trimestrielle*, t. XXV, p. 384 et suiv. Recueil important, essentiellement littéraire, mais avec des tendances philosophiques et politiques nettement caractérisées (rationalisme pur, libéralisme avancé), la *Revue trimestrielle* entre dans la septième année de publication, sous l'habile direction de M. van Bemmel, prof. de littérature française à l'université libre de Bruxelles.

faire? Les écrivains belges sont jugés avant d'avoir été lus; on les condamne d'un mot, absolument comme les jésuites condamnaient Pascal en l'appelant *tison d'enfer*. — Le moyen de démontrer qu'on n'est pas un *tison d'enfer*! Le grand Arnauld lui-même n'a pas su le trouver.

J'ai laissé pressentir que la littérature belge ne mérite pas précisément le dédain. Ai-je raison ou tort? Je ne puis ici que dresser l'inventaire de quelques pièces du procès; mon ambition serait de décider le lecteur à instruire lui-même l'affaire.

Par leurs instincts paisibles, la tournure pratique de leur esprit, leur amour ardent de toutes les libertés, leur attachement aux institutions communales, les Belges ont une individualité nationale bien tranchée; mais-ils parlent deux langues [1]). Comme disait feu le baron de Reiffenberg:

Ils n'ont qu'un coeur pour aimer la patrie,
Et deux lyres pour la chanter.

Il y a donc, en tous cas, deux littératures en Belgique. La plus féconde est peut-être, actuellement, la littérature flamande; et j'ajouterai que les noms de ses poètes et de ses romanciers, parmi lesquels je ne citerai que Hendrik Conscience [2]), commencent à jouir d'une grande notoriété. Mais je n'ai mission de m'occuper, ici, que de la littérature franco-belge.

La Belgique indépendante est jeune, ne l'oublions pas; à peine a-t-elle eu le temps de se reconnaître. Berceaux de merveilleuses légendes et d'épopées chevaleresques, la Flandre et la Lotharingie devinrent silencieuses dès le siècle de Charles-Quint. La Belgique eut ensuite tant à souffrir des tyrannies étrangères de toute sorte; elle fut si complètement étouffée dans ses élans, si décidément condamnée à la somnolence intellectuelle, et en même temps si souvent ravagée et déchirée par l'ambition des puissances, qu'elle dut sans doute perdre à la longue jusqu'à l'habitude de penser par elle-même. Le culte des muses, au moins, demande la sérénité de l'esprit et les loisirs de la paix. Plus d'originalité, plus d'activité spontanée; et voilà comment il se fit

[1]) M. Stecher, professeur à l'université de Liége, a très-bien fait ressortir, dans une curieuse brochure intitulée *Flamands et Wallons* (Liége, F. Renard, 1859 in-12), l'erreur de ceux qui nient *l'unité belge*.

[2]) Les oeuvres de *Conscience* ont été traduites en Angleterre, en Amérique, plusieurs fois en Allemagne, en Italie, en Pologne et en France. La traduction française, due à M. Léon Wocquier, prof. à l'université de Gand et habile romancier lui-même, paraît à Paris, dans la collection Michel Lévy.

qu'en 1830, après avoir passé de l'Espagne et de l'Autriche à la France, et après avoir employé les quinze années de la domination hollandaise à protester contre la centralisation par l'introduction de la langue de Cats et de Vondel, la Belgique romane se trouva sans littérature nationale, et se réjouit même de se laisser envahir moralement par les auteurs parisiens.

Je devrais plutôt dire que ce résultat fut atteint malgré elle, en dépit des efforts de ses meilleurs enfants. Une circonstance particulière, une malheureuse question commerciale enraya le progrès normal des esprits. Je veux parler de la *contrefaçon*. Le trafic illicite des éditeurs bruxellois eut de graves conséquences; il frustra les auteurs français de leur légitime salaire, mais il répandit leurs idées et leur réputation dans le monde entier; il mit à la portée de tous de nobles écrits, mais il donna aussi, à la faveur du bon marché, une publicité inouie à des pages corruptrices. Ce fut l'âge de la *littérature facile*; mais facile ou non, quel écrivain né, pour son malheur, en Belgique, aurait pu lutter contre le torrent, et quelle chance aurait-il pu avoir de faire éditer un bon livre? Le marché était envahi par la production étrangère; les livres contrefaits se vendaient, et la concurrence était impossible, puisqu'il n'y avait pas de droits d'auteur à payer. Dans ces conditions, il est aisé de comprendre, non seulement que personne ne put songer à vivre, en Belgique, du produit de sa plume, mais encore que l'activité des écrivains *de loisir* se trouva paralysée, et l'émulation amortie. Plus que cela: les auteurs étrangers qu'on jugea dignes d'être contrefaits, irrités d'être pillés, et flattés pourtant dans leur amour-propre, se rengorgèrent, firent chorus pour rabaisser la Belgique et la taxer d'impuissance; et la stérilité plus ou moins forcée des littérateurs belges découragés leur donna raison en apparence. On est entré dans une nouvelle ère, mais à l'heure qu'il est, je le répète, c'est à peine si l'on a eu le temps de se reconnaître.

Je fais surtout allusion, en parlant ainsi, à la poésie, au roman, et en général à la littérature courante. Quant aux études sérieuses, elles ont pu sans doute, sous l'influence des événements, s'affaiblir pendant quelque temps en Belgique; mais quelques hommes d'élite les ont toujours représentées dignement, et l'exemple, donné par MM. Nothomb, van de Weyer, de Gerlache, Devaux, Quetelet, Moke, Polain et plusieurs autres, dès le lendemain de la révolution, a été suivi dans les dernières années, en matière de sciences morales et politiques comme en matière de

physique et d'histoire naturelle, par une phalange d'écrivains de savoir et de talent dont tout pays pourrait s'honorer. A côté des grandes collections de chroniques et de documents publiées par les soins de la *Commission royale d'histoire*, avec une érudition et une sagacité dignes des plus grands éloges; à côté du *Recueil des anciennes ordonnances*, dont M. Polain a déjà fait paraître deux volumes in-folio, consacrés à l'ancienne principauté de Liége; à côté des précieuses communications de M. l'archiviste général Gachard sur le règne de Charles-Quint, je pourrais citer, si je ne craignais de sortir de mon cadre, en me renfermant par exemple dans le seul domaine de l'histoire, une foule de travaux du plus haut mérite, dont le public a salué l'apparition par de chaleureux applaudissements. Les noms de MM. Borgnet, Kervyn de Lettenhove, F. Henaux, Altmeyer, Faider, Schayes, Thonissen, Th. Juste, ont été répandus en Allemagne comme en France, avant même que M. le professeur Warnkoenig n'eût entrepris d'attirer plus spécialement sur la plupart d'entre eux, par ses articles insérés dans les journaux de Vienne et de Munich, l'attention de ses compatriotes. Mais le mouvement *littéraire*, j'en conviens, a été plus lent à se produire. J'ai indiqué quelques causes de ce retard; en voici encore une, que je signale afin de pouvoir caractériser plus aisément, tout à l'heure, les tendances contemporaines.

Lorsque la séparation de la Belgique et de la Hollande fut devenue un fait accompli, que le Congrès national (1831) eut rédigé cette *Constitution* qui devait engager forcément la nation, à l'ombre de la paix, dans la voie du progrès; lorsque Léopold I. de Saxe-Cobourg, enfin, fut installé sur son trône, toutes les grandes questions d'exécution, toutes les grandes réformes politiques, administratives, économiques appelèrent à la fois l'attention de la nation et du pouvoir. Les partis qui s'étaient unis pour conquérir l'indépendance nationale se séparèrent de nouveau [1]) et trouvèrent des organes dans les revues périodiques comme dans les journaux quotidiens. La *Revue de Bruxelles*, fondée par MM. Dechamps et de Decker, écrivains élégants devenus par la suite hommes d'état, défendit les idées catholiques en adoptant la nuance assez nettement caractérisée, en France, par M. de Montalembert. M. Devaux, député de Bruges, homme influent et rigide, esprit prévoyant et persévérant, formula les

[1]) La scission fut complète après les événements de 1839.

principes du libéralisme pur et remua tous les problèmes à l'ordre du jour dans la *Revue nationale*, recueil sérieux, savant même parfois, qui paraissait également à Bruxelles. A Liége, le *Journal historique et littéraire*, dirigé et rédigé par M. P. Kersten, le même à qui l'on doit un livre remarquable sur le langage, réfutation des idées de M. de Bonald, le *Journal historique* se rangea aussi dans le camp religieux, mais discuta tous les problèmes avec des allures indépendantes qui le mirent en dehors des divers partis, et le firent cependant respecter de chacun [1]). En 1834 furent fondées les universités libres de Louvain (catholique) et de Bruxelles (sous le patronage des loges et des libéraux avancés); l'année suivante, l'Etat réorganisa par une loi ses universités à lui, celles de Gand et de Liége. Pour soutenir la concurrence et maintenir leur raison d'être devant l'opinion, les corps académiques de Louvain et de Bruxelles durent naturellement s'efforcer d'être aussi homogènes que possible, chacun de son côté, et imprimer à toutes les publications rentrant dans leur sphère d'activité, le cachet des doctrines dont ils étaient l'incarnation. Dans ces conjonctures, il n'y a pas lieu de s'étonner que tout ce qui ressemblait à un délassement littéraire fût tenu au second plan. Toutes les forces vives du pays se trouvèrent engagées dans la lutte; tous les esprits étaient en ébullition; la poésie gisait étouffée sous des monceaux de brochures politiques [2]).

Ce n'était l'heure ni de se laisser doucement émouvoir, ni même de songer au monde lointain, au vaste monde. Il fallait avant tout se montrer digne de ces destinées, vers lesquelles l'Europe avait consenti à laisser marcher la Belgique. On s'en montra digne; de grandes idées furent réalisées, de grandes réformes furent pratiquées dans ce petit coin du continent, et l'heure sonna enfin, après les événements de 1848, où le peuple belge, calme et confiant dans des institutions dont il avait enfin compris le vrai sens et l'excellence, s'interrogea lui-même et se dit

---

[1]) Le *Journal historique* paraît encore aujourd'hui à Liége, par cahiers mensuels.

[2]) Plusieurs membres du parlement belge ont traité ce genre avec une véritable supériorité, entre autres M. Frère-Orban, actuellement ministre des finances (sous le pseudonyme de *Jean van Damme*), M. Lebeau, ancien ministre, et M. Defré (*Joseph Boniface*), dans le camp libéral; et dans le parti opposé, MM. Dechamps et de Decker, qui ont aussi passé, l'un et l'autre, au ministère.

qu'il n'était pas plus déshérité que les autres. Alors on vit surgir des écrivains qui osèrent décidément être *eux-mêmes*.

En parlant ainsi, je ne veux nullement prétendre que la période précédente ait été tout-à-fait stérile; mais à parler en toute franchise, l'influence des poètes romantiques et des romanciers de France y fut tellement dominante, que très-peu de Belges capables de tenir une plume parvinrent à s'en affranchir. On se berçait alors d'illusions; on se vantait d'avoir une littérature nationale, précisément quand on ne faisait que des pastiches; mais on s'égarait de plus en plus, parcequ'il y avait admiration mutuelle, échange d'éloges. La *Revue Belge*, morte de sa belle mort en 1843, rendit quelques services; mais ce recueil purement littéraire, remplacé plus tard par la *Revue de Liége* qui eut le même sort en 1847, ne contint guère que des *essais* sans grande portée, à peu d'exceptions près, et n'acquit jamais une popularité solidement fondée. Il se trouva cependant à Liége, dès cette époque, trois ou quatre écrivains vraiment originaux et distingués, dont les oeuvres se lisent et se liront encore, et dont le mérite doit être relevé avec d'autant plus de soin, qu'on peut les regarder comme les premiers représentants d'une littérature sincèrement nationale. Je citerai d'abord M. le président Grandgagnage, auteur d'un livre charmant intitulé: *Voyages et aventures d'Alfred Nicolas*, par Justin *** [1]). Humoriste spirituel, critique délié et tout à la fois observateur délicat et poète plein d'émotion, M. Grandgagnage a réalisé le plus heureusement du monde, dans cette oeuvre dont la seconde partie a commencé de paraître en 1859 [2]), une double création: deux types qui resteront, et ni plus ni moins qu'un nouveau genre de poésie: la *Wallonnade*. Les deux types sont Alfred Nicolas lui-même, un don Quichotte ou un Hudibras littéraire, et son fidèle Gaspard, le Sancho obligé. Les réjouissantes conversations qu'ils tiennent entre eux et avec les braves gens qu'ils rencontrent, en parcourant le royaume de Belgique! Quels élans d'enthousiasme romantique, avec un fin sourire errant sur les lèvres! Quelles leçons adroites aux *Béotiens* belges, et à côté de cela quelle fidèle peinture de moeurs! Mais il y a encore autre chose dans ce livre, il y a la *Wallonnade*, que l'auteur n'a depuis cessé de cultiver pour son propre compte. La *Wallonnade* n'est ni une élégie, ni

---

[1]) Bruxelles, 1835, 2 voll. in-12.

[2]) *Le congrès de Spa*, tome I. Liége, 1859, in-18.

une ballade, ni un chant épique, ni une chanson, mais elle est tout cela ensemble. C'est un caprice, une pure fantaisie qui tantôt s'élève aux plus nobles accents et tantôt prend des allures de bonhomie et tantôt éclate d'un rire frais et sonore. Tous les rhythmes lui sont bons; elle ne regarde pas à reprendre çà et là un vieux mot ou une locution du dialecte populaire; l'hiatus même ne lui fait pas toujours peur, et pourtant son style est châtié, plus châtié qu'il n'est d'ordinaire en Belgique; car, pour le dire en passant, les négligences de forme sont un peu endémiques en ce bon pays. — Le voyage d'Alfred Nicolas doit être considéré, indépendamment de sa valeur intrinsèque, comme la première apparition franche du génie national belge; heureusement l'auteur se remet en route, et il est à espérer que ses remarques incisives et judicieuses s'appliqueront désormais aux auteurs contemporains. Je devais, à ce titre encore, attacher une importance particulière à la conception de M. Grandgagnage.

Parmi les auteurs antérieurs à 1848, je mentionnerai aussi Et. Henaux et Weustenraad, deux poètes aimés, l'un mort dans la fleur de la jeunesse, l'autre dans la pleine maturité du talent. Le premier a chanté son beau pays de Liége, les vieilles traditions d'héroïsme et d'amour, les gloires dont il a vu le reflet autour de son berceau [1]); le second a célébré, avec une verve de style et une énergie très-rares, les merveilles de l'industrie moderne [2]). Le baron de Reiffenberg, érudit [3]) et poète; le baron de Stassart, diplomate et fabuliste; Rouveroy, autre fabuliste estimable [4]); M. Alvin, critique éminent, quelques autres encore, remontant à cette époque ou même plus haut, auraient tout autant de droit d'arrêter ici les regards; mais il ne s'agit point, pour le moment, d'une revue rétrospective. Constatons seulement que le mouvement littéraire en Belgique, avant les dernières années, n'a guère été représenté que par un petit nombre de brillantes individualités isolées et que cette période de transition,

---

[1]) *Pauline* (1841); *Le mal du pays* (1842); *Galerie des poètes liégeois* (1842), etc.

[2]) Deux de ses pièces de vers, *le Remorqueur et le Haut-fourneau*, ont acquis en Belgique une immense popularité. M. Goffart (de Seraing) a publié dans les *Soirées Bruxelloises* (1854) une intéressante étude sur Weustenraad.

[3]) Fondateur du *Bulletin du bibliophile belge*.

[4]) Et auteur de divers ouvrages d'éducation, écrits dans le sens des idées de Franklin. L'un d'eux, *le Petit-bossu ou les voyages de mon oncle*, espèce de pendant de *Simon de Nantua*, a obtenu, en France même, jusqu'aujourd'hui, un succès comparable à celui de ce dernier écrit.

toute remplie d'ailleurs par les luttes de la politique parlementaire, n'a pas été, ou n'a été qu'assez peu signalée, chez les auteurs, par une conscience bien nette de leurs propres ressources. On se cherchait sans se trouver, et la plupart de ceux que je n'ai pas cités, n'allant pas même jusque là, croyaient avoir produit quelque chose quand ils n'avaient eu que de vagues réminiscences. Quant au public, il était surtout à l'affût des nouveautés d'outre-Quiévrain.

Chose remarquable, la littérature contemporaine est redevable de l'impulsion vigoureuse qui lui a été donnée, précisément au développement des circonstances qui en avaient retardé l'éclosion. L'étude des problèmes politiques est toujours un acheminement à l'étude des problèmes sociaux; et comment, en 1848, si calme que fût intérieurement la Belgique, comment n'aurait-elle pas prêté l'oreille aux grandes voix qui retentissaient de toutes parts? Tout entière à elle-même jusque là, toute occupée de son *ménage*, elle avait peu rêvé aux grandes idées, qui tourmentent les grands peuples; nation neutre, d'ailleurs, elle était portée à s'y croire, de fait, peu directement intéressée. Mais les yeux se dessillèrent tout d'un coup; le bourgeois se mit à la fenêtre pour épier les signes du temps; il fut assez sage pour reconnaître qu'il ne devait pas briser ses meubles, par la seule raison qu'il y avait bataille chez ses voisins; mais il fut aussi assez prévoyant pour se dire qu'il serait toujours bon de savoir la véritable cause de tout ce bruit. Tous les esprits d'élite imitèrent le bourgeois, non pas précisément pour fortifier les suggestions de leur bon sens, mais par un sentiment vraiment humain, et parce qu'ils éprouvèrent le besoin d'arriver à des convictions profondément mûries, et de marcher en avant. L'attention aux petits débats intérieurs avait absorbé, paralysé le mouvement littéraire; l'attention aux grands débats humanitaires, et par suite la culture de la philosophie sociale, sous ses mille formes, fécondèrent puissamment les esprits. Quand on commence à ne plus voir dans l'homme que l'homme, on sent son coeur s'épanouir, et l'horizon intellectuel s'élargit. On comprend dès lors le combat pour des idées et bientôt on s'y livre. Je ne tombe nullement dans l'exagération, en soutenant que la littérature contemporaine tout entière est en voie de se transformer, par le contre-coup d'événements qui ont provoqué tant de méditations.

Cette transformation ou plutôt cet essor en Belgique a pris une direction particulière, par cela même que des préoccupations

sociales y ont présidé, et aussi en raison des instincts de la nation [1]). Le Belge n'est pas aussi sensuel que le veut M. Dumas; il y a quelque chose de sérieux et de concentré dans son esprit; il lui manque une certaine grâce et la façon de pirouetter, mais *l'habitude de penser* ne lui est pas étrangère, et la passion, difficile à éveiller en lui, est d'autant plus profonde et durable. De là une certaine gravité jusque dans sa littérature légère; et peut-être, je l'avoue, tous les genres ne lui conviennent-ils pas. Il élève le réel à la hauteur de l'idéal, plutôt qu'il ne se complaît dans les régions de la pure fantaisie. Il s'exalte pour la liberté, pour l'adoucissement du sort des pauvres, pour le progrès; il sait manier le fouet de la satire et dramatiser ses souvenirs et ses espérances; mais il est en quelque sorte naïf dans son art; il ne comprendrait pas la suprême indifférence ou *l'ironie* prônée par un système d'esthétique bien connu. On retrouvera ces caractères dans la plupart des écrits que je vais rapidement énumérer, me bornant en général aux publications de 1859.

Une école d'esprits jeunes, hardis, progressistes, radicaux même, s'est élevée à Bruxelles particulièrement, sous l'égide de quelques professeurs éminents de l'université libre, et un peu par suite de l'échange actif d'idées qui a dû s'opérer avec plus d'activité, lorsqu'un certain nombre d'exilés de toutes les nations se sont trouvés réunis, après la révolution, dans la capitale de la Belgique. La philosophie de Krause, enseignée avec talent, en cette ville, par M. Tiberghien, est peu d'accord avec le catholicisme, religion de la grande majorité du pays. Les libéraux purs, les *vieux*, comme on dit, n'attaquent que le catholicisme politique, c'est-à-dire les envahissements du clergé; mais l'école bruxelloise va plus loin, elle repousse ouvertement le dogme. Bientôt M. Tiberghien a été dépassé; on a vu paraître dans la *Revue trimestrielle*, et surtout dans la *Libre recherche*, recueil philosophico-littéraire fondé à Bruxelles par M. Pascal Duprat, des articles où se reflétaient les opinions audacieuses que l'Allemagne et la France avaient entendu récemment formuler [2]). Quel-

---

[1]) Je sortirais de mon cadre si j'entreprenais la démonstration complète de cette assertion, en étudiant les oeuvres de quelques économistes ou publicistes belges tels que MM. *de Molinari, E. de Laveleye, le Hardy de Beaulieu*, etc., souvent très-remarquables au double point de vue de la forme et du fond.

[2]) La *Revue trimestrielle* est d'ailleurs une libre tribune et il faudrait se garder d'attribuer au recueil lui-même autre chose qu'une tendance générale. La discussion n'y a jamais été évitée.

ques esprits distingués, hostiles au catholicisme sans aller aussi loin peut-être, exaltèrent de tous côtés les idées de la réforme, étudièrent profondément le règne désastreux de Philippe II en Belgique, cherchèrent des armes dans l'arsenal des polémistes du XVIe siècle et répandirent en même temps dans le peuple les écrits religieux et sociaux de Channing, le philosophe unitaire. M. Edgar Quinet mît au jour sa notice brillante mais passionnée sur Marnix de St. Aldegonde, le héros écrivain de l'ancien protestantisme belge [1]). Ce fut un signal. M. Lacroix, auteur d'une *Histoire de l'influence de Shakespeare*, analysée dans le premier volume de cette Revue, M. Lacroix entreprit la publication complète des oeuvres de Marnix; son ami van Meenen, fils d'un penseur distingué et nourri lui-même des théories nouvelles, traduisit *l'Introduction* de Gervinus et publia successivement, dans sa propre imprimerie, foyer actif de cette propagande, les ouvrages de Lothrop Motley et de Prescott, rendus en français par M. Lacroix et par quelques autres jeunes gens attachées aux mêmes idées. Avant ces dernières apparitions, tout récentes, un savant professeur de l'université de Gand, M. *Laurent*, avait déjà répandu plusieurs volumes de sa grande *Histoire du droit des gens*, oeuvre hors ligne et qui a eu un retentissement européen. M. Laurent fut maladroitement inquiété par les catholiques, qui tenaient alors les rènes du pouvoir; le ministre fut impartial d'intention, mais un peu mou, de fait; d'autres professeurs de Gand se trouvèrent dénoncés pour leur enseignement; ce furent des polémiques sans fin, jusqu'au moment où un cabinet libéral revint au pouvoir. Toutes ces circonstances favorisaient la jeune école, qui avait en outre des tirailleurs avancés dans quelques écrivains populaires, entre autres dans un vigoureux pamphlétaire affublé du nom de *Dom Jacobus*, qui alla jusqu'à prendre à partie, avec une amertume préméditée que je ne saurais trop regretter, la morale chrétienne. Le clergé s'émut; le P. Dechamps, orateur en renom et frère de l'ancien ministre dont j'ai parlé, lança un livre contre les nouveaux *Antechrists*; puis ce furent des *Apologies*, des ripostes dans les deux camps, des auxiliaires demandés à l'étranger; M. de Potter s'en mêla; le *Rationalisme* d'Ausonio Franchi fut traduit, et l'affaire Mortara aidant, la croi-

---

[1]) L'histoire du protestantisme belge ne manquerait pas d'intérêt, à en juger d'après une étude récente et très impartiale de M. *Th. Juste* sur Marnix, et d'après quelques importantes notices de M. *Ch. Rahlenbeck*.

sade contre les anciens croisés s'étendit tous les jours. A vrai dire, la masse du pays resta plus ou moins étrangère à ces débats, et ce qui de tout cela se popularisa plus ou moins, ce furent quelques idées d'améliorations sociales et économiques, mêlées de temps en temps à la discussion des doctrines. On aurait tort, du reste, de juger, d'après Bruxelles, de l'esprit et des tendances de la Belgique. Cette brillante et charmante ville de Bruxelles est plutôt une résidence qu'une capitale; la Belgique est tout entière dans ses communes; Bruxelles aspire à la centralisation, mais l'esprit national et la vigueur véritable sont plutôt ailleurs, à Gand et à Liége surtout, et aussi à Anvers, à Louvain, à Mons, à Bruges, à Namur même. C'est à cause de cela que les controverses dont je viens de parler n'ont fait que déteindre assez légèrement sur la littérature *proprement dite*, si je considère la Belgique en général; car la *pure* littérature y est aussi féconde ou aussi originale, au moins, en province que dans la capitale. Le bruit qui s'est fait autour de Marnix s'explique surtout par cette considération, que l'école bruxelloise a éprouvé le besoin de se nationaliser, de se rattacher à un nom du pays, de se chercher des ancêtres; en cela elle a fait acte de patriotisme, et ses adversaires comme ses amis lui rendront justice à cet égard.

C'est dans la même intention de relever le passé au profit du présent que s'est formée a Bruxelles une *Société pour la publication des mémoires relatifs à l'histoire de Belgique*, et que MM. Lacroix et van Meenen ont tout dernièrement réédité, en 4 volumes, les oeuvres du spirituel *prince de Ligne* [1]). M. van Bemmel avait songé à une collection d'écrivains belges; je ne sais s'il a pris des mesures pour réaliser son projet. Quoiqu'il en soit, l'élan est donné, et l'activité littéraire croît chaque jour. Les discussions de doctrines et les discussions économiques, si peu populaires qu'elles soient encore, ont néanmoins stimulé quelques bons esprits; ceux-là ont communiqué leur zèle à d'autres, passionnés pour d'autres objets; et si l'influence directe de l'école

---

[1]) M. Peetermans avait déjà ramené l'attention sur cet aimable écrivain dans un volume consacré tout entier à sa biographie et à l'examen de ses oeuvres. Une seconde édition de cette étude, aussi instructive qu'agréablement écrite, est actuellement sous presse. — Le genre *biographie* est cultivé avec succès en Belgique; on lui donne quelquefois les grandes proportions de l'histoire, comme dans le beau travail de M. le capitaine Brialmont sur le duc de Wellington, 3 vol. (récemment traduit en anglais).

bruxelloise est restreinte, l'exemple de son ardeur n'a pas été perdu. En regard de la *Revue trimestrielle* et de la *Libre recherche*, la *Revue catholique* (de l'université de Louvain) et *la Belgique* (recueil mensuel) défendent le drapeau de la droite parlementaire; mais insensiblement, dans tous ces recueils, sauf dans la *Revue catholique*, l'élément littéraire proprement dit prend une plus large place. Les poètes, les *essayists* et les conteurs prennent place au banquet des philosophes et des politiques; le ton général est un peu sérieux, mais on s'anime visiblement et l'esprit commence à pétiller. La haute critique commence à vulgariser ses résultats; je n'en veux pour exemple que les travaux de M. Nève, de l'université de Louvain, et pour échantillon que sa gracieuse autant que savante étude sur les *portraits de femme dans la poésie épique de l'Inde*, publiée dans *La Belgique*. La contrefaçon étant abolie, les littérateurs commencent à entrevoir, aussi bien que les savants, la possibilité de se faire éditer, ou plutôt ce résultat est atteint à l'heure qu'il est, grâce à l'initiative de quelques hommes intelligents, parmi lesquels je citerai surtout MM. Hetzel, Emile Flatau, Schnee, etc. à Bruxelles, F. Renard à Liége, etc. L'éditeur Jamar avait commencé par quelques livres de luxe, histoire, biographies, etc., et par une *Encyclopédie populaire* à l'instar de l'Angleterre. Aujourd'hui on va plus loin; poètes et romanciers trouvent des lecteurs et des applaudissements, et les éditeurs ne les dédaignent plus. C'est dans les Revues, au surplus, que la plupart d'entre eux ont débuté et que le plus souvent ils offrent encore au public les prémices de leurs nouvelles productions.

Je n'ai pas craint de m'étendre longuement, dans un premier article consacré à la Belgique, sur la description de la scène, où le moment est venu, du reste, de faire paraître les acteurs qui ont rempli un rôle en 1859. Je commencerai par les poètes.

On lit peu les vers aujourd'hui; mais la véritable grandeur qui se révèle dans le poème de M. Ch. Potvin intitulé *La Belgique* [1]) a provoqué des explosions d'enthousiasme. M. Potvin appartient par ses idées à l'école bruxelloise, à la fraction la plus radicale même de cette école; il y a plus qu'une grande affinité d'opinions, peut-être, entre lui et *dom Jacobus*, et il a signé de son nom quelques articles philosophiques d'une grande hardiesse.

---

[1]) *Revue trimestrielle* t. XXIV, et in-16 de 100 p., Bruxelles, van Meenen, 1859.

Energique, incisif, coloré, il manie la langue et coupe le vers avec une facilité qu'on retrouve chez un certain nombre de ses concitoyens; M. Potvin est Hennuyer comme le fécond satirique Adolphe Matthieu et l'aimable armurier-chansonnier Antoine Clesse [1]) de Mons (deux noms tout-à-fait populaires en Belgique). M. Potvin est maître de son talent jusqu'à réussir dans de véritables tours de force, témoin son poème du *Soleil* (1855), où il a essayé de faire ressortir, sous la forme la plus explicite, toutes les grandes conquêtes de la science moderne. Le poème de la *Belgique* est un noble et vaste monument élevé à la gloire de la patrie [2]). Peut-être les généreuses exaltations de l'auteur se ressentent-elles quelquefois trop des polémiques du présent: mais quelle magie dans ses évocations des vieux souvenirs et dans l'expansion de ses rêves prophétiques! Les connaisseurs admireront aussi l'art avec lequel sont amenés et enchâssés dans l'ensemble, avec un à-propos parfait, quelques morceaux des vieux poètes [3]). Et il n'y a là rien de vague, rien de vainement abstrait; les contours sont fortement accusés, la *vis poetica* vous enlève et l'unité nationale ressort vivante et triomphante de cette variété de tableaux riants ou grandioses, où l'on sent partout la main d'un maître et le coeur d'un patriote.

Je dois encore placer au premier plan les *Heures d'or* de M. Edouard Wacken, un poète lyrique tout plein d'*enchantements*, tant le sentiment et la forme sont chez lui en parfaite harmonie [4]). M. Wacken est enfant de Liége, grande ruche industrielle, assise au fond d'une vallée éminemment pittoresque. Le lieu natal lui est resté cher, et dès qu'il rentre en lui-même, sa pensée y revient toujours. Mais tout d'un coup le Dieu l'agite et l'emporte dans un vol puissant vers des régions élévées, d'où son regard embrasse d'immenses horizons. Il rêve la paix, la liberté, la tolérance, au moment même où l'Italie est en feu, et le lendemain de l'enlèvement de l'enfant des Mortara. Il entre-

---

[1]) La *Chanson* est cultivée avec succès en Belgique; je citerai surtout, après M. *Clesse*, MM. *Bovie*, de Bruxelles, et *A. Picard*, de Liége.

[2]) Le même sujet avait été traité moins largement, mais avec quelque succès pourtant, dès 1810, par un littérateur d'un goût exquis, *Ph. Lesbroussart*; quant à la *gloire Belgique* de *Le Mayeux* (1830), oeuvre indigeste, elle est très-bien nommée par M. van Bemmel „une volumineuse compilation en vers“.

[3]) Adenès, Chrestien de Troyes, etc.

[4]) *Revue trimestrielle* t. XXV, p. 338. — Les *Heures d'or*, publiées par M. F. Renard, portent la date de 1860.

voit le triomphe de la noble et sainte poésie, quand partout on ne prête plus l'oreille qu'aux chants de l'orgie et quand les héroïnes de la scène sont les filles de marbre. La *bûche du foyer* est un petit chef d'oeuvre de fantaisie émue; le *premier chemin de fer de l'ancien continent* une admirable glorification du progrès et de la patrie [1]). M. Wacken a beaucoup écrit, et beaucoup étudié, en particulier, les poètes allemands, dont ses *Fantaisies* (1835) et ses *Fleurs d'Allemagne* (1850) renferment quelques imitations ou traductions très heureuses. Il a aussi travaillé pour le théâtre et non sans succès [2]); mais son talent est éminemment lyrique, et j'ose dire que sous ce rapport il trouverait peu de rivaux en France. Son inspiration est pleine de franchise et de noblesse, jamais bizarre et aventureuse et pourtant toujours originale, et son langage aussi mélodieux que châtié. Je ne saurais rapprocher M. Wacken, non plus que M. Potvin, d'aucun poète moderne de la France; ils ont un *je ne sais quoi* qui est à eux, et qui n'est pourtant pas un goût de terroir, mais la plus pure essence d'un génie national dont ils ont consacré, enfin, l'émancipation littéraire. Je ne crains nullement d'être taxé d'exagération par ceux qui, sur la foi de mes paroles, seraient tentés de prendre connaissance de leurs beaux vers, certainement dignes de faire le tour de l'Europe.

Sans atteindre la même hauteur, sans se soutenir toujours au même niveau, M. Denis Sotiau, de Liége, est entré pourtant, depuis deux ans, dans une voie de progrès véritable. Ses *Aspirations* (Liége 1859) et plusieurs autres poèmes insérés dans les journaux, depuis quelque temps, révèlent une âme tendre et sympathique, et tout à la fois un esprit d'observation qui donne un cachet particulier à ses vers. M. Sotiau étudie les pauvres, les souffrants, les délaissés, les victimes innocentes de la société; il peint les moeurs du peuple, de l'ouvrier surtout; il cherche et

---

[1]) Cette pièce, présentée au concours ouvert en 1859 en mémoire du XXVe anniversaire de la création des railways belges par M. Ch. Rogier, a disputé, dans l'opinion publique, la palme que le jury a décernée à M. *van Hasselt*. Les vers de ce dernier, au surplus, sont loin d'être sans mérite. M. van Hasselt est connu depuis longtemps par quelques recueils de vers où l'influence de l'école romantique est très-sensible, et par un mémoire intéressant sur *la littérature française en Belgique au moyen âge*, etc.

[2]) Toutes ses pièces n'ont pas été rédigées, au surplus, en vue de la représentation: *André Chénier* (1843), le *serment de Wallace* (1846), *Hélène de Tournon* ont été applaudis à Bruxelles; *Marina* (1857), *Achulgo* (1859) sont plutôt des poèmes que des drames proprement dits.

trouve des perles dans le taudis de l'indigent, il stimule le travailleur et rappelle des devoirs sacrés aux élus de la terre. Il touche juste et va droit au coeur; ce n'est pas là, ce me semble, un si mince mérite.

La légion des poètes belges est assez nombreuse; un gracieux essaim de jeunes femmes lui dispute quelques couronnes. Mme de Ploennies a déjà fait connaître en Allemagne plus d'une composition de Mme Louisa Stappaerts (Mme Ruelens), l'auteur des *Pâquerettes*. Le talent de Mme Stappaerts s'est soutenu dans son nouveau recueil [1]); mais ici ce n'est plus la jeune fille, c'est l'épouse, c'est la mère qui chante. M. van Bemmel a très-bien caractérisé l'auteur en disant qu'elle est si simple, si naturelle, si franchement elle-même, que ce n'est pas *un auteur*, mais *une femme*. Cette spontanéité, cette candeur primesautière qui donne tant de charme aux vers de Mme Stappaerts se retrouvent dans le modeste recueil d'une débutante, Mlle Amélie Picard; ses *Gouttes de rosée* [2]) perlant dans la solitude, au milieu des bruyères ardennaises, sont dignes de leur nom. Je citerai encore Mme Pauline Braquaval, auteur d'une cantate couronnée en 1859, et traductrice infatigable de divers recueils de nouvelles *pour la jeunesse*, dues à des écrivains allemands; Mme Defontaine-Coppée [3]) enfin, muse inexpérimentée aussi, moins exempte de prétentions, mais pourtant douée de qualités heureuses.

Se rattachant aux traditions poétiques du catholicisme, MM. Auguste et Léon Le Pas, de Verviers, l'un professeur de littérature française à St. Pétersbourg, l'autre peintre de paysage, ont fait paraître à Paris [4]) un recueil de petits poèmes, contes, ballades ou ce qu'on voudra, sur les *Légendes des Litanies de la Sainte Vierge*. A chaque verset sa légende: *tour de David*, *maison d'or*, *étoile du matin*, etc. Les auteurs tiennent plus à l'intérêt du récit qu'à la richesse de la rime; quelques-unes des traditions qu'ils ont recueillies sont d'ailleurs charmantes; malheureusement, comme l'a fort bien dit un critique belge, l'origine n'en est point indiquée, ce qui eût doublé la valeur du livre. Pour une poésie qui doit exhaler un parfum de piété, de fraîcheur et de pureté virginale, il faudrait aussi moins de sans-gène et d'affectation de désinvolture dans le style. A la bonne heure, dans les *scènes amou-*

---

[1]) *Fleurs des blés*, Tournay, 1859, in-12.
[2]) Arlon, 1859, in-8°.
[3]) *Femmes illustres du Hainaut*, Bruxelles, 1859, in-12.
[4]) Dentu, 1860 (59), 1 vol. in-8°.

reuses intitulées: *Hélas! Platon! Hélas!* [1]) où l'influence d'Alfred de Musset se fait incontestablement sentir. — Je pourrais grossir ma liste en m'élevant graduellement jusque dans les régions de la fantaisie la plus bizarre et la plus désordonnée, en passant des *Apocryphes* de M. Waldack [2]) à la *Crise* de M. Ceslaw Karski [3]); mais il est temps de dire un mot du théâtre et du roman.

M. Jules Guilliaume, de Bruxelles, journaliste, écrivain aussi lettré que plein de tact et d'élégance, et pourtant vif et franc dans ses allures, s'est fait connaître il y a quelques années par un pastiche de Molière, qui a popularisé tout d'un coup son nom. Il a révélé des qualités puissantes et a tenté en même temps une innovation hardie dans son *Godefroid de Bouillon*, drame tout populaire, représenté avec le plus grand succès lors des dernières fêtes nationales. La pièce est en prose, mais la fin de chaque acte est versifiée, ce qu'on a jugé d'une effet saisissant et tout à fait grandiose. M. Guilliaume semble avoir compris les conditions de réussite d'un théâtre national belge, et personne n'est peut-être plus capable, en Belgique, d'en enrichir actuellement le répertoire.

Le théâtre flamand est plus riche que le théâtre franco-belge, bien qu'il soit trop souvent envahi par des traductions de pièces médiocres venant de toutes parts, ce qui nuit à la production originale. En français, j'aurais bien quelques écrivains à citer, mais ils ont fait peu de chose en 1859. M. Hymans, aujourd'hui représentant du peuple (v. ci-dessous), avait commencé à écrire pour la scène, puis il a viré de bord; M. Ed. Smits avait mis au jour quelques tragédies dont on ne se souvient guères, malgré leur mérite intrinsèque, tandis qu'on n'a pas oublié, bien qu'il ne se joue plus, un brillant drame de M. Prosper Noyer, *Jacqueline de Bavière*; le *don Carlos* de Schiller a été traduit avec bonheur en vers français, depuis lors, par M. le baron de la Rousselière, et joué au théâtre de Liége; les pièces de M. Wacken ont obtenu des applaudissements mérités; M. Labarre n'a pas eu à se plaindre de l'accueil fait au *Point d'honneur*, comédie en cinq actes; mais malgré tous ces efforts, les oeuvres parisiennes défraient encore presque exclusivement les théâtres belges. Il y a du courage à braver les préventions du public à cet égard; aussi m'empresse-

---

[1]) Par M. *L. Jacques*; Seraing, 1860 (59), in-12.

[2]) Gand, 1859, in-12.

[3]) Bruxelles, 1859, in-12.

rai-je de louer la persévérance de M. Labarre, qui a donné en 1859 un drame intitulé *Jenneval*[1]), et celle de M. Ad. Stappers, déjà connu par quelques productions estimables[2]) et applaudi, la même année à Liége, pour une comédie de bon aloi, en deux actes et en vers: *Le troisième larron*. Malgré quelques négligences de forme, cette pièce bien charpentée et pleine de vers heureux mérite l'attention; mais ira-t-elle seulement de Liége à Bruxelles? Les auteurs dramatiques belges sont aussi peu encouragés que possible: on ferait tout pour eux s'ils revenaient de Paris avec des palmes, ce qui est arrivé pour quelques *maestri*; mais quelle chance d'en arriver là, quand on sait déjà au prix de quels efforts ceux-ci ont pu percer? Le théâtre belge n'est donc point placé, quant à présent, dans une condition bien favorable à ses progrès. Une société, la *Renaissance des muses*, a imaginé d'ouvrir des *concours*: qu'en sortira-t-il? On est réduit à des voeux et à de vagues espérances.

Il y a deux ou trois ans encore, j'aurais dû parler de la même manière du roman belge; mais on a fait un pas depuis lors. Le roman ne peut éclore, du reste, que chez les peuples arrivés à se replier assez sur eux-mêmes pour attacher à leurs souvenirs, à leurs coutumes, à leur caractère propre une importance sérieuse. Les nations à peine constituées, quelque glorieux qu'ait été leur passé et que soit leur présent, sont timides et dominées par une sorte de *respect humain* que le temps seul peut vaincre[3]). Il y a longtemps que les Belges s'inspirent de leurs traditions, mais il n'y a pas longtemps qu'ils ont saisi tout le parti que l'art pourrait en tirer. L'exemple de *Henri Conscience* a d'ailleurs porté ses fruits. Après s'être essayé dans quelques nouvelles, M. Emile Greyson a publié, d'abord dans le *Nord* et ensuite en deux volumes, un roman historique palpitant d'intérêt, sur l'époque de Charles le Téméraire, *Fiamma Colonna*. Le voici qui s'engage dans la peinture des moeurs flamandes, en racontant de simples histoires, moitié récits moitié tableaux, un peu dans la manière de Berthold Auerbach, mais en plaçant quelquefois ses scènes dans le passé[4]). M. Emile Leclercq, comme l'avait tenté avant

---

[1]) C'est le nom de l'auteur de *la Brabançonne*, chant national de 1830.

[2]) *Treize*. — *Femme attaquée, homme vaincu*, etc.

[3]) V. à ce sujet d'excellentes observations dans l'art. cité de M. van Bemmel, p. 355, 356.

[4]) *Récits d'un Flamand*, Bruxelles, 1859, in-12.

lui M. Firmin Lebrun [1]), mais dans des proportions plus larges et avec plus de soin de l'ensemble, a étudié au contraire les types du Hainaut et du Brabant-wallon. Le *Caméléon* (1857), *Albert Mauvais* et surtout *l'Avocat Richard* (1858) avaient été favorablement accueillis; *Constant* (1859) est une oeuvre achevée, pleine d'émotion et parfaite d'harmonie. L'observation psychologique y est à la hauteur de la conception; la nature est prise sur le fait, et pourtant le plaisir d'analyser des caractères et de les mettre en relief n'a jamais dominé l'auteur au point de lui faire perdu de vue son but principal, qui est de toucher par la peinture d'un amour pur et désintéressé jusqu'à l'abnégation la plus absolue. M. van Bemmel annonce la publication prochaine d'un nouveau volume de M. Emile Leclercq: *Séraphin*, roman de moeurs villageoises. Ce sera sans doute un nouveau succès.

Jeune encore, M. Hymans est un des écrivains belges le plus connus à l'étranger. Doué d'une facilité prodigieuse, je ne dirai pas qu'il a été successivement, mais qu'il est — tout ensemble — poète, romancier, journaliste, orateur parlementaire.... Critique! il a fait ses preuves ailleurs encore que dans *l'Indépendance* et dans *l'Illustration*; on lui doit une piquante peinture de la capitale de la Belgique et des hommes qui s'y dessinent: *Le diable à Bruxelles* [2]), rédigé en collaboration avec un autre jeune écrivain pétillant d'esprit, M. Jean Rousseau, le même qui fait aujourd'hui les délices des lecteurs du *Figaro*. On lui doit un livre sur la Russie, où il a été assister au couronnement du nouvel empereur; on lui doit des drames, des poèmes couronnés, des brochures sur l'Angleterre... que ne lui doit-on pas? Même deux romans, écrits la même année, pendant qu'il dirigeait *l'Etoile belge* et qu'il faisait un cours public sur l'histoire nationale, à l'hôtel de ville de Bruxelles! La *Courte échelle* et la *Famille Buvard* sont essentiellement belges, trop belges peut-être: ce sont des études plus que locales, domiciliaires; les moeurs des petits ambitieux, les moeurs des bureaucrates telles qu'elles sont sans doute un peu partout, mais à Bruxelles spécialement. Les bonnes figures! Que c'est vrai et franchement touché! Mais c'est trop local peut-être et plus d'un trait fin perdra toute saveur au-dehors. Mais l'empreinte du talent est là; c'est dommage seulement qu'il

---

[1]) Ecrivain humoriste, plein de finesse, mais non romancier à proprement parler.

[2]) 4 vol. in-18, Bruxelles, 1859.

y ait plusieurs hommes à la fois en M. Hymans, et que tant de verve et d'énergie ne se dépensent pas dans un but bien déterminé.

Je parlais tout-à-l'heure de concours: *l'Etoile belge*, que M. Hymans a aussi dirigée, avait ouvert l'an passé un concours de romans: les feuilletons deviennent rares depuis que la contrefaçon est interdite. Mme V. Langlet a été couronnée pour *Deux maisons voisines*; stimulée par le succès, elle a fait récemment paraître un second roman, la *vallée de Soref*, oeuvre très-soignée, non exempte de longueurs, mais agréable dans les détails. Je dirais plus de bien, cependant, des compositions qu'une dame fait insérer depuis l'année dernière, sous le nom de la *vicomtesse de Lerchy*, dans le *Journal de Liége*. *Alice* et surtout *Un an d'épreuve* (oeuvre non encore terminée) accusent un talent d'observation et d'agencement que la netteté et le naturel du style font encore ressortir. Une foule d'essais se montrent au reste tous les jours dans la presse quotidienne ou mensuelle: la veine est exploitée, et après avoir figuré au rez-de-chaussée des journaux, romans et nouvelles, pour peu qu'on les ait goûtés, endossent la robe rose ou pâle bleue, et se hasardent une seconde fois dans les cabinets de lecture et dans les boudoirs. Le catalogue commence à grossir; les vétérans se piquent d'honneur, témoin M. de S. Genois (de Gand), qui vient de crayonner des *Profils et Portraits*, galerie assez intéressante d'ailleurs [1]). Mais impossible de tout signaler, même toutes les bonnes choses, — d'autant plus qu'il est encore quelques faits généraux et caractéristiques, que je ne saurais passer sous silence.

La consternation régna dans la typographie bruxelloise, le lendemain de la signature du traité avec la France, sur la propriété littéraire; les journalistes ne furent pas moins émus, car le public était friand de romans-feuilletons. On se jeta avec une sorte de fureur dans la voie des traductions, et l'influence des littératures du nord et du midi vint contrebalancer l'influence française. Quelques auteurs qui avaient tenté jusque là des compositions originales (M. Léon Wocquier, par exemple) se résignèrent à devenir de simples interprètes; mais le contraire arriva aussi, et dans tous les cas ce fut un double avantage pour la Belgique, et d'être mise au courant de la littérature étrangère, et d'être par là guérie de ses admirations exclusives. L'Allemagne, l'Angle-

---

[1]) Gand, 1860 (59), in-12.

terre, la Suède, les pays slaves, l'Italie fournirent leur contingent, et dès à présent les représentants les plus illustres de la république des lettres dans ces contrées sont connus en Belgique par leurs oeuvres comme par leur renommée.

Les éditeurs eurent aussi l'idée de fonder toutes sortes de collections, la nécessité d'alimenter le marché étant hors de proportion avec la fertilité de l'esprit d'invention; je dois dire que cette situation est un peu, grâce aux événements et aux préoccupations du jour, celle de tous les pays de l'Europe. On vit donc apparaître des recueils de proverbes, et toute une série de petits livres jaunes: *le bien qu'on a dit des femmes*; *le mal qu'on a dit des femmes*; *le bien qu'on a dit de l'amour*; *le mal qu'on a dit de l'amour* [1]), et ainsi de suite. De là, insensiblement, on en vint au marivaudage et aux paradoxes innocents; c'est ainsi qu'une brochure anonyme, mais très spirituelle, il faut en convenir [2]), intitulée: *de l'amour des femmes pour les sots*, eut quatre éditions successives en 1858 et 1859, et provoqua, dans le cours de cette dernière année, une nuée de réponses plus ou moins piquantes: *de l'amour des sots pour les femmes d'esprit*; *de l'amour des femmes pour les gens d'esprit*; *doit-on pleurer sa femme?* que sais-je enfin? Je signale avec un certain regret, malgré le mérite de l'oeuvre-type, cette insistance sur des riens, cette tendance à la mièvrerie; il y a eu beaucoup d'esprit dépensé dans tout cela, mais il serait fâcheux que des gens de valeur s'engageassent plus avant dans cette voie. Ce sont récréations de bas-bleus.

En revanche la littérature érudite, historique et scientifique reçoit de plus en plus, dans les provinces belges, une forte et saine impulsion. Je voudrais pouvoir en parler ici, parce que c'est surtout dans ce domaine que j'aurais à signaler des oeuvres importantes. Mais je dois m'abstenir, et ne mentionner même qu'en passant les travaux de l'académie de Bruxelles [3]). Le mémoire de M. F. Loise, couronné en 1859, et intitulé: *De l'influence de la civilisation sur la poésie*, est brillant de forme et promet à la Belgique un écrivain distingué de plus; mais l'au-

[1]) Par M. *E. Deschanel*, spirituel écrivain français réfugié à Bruxelles, longtemps chargé de la critique littéraire dans *l'Indépendance* (*ΔΕΣ*), où il vient d'être remplacé par M. *G. Frédérix*, de Liége.

[2]) De M. Victor Henaux, de Liége.

[3]) L'activité de ce corps est d'ailleurs concentrée, en grande partie, dans la *classe des sciences*.

teur, forcé d'embrasser un si vaste sujet dans un temps et dans un cadre restreint, à dû rester dans les généralités, et n'a pas cru pouvoir accorder beaucoup d'attention à l'histoire littéraire proprement dite. En somme, l'académie de Bruxelles a le tort de poser tantôt des questions trop vagues, tantôt des questions trop secondaires et d'un intérêt purement local; il en résulte que son influence sur la littérature nationale est à peu près nulle.

Les *conférences* ou *lectures* (comme disent les Anglais), instituées dans quelques villes depuis 1848 et tenues tantôt par des Belges, tantôt par des étrangers, ont beaucoup contribué, au contraire, à la culture générale et au perfectionnement du goût. Les séances sémi-littéraires, sémi-philosophiques de M. Bancel, splendide orateur français, exilé à Bruxelles; le cours de littérature de M. Deschanel, son sémillant compatriote; les discours philosophiques de M. Callier (de Gand), les admirables plaidoyers de M. Jules Simon, venu tout exprès de Paris pour défendre, à Gand, la liberté de conscience, lorsque l'université la crut menacée [1]); les études littéraires de MM. Baron [2]), van Bemmel et Stecher [3]), bien d'autres et d'autres que je pourrais citer, indépendamment des séances consacrées à des sujets scientifiques ou philosophiques, et des cours publics donnés régulièrement à Bruxelles et dans d'autres villes, exercent naturellement une influence constante sur les esprits, et une action profonde en raison de la supériorité de la parole vivante sur le langage écrit. Il y a ainsi, en Belgique, des prédications littéraires comme il y a des prédications religieuses, et l'on ne peut se dissimuler que des conséquences importantes doivent sortir de là.

Enfin les *congrès* assez régulièrement convoqués à Bruxelles, au mois de septembre, soit pour discuter des questions économiques, soit pour régler des intérêts artistiques ou littéraires, sont

---

[1]) V. ci-dessus. — M. J. Simon a, comme chacun sait, rédigé et publié ses quatre discours sous ce titre: *La liberté de conscience.*

[2]) Critique distingué, auteur d'un excellent traité de rhétorique, d'une traduction en vers de Tyrtée, de *l'art poétique* d'Horace (1858), etc. Ces intéressantes conférences sur les *oiseaux d'Aristophane*, sur *Euripide*, etc. ont été insérées au t. III de ses *oeuvres* (1858). — M. *Ad. Mathieu*, cité plus haut, a aussi mis au jour, en 1859, une traduction assez heureuse du livre II des *Epîtres* d'Horace.

[3]) Sur Hésiode, sur Euripide, etc. (1859), dans la *Revue trimestrielle; Schiller et la Belgique*, conférence tenue à l'occasion de l'anniversaire du grand poète (Liége, Renard, 1 vol. in-18). — M. *Moke* a aussi prononcé et publié, à Gand, un remarquable discours sur le même sujet.

pour les Belges un puissant stimulant annuel. Se trouvant en rapport personnel avec des gens d'élite de l'Europe entière, ils profitent d'une si précieuse occasion d'échanger des idées, et de plus en plus, par la force des choses, ils acquièrent en eux-mêmes une confiance qui se traduit bientôt dans leurs écrits comme dans leurs actes.

Je n'ai pas besoin de formuler des conclusions; on voit assez, par ce qui précède, que s'il reste aux Belges encore beaucoup à faire, ils ont cependant pris place, décidément, sur le char du progrès, et je ne veux pas dire seulement du progrès matériel. Le mouvement des lettres n'est pas encore aussi rapide chez eux, sans doute, que celui des arts et de l'industrie, mais il s'accélère tous les jours, et l'individualité nationale commence à s'y révéler clairement. Il me reste à dire un mot d'une autre littérature belge tout-à-fait curieuse et caractéristique: je veux parler des patois wallons.

En tirant une ligne de la frontière française, entre Courtray et Tournay, jusqu'à la frontière prussienne, entre Aix-la-Chapelle et Malmedy, on aura une idée assez exacte de la démarcation des deux langues parlées en Belgique. Tout ce qui est au nord de cette ligne est flamand, tout ce qui est au sud est wallon. Les dialectes wallons se répartissent en trois groupes bien distincts; Liége et le Luxembourg belge parlent un dialecte mêlé de formes et de mots germaniques, mais essentiellement original, le plus original peut-être de la langue d'*oil*; viennent ensuite le Brabant-wallon, le Namurois et une partie du Hainaut, jusqu'à Charleroi inclusivement; et enfin le reste du Hainaut, le Tournaisis, dont le langage tient déjà du *rouchi* parlé dans les départements français voisins. Ces dialectes ont attiré depuis longtemps l'attention des linguistes; M. Chavée [1]) et M. Ch. Grandgagnage [2]), par

---

[1]) *Français et Wallon;* Paris 1857, in-12.

[2]) *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne,* Liége, 1853 et ann. suiv. (ouvrage encore inachevé). Les dictionnaires de *Cambresier*, *Hubert* (Liége), *Remacle* (Liége et Verviers) et *Lobet* (Verviers) sont essentiellement populaires; M. *Ch. Grandgagnage*, qu'il ne faut pas confondre avec son oncle, dont il a été question plus haut, est un savant linguiste de l'école des Diez et des Dieffenbach. On lui doit également plusieurs glossaires spéciaux, et surtout un précieux *vocabulaire des noms de lieux de la Belgique orientale* (Liége, 1859, in-8°), où, observant les mots comme un naturaliste observerait une plante, mais en remontant vers leur origine et en notant soigneusement toutes les altérations qu'ils ont subies, il ne s'arrête que devant des témoignages évidents; prudence qu'on ne saurait trop recommander aux étymologistes. — Les études linguistiques commencent à être cultivées en Bel-

exemple, ont étudié avec soin leurs radicaux et leurs formes. MM. B. et D. (*Bailleux* et *Dejardin*), d'autre part, ont réuni (1844) en un volume bon nombre d'anciens chants populaires du pays de Liége, et le vieux *Théâte ligeois* (XVIII[e] siècle) a été aussi réimprimé (1844). M. U. Capitaine, bibliophile distingué, fait tous les jours des découvertes dans le même domaine, comme le témoigne le *Bulletin de la société liégeoise de littérature wallonne.* Tournay a son poète, M. Leray; Mons a le sien, M. le curé Letellier; le Brabant-wallon le sien, M. Renard (auteur d'un poème sur *Jean de Nivelles*); Namur enfin le sien, M. Werotte. Mais à Liége la poésie wallonne est encore si bel et si bien cultivée, et le dialecte liégeois est si intéressant par son passé comme par son présent, que poètes et érudits ont été insensiblement conduits à s'entendre et à fonder une société littéraire qui prend chaque jour plus d'extension, et dont les concours sont aussi accrédités qu'il est possible. On y recueille documents, traditions et légendes; mais on y contribue en même temps, et il le faut bien, à favoriser dans une juste mesure l'expansion du génie populaire, et surtout à l'empêcher de tomber dans la grossièreté. Je dis: il le faut bien; car tout en n'accordant aux patois que leur juste valeur, il vaut mieux qu'on essaie de diriger leur essor naturel, que de l'arrêter brusquement, tâche impossible quand il est si vigoureux. Il serait assez curieux de rechercher les causes de cette espèce de renaissance, phénomène qui s'observe également, à l'heure qu'il est, en Provence, par exemple; Paris même a traduit et admiré les oeuvres de *Mistral.*

La *Société liégeoise* a obtenu d'heureux résultats, et peu à peu les poètes de tout le pays wallon se rapprochent d'elle. De jour en jour, tout naturellement, sous son influence, quelques idées littéraires pénètrent jusqu'au coeur des masses, et c'est quelque chose. Mais je dois me borner, et ne puis m'occuper que des publications récentes.

Deux genres de pièces fugitives sont particuliers au pays de Liége: le *crâmignon* et la *paskeye.* Le *crâmignon* est à la fois un chant et une danse; aux fêtes paroissiales de Liége, jeunes gens et jeunes filles, se tenant par la main, forment de

---

gique; je citerai surtout, parmi les publications de 1859, *le Glossaire roman des chroniques rimées de Godefroid de Bouillon, du Chevalier au cygne et de Gilles de chin*, par feu *E. Gachet* (terminé par M. le professeur *Liebrecht*; Bruxelles, 1 vol. in-4°). L'ouvrage est précédé d'une notice instructive sur la vie et les travaux de Gachet (par M. *Loumyer*).

longues chaînes qui serpentent dans les rues en capricieux méandres, en répétant les joyeux ou tendres refrains. La *paskeye* est un petit poème et quelquefois une chanson satirique, ou simplement armée de pointes légères; il faudrait être du pays pour saisir complètement ceci, car c'est là surtout que le goût de terroir est dominant et qu'éclate toute la verve liégeoise en ce qu'elle a de plus gaulois; car les poètes wallons, pour le dire en passant, ont cette verdeur de saillie qui se chercherait vainement chez les Belges qui écrivent en français. Que de traits j'aurais à rapporter, si je pouvais entrer dans des détails! Je me bornerai à citer, outre ces deux genres cultivés avec succès au pays de Liége, la *satire* littéraire proprement dite, qui a trouvé un interprète habile dans M. Thiry: *ine copène so l'mariège*, *ine cope di grandiveus* sont des pièces de premier ordre, et le seraient, proportion gardée, dans toute littérature; l'*élégie*, atteignant des hauteurs inespérées et des délicatesses infinies dans les poésies de M. Defrecheux, quelquefois sous la simple forme de la chanson, comme l'entend M. Aug. Hock, autre poète aimé; le *conte*, où MM. Thiry, Hock et Poulet (de Verviers) commencent à faire merveille; je dirai enfin l'*ode*, dont feu Simonon a donné, en wallon, le premier exemple. C'est là que se dessine une véritable originalité, ce que je démontrerai peut-être quelque jour en suivant, jusque là, la filiation de certaines idées littéraires. Je ne ferai que mentionner, faute d'espace, le nouveau théâtre wallon, dont M. André Delchef (de Liége) est le coryphée applaudi; ses deux comédies intitulées: *li Galant dè l'sièrvante* (1859) et *les deux Neveux* (1859) ont obtenu un succès de vogue sans exemple en Belgique. M. Xhoffer, de Verviers, a aussi publié une assez bonne pièce politique intitulée: *les Biesses*, rappelant vaguement le roman du Renard. Je m'arrête: la poésie wallonne mériterait une étude spéciale, et j'ai déjà peut-être abusé de la patience du lecteur.

Liége, mars 1860. Alphonse Le Roy.

Zu F. Wolf's Proben portugiesischer und catalanischer Volksromanzen [1]).

I.

In der portugiesischen Romanze „Bella Infanta" (S. 51) bietet die Infantin dem, der ihr den Gemahl wiederbringt, ihre drei Mühlen, wovon die eine Gewürznelken, die andre Zimmt, die dritte köstliche Oelfrucht mahlt.

— De tres moinhos que tenho,
todos tres t' os dera a ti;
um mol o cravo e a cannella,
outro moe do gerzerli:
ricca farinha que fazem!
Tomára-os elrei p'ra si.

Merkwürdig ähnlich sagt in einem deutschen Volksliede (Simrock, Die deutschen Volkslieder No. 9) stolz Heinrich zur Königstochter:

Margrethchen, du mein liebes Kind,
Willst du wohl mit mir gehn?
Ich hab' in meinem Vaterland
Noch sieben Mühlen stehn.

„Hast du in deinem Vaterland
Noch sieben Mühlen stehn,
So sag mir, was sie mahlen,
So will ich mit dir gehn."

Sie thun nicht mehr, als mahlen
Zucker und Kand,
Dazu Muskatenblumen
Und gestofsen Nägelein.

II.

Zu der portugiesischen Romanze von *Bernal-Francez* (S. 71) welche beginnt:

Wer pocht an meine Pforte?
Wer pocht, wer fordert Einlafs?
— Bin Bernal-Francez, Senhora,
Eure Pforte, Liebste, öffnet!

---

[1]) Wien, 1856. In Commission bei W. Braumüller.

vergleiche man das italienische Volkslied von der schönen Margherita (Grimm's Altdeutsche Wälder I, S. 160; W. Müller und O. L. B. Wolff, Egeria S. 44), welches ganz ähnlich anfängt:

Chi bussa alla mia porta?
chi bussa al mio porton?
— Son il Capitan dell' onde,
son il vostro servitor.

Im weitern Verlauf weichen die Lieder sehr von einander ab, obwohl der Hauptinhalt in beiden der nämliche ist: ein Ehemann, den seine Frau ferne wähnt, geht Nachts zu ihrer Thür, gibt sich für ihren Geliebten aus, erlangt Aufnahme und gibt sich dann als Gatten zu erkennen und rächt die Untreue dadurch, dafs er der Gattin das Haupt abschlägt.

III.

Zu der portugiesischen Romanze „vom gefangenen Grafen oder Gottes Gerichte“ (S. 75) vergleicht Wolf die spanische „del conde Lombardo“ (Primavera No. 137, 2). Ich verweise auf die ähnlichen Geschichten von Frauenschändern, die zuerst gezwungen werden die entehrte Frau zu heirathen und dann die Todesstrafe erleiden, welche Simrock, Quellen des Shakespeare III, 178 und Dunlop-Liebrecht, Geschichte der Prosadichtungen S. 278, beibringen, und füge noch bei die Tragödie von Hans Sachs „die zwei Ritter von Burgund“ in der dritten Abtheilung des zweiten Buches seiner Dichtungen, nach der „französischen Chronik“ bearbeitet.

IV.

In der portugiesischen Romanze „vom Fräulein das in den Krieg zieht“ (S. 99) wird erzählt, wie ein als Mann verkleidetes Mädchen auf verschiedene Weise geprüft wird, um zu sehen, ob es wirklich ein Jüngling oder ein Mädchen sei. Hiermit vergleiche man das von Anastasius Grün übersetzte krainische Lied „von Roschmanns Lenchen“ (Lieder aus der Fremde, Hannover 1857, S. 76). Auch hier zieht ein Mädchen als Mann verkleidet in den Krieg, man schöpft Verdacht und stellt drei Proben an, von denen zwei mit der portugiesischen Romanze stimmen. In der portugiesischen Romanze heifst es:

„Lad ihn ein, mein Sohn, zu gehen
Mit dir zu des Marktes Buden;
Wenn ein Weib er wirklich wäre,
Wird er nach den Bändern langen.

Doch das Fräulein, weil es klug ist,
Wählt zum Ankauf einen Dolch sich:
„Ha! wie ist der Dolch so trefflich
Um sich Mann gen Mann zu wehren!
Schmucke Bänder sind für Damen;
Wer sie ihnen bringen könnte!“

Im krainischen Lied heifst es von den Herren:

Sie winken sich und flüstern leis,
Wie man's ergründ in schlauster Weis'?
Zum Krämerladen gehn sie drauf,
Wo Waaren lagern bunt zu Hauf:
„Und ists ein Mann, trifft seine Wahl
Das Kugelrohr, den Säbelstahl;
Und ists ein Weib, so wählt es aus
Das bunte Band, den Blumenstraufs.“
Schön Lenchen griff in rascher Wahl
Nach Kugelrohr, nach Säbelstahl!

Jedermann denkt an die ähnliche Prüfung des verkleideten Achilles auf Skyros. — Weiter wird in beiden Liedern das Fräulein aufgefordert im Strom zu schwimmen, was die krainische Jungfrau thut; die portugiesische ist bereit es zu thun, wird aber durch die von einem Pagen gebrachte Nachricht daran verhindert. Wie diese zwei Proben, so stimmen aber auch die Anfänge beider Lieder. In beiden Liedern ist die Jungfrau eine der *sieben* Töchter eines Vaters, der keinen Sohn hat und dies schmerzlich bedauert, als Krieg ausbricht und er keinen Sohn ins Feld zu stellen hat, worauf sich jene Tochter verkleidet und in den Krieg zieht.

Auch in einem *walachischen* Märchen bei *Schott* (Walachische Märchen, S. 175) wird ein als Mann verkleidetes Mädchen dadurch geprüft, dafs es auf den Bazar geführt wird und zwischen Waffen und Spindeln, Nadeln und dergl. die Wahl hat. Eigenthümlich ist dort eine zweite Probe. Man veranlafst das Mädchen in einem Weinberge Trauben zu pflücken; würde es die gepflückten Weintrauben ungewaschen essen, so würde man aus dieser Lüsternheit und Naschhaftigkeit sicher schliefsen können, dafs es kein Mann sei.

V.

Die catalanische Romanze, *der Pilger* (Wolf S. 118), gründet sich auf eine Legende, die von *Lucius Marinaeus* († um 1533) in seinem Werke „de rebus Hispaniae memorabilibus“ im

letzten Abschnitte des 5. Buchs also [1]) erzählt wird: In antiquissima civitate, quam sancti Dominici Calciatensis vulgus appellat, gallum vidimus et gallinam, qui dum vixerunt cuius coloris fuissent ignoramus; postea vero cum iugulati fuissent et assi, candidissimi revixerunt, magnam dei potentiam summumque miraculum referentes. Cuius rei veritas et ratio sic se habet. Vir quidam probus et amicus dei et uxor eius optima mulier cum filio adolescentulo magnae probitatis ad sanctum Jacobum Compostellam proficiscentes in hanc urbem itineris labore defessi ingrediuntur et quiescendi gratia restiterunt in domo cuiusdam qui adultam filiam habebat. Quae cum adolescentem pulchra facie vidisset, eius amore capta est. Et cum iuvenis ab ea requisitus atque vexatus eius voto repugnasset, amorem convertit in odium et ei nocere cupiens tempore quo discedere volebant eius cucullo crateram sui patris clam reposuit. Cumque peregrini mane discessissent, exclamavit puella coram parentibus crateram sibi fuisse subreptam. Quod audiens praetor satellites confestim misit, ut peregrinos reducerent. Qui cum venissent, puella conscia sui sceleris accessit ad iuvenem et crateram eruit e cucullo. Quapropter comperto delicto iuvenis in campum productus iniqua sententia et sine culpa laqueo suspensus est miserique parentes, cum filium deplorassent, postea discedentes Compostellam pervenerunt. Ubi solutis votis et deo gratias agentes subinde redeuntes ad locum pervenerunt ubi filius erat suspensus, et mater multis perfusa lacrimis ad filium accessit, multum desuadente marito. Cumque filium suspiceret, dixit ei filius: Mater mea, noli flere supra me, ego enim vivus sum, quoniam virgo dei genitrix et sanctus Jacobus me sustinent et servant incolumem. Vade, carissima mater, ad iudicem, qui me falso condemnavit, et dic ei me vivere propter innocentiam meam, ut me liberari iubeat tibique restituat. Properat solicita mater et prae nimio gaudio flens uberius praetorem convenit in mensa sedentem, qui gallum et gallinam assos scindeıe volebat. Praetor, inquit, filius meus vivit, iube solvi obsecro. Quod cum audisset praetor, existimans eam quod dicebat propter amorem maternum somniasse, respondit subridens: Quid hoc est, bona mulier? Ne fallaris. Sic enim vivit filius tuus, ut vivunt hae aves. Et vix hoc dixerat, cum gallus et gallina saltaverunt in mensa statimque gallus cantavit

[1]) Die Stelle des Lucius Marinaeus ist mit Weglassung des einleitenden Satzes abgedruckt in den Acta Sanctorum, Julius, tom. VI, p. 46.

Quod cum praetor vidisset, attonitus continuo egreditur, vocat sacerdotes et cives proficiscuntur ad iuvenem suspensum et invenerunt incolumem valdeque laetantem et parentibus restituunt domumque reversi gallum capiunt et gallinam et in ecclesiam transferunt magna solennitate. Quae ibi clausae res admirabiles et dei potentiam testificantes observantur, ubi septennio vivunt. Hunc enim terminum deus illis instituit, et in fine septennii antequam moriantur pullum relinquunt et pullam sui coloris et magnitudinis, et hoc fit in ecclesia quolibet septennio. Magnae quoque admirationis est, quod omnes per hanc urbem transeuntes peregrini, qui sunt innumerabiles, galli huius et gallinae plumam capiunt et nunquam illis plumae deficiunt. Hoc ego testor, propterea quod vidi et interfui plumamque mecum fero [1]). — Man vergleiche die treffliche Romanze und man wird sie fast Zug für Zug hiermit übereinstimmend finden.

Gerade so wie Lucius Marinaeus erzählt die Legende ein späterer Schriftsteller, Ludovicus de la Vega (Acta Sanctorum, Majus, tom. III, p. 171), nur mit dem Unterschied, dafs er die Pilger (Franzosen) in Calciata einkehren läfst, um das Grab des h. Dominicus zu verehren, und dafs dann den Sohn am Galgen die h. Jungfrau und der h. Dominicus lebend erhalten. Sonst stimmt alles mit Lucius Marinaeus. L. de la Vega scheint der einzige, der S. Dominicus an die Stelle des Jacobus setzt.

Kürzer erzählt die Legende Nicolaus Bertrandus, der 1515 gesta Tolosanorum herausgab; die Stelle lautet nach den Acta Sanctorum, Julius, tom. VI, p. 46 also: Unum miraculum, quod legimus ac pictum etiam videmus in singulis beati Jacobi ecclesiis aut capellis, Tholosae factum fuit de peregrino ad beatum Jacobum accedente in Compostella, qui mense uno manens suspensus falsis accusationibus hospitis Tholosani usque ad patris et matris reditum vivus remansit, quem beatus Jacobus sustinuit, ipsumque parentes in patibulo vivum cernentes de gravi injuria et calumnia accusatum filium conquesturi judicem adeunt. Sed cum praeses Tholosanus id credere recusaret, nisi pulli jam tosti in veruto exeuntes cantassent aut volarent, et volatu sumpto ab igne discessissent garriendo, admiratus est. Cumque patibulum

---

[1]) Angelinus Gazaeus (1568—1653) hat in seinen iambischen „Pia hilaria“ diese Legende nach seiner eignen Angabe dem Marinaeus entlehnt und in seiner, zum Theil ächt poetischen, zum Theil aber auch geschmacklosen Weise behandelt.

adiisset juvenemque suspensum vivum cerneret et vitae causam quaereret, ait judici, meritis divi Jacobi se servatum esse. — In dieser Darstellung fehlt vor allem die Tochter oder Nichte des Wirths, die ihre verschmähte Liebe in Hafs verkehrt.

Noch weniger mit der Romanze stimmen die beiden ältesten Fassungen der Legende, welche die Acta sanctorum a. a. O. p. 45 und 50 mittheilen, nämlich aus einer dem Papst Calixtus beigelegten Legendensammlung [1]) und aus des Caesarius von Heisterbach dialogus miraculorum (VIII, 58). Nach der ersteren Fassung versteckt der Wirth zu Toulouse den Becher aus Habsucht in dem Ranzen des deutschen Pilgers, bei Caesarius heifst es ganz allgemein, der Wirth habe die Pilger (aus Utrecht) des Diebstahls beschuldigt. Bei beiden fehlt also das Mädchen, bei beiden fehlt ferner die Mutter, nur vom Vater und Sohn ist die Rede, bei beiden endlich fehlt das Wunder mit dem Hahn und der Henne. Eigen ist der ersteren Darstellung der Wettstreit zwischen Vater und Sohn: jeder will — da der Richter erklärt hat, nur einer solle sterben — für den andern sterben. Bei Caesarius wird der Vater verdammt, der Sohn aber läfst sich für ihn hängen.

Wie die Legende Gegenstand eines Volksliedes in Catalonien wurde, so ist sie es auch in den Niederlanden geworden. Das niederländische Lied (Antwerpener Liederbuch No. 20, Uhland Volkslieder No. 303) erzählt, wie die Jacobspilger auf ihrer Fahrt in einem Wirthshause einkehren. Die Wirthstochter verliebt sich in einen jungen Pilger und sucht ihn zurückzuhalten. Da aber der Vater des Jünglings erklärt, sie hätten beide zusammen die Fahrt zu vollenden gelobt, steckt die Wirthstochter, im Einverständnis mit dem Wirthe, ihrem Vater, dem alten Pilger, um ihn los zu werden, einen vergoldeten Napf in den Sack. Der Alte als Dieb soll sterben, aber der Sohn opfert sich für ihn. Der Alte zieht nun nach S. Jacob und findet auf der Rückkehr seinen Sohn noch lebend:

> Sinte Jacob heeft mi geholpen,
> Maria uut alder noot.

Er eilt in die Herberge und verkündet dem Wirthe das Wunder, der aber meint, das sei ebenso wahr, als dafs die drei

---

[1]) Hieraus hat laut eigner Angabe Petrus a Voragine in seiner legenda aurea (ed. Grässe p. 426) geschöpft; ebenso auch Hieronymus Rauscher in seinen hundert auserwählten Papistischen Lügen, Eisleben 1562, No. 39, welche Stelle Gödeke in seinem P. Gengenbach S. 638 mittheilt.

Hühner, die eben am Feuer braten, zur Thüre hinausflögen. Kaum hat er dies gesagt, da fliegen die drei Hühner auf die Strafse, auf S. Dominicus Haus, wo die Pilger versammelt waren [1]). Der junge Pilger wird nun feierlich herabgenommen, und der Wirth an seiner Statt gehangen, die Tochter aber „ghedolnen“.

Diesem Liede eigen ist, dafs die Wirthstochter nicht aus Hafs wegen verschmähter Liebe den Sohn zu verderben trachtet, sondern nur den Vater loswerden will, weil sie hofft den Sohn dann leichter halten zu können. Die Motivirung in der Romanze und in mit ihr stimmenden Legendenfassungen scheint mir einfacher und natürlicher. Eigen ist ferner dem niederländischen Liede, dafs das Wunder mit den Hühnern dem Wirthe, nicht dem Richter passirt. Es ist aber viel natürlicher, dafs der Vater dem Richter die Rettung des Sohnes zuerst meldet, als dem Wirthe, seinem Ankläger. Die Mutter fehlt in dem Liede.

Nach allen dem, glaube ich, verdient unsre Romanze den Vorzug vor dem niederdeutschen Liede, ganz abgesehen von ihrer vortrefflichen kurzen, aber lebendigen und fast dramatischen Darstellung gegenüber der etwas breiten Erzählung des letzteren. Hätte Gödeke (P. Gengenbach S. 640) die Romanze gekannt, er würde wohl kaum gesagt haben, dafs die Legende in dem niederländischen Volksliede am besten überliefert sei.

Dafs auch ein italienisches Mirakelspiel die Legende behandelt, hat du Méril, wie Wolf erwähnt, im Athénaeum français nachgewiesen. Leider ist mir diese Zeitschrift nicht zugänglich und ich weifs daher nicht, mit welcher der von mir beigebrachten Legendenfassungen das Spiel am meisten stimmt.

In Bezug auf das Wunder der Wiederbelebung der gebratenen Hühner hat Wolf an das bretonische Lied „Notre-dame du Folgoat“ und an eine Stelle der Chanson de geste von Ogier de Danemarche erinnert, wo in ähnlicher Weise das Wunder sich vorfindet. Ich erinnere noch an eine Legende, die der schon oben erwähnte Ludovicus de la Vega erzählt (Acta Sanctorum, Majus, tom. III, p. 171). Ein Spanier wird von Mauren gefangen und ruft im Gefängnifs unablässig den h. Dominicus, den Schutzpatron seiner Vaterstadt Rigovia, an. Als eines Tages der Herr des Gefangenen bei Tafel sitzt, meint einer der Gefangenenwäch-

---

[1]) Das Lied nimmt also wohl mit Lucius Marinaeus denselben Schauplatz an.

ter, der Heilige werde doch vielleicht den gefangenen Christen wegen seiner fortwährenden Bitten befreien. Dies wird, versetzt der Herr, ebenso wenig geschehen, als der vor mir liegende gebratene Hahn wegfliegen und krähen wird. Kaum hat der Maure dies gesagt, als der Hahn auffliegt und kräht. Man eilt in den Kerker, den man von Lichtglanz erfüllt findet: der Gefangene aber ist fort. S. Dominicus hatte ihn befreit.

Schliefslich bemerke ich noch, dafs auch das boshafter Weise versteckte Gefäfs, um den, bei dem es gefunden wird, des Diebstahls zu zeihen, ein öfter vorkommender Zug ist. Jedermann erinnert sich, wie Joseph seinen Becher in Benjamins Sack stekken läfst. Aber auch in der griechischen Sage, namentlich in der vom Tode des Fabeldichters Aesop (s. Welcker's kleine Schriften II, 232 f.) kommt dieser Zug vor.

Weimar, December 1858. Reinhold Köhler.

Nachwort von Ferd. Wolf.

Ich benutze diese Gelegenheit, um den dankenswerthen Bemerkungen des Hrn. Köhler auch einige Nachträge zu meinen „Proben“ anzureihen; und zwar vor allem zu den zwei letzten von ihm besprochenen Romanzen; nämlich:

Zu IV. **Vom Fräulein, das in den Krieg zieht.**

Der Cavaliere *Costantino Nigra* theilt im Fascicolo III. seiner „Canzoni popolari del Piemonte“ (besonders abgedruckt aus der zu Turin erscheinenden: Rivista Contemporanea; s. unsere *Bibliographie* im 1. Bande, No. 240), einer trefflich redigirten, für die hier zum erstenmal bekannt gemachte nord-italische Volkspoesie überaus wichtigen Sammlung, von dieser Sage *drei nord-italische* Versionen mit. Er hatte davon zwölf Lesarten (lezioni) gesammelt: vier piemontesische, drei canavesische und fünf monferrinische, woraus er die drei Hauptversionen: aus *Piemont*, *Canavese* und *Monferrato* construirt hat. Er gab diesen Volksballaden den Titel: *La Guerriera* (die Kriegerin), und glaubt, die ihnen zu Grunde liegende Sage stamme aus der Zeit der ersten Kreuzzüge (noch vor dem Ende des XII. Jahrh.), und habe sich von der Provence aus über Italien, Spanien, Portugal und dann bis nach

Serbien, Rufsland und Griechenland verbreitet; denn auch aus diesen Ländern lassen sich Parallelen dazu noch nachweisen.

Die *piemontesische* Version scheint die älteste unter diesen nord-italischen zu sein und steht der portugiesischen am nächsten. In allen italischen ist nur von *Einer* Tochter die Rede, die statt des alten Vaters in Mannstracht in den Krieg zieht; in allen erbittet sie sich einen treuen Diener oder Pagen zum Begleiter. In der *piemont.* zieht sie nach Nizza, und dort sieht sie der Königssohn (Fiöl dël re) vom Fenster aus, vermuthet gleich ein schönes Mädchen unter dieser Maske und beschwört seine Mutter es ihm zu verschaffen. Nach der *canaves.* und *monferrin.* beginnt sie zu singen, als sie zu den Soldaten kommt, und aus der Stimme vermuthen diese, dafs es ein verkleidetes Mädchen sei, und machen ihren Hauptmann (capitani) darauf aufmerksam.

In der *piemont.* stellt der Königssohn nach dem Rathe der Mutter die Proben mit ihr an, und zwar *vier*: im Putzladen, wo, wenn sie ein Mädchen wäre, sie Handschuhe wählen würde, sie aber sagt: Soldaten, die in den Krieg ziehen, haben nie kalt in den Händen; — bei einem Goldarbeiter, um an der Wahl eines Ringes ihr Geschlecht zu erkennen, sie aber meint, Soldaten brauchten nur Schwerter und Messer; — dann durch den Befehl, dafs jeder einen Bettgenossen zu sich nehme und er der ihre zu werden suche; aber sie hat sogleich ihren Diener zu sich genommen; — endlich beim Schwimmen (*un'acua a passé*); aber kaum hat sie den einen Fufs entblöfst, so kommt ein Schreiben mit dem Befehl, ihr den Abschied zu geben. Auf halbem Wege beginnt sie zu singen: „als Jungfrau hab ich den Krieg mitgemacht, als Jungfrau kehre ich daraus zurück“ [1]).

In den *canaves.* und *monferrin.* Versionen sind es die Soldaten, die dem Hauptmann die Proben anrathen; und zwar in den *canaves.* auch nur vier: sie in einen Garten zu führen, damit sie durch Pflücken von Blumensträufsen sich verrathe; — in einen Kramladen, wenn sie Bänder wählen würde; — dann die Bettgenossenschaft und das Schwimmen. Die *monferrin.* fügen noch zwei Proben bei: nämlich aufser in einen Kramladen sie noch auf den Markt (*mercá*) zu führen, damit sie eine Schürze

---

[1]) La bela a mitá strada
A s'é bütá a canté:
— Fia son stá a la guera,
E fia n'a son torné! —

(*scussá*) wähle; — und in eine Schenke, wo, wenn ein Mädchen, sie kaum ein Viertelmaafs (cuartin) trinken würde; aber die Schöne, klug und gewitzigt, trinkt aus dem Fasse (*va bejve al botalin*). Auch in diesen Versionen wird sie vor der Entdeckung in der letzten, der Schwimm-Probe, wie in der portugies. durch den Erhalt eines Schreibens geschützt, worin die Erkrankung ihres Vaters ihr gemeldet wird, und sie ihren Abschied begehrt. Aber auch hier schliefst die Erzählung mit ihrem alleinigen Abzug und ihrem Gesange: „als Mädchen diente ich dem Könige sieben Jahre."

Die *slavische* Version (lezione slava), die Hr. Nigra mittheilt, ist aus *N. Tommaseo*, Canti popolari Toscani, Corsi, Illirici, Greci (Venezia, 1842, Vol. III, p. 79) entnommen (dort „illirica", d. i. serbisch genannt und für wenig später als aus dem XIV. Jahrh. stammend gehalten).

Der „alte Herr Johann" (Geivana) erhält von dem Herrn von Stambul (sire di Stamboli) ein Schreiben, worin ihm befohlen wird, sogleich zu dem kaiserlichen Heere sich aufzumachen, um wenigstens neun Jahre Kriegsdienste zu leisten. Auf des Greises Klagen erbietet sich seine einzige Tochter *Dora* (im Original *Zlatija*, von *zlato*, Gold) an seiner Stelle dazu, er möge ihr nur Mannskleider und Rüstung geben. Als sie zum Herrn kommt, rufen die Türken alle: „Welch schönes Pferd, welch tüchtiger Kämpe, fürwahr, ein guter Ersatz für den alten Johann!" — Sie wird zum Vezir im Heere ernannt und dient da neun Jahre. Niemand erkennt ihr Geschlecht, nur Omer, der Sohn des Kapudan-Pascha (visire de' mari) vermuthet es und theilt dies seinem Vater mit, der ihm räth, folgende Proben anzustellen: im Maillespiel, Kolben- und Discus-Werfen, denn ist es ein Mädchen, hat es nicht die Kraft dazu; — dann in einen Garten sie zu führen und auf dem Grase mit ihr zu schäckern (ruzzare), wenn ein Mädchen, würde das Gras unter ihr kaum gebogen werden; — endlich zusammen zu baden, wo beim Ablegen des Helms und des Brustharnisches das lange Haar und der Busen an ihr zum Verräther werden würden. Die ersten beiden Proben besteht Dora ganz gut, bei der dritten kommt auch hier ein Bote noch zu rechter Zeit, um durch angebliche Unglückskunden vom Hause sie zur Heimkehr dringend aufzufordern. Sie wirft sich aufs Pferd und nachdem sie das Wasser durchschwommen, ruft sie dem nachsehenden Omer zu: „Wächst Dir auf dem Felde das Korn, so wie meine Haare unterm Helm? Oder im Garten

der Apfel, wie die Brüste an meinem Busen?" — Und dann kehrt sie schnurstracks zum alten Vater Hanns zurück.

Aus *K. Danilov* (Drevnija rossijskija stichotvorenija, Moskau, 1818) theilt Hr. *Nigra* folgende Parallele dazu mit: In dem Liede (Piesna) vom Bojaren Stavro begibt sich dessen Frau, nachdem sie die Gefangennehmung ihres Gatten erfahren hatte, als Abgesandter der goldenen Horde verkleidet an den Hof Wladimir's. Die Erscheinung des drohenden Abgesandttn versetzt den Hof und die Stadt in Schrecken; aber die Scharfsinnigsten vermuthen in dem unbekannten Abgesandten die verkleidete Gattin des Stavro. Wladimir ersucht daher den Abgesandten, ihm eine Probe von den kriegerischen Uebungen der grofsen Horde zu geben und mit den Russen zu ringen. Der Unbekannte hält die Probe und bringt von den stärksten Ringern von Kiew einen nach dem andern zu Boden. Er spannt einen ungeheuren Bogen, den kaum zehn Männer tragen können, und schiefst ins Ziel. Endlich wird Wladimir selbst von ihm überwunden. Er unterwirft sich den Forderungen des Abgesandten und ist bereit Tribut zu bezahlen. Natürlich verlangt sie statt Tributes die Freilassung ihres Gatten, die sie auch erhält.

In den von *Stanislaus Julien* herausgegebenen „Avadânas, contes et apologues indiens inconnus jusqu'à ce jour, suivis de fables, de poésies et de nouvelles chinoises (Paris 1859. 3 Vols. 18°)" findet sich unter den chinesischen Poesien eine „Romance", die der Herausgeber in das *sechste* Jahrhundert unserer Zeitrechnung setzt und die bereits die Grundzüge von „dem Mädchen das in den Krieg zieht", enthält; sie steht Vol. II, p. 161 suiv. unter dem Titel „*Romance de Mou-Lân, ou la fille soldat*", und ist daraus abgedruckt auch im *Journal des Savants* 1860, Juin, p. 335—336.

Endlich finden sich noch in einem *neu-griechischen* Volksliede, das wohl nur ein Fragment ist, Spuren von dieser Sage. Es ist ebenfalls von Nigra aus Tommaseo's Sammlung (l. c. p. 78) mitgetheilt.

„Wer sah des Nachts die Sonne, Sterne am Mittage?
Wer sah ein schönes Mädchen mitten unter den Klephten?
Drei Tage trägt es die Waffen, wie die anderen Kämpen:
Keiner kannte es, Keiner erkennt es.
An einem Sonntage, an einem festlichen Tage
Ziehen sie aus zum Schwert-Spiel, zum Stein-Wurf.
Und das Mädchen, durch zu grofse Anstrengung und übermäfsigen Kraftaufwand,

Sprengt die Schnur, und der Busen wird sichtbar.
Einige nennen ihn Gold, Andere einen Panzer von Silber."

Zu V.: **Der Pilger.**

Svend Grundtvig führt in seinen: „Danmarks gamle Folkeviser" (Kopenhagen, 1856. 4. Thl. II S. 522—523) aufser den von Hrn. Köhler bemerkten Versionen dieser Legende noch folgende an: aus *Andrew Borde*, „The fyrst Boke of the Introduction of Knowledge", London, 1542 (wiederabgedruckt von Haslewood, 1814), wo der Schauplatz nach St. Domingo verlegt wird. Das Wunder der wiederbelebten Hühner kommt darin auch vor, und der Verf. sah selbst noch, wie er versichert, in der dortigen Stadkirche einen lebendigen weifsen Hahn und eine Henne in einer Steige, die, nach der Aussage der Priester und anderer glaubwürdiger Leute, zum Andenken an diese Begebenheit dort fort und fort unterhalten wurden. — Ferner aus: *Leop. Haupt* und *J. E Schmaler*, „Volkslieder der Wenden in der Ober- und Nieder-Lausitz" (Grimma, 1841. 4.) das Volkslied: „Der gehenkte Schenkwirth" (Thl. I, S. 285, No. 289). Der boshafte Wirth steckt dem jüngeren der beiden Pilger „sein goldenes Schüsselein in das Körberlein." Als sie des anderen Morgens fortzogen, eilt er ihnen nach, klagt sie des Diebstahls an und überweist sie durch das Hervorziehen der Schüssel aus dem Korbe des Jüngeren. Dieser wird zum Schulzen geführt und zum Galgen verurtheilt. Der Vater aber setzt die Pilgerreise fort, indem er zum Sohne sagt:

„Mein Söhnlein hänge hier Jahr und Tag,
Bis wieder ich kehre nach Jahr und Tag."

Und nach Jahr und Tag kehrt er wieder und findet den Sohn noch lebend, denn: die h. Maria hat dem Gehenkten ein „Fufsbänklein untergestellt und alle Heiligen haben ihm Speise gebracht." Da geht der Vater zum Schenkwirth und erzählt ihm dies; der will es nur glauben, „wenn drei trockene Stäbe, die er im Hause habe, Spröfslinge treiben;" und als das geschieht, will er's noch nicht glauben, wenn nicht „die drei Hühner, die im Ofenröhr braten, Federn bekommen und nehmen zum Fenster hinaus ihren Flug." Als nun dies auch geschieht, mufs der Wirth es glauben, und sie führen ihn zum Schulzen, der nun den Gehenkten abnehmen und an dessen Stelle den Wirth aufhängen läfst:

„Es hänget der Schenkwirth mit Hohn und Spott
Kein Viertelstündchen — da war er todt.“

Prof. *Höyen* theilte Hrn. Grundtvig mit, dafs auf den Wänden der Hospitalkirche S. Giacomo ed Antonio abbate zu Assisi sich von Pietro di Foligno, einem Maler aus der Mitte des XV. Jahrh., zwei Gemälde befinden, deren eines das Lebendigwerden der abgestochenen Hühner auf der Tafel des Richters darstellt; das andere den Apostel Jacobus major, wie er einen jungen Mann unterstützt, der an einem Galgen hängt, während der Vater mit grofser Betrübnifs zu dem Gehängten hinaufblickt [1]).

Was nun insbesondere das Wunder von dem Lebendigwerden der abgestochenen Hühner betrifft, so hält Hr. Grundtvig für die älteste Erwähnung desselben die bei *Vincentius Bellovacensis* (Spec. hist. l. XXV, c. 64), der dem *Helinandus* (bl. um 1200) nacherzählt: Es tafelten einst zwei Freunde zu Bologna; der eine von ihnen zerlegte einen abgestochenen Hahn in Stücke, überstreute sie mit Pfeffer und übergofs sie mit Brühe. „Nun“, sagte der Andere, „richtest du ja den Hahn so zu, dafs St. Peter selbst ihn nicht wieder ganz machen könnte.“ — „Ja“, antwortete der Vorschneider, „nicht blofs St. Peter, sondern wenn unser Herr selbst wollte, könnte er in Ewigkeit nicht mehr diesen Hahn wiederaufstehen machen.“ — Bei diesen Worten sprang der Hahn plötzlich auf, ganz und befiedert, schlug mit den Flügeln und krähte; dabei schüttelte er seine Federn, dafs sie die beiden Spötter mit Brühe und Pfeffer übersprengten, die davon für ihr Lebenlang siechhaft wurden.

Dieses Wunder mit der Legende von Christi Geburt in Verbindung gebracht, als Beglaubigung der Verkündung des h. Stephan dem zweifelnden Herodes gegenüber, findet sich in dänischen, faröischen, schwedischen und englischen Volksliedern (s. *Grundtvig* l. c. S. 518 ff. No. 96, Jesusbarnet, Stefan og Herodes). Auch in dem dänischen Volksbuch: „Jesu Barndoms Historie“, kommt es vor (vgl. *Nyerup* Almindelig morskabsleesning i Danmark og Norge. S. 177—178). Wiewohl daher höchst wahrscheinlich aus einem apokryphen Evangelium von der Kindheit Jesu stammend, habe ich es doch nicht in den von Thilo und Tischendorf herausgegebenen finden können.

---

[1]) Das kürzlich erschienene „Ludus St. Jacobi, fragment d'un mystère provençal découvert et publié par M. Camille Arnaud“ dürfte wahrscheinlich eine dramatische Bearbeitung dieser Legende enthalten. (Im nächsten Heft bringen wir eine Anzeige dieser interessanten Publication. D. Herausg.).

Zu der portugies. Rom. No. 8: **Helene.**

In der *schwedischen* Ballade: „Herren Båld“ (*Geijer* og *Afzelius*, Svenska Folk-Wisor. Thl. I. No. 16) und in der *norwegischen*: „Olav aa Kari (*Sophus Bugge*, Gamle Norske Folkeviser. Christiania, 1858, 8°. No. XIII) kommen ähnliche Züge vor, besonders das Testieren der Gemordeten; doch klagt hier die Mutter ihre Schwiegertochter als Hexe an.

Zu der portug. Rom. No 9: **Das Schiff Cathrineta.**

In den: „Recuerdos y Bellezas de España“, in der Abtheilung: „Asturias y Leon“, por *D. J. M. Quadrado*, (Madrid, 1858, 4°. p. 236—237), werden Bruchstücke von noch im Munde des asturischen Volkes fortlebenden Romanzen in castilischer Sprache mitgetheilt, und darunter das folgende, das wohl einer castilischen Version *dieser* Romanze angehört haben dürfte, wiewohl der Eingang anders lautet:

Mañanita de San Juan
cayó un marinero al agua.
— ¿Qué me das, marinerito,
por que te saque del agua?
— Doyte todos mis navíos
cargados de oro y de plata.
— Yo no quiero tus navíos,
ni tu oro, ni tu plata;
quiero que cuando te mueras
á mí me entregues el alma.
— El alma la entrego á Dios,
el cuerpo á la mar salada.

Ein Seitenstück zu dem Loosen der dem Hungertode nahen Seefahrer enthalten die *isländische* Volksballade: „Kaupmanna Kveedi“ (*Grundtvig*, Islenzk fornkveedi, No. 6) und die *norwegische*: „Dei frearlause menn“ (*Bugge*, l. c. No. XVII). In diesen aber bietet sich der Steuermann selbst zur Speise an, und wird geschlachtet; der Königssohn will aber nicht davon essen, da der Steuermann in seinem Dienst gestanden; da ersieht er einen Vogel, den will er sich zur Speise mit dem Pfeile herabschiefsen; der Vogel aber bittet, ihn nicht zu tödten, und verspricht guten Wind zu bringen, der sie flott mache, und so kommen sie heim.

Zu der catalan. Rom. No. 6. **Die Studenten von Tolosa.**

Der Cavalier *Constantino Nigra* gibt in dem mir eben durch seine Güte zugekommenen Fascicolo IV. seiner trefflichen Sammlung: „Canzoni popolari del Piemonte“ (Estratto dalla Rivista contemporanea. Gennaio 1860, p. 124—136) nach drei piemontesischen und zwei canavesischen Versionen diese Sage: „*Gli scolari di Tolosa*“. In einigen heifst die Scene der Handlung: *Pintosa*, *Nole* oder *Tortosa*, doch in der Mehrzahl wird auch hier *Tolosa* dafür angegeben. Der gelehrte Herausgeber hält es für eine ausgemachte Sache, dafs dieses und ähnliche, *romantische* Sagen behandelnde Volkslieder, die über das occitanische Sprachgebiet, Süd-Frankreich, Nord-Italien und des nordöstliche Spanien, verbreitet getroffen werden, nicht viel später als im 13. Jahrh. entweder in der Provence entstanden sind oder doch dort längere Zeit im Volksmunde sich erhalten und von da aus sich über jenes Sprachgebiet verbreitet haben und daher zum Gemeingut dieser Völker geworden sind (..che cioè, di regola generale le nostre canzoni *romanzesche*, *comuni a più popoli di razza latina*, siano nate o almeno lungamente vissute in Provenza, e di là passate in Francia, Spagna, Portogallo ed Italia, in epoca non posteriore al milletrecento). Insbesondere scheint ihm die hier in Rede stehende Sage aus der Zeit der Albigenserkriege zu stammen.

Besonders beachtenswerth ist auch die Form dieser Versionen, die ganz *dieselbe* der spanischen Romanzen ist, mit variirenden Reimen. Der Inhalt weicht nur in unwesentlichen Zügen von der catalanischen Version ab. So ist es nur *Ein* Mädchen, das von den drei Studenten auf eine ungebührliche Weise geliebkost wird, und zwar hier nur durch Küssen. Das Mädchen klagt aber nicht selbst sie ausdrücklich an; sondern der Richter erfährt auf nicht angegebene Weise das Attentat („Giüdise, savü sta növa“; — in der canavesischen Version werden die Studenten von der Justiz auf frischer That ertappt: „An fasend ste serenade — La gjüstissia a l é rivá). Der jüngste der drei Studenten erwähnt im Gefängnisse des Bruders in Frankreich, der sie rächen würde; nicht der Richter selbst, sondern eine Alte belauscht dieses Gespräch und hinterbringt es dem Richter; der Student verschafft sich Schreibmaterial und gibt in einem Briefe dem Bruder in Frankreich Nachricht von ihrem Geschick (in der canaves. Version ist der poetischere Zug, dafs

der laut ausgesprochene Hilferuf genügt, um von dem Bruder gehört zu werden: „La sua vos a l é tant auta, — L é sentía da so fradel"). Als der Bruder in Tolosa ankommt, begegnet er einem alten Manne (in der canaves. Version heifst dieser Borromeo, und der Bruder aus Frankreich kommt in Begleitung von 5000 Rittern, „con sincmila cavajer", mit den Var.: con sincuanta granadié, con sincsent soldá a caval), den er um das Schicksal der Studenten befragt, und der ihn zu noch gröfserer Eile antreibt. Der Schlufs ist noch gedrängter als in der catalanischen Version; denn hier wird nur noch erwähnt, dafs, trotzdem er wie der Wind geeilt, die Studenten, als er über die Brücke von Tolosa ritt, schon gehenkt waren; er zieht sein Schwert und haut dem Richter den Kopf ab (des Mädchens wird nicht weiter gedacht), die Stadt aber gibt er dem Feuer preis.

Zu der catalan. Rom. No. 13: **Die Macht des Gesanges.**

Auch dazu gibt der Cavalier *Nigra* ein Gegenstück nach zwei canavesischen Versionen des Volksliedes *Poter del canto* (l. c. fasc. IV, p. 127—145), das er ebenfalls für eine aus der Provence zwischen dem 10. und 13. Jahrh. überkommene Tradition hält. Es ist im spanischen Romanzenvers abgefafst, der Reim variirt einmal, und *eine* assonanzartige Bindung (ancor) kommt vor.

Da es nur kurz und doch bedeutend abweichend von der catalanischen Version ist, will ich es ganz hieher setzen mit einer Uebersetzung in Prosa:

S'a j son tre fradëj an Fransa,
Tüti tre 'nt üna përson.
A l han sol che na sorlina
L é set agn ch'a l ha pa ancor.
La sorela va trové-je
A la porta dla përson.
— O fradej, me car fradej,
Oh canté d'üna canson. —
Ël pi cit l ha comensá-la,
I autri doj al l han canté.
Marinar ch'a marinavo,
S'a n'in chito d' marine;
Siador ch'a na siavo,
S'a n'in chito de sié;
Sapador ch'a na sapavo,
S'a n'in chito de sapé.

La serena ch'a cantava,
S'a n'in chita de canté.
Re di Fransa l'era a taula,
S'a n'in chita de disné;
S'a n'a j dis a le sue serve:
— Chi saran cuj përsoné?
Ün e l vöj ant le mie guardje,
L'aut me page e lo vöj fé;
L'aut e l vöj an scüdaria,
Për senti-je tant bin canté.

Uebersetzung.

Es waren einmal drei Brüder in Frankreich,
alle drei in einem Gefängnifs.
Sie hatten nur ein Schwesterlein,
sieben Jahre war sie noch nicht alt.
Die Schwester ging sie aufzusuchen
zu dem Thore des Gefängnisses.
— O Brüder, meine theuren Brüder,
o singet ein Lied! —
Der jüngste hat es sogleich begonnen,
die andern zwei haben mitgesungen.
Schiffer die da schifften,
hörten auf zu schiffen;
Schnitter die da schnitten,
hörten auf zu schneiden;
Hacker (Bauern die die Erde aufhacken) die da hackten,
hörten auf zu hacken.
Die Sirene, welche sang,
hörte auf zu singen.
Der König von Frankreich, der eben tafelte,
hörte auf zu speisen;
und sagte zu seinen Dienern:
— Wer sind wohl diese Gefangenen?
Einen will ich unter meinen Garden haben,
den andern will ich zu meinem Pagen machen,
Den andern will ich in meinem Marstall anstellen,
da ich sie so schön singen höre.

Zu der catalan. Rom. No. 15: **Die heilige Magdalena.**

Diese Heilige ist auch Gegenstand mehrerer nordischen Volkslieder, in welchen jedoch die biblische Legende von Jesus und der Samaritanerin am Brunnen damit verschmolzen wird. Vgl. hierüber: *Bugge*, l. c. No. XVIII: „Maria"; und *Grundtvig*, l. c. Thl. II, No. 98: „Maria Magdalena."

Zu der catalan Rom. No. 16: **Der König Herodes.**

In den: „Noëls dramatiques des Flamands de France, publiés par M. l'abbé *Carnel* (angeführt in *Didron*, Annales archéologiques. Tome XVI, p. 315, Paris, 1856) ist ein Mystère von der *Flucht nach Aegypten* und ein Dialog zwischen Maria und Joseph an der Krippe enthalten. Diese beiden Stücke gehören dem vorigen Jahrhundert an und wurden gemacht, um von den Kindern einer Armenschule in Dünkirchen vorgestellt zu werden. In dem Mysterium spielt auch der *Schnitter* eine Rolle, der so oft auf Wandgemälden, Miniaturen und Glasmalereien des XV. und XVI. Jahrh. abgebildet ist; er ist mit dem Abschneiden der Aehren auf einem Felde beschäftigt als die Boten des Herodes vorbeiziehen, denen er antwortet, er habe wohl Maria und das Kind gesehen, aber schon zur Zeit als er dieses Feld besäete. Dies geschah aber in Wahrheit, wie die Legende berichtet, kurz vorher, denn die Saat war da augenblicklich in Halmen aufgeschossen und das Korn gereift. Eine bildliche Vorstellung der erwähnten Art führt *Peder Syv* in der „Danske Boglade“ (handschriftlich auf der Kopenhag. Universitäts-Bibliothek) als Altarblatt in der Kirche von Roeskilde an (s. *Nyerup*, Morskobsleesning, S. 177).

Ferdinand Wolf.

Zum Pantschatantra.

Pantschatantra. Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen. Aus dem Sanskrit übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen von *Theodor Benfey.* Leipzig, F. A. Brockhaus. 1859. II. 8.

Nachdem die literarische Welt seit langer Zeit auf dem Gebiete der romantischen Poesie (in ihrem weitesten Sinne genommen) den vielfachen Zusammenhang des Orients mit dem Abendlande zu durchforschen bemüht gewesen, wobei man als Hauptquelle bei derartigen Untersuchungen immer wieder auf das obige Werk zurückkommen mufste, sich dabei aber gewöhnlich nur der orientalischen oder abendländischen Bearbeitungen desselben bedienen konnte, ist nun endlich das von Kosegarten im J. 1848 herausgegebene Sanskrit-Original durch Benfey's vortreffliche Arbeit auch dem gröfseren Publikum zugänglich gemacht worden. Wir sagen *Sanskrit-Original*, meinen damit aber nur denjenigen Text, der jetzt noch von dem ursprünglichen, jedoch nicht mehr in seiner Vollständigkeit existirenden Werke vorhanden ist. Fassen wir nämlich dies Resultat der Forschungen Benfey's kurz zusammen, so ergibt sich Folgendes.

Die *Entstehungszeit* des sanskritischen Grundwerkes läfst sich jetzt nicht mehr nachweisen, und nur so viel kann man muthmafsen, dafs sie ungefähr zwischen dem 2. Jahrh. vor Chr. und dem 6. nach Chr. fallen mag. (Bd. I, S. XI).

Was die ursprüngliche *Gestalt* der zwölf Abschnitte betrifft, aus denen das Werk wahrscheinlich Anfangs bestand, so ergab sie sich, wie Benfey sagt (S. XV f.), „als sehr verschieden von derjenigen, welche uns in dem heutigen Pantschatantra entgegentritt. Diese machten sicherlich nicht den Eindruck einer blofsen Sammlung von Fabeln und Erzählungen, wie die heutigen Bücher des Pantschatantra, sondern hatten zuerst sämmtlich wohl nur diejenige Gestalt, welche in dem 11., 12. und 13. Capitel des

Kalîlah und Dimnah und den ihnen entsprechenden Abschnitten des Mahâbhârata (§. 219—223) erscheint, d. h. sie setzten unter der Hülle einer Fabel eine Lehre der *nîti* auseinander. *Nîti* bedeutet zwar eigentlich überhaupt „richtige Art sich zu betragen", „Moral, Lebensklugheit", allein die Werke, welche die Regeln derselben enthielten und an denen die indische Literatur so reich war und theilweise noch ist, scheinen vorzugsweise zum Gebrauch für Prinzen und Könige ausgearbeitet zu sein und in Folge davon ist *nîtiçâstra* „Lehrbuch der nîti" wesentlich identisch mit „Regierungskunst" und begreift vorzugsweise die Lehre über diejenigen Gegenstände, welche für Regierende — Könige und auch Minister — von Bedeutung sind...... Hieraus scheint sich mir auch der *Zweck* des ursprünglichen Buches zu ergeben; es war, wie wir sagen würden, ein „Fürstenspiegel". Dafs man für ihn gerade diese Form wählte, wird seine Veranlassung in der orientalischen Sitte gefunden haben: Lehren in die Hülle von Fabeln zu kleiden, zu welcher der Despotismus des Orients gerade vor Königen nicht selten in Wirklichkeit rathen mochte".

Hinsichtlich der *jetzigen* Gestalt des in Rede stehenden Werkes heifst es dann weiter (S. XVIII): „Es ist höchst wahrscheinlich, ja kaum zu bezweifeln, dafs das indische Werk in seinen 12 (vielleicht nur 11, schwerlich 13) Abschnitten, so treu als dem Uebersetzer möglich war, in das Pehlewi übertragen ward. Die daraus hervorgegangenen Ausflüsse aber schliefsen sich an ihr Original viel treuer als die indischen Ausflüsse an das indische Grundwerk, so dafs jene uns als ein weit zuverlässigerer Spiegel dieses Grundwerkes entgegentreten als diese. Ein Hauptunterschied der indischen Ausflüsse besteht darin, dafs von dem Gesammtwerke — man kann bis jetzt nicht mit Sicherheit bestimmen, zu welcher Zeit — die fünf ersten Bücher abgeschieden wurden und ein besonderes Werk bildeten, welches seitdem den Namen Pantschatantra „die fünf Bücher" führen mochte".

Die zahlreichen *Uebertragungen* und *Bearbeitungen* anlangend, können wir blofs ganz im allgemeinen auf die gründ-

lichen Untersuchungen Benfey's verweisen und wollen hier nur wiederholen, was er hinsichtlich der *alten deutschen* bemerkt: „Da diese [d. i. die alte hebräische Uebersetzung] theils verloren, theils noch nicht veröffentlicht ist, so tritt für uns an ihre Stelle die lateinische Uebertragung derselben von Johann von Capua, und da diese wiederum durch ihre sklavische Treue und die in ihr herrschende entsetzlich schlechte Sprache fast unlesbar ist, ergibt sich — so lange keine bessere nach ihr gefertigt ist — die wunderbar — ja wenn man ihr Prototyp berücksichtigt, fast unerklärbar — vortreffliche alte deutsche Uebersetzung gewissermaſsen als lesbar treuesten Spiegel des alten indischen Grundwerks und verdient auch — abgesehen von anderen — von diesem Gesichtspunkte aus eine neue Ausgabe, zu deren Vollendung auch ich gern meine Hand bieten werde". (S. XX f. vergl. S. 15 f.)[1]).

Was nun die *Quellen* und *Verbreitung* des indischen Werkes betrifft, so enthält es *Thierfabeln*, aus dem Occident stammend (sogenannte *äsopische*), jedoch tragen auch einige derselben das Gepräge *indischen* Ursprungs[2]), ferner *Erzählungen* und besonders *Märchen*, die sich sämmtlich als ursprünglich indisch erweisen und durch welche, wie Benfey bemerkt, die entliehenen äsopischen Fabeln dem Occident zurückgezahlt wurden (S. XXII)[3]). Abgesehen

---

[1]) Dem hier ausgesprochenen Wunsche wird in nächster Zeit genügt werden. Prof. Holland in Tübingen ist mit einer neuen Ausgabe jenes Werkes beschäftigt, welches erscheinen wird unter dem Titel: Kalilah und Dimnah. Das Buch der Beispiele der alten Weisen. Nach Drucken und Handschriften herausgegeben von *Wilhelm Ludwig Holland*. Stuttgart. Gedruckt auf Kosten des literarischen Vereins. 8.

[2]) S. z. B. S. 359 ff. 370; vgl. S. 325 ff. Benfey bemerkt in dieser Beziehung (S. XXI): „Der Unterschied zwischen ihren [d. h. der Indier] Conceptionen und den äsopischen bestand im allgemeinen wohl darin, daſs während das äsopische Kunstwerk die Thiere ihrem eigenen Charakter entsprechend handeln lieſs, die indische Fabel sie ohne Rücksicht auf ihre specielle Natur gewissermaſsen wie in Thiergestalt verhüllte Menschen behandelte (vgl. insbesondere §. 180, S. 324 fg.)."

[3]) Ueber das einzige Benfey bekannte Beispiel eines aus dem Occident nach Indien verpflanzten Märchens s. weiter unten (S. 86 ff.) zu Pantschatantra Th. I, p. XXII.

nun von den durch die Uebersetzung des Grundwerks des Pantschatantra oder Kalîlah und Dimnah nach Europa vorgedrungenen Conceptionen fand jene Zurückzahlung nach Benfey's Ansicht durch Vermittelung der Muhamedaner und der buddhistischen Mongolen statt (S. XXIII. XXIV, 24 f.). Erstere verbreiteten die indischen Fabeln, Märchen u. s. w. aber auch noch weiter, bis zu den Tuareks in Nordafrika (S. 354), den Senegalvölkern (S. 102) und sogar den Betschuanen (S. 182 f.). Dies wenigstens ist des gelehrten Verfassers Ansicht, und demnach hätte auch ich wohl nicht ohne Wahrscheinlichkeit (zu Dunlop Anm. 245a) darauf hingewiesen, daſs unter dem bei einem maurischen Stamme am Senegal berühmten Helden der Vorzeit, Namens *Alichandoras*, vielleicht ein durch die Araber vermittelter Nachklang der auch im Orient so weit verbreiteten Sagen von *Alexander* zu erblicken sei. Auch die Ananzimährchen der westindischen Neger (s. hier oben Bd. II, S. 135 Anm. 1) würden also nach Benfey's Ansicht ursprünglich wohl durch den Islam nach Westafrika (ihrer ursprünglichen Heimath) gekommen sein.

Hinsichtlich der buddhistischen *Mongolen* bemerkt Benfey, daſs das in Rede stehende Werk überhaupt ein ursprünglich *buddhistisches* war, wie sich ihm mit unzweifelhafter Gewiſsheit herausstellte (S. XI cf. S. XXIV). Jedoch soll dies wohl keineswegs sagen, daſs alle in demselben enthaltenen ächt indischen Märchen und Erzählungen lediglich aus dem Schoſs des Buddhismus hervorgegangen seien, vielmehr stammen viele derselben ganz oder theilweise aus älteren Quellen und haben nur die nöthigen Veränderungen erlitten, um sie den buddhistischen Anschauungen und Lehren anzupassen. Dies ist bekanntlich ein ganz gewöhnliches Verfahren und verursacht oft sehr groſse Schwierigkeiten, wenn man über die ursprüngliche Quelle einer Erzählung, Märchen u. s. w. ein Urtheil zu fällen hat, wenn nicht andere Bestimmungsgründe vorliegen, und will ich unter vielen Beispielen hier nur eins anführen. Mein gelehrter Freund, Ferd. Wolf, sagt in seinen Studien

zur Geschichte des span. und portugies. Nationalliteratur S. 550 in Betreff des span. Schwankes *El fraile fingido*, er sei kaum nach einer französischen Quelle, „da die Grundzüge der Fabel ächt spanisch sind". Diese letztere Bemerkung ist ganz richtig, und wer wäre mehr competent einen derartigen Ausspruch zu fällen als Wolf? Gleichwohl stammt der genannte Schwank aus einem französischen Fabliau, wie ich in meiner Anzeige der *Studien* im Bulletin du Bibliophile belge XV, 345 angeführt und dazu bemerkt habe: „l'auteur du conte espagnol n'a fait qu'adopter le sujet français aux moeurs de son pays". Wir finden also hier eine erneute Bestätigung der Worte W. Grimm's (die Sage von Polyphem. Berlin 1857, S. 23): „die jedem Volke innewohnende dichterische Kraft bewahrt zwar die Grundlage der Ueberlieferung, aber sie drückt ihr unbewufst den Stempel des eigenen Lebens auf".

Wenn also Paulus Cassel (Schamir S. 105. Erfurt 1856) sagt: „Leo hat jüngst (Vorlesungen über die Geschichte des deutschen Reichs und Volks I, 72) die indische Sage von Bhisma als Grund der deutschen Skef- und Schwanrittersage angegeben; doch müssen wir gestehen, dafs wenn auch in der äufsern Erzählung es nicht an Aehnlichkeit mangelt, *der Geist der Berichte vollständig verschieden ist*", so genügt letzterer Umstand allein noch keineswegs, um über die Verwandtschaft dieser Sagen einen entscheidenden Ausspruch zu thun, vielmehr kommt es sehr darauf an, in welchem Grade diese äufsere Aehnlichkeit vorhanden ist[1]). Uebrigens sagt Benfey selbst (S. XXVI), dafs die ursprünglich aus Indien stammenden Erzählungen, nachdem sie sich vor allen durch Boccaccio und Straparola in die europäische Literatur eingebürgert hatten, aus der Literatur dann ins Volk übergingen, „aus diesem, verwandelt, wieder in die Literatur, dann wieder ins Volk u. s. w. und sie erreichen, insbesondere durch diese wechselseitige Thätigkeit nationalen und individuellen Geistes,

---

[1]) Dafs diese nicht durchgreifend sei, ist freilich Wilh. Müller's Meinung in Pfeiffer's Germania I, 430 Anm. 1.

jenen Charakter nationaler Wahrheit und individueller Einheit, welcher nicht wenigen von ihnen einen so hohen poetischen Werth verleiht". Wenn also eine indische Erzählung in Europa *einen Charakter nationaler Wahrheit* erlangen sollte, so mufste sie unbedingt sehr viel von ihrer *ursprünglichen* Nationalität verloren haben. Vgl. auch noch die höchst treffenden Bemerkungen Benfey's, S. 325 f.[1]).

Die von diesem Gelehrten angedeuteten Wege der Ueberlieferung der in Rede stehenden Märchen u. s. w. sind jedoch nicht die einzigen; auch noch andere und ältere waren vorhanden, „Nachklänge uralter Mythen", die über ganz Europa hin Wurzel geschlagen haben und sich in ein oder der andern Gestalt vernehmen lassen. Man sehe hierüber die von mir oben (Bd. II, S. 134 f.) angeführten Ansichten Grimm's und anderer[2]), und will ich hier nur noch folgendes hinzufügen. Ganz abgesehen nämlich von jenen

---

[1]) Hier noch eine gelegentliche Bemerkung. Leo glaubt bekanntlich auch den Ursprung der Siegfridsage in Indien zu finden; ohne nun näher hierauf einzugehen, will ich der Vergleichung wegen einen hierhergehörigen Zug aus der „Heldensage der Minussinschen Tataren, rhythmisch bearbeitet von *A. Schiefner*" (Petersb. 1859) anführen, wo Kan Mirgän um Kara Chan's Tochter, Kara Djüstük, freit, von Albang Djas aber, dem Freunde Alten Jaktai's, an der einzig verwundbaren Stelle des Rückens, während er sich bückt, durch einen Pfeil getödtet wird. (Hier haben wir Siegfrid und Hagen). Nichts desto weniger sehen wir ihn sogleich wieder als Freier der Alten Bürtjük auftreten, aber nicht diese sondern Alten Areg, Alten Jaktai's Schwester, wird durch Schicksalsschlufs seine Gattin (S. 346 ff.). Wer nun wollte, könnte Alten Bürtjük mit Brynhild, ferner Alten Areg, Alten Jaktai's Schwester, mit Gudrun (Chrimhild) Gunnars Schwester, sowie jenen Schicksalsschlufs mit den Worten der Sigurdarkvidha III, No. 5: „gêngu thess à milli grimmar urdhir" vergleichen, endlich das unerklärliche Wiederauftreten Kan Mirgäns nach seinem Tode aus einer spätern Verderbnifs der ursprünglichen Sage erklären, wo seine mehrfache Freierei seinem Tode vorherging. Man sieht, es bietet sich für Conjecturen hier ein schönes Feld und wer weiter suchte, könnte in der tatarischen Sage vielleicht noch mehr finden. Dafs übrigens eine ähnliche Sage auch in Amerika vorhanden war oder vielleicht noch ist, zeigt J. G. Müller, Geschichte der amerikan. Urreligionen. Basel 1855, S. 131 f.

[2]) So auch jetzt noch Schwartz, Ursprung der Mythologie. Berlin 1860, S. 10 f., wo es unter anderm heifst: „Ja, über den Kreis der indogermanischen Völker erweitert sich oft der Blick in eine Perspektive, die für einen Augenblick die Anfänge der Glaubensgeschichte der Menschheit erhellt"; und weiterhin: „Bei der Behandlung der Schlangengottheiten wird z. B. ein Hintergrund hervortreten, der uns ..... so bestimmte Analogien in den Mythen selbst aufweist, dafs wir es ersichtlich mit den Uranfängen einer *gemeinsamen* mythischen *Tradition* zu thun haben".

Urüberlieferungen [1]) steht jedenfalls so viel fest, dafs der Orient bereits weit früher als durch die Mongolen und Muhamedaner seine Erzählungen u. s. w. dem Westen zusandte, wie dies auch vor kurzem Benfey selbst ausgesprochen hat, indem er nämlich mit Bezug auf meinen Nachweis über die buddhistische Grundlage des Barl. und Jos. (s. oben Bd. II, S. 314 ff.) sich folgendermafsen äufsert: „Die eigentliche Tragweite dieser Entdeckung liegt nämlich darin, dafs wir durch sie eine ganz neue Grundlage für den Uebergang der indischen Conceptionen nach dem Westen erhalten. Ihre literarische Ueberleitung beginnt also nicht erst durch die nähere Bekanntschaft der islamitischen Völker mit Indien; schon vorher ist ein — vielleicht selbst reicher — Strom indischer Literatur nach dem Westen geführt worden und der geistige Einflufs Indiens auf den Westen bis zu Europa's Westgränzen, welcher schon vor dem 10. Jahrh. bestimmt und deutlich hervortritt, beruht nicht blofs, wie ich noch annehmen zu müssen glaubte, auf vereinzelten mündlichen Communicationen, sondern hat ebenfalls eine literarische Schicht zur Unterlage und zwar eine solche, welche ganz geeignet ist, die Einflüsse indischer Conceptionen auf die christlichen Heiligenlegenden und die Uebertragung einzelner Gebräuche zu erklären" [2]). Jene mündlichen Mittheilungen reichen nun

---

[1]) Gewöhnlich beschränkt man die Urüberlieferungen auf Mythen und die daraus entstehenden Märchen. Indefs ist nicht zu übersehen, dafs Mythen im Laufe der Zeit auch häufig die Gestalt von Sagen, Heiligenlegenden, Novellen, Schwänken u. s. w. annehmen. Ein merkwürdiges Beispiel hiervon liefert in Stanislas Julien's Avadânas die No. 54 „Les singes et la montagne d'écume", die ich in Benfey's neuer Zeitschrift „Orient und Occident" Jahrg. I, Heft 1, S. 129 ff. besprochen habe.

[2]) S. Götting. Gel. Anz. 1860, S. 874. Vgl. Pantschat. I, S. XXII f., wo es hinsichtlich des Vordringens indischer Erzählungen nach Europa heifst: „Was die Zeit dieser Verbreitung betrifft, so sind etwa vor dem 10. Jahrh. n. Chr. wohl nur verhältnifsmäfsig wenige nach dem Westen gewandert, und zwar — aufser den durch die Uebersetzung des Grundwerks des Pantschatantra oder Kalilah und Dimnah bekannt gewordenen — wohl nur durch mündliche Ueberlieferung, die im Zusammentreffen von Reisenden, Kaufleuten und ähnlichen ihre Veranlassung finden mochten". Diese Ansicht ist also in dem Obigen modificirt. Auch wird es nach Benfey's Ansicht jetzt wahrscheinlich, dafs die Abfassung des Barl. und Jos. eher in das 7. Jahrh. als das 8te falle. S. Gött. Gel. Anz. a. a. O.

aber in eine ziemlich frühe Zeit zurück und stehen auch nicht ganz vereinzelt; s. z. B. oben. Bd. II, S. 135 f. meine Bemerkungen über die Sage von Tarpeja und andere der Art[1]); in Betreff der Sage von Zopyrus und die sich daran knüpfende indische, welche in der römischen Geschichte gleichfalls ihre Parallelen haben, s. Pantschat. I, 338 und vgl. weiter unten zu dieser Stelle; der von Benfey S. 237 Anm. erwähnten Sage hinsichtlich Laviniums (die von Spence Hardy gemeinte Stelle findet sich bei Dionys. Halic. I, 59) begegnen wir auch in buddhistischen Dschatakas (s. Pantschat. I, 236 f.)[2]); ebenso findet sich das Märchen von Amor und Psyche auch in Indien (s. Dunlop Anm. 99); vgl. ferner weiter unten zu Pantschat. I, 127 „Scheinbufse"; zu S. 479 „Ichneumon und Schlange"; zu Vorrede S. XXII „Midas", sowie meine Bemerkungen zu Stanislas Julien's Avadâna No. 10 (Le roi et les chevaux habitués à tourner la meule) in Benfey's Zeitschrift „Orient und Occident" Jahrg. I, Heft 1, S. 134 (vgl. unten S. 82, Anm. 3). Auch in Betreff der Geschichte von der Matrone zu Ephesus bemerkt Benfey S. 460: „Durch ihr Vorkommen im mahommedanischen Orient und selbst in China, wohin so viel Buddhistisches gedrungen ist, erweckt sie sogar den Verdacht, dafs ihre eigentliche Geburtstelle in der Mitte — in Indien — zu suchen sei und dafs sie schon früh ... nach dem Occident gedrungen sei". Sind nun auch diese Beispiele, deren ich mich eben erinnere, noch nicht sehr zahlreich, so liefsen sie sich bei sorgfältigerm Nachsuchen wohl noch vermehren; andererseits aber bedenke man, dafs bei weitem noch nicht alle indischen und ande-

---

[1]) Das, was ich daselbst (S. 136) über die Romulussage bemerkt, ist, wie ich jetzt sehe, auch die Meinung Bachofen's, s. dessen Versuch über die Gräbersymbolik der Alten. Basel 1859 S. 158: „Der Urstoff ist an sich nothwendig einheitlich, zwiefach ist erst das aus ihm hervorgegangene Leben, das eine zwiefache männliche Kraft, die des Werdens und die des Vergehens in Bewegung erhält und ewig wieder verjüngt. In Romulus und Remus tritt diese Natur der Duplicität besonders deutlich hervor. Denn dafs Remus die finstere Seite des Lebens, Romulus die Lichthälfte der Kraft darstellt, ergibt sich aus allen Zügen ihres Mythus. Rhea's Zwillingspaar ist dem der Molioniden und Dioskuren vergleichbar."

[2]) S. ferner unten: Zu Pantschat. I, 238.

ren von ihnen abstammenden Märchensammlungen gefunden oder auch nur bekannt gemacht sind, vieles der Art wahrscheinlich nie, weder im Orient noch im Occident aufgezeichnet wurde, und wenn dies auch geschah, doch ebenso verloren ging wie anderes, das sich nur im Volksmunde erhalten hatte [1]). Aber schon das noch Vorhandene weist auf einen frühen lebhaften Verkehr und Zuflufs von dergleichen Conceptionen aus dem Osten nach dem Westen, und hiermit übereinstimmend bemerkt auch Bachofen a. a. O. S. 209 Anm.: „Mittelitaliens Verbindung mit Vorderasien wird jedem verständigen und aufmerksamen Betrachter der alten Geschichte als ein höchst wichtiges, durch viele Zeugnisse beglaubigtes Moment in der Culturgeschichte der alten Welt erscheinen. Macrob. Sat. V, 22." Den weiteren Zusammenhang Vorderasiens mit Indien durch Vermittelung der dazwischenliegenden Länder und Völker, auch in ältester und vorhistorischer Zeit, wird niemand läugnen können, der da bedenkt, dafs es gerade keiner direkten Caravanenverbindung, etwa zwischen Palimbothra und Ephesus oder Jerusalem, bedurfte, um Märchen und dgl. von den Ufern des Ganges nach Vorderasien zu versetzen [2]), und ich halte es daher auch für unzulässig, einen nähern Verkehr genannter Art zwischen Indien und Europa nicht vor dem 5. Jahrh. v. Chr. annehmen zu wollen [3]);

[1]) Vgl. oben Jahrb. Bd. II S. 137 Anm. 2.

[2]) Vgl. Pantschat. II, 544 Nachtrag zu S. 396 Anm. 2 über das Urtheil Salomo's; ferner erinnere man sich z. B. der Kombabossage, die sich, wie ich zu Gervas. S. 216 gezeigt, auch in Indien findet. Wenn sie jedoch gleich der von Atys und ähnlichen auf einen alten Naturmythus hinweisen sollte, so läge hier eine Urüberlieferung vor.

[3]) Ich kann daher Benfey nicht beistimmen, wenn er (I, 339) sagt: „Zu der Zeit, welche Herodot vorangeht, ist kaum ein derartiger Zusammenhang zwischen Indien und Persien wahrscheinlich, dafs eine Fabel von dort hierher hätte übergehen und sich so verwandeln können." — Das oben (S. 81) erwähnte indische Mährchen (Avadân. n° 10 „Le roi et les chevaux habitués à tourner la meule") war bereits um das Jahr 470 v. Chr. in Griechenland bekannt und in Macedonien lokalisirt; es war also dort wahrscheinlich schon viel früher, d. h. etwa um die Mitte des 6. Jahrh. v. Chr. heimisch. Wir haben demgemäfs hier ein Beispiel einer bereits in so alter Zeit aus Indien nach Europa vorgedrungenen Conception, und dies wird wohl nicht die einzige der Art gewesen sein. Vgl. auch Benfey selbst an obiger Stelle (Pantschat. II, 544 über das Urtheil Salomo's).

ein Mährchen, eine Erzählung u. s. w., findet Wege der Fortspflanzung, die sich oft durchaus allem nähern Nachweise entziehen. Denn sowie sich z. B. einerseits die Sage von der Schwanjungfrau auf Neuseeland und Celebes vorfindet [1]), so kommen andererseits in dem von Benfey II, 533 aus dem ursprünglich indischen Ssiddikür angeführten Märchen die Worte vor: „Als sie sich nun wiederum badete, fielen einige Haare in das Wasser; diese werden von des Königs Magd aufgeschöpft. Der König schickt nun ein Heer, um die Schönheit zu holen.“ In dem bekannten ägyptischen Märchen (dem „ältesten“) heißt es: „Der Baum gibt ihm [dem Fluſs], um ihn zufrieden zu stellen, eine Haarflechte von der Schönen; der Fluſs steigt nach Egypten nieder und läſst auf seinen Wogen die Haarflechten schwimmen, die einen wunderlieblichen Geruch verbreiten.... Der Aufseher über die Arbeiter aber bemerkt, als er einmal hinausgeht, die Haarflechte, welche auf dem Wasser schwimmt, er nimmt sie auf und bezaubert von ihrem Duft, beeilt er sich, sie dem Könige zu senden.... Der König lieſs alsbald einen Haufen Bogenschützen und Reiter ausrücken, um das Weib herbeizuführen.“ Mir scheint nun zwischen diesen beiden Stellen des indisch-mongolischen und des ägyptischen Märchens eine auffallende Uebereinstimmung zu herrschen, so daſs man an einen nähern Zusammenhang beider wohl denken kann [2]). Denn auf eine frühe Verbindung Aegytens mit Ostasien weist z. B. auch der Umstand, daſs chinesische Gefäſse in ägyptischen Gräbern entdeckt worden sind; s. Bachofen a. a. O. S. 50 f. Aegypten aber stand auch in ältester Zeit mit Südeuropa in Verbindung, wie dies unter anderm die in etrurischen Gräbern gefundenen Strauſseneier und eiförmigen, mit Hieroglyphen versehenen Gefäſse beweisen, welche mit

---

[1]) S. Schirren, die Wandersagen der Neuseeländer und der Mauimythus. Riga 1856. S. 126; vgl. A. Kuhn, die Herabkunft des Feuers u. s. w., Berlin 1859, S. 88 ff.

[2]) Demgemäſs verdient auch der von Benfey S. 426 Anm. erwähnte Zug, welcher sich sowohl in einem Mährchen der südlichen Version des Pantschatantra, wie in dem angeführten ägyptischen (a. a. O. S. 285) vorfindet, erneute Erwägung.

vielen andern Gegenständen ägyptischer Provenienz durch Handel nach Etrurien gelangt sind; s. Bachofen a. a. O., wobei ich auch noch erwähnen will, dafs das oben angeführte ägyptische Märchen Züge enthält, die auf ähnliche in europäischen hinzeigen; s. Zeitschr. für deutsche Mythol. IV, 244. 249—254 u. vgl. oben Jahrb. Bd. II, S. 134. Auf diesem und andern uns jetzt noch unbekannten Wegen konnte also auch aus dem tiefern Asien in ältester Zeit ein mehr oder minder starker Strom mündlicher Mittheilung nach Europa gelangen. Aus allem diesem erhellt daher, dafs es schwer sein wird, zu irgend einem durchgreifenden, bestimmten Resultate in Bezug auf den vorliegenden Gegenstand zu gelangen, vielmehr wird man sich in vielen Fällen dabei beruhigen müssen, einen wirklich vorhandenen geistigen Zusammenhang und ziemlich lebendigen Verkehr aller Völker des Erdbodens anzunehmen, sei es nun durch Urüberlieferung oder auf andern, obschon immer noch *sehr alten* Wegen, wenn sich diese auch nicht mehr genau nachweisen lassen [1]).

Auf einen andern Punkt übergehend, will ich die Bemerkung Benfey's (S. XXVI) hervorheben, wo er von der *scheinbaren* Fülle der im Umlauf befindlichen Märchen sprechend, ihnen eine „Kaleidoskopartige Vermischung von Formen, Zügen und Motiven“ beilegt und hinzufügt: „In Wirklichkeit reducirt sich die grofse Masse, insbesondere der europäischen Märchen, auf eine keineswegs beträchtliche Anzahl von Grundformen, aus denen sie sich mit mehr

---

[1]) Ich stimme also vollkommen mit dem überein, was Paulus Cassel in seiner bereits angeführten Abhandlung Schamir S. 101 f. in Bezug auf eine specielle Sage bemerkt: „Auf welchem Wege die Sage den Epops und seine Ableitung von ἐποπτεύειν, ἐφορᾷν von dem Orient nach Italien geführt, würde nur diejenige Untersuchung feststellen, welche die geistigen Zusammenhänge dieser verschiedenen Climate in umfassender Gesammtheit nachzuweisen sich vermäfse — hier mufs es genügen das Faktum festzustellen, dafs dieser Zusammenhang da ist, der intelligente Epops seine Sage zum grofsen Theil seinem Namen verdankt und der wandelnde Volksbericht, welcher beflügelt über Meere und Fernen fliegt, auf diesen Namen eine Mannigfaltigkeit lehrreicher Fabeln gegründet hat.“ Vgl. auch zu Dunlop, Vorrede S. XVII. Die Bemerkungen Eckstein's in den Ind. Stud. II, 369 über den „Weltzusammenhang des Alterthums“ sind mir nicht zugänglich.

oder weniger Glück und Geschick durch theils wirkliche, theils individuelle Thätigkeit vervielfältigt haben." Es freut mich, dafs der gelehrte Forscher also hier durchaus die Meinung bestätigt, die ich in der Vorrede zu Dunlop S. XVII f. ausgesprochen, wenn auch nicht blofs mit Bezug auf Märchen.

Hiermit hätte ich in aller Kürze die Hauptresultate der Untersuchungen Benfey's über vorliegenden Gegenstand angedeutet, deren weitere Ausführung nebst der vollständig dargelegten Geschichte jeder einzelnen Erzählung den Gegenstand des ersten Bandes bildet, während der zweite die Uebertragung der indischen Märchensammlung selbst, nebst den Nachträgen enthält. Jene Ausführungen nun enthalten einen so reichen Schatz der umfassendsten Forschungen auf dem Gebiete der romantischen Literatur, dafs dieses Werk fortan für jeden Freund derselben unentbehrlich sein mufs, und ist es gewifs höchst erfreulich zu erfahren, dafs Benfey seine Untersuchungen auf diesem Felde noch weiter fortzuführen beabsichtigt, zur Förderung welches Unternehmens nach Kräften beizutragen, den betreffenden Literatoren obliegen sollte. Soweit daher die geringen literarischen Mittel, über die ich hier verfügen kann, es gestatten, will ich in dem Folgenden einige mehr oder minder vervollständigende oder berichtigende Beiträge zur Geschichte einiger von Benfey behandelten Erzählungen liefern [1]). Dafs hierbei das Capitel der Druckfehler leider gleichfalls eine Rolle spielt, werden alle Brüder der gelehrten Zunft im Voraus als ausgemacht annehmen [2]).

---

[1]) Noch einige andere gebe ich in der bereits erwähnten Zeitschrift Benfey's I. Jahrg. 1. Heft S. 116 ff.

[2]) Hier nur die Berichtigung einiger weniger, die theilweise zunächst mich selbst angehen; andere berichtige ich weiter unten an den betreffenden Stellen. — S. 110 Z. 11 v. o. lies Babrius 131 (Ὄνος καὶ κυνίδιον) — ebend. Z. 13 l. Babr. 126 (Ὄνος παίζων). — S. 129 Z. 21 v. o. l. Dunlop S. 282. — S. 160 Z. 13 v. o. l. Dunlop 327. — S. 249 Z. 18 v. o. l. §. 39. — S. 255 Z. 9 l. S. 523b. — S. 271 Z. 10 v. u. st. 48 l. 45. — S. 300 Z. 19 v. o. l. I, 14. — S. 331 Z. 2 v. u. l. Boccaccio III, 5 (Il Zima dona a Messer Francesco Vergellesi etc.). — S. 356 Z. 7 v. u. l. Fortini. — S. 361 Z. 16 v. o. l. (Dunlop) Anm. 360. — S. 379 Z. 12 v. u. l. Germania II, 248. — S. 385 Z. 8 v. o. l. §. 156 erwähnten 28. Erzählung (des Çukasap-

Zu Band I, p. XXII.

In der Anmerkung zu dieser Seite gibt Benfey die mongolische Version der Geschichte von Midas' Ohren. Dies ist die einzige ihm bekannte Erzählung oder Märchen, dessen Grundlage seiner Meinung nach mit vollständiger Sicherheit aus dem Occident abgeleitet werden mufs. In Betreff der Verbreitung desselben s. Dunlop S. 471 Anm. 153. Die betreffende irische Version steht auch in Kletke's Märchensaal (Berlin 1845) II, 131 f., im Auszuge auch in v. d. Hagens Minnesinger IV, 566. Sowie nun dieses Märchen sich unter den Mongolen (im Sſsiddikür), in Griechenland und in Irland, Wales und der Bretagne vorfindet, so ist gleiches der Fall mit der Erzählung vom Ichneumon und der Schlange, dem man in der Mongolei, in Griechenland und in Wales begegnet, welches aber aus Indien stammt (s. weiter unten meine Bemerkungen zu Pantschat. I, 479). Fast ebenso verhält es sich mit der Erzählung von der „Scheinbufse", welches sich in Persien (im Bahar-Danusch) und wiederum in Griechenland und Wales findet (s. unten zu Pantschat. I, 127). Der Bahar-Danusch wie der Sſsiddikür ruhen aber auf indischer Grundlage und sowie andre Mythen des klassischen Alterthums sich wahrscheinlich aus dem fernen Orient herleiten (s. oben S. 81), so auch wohl also die von Midas. Dafs nämlich hinter der diesen letztern betreffenden Geschichte „irgend eine mythische Beziehung verborgen ist, liegt auf der Hand", wie Weber bemerkt (s. Ind. Stud. III, 338); diese Beziehung aber findet Bachofen (Versuch über d. Gräbersymbol. der Alten S. 375 f.) in einem Naturmythus und weist besonders auf die auch sonst vielfach hervortretende und symbolisirte tellurische Zeugungsbedeutung des Esels, sowie auf die im aufschiefsenden Schilfgesträuch angedeutete wilde hetärische Sumpfzeugung hin. Wie weit nun diese Anschauun-

---

tati). — S. 460 letzte Zeile st. 214 l. 218. — S. 462 Z. 16 v. o. l. (Dunlop) Anm. 258. — S. 501 Z. 9 v. o. l. 1858 S. 1137. — S. 519 Z. 11 v. o. l. Liebrecht S. 257, 258. — S. 536 Z. 8 v. o. l. Dunlop Anm. 220. — S. 578 Z. 13 v. u. l. Lafontaine X, 12.

gen, wenn sie anders richtig erklärt sind (das Schilf kommt aber in keiner andern Version als der griechischen vor) vielleicht auf noch ältere, aus Indien oder der gemeinschaftlichen Urheimath der Indogermanen stammende hinweisen, oder ob sie erst in Griechenland entstanden sind, lasse ich dahingestellt. Nur dies will ich noch anführen, dafs auch in Indien der Esel die Zeugungsbedeutung symbolisirt; denn „wer sein Keuschheitsgelübde gebrochen hat, opfert einen Esel (wohl als Symbol der Geilheit); im Uebrigen erscheint er als ein zeugungskräftiges Hausthier, wird mit Pferd und Ziegenbock zusammen geopfert um den Platz für die cityâgni zu heiligen, und entsteht nebst Rofs und Maulthier aus dem Ruhm (yaças), welcher dem Ohr des getödteten Viçvarûpa Tvâshtra entflofs, worin der Bezug auf sein lautes Geschrei wohl nicht zu verkennen ist". S. Weber a. a. O. S. 336.

Hieran will ich noch einige weitere Bemerkungen knüpfen. Aus dem eben Angeführten ergibt sich nämlich, dafs der indischen Relation der von Weber a. a. O. S. 337 f. besprochenen Fabel vom Esel mit der Löwenhaut [1]) keineswegs der „sehr bedeutungsvolle Hintergrund" der griechischen Version fehlt, nämlich der mythologische, und zwar tritt dieser in der indischen Fassung viel deutlicher hervor als in jener: „Einst aber, von Brunst übermüthig, hörte er aus weiter Ferne das Geschrei einer Eselin. Auf dieses blofse Geschrei hin fing er auch an zu brüllen." Pantschat. II, 308. Und wenn ferner Weber bemerkt, dafs in der indischen Fabel „dem ganzen Hieb auf die Dummheit des Esels die Spitze abgebrochen wird", so scheint mir vielmehr, dafs in derselben überhaupt gar nicht darauf abgezielt wird; es handelt sich nämlich nur darum, *Stillschweigen* als Tugend zu empfehlen, denn in den dieser Fabel vorhergehenden und sie einleitenden Versen (51. 52) heifst es: „Stillschweigen fördert jeglich Ding. Obgleich sich wohlgeschützend wähnend, von einem Tigerfell bedeckt,

---

[1]) Vgl. über diese Fabel auch Pantschat. I, 462 f.

und furchtbare Gestalt zeigend, starb der Esel durch sein Gebrüll"; man müfste denn im Allgemeinen jeden Schwätzer auch für dumm halten. Auch bemerkt übrigens Weber selbst a. a. O. S. 337: „Nirgendwo aber aufser in der Fabel erscheint er [nämlich der Esel] als dumm [1]"; und in der vorliegenden Fabel wenigstens wird dies Thier seinem eigentlich indischen Charakter nicht untreu, zumal wenn man in Betracht zieht, dafs er sich ja die Tigerhaut nicht selbst und in einer bestimmten Absicht umhängt, sondern vielmehr sein Herr dies thut, er durch sein Brüllen also durchaus keine Dummheit begeht, sondern eben nur einem natürlichen Instinkte folgt. Demgemäfs erhält die indische Fassung in ihrer vorliegenden Gestalt eine gröfsere Natürlichkeit, ja man kann sie kaum noch als Fabel bezeichnen; sie ist, wenn man von jener mythologischen Beziehung absieht [2]), vielmehr ein Geschichtchen, ein Schwank, der dann in der buddhistischen Fassung (s. Stanislas Julien's Avadânas II, 59 n° 91), wie so viele andere, eine ethisch-didaktische Wendung erhalten, als Beispiel für die Lehre: „Distinguez le faux du vrai". In dieser Version erst erscheint auch der Esel als dumm, indem er zuerst sich selbst mit einer Löwenhaut bedeckt und dann sich dennoch durch sein Gebrüll verräth. Charakteristisch ist hierbei der im ächt buddhistischen Sinne abgeänderte Schlufs der Fabel, der den Esel, abweichend von allen andern Recensionen, ohne alle Schläge oder gar Tödtung, wie im Hitopadesa, davonkommen läfst; denn es heifst nur: „il se mit à braire et tous reconnurent que ce n'était qu'un âne". Darum halte ich auch, von Benfey (Pantschat. II, 529. 547, Nach-

---

[1]) S. jedoch Benfey Pantschat. I, 110. Auch bei Homer erscheint übrigens der Esel keineswegs als dumm, wie schon von andern bemerkt worden ist.

[2]) Wenn überhaupt eine solche bei der in Rede stehenden indisch-griechischen Fabel stattfindet, in welchem Falle dann dieselbe zu jenen einzelnen gehörte, die auf „uralte mythologische Vorstellungen zurückgehen", und auf welche Weber a. a. O. S. 363 erste Anm. hinweist, ohne deshalb J. Grimm's Ansicht beizustimmen, dafs die Thierfabel „bereits ein Gut der indogermanischen Urzeit gewesen sei, die unläugbaren Uebereinstimmungen der deutschen Thierfabel mit der griechischen und indischen somit aus der Urverwandtschaft der indogermanischen Völker herzuleiten seien".

trag zu S. 92 und 462) hierin abweichend, die Tigerhaut für das Ursprüngliche, an deren Stelle erst später die Löwenhaut getreten ist und verweise in dieser Beziehung auf das was Benfey selbst (Pantschat. I, 92) hinsichtlich des Tigers und seiner Stellung in den Fabeln bemerkt hat. — Wahrscheinlich ist auch also irgend eine im *nicht* buddhistischen Sinne abgeänderte Version der buddhistischen Fassung nach Griechenland gedrungen und in derselben schon die Abstrafung des Esels vorhanden gewesen; die Entdekkung des letztern aber durch die vom Winde abgewehte Haut, statt durch sein Brüllen, ist eine nicht sehr geschickte Abänderung in der äsopischen Fabel.

Ueberhaupt scheint mir die Frage über die ursprüngliche Heimath einzelner Thierfabeln, die sich zugleich in Indien und Griechenland finden, durch das von Weber in seiner mehrfach angeführten Abhandlung Vorgebrachte zur Zeit noch keineswegs zu Gunsten Griechenlands entschieden; jedoch dies näher auszuführen wäre hier nicht am Orte. Nur dies will ich bemerken, daſs auch Benfey zuweilen in dieser Beziehung andrer Ansicht ist als Weber (s. z. B. Pantschat. 103, 325—329, 359 f., 478 f., vgl. auch S. 95, 131 f.) und es noch öfter sein würde (s. z. B. S. 376), wenn ihn nicht das Vorkommen der resp. Fabeln bei griechischen Schriftstellern um 400 v. Chr. daran hinderte, ein Umstand, der jedoch, wie wir oben (S. 82 ff.) gesehen, durchaus nichts beweisendes zu enthalten scheint.

Lüttich. Felix Liebrecht.

(Schluſs im nächsten Hefte.)

Encore quelques mots sur les Proverbii de Cintio dei Fabrizii.

Après les indications bibliographiques fournies par Mrs. Lemcke et Liebrecht au sujet des contes qui forment le rare et remarquable volume dont il a été amplement parlé dans le premier tome de ce recueil, on pourrait croire que ce sujet est épuisé, et toutefois il serait facile de lui donner de nouveaux développements. Nous nous bornerons à mentionner quelques récits

épars dans divers ouvrages, et qui remettent au jour, sous une forme plus ou moins variée, des sujets analogues à ceux qu'a traités le hardi conteur italien.

1. *La Invidia non morite mai.* Cette historiette se retrouve avec quelques variantes dans un livret populaire répandu en France et intitulé: *Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère qui fera voir ce que c'est que la misère, où elle a pris son origine, comme elle a trompé la mort et comme elle finira dans le monde.* Ce petit ouvrage est analysé dans *l'Histoire des livres populaires* par M. Charles Nisard, et dans la notice que M. Clément de Ris a consacrée à ce travail (voir la *Revue française,* tom. III (1856) p. 100). Il ne s'agit plus, comme dans le conte italien, de Jupiter et de Mercure; c'est Saint Pierre et Saint Paul que le bonhomme recueille chez lui, tout trempés de pluie. Il demande, lorsqu'une récompense lui est offerte, qu'une fois monté sur son poirier, on n'en puisse descendre sans sa permission. Grâce à un stratagème analogue à celui que raconte Cintio, Misère fait grimper la Mort sur l'arbre enchanté et il ne consent à la laisser descendre que lorsqu'elle s'est engagée à le laisser en repos jusqu'au jour du jugement dernier. Elle a tenu parole, et quoique souvent elle fasse de grands ravages parmi les voisins du bonhomme, elle se contente de passer devant sa porte; on est donc certain que Misère vivra tant que le monde sera monde.

4. *Chi non si può distender si ritragga.* Un sujet analogue est traité dans la *Cazzaria* de l'Arsiccio Intronato, et on attribue au comte de Caylus un ouvrage du même genre resté manuscrit: la *Cazzo-Pottamachie*; une copie figure au n° 2509 du catalogue de la bibliothèque de M. Leber, acquise par la ville de Rouen. Il y a plus de décence, quoiqu'on trouve aussi des passages singuliers dans le *débat de l'homme et de la femme,* très rare opuscule en vers, imprimé au commencement du seizième siècle.

9. *Ogni cosa è per lo meglio.* L'étrange aventure du pêcheur transporté au fond des mers dans l'empire de Neptune nous fait souvenir qu'une fiction tout aussi absurde se trouve dans la continuation que H. de Luña joignit à la *Vida de Lazarillo de Tormes*, d'Hurtado de Mendoza. Le héros étant à bord d'un des navires qui font partie de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, tombe dans les abîmes de l'Océan, est changé en thon, et reprend la forme humaine après avoir été pêché.

3. *Lettere non danno senno.* M. Lemcke cite à l'égard de cet apologue la 91e des *Cento novelle* (p. 141 de l'édition de Turin, 1802) où figurent un loup, un mulet et un renard et qui a

pour morale: ogni uomo, che sa lettera, non è savio. Voir la fable *Le cheval et le loup* de La Fontaine, qui lui-même avait pris ce sujet à Esope.

25. *Tu vai cercando Maria per Ravenna.* Le catalogue Libri (1847, n° 1433) signale un opuscule in 4° de 4 feuillets intitulé *la nobilissima historia di Maria per Ravenna*; il en mentionne trois éditions, sans date, 1558 et 1636. Une note ajoute que ce conte en vers, très libre, est une imitation du récit de Cintio et que la tradition sur laquelle est appuyée cette narration est très ancienne. On la trouve indiquée dès le quatorzième siècle dans *l'Acerba* de Cecco d'Ascoli (lib. IV, cah. XI); un de nos amis nous dit qu'elle est exprimée dans les vers suivants:

> Chi sę somna iacer carnalmente
> Con matre o con sorella viderai,
> Convien che quel anno sia dolente.

27. *La offerto le arme al tempio.* Ce sujet a en effet été très souvent versifié par les conteurs. Bornons-nous à mentionner les *Culottes de saint Raimond de Pennafort*, dans un recueil peu commun imprimé en 1792: *Contes et poésies du c. Collier*, Saverne, 2 vol. in 18. (On comprend que c'est par plaisanterie qu'on attribue ces poésies nullement édifiantes au cardinal Collier, c'est-à-dire au cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, si déplorablement compromis dans un épisode de l'histoire du règne de Louis XVI). On trouve parmi les *Novelle* de Casti, *le Brache di San Ciriffone* (nov. 38, tom. III, p. 149—180 de l'édition de Paris, 1804. 3 vol. 8°).

Le conte 29 de même que le 32ᵉ est emprunté aux *Faceties* de Pogge. On peut voir à ce sujet les indications fournies dans l'édition en deux petits volumes de ces Faceties publiée par Noel en 1798 sous la rubrique de Milet.

38. Dove che 'l dente duol, la lingua tragge. La naïveté de l'enfant qui fait découvrir l'inconduite de sa mère rappelle la 23ᵉ des *Cent nouvelles nouvelles: la Procureuse passe la raye.*

Un volume peu commun, quoiqu'il ait eu sept ou huit éditions, les *comptes du monde adventureux* (on en trouve une analyse dans les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, t. XX, p. 61), renferme parmi ses 54 nouvelles, deux (la 32ᵉ et la 35ᵉ) qui sont empruntées à Cinzio de' Fabrizi.

Bordeaux. G. Brunet.

Kritische Anzeigen.

Shakespeare's Romeo und Julia. Eine kritische Ausgabe des überlieferten Doppeltextes mit vollständiger varia lectio bis auf Rowe, nebst einer Einleitung über den Werth der Textquellen und den Versbau Shakespeare's, von *Tycho Mommsen.* Oldenburg, Stalling 1859.

Das vorliegende Werk des Herrn Mommsen liefert einen höchst wichtigen Beitrag nicht allein zur Kritik des Textes von Romeo und Julie, sondern auch zur Shakespearekritik im Allgemeinen, da in demselben endlich der Weg eingeschlagen ist, der allein zu einer Lösung der schwierigen Aufgabe, einen möglichst authentischen Shakespearetext zu gewinnen, führen kann. Hr. Mommsen hat richtig erkannt, dafs es vor Allem Noth thut, der Shakespearekritik eine feste Grundlage zu geben durch eine vollständige Zusammenstellung des kritischen Materials und eine darauf gegründete Beurtheilung des Werthes der alten Ausgaben. Nach diesem Grundsatze hat er hier zunächst Romeo und Julie herausgegeben, er beabsichtigt aber, wenn seine Arbeit Beifall findet, den andern Shakespear'schen Dramen dieselbe Behandlung angedeihen zu lassen. Wir zweifeln nicht, dafs sein mühsames Unternehmen volle Anerkennung finden wird und dafs alle Shakespearefreunde gern bereit sind, es nach Kräften zu unterstützen.

Diese Ausgabe von Romeo und Julie enthält einen genauen Wiederabdruck der unvollständigen Quarto von 1597 und der ersten vollständigen von 1599, welche letztere bei der Gestaltung des Textes zu Grunde zu legen ist. Alle Abweichungen der spätern alten Ausgaben bis auf die Rowe'sche von dem Texte der ersten vollständigen Quarto, selbst die unbedeutendsten Abweichungen in der Interpunction und Orthographie, sind in den Noten unter dem Doppeltexte angegeben. Auch die handschriftlichen Emendationen der Perkins-Folio, soweit sie von Collier bekannt gemacht sind, haben in der Variantensammlung eine Stelle gefunden. Die Quarto von 1599 ist hier zum ersten Male wiederabgedruckt, von der ältesten Quarto ist schon in Stevens' *Twenty Plays* ein Wiederabdruck gegeben. Die Varianten der andern alten Ausgaben sind von den neuern Herausgebern nur sehr spärlich mitgetheilt. — Dem kritischen Apparat ist in den Prolegomenis eine sorgfältige Untersuchung über den Werth der Textquellen und eine vortreffliche Abhandlung über den Shakespeare'schen Versbau vorausgeschickt.

Wir wollen hier die wichtigsten Resultate der Untersuchung über den Werth der Textquellen kurz andeuten und nur auf einige Punkte, in denen wir Hrn. Mommsen nicht beistimmen können, etwas genauer eingehen.

Wir besitzen von Romeo und Julie zwei verschiedene Textversionen, von denen die eine in der ältesten Quarto *α* (1597), die andere in den übrigen alten Ausgaben, in vier Quartos *β* (1599), *γ* (1609), *δ* (ohne Jahreszahl), *ε* (1637) und in den vier Folios *A* (1623), *B* (1632), *C* (1664), *D* (1685) überliefert ist. Die meisten Kritiker nehmen an, daſs in der erstern Textversion eine Jugendarbeit des Dichters vorliege. Hr. Mommsen tritt dieser Annahme mit Recht entschieden entgegen und beweist, daſs der Text der Quarto *α* aus Bruchstücken des in *β* und den andern Ausgaben enthaltenen Textes, welche wahrscheinlich bei der Aufführung im Theater niedergeschrieben waren, und aus elenden Ergänzungen von der Hand eines ziemlich ungeschickten Verfassers zusammengesetzt ist. Er stützt sich besonders darauf, daſs sich in *α* die Flüchtigkeit und Ungeschicklichkeit eines Zusammenstopplers in zahlreichen Miſsverständnissen und starken Widersprüchen erkennen lassen, sowie darauf, daſs zwischen dem was in *α* mit *β* übereinstimmt und dem was von *β* abweicht, eine groſse Ungleichheit hervortritt, und daſs Letzteres sich ebenso wohl durch eine meistens sehr triviale, zuweilen affectirt schwülstige Ausdrucksweise, als durch eine Menge von Flickwörtern, stereotypen Wendungen und Wiederholungen als durchaus unshakespeare'sch verräth. Hr. Mommsen hätte auch noch bemerken können, daſs sich an manchen Stellen in *α* deutliche Spuren einer gewaltsamen Kürzung des vollständigen Textes finden, wie z. B. I, 1, 99, wo die Beschreibung des Kampfes, auf welche die Worte: *Here were the servants of your adversaries — And yours close fihting ere I did approach* offenbar hindeuten, vermiſst wird, ebenso II, 2, 900, wo Romeo auf Juliens feierliche Erklärung ihrer Liebe nichts erwiedert und sich entfernt, ohne ihr nur einmal Lebewohl gesagt zu haben.

Obgleich nun der Text der Quarto *α* an und für sich nur geringen Werth hat, so ist er doch für die Kritik und das Verständniſs des vollständigen Textes von groſsem Nutzen, er dient in den echten Partien dazu, Druckfehler in *β* zu verbessern, vielleicht auch dazu, einzelne ganze Verse zu ergänzen, wirft auf manche Dunkelheiten Licht durch die einfachere und prosaischere Ausdrucksweise und gibt durch gute Bühnenanweisungen Aufklä-

rung über die scenische Darstellung in Shakespeare's Zeit. Als ein sicheres Beispiel einer aus α zu entnehmenden Ergänzung betrachtet Hr. Mommsen die Frage Benvolio's: *Queen Mab what's she?* vor Mercutios langer Rede über die Feenkönigin Mab und ihre nächtlichen Fahrten (I, 4, 482). Uns scheint gerade an dieser Stelle eine Ergänzung nicht nothwendig zu sein; denn es ist ganz angemessen, dafs der redselige Mercutio diese Schilderung entwirft, ohne durch eine Frage Benvolio's dazu aufgefordert zu sein. Ob Hr. Mommsen in Benvolio's Rede I, 4, 433 die beiden Verse: *Nor no without book prologue faintly spoke — After the prompter for our entrance*, welche alle Herausgeber wohl mit Recht aus α aufgenommen haben, für nothwendig hält, erfahren wir nicht.

Der vollständige Text von Romeo und Julie ist, wie wir schon bemerkt haben, in acht alten Ausgaben, in vier Quartos β, γ, δ, ε, und in den vier Folios *A*, *B*, *C*, *D*, auf uns gekommen. In welchem Verhältnisse diese Ausgaben zu einander stehen, hat Hr. Mommsen in überzeugender Weise dargethan: γ ist von β abgedruckt, δ von γ, ε von δ; *A* ist ein Wiederabdruck von γ, und von den folgenden Folios schliefst sich eine jede an die unmittelbar vorhergehende an.

Weniger glücklich ist Hr. Mommsen in dem Versuche, nachzuweisen, dafs Quarto β, aus welcher alle folgenden Ausgaben herstammen, unmittelbar von der Handschrift des Dichters abgedruckt sei. Da dies ein für die ganze Shakespearekritik höchst wichtiger Punkt ist, so müssen wir Hrn. Mommsen's Beweisführung etwas genauer prüfen. Er gründet seine Ansicht vorzugsweise auf die in β vorkommenden Dittotypien, die dadurch entstanden sein sollen, dafs der Dichter das zuerst Hingeschriebene verworfen und dann eine bessere Fassung darunter gesetzt habe, ohne die erstere deutlich auszustreichen. Allein diese Wiederholungen sind zum grofsen Theil der Art, dafs sie von dem Dichter nicht herrühren können; es scheint vielmehr, dafs sie aus den Glossen eines Schauspielermanuscripts, welches der Verleger für den Druck copiren liefs, durch die Gedankenlosigkeit des Abschreibers entstanden sind. Wären aber wirklich solche Wiederholungen, die zu Irrungen führen mufsten, in dem Manuscripte des Dichters vorhanden gewesen, so würde er es gewifs vor dem Druck revidirt haben. Um das Gesagte zu begründen, wird es genügen, diejenigen Dittotypien, auf welche Hr. Mommsen das meiste Gewicht legt, etwas näher ins Auge zu fassen.

Die vier Verse, mit welchen in der dritten Scene des zweiten Actes der Monolog des Mönches beginnt:

> The grey-eyed morne smiles on the frowning night,
> Checkring the Easterne clowdes with streaks of light:
> And fleckeld darknesse like a drunkard reeles
> From forth daies path, and Titans burning wheeles.

finden sich noch einmal kurz vorher am Ende der zweiten Scene, wo sie in die Rede Romeo's nach dem Verse: *Would I were sleepe* etc. eingeschoben sind. Aber der vierte Vers hat hier eine etwas verschiedene Fassung, nämlich diese: *From forth daies path way, made by Titans wheeles.* Im dritten Verse steht *and darknesse fleckted* statt *and fleckeld darknesse* (*fleckted* ist wohl nur ein Druckfehler für *fleckled*). Auch zeigen sich einige orthographische Abweichungen: für *grey-eyed* ist hier *gray eyde* geschrieben, für *clowdes: Clouds*, für *Titans: Tytans.* Hr. Mommsen meint nun, es sei dem Dichter, nachdem er die ersten vier Verse des Monologs geschrieben, eingefallen, dafs Romeo zur Verbindung der Scenen noch einige Worte sagen müsse; er habe daher die beiden Verse: *Hence will I to my Frier's cell — His helpe to crave and my deare hap to tell* rasch hingeworfen und dann den Monolog von Neuem begonnen. Bei einem Dichter wie Shakespeare könne es nicht auffallen, dafs er sich auch nicht einmal beim Wiederhinschreiben wörtlich wiederholt habe. Die Tilgung der zuerst geschriebenen vier Zeilen sei wahrscheinlich nur durch Ausstreichen des Lemmas *Fri.* angedeutet, was der Setzer nicht verstanden habe. Aber gegen diese Erklärung der Dittotypie spricht einmal die erwähnte Verschiedenheit in der Orthographie, und dann die Unwahrscheinlichkeit, dafs der Dichter erst nachträglich daran gedacht haben sollte, Romeo einige Worte zur Verbindung der Scenen sagen zu lassen. Es ist eher denkbar, dafs der Schauspieler, von dem der Verleger das Manuscript erhielt, die bezeichneten Verse mit einigen vermeintlichen Verbesserungen am Rande neben Romeo's Rede ausgeschrieben hatte, um sie diesem zuzuertheilen, in der Meinung, sie könnten dessen Entschlufs, sogleich zu dem Mönche zu gehen, motiviren, und dafs sie dann von dem Abschreiber in den Text eingerückt wurden. Die Versetzung der Verse, sowie die Verbesserungsversuche verrathen allerdings wenig Urtheil und Geschmack, aber eine gleiche Beschränktheit und Geschmacklosigkeit zeigen alle Aenderungen, die man dem Glossator zuschreiben darf.

Eine andere sichere Dittotypie findet sich in der dritten Scene des zweiten Actes 1728—1732; denn die beiden Verse 1728—1729:

> This may flyes do, when I from this must flie,
> And sayest thou yet that exile is not death?

können unmöglich neben den folgenden geduldet werden. Dafs aber der Dichter die Verse 1728—1729 erst hingeschrieben, sie dann verworfen und 1730—1732 dafür an die Stelle gesetzt habe, wie Hr. Mommsen annimmt, ist schwer zu glauben; denn die ersten beiden Verse passen nicht zu dem Gedanken den Romeo in der ganzen Rede ausführt, der also dem Dichter stets gegenwärtig gewesen sein mufs, dafs nämlich die Verbannung nicht Gnade, sondern eine Marter sei. Wahrscheinlich hat der Glossator, der den Gedankenzusammenhang in dieser Rede nicht verstand und dem sie zu lang scheinen mochte, die ganze zweite Hälfte derselben durch die beiden Verse 1728 und 1729 ersetzen wollen.

Einer sehr bedeutenden Dittotypie begegnet man in der dritten Scene des fünften Actes 2783—2799. Hr. Mommsen bemerkt sehr richtig, dafs die vier Zeilen 2783—2786:

> Depart againe, come lye thou in my arme,
> Heer's to thy health, where ere thou tumblest in.
> O true Appothecarie!
> Thy drugs are quicke. — Thus with a kisse I die.

als die kürzere Fassung des nachfolgenden Schlusses 2787—2799:

> Depart againe, here, here will I remaine etc.

zu betrachten sind, aber schwerlich darf man diese Wiederholung mit ihm dadurch erklären, dafs man annimmt, dem Dichter seien beim Schreiben neue Gedanken gekommen, er habe deshalb noch einmal angefangen, diese Gedanken ausgeführt und dann ebenso geschlossen, wie er vorher geschlossen hatte; denn in der kürzeren Fassung ist *ein* Vers: *Heer's to thy health where ere* (= wherever) *thou tumblest in* so abgeschmackt, dafs man ihn für des Dichters durchaus unwürdig halten mufs. Uns scheint auch hier die kürzere Fassung von dem Glossator herzurühren, der damit den langen Schlufs der Rede kurz zusammenfassen wollte.

Noch schwächer sind die anderen Gründe, welche Hr. Mommsen für seine Ansicht aus der Beschaffenheit des Textes schöpft. Das falsche Lemma I, 4, 448 *Horatio* statt *Mercutio* wird man wohl eher für einen Schreibfehler des Schauspielers, der das Stück für sich copirte, oder für einen Lesefehler des Setzers

als für ein Versehen des Dichters halten. Wenn in der als Prosa gedruckten metrischen Schilderung der Feenkönigin Mab I, 4, 483 ff. sich zweimal grofse Anfangsbuchstaben gerade da finden, wo der Vers anfängt, so sind das allerdings Spuren der Versabtheilung der Originalhandschrift; aber man darf das Verwischen der ursprünglichen Versabtheilung eher dem Abschreiber als dem Setzer zur Last legen. Die in *β* häufig vorkommende Verwechselung von *a* und *o* sowie von *a* und *e* mag immerhin auf einer Eigenthümlichkett der zu Grunde liegenden Handschrift beruben, aber wir wissen nicht, ob dies eine Eigenthümlichkeit der Handschrift des Dichters gewesen sei.

Es wird für die Annahme, dafs in *β* ein Abdruck der Originalhandschrift vorliege, noch der äufsere Grund geltend gemacht, dafs die verstümmelte Ausgabe von 1597 vorangegangen sei und dafs Shakespeare gewünscht haben müsse, diese durch Veröffentlichung des echten Textes zu verdrängen. Allein man darf behaupten, dafs Shakespeare, wenn er seines Rufes wegen für nöthig gehalten hätte, dem unechten Texte den echten entgegen zu stellen, gewifs Sorge getragen haben würde, einen correcteren Text, als der in *β* gegebene ist, zu liefern. Es ist auch wohl zu erwägen, dafs von den sechs Shakespear'schen Dramen, welche in der ersten Ausgabe verstümmelt waren, nur zwei, Romeo und Julie und Hamlet, noch bei des Dichters Lebzeiten vollständig herauskamen, während die anderen vier, Heinrich VI., 2. und 3. Theil, Heinrich V. und Die lustigen Weiber von Windsor erst in der Folio von 1623 in der echten Gestalt erschienen.

Man hätte wohl erwarten können, dafs Hr. Mommsen, um die unmittelbare Abhängigkeit der Quarto *β* von der Originalhandschrift wahrscheinlich zu machen, auch auf die Frage eingegangen wäre, ob wir überhaupt berechtigt sind, bei den vollständigen Quartausgaben eine Mitwirkung des Dichters anzunehmen. Hr. Mommsen kann doch unmöglich geglaubt haben, dafs darüber kein Zweifel mehr obwalte. Wir beabsichtigen diese Frage demnächst in einem besonderen Artikel genauer zu erörtern und wollen hier nur bemerken, dafs Hr. Mommsen eine beiläufig von ihm berührte Stelle der Vorrede der ersten Folioausgabe entschieden falsch auslegt, wenn er meint, die Herausgeber bezeichneten darin nur die wirklich verstümmelten Quartos als unrechtmäfsige Ausgaben. Die Stelle lautet:

„It had bene a thing, we confesse, worthie to have bene wished, that the author himselfe had liv'd to have set forth and

of fair demeanes, der des letzteren durch *proportioned as one's thought would wish a man* ausgedrückt. Wahrscheinlich ist *liand* nur ein Schreibfehler oder Druckfehler für *train'd*, was sich in *α* findet.

Die Quarto *γ* ist ein Wiederabdruck von *β* mit einigen unbedeutenden Verbesserungen und einer ziemlichen Anzahl neuer Fehler; diese letztern sind theils Druckfehler, theils Schlimmbesserungen, wie III, 1, 1464 *fire and fury* für *fire end fury* (*α* richtig *fireeyed fury*), V, 3, 2743 *commiseration* für *commiration* (*α* richtig *conjuration*, wofür Hr. Mommsen ohne Noth *commination* vorschlägt), V, 3, 2888 *is misheathed* für *it misheathd* (wofür man gewifs mit Hrn. Mommsen *it is missheathd* zu lesen hat), theils muthwillige Aenderungen, wie I, 1, 113 *drave* für *drive*, I, 3, 365 *alone* für *hylone*, 1, 4, 405 *every severall liniament* für *every married l.*, V, 3, 2818 *unluckie* für *unthriftie.* Manche Fehler der letzten Gattung haben sich in allen folgenden alten Ausgaben erhalten und einige sind sogar von neueren Herausgebern aufgenommen.

Die undatirte Quarto *δ* ist ein verbesserter Wiederabdruck von *γ*. Der Zeit nach steht sie dieser Quarto (von 1609) näher als der jüngsten (von 1637), was man aus der noch wenig modernisirten Orthographie schliefsen darf. Sie gibt einen vielfach berichtigten Text; es werden namentlich manche schon in *β* ausgefallene Wörter ergänzt und gröfsere *β*- und *γ*-Fehler in treffender Weise verbessert, z. B. I, 1, 21 *civil* in *cruel*, 55 *washing* in *swashing*, II, 1, 710 *provaunt* in *pronounce*, II, 2, 898 *strife* in *suit*, 915 *Neece* in *Deere*, III, 2, 1569 *aged* in *agill*, III, 3, 1837 *puts up* in *pouts upon*, IV, 5, 2545 *prates* in *pratee* (was Hr. Mommsen gewifs richtig mit *look'ee*, *hark'ee* vergleicht und in dem Sinne von „Schwatz Du und kein Ende" auffafst); aber einige Aenderungen sind offenbar falsch und eine beträchtliche Anzahl von *β*- und *γ*-Fehlern bleibt unverbessert. Es ist nicht unwahrscheinlich, dafs die Verbesserungen in *δ* auf der Benutzung einer besonderen Quelle beruhen; aber man darf wohl nicht mit Hrn. Mommsen annehmen, dafs sie der Bühnenrecitation entnommen seien, denn dann würden sie zum Theil dasselbe Gepräge tragen als die Speciallesarten der ersten Folio in den Stücken, welche darin nach der Bühnenredaction herausgegeben sind; d. h. sie würden zum Theil aus synonymen Ausdrücken und declamatorischen Zusätzen bestehen; das ist aber nicht der Fall, es sind vielmehr diplomatische Aenderungen, welche sich

an das in β gegebene eng anschliefsen. Näher liegt die Vermuthung, dafs der Herausgeber von δ die bei dem Drucke von β zu Grunde gelegte Abschrift des Dramas benutzt habe, welche in die Hände des neuen Verlegers Smethwick, dem Burby sein Eigenthumsrecht cedirt hatte, erst gelangt sein mag, nachdem γ bereits gedruckt war. Die Abschrift war gewifs sehr fehlerhaft und gewährte für die Berichtigung der β- und γ-Fehler nur beschränkte Hülfe; dadurch wird es erklärlich, dafs der Herausgeber von δ so Vieles ungebessert liefs. Für diese Vermuthung scheint uns auch der Umstand zu sprechen, dafs in ein paar Stellen neben einer schlagenden Verbesserung, die aus der benutzten Quelle entlehnt sein mufs, eine in β vorliegende Corruptel beibehalten oder auf eine β-Corruptel eine unrichtige Aenderung gegründet wird, woraus gefolgert werden kann, dafs in der Quelle, welche die Verbesserung darbot, auch die Corruptel vorhanden war; so II, 2, 846, wo das verderbte *coying* stehen bleibt, aber *more* vor *coying* richtig ergänzt wird, und II, 1, 710, wo für *provaunt* treffend *pronounce*, aber für *love and day* unrichtig *love and die* gesetzt wird. Zu einigen guten Aenderungen, welche bei dieser Annahme der Herausgeber nach blofser Muthmafsung gemacht haben mufs, wie die Tilgung der auffallendsten Dittotypien (II, 2, 940; V, 3, 2783) und die Berichtigung einer falschen Personenangabe (IV, 5, 2518) genügte in der That ein wenig Ueberlegung. — Hr. Mommsen bemerkt mit Recht, dafs diese wichtige Quarto noch nicht die Beachtung, die sie verdiene, gefunden habe, und dafs es keineswegs einerlei sei, ob eine Lesart als blofs in α und *B* befindlich aufgeführt werde, wenn sie ebenfalls in δ stehe, was ganz besonders zu ihrer Empfehlung diene.

Die Quarto ε ist ein Wiederabdruck von δ. Durch die Aenderungen, die der Herausgeber sich zu machen erlaubt, modernisirt er in einigen Punkten die Orthographie und das Grammatische und berichtigt an manchen Stellen die Interpunktion; er corrigirt auch hie und da kleine Druckfehler, aber an schwerere Corruptelen wagt er sich nicht. Diese jüngste Quarto ist die sorfältigste und correcteste von allen, hat jedoch für die Kritik nur geringen Werth.

In der ersten Folio (*A*) ist Romeo und Julie nach γ abgedruckt, was aus der Beibehaltung von mehreren dieser Quarto eigenthümlichen mechanischen Fehlern hervorgeht. Die Folio zeigt mancherlei Abweichungen von dieser Quarto, sowie von den anderen Quartos, aber sie sind der Art, dafs sie uns nicht nöthigen,

overseen his owne writings. But since it hath bin ordain'd otherwise, and he by death departed from that right, we pray you doe not envie his friends the office of their care and paine, to have collected and publish'd them, and so to have publish'd them, as where (before) you were abus'd with divers stolne and surreptitious copies, maimed and deformed by the frauds and stealthes of injurious impostors that expos'd them: even those are now offer'd to your view cur'd and perfect of their limbes; and all the rest absolute in their numbers as he conceived them".

Durch den ersten Satz ist klar genug angedeutet, dafs Shakespeare keines seiner Dramen selbst veröffentlicht habe; mit diesem Satze würde der folgende in offenbarem Widerspruche stehen, wenn darin nicht *alle* Ausgaben einzelner Dramen, die bei Lebzeiten des Dichters erschienen, die vollständigen nicht weniger als die unvollständigen, als erschlichene bezeichnet würden; es würde ja dann auch in den Worten *as* (= that) — — *even those are now offer'd to your view* die Partikel *even* ganz widersinnig sein, da man es ganz natürlich finden mufste, dafs die in früheren Ausgaben entstellten Stücke von Neuem, und zwar in der echten Gestalt herausgegeben wurden, während der Wiederabdruck der früher bereits vollständig gedruckten Stücke allerdings einer Entschuldigung bedurfte. Um ihr Interesse zu wahren, nennen die Herausgeber der ersten Folio auch die vollständigen Quartausgaben *maimed and deformed*, mit derselben Dreistigkeit, mit der sie behaupten, dafs in ihrer Ausgabe alle Stücke nach der Originalhandschrift gedruckt seien, obgleich sie offenbar die meisten derjenigen Stücke, von welchen Quartausgaben vorhanden waren, nach diesen haben abdrucken lassen.

Läfst sich nun auch nicht behaupten, dafs die Quarto β direct aus der Originalhandschrift herstamme, so leidet es doch keinen Zweifel, dafs sie mit dieser in einem nähern Zusammenhange stehe, als irgend eine der anderen Ausgaben und es ist daher darauf zu dringen, dafs sie bei der Constituirung des Textes zu Grunde gelegt werde. Die undatirte Quarto δ und die von ihr abgedruckte ε sind allerdings im Ganzen correcter als β, und man darf vermuthen, dafs dem Herausgeber oder Corrector von δ eine besondere Quelle zu Gebote gestanden habe, aber sie können doch keineswegs die Grundlage des Textes abgeben, weil darin viele erst in γ gemachte Fehler beibehalten und manche neue Fehler hinzugekommen sind. Wir haben diese Ausgaben wie alle anderen alten Ausgaben zur Correctur der zahlreichen

Schreib- und Druckfehler, welche sich in β finden, anzuwenden und müssen den diplomatischen Werth der darin gegebenen Verbesserungen nach dem in β Vorliegenden beurtheilen. Die neueren Herausgeber sind leider nicht bemüht gewesen, den ursprünglichen Text nach der ältesten vollständigen Quarto herzustellen, sondern sie haben in einer durchaus unkritischen Weise die Lesarten der verschiedenen alten Ausgaben durcheinander gemischt, namentlich haben sie viele Ausdrücke aus der unvollständigen Quarto und manche moderne grammatische Formen aus der jüngsten Quarto und aus den Folios aufgenommen. Hr. Mommsen gibt eine lange Liste von Stellen, wo selbst die besten Herausgeber, wie Malone, Collier und Dyce, sich ohne Noth von β entfernt haben, und diese Liste liefse sich leicht noch vermehren. An einigen Stellen freilich scheint uns Hr. Mommsen die β-Lesart mit Unrecht in Schutz genommen zu haben, nämlich I, 4, 464, III, 5, 2053 und III, 5, 2094.

V. 464 lautet in β:

The game was nere so faire; and I am dumb.

Hr. Mommsen meint, die Lesart dumb, welche bisher Niemand beachtet habe, gebe der schweren Stelle auf einmal einiges Licht. Romeo sage „er sei mit einem Grofsvaterspruch gewappnet, er wolle die Rolle dessen spielen, der das Licht hält, wenn Andere thätig sind, und zusieht, *wenn* das Spiel *auch noch* so schön im Gange *war*; er sei die stumme Person des Stückes“. Allein das einfache *never* kann ja nicht in dem Sinne von *though never* gebraucht werden; auch würde die unreine Bindung (on-dumb-dun) das folgende Wortspiel verderben, und endlich wäre *I am dumb* nur eine Wiederholung dessen, was durch den vorhergehenden Grofsvaterspruch: *Ill be a candle-holder and look on* ausgedrückt ist. Die richtige Lesart ist hier gewifs die von α, welche die meisten neueren Herausgeber aufgenommen haben: *The game was near so fair and I am done.* — Sehr gewagt scheint es uns, V. 2053 die β-Lesart *bride* zu vertheidigen, da *bride* im Sinne von *bridegroom* nicht nachzuweisen ist. — V. 2094 nimmt sich Hr. Mommsen der wunderlichen β-Lesart *liand* an. Er glaubt, es stehe entweder für *lined* oder für *loin'd*; *nobly lined* könne „nobel gespickt“ (in Bezug auf den Geldbeutel), *nobly loin'd* „nobel gewachsen“ bedeuten. Aber weder lined noch *loin'd* läfst diese Schreibart zu, und *nobly lined* würde hier ebenso wenig passen als *nobly loin'd*, denn der Begriff des ersteren ist durch

die Benutzung einer besonderen Quelle anzunehmen. Obgleich gerade bei diesem Drama die erste Folio von keinem Herausgeber als eine Autorität angesehen wird, so ist es doch sehr dankenswerth, dafs Hr. Mommsen die Abweichungen, welche sie darbietet, aufs Genauste darstellt. Es wird uns dadurch klar gemacht, wie die Herausgeber der ersten Folio mit den ihnen vorliegenden Texten überhaupt umgegangen sind; denn was in diesem Stück ganz offenbar der Thätigkeit der Herausgeber zuzuschreiben ist, tritt auch in den anderen Stücken hervor und wird also auch da wohl von ihnen herrühren. Die wichtigsten charakteristischen Züge der ersten Folio sind folgende: Die Bühnenanweisungen werden häufig vervollständigt, es wird indefs nichts eigenthümlich Neues hinzugefügt, sondern nur das, was sich aus dem Zusammenhang ergibt. Die Orthographie wird vielfach geändert, namentlich wird bei Compositis der Bindestrich und zur Bezeichnung der Syncope und Krasis der Apostroph eingesetzt. Statt der oligodiäretischen Interpunction wird eine kleinlich genaue polydiäretische eingeführt, welche nicht selten störend und zuweilen geradezu falsch ist. Die Blankverse werden, wenn sie für die Colonnenbreite zu lang sind, in zwei Theile zerlegt und jeder derselben als ein eigener Vers gedruckt; das Metrum wird auch durch Auslassungen und Einschiebsel oft zerstört. Die wirklichen Textbesserungen sind nicht zahlreich und betreffen nur leichte auf der Hand liegende Druckfehler, wie I, 2, 875 *before* für *defore*, II, 2, 922 *thee* für *the*, III, 5, 1973 *hither* für *either*, dagegen werden viele muthwillige Aenderungen und Schlimmbesserungen gemacht, dahin gehören z. B. I, 1, 82 *broyles* für *brawles*, I, 4, 470 *I delay* für *in delay*, III, 2, 1541 *mercie but murders* für *mercie not murders*, III, 3, 1752 *dispaire* für *dispute*, 1754 *as Juliet my love* für *as I, Juliet thy love.* Der Text ist also in der ersten Folio im Ganzen bedeutend verschlechtert und die meisten der Fehler, die darin begangen sind, bleiben in den folgenden Folioausgaben stehen.

Die zweite Folio (*B*) ist nach der ersten abgedruckt, gibt aber im Ganzen eine etwas verbesserte Textgestalt. Der Herausgeber von *B* richtet sein Augenmerk nicht, wie der von *A*, vorzugsweise auf Orthographie und Interpunction, sondern ist bemüht, Textfehler zu bessern und den Vers zu reguliren. Seine Aenderungen beruhen nicht auf der Benutzung einer anderen Quelle, sondern sind blofse Conjecturen; mit den Emendationen in *δ* stimmen sie nur selten überein. Hr. Mommsen urtheilt viel

zu günstig über ihn, wenn er sagt, er treffe ebenso oft das Falsche, als das Richtige; uns scheinen bei weitem die meisten seiner Besserungsversuche verfehlt zu sein. Das Richtige trifft er nur, wo es nicht schwer zu finden ist, wie z. B. I, 1, 174 *wellseeming* für *wellseeing*, I, 2, 265 *female* für *fennel*, II, 3, 1010 *ring* für *ringing*, III, 2, 1622 *damned* für *dimme*, aber auch da keineswegs immer. Bei schwereren Corruptelen verfährt er sehr gewaltsam, so z. B. wenn er I, 4, 490 *woman* für *man*, II, 1, 710 *couply* für *provaunt* setzt und V, 1, 2560 die corrupte *A*-Lesart *thisan day an uccustom'd spirit* (*β* richtig *this day an unaccustomd spirit*) in *this winged unaccustom'd spirit* verwandelt, oder er läfst sie unangerührt, wie z. B. I, 1, 22 *civil*, 55 *washing*, 122 *honour*, 209 *uncharmd*, I, 3, 388 *houre*. Gar häufig erlaubt er sich ganz unnöthige Aenderungen, z. B. I, 5, 578 *her beauty hangs upon the cheeke of night* für *it seems she hangs* etc., II, 1, 701 *my centre* für *thy centre*, 709 *one time* für *one rime*, III, 5, 2061 *settle* für *fettle*.

Die dritte Folio (*C*), die unbedeutendste von allen, ist ein Wiederabdruck der zweiten mit modernisirter Orthographie und einigen unerheblichen grammatischen Aenderungen. Auch sind manche kleine Druckfehler, die aus *γ*, *A* und *B* stammen, verbessert.

Die vierte Folio (*D*) ist nach der dritten abgedruckt, unterscheidet sich aber von dieser durch weitere Modernisirung der Orthographie und des Grammatischen, sowie durch gröfsere Sorgfalt in der Interpunction. Andere Anderungen sind nicht häufig und von geringem Belang.

Die Ausgabe Rowe's von 1709 schliefst sich an die Folioausgaben an und trägt denselben Charakter als sie; Hr. Mommsen hat deshalb die Speciallesarten derselben den Foliovarianten beigefügt. Rowe gründet seine Ausgabe auf die jüngste Folio, die er durch blofse Conjecturalkritik zu verbessern sucht. Er mufs allerdings wenigstens *eine* Quarto gekannt haben, da er den in den Folios fehlenden Prolog abdruckt, aber für den Text hat er sie nicht benutzt, sonst würde er manche grobe Auslassungsfehler und Schlimmbesserungen, welche von *A* und *B* stammen, redressirt haben. Die näher liegenden Versehen bessert er zum Theil ganz richtig, z. B. die *β*-Fehler III, 2, 1556 *grow*, IV, 1, 2202 *past care*, die *γ*-Fehler I, 1, 94 *fathers*, 122 *honour*. Zuweilen wendet er ein sehr gewaltsames Besserungsmittel an, z. B. II, 3; 978, wo er die in *D* übergegangene *B*-Lesart *salute them* (in

β richtig *saluteth me*) in *salutes mine ear* umwandelt, und oft ändert er ganz unnöthiger Weise, z. B. I, 4, 463 *candle-holder* in *candle-lighter*, 472 *sits* in *fits*. — Das Eigenthümliche der Rowe'schen Ausgabe besteht besonders darin, dafs das Scenische bedeutend vervollständigt und in der Interpunction das neuere System der Polydiäresis streng durchgeführt wird.

Als eine wichtige Textquelle betrachtet Hr. Mommsen auch die Emendationen der Perkins-Folio. Diese haben für ihn indefs nicht mehr dieselbe Autorität als früher: denn während er sie in seinem Werke über den *Perkins-Shakespeare* auf alte Bühnen-Manuscripte zurückführte, ist er jetzt der Ansicht, dafs sie auf Theatererinnerung beruhen und gibt zu, dafs in der Zeit, wo sie geschrieben zu sein scheinen, etwa 20 Jahre nach Shakespeare's Tode, sich schon viele Verderbnisse in den Theatertext eingeschlichen haben müssen. Bekanntlich haben vor Kurzem einige Beamte des britischen Museums die Perkins-Folio einer genauen Untersuchung unterworfen und sich dahin erklärt, dafs das Emendationswerk eine Fälschung sei, allein die Gründe, welche sie bis jetzt für ihre Behauptung beigebracht haben [1]), sind äufserst schwach, und *ein* Umstand, den sie zur Erhärtung derselben anführen, dafs nämlich Collier eine grofse Menge der weniger bedeutenden Aenderungen des alten Correctors gar nicht erwähnt habe, scheint uns eher geeignet, das Gegentheil zu beweisen. Ueber die Quelle und die Geltung der Perkins-Emendationen läfst sich keinenfalls eher etwas entscheiden, als bis sie ganz vollständig veröffentlicht sind; einstweilen haben wir das wirklich Neue, das sie enthalten, lediglich nach dem inneren Werthe zu beurtheilen, ohne Rücksicht zu nehmen auf das was darin mit dem in alten Ausgaben Ueberlieferten übereinstimmt. Auch Hr. Mommsen kann nicht umhin, so zu verfahren, da er die Emendationen für eine durch Schauspielerkritik vielfach getrübte Textquelle hält und also das Echte von dem Unechten zu scheiden suchen mufs; aber er ist doch zu sehr geneigt, den Werth alles dessen, was diese Quelle, für die er noch immer eine grofse Vorliebe bewahrt, darbietet, zu überschätzen.

---

[1]) Sie sind zusammengestellt in dem Buche: An inquiry into the genuineness of the manuscript-corrections in Mr. Payne Collier's annotated Shakspere, Folio 1632; and of certain Shaksperian documents likewise published by Mr. Collier. By *N. E. S. H. Hamilton*, London, Bentley 1860. Vgl. Collier's Replik im Athenaeum, 1860, Febr. 18.

Von den 46 Perkins-Emendationen in unserem Drama, welche nicht mit Lesarten älterer Texte zusammentreffen, adoptirt Hr. Mommsen vierzehn als schlagend richtig: I, 1, 146 *sun* für *same*, I, 4, 473 *five wits* für *fine wits*, IV, 1, 2251 *distilling* für *distilled*, IV, 2, 2309 *becoming* für *becomed*, IV, 5, 2484 *cure* für *care*; — I, 1, 209 *encharm'd* für *uncharmd*, I, 4, 522 *tide* für *side*, III, 2, 1547 *enemies'* für *runnawayes*, V, 2, 2685 *stay* für *stand*; — III, 1, 1507 die Einschiebung von *home* nach *retorts it*; II, 5, 1245 *many seem as dead* für *many fain as they were dead*, II, 6, 1341 *sum the sum* für *sum up sum*, III, 5, 2030 die Tilgung von *I swear*, V, 2, 2667 die Tilgung von *it*, (in den fünf letzten Stellen wird der Vers regulirt). Unter diesen vierzehn Emendationen verdienen die ersten fünf, welche mit Conjecturen neuerer Herausgeber übereinstimmen, unbedingte Billigung. Von den neun übrigen scheinen uns nur drei plausibel zu sein, nämlich 209 *encharm'd*, 1507 *home* und 1341 *sum the sum*; die anderen können wir nicht billigen; denn *tide* 522 gibt an der Stelle ein unpassendes Bild, aus *enemies* 1547 könnte *runnawayes* nicht entstanden sein, *stand* 2685 ist, in einem allgemeineren Sinne gefaſst, sehr wohl zulässig; der siebenfüſsige Vers 1245 ist leicht durch eine andere Abtheilung zu reguliren, so daſs die ausdrucksvollen Worte *and his to me* einen Vers für sich bilden; die sechsfüſsigen Verse 2030 und 2667 bedürfen schwerlich einer Verbesserung.

Unter den anderen 32 Aenderungen des alten Correctors, die Hr. Mommsen nicht adoptirt, sind gar manche, die er wenigstens für sehr beachtenswerth hält, und bei einigen scheint er in Zweifel zu sein, ob er sie annehmen solle oder nicht; fünf derselben nennt er sehr hübsche Lesarten: II, 5, 1237 *black* für *back*, 1246 *dull* für *pale*, III, 1, 1403 *exceed* für *excuse*, III, 5, 2032 die Uebertragung der Worte *These are news indeed* auf die Rolle der Lady Capulet, V, 5, 2889 *outcry* für *outrage*; neun andere bezeichnet er als recht geschickte Conjecturen: I, 1, 82 *angry* für *ayrie*, 188 *puff'd* für *purg'd*, I, 4, 472 *hits* für *sits*, II, 3, 970 *with that act* für *with that part*, II, 3, 983 *unbusied* für *unbrused*, II, 4, 1186 *wicked dealing* für *weak dealing*, III, 1, 1482 *you sir* für *up sir*, IV, 1, 2166 *way* für *sway*. Allein wenn man diese und andere Aenderungen des Correctors näher prüft, so findet man, daſs sie entweder zwar passend aber doch unnöthig sind, wie *black* 1236 und *dull* 1246, oder auf einem Miſsverstehen des Sinnes beruhen, wie *puffd* 188, *exceed* 1403, *you*

1482, die Zuertheilung der Worte *These are news* an die Lady 2032, oder endlich einen flachen und gewöhnlichen Ausdruck an die Stelle eines kräftigen und kühnen setzen, wie *angry* 82, *hits* 472, *act* 970, *unbusied* 983, *wicked* 1186, *way* 2166, *outcry* 2899. Solche Aenderungen können nicht für hübsche oder geschickte Conjecturen gelten.

Wir haben im Vorhergehenden die wichtigsten Ergebnisse der Untersuchungen des Hrn. Mommsen über den Werth der alten Ausgaben von Romeo und Julie kurz zusammengefafst. Es wird daraus einleuchten, wie erspriefslich schon die sorgfältige Kritik der Textquellen eines einzigen Stückes für die Shakespearekritik ist. Was die Folios betrifft, so ist das Verfahren der Herausgeber bei den anderen Stücken im Ganzen dasselbe als bei diesem; die bei den einzelnen Stücken zu Grunde gelegten Texte müssen freilich dem Werthe nach sehr verschieden gewesen sein, je nachdem sie in Quartos oder in Bühnenmanuscripten oder in Originalhandschriften des Dichters vorlagen, und darüber wird das Nähere bei jedem Stücke festzustellen sein. Die Quartos sind bei den verschiedenen Stücken verschieden und es müssen alle, die uns erhalten sind, auf's Genaueste geprüft werden; aber von den jüngern Quartos gilt im Allgemeinen bei anderen Stücken dasselbe als bei Romeo und Julie, dafs sie nämlich, mit wenigen Ausnahmen, den älteren gegenüber, keine Autorität haben. Das Studium der Varianten dieses *einen* Stückes wird auch schon Jedermann hinlänglich überzeugen, dafs die eklektische Methode, welche von englischen Herausgebern bei der Constituirung des Shakespearetextes bisher befolgt ist, nimmermehr zum Ziele führen kann. Diese Varianten geben uns eine Vorstellung von der Willkür, mit welcher in den nach anderen abgedruckten alten Ausgaben der Text gestaltet ist, und gewähren uns eine klare Einsicht in die Entstehung und allmälige Steigerung der Corruptelen.

Den zweiten Abschnitt der Prolegomena bildet eine Abhandlung über den Shakespeare'schen Versbau mit besonderer Berücksichtigung der Eigenthümlichkeiten des Verses in Romeo und Julie. Hr. Mommsen ist der erste, der eine wissenschaftliche Behandlung dieses Gegenstandes, über welchen noch immer die wunderlichsten Ansichten herrschen, versucht und wir können diesen Versuch als einen wohlgelungenen bezeichnen. Das wenig bekannte Werk von Sidney Walker: *Shakespeare's Versification, London* 1854, enthält viele treffliche Bemerkungen über einzelne

Gesetze des Shakespeare'schen Verses, aber es ist weit davon entfernt, eine zusammenhängende und tiefer eingehende Darstellung derselben zu geben. Wir müssen hier auf eine genauere Analyse und Besprechung der reichhaltigen Abhandlung des Hrn. Mommsen verzichten und wollen nur die wichtigsten seiner Aufstellungen kurz andeuten. Nach seiner Ansicht reduciren sich die Freiheiten des Shakespeare'schen Verses auf vier: 1) den Trochäus für den Jambus nach der Pause an der ersten, dritten und vierten Stelle zuzulassen, 2) eine gewisse beschränkte Anzahl von Silbenverbindungen, Wörtern und Wortverbindungen bald einsilbig, bald zweisilbig zu messen, 3) die zweisilbige Senkung bei starker zwischen diese beiden Silben fallender Pause (trochäischer Cäsur) zu gestatten, 4) eine gewisse Anzahl kürzerer Verse einzumischen.

Die ersten beiden Punkte sind von Hrn. Mommsen sehr sorgfältig und gründlich ausgeführt, die beiden letzteren bedürfen wohl in einiger Hinsicht noch weiterer Untersuchung. Es scheint uns namentlich seine Auffassung der doppelten Senkung bei starker Pause nicht ganz richtig; denn es kann da weder von einem Trochäus, dem eine starke Pause folgt, noch von einem Choriambus, der in der Mitte durch die Cäsur getrennt ist, die Rede sein, sondern es zerfällt der Vers durch die starke Pause in zwei Hälften, und es läſst die erstere Advershälfte ebenso wohl wie die letztere eine überzählige schwache Silbe zu. Es scheint uns ferner sehr zweifelhaft, ob die sechsfüſsigen Verse von Shakespeare nur in einem so beschränkten Maſse, wie Hr. Mommsen annimmt, d. h. nur zur Charakteristik des alten Stils, gestattet seien; es müſsten dann sehr viele Verse emendirt werden, welche sonst keine Spur einer Corruptel zeigen.

Wir schlieſsen diese Anzeige mit dem Wunsche, daſs Hr. Mommsen recht bald Muſse finden möge, andere Shakespearesche Dramen in derselben Weise wie Romeo und Julie zu behandeln, und möchten ihn ersuchen, wenn irgend möglich zunächst Hamlet, König Lear und Othello, welche in kritischer Hinsicht die gröſste Schwierigkeit darbieten, in Angriff zu nehmen.

Göttingen, April 1860. Theodor Müller.

Glossaire roman des chroniques rimées de Godefroid de Bouillon, du Chevalier au cygne et de Gilles de Chin, par *Émile Gachet*, Bruxelles 1859. 4. (447 S.)

Das vorliegende Buch ist das Werk eines Mannes, dessen erfolgreiche Thätigkeit hauptsächlich der Belgischen Geschichte und Alterthumskunde gewidmet war, dessen früher Tod als ein empfindlicher Verlust für die Wissenschaft zu beklagen ist. Ueber die mühevollen Arbeiten, die er im Auftrage des historischen Ausschusses der königlich belgischen Akademie der Wissenschaften mit grofser Einsicht und Gewissenhaftigkeit ausführte, so wie über seine übrigen, davon unabhängigen Schriften berichtet in einem Vorworte zu dem nach Gachet's Tode erschienenen Glossar Hr. Loumyer. Auch diese philologische Arbeit hatte G. auf Einladung des gedachten Ausschusses unternommen: sie war zur Erklärung der oben genannten in den Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur etc. publiés par le baron de Reiffenberg et A. Borgnet, tomes IV—VII, enthaltenen historischen Gedichte bestimmt. Es war dem Verfasser indessen nicht vergönnt, eine Arbeit, die er mit Vorliebe pflegte, zu vollenden; der Tod überraschte ihn, nachdem er sie bis in den Buchstaben R fortgeführt hatte. Die Beendigung übernahm Hr. Prof. Liebrecht in Lüttich, der sich auch sonst um das Buch mehrfach verdient gemacht hat. Vorlängst schon hatte sich Gachet den Freunden romanischer Sprachkunde durch sein Glossaire roman de Lille, eine kleine, aber sehr willkommne Gabe, empfohlen; dieses neue Glossaire roman ist ein wichtiges, umfangreiches Werk, dessen keiner, der sich mit altfranzösischer Literatur beschäftigt, wird entbehren können. Für die Lexicographie dieses Dialectes ist noch lange nicht das geschehen, was durch Raynouard's in seiner Anlage zu rechtfertigendes, in seiner Ausführung häufig zu tadelndes, jedesfalls unvollständiges Werk für die des provenzalischen geschehen ist; aber freilich, dort ist die Aufgabe bei dem unvergleichlich gröfseren Umfange der Literatur und dem weiteren Auseinandergehen der Mundarten bedeutend schwieriger. Sorgfältige Glossare über einzelne Schriftsteller sind um so dankenswerther: sie werden die unausbleibliche Unternehmung eines altfranzösischen Wörterbuches nicht wenig fördern.

Schlägt man nun das uns hier gebotene Glossar auf, so mufs man bekennen, dafs es, genau genommen, nicht dem entspricht, was man unter einem Glossar versteht, Erklärung der in einem bestimmten Denkmal vorkommenden Wörter und Redensarten.

Ueber diese Gränze geht unser Verfasser bei weitem hinaus. Er gibt die Bedeutungen der Wörter möglichst vollständig, er fügt ihre Herkunft bei, er streut grammatische Beobachtungen ein. Am wenigsten sollte sich ein Glossar mit etymologischen Untersuchungen befassen, es hat seine Vorzüge anderswo; auch ist der beste Grammatiker und Kritiker nicht immer ein guter Etymologe; die Kunst des letzteren fordert eigene Studien, eine eigene Ausbildung. Wir wollen es indessen mit dem Begriffe eines Glossar nicht so genau nehmen: was uns ein Kenner aus seinen Collectaneen mittheilt, mufs uns in jeder Form willkommen sein. Ich erlaube mir nun über die angedeuteten Seiten des Buches einige Bemerkungen.

Eine höchst verdienstliche Seite desselben ist die *Begriffsbestimmung* der Wörter. Hier beschränkt sich der Verf. nicht auf die in seinem Texte vorliegenden Bedeutungen, er verfolgt sie auch aufserhalb desselben, er ergründet sie mit Belesenheit und reifem Urtheil, wobei ihm seine nicht gewöhnliche durch historische und diplomatische Studien erworbene Kenntnifs des Mittelalters sehr zu Statten kommt. Wer da weifs, wie rasch und leichtfertig in diesem Punkte manche Glossatoren namentlich auf altromanischem Gebiete verfahren, der mufs sich durch die Gewissenhaftigkeit, womit G. seine Aufgabe behandelt, wahrhaft befriedigt fühlen. Man lese (um bei dem Buchstaben A stehen zu bleiben) die Artikel *adouber*, *afoler*, *agais*, *aleois*, *amanevy*, *ancui*, *angarde*, *anoyer* (wo z. B. Genin's Behauptung, die Alten hätten es nur impersonell gebraucht, niedergeschlagen und das fabelhafte Verbum amicire oder amictre weggeräumt wird), *arestuel*, *asambler*, *aucqueton*, *aumaçour*. Einer der sorgfältigsten Artikel ist *antif*, in welchem Worte zwei Bedeutungen unterschieden werden, 'alt' von *antiquus*, und 'hoch' von *altus*, deren jede also ihr eigenes Etymon in Anspruch nimmt, wiewohl einige Grammatiker, z. B. Raynouard und Henschel, nur die erste Bedeutung und das erste Etymon anerkennen. Zwar *tor antive* 'alter Thurm' geht gut, auch *gas antis* 'alte Wälder' (Gir. de Ross. Hofm. 6605) läfst sich hören; aber *val antis* 'altes Thal', *viés sentier antis* oder *viés voie antie* 'alter Pfad' klingt schon seltsam, nun gar erst *chevaus grans et fiers et antis* 'grofse, wilde und alte Streitrosse', oder *escu à un lion anti* 'Schild mit einem alten Löwen' (im Wappen). Allerdings gibt 'hoch' zuweilen einen bessern Sinn; allein der Verfasser scheint in seiner Polemik gegen die Bedeutung 'alt' zu weit zu gehen. Die Vorstellung 'alter Pfad'

z. B. ist durch das Beiwort *viés* hinlänglich gesichert, dem sich *antif* als Synonym anschliefsen konnte; und auch gegen die alten Rosse wird nichts einzuwenden sein: hiefs ja auch Rolands Rofs *Vieil-antif.* Die beste Stütze aber für des Verfassers Auslegung ist, dafs die provenz. Mundart *altiu* (wenn auch nur, wie es scheint, in figürlicher Bedeutung gleich dem span. altivo) besitzt und dafs auch im Französischen *autif* oder *hautif* nachweislich ist, so dafs *antif* aus *altif* verderbt sein könnte. Ein Beispiel von dem mit Formeln überladenen Stile der altfranz. Epik aber ist es, wenn dieselbe Folge der Beiwörter ohne Unterschied auf Wälder wie auf Pferde angewandt wird, denn dem bemerkten *chevaus grans et fiers et antis* läuft *boscage grans et fiers et antis* gemüthlich zur Seite. — *Arrie-ban* übersetzt der Verf. richtig mit *arrière-ban* und erklärt es aus dem ursprünglich deutschen *heribannum*, *arribannum.* Wenn er aber dem prov. *auri-ban* (mit Raynouard) die nämliche Bedeutung anweist und Fauriel, der es mit *oriflamme* übersetzt, tadelt, so ist Fauriel in Schutz zu nehmen. Die Zusammenstellung mit *penon* in dem fraglichen Verse (*on a mot auriban e trop mot ric penon*) zeigt, dafs es Fahne bedeuten mufs: es heifst in der That Gold-Banner, denn die Banner waren oft mit Gold oder Goldstoff verziert, z. B. *le ban de Macedoine qui fut listé d'orfrois*, s. Ducange v. bandum. *Cornar l'auriban* Ferabr. 602 verhält sich wie cridar l'ensenha, mittellat. vexillum intonare d. i. signum canere, denn an das Banner knüpfte sich das Feldgeschrei. — *Avouer* übersetzt der Verf. in einer bestimmten Stelle (Chev. au cygne 2418) mit défendre. Ich kann dem Worte weder hier, noch anderwärts diese Bedeutung abgewinnen. Es ist in der fraglichen Stelle die Rede von einem Rechtsstreit, worin der Kaiser zu Gerichte sitzt. Der Advocat des Klägers hat gesprochen, der Kaiser sagt (zu ihm): *faites vous avouer.* Hierauf erhebt sich der Präsident und fragt den Kläger, ob der Advocat für *ihn* plaidirt habe? Ja, antwortet dieser. Wie kann avouer hier vertheidigen heifsen? Es ist offenbar 'anerkennen, autorisiren', Bedeutungen, die es noch jetzt hat. Der Verf. beruft sich noch auf das mittellat. *advocare*, welches sowohl protéger, défendre wie reconnaître heifse: 'les exemples allégués (bei Ducange) sont nombreux et ne permettent pas de garder le moindre doute'. Und doch zeigt es diese Bedeutung in keinem der von Ducange angeführten Beispiele; nur für advocatum agere, causam defendere, aber nicht für defendere aliquem kommt es vor. Nur darin scheint der Verf. Recht zu

haben, dafs avouer aus advocare herrührt, nicht aus votum: port. und prov. avocar heifst anrufen, zu sich rufen, woraus die Bedeutungen annehmen, anerkennen erfolgen konnten.

Fast die Hälfte des Glossars ist mit *etymologischen Untersuchungen* angefüllt, und ihnen zu Gefallen werden viele Wörter, die keiner Erklärung bedurften oder die im Texte gar nicht vorkommen, herangezogen, so dafs man das Werk mit einigem Rechte auch ein etymologisches Wörterbuch der älteren französischen Sprache nennen könnte. Der Verf. stellt die bemerkenswerthesten Deutungen bis auf die neueste Zeit zusammen, zuweilen ohne Kritik derselben, gewöhnlich aber mit einer solchen; nicht selten fügt er eine eigene Deutung bei. Dafs ein Mann, der das Gebiet so vollkommen beherrscht wie Gachet, auch in dieser Beziehung sehr schätzbare Beobachtungen mittheilt, bedarf kaum der Versicherung. Wenn man ihm aber auch hier vollständige Urtheilsfähigkeit zugestehen mufs, so wird man doch nicht umhin können auszusprechen, dafs dieser Theil seines Buches noch nicht zu vollständiger Durcharbeitung gelangt war, als ein frühzeitiger Tod den Verf. hinnahm. Offenbar fehlt es manchen theils fremden, theils eigenen Sätzen und Aufstellungen noch an der erforderlichen Prüfung, die sich nicht durch einen auf einen kurzen Zeitraum concentrirten Fleifs erreichen läfst: ein etymologisches Wörterbuch will Jahre lang gepflegt sein. Ich entnehme einige Proben seiner Arbeit auch hier dem Buchstaben A. Gleich das erste Wort, die romanische Partikel *a*, zeugt von einer Uebereilung: sie soll in der Bedeutung des franz. avec vom lat. *ab* herstammen, da sie im Latein zuweilen diese Bedeutung habe. Hier folgt unser Verf. blindlings Raynouard, der sich auf Stellen beruft wie: certe scio, me ab singulari amore benevolentiaque tibi scribere, worin *ab* bekanntlich den Sinn von *ex* oder *propter*, nicht den von *cum* ausdrückt. Die altfranz. Form *od* erklärt er aus euphonisch angefügtem *d*, das euphonische *d* aber am Ende der Wörter spielt im Franz. eine so kleine Rolle, dafs die Entstehung von od aus apud eine viel gröfsere Wahrscheinlichkeit für sich hat. — *Abriéver* übersetzt der Verf. abréger, accourcir et par suite se hâter, in allen diesen Bedeutungen das latein. abbreviare; das Particip abrievé oder abrivé heifse meistens prompt, empressé. Er verwechselt hier zwei verschiedene Wörter, prov. *abreviar* von *breu* und *abrivar* von *briu*. 'La chronique des Albigeois (fährt er fort) nous offre plusieurs fois le mot *abrivatz* dans le même sens (empressé) et il est remarquable que cette

acception ait échappée à M. Raynouard'. Allein dieser hat das Wort II, 260, übersetzt es richtig und leitet es richtig ab. Wo also abriévé steht im Sinne von abrivé, ist es eine schlechte Schreibung und mufs corrigirt werden. — Ueber *aé* heifst es: 'M. Genin tire le mot *aé* de *aétas*, selon la prononciation vrai du latin. C'est aussi l'avis de M. Diez' etc. Die Annahme 1) dafs die alte diphthongische Aussprache des lat. *aé* noch zur Zeit, als sich die französische Mundart vom Latein losrifs, vorhanden gewesen, 2) dafs dieser Diphthong *ae* sich in das zweisilbige *aé* gespalten habe, ist ganz in Genin's Geschmack. Meine Meinung aber war: *a-e* aus *ae-tat*, d. h. *a* aus *ae* und *e* aus *tat* oder *at*. — *Aeurer* in der Stelle *s'aeurer mal dehait*, die Hr. Liebrecht ganz richtig übersetzt imprecati sibi omnia mala, soll seinen Ursprung in *orare* haben; es ist aber identisch mit dem gleichbedeutenden ital. *augurare*, und zu unterscheiden von einem zweiten *aeurer* = lat. *adorare*. — Das portugiesische *alarido*, nach Moraes 'clamor que se levanta ao travar a batalha', also Kriegsgeschrei, nachher überhaupt (im Span. ausschiefslich) Geschrei, leitet Sousa vom arab. *arîr* Siegesfrohlocken, und nicht gleichgültig ist es, dafs die Chanson d'Antioche das Wort *aride* den Sarazenen als Alarmruf in den Mund legt, worin P. Paris das span. alarido wiedererkennt. Dafs der Spanier aber alarido für alariro sprach, dazu konnte ihn das bei Wörtern, die einen Schall anzeigen, häufig angewandte Suffix *ido* (bramido, graznido, ladrido, quexido, ronquido, sonido) veranlassen. Allein das genügt unserm Verf. nicht, er meint, man brauche nicht aufs Arabische zurückzugehen, als ob dies bei einem spanischen mit *al* anfangenden Worte ein so gewagtes Spiel sei; er verweist wegen alarido und arido auf das altdeutsche *hariraida*, welches Heergeräthe heifsen soll, eine Deutung, die man füglich kann auf sich beruhen lassen. — *Atargier* oder *targier* (aufhalten) deutet Ducange aus *targe*, weil der mit einem schweren Schilde belastete Kämpfer in seinen Bewegungen gehindert sei; dieser Deutung tritt G. bei. Ich hatte sie für unpassend erklärt, aus einem Grunde, den ich freilich im Sinne behielt, weil ich seine Anerkennung bei jedem aufmerksamen Leser voraussetzte. Wenn die Sprache, die lateinische oder romanische, aus einem Substantiv, das eine Sache, namentlich ein Geräthe oder Werkzeug bedeutet, durch blofse Anfügung der Biegungssilben ein Verbum formt, so will sie damit die Anwendung der Sache ausdrücken: *targer* von *targe* müfste also etwa heifsen mit der Tartsche decken, schirmen, wie

it. *scudare* mit dem Schilde decken. Von da bis zur Bedeutung mit der Tartsche belasten, endlich schwerfällig machen, aufhalten ist noch ein weiter Schritt. Dergleichen Abschweifungen von dem üblichen Gange der Begriffsentwicklung mögen in der Sprache vorkommen, müssen aber alsdann durch Beispiele belegt werden. Dagegen bot die lateinische Sprache ihr Verbum *tardare.* Der Provenzale spricht *tardar* und *tarzar* und auch im Altfranz. bemerkt man *tarzer* oder *tarser.* Sollte *targer* daraus entstanden sein? Es wäre möglich. Da ich indessen von dieser franz. Aussprache des prov. *z* kein Beispiel erreichen konnte, so zog ich vor, eine Ableitung *tardicare* aus tardare anzunehmen, so dafs targer zu beurtheilen wäre wie *clinger* (gleichsam clinicare). Hiernach würde sich das altfranz. targer zum neufranz. tarder wie das altfranz. *enferger* zum neufranz. *enferrer* verhalten.

Ein weiteres Zeugnifs für Gachet's gründliche Studien legen die zahlreichen, alle Theile der *Grammatik* betreffenden Bemerkungen und Excurse ab. Auf eine nähere Besprechung derselben ist aber hier nicht der Ort einzugehen, da dieser Stoff seiner Natur nach eine zu grofse Ausführlichkeit verlangen würde. Nur eine gleich auf der ersten Seite vorgetragene Bemerkung von nicht unbedeutender Tragweite glaube ich nicht unberührt lassen zu dürfen. Die bekannten, dem Infinitiv vorangestellten Formeln *pour à*, *sans à*, die oft noch durch andere Redetheile unterbrochen werden, z. B. *pour vous à assalir*, *sans point à varier*, ganz entsprechend unserm 'um zu', 'ohne zu', hält der Verf. für einen aus dem Deutschen eingedrungenen Idiotismus flämischer Gränznachbarn, und glaubt die zweifelhafte Heimath gewisser französischer Schriftsteller daraus bestimmen zu dürfen. Die Folgerung wäre nicht gegen die Gesetze der Kritik, aber die Voraussetzung steht unsicher. Der erwähnte Ausdruck nämlich ist nicht blofs flämischen Schriftstellern eigen, man bemerkt ihn auf dem ganzen französischen Gebiete und selbst im Provenzalischen, was bereits aus Roman. Gramm. Thl. III. 222 (1. Ausg.) ersichtlich gewesen wäre (wo auch die von unserm Verf. gerügte Anfügung des *à* an den Infinitiv bereits gerügt ist). Sodann ist, wie Grimm IV, 104 lehrt, der romanische Ausdruck nicht dem deutschen, sondern umgekehrt, der deutsche dem romanischen nachgebildet.

Vorstehende Bemerkungen nehme man als einen kleinen Beitrag zur Beurtheilung eines Werkes, das eine ehrenvolle Stelle in der romanischen Sprachwissenschaft einnimmt. Ich habe hauptsächlich einige Mängel desselben erwähnen wollen. Es wäre mir

leichter gewesen, das ausgesprochene Lob mit zahlreichen Beispielen zu belegen, womit ich aber der Sache wenig gedient haben würde. Wir Deutsche haben besonderen Grund, den Verdiensten eines Schriftstellers alle Anerkennung widerfahren zu lassen, der auch das, was Deutschland auf diesem Felde zu leisten versucht hat, in den Kreis seiner Untersuchungen gezogen und es so den südlichen Sprachgenossen näher gerückt hat. Hierin liegt eine der Aufgaben unserer belgischen Mitarbeiter, die sie selbst sehr wohl erkannt haben. Was aber nochmals Gachet betrifft, so ist nicht unerwähnt zu lassen, dafs Hr. A. Scheler im Bulletin du Bibliophile belge eine treffende und elegante Charakteristik desselben gegeben hat, worin unter seinen übrigen Vorzügen mit vollem Rechte auch die Urbanität seiner Polemik hervorgehoben wird.

Friedr. Diez.

Versuch einer blofs philologischen Erklärung mehrerer dunkeln und streitigen Stellen der göttlichen Komödie von Dr. *L. G Blanc.* I. Die Hölle. 1. Heft. Gesang 1—17 Halle 1860.

Unsere Danteliteratur ist überreich an ästhetischen, allegorischen, geschichtlichen und anagogischen Erklärungen der göttlichen Komödie. Alle haben sich mit dem tieferen verborgenen Sinn des Inhalts beschäftigt, und von diesem Standpunkte aus auch nebenbei mehr oder weniger glücklich auf die Bestimmung und Deutung der Wörter Einflufs geübt. Diese Richtung scheint für einige Zeit ziemlich erschöpft zu sein. Aber eine höchst wichtige Arbeit war noch übrig auf die man in Deutschland weniger achtete und bei der man sich gewöhnlich auf die Italiener verliefs, nämlich die Textberichtigung. Zu einem solchen mühsamen Werke war wohl Niemand mehr befugt und berufen, als der gelehrte Herr Verfasser, der sich schon durch sein Dante'sches Wörterbuch und vorher durch seine italienische Grammatik als Meister in diesem Fache gezeigt hatte. Das vorliegende Werk wird daher mit Freuden von allen Dantefreunden begrüfst werden, und ist ganz geeignet, die Achtung, die die deutsche Kritik im Auslande geniefst, zu erhöhen. Jedes weitere Eindringen in dasselbe erregt nur mehr das Bedauern, dafs es dem Hrn. Verf. nicht gefallen hat, eine vollständige kritische Ausgabe der Divina Commedia zu veranstalten, statt nur einzelne, freilich die wichtigsten

und dunkelsten Stellen herauszusuchen. Eine solche rein philologische Bearbeitung fehlt uns noch gänzlich, und man ist in der That in Verlegenheit, welche Ausgabe man den angehenden Studirenden in die Hand geben soll.

Der Hr. Verf. hat hauptsächlich die Textberichtigungen und Sacherklärungen im Auge. Er will die vielen in der Lesart unsichern, in ihrem Sinn streitigen Stellen der göttlichen Komödie durch ernste sprachliche und philologische Untersuchungen wo möglich zu einer sichern Entscheidung bringen. Dies ist nicht nur, wie er selbst es ganz richtig bezeichnet, ein verdienstliches, und durch die Art, wie er es ausführt, ein sehr verdienstliches Werk, sondern wir sind überzeugt, daſs es in der Erklärung der Div. Commedia Epoche machen wird, indem es der allegorischen Deutung der einzelnen Theile dieses Gedichts durch diese solide Grundlage des richtigen Wortsinnes und des gereinigten Textes allein die richtige Bahn vorzeichnen kann. Man wird sich künftig nicht mehr an die Erklärung der göttlichen Komödie wagen dürfen, ohne diese Untersuchungen gründlich studirt zu haben. Durch überwiegende Gründe einer überzeugenden Kritik sind jetzt eine Menge Lesarten und deren Bedeutungen festgestellt, wie Inf. II, 3 — 9 *mente* in dem Sinne von Gedächtniſs, v. 55 *la stella* für die Sterne überhaupt, v. 60 *mondo* statt des äuſserst matten *moto*; III, 16 *eterne* ewig dauernd, in Bezug auf die geschaffenen Dinge, v. 36 *senza infamia* statt des schlechten *fama*, v. 42 die Bedeutung von *alcuna*, irgend einen; IV, 64 u. 68 die Lesarten *lunga* und *sommo*, v. 95 *quei signor* statt *quel*; VI, 34 *adona*, niederschlägt, bändigt; VII, 30 *burlare*, wegwerfen; VIII, 47 *in te s'incinse*, v. 119 *dicea ne' sospiri*, „seine Seufzer drückten die Worte aus"; IX, 70 *porta fuori* statt des sonderbaren *fiori*; XI, 36 *tollette* für Raub; XII, 9 *alcuna via*, „einen Weg", sehr klar und überzeugend festgestellt, ebenso v. 120 *cola* von *colere*, verehren; XIV, 48 *maturi* statt *marturi*, v. 126 *pure a sinistra* statt *più a sinistra*; XVI, 3 *arnie* statt *arme*, v. 72 die Bedeutung von *per poco*, seit Kurzem; XVII, 73 die Bedeutung von *becco*, Bock, ebenso v. 124 *vedi* statt *udii*, und viele andere. Der Hr. Verf. zeigt bei den Abwägungen der verschiedenen Lesarten einen auſserordentlich reichen Apparat von Materialien, mit denen er an sein Werk gegangen ist. Es ist höchst belehrend, ihm in diesen Vergleichungen der abweichenden Meinungen älterer und neuerer Erklärer zu folgen, das Urtheil des Lesers kann sich selbständig bilden und zum Abschluſs gelangen, gewiſs in den meisten Fäl-

len zu Gunsten des Hrn. Verf. Selbst der Zweifel bei manchen Stellen, welcher Erklärung man zustimmen soll, ist Folge der grofsen Gründlichkeit und Gewissenhaftigkeit, womit der Hr. Vf. alle bedeutenderen Auslegungen mit deren Begründung mittheilt. Immer hat er aber gewifs sehr Recht, dafs er bei fast gleicher Zahl von Autoritäten für oder gegen eine Lesart sich mehr an die ältern Ausleger anschliefst als die dem Dichter und der Sprachweise seiner Zeit am nächsten Stehenden.

Wenn ich bei der ausführlichen Besprechung dieses vortrefflichen Buches hier und da eine abweichende Meinung darlege und zu begründen suche, so soll dies dem Hrn. Verf. beweisen, welche allgemeine Bedeutung und Wichtigkeit ich seinen Untersuchungen beilege, und wie ich nur wünsche unter den Kennern der Dante-Literatur eine nochmalige Prüfung einzelner Deutungen zu meiner Belehrung zu veranlassen. Sehr dankbar wird Jeder Herrn Blanc sein für die Erklärung von *lontana*, lange, von der Zeit gebraucht (II, 60), *allettare* locken (II, 122), *augel* Falke (III, 117), für das Licht, das er über die dunkele Geschichte des Papstes Anastasius verbreitet (XI, 8), für die Erklärungen und Notizen bei *bulicame* (XIV, 79). Der Hr. Verf. hat sich ausdrücklich versagt, auf die allegorische Erklärung einzugehen, und so halte ich es auch für Pflicht, diese selbst da bei Seite zu lassen, wo sie mir zur besseren Begründung mancher Deutungen gelegen scheinen könnte..

I, 7. Das *tanto è amara* möchte ich gegen Herrn Blanc's Meinung ganz einfach auf *cosa dura* beziehen: „zu sagen, wie dieser schreckliche Wald war, ist fast so bitter als der Tod.“ Gegen den Einwurf mancher Ausleger, warum er denn doch davon rede, ist eigentlich gar nicht zu antworten; er redet sehr oft davon in der ganzen Hölle und im Fegfeuer, man mag nun die *selva* erklären, wie man wolle. Man könnte eben so gut fragen, warum Dante das ganze Gedicht geschrieben habe, worin so viele schreckliche Dinge vorkommen. In dem Wald fand er die drei feindlichen Thiere — das war das Schlimme darin — aber auch das *bene*, das Heil, nämlich den Virgil, der ihn rettete und auf Geheifs einer höhern Macht ihn zur Kenntnifs seiner selbst und der irdischen Ordnungen leitete. Die irdischen Ordnungen lernte Dante aus dem Anblick der Unordnungen kennen, deren dreifache Quelle durch die drei Thiere dargestellt ist, daher auch Hölle und Fegfeuer in drei Abtheilungen zerfallen. In die weltlichen Unordnungen war er bis zu seiner Rettung selbst ver-

strickt, daher ist es ihm fast so bitter wie der Tod davon zu reden.

V. 42. *La gajetta pelle* ist wohl das allein richtige. Die Lesart *alla g. p.* scheint mir mit H. Blanc eine höchst sonderbare und gezwungene Construction zu geben. In der erst gegebenen Lesart sind aber die drei Subjecte des Satzes auf ganz natürliche Art neben einander gestellt, und es kann selbst bei mehrmaligem Lesen kaum Jemandem einfallen, sie von einander zu trennen, um einen verzwickten, und, wie Hr. Blanc ganz richtig bemerkt, sprachwidrigen Ausdruck zu erzwingen.

V. 115—117 mufs ich das *seconda morte* dem Herrn Verf. entgegengesetzt als den zweiten Tod, den Tod des Christen, erklären, wie ihn nach der Legende der aus dem Limbus durch einen Papst befreite und ins Leben zurückgebrachte Kaiser Trajan erlitt, der wegen seiner Gerechtigkeit getauft und dann in diesem zweiten Tod ins Paradies versetzt wurde. Dieser zweite Tod steht allerdings in keinem Zusammenhang mit den Verdammten in der Hölle, aber gewifs in sehr nahem mit den grofsen und tugendhaften Heiden des klassischen Alterthums, die, weil sie Christum nicht kannten, an einem lichten Ort vor der Hölle ihre Zeit in Sehnsucht zubringen. Gerade bei Erwähnung des Trajan im Paradies (XX, 116) kommt der Ausdruck *seconda morte* wieder vor. Trajan war aber der einzige unter den Heiden, dem diese *seconda morte*, wonach sich alle sehnen, vergönnt war. Beide Arten von Seelen, die Verdammten und die Heiden, sind aber auch in dieser Stelle genau von einander unterschieden, schon durch die Worte *udirai* und *vedrai*: „du wirst das Geschrei der Verzweifelten hören, du wirst die klagenden Geister des Alterthums sehen, wo jeder nach dem zweiten Tod jammert." Bei den Verdammten war das Geschrei der Verzweiflung das Eindringlichste für Dante, bei den antiken Weisen und Helden imponirte ihm mehr die hehre Gestalt.

II, 22. Die Erklärung des Ausdrucks: *a voler dir lo vero* als eine Berichtigung der Virgilischen Vorstellung vom römischen Weltreich ist sehr schön, und bezeichnet meines Erachtens ganz genau die Anschauung von der Weltordnung, die Dante in seinem Gedicht darlegen wollte. Durch diese scharfsinnige Erklärung wird das ganze Verhältnifs des römischen Dichters und Führers durch Hölle und Fegfeuer zu dem noch viel höher strebenden christlichen Dante in ein helles Licht gesetzt und die früher kaum beachtete Stelle äufserst wichtig.

V. 50. *Sospesi*, noch in nicht ganz und für ewig festgesetztem Zustand, so dafs vielleicht noch eine günstige Wendung für sie zu hoffen ist, wonach sie sich auch immer sehnen. Ich nehme gern diese Erklärung an, besonders da sie vortrefflich unterstützt ist. Aber von dem *porta della fede* (IV, 36) statt *parte* kann ich mich immer noch nicht trennen, obgleich der Hr. Verf. in seiner Darstellung unbesiegbar scheint.

IV, 69. *Vincia*. Bei dieser Stelle bin ich mit Hrn. Blanc nicht einverstanden. Ich möchte lieber mit den wenigen Commentatoren verstehen: „das Feuer oder Licht (der lichte Ort) war von einer Halbkugel von Finsternifs umgeben". Es scheint das allernatürlichste Bild. Wenn in der Nacht ein Feuer auf dem Erdboden ist, so gestaltet die dunkele Luft ein Gewölbe wie eine Halbkugel um den Lichtglanz. Die Erklärung und Uebersetzung der meisten Ausleger: „als ich ein Feuer sah, welches eine Halbkugel von Finsternifs überwand", ist etwas trivial. Dafs das Licht die Finsternifs besiegt, ist doch zu natürlich, als dafs diese Eigenschaft als poetischer Beisatz gebraucht werden dürfte. Das Feuer konnte auch keine Halbkugel von Finsternifs besiegen, weil es nicht die ganze Hölle erleuchtete, die man allenfalls als Halbkugel darstellen könnte, und weil Dante besonders gesagt hat, dafs sie in dem ersten Kreis oder Ring (cerchio) der Hölle waren.

V, 58 und 59. Das *Sugger dette* bei der Semiramis scheint sehr kurz abgefertigt zu sein, und doch hätte es eigentlich mehr Bedeutung als das gewöhnlichere *succedette*. Ich habe in meinen „Studien über Dante" S. 81 angedeutet, dafs die Wollüstigen, die im ersten Kreis bestraft werden, in drei Schaaren abgetheilt sind, nach den drei Arten von Sünden, zu welchen die sinnliche Liebe verlocken kann, und dafs diese unter drei Vorsteherinnen von einander abgesondert büfsen. Diese drei Vorsteherinnen sind, da sie Symbole der Laster darstellen, wie in allen Kreisen aus dem Alterthum gewählt, Dido, Cleopatra und Semiramis. Dido scheint diejenigen zu bezeichnen, welche die sinnliche Liebe zur Untreue gegen den Gatten verleitet hat, Cleopatra diejenigen, welche sich den übertriebenen natürlichen Ausschweifungen ergeben haben, aber Semiramis diejenigen, welche durch ihre Gelüste ganz in viehische und unnatürliche Ausschweifungen versunken sind. Dahin würde auch ganz klar die unnatürliche Vermischung einer Mutter mit ihrem Sohn gehören. Was Virgil dem Dante von ihr sagt, würde auch ganz zu diesem La-

ster passen. Die Begattung einer Mutter mit ihrem Sohn mufste durch ein Gesetz eines Despoten vor den Völkern gerechtfertigt werden (*libito fe' licito in sua legge*). Nachdem Virgil diese Sanctionirung der Blutschande als den tiefsten Grad der Versunkenheit in der Wollust angeführt hatte, sagt er: und dies Gesetz gab Semiramis, von welcher man erzählt, dafs sie den Ninus säugte und seine Gemahlin war. Gerade dies erklärt, warum sie das Gesetz gab. In Justin's Geschichte heifst freilich der Sohn Ninyas. Aber es ist auch noch gar nicht gesagt, dafs Dante diese Charakteristik der Semiramis aus dem Justin genommen hat. Wir kennen noch gar nicht alle die sagen- und legendenhaften Quellen, aus denen Dante seine Kenntnifs des Alterthums genommen hat, und so müssen wir, obgleich wir die Geschichte besser kennen, gar Vieles so hinnehmen, wie es Dante gewufst hat oder für seinen Zweck hat brauchen wollen. — Dagegen scheint mir die gewöhnliche Lesart *succedette* im höchsten Grade unverständlich zu sein. Denn es hat doch sehr wenig Sinn, dafs von der Semiramis, nachdem ihr Laster kaum halbverständlich angedeutet war, nun dem wifsbegierigen Dante weiter nichts gesagt wird, als dafs sie die Gemahlin und dann die Nachfolgerin des Königs Ninus war. Deswegen stak sie doch wohl nicht im Kreise der Wollüstigen und noch weniger war sie das Symbol der niedrigsten Versunkenheit in diesem Laster. Ein reiner Unsinn läge aber auch noch darin, dafs Virgil sie erst als Nachfolgerin des verstorbenen Ninus und dann als seine Gemahlin anführt.

VI, 52. Es hat uns gefreut zu lesen, dafs der Hr. Verf. hier die Ehre des Ciacco und des Dante wegen des politischen Gesprächs beider hergestellt hat gegen den Tadel einiger Ausleger und besonders des Ginguené. Die ältesten Ausleger, welche Dante am nächsten standen, reden von Ciacco als einem gar nicht unbedeutenden Mann in Florenz, und ein moderner Dante würde wahrscheinlich auch die Seele manches tüchtigen Staatsmannes der neuern Zeit in diesen Kreis schicken. Hr. Ginguené aber, nach seinem schmählichen Benehmen als französischer Gesandter gegen den König und die Regierung von Piemont, ist in Betreff des Anstöfsigen oder Schicklichen keine grofse Autorität.

V. 115. Der Hr. Verf. hat mit unabweisbaren Gründen dargethan, dafs Dante hier nicht den griechischen Plutus, den Gott des Reichthums, sondern den allgemein bekannten Pluto gemeint habe. Nur ungern fügte ich mich dieser Autorität, die allerdings dadurch Gewicht erhält, dafs die ältesten Ausleger auch nichts

von dem Plutus wufsten. Der alte Beherrscher der Unterwelt pafst als Symbol zu den Geldsündern gar nicht, während der Gott des Reichthums hier gerade seine rechte Stelle hätte, und ich hoffe immer noch, dafs der Beweis gelingen werde, dafs Dante auch den Plutus gekannt habe.

VII, 1. Es war zu erwarten, dafs der Hr. Verf. sich nicht abmühen würde, eine Erklärung dieses ganz unerklärlichen Ausrufs zu versuchen. Aber dankenswerth ist es, dafs er hier die hauptsächlichsten verschiedenen Auslegungen älterer und neuerer Commentatoren neben einander gestellt hat.

Die Schlufsbemerkung zum 7. Gesang weist sehr richtig die Sünden, die im fünften Kreis, in dem heifsen Strom gestraft werden, nach. Unter den Zornigen werden als Gegensatz die aus Feigheit und Trägheit Verdrossenen, zu allem Guten Unfähigen bestraft, nicht die blofs mit krankhafter Grämlichkeit Behafteten.

VIII, 1. *Io dico seguitando.* Der Hr. Verf. bezweifelt hier mit Vielen die Geschichte des Boccaccio, wonach die ersten Gesänge der Divina Commedia nach Dante's Verbannung lange verborgen gelegen hätten, und dem Dichter erst nach mehreren Jahren zugeschickt worden wären, worauf er dann fortgefahren hätte, an seinem Gedichte zu arbeiten. Ich mufs gestehen, dafs mir die Sache nicht so zweifelhaft vorkommt. Dafs Dante bei seiner Verurtheilung und Verbannung nicht in Florenz war, ist bekannt, ebenso, dafs er nicht wieder nach Hause kam und also seine Sachen nicht ordnen konnte, ehe sein Haus geplündert wurde. Dafs er seine Gedichte auf seinen politischen Sendungen mit sich herumgetragen hätte, ist nicht wohl anzunehmen. Dafs er aber schon den Plan zu seinem Gedichte gefafst hatte, und also ebenso gut auch schon einige Gesänge geschrieben haben konnte, beweist die zweite Strophe der ersten Canzone der Vita nuova ganz deutlich, wo Gott den die Beatrice in den Himmel verlangenden Engeln sagt: Da unten ist Einer, der sie zu verlieren fürchtet, und der in der Hölle den Verdammten sagen wird: ich sah die Hoffnung der Seeligen. Dante schrieb diese Stelle ungefähr im 25. Jahre, also um das J. 1290. Er mufs also schon vorher wenigstens die Idee der Div. Commedia gefafst und den Plan derselben beendigt haben. Nach seiner Aeufserung am Ende der Vita nuova verschob er die Fortsetzung seines Gedichts, bis er die Tiefe der Philosophie und Theologie ergründet haben würde, und dies geschah nach dem Convito II, 13 dreifsig Monate nach Beatricens Tod. Also fiele der Anfang der Ausführung seines

Gedichts in das J. 1295, und Dante wurde verbannt 1301 und kam zu Malaspina 1306. Ob nun gerade die sieben ersten Gesänge oder mehr oder weniger beendigt war, läfst sich durch die Kritik nicht bestimmen. Da sich aber die Hauptsache von Boccaccio's Aussage aus Dante's eigenen Schriften bestätigt, so ist kein Grund an dem Uebrigen zu zweifeln. Freilich sagt Dante in dem Gedicht, dafs er im J. 1300 in jenen Wald gekommen sei, und verkündigt Thatsachen, die erst nach dieser Zeit geschehen sind. Allein es wird von Vielen gewifs mit Recht behauptet, dafs er bei Wiederaufnahme des Werkes oder auch noch später den ersten Gesang noch einmal durcharbeitete, was uns die Anhäufung und Verwirrung der Allegorien wohl bestätigen könnte, sowie er wahrscheinlich auch im 6. Gesang die Rede des Ciacco veränderte oder verlängerte.

IX, 43. *Erine* scheint mir glücklich gegen einige alte Ausleger vertheidigt. Nur finde ich es nicht mit dem Herrn Verf. auffallend, dafs die Proserpina, die heidnische Göttin der Unterwelt, hier genannt wird. Sie kommt eigentlich gar nicht selbst hier vor, sondern Dante sagt nur, dafs Virgil, der von der christlichen Mythologie nichts wufste, aber die heidnische Herrscherin der Unterwelt und ihren ganzen Hofstaat sehr genau kannte, sogleich die auf dem Thurm emportauchenden Gestalten als die Dienerinnen der Proserpina, die Erinnyen erkannt, dem Dante gezeigt und benannt habe. Die Proserpina war aber nach Virgil's Vorstellung, wie sie der christliche Dante in Worten wiedergab, *Regina dell' eterno pianto.*

Mögen diese wenigen Entgegnungen dem Herrn Verfasser beweisen, welche grofse Bedeutung ich seinem Unternehmen beilege, und mit welchem Interesse ich mit gewifs allen Dantefreunden der Vollendung desselben entgegensehe.

Heidelberg. E. Ruth.

Canti popolari toscani raccolti e annotati da *Giuseppe Tigri.* Seconda ediz. novamente ordinata e accresciuta, aggiuntovi un repertorio di vocaboli e modi dell' uso non registrati dalla Crusca. Volume unico. Firenze, Barbèra, Bianchi e Comp. 1860 (LXXVII und 395 Seiten 8°; erste Aufl. 1856, XL und 415 Seiten).

Wie der Geschmack immer gröfser werdender Kreise und die Vorliebe der literarischen Forschung unserer Tage erwarten

liefsen, wie zudem der emsige Sammlerfleifs des Herausgebers und seine und des Verlegers Sorge für ansprechende innere und äufsere Ausstattung der lieblichen Ausbeute verdienten, ist nach ziemlich kurzer Zeit eine zweite Auflage der durch Jakob Grimm in Deutschland so freundlich eingeführten Sammlung nothwendig geworden. Ich gebe hier in wenig Worten an, wodurch sich dieselbe von der ersten unterscheidet und knüpfe daran einige Bemerkungen.

Die inhaltreiche Vorrede ist durch Eintheilung in 19 Abschnitte übersichtlicher gemacht worden und hat an mehren Orten willkommene Zusätze erhalten; sie gedenkt z. B. der spärlichen Reste alter an geschichtliche Ereignisse sich knüpfender Volkslieder, sowie solcher, die den Bewegungen der Jahre 1847 und 1859 ihre Entstehung danken; Herr Tigri wirft bei diesem Anlasse einen Blick auf die politische Dichtung Italiens in den letzten Decennien, welche — und das verdiente besonders Beachtung — unter Anderem den Versuch gemacht hat, sich nach Inhalt und Form dem Volksliede möglichst innig anzuschliefsen; ich habe selbst das Vergnügen gehabt, sowohl Herrn Tigri als Herrn Francesco dall' Ongaro aus Venedig Rispetti vortragen zu hören, welche sie bei Anlafs der jüngsten Ereignisse verfafst haben und von denen besonders die des Letzteren sich durch frische und volksthümliche Auffassung auszeichneten; von demselben Verfasser erschienen welche in der Rivista di Firenze 1848. Auch die Besprechung des Tanzliedes ist erweitert und von improvisirten Gesängen der armen Beatrice di Pian degli Ontani sind ungemein ansprechende Proben eingereiht worden.

Was die Sammlung selbst betrifft, so hat Herr Tigri dies Mal die Disgrazie della Mea weggelassen und ich denke er hat wohl daran gethan; es hatte dieses lange Gedicht keinen poetischen und nur insofern überhaupt einigen Werth, als es in seinen 111 Stanzen manche nunmehr veraltete und zum Theil unverständliche Wörter des Gränzgebietes zwischen dem Modenesischen und dem Pistoiesischen enthielt; Volksdichtung war es nicht. Dafür ist die Zahl der Rispetti und Stornelli, dem Inhalte nach geordnet, so gut es anging, beträchtlich angewachsen und das ist mehr als Ersatz für jene Einbufse. Die erklärenden Anmerkungen sind dieselben geblieben oder wenigstens in gleicher Weise gehalten wie in erster Auflage. Wäre es nicht zweckmäfsig gewesen, wie das Eigenthümliche des Wortschatzes, das übrigens in den 4 Seiten des Anhanges kaum erschöpft sein wird, so auch die Abweichungen in den Lautverhältnissen und den Abwandlungen übersichtlich zusammen zu stellen, anstatt hundert Mal zu wiederholen „troncamenti del volgo da non usarsi" und Aehnliches? Es wäre geringe Mühe, die wenigen Verschiedenheiten von der gegenwärtigen Schriftsprache, die noch mehr zusammenschmelzen, wenn man neben die Volksdichtung die älteste Kunstdichtung hält, hervorzuheben; ich meine z. B. die Vocaleinschiebung in venissate, poterò, avirò, vedaréte, die Vocalausstofsung in

drò (darò), strete (starete); das Schwanken des Auslautes zwischen *e* und *i*, l'avversieri (Sing., die Schriftsprache hat, durch das l'a des Anlautes verleitet, dem Worte weibliche Endung gegeben), cavalieri (Sing.), io avesse, egli avessi, le stagione, parole umile; die verschiedenen Weisen das Auslauten auf betonten Vocal zu vermeiden in piune, virtune, mene, benignitane, noe, tree, tee, giue, und hinwieder das Abfallen des tonlosen Endvocals nach betontem Vocale oder nach Liquida in mi (mia), su (sua), du (due), lu (lui), va (vai), *i* oder *e* (io), com (come), oder tonloser Anfangssilben in tavia (tuttavia), ete (avete), oder Vocale in namorato, gni (ogni), sogar bigna, gna aus bisogna; das Hervortreten eines *d* zwischen scharf gesprochenem *n* und folgendem *e*: indela faccia (in illa, ital. nella), inde' capelli (nei c.), während sich auch noch innel levante findet (so vielleicht andare aus adnare, annare; indorare aus innorare; vielleicht gar indarno aus inn Arno, vgl. in den Wind); das Eintreten des *d* zur Verhütung des Hiatus in siccome fece Deva (Eva), oder im Anlaute decco (ecco); daher könnte auch das *d* in desso seinen Ursprung haben, wenn es nicht ein Rest verbaler Endung ist (è desso = es*t*ipse, wie man bisweilen ched è (qui*d* est) hört). Von besondern Conjugationsformen wären etwa zu merken: viense (venne), dann rimanei (rimasi), rispondè (rispose), nascè (nacque), vedei (vidi), stei (stetti); ferner venghi (vieni), mantenghi (mantieni), cinghi, tinghi, dichi (cingi etc.); avemo nebst facemo, potemo für abbiamo etc.); vol*i*vo, accorg*i*vo, av*i*vo (volevo); veddi (vidi); eramo, erate (= eramus, eratis); famo (fácimus); via (ibam), vissi (ivissem); criso (creduto). Von Declinationsformen sind zu beachten die Plurale le alia (ali), le piaggia (piaggie), le prata (prati); mia, tua, sua (für beide Geschlechter); gli im Dat. Plur. für loro (= illis), auch in der Schriftsprache nicht selten. Die nicht minder merkenswerthen syntaktischen Besonderheiten der Volkssprache lassen sich weniger leicht in Kürze andeuten.

Noch will ich erwähnen, dafs die florentinische Zeitung la Nazione (11. Sett. 1860) eine kurze Besprechung der zweiten Auflage der Tigrischen Sammlung gebracht hat. Dieselbe ist A. d'A. unterzeichnet und hat wahrscheinlich zum Verfasser Herrn Alessandro d'Ancona, welcher 1858 und 1859 in sehr gerühmten Artikeln der Rivista di Firenze die italienische Volksdichtung behandelt hat und sich nach einer Anmerkung in H. Tigri's Vorrede mit der Geschichte derselben beschäftigt. Er spricht in der angeführten Nummer unter Anderm den Wunsch aus, es möchte eine kundige Hand sich an die Sammlung der weiteren dichterischen Erzeugnisse des Volksgeistes machen, nämlich der canzonette quasi tutte amorose, der poemetti oder storie (di argomento storico o romanzesco), der giostre oder rappresentazioni (oder maggi), und der tradizioni und novelle. Jene Canzonette sind dem Versbaue nach freier und mannichfaltiger und stehen auch darin unsern Volksliedern näher, dafs sie ihre besonderen rhythmischen

Singweisen haben und nicht blofs recitativisch vorgetragen werden, wie es bei den Rispetti und Stornelli der Fall ist. Hieher gehört z. B. das folgende:

1. Voglio far una cassa fonda :,:
Per poter friumfriumfri :,:
Per poterci star in tre.

2. Il mio babbo e la mia mamma :,:
E il mio ben friumfriumfri :,:
E il mio ben sempre con me.

3. E in fondo di questa cassa :,:
Io ci vo' friumfriumfri :,:
Io ci vo' piantar un fior.

4. Egli è il fiore della rosina :,:
Che gli è mor friumfriumfri :,:
Che gli è morta per amor.

Dem was H. Tigri über die giostre beibringt, wird nicht viel beizufügen sein; ich habe selbst am 12. August dieses Jahres in Viareggio, einem toscanischen Seestädtchen, einer giostra zu Gunsten von Sicilien beigewohnt; die Schauspieler waren, wie man mir sagte, Handwerker aus Pietrasanta, sie sangen (recitativisch) ihre Endecasillabi mit vielem Feuer, unterstützt von einem suggeritore, der mit dem Buche in der Hand von Agamemnon zu Menelaos, von diesem zu Kalchas oder zu dem Chore der griechischen Helden lief und Allen sichtbar und hörbar Fragen und Antworten lieferte. Was Sagen und Mährchen betrifft, so scheint H. Tigri auch hierauf seine Aufmerksamkeit gerichtet zu haben, und bei der grofsen Zahl seiner Bekanntschaften im Gebirge wird es ihm auf seinen Schulinspectionsreisen nicht schwer werden, neue Sträufser zu pflücken. Um wieder auf Herrn A. d'A. zurückzukommen, so scheint es ihm ziemlich sicher, dafs die ital. Provinzen den jetzigen Volksgesang aus der Toscana erhielten, dafs er aber sizilischen Ursprungs ist. Die Zeit dieses Ursprungs fällt nach ihm mit derjenigen des ersten Erscheinens der ital. Sprache zusammen und ist das XIV. Jahrhundert; einen weiteren Beweis für dies ziemlich hohe Alter findet er in dem frühen Auftreten der poesia rusticale unter den letterati (Luigi Pulci, Lorenzo de' Medici, Poliziano), die sich an ein im Volke schon Vorhandenes angeschlossen haben mufs. Er will nicht gestatten, mit Heyse (in der Zeitschr. f. Völkerpsych.) von der Beschränktheit des Gesichtskreises, welche der Gesammtcharakter der ital. Volkspoesie verräth, auf den gegenwärtigen Stand des geistigen Lebens bei den niederen Ständen zu schliefsen. „Unser Volk singt nicht, sagt er, es singt nach; es erfindet nicht, es wiederholt einen Liederschatz, der ihm durch Ueberlieferung theuer ist, und die Dichtung, der man gegenwärtig nachgeht, ist der letzte Wiederhall aus der Jugendzeit eines nunmehr zu ruhmvollerem Loose berufenen Volkes; ein Wiederhall, der beinahe erloschen in den Ebenen und Thälern am Arno, sich vor der fortschreitenden Civilisation der Gegenwart zurückzieht und hinaufflüchtet auf die steilen Höhen des Gebirges."

San Marcello in Val di Lima. Adolf Tobler.

Renaissance de la Poésie Provençale à Toulouse au XIVe Siècle.

Depuis la mort du regrettable M. Fauriel, l'ancienne littérature du midi de la France est à peu près abandonnée chez nous. C'est vers le nord que se tournent de préférence les esprits dévoués à l'archéologie littéraire. Il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre. Malgré tout ce qu'on a pu dire, c'est de ce côté que se trouvent les plus beaux titres de gloire de nos vieilles muses, et les germes les plus féconds de notre littérature moderne. Pourtant, convenons-en aussi, il serait fâcheux que les Raynouard et les Fauriel demeurassent à jamais sans successeurs. Tout n'est pas dit sur cette littérature provençale, la première en date de toutes les littératures modernes et la principale source de quelques-unes d'entre elles. Elle a eu des apologistes et des adversaires, mais pas encore d'historiens. De là bien des lacunes, bien des jugements hasardés ou exagérés. Il faut combler les unes et réviser les autres. La tâche n'est pas facile, mais elle ne serait ni sans profit pour l'histoire ni sans gloire pour quiconque aurait le courage de l'entreprendre.

Un des points les moins étudiés de cette littérature c'est sa renaissance à Toulouse au commencement du XIVe siècle. Les recherches de M. Fauriel ne vont, comme on sait, que jusqu'à la guerre des Albigeois, où s'arrête en effet l'ancien mouvement littéraire dont Guillaume de Poitiers marque historiquement le premier pas. Mais la poésie provençale qui s'affaisse à cette époque sous l'action de diverses causes dont nous parlerons plus loin, ne disparaît pas sans retour. Après avoir langui pendant plus de soixante ans, elle se ranime à Toulouse grâces à l'institution du *gai-savoir*, et prolonge encore son existence jusqu'à la fin du XVe siècle. Comme toutes les renaissances, celle-ci n'est qu'un pâle reflet de la période antérieure. Avouons même que les monuments qu'elle a produits ne peuvent compter pour l'art et qu'ils n'offrent d'intérêt qu'à titre de monuments historiques. Mais enfin la poésie provençale a fait assez de bruit dans le monde pour mériter qu'on la suive

jusqu'à son dernier soupir, surtout lorsque son histoire se trouve liée à celle de la plus ancienne institution littéraire des temps modernes. Nous n'avons pas la prétention de traiter dans ce mémoire toutes les questions qui se rattachent soit à cette nouvelle poésie, soit à l'Académie dite aujourd'hui des jeux floraux. Notre ambition se borne à jeter quelque jour sur deux ou trois points essentiels et à fournir des matériaux à l'historien futur de la littérature provençale. Et d'abord, à quelles causes faut-il attribuer la chute de la poésie des Troubadours? Succomba-t-elle sous le fer des croisés, ou bien faut-il chercher en elle-même le principe de sa décadence? Quels furent les caractères que revêtit cette poésie lors de sa renaissance à Toulouse? Enfin que faut-il penser de Clémence Isaure, fondatrice selon les uns, restauratrice selon les autres de l'institution qui, sous les divers noms de *Collége des sept Troubadours*, *Collége du gai savoir*, *Collége de l'art et de la science de la rhétorique française*, a déjà traversé près de cinq siècles et fonctionne encore de nos jours avec un certain éclat? Telles sont les questions sur lesquelles nous avons plus particulièrement porté notre attention et que nous allons traiter successivement dans cet écrit.

I.

Que la croisade contre les Albigeois ait détruit la civilisation du midi et changé la face des belles contrées où elle porta le ravage, c'est un fait reconnu de tout le monde et sur lequel il n'y a pas je crois à revenir. Les barons de Montfort remplacèrent les seigneurs du pays, apportant de nouvelles moeurs et une nouvelle langue, tandisque le clergé catholique proscrivait de son côté les éléments de cette civilisation hostiles à son pouvoir. Il semble donc superflu de rechercher si la poésie provençale fut ou non frappée de mort par un événement qui lui enlevait son public, ses protecteurs, sa liberté et son sol natal. Si elle vivait encore au moment où les croisés descendirent vers Toulouse, il est indubitable qu'elle fut enveloppée dans la destruction générale et étouffée dans le sang. Mais à cette époque cette poésie n'était-elle pas déjà en pleine décadence et la croisade contre les Albigeois ne serait-elle pas venue

fort à propos pour l'empêcher de mourir de sa belle mort? Voilà une question que l'on peut s'adresser avec d'autant plus de raison que M. Fauriel lui-même avoue que l'on aperçoit des traces de corruption dans Foulques de Marseille et d'autres Troubadours du commencement du XIII[e] siècle. Pour nous, nous pensons qu'il y a lieu de distinguer entre les différents genres en vogue à cette époque chez les Provençaux, et que si la recherche et l'affectation en avaient déjà corrompu quelques-uns au point de rendre inévitable une chute prochaine, d'autres au contraire étaient pleins de vie et d'avenir au moment où l'épée de Montfort et les rigueurs du clergé imposèrent silence aux Troubadours.

Indépendamment de la division en une multitude d'espèces d'après la forme du vers, la composition de la strophe, l'entrelacement des rimes et tous ces caractères extérieurs que M. Raynouard a analysés et définis avec tant d'exactitude, la poésie provençale admettait une autre division plus profonde en deux genres, le *trobar clus* ou *car* et le *trobar leu*, *leugier*, *plan*. M. Fauriel qui signale cette division en indique les fondements d'une manière assez vague. Pour en parler avec plus de précision, il n'aurait eu qu'à parcourir le traité de Dante *de vulgari eloquentia*, où elle se trouve exposée ex professo bien que sous des noms différents et avec la subtilité un peu pédantesque des docteurs de l'époque. Après avoir distingué deux langues, l'une vulgaire proprement dite, l'autre vulgaire illustre ou cardinale, Dante pose en principe que la langue illustre doit être exclusivement réservée pour les sujets nobles, c'est-à-dire pour la bravoure, l'amour et la vertu. En outre ces sujets doivent être traités dans le mode ou style qu'il appelle *tragique* et qui est celui où l'on réunit la profondeur des pensées, la noblesse des vers et la hardiesse des tours de phrase à l'heureux choix des mots. Enfin cette langue illustre, ces sujets nobles, ce style tragique ne s'accommodent guère que d'une seule forme, la chanson, qui produit par elle-même et sans aucun accompagnement tout son effet, et qui peut comprendre tout ce

qu'il y a de plus excellent dans l'art. La réunion de ces éléments constitue le genre le plus noble, le plus relevé, le seul qui mérite à proprement parler le nom de poésie. Il a été principalement illustré chez les Provençaux par Bertrand de Born, Arnaud Daniel, Gérard de Borneil; chez les Italiens par Cino de Pistoia et son ami. (Cet ami est Dante lui-même.) Quiconque y réussit mérite le nom de poëte aussi bien que les Virgile et les Horace, bien qu'il écrive en langue vulgaire.

Voilà le *trobar car* ou *clus* des Troubadours[1]). Il va sans dire que tout ce qui est en dehors de ce genre constitue chez les Troubadours le *trobar leu* et, dans le traité de l'éloquence vulgaire, le genre comique. Ajoutons que parmi les trois sortes de sujets assignés à la chanson, l'amour tenait le premier rang dans l'estime de tous, et que la chanson d'amour était placée dans une sphère très élevée et à part. Or si nous jetons maintenant les yeux sur l'ensemble des productions de la muse provençale au commencement du XIIIe siècle, c'est précisément dans le genre *car* et plus particulièrement encore dans la chanson d'amour que nous remarquerons des signes manifestes de corruption. Les conditions sévères que l'usage et le goût public avaient faites à ceux qui *trouvaient d'amour* ne sont plus considérées que comme des jeux d'écolier. On multiplie à plaisir les entraves, et le mérite de la difficulté vaincue passe avant tout autre. Le poëte conçoit et dispose son sujet non en vue d'exprimer et de transmettre de son mieux l'émotion qu'il est censé éprouver, mais de manière à y faire entrer toutes les curiosités, toutes les subtilités de l'art. La profondeur devient de l'obscurité, la hardiesse de l'extravagance, la noblesse de l'emphase, le choix des mots un purisme ridicule. Une altération plus grave est celle du thème lui-même. On conserve les mêmes termes, la même phraséologie; mais souvent ce n'est plus l'amour chevaleresque que le poëte entend exprimer, les idées po-

---

[1]) Die hier gegebene Auffassung des *trobar clus* vermögen wir nicht zu theilen, obschon allerdings in der Epoche gerade, um die es *hier* sich allein handelt, der dunkle *Stil* die prov. Canzone beherrschte. Zu einer ausführlicheren Erörterung hoffen wir später eine Gelegenheit zu finden. D. Herausg.

litiques, religieuses, philosophiques se glissent à la place de cet antique sentiment lequel passe à l'état de forme allégorique et ne sert plus que de vêtement à des pensées de tout ordre. Et le public applaudit à ces nouveautés, et Arnaud Daniel qui se distingue entre tous par son obscurité et sa recherche, est cité par Dante comme un modèle et proclamé plus tard par Pétrarque le grand maître dans l'art d'aimer.

Telle était l'état de la chanson dès les premières années du XIIIe siècle. Et si l'on veut voir plus clairement encore combien ce genre était à jamais perdu en tant que genre poètique, on n'a qu'à considérer ce qu'il devint un siècle plus tard entre les mains de Dante et de ses amis. Que l'ardent Gibelin et le chrétien mystique ait renfermé dans ses chansons d'amour des opinions qu'il n'aurait pu émettre sans voiles, c'est ce que nous croirons sans peine. Ces pièces absolument inintelligibles pour nous, étaient comprises des initiés, des fidelles d'amour, comme ils s'appelaient. Mais enfin ces formules algébriques, cette langue de convention, ce n'était plus de la poésie. Ce résultat était, du reste, inévitable. Soit que l'amour chevaleresque nous vienne de l'Orient comme on l'a prétendu et comme c'est notre opinion, ou bien qu'il soit un fruit du sol, on ne peut disconvenir qu'il ne présente quelque chose de factice, et que pour en être atteint il n'y fallut mettre une certaine bonne volonté. Un amour exalté, enthousiaste et toutefois sans but déterminé ne peut être inspiré que par un Dieu; encore faut-il qu'il tombe dans le coeur d'une Sainte Thérèse. Aussi la mode n'en pouvait être longtemps, et si, comme tout porte à le croire, cet amour commença à former une partie importante du bagage chevaleresque vers la fin du XIe siècle, il n'est pas surprenant qu'au commencement du XIIIe on en fut déjà revenu et qu'on ne le considérat déjà plus que comme un jeu d'esprit.

Mais si la chanson d'amour et le genre *car* tout entier était frappé au coeur dès cette époque, il n'en était pas ainsi du genre *leugier*. La pastorale et la satire qui sous le nom de *pastourelles*, *vergières*, *sirventes*, *prezian-*

ças, en formaient les principales variétés, avaient conservé toute leur fraîcheur primitive. La nature et les événements contemporains fournissaient les sujets de ces sortes de pièces; et c'était là un thème qui ne pouvait ni vieillir ni s'altérer. De plus la pastorale n'étant pas assez noble ne méritait pas d'être parée, et la satire qui était le plus souvent une attaque personnelle, choisissait dans l'arsenal de la langue non les armes les plus brillantes mais les plus meurtrières. De là une netteté, une vérité, une rigueur d'expression et de forme qui avait depuis longtemps disparu de la chanson et qui est loin de sentir la décadence. Il y a plus, c'est que la poésie provençale, en se mêlant ainsi plus fréquemment à la vie active, tendait visiblement à s'échapper des vieux cadres et à s'ouvrir des voies nouvelles. La remarquable chronique des Albigeois est de l'an 1210, et l'on treuve dans *Nath de Mons* de véritables lettres politiques adressées au roi d'Aragon Jacques Ier. Il serait téméraire de vouloir conjecturer quelles auraient été les destinées de la poésie provençale sans la catastrophe qui la frappa. On ne saurait dire si la corruption du genre le plus noble aurait fini par gagner l'ensemble, ou si la vigueur des genres réputés inférieurs n'aurait pas tout sauvé. Mais ce qui ne nous paraît pas contestable, c'est que ces derniers se trouvaient dans d'excellentes conditions de durée et même de progrès au moment où les Troubadours, dont le sort était lié à celui de leurs patrons, périrent ou se dispersèrent avec eux après la bataille de Muret.

II.

Bannie des contrées où elle avait pris naissance, la poésie provençale trouva un refuge en Catalogne. Mais ce refuge que le zèle de Saint Raymond de Peñafort rendait d'ailleurs fort précaire, n'était pas après tout la patrie. Il y avait là un idiôme national qui s'élevait précisément à cette époque au rang de langue littéraire et s'emparait de la faveur publique [1]). La poésie provençale déclina donc rapidement et se tut vers la fin du siècle, au-delà, comme

[1]) Voir notre Essai sur l'histoire de la littérature Catalane, Pages 8 et s.

en-deçà des Pyrénées. Son silence ne fut pas pourtant de longue durée. En l'année 1323, dans un jardin de la rue des Augustins à Toulouse, elle éleva de nouveau la voix pour convoquer à une solennité ce qui pouvait lui rester encore de fidèles. Mais combien elle était changée! Ce n'était plus cette folle personne qui courait jadis les châteaux et les villes agitant des grelots, décochant des flèches, rieuse, mordante, langoureuse, selon l'occasion, peu soucieuse surtout des choses saintes. Elle s'annonçait au contraire comme une innocente distraction de bonnes gens, comme un honnête plaisir de dimanche que les plus rigides ne sauraient blâmer. Ce sont sept bourgeois prenant le titre de *très gaie compagnie des Troubadours de Toulouse* qui invitent les amis et camarades à qui le savoir est donné, à venir disputer le premier dimanche de mai de l'année suivante une violette d'or fin qu'ils promettent d'adjuger à l'auteur du meilleur chant. Le lieu indiqué pour la réunion est un endroit merveilleusement beau, dit la circulaire, où les sept ont l'habitude de se réunir pour se communiquer leurs compositions et se corriger mutuellement.

Als onorables e als pros
Senhors amichs e companhos
als quals es donat lo sabers

. . . .

La sobregaya companhia
dels set trobadors de Tolosa
salut, e mes vida juyosa.

. . . .

Perque nos set seguen lo cors
dels trobadors que son passat
havem a nostra voluntat
un loc maravilhos e bel

. . . .

Els pus dels Demenges de l'an
e no y suffrem re malestan
qu'ensenham lus lautre repren

. . . .

Donarem una violeta
de fin aur . . . .

. . . .

El barri de las augustinas
de Tolosa, nostras vezinas
M e ccc e XX e III [1]).

Suivent les signatures: Bernat de Panzac, donzell; Guilhem de Lobra, borgès; Berenguer de San Plancat; Peyre de Mejanaserre Cambiayres; Guilhem de Gontaut; Peyre Camo, mercadièrs; Mestre Bernat Oth, notari del veguer.

Tout est à remarquer dans ce curieux acte de naissance de l'institution Toulousaine; le nom des signataires, hommes établis, ayant pignon sur rue, ce qui vous garantit que la nouvelle poésie sera sage, point novatrice et qu'elle ne voudra pas se brouiller avec les puissances, — la prétention de continuer la vieille veine poétique, ce qui après la chute des moeurs féodales du midi ne pouvait aboutir qu'à une imitation servile, — le rappel de réunions antérieures qui permet de reculer de quelques années l'origine réelle de l'institution, et de concilier avec les pièces authentiques une assertion curieuse du marquis de Santillane, lequel attribue à un Troubadour catalan, Raymond Vidal de Besalu, la fondation du gai-savoir à Toulouse [2]). Ajoutons que la réunion due à l'initiative de simples particuliers prit tout de suite une teinte officielle par suite de la présence des magistrats de la cité et de la promesse qu'ils firent séance tenante de se charger à l'avenir des frais de la violette [3]).

Mais où l'on peut voir surtout les caractères de l'institution naissante, c'est dans les pièces qu'on y couronnait: La série de ces pièces est loin d'être complète. Celles que l'on possède et que l'on a imprimées en 1843 [4]) ont été extraites de trois manuscrits ou registres conservés

---

[1]) Extrait du manuscrit n° 2 des lois d'amour où la circulaire des sept premiers mainteneurs est citée en entier.

[2]) El consistorio de la gaya sciencia se formó en Francia en la cibdat de Tolosa por Ramon Vidal de Besalu. (Voir la lettre du marquis dans Sanchez Poés. ant. au XV[e] siècle.)

[3]) Cazeneuve — Origine des jeux floraux, 1659.

[4]) Las joyas del gay saber. — Les joyaux du gai savoir (et non les joies — le mot joya est encore usité dans le sens de *joyau*, *bijou* dans le Roussillon) Toulouse 1843.

aux archives de l'Académie des jeux floraux, où elles se trouvent mêlées à un grand nombre d'autres pièces étrangères aux concours. Le registre n° 1, dont l'écriture est du XIVe siècle, a fourni les pièces couronnées en 1324, 1325, 1333, cette dernière fort mutilée. Le registre n° 2, ouvert en 1458 renferme 1° Dix pièces antérieures à cette date, 2° La série complète depuis 1458 jusqu'en 1484; enfin le registre n° 3 dont l'écriture ne remonte pas au-delà du XVIe siècle, ne contient que quatre pièces ayant rapport au concours. Encore en est-il deux qui se trouvent déjà dans le manuscrit n° 2, et une troisième qui ne fut point couronnée. C'est la fameuse chanson de la Dame de Villeneuve qui fut présentée au concours de 1496 [1]). Nous aurons à nous occuper plus tard de cette chanson aussi bien que de la quatrième pièce qui valut l'églantine à son auteur en 1498.

Un premier fait à remarquer, c'est que pendant les trente premières années de 1324 à 1355, il n'y eut qu'une seule fleur, la violette, et qu'un seul genre admis, le genre élevé, celui que Dante considère comme le genre essentiellement poétique, en un mot le genre *clus*. Ce n'est qu'en 1356 que les mainteneurs dans une circulaire en vers où ils annonçaient la publication des *lois d'amour*, déclarent joindre à la *violette* qui demeure toujours le premier prix, un souci pour la meilleure ballade, et une églantine pour les sirventes, pastourelles, vergières et autres pièces de même espèce:

> Per vers o per canso mays neta
> de fin aur una violeta
> e aço meteis per descort
> e per mais creisser lo deport
> d'aquesta festa, dam *per dança*
> ab gai so per dar alegransa,
> una *flor de gaug* d'argen fi;
> e per *sirventes* altresí
> e *pastorelas* e *vergieras*
> e altras d'aquestas manieras
> a cel qui la fara plus fina
> donam una flor d'eglantina.

[1]) Rapportée en entier dans les notes des *joyas*, p. 278.

C'est donc par sa branche la moins vivante que la poésie provençale s'efforçait de refleurir. On se souvient en effet que le genre *clus* était en décadence au commencement du XIIIe siècle. Encore ce genre reparaissait-il aujourd'hui fort mutilé. Il n'y a nulle trace d'amour profane ni de chanson de guerre dans la nouvelle poésie, au moins jusqu'au milieu du XVe siècle. La Sainte Vierge et la morale se partagent exclusivement les hommages des Troubadours. Nous n'avons pas de document qui prouve que le clergé ait fait ses conditions avant d'autoriser les concours du gai-savoir. On peut néanmoins conjecturer qu'il en fut ainsi, non seulement par la couleur religieuse des pièces, mais encore par des textes positifs tels qu'un article des *reglas de jutgar* qui défend de couronner les infidèles, les hérétiques, les excommuniés, ou bien encore par l'extrait suivant d'une circulaire des mainteneurs.

> Compas de rims la Gleyza no refusa
> car nos ad huell vezem que daquels usa
> himnes cantan . . . . .

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que si l'on peut dire avec vérité que l'ancien amour chevaleresque tendait déjà à se transformer en amour mystique vers le commencement du XIIIe siècle, le cours naturel des choses n'aurait pas suffi pour le conduire au point où nous le voyons au début de la renaissance, et que l'influence du clergé aussi bien que la condition sociale des fondateurs y contribua pour une bonne part.

Quant au fond de ces pièces, il est d'une nullité souvent niaise, et d'une monotonie insupportable. Le poëte semble n'en avoir aucun souci et ne le considérer que comme une matière à combiner des mots et des rimes. La même recette semble avoir servi pour les composer toutes; piller les vieux Troubadours et appliquer à la Vierge leurs formules laudatives et admiratives. Aussi la langue serait-elle d'une pureté irréprochable s'il y avait encore une langue, là où il n'y a plus d'idéès.

Tels sont les caractères que présente à son origine l'institution du gai savoir. Une trentaine d'années après

sa fondation, les *set senhors que jutjavan ses ley et ses regla e que totjors reprendian e pauc ensenhavan* [1]), chargèrent leur secrétaire Guillaume Molinier, de rédiger une poétique à laquelle ils joignirent sous le nom de *reglas de jutgar* [2]) une série de conditions dont, indépendamment du mérite des pièces, le collége devait tenir compte dans ses décisions. Cette poétique parut en 1350. Elle était accompagnée d'une circulaire en vers qui contenait outre l'annonce des deux fleurs nouvelles, la description du sceau qui venait de recevoir aussi quelques modifications:

Ed en lo mieg es en figura
Dona de molt nobla natura
Avinens e plazens e bella
e car leyaltats la capdella
ed en tots fets es honesta
corona porta sus la testa
de sobre grans virtuts ornada
ed es amors intitulada
Liberals es e gazardona
Lo seu fis amans e li dona
Una violeta d'aur fi
Car ab cor humil e accli
Un vers quel ha fait li presenta.

Les archives de l'Académie des jeux floraux possèdent deux manuscrits de l'oeuvre de Molinier. Le premier, chargé de ratures et de corrections, paraît n'être qu'un brouillon, une première épreuve. Il offre l'empreinte du sceau tel qu'il est décrit dans la circulaire. Le second qui est la rédaction définitive est également marqué du sceau. Mais la belle Dame appelée *Amor* est tout franchement la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras [3]). Du reste ni la publication des lois d'amour, ni l'admission de nouveaux genres au concours, ne changea rien à l'esprit de l'institution qui continuait d'être comme par le passé clérical et

---

[1]) Introd. aux lois d'amour.

[2]) Ms. inédit à la suite de celui des lois d'amour.

[3]) On a dit que le Troubadour qui reçoit la fleur est vêtu d'une robe de moine. C'est une erreur. — Ce Troubadour porte tout simplement le costume du temps.

routinier. Guillaume Molinier n'avait fait qu'appliquer à la vieille poétique les formes pédantesques de l'école et sous les titres de ballades, sirventes etc. c'est encore la Vierge et les banalités morales des chansons que l'on retrouve. Un long siècle doit s'écouler encore avant qu'on ne voie poindre dans ces pièces quelque apparence de nouveauté. Mais il est temps d'aborder le personnage de Clémence Isaure et de dire ce qu'il nous en semble.

III.

Il y a environ deux siècles et demi que l'historien Catel [1]) dans ses *Mémoires sur l'histoire du Languedoc*, révoqua le premier en doute l'existence de Clémence Isaure. Depuis cette époque la question n'a pas cessé d'être agitée, et l'on formerait plusieurs volumes de tout ce qui a été écrit pour ou contre. Faut-il au moment où nous allons nous-même nous engager dans le débat, que nous commencions par faire une revue critique de cette masse de travaux? Disons d'abord que nous nous rangeons à l'avis de Catel et que nous nous proposons de conclure à la non-existence d'une dame quelconque qui aurait fondé ou même restauré l'Académie dite aujourd'hui des jeux floraux. A ce titre nous pouvons déjà nous dispenser de citer en détail les noms et les travaux de ceux qui ont soutenu avant nous cette opinion. Il suffira que dans le cours de la discussion nous rendions loyalement à chacun ce qui lui appartient. Quant aux partisans de l'opinion contraire, comme ils ont chacun leur système et qu'ils ne s'entendent pas même sur l'époque où Dame Clémence aurait vécu, il nous semble plus simple et plus court de les combattre en masse. 1° En prouvant qu'il n'est pas une seule période depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe où l'on puisse raisonnablement placer l'existence de cette Dame. 2° En remontant à l'origine de la tradition et en expliquant la formation de ce personnage fantastique.

Il serait inutile de nous arrêter à chercher si Clémence

---

[1]) Né en 1560, conseiller au Parlement.

Isaure a pu exister avant 1356. Le silence absolu des nombreux documents que l'on possède sur cette période de la gaie science ne permet pas le moindre doute à cet égard. Aussi l'opinion de Pierre du Faur [1]) qui faisait de Dame Clémence la protectrice des jeux floraux avant cette époque, est-elle abandonnée depuis longtemps. Après Pierre du Faur c'est Dom Vaissette qui fait remonter le plus haut l'existence de Dame Clémence. Il se fonde sur une chanson de geste intitulée la *Bertat* où sont célébrés les faits d'armes de Du Guesclin et dont voici le commencement [2]):

> Dona Clamença se bous plats
> you bons diré pla las bertats
> de la guerra que ses passada
> entre *Pey* lou rey de Léoun
> henric soun fray rey d'Aragoun
> ed ab Guesclin soun camarada
> e lous moundis quéron anats
> e lous qui noun tournen jamas
> ses qu'eu demande recompensa
> per ço qu'eu non meriti pas
> dabé de flous de bostos mas
> sufis d'abé bost amistança [3]).

D'après Dom Vaissette cette chanson serait contemporaine de l'événement et postérieure à l'année 1370, puisqu'il y est question de la dignité de Connétable accordée au célèbre capitaine. Si cette opinion était fondée, cette chanson suffirait à elle seule pour établir et l'existence de Dame Clémence, et l'époque où elle aurait vécu. Mais le manuscrit dans lequel elle fut découverte à la fin du XVIIe siècle par l'annaliste Lafaille ne date que du XVIe et il faut de la bonne volonté pour trouver dans ce texte, même en supposant de nombreuses altérations de copiste, la langue de 1370. Au reste Dom Vaissette est quelque peu sujet à caution en matière de linguistique. Il dit bien quelque part que l'idiome actuel de Toulouse est le même que ce-

---

[1]) Pierre du Faur, Agonisticon, 1592.

[2]) T. IV, preuves.

[3]) Découverte par Lafaille et insérée par ses soins dans les oeuvres de Goudelin, édit. de Pech, 1694.

lui de Barcelone et que l'un et l'autre diffèrent peu de l'ancien provençal littéraire. Voici d'ailleurs une considération qui a échappé jusqu'ici aux érudits et qui me paraît décisive.

On sait qu'il y avait à Barcelone des jeux floraux institués sur le modèle de ceux de Toulouse, et qui avaient même été organisés, au dire de Zurita, par deux mainteneurs de cette ville. Nous possédons relativement à ces jeux 1° L'acte de fondation signé du roi Jean Ier 1388—1395; 2° Une charte confirmative de Martin Ier 1395—1412; 3° Une autre charte dans le même sens de Ferdinand Ier 1412—1416 [1]); 4° L'histoire de cette institution par Henri de Villena, mort en 1434 [2]); 5° De nombreuses allusions tant aux jeux de Barcelone qu'à ceux de Toulouse dans une lettre adressée par le Marquis de Santillane, Ministre de Jean II de Castille, au Connétable de Portugal [3]). Eh bien! dans ces documents incontestablement authentiques, rédigés par des hommes versés dans la matière et où sont relatés avec soin des détails insignifiants, il n'y a pas la moindre allusion à une dame quelconque qui aurait patronné de près ou de loin la gaie science à Toulouse. Or je demande si ce silence se concevrait dans l'hypothèse de Dom Vaissette et si la Bertat au lieu d'être de la fin du XVIe siècle au plutôt, comme le langage l'indique, remontait à la fin du XIVe. Dame Clémence aurait fleuri à Toulouse juste à l'époque où les jeux qu'elle avait fondés ou restaurés étaient transportés à Barcelone par des Toulousains, et il n'y aurait dans les documents que nous signalons aucun remerciement, aucun souvenir pour elle? Rien ne paraît plus invraisemblable.

Ce fait est encore précieux à noter à un autre point de vue. Il existe dans les archives des jeux floraux une lacune de près de cent ans à partir de l'année 1370 en-

---

[1]) Les deux premiers diplomes aux archives de la couronne d'Aragon. Le second en tête du Ms. Catalan *int. Cançoner dobras enamoradas.* Bibl. Imp.

[2]) Dans Mayans y Siscar t. II.

[3]) Sanchez loc. cit.

viron. Les partisans de Dame Clémence ont quelquefois profité de cette lacune pour y placer leur héroïne. Il était difficile en l'absence de tout document authentique de leur prouver qu'ils étaient dans l'erreur. Nier ne servait de rien contre des affirmations appuyées sur la tradition. Grâce aux monuments que nous invoquons, les ténèbres favorables à l'hypothèse se dissipent et l'on arrive au milieu du XVe siècle avec la certitude qu'il n'a pas existé de Dame Clémence fondatrice ou restauratrice des jeux floraux avant cette époque.

A-t-elle existé depuis? Oui, répondent ses champions les plus modernes, et les monuments sont là pour l'attester. C'est d'abord une pièce en l'honneur de la Vierge, qui mérita l'églantine au concours de 1498 et qui a été trouvée dans le registre n° 3 avec le titre suivant: *Canso de nostra Dona per laqual Mossen Bertrandi de Roaize guazanhec l'eglantina novela que foc dada per dona Clamença* [1]); et en second lieu la chanson de la Dame de Villeneuve, présentée sans succès au concours de 1496 et consignée dans ce même registre n° 3 à titre de pièce remarquable. La deuxième strophe de cette chanson est ainsi conçue:

> Reyna d'amors *poderosa Clamença*,
> A vos me clam per trobar lo repaus;
> Que si de vos mos dictaz an un laus
> Auré la flor que de vos pren nayssensa.
>
> Jotz lo mantel d'una verges sagrada
> Nasqué la flor per nostra salvamen
> . . . .

Voyons si ces deux témoignages sont aussi décisifs qu'on le prétend et s'ils résistent à l'examen.

Remarquons d'abord que le registre n° 3 où se rencontrent les deux pièces en question, ne date que de la fin du XVIe siècle, c'est à dire d'une époque où la croyance à Dame Clémence était en pleine vigueur. De plus les textes qu'ils renferment sont remplis de fautes et témoignent d'une grande ignorance de la part du copiste. Enfin

---

[1]) Joyas, p. 181.

il ne présente aucun caractère officiel et a tout l'air d'une de ces compilations que les particuliers faisaient rédiger pour leur usage personnel — bien différent en cela du manuscrit n° 2 ouvert et tenu par le mainteneur Guilhem de Gaillac et dont la plupart des pièces sont écrites de la main même de leurs auteurs. Il n'y a donc rien de positif à conclure de ces mots „*que foc dada per dona Clamença*“ qui seraient d'un si grand poids dans d'autres circonstances. Tout au plus pourrait-on y voir un commencement de preuve, un point de départ pour une enquête.

Mais que dire de la seconde pièce? Il n'y a pas ici d'erreur de copiste. C'est bien à un personnage qu'il appelle du nom de Clamença que le poète s'adresse pour obtenir la fleur désirée. Quel est ce personnage? Ici nous entrons pleinement dans les idées de M. Noulet, un de ceux qui dans ces derniers temps ont porté les plus rudes coups au mythe de Dame Clémence[1]), et nous disons avec lui que le personnage invoqué par la Dame de Villeneuve n'est autre que la Sainte Vierge. Prouvons-le en ajoutant quelques considérations nouvelles aux raisons données par ce savant.

Laissons de côté les faits aussi nombreux que significatifs, par lesquels on pourrait établir que la Sainte Vierge était dès le commencement la vraie patronne des Troubadours et le principal objet de leurs chants. Abordons tout de suite notre texte et pesons-en les expressions:

Reyna d'Amors! Appellation étrange appliquée à une simple mortelle!

Poderosa Clamença! *Poderosa*, épithète plus étrange encore!

Auré la flor que de vos pren nayssensa. Veut-elle dire la fleur que vous avez fondée? C'est possible: mais poursuivons:

Jotz lo mantel d'una verges sagrada
Nasquec la flor per nostre salvamen.

Évidemment le mot *flor* a un double sens. Il signifie à la fois la fleur du concours et l'enfant Jésus.

---

[1]) Mémoires de l'Ac. des sc. de Toulouse. 4e série t. II p. 191.

Or comment concevoir ce double sens et en quoi la fleur du concours peut-elle être assimilée à l'enfant Jésus dans la pensée du poëte, si ce n'est en ce qu'ils ont une origine commune qui est la Sainte Vierge? Ce n'est donc pas à une Dame quelconque que s'adressent les mots de *Poderosa Reyna d'Amors* que nous avons remarqués au commencement de la pièce, mais à la Dame par excellence, à la mère même du Christ. En doute-t-on? Que l'on rapproche de cette strophe la description du sceau de l'Académie cité plus haut, et que l'on nous dise si la belle Dame *intitulada Amors* qui en occupe le champ, couronne en tête, et distribuant des fleurs aux Troubadours, n'est pas la même qu'invoque la Dame de Villeneuve.

Mais encore, pourquoi le poëte appellé-t-il la Sainte Vierge *Clamença*? Pourquoi ce nom plutôt qu'un autre? L'argument qui précède nous appartient; la solution de la difficulté relative au mot *Clamença* est une découverte de M. Noulet. Ce savant a remarqué le premier en parcourant les pièces couronnées aux jeux floraux, que les poëtes invoquaient fréquemment la *Clamença*, la bienveillance de Marie et que cette habitude les avait conduits à la longue à transformer le nom de cet attribut en nom propre servant à désigner la Vierge elle-même. Cette opinion nous paraît on ne peut mieux fondée: voici les textes sur lesquels elle s'appuie:

1° Dans une chanson de notre Dame qui mérita le prix de la violette en 1455, Antoine de Jaunac débute ainsi:

> Flors de virtuts sos totas la plus bela
> . . . .
> En requestan, de bon cor, vos apela
> qu'em retengatz en la vostra *Clamença* [1])

2° Jean Gombaut Marchand de Toulouse couronné en 1466 — *Canso de nostra dona.*

> Supplic vos donc que de mi sovenença
> Vullatz aver . . . .
> Quez a la donc per vostra gran *Clamença*
> Siatz ma deffensa [1]).

[1]) Joyas, p. 42.

3° Enfin, de Benoit, dans une ballade qui lui valut le souci en 1471 personnifie clairement la Vierge dans le mot *Clamença*.

Confort del mon e *Clamença*,
Pregatz vostre fill veray
Quem gard del infernal glay
E siatz de totz deffensa [2]).

Que l'on répète maintenant à la suite de ces citations la fameuse strophe de la Dame de Villeneuve:

Reyna d'Amors, poderosa Clamença, ...

et que l'on nous dise s'il est possible que le mot *Clamença* n'ait pas le même sens dans tous ces textes, et s'il ne faudrait pas les preuves les plus fortes pour admettre qu'en 1471, dans la bouche de Benoit, il signifiait la Vierge (ce qui n'est pas contestable), tandisqu'en 1496, dans la bouche de la Dame de Villeneuve, il ne désignerait plus qu'une Dame Toulousaine bienfaitrice des jeux floraux.

Nous voici donc au commencement du XVI[e] siècle avec la certitude non seulement qu'il n'a pas existé de Dame Clémence, mais encore que les textes cités comme preuve de l'existence de ce personnage ne s'appliquaient dans la pensée des poëtes qu'à la Sainte Vierge. Mais poursuivons nos investigations. Du moment que la belle Dame *Amors* distribuant des fleurs aux Troubadours fut devenue *Dona Clamença*, on comprend que la tradition de Dame Clémence dut s'ensuivre tout naturellement. Que fallait-il pour cela? Qu'on perdit de vue le sens caché sous l'image, ce qui est arrivé mille fois dans le cours des siècles, et que l'on franchit la distance insignifiante qui sépare les deux idées de distribution et de fondation des fleurs. Nous ne connaissons point de monument où l'on puisse prendre sur le fait cette dernière évolution du mythe; mais elle dut suivre de très près la chanson de la Dame de Villeneuve, puisque en 1526 nous trouvons le nom de Dame Clémence invoqué dans un acte public à l'occasion d'une querelle entre le Capitoulat et le Parlement.

Les Capitouls avaient toujours fait depuis l'année 1324

---

[1]) Joyas, p. 78. [2]) Ibid. p. 227.

les frais des fleurs distribuées par les mainteneurs. Ces frais figuraient sur leur registre comme dépense ordinaire sans aucune mention spéciale. Mais les Capitouls de 1523 ayant été convaincus de péculat, et le Parlement ayant manifesté l'intention de surveiller à l'avenir l'administration des deniers publics, l'hôtel de ville essaya de se soustraire à ce controle incommode en dénaturant ses revenus. Entre autres expédients les Capitouls mirent à profit la tradition de Dame Clémence et en 1526, on rédigea de la manière suivante l'article relatif aux jeux floraux: „Pour l'entretenement de la fondation de Dame Clémence qui a laissé par légat à la ville les revenus de la place de la pierre, la moitié du pontonnage de Garonne, la pain du Gorp et autres biens qui ne sont biens ni octrois du Roi, ains du patrimoine de la dite Dame légué à la ville à la charge de fournir pour les fleurs. . . . . [1])“ Toutefois l'invention n'était pas heureuse. Les biens signalés ici ne sont pas en effet de nature à être légués par un simple particulier et le Parlement ne s'y trompa pas. En 1540 Gaillhardy, syndic de Toulouse, ayant à fournir aux Commissaires du Roi pour la fixation des taxes afférentes au Trésor l'état des revenus de cette ville, se garda bien de mettre au nombre des biens légués à la commune et par conséquent exempts de la taxe, les revenus ci-dessus mentionnés. Il ne présenta comme legs de Dame Clémence que le pré dit des *sept deniers*, lequel servait à la nourriture du bétail en temps de foire. Encore ce pré fut-il reconnu depuis, d'après un titre découvert par M. Lagagne, pour un octroi des comtes remontant à l'année 1192 [2]).

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les Capitouls qui en 1526 invoquent si haut les libéralités de Clémence contre les prétentions du Parlement, nient à leur tour ces libéralités en 1540 [3]) dans une dispute avec les mainteneurs. En leur qualité de patrons des jeux floraux,

[1]) Voir pour plus de facilité le mémoire de M. Noulet où ce passage se trouve cité p. 200 note.

[2]) Ibidem. [3]) Dom Vaissette t. IV, preuves.

les Capitouls avaient toujours exercé sur cette institution une sorte de haute surveillance. Or la réforme qui avait pénétré à Toulouse vers l'an 1530 [1]), ayant osé se montrer jusque dans les pièces présentées au concours, les Capitouls voulurent peser sur les décisions des mainteneurs et les obliger à respecter les vieux règlements relatifs aux hérétiques. Chansonnés par les écoliers, ces magistrats à qui l'on reprochait de vouloir *juger des couleurs sans y voir*, et de prétendre *juger de l'or lorsqu'ils n'avaient jamais manié que de la fange* [2]), se fâchèrent sérieusement, et fermant la caisse municipale ils déclarèrent qu'ils ne fourniraient plus pour les fleurs. Grandes réclamations de la part des mainteneurs, qui tournant contre les Capitouls leurs propres inventions, les citent en justice. C'est alors que ces derniers, sans s'inquiéter de ce qu'ils avaient soutenu moins de quinze ans auparavant, répondent bravement qu'ils ne savent de quoi on leur parle et qu'ils n'ont jamais vu le prétendu testament que l'on allègue. Le fait est que ni dans la lutte des Capitouls contre le Parlement, ni dans celle des mainteneurs contre les Capitouls, personne ne put exhiber de pièce authentique concernant Dame Clémence.

Cependant les démêlés entre les Capitouls et les mainteneurs ne furent pas de longue durée. La réforme ayant été domptée à Toulouse, le corps municipal et le corps académique s'entendirent de nouveau contre le Parlement. Ils reprirent de concert la tradition de Dame Clémence et l'embellirent considérablement. La noble Dame s'était appelée jusque là Dame Clémence tout court. Elle n'avait ni famille, ni ancêtres: on s'occupa de lui en trouver. A l'origine du Comté de Toulouse les chroniqueurs signalaient une dynastie de *Comites Isaurici*: on la rattacha à cette famille toute fabuleuse et empruntée probablement aux romans de chevalerie. Désormais elle s'appelle *Clémence*

---

[1]) Lafaille, annales t. II p. 11.

[2]) . . . . Je trouve bien estrange
Vouloir juger des couleurs sans y voir
Celluy qui a toujours manié de la fange
Veuille de l'or le jugement avoir.
Boyssoné, dixain 26[me].

Isaure. On voit paraître ce nom pour la première fois dans une ballade couronnée en 1549. Bientôt après on découvre son tombeau dans l'église de la Daurade. Une statue était couchée sur ce tombeau: on l'en détache, on la transporte en grande pompe à l'hôtel de ville 1557. Un érudit du temps, Marin Gascon [1]), compose une belle épitaphe que les Capitouls font graver sur une table d'airain, puis enfin viennent les éloges en prose et en vers qui popularisent le tout. La tradition est complète, sauf les amours de la Dame et sa captivité et la rue où était bâti son hôtel. Il était réservé aux charmants vers de Florian et à la gravité comique des mainteneurs du XIX[me] siècle d'y ajouter ces derniers embellissements [2]).

Pour expliquer comment toutes ces belles inventions passèrent alors sans protestation immédiate, il faut ajouter ici que ceux qui croyaient ou feignaient de croire à Clémence Isaure ne la faisaient pas vivre, comme ces derniers défenseurs, en 1496, ni même comme Dom Vaissette à la fin du XIV[e] siècle: sans lui assigner de date précise, les érudits de ce temps la faisaient remonter avec Pierre du Faur à une époque fort reculée. Du reste la protestation ne se fit pas longtemps attendre. Dès les premières années du siècle suivant, Catel démontra que la statue n'avait aucune authenticité, pas plus que le tombeau; il nomma l'auteur de l'inscription, et, sans expliquer tous les détails dont se composait la tradition, il prouva très bien qu'elle ne reposait sur aucun fondement solide. Cazeneuve, Lafaille et beaucoup d'autres répétèrent en les développant les arguments de Catel. Le débat est resté ouvert jusqu'à nos jours. Munis de quelques lumières nouvelles nous y sommes entrés à notre tour dans l'espoir d'y mettre un terme. C'est au lecteur à décider si nous y avons réussi.

[1]) Catel p. 66, 396.

[2]) Le cortége des mainteneurs au retour de la Daurade où l'on va prendre les fleurs en cérémonie fait un détour pour passer dans la rue appelée aujourd'hui de *Clémence Isaure* et qui s'appelait il y a cinquante ans à peine *rue des Italguiers*.

Strasbourg. F. R. Cambouliu.

Zum Pantschatantra.

Pantschatantra. Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen u[nd] Erzählungen. Aus dem Sanskrit übersetzt mit Einleitung u[nd] Anmerkungen von *Theodor Benfey*. Leipzig, F. A. Brockha[us] 1859. II. 8.

Schlufs.

Zu S. 60ff.

Ueber die Parabel vom Manne, der durch einen Elephant[en] (Einhorn) verfolgt wird, vergl. oben Bd. II S. 126ff., 330f. [1]).

Zu S. 91ff. (§. 22).

Die Fabel von der Entzweiung des Löwen und des Stier[s] durch die List des Fuchses findet sich auch in Conde Lucan[or] c. 38 (s. Dunlop S. 502b.).

Zu S. 110 (§. 33).

Die äsopische Fabel von dem Esel, der die Rolle des Schofshundes übernimmt und sich dadurch nur Schläge zuzieht, findet sich auch in den Gesta Roman. c. 79, ferner bei Konrad von Würzburg (v. d. Hagen, Minnesinger 2, 332 no. 12) und bei Boner no. 20.

Zu S. 120.

Die einfache äsopische Fabel (Cor. 170) vom Bauer und der Schlange, von der Benfey vermuthet, dafs sie in Indien bekannt wurde, findet sich allerdings im Mahabharata angedeutet; s. Holtzmann, Ind. Sagen 2, 210 (2. Ausg.):

„Mir zum Verderben hab' ich dich
in diese Hallen eingeführt;
statt einer Königstochter dich,
der Schlangen allergiftigste,
die ich am Busen lang' gewärmt
und deren Zahn mich jetzt zerfleischt."

eine Stelle, worauf ich bereits im Bulletin du bibliophile belge 15, 344 hingewiesen bei Gelegenheit der schon erwähnten An-

---

[1]) Bei dieser Gelegenheit will ich eine kleine Berichtigung meines Aufsatzes über Barlaam und Josaphat einfügen. Die Begegnung Josaphats und eines Kranken (oben Bd. II. S. 317 ff.) entspricht der des Buddha mit einem eben solchen (S. 320 Z. 2—15) und die des letztern mit einem Greise (S. 318) und einem Leichenzuge (S. 320 Z. 16 ff.) gehört zu der gleichen des Josaphat mit einem Greise (S. 319 f.).

[Anz]eige von Ferd. Wolf's Studien und der in denselben behandelten Poesias del Arcipreste de Hita, der in seiner copla 1322 ff. die [i]n Rede stehende Fabel erzählt, wie von mir in Pfeiffer's Germ. [1], 249 bereits angeführt worden ist [1]).

Was das von Benfey l. c. S. 116 erwähnte Bannen eines [G]eistes in eine Flasche betrifft, so vergl. hiezu Pfeiffer's German. [5], 369 Anm. Maurer Isländ. Sag. S. 79. 97. A. Kuhn, Sagen etc. aus Westphalen 1, 355 zu no. 394.

Zu S. 127, 130 (§. 39).

Der aus den Vierzig Vezieren und dem Prinzen von Serendip angeführte Schwank, worin eine Hetäre für einen im Traum gewährten Genufs von dem klugen Papagei eine Scheinbufse zugesprochen erhält, findet sich fast ebenso in Plutarch's Demetrius c. 27, nur hat hier der Verklagte geträumt, dort die Hetäre; vgl. Aelian Var. Hist. l. 12 c. 63, welches eine noch ältere Version zu enthalten scheint, da die dort erwähnte Archidike bald nach der Zeit des Amasis und Cyrus gelebt haben soll. Doch fehlt hier die gezahlte Scheinbufse. Fast dieselbe Geschichte findet sich aber auch im fernsten Westen, nämlich in Wales, wo sie als dort heimisch und vorgefallen bereits Gualterus Mapes Dist. II. c. 22 erzählt; s. meine Abhandlung über diesen in Pfeiffer's German. 5, 53.

Zu S. 130 (Kaiser Jovinianus u. s. w.) gehört das oben Bd. II. S. 93 ff. herausgegebene *Dis dou Magnificat*.

Zu S. 155.

Ueber das Verbot Thüren zu öffnen s. Mannhardt, German. Mythen S. 392 f. 438.

Zu S. 160 ff.

Zu den dort erwähnten Mantel- und anderen Luftfahrten gehört auch der ganze Sagenkreis von Hadding, Heinrich dem Löwen, dem edlen Möringer u. s. w., worüber vgl. Simrock, der gute Gerhardt, passim, bes. S. 158, 165 ff., Wolf, Zeitschr. f. deutsche Myth. 1, 63 ff.; ferner Dunlop S. 542 Nachtrag zu Anm. 327, Octave Féré, Legendes et Traditions de la Normandie, Rouen 1845 p. 349 ff.: „Le Sire à la foi mentie"; Magasin Pittoresque, Brux. 6, 56 „le château de Bénac." Eine Mantelfahrt auch in Dom Calmet, Traité sur les apparitions des Esprits etc. Nouv.

---

[1]) Bessere hiernach den Druckfehler bei Benfey 1, 117 und lies Hita, copla 1322 statt Hita Copla, 1822.

édit. Paris 1751, vol. I p. 183 ff. Wyfs, Idyllen, Volkssagen etc. aus der Schweiz. Bern 1815 S. 200 ff. Dergleichen Fahrten wurden sprüchwörtlich; so heifst es in der Huf- und Waffenschmiedegesellen Gewohnheit (Simrock, Volksbücher 7, 437): „Schmied, da bist du wohl *auf dem Mantel hergeflogen?*“ Ueber wunderbare Luftfahrten s. auch noch Dunlop S. 129 und Anm. 209; füge hinzu Conon c. 35 (Phot. ed. Bekker p. 137), Haupt's Zeitschr. 7, 295 ff., Benjamin von Tudela in Early Travels in Palestine ed. Wright, Lond. 1848 p. 117; The Travels of Marco Polo, Bd. III c. 21 ed. Wright, Lond. 1854 p. 399 nebst der Anm. S. auch Gräfse, Beiträge zur Literatur und Sage des Mittelalters S. 88 ff. In einem albanes. Märchen (Zeitschr. f. deutsch. Myth. 1, 380) geschieht gleichfalls einer wunderbaren Luftfahrt Erwähnnng („die Alte bindet ihm Fleisch in den Gürtel, ruft alle Krähen zusammen und die Vögel, indem sie an dem Fleisch zupfen, heben ihn in die Höhe“), welche an die des fabelhaften Alexander erinnert; s. Pseudo-Callisth. c. 41 und fast alle Alexanderromane, wo die ihn in die Luft führenden Vögel durch ein über ihnen befestigtes Stück Fleisch zu immer höherem Fluge gelockt werden, vgl. auch D'Herbelot. Bibl. Or. s. v. Nemrod. Dafs die von Benfey S. 163 erwähnte Magelonensage (vgl. Simrock, der gute Gerhardt S. 179 f.) wahrscheinlich aus Indien stammt, darauf habe ich in Pf.'s German. 1, 260 f. (zu Ges. Ab. no. 16) hingewiesen, also ebenso wie das hölzerne Pferd der spanischen Fassung dieses Romans, über welches auch vgl. Dunlop Anm. 219.

Zu dem von Benfey ebend. (S. 163) angeführten Dyocletian ed. Keller, Einleitung S. 61, wo von dem wunderbaren Spiegel die Rede ist, den Alexander auf den Pharos gestellt hatte, will ich erwähnen, das Masudi nach Notices et Extraits 1, 25 f. von diesem Spiegel sagt: „On voyoit dans ce miroir le pays de Roum, les îles de la mer, tout ce que leurs habitants faisoient, et les vaisseaux qui arrivoient.“

Zu S. 169.

Das Citat „Zeitschrift Janus 1811, St. 1“, welches (beiläufig bemerkt) v. d. Hagen von mir erhielt, geht auf die seit dem J. 1808 in Riga durch den Probst Heidecke herausgeg. Zeitschrift, aus welcher Benfey selbst S. 398 ein Märchen anführt.

Was das Bekanntsein der in Rede stehenden Sage in China betrifft, so erinnere ich mich, dafs Abel-Rémusat in den von ihm herausgegebenen Contes Chinois, Paris 1827, III, 12 (s. Dunlop

S. 520ff.) in einer Anmerkung etwas darauf Bezügliches anführt, ohne dafs ich jedoch sagen könnte, was und ob es mehr ist als das von Du Halde Berichtete. Die Trommel, welche letzterer erwähnt, erinnert an Stan. Julien's Avadânas I, 3 ff. no. 1, so wie andererseits an Athenaeus l. XII §. 13 p. 517, wo nach den Parasceuastica des Cumaers Heraklides, der auch Persica geschrieben hatte, von dem Könige des glücklichen Arabiens erzählt wird: „*δικαστὰς αὐτὸς ἀποδεικνύει· καὶ ἐάν τις αὐτοὺς ἡγῆται μὴ δικαίως δεδικακέναι, ἔστι θυρὶς ἐν τῷ ὑψηλοτάτῳ τῶν βασιλείων, καὶ αὕτη ἁλύσει δέδεται. Ὁ οὖν ἡγούμενος ἀδίκως δεδικάσθαι ἐπιλαμβάνεται τῆς ἁλύσεως καὶ ἕλκει τὴν θυρίδα, καὶ ὁ βασιλεὺς, ἐπειδὰν αἴσθηται, εἰσκαλεῖ, καὶ αὐτὸς δικάζει. Καὶ ἐὰν φαίνωνται οἱ δικασταὶ ἀδίκως δικάσαντες, ἀποθνήσκουσιν· ἐὰν δὲ δικαίως, ὁ κινήσας τὴν θυρίδα ἀπόλλυται.*“

Eine hierhergehörige Sage erzählt auch Hammer, Rosenöl 2, 57ff. no. 29.

Zu S. 214 Anm.

Zu der in dieser Anm. [1]) behandelten Sage von dem Edelstein im Kopfe der Schlangen will ich folgende bemerkenswerthe Notiz fügen, die ich den Travels in Peru and Mexico by S. S. Hill, Lond. 1859 entnehme, wo es nämlich heifst:

„In Peru it is commonly believed that there exists an animal in the forests, of one of the mamillary species, which no one for centuries has been able to capture. According to the accounts given by the Indians of this animal, it seems to have been known in the country long before the arrival of the Europeans and had, at some remote time, been taken and examined. Whether these accounts, however, are the sole source of the impression concerning it, is not very well known. It is said, however, in Puno that there are several men in the town who have actually seen this animal, and are able to bear witness to what has been said concerning it, notwithstanding the conviction of others, that the accounts given of it surpass the bounds of credibility. It is said by those who give the most clear and consistent account, that it is about the size of the fox, that it only prowls by night, and that as it is generally supposed to be venomous, no one is induced to take much pains to capture it. Moreover it is said that it has a brilliant light on its forehead

---

[1]) Am Schlusse derselben S. 215 lies „Liebrecht in Pfeiffer's German. 1858 I, 268f. und in v. d. Hagen's German. 1848 VIII, 374.“

which it is able to show or conceal at pleasure, and thus those who have followed it, have been bewildered and lost all trace of their prey as soon as they entered the wood into which it retreats. But the impression which seems to have taken the deepest root in the minds of the people is, that the light which the animal is said to show, proceeds from some *precious jewel*; and it is even related that the early Spanish settlers had so much faith in the existence and character of this animal that the earlier viceroys were accustomed to instruct the missionaries who settled among the Indians to take every means in their power to procure one, if possible, alive."

Vgl. auch noch Schwartz, Ursprung der Mythologie, Berlin 1860 S. 28 Anm.

Zu S. 219.

Zu Grimm's Kinderm. no. 107 (so lies st. no. 7) „Die beiden Wanderer" bemerke ich, nach Ferd. Wolf's Studien, Berlin 1859 S. 89 Anm., dafs eine spanische Handschrift aus dem Anfange des 15. Jahrh. (libro de los exemplos ó de los gatos) unter anderm auch eine Version *dieses* Märchens enthält.

Zu S. 221 (Anm.).

Den Zusammenhang von Straparola XI, 2 mit der Sage von dem dankbaren Todten hat bereits Simrock, der gute Gerhard u. s. w., Bonn 1856 S. 98 ff. besprochen. Auf eine hierhergehörige Stelle des mittelniederländ. Gedichtes Walewein habe ich in Pfeiffer's German. 2, 256 hingewiesen. Zu der von mir ebendas. erwähnten merkwürdigen italienischen Sitte, die mit diesem Sagenkreise in Verbindung steht und wonach zahlungsunfähige Schuldner sich gegen jeden persönlichen Zwang schützten, wenn sie auf eine in den Städten dazu bestimmte, auf öffentlichem Markte befindliche Säule stiegen und dort den Hintern entblöfsten (s. meine Anmerkung zu Basile's Pentamerone 2, 263) führe ich nun noch Folgendes an, woraus hervorgeht, dafs dieselbe Sitte früher auch in Frankreich bestand. In der Farce de Colin (Ancien Théâtre franç. 1, 228 Bibl. Elzév.) sagt nämlich Colin zu seiner Frau, die ihm den Geldbeutel aus dem Busen gezogen hat:

„Je ne sens nul mal, ma cattin;
Sans cause priroye les sainctz,
Si ce n'est que pas un tattin
Je n'ay en bource n'en mes sains (sinus);
A peu que je ne me *dessains* (discingo)
Pour faire ung beau *cedo bonis.*"

Ob nun nicht auch in Deutschland an manchen Orten derselbe Gebrauch bestand? Fast möchte man es glauben, wenn man an die zu Goslar auf dem Markte stehende Säule denkt, auf deren Capital eine Figur mit herabgelassenen Hosen dem Beschauer das Hintertheil weist. Nachdem die ursprüngliche Sitte (wenn sie nämlich bestanden) aufser Gebrauch gekommen war, ersetzte man dieselbe vielleicht zur Erinnerung durch jenes Steinbild, welches dann später von dem Volke auf den ihm so wohlbekannten Eulenspiegel gedeutet und nach ihm benannt wurde. Dergleichen Umdeutungen kommen bekanntlich sehr häufig vor, und namentlich läfst sich in dem vorliegenden Falle gar nicht absehen, warum der Rath der Stadt Goslar jenem Spafsvogel zur Erinnerung an einen in Lüneburg verübten Streich eine derartige Bildsäule errichtet haben sollte, welches Denkmal überdiefs viel bedeutender und hervortretender wäre als andere Wahrzeichen, die sich anderswo von ihm finden sollen, wenn diese sich wirklich ursprünglich auf ihn beziehen; s. Lappenberg's Eulenspiegel S. 321.

Auch das zu den Wahrzeichen der fränkischen Stadt Buchen gehörende Steinbild eines Mannes, der, dem Odenwalde zugekehrt, die Stellung eines Hofirenden hat, mufs wohl wie das zu Goslar erklärt werden, wenngleich man jenes jetzt dem Uebermuthe der Buchener gegen die Odenwäldler zuschreibt. S. Mone's Anzeiger 8, 177. Noch will ich erwähnen, dafs eine Ausstellung böser oder insolventer Schuldner auf dem Marktplatze auch bei den Böotiern Statt fand, wie Nicolaus Damascenus berichtet (Stob. Flor. tit. 44 §. 41 p, 293 ed. Gefsn.): „*Βοιωτῶν ἔνιοι τοὺς χρέος οὐκ ἀποδίδοντας εἰς ἀγορὰν ἄγοντες καθίσαι κελεύουσιν, εἶτα κόφινον ἐπιβάλλουσιν αὐτῷ· ὃς δ' ἂν κοφινωθῇ, ἄτιμος γίνεται.*“

Zu S. 238.

Mit dem Vogel (Strandläufer, s. Pantschat. 2, 89 v. 357), der sich einbildet, dafs der Himmel einstürzt, wenn er ihn nicht stütze und daher im Schlafe seine Füfschen in die Höhe streckt, vergleicht sich das conte devot des Odo von Cerington in Betreff des Martinsvogels, der in der Fülle seines Stolzes ausruft: „Was kümmert's mich, wenn auch der Himmel einstürzt, denn vermittels meiner starken Glieder werde ich ihn schon emporhalten können“. Weiter wird nun erzählt, dafs, als bald darauf ein Blatt vom Baume fällt, der thörichte Pralhans hurtig davonfliegt und ausruft: „Heiliger Martin, heiliger Martin, hilf deinem

armen Vögelein." Dunlop S. 306 und Anm. 389b. Ueber den Martinsvogel s. aufser Grimm, deutsche Mythol. 1083f. auch noch Montanus, die deutsch. Volksfeste u. s. w. S. 55 und Wolf, Beiträge zur d. Myth. 1, 52ff. An obige Legende schliefst sich eine andere, welche die Legenda Aurea c. 11 De S. Thoma Cantuariense §. 5 kurz so erzählt: „Avis quaedam sciens et docta loqui, cum nisus eam insequeretur, sicut didicerat, coepit clamare: sancte Thoma, adjuva me, et statim nisus cecidit mortuus et illa evasit." Diese Legende wird wohl den ursprünglichen Schlufs jener erstern vom heiligen Martin enthalten und das vom Baume fallende Blatt statt des Sperbers nur deswegen eingetreten sein, um die Anmafsung des Vögelchens noch lächerlicher zu machen. Jedenfalls hat die Fassung in der Leg. Aur. ein buddhistisches Ansehen; Rettung Zuflucht suchender Vögel und anderer Thiere findet sich häufig in buddhistischen Märchen erzählt. — Hier will ich auch noch eine bereits oben (S. 81 Anm. 2) berührte indische Sage nachholen, welche sich auch in buddhistischen Dschatakas findet und ebenso in Betreff Laviniums berichtet wird. Baillie Fraser (Journal of a tour through part of the Himala mountains. London. 1820. 4.) erzählt nämlich Folgendes (s. Bibliothèque Univers. des Voyages etc. par Albert-Montémont vol. 35 p. 485): „*Benderpouch* (ein Berg des Himalaya, auf dem die Dschemna entspringt und auf dessen Spitze sich ein See befinden soll) signifie *queue de singe*. On dit que Hanouman, après la conquête qu'il fit de Lanka ou Ceylan, sous la figure d'un singe, au moyen du feu qu'il mit à l'île avec quantité de matières combustibles attachées à sa queue, Hanouman, craignant d'être brûlé lui-même allait plonger sa queue dans la mer pour l'éteindre, quand la mer (Simender) lui fit des remontrances; alors il se décida à la tremper dans ce lac qui a toujours conservé ce nom depuis." Ob diese Sage auch im Ramayana erzählt wird, weifs ich nicht zu sagen.

Zu S. 254.

Ueber Schlangenkultus u. s. w. s. jetzt besonders Schwartz, Ursprung der Mythol. Berlin 1860. S. 26—159 „Die Schlangen- und Drachengottheiten".

Zu S. 256.

Das aus Haxthausen's Transkaukasia mitgetheilte Märchen vom Jäger, der im Gebüsch in der Nähe des Araxes ein wunderschönes Mädchen findet, das er heirathet, welches aber von

einem indischen Fakir als verwandelte Schlange erkannt wird, gleicht sehr genau der Geschichte des Menippus in Philostratus' Leben des Apollonius von Tyana cap. 25 (s. Dunlop S. 480). Mit Recht zieht Benfey S. 268 f. in diesen Sagenkreis auch die von den Schlangenjungfrauen, Schwanenjungfrauen u. s. w., worüber ferner zu vergleichen meine Bemerkungen zu Gervas. S. 157 Anm. und in Pfeiffer's German. 5, 51 f. zu Gualt. Mapes II c. 11. 12 [1]). Wilhelm Müller ebend. 1, 418 ff.; A. Kuhn, Westphäl. Sagen 1, 80 f. no. 71 und desselben Herabholung des Feuers etc. S. 81—94; Schwartz, Ursprung der Mythol. S. 194.

In Betreff des Schwangerwerdens durch Blumenduft, das Benfey S. 266 Anm. erwähnt, verweise ich auf ähnliche Sagen, angeführt zu Gervas. S. 69, vgl. Schwartz a. a. O. S. 173. Auch in einer portugiesischen Romanze wird eines Krautes gedacht, dessen Berührung schwanger macht; s. Ferd. Wolf, Proben portug. und span. Volksromanzen. Wien 1856. S. 95.

Zu S. 271 ff. (§. 95).

Zu der in diesem §. behandelten Geschichte von dem seine buhlende Gebieterin verrathenden Vogel gehört auch folgende Stelle des Athenäus p. 388: „*Πολέμων ἐν πέμπτῳ τῶν πρὸς Ἀντίγονον καὶ Ἀδαῖον πορφυρίωνά φησι τὸν ὄρνιν, διαιτώμενον κατὰ τὰς οἰκίας, ὑπάνδρους τῶν γυναικῶν τηρεῖν πικρῶς, καὶ τοιαύτην ἔχειν αἴσθησιν ἐπὶ τῆς μοιχευομένης, ὥσθ', ὅταν τοῦτ' ὑπονοήσῃ, προσημαίνει τῷ δεσπότῃ, ἀγχόνῃ τὸ ζῆν περιγράψας.*"

Zu S. 295.

Zu dem Märchen vom Meisterdieb gehört auch Gualterus Mapes dist. II cap. 25; s. meinen Aufsatz in Pfeiffer's German. 5 S. 54.

Zu S. 300.

Zu Bocc. Decam. III, 2 (s. Dunlop S. 227 und Anm. 302) gehört auch eine ähnliche Geschichte, die Vincent Bellov. Spec.

[1]) Letzterer Sage des Mapes (II, 12), worin erzählt wird, wie Edrik der Wilde (ein vornehmer Angelsachse zur Zeit der Eroberung) einst bei Nacht mehrere Waldweiber in einem im Walde belegenen Wirthshause tanzen sieht und deren eine raubt, die ihn aber später, hart gescholten, verläfst, gleicht das, was von Rhökus erzählt wird (s. Jacobi, Mythol. Wörtenb. s. v.). Die in dieser Mythe als Botin vorkommende Biene mag wohl ursprünglich die Waldnymphe selbst gewesen sein, die den Rhökus in dieser Gestalt besuchte; auch heifst eine junge Biene im Griech. *νύμφη*. Die schliefsliche Blendung des Rhökus gleicht der des Daphnis unter ähnlichen Umständen s. Parthen. Erotica c. 29.

Hist. XXV, 61 nach Petrus Damianus mittheilt; doch ist der Schlufs verschieden, ebenso wie in der gleichfalls hierhergehörigen altenglischen Ballade Glasgerion bei Percy Series III B. Ino. 7.

Dem bei Boccaccio vorkommenden Zug mit der abgeschnittenen Locke entspricht ein ähnlicher in der Hervararsaga c. 13 — 15 (Fornaldar Sögur 1, 455 ff.), wo erzählt wird, wie König Heidrek seine Frau, die schöne Olöf, mit einem Knechte im Bette findet und dem Schlafenden eine Locke abschneidet, ohne ihn zu wecken. Indem er darauf alle Burgbewohner zusammenkommen läfst, sagt er: „Noch ist der Goldhaarige nicht da.“ Der Knecht wird gesucht und man findet ihn in der Küche mit einer Binde um den Kopf. „Hier könnt ihr sehen, ruft Heidrek alsdann aus, wen die Königstochter mehr liebt als mich“, zieht die abgeschnittene Locke hervor und hält sie an das Haar des Knechts, wozu sie genau pafst. Heidrek jedoch begnügt sich damit, seine Frau zu verstofsen, da ihr Vater, der Sachsenkönig Age, ihm früher wichtige Dienste erwiesen. S. auch Stier Ungar. Märch. S. 22 f.

Zu S. 321.

In Betreff des hohen Werthes von Lebensregeln und Sprüchen s. auch noch meine Anführungen in Pfeiffer's German. 5, 55 (zu Gualt. Mapes Dist. II c. 31). Der von mir zu Dunlop S. 502 (Conde Luc. c. 46) angeführte Spruch: Quidquid agis etc. hat seinen Ursprung wahrscheinlich in der Moralisation der Fabel von dem Fuchs und dem Bocke, Aes. Kor. no. 4, Halm no. 45, welche lautet: „*οὕτω καὶ τῶν ἀνθρώπων τοὺς φρονίμους δεῖ πρότερον τὰ τέλη τῶν πραγμάτων σκοπεῖν, εἶθ' οὕτως αὐτοῖς ἐπιχειρεῖν.*“ Zu dem von Benfey ebend. (S. 321) angeführten Gang nach dem Eisenhammer s. meine Bemerkungen in Pfeiffer's German. 5 S. 55 f. (zu Gualt. Mapes dist. III c. 3). Das Cap. 6 und 7 der daselbst von mir angeführten Hakon Harekssonssaga entspricht genau dem Schlufs der in Rede stehenden Sage.

Zu S. 338 ff.

Zur List des Zopyrus vgl. noch andere Beispiele aus Arabien und Kaschmir in meiner Uebersetzung von Lewis Untersuchungen üb. d. Glaubw. d. altröm. Geschichte 1, 482 Anm. 303 cf. 2, 352 Anm. 89. In jenen Fassungen treten stets Menschen auf, nirgend Thiere, wie im Mahahabrata und Pantschatantra.

Zu S. 355 ff.

Zu der Geschichte von dem durch die Schelme betrogenen

Braminen gehört auch Eulenspiegel Historie 68 ed. Lappenberg, der auch noch zwei ähnliche aus Pauli's Schimpf und Ernst und aus Bromyard's Summa praedicantium anführt.

Zu S. 379.

Statt Pfeiffer, Germ. III, 2 S. 297 l. II, S. 248. Ueber andere Gänse in Märchen und Sagen vgl. A. Kuhn, Westphäl. Sagen 1, 243 f. zu no. 278.

Zu S. 380.

Zu dem aus dem Munde Fallen von Rosen und Jasmin beim Lachen s. auch noch Grimm, D. Myth. 1054 f., vgl. Mannhardt, German. Mythen 439.

Zu S. 382 (§. 162).

Vgl. den Zusatz Pantschat. 2, 543. Ueber das Herbeiholen des Feuers durch Krähen und andere Vögel s. meine Bemerkungen in Pfeiffer's German. 5, 122. Daſs diese Sage auch in Westafrika bekannt ist, zeigt sich aus Clapperton's zweiter Reise, wo es so heiſst: „On me montra du côté méridional de la ville (nämlich Algi am Niger zwischen Katunga und Bessa) un rocher d'où les Felatahs avaient lancé des pigeons pour y mettre le feu. La manière dont ils s'y prirent fut d'attacher des matières combustibles aux queues de ces oiseaux qui, dès qu'on les lâcha, allèrent aussitôt se percher sur les toits de chaume des maisons, tandisque les Felatahs lancèrent aux habitants une grêle de flèches pour les empêcher d'éteindre les flammes.“ S. Histoire Universelle des Voyages par Albert Montémont vol. 28, p. 152.

Zu S. 430 ff.

Zur Fabel von dem gefressenen Herzen s. auch meine Anführungen in Pfeiffer's Germ. 4, 372 f.

Zu S. 461 f.

In Betreff der Geschichten von dem durch eine Frau gerittenen Weisen und von Virgilius im Korbe s. auch meine Bemerkungen in Pfeiffer's Germ. 1, 258 zu v. d. Hagen's Ges. Ab. no. 2 und ibid. S. 267 zu Ges. Ab. no. 92; vgl. ebend. 4, 273 ff.

Zu S. 479—486.

An dieser Stelle wird die Sage besprochen, wonach ein treues Hausthier (Ichneumon, Wiesel, Iltis, Hund) das in einer Wiege liegende Kind seines Herren in dessen Abwesenheit ge-

gen eine Schlange (oder Wolf nach der walisischen Version, Dunlop 198) vertheidigt und diese tödtet, jedoch von jenem bei dessen Heimkehr, da er das Kind todt glaubt, für den Mörder desselben gehalten und umgebracht wird. Eine ganz ähnliche Sage berichtet Pausan. X, 33, 5 in Bezug auf die Stadt Ophiteia in Phokis. Die Einwohner desselben erzählten nämlich: „*δυνάστην ἄνδρα ἐπιβουλὴν ἐχθρῶν ὑποπτεύσαντα ἐς νήπιον παῖδα, καταθέσθαι τὸν παῖδα ἐς ἀγγεῖον καὶ ἀποκρύψαι τῆς χώρας ἔνθα οἱ ἄδειαν ἔσεσθαι πλείστην ἠπίστατο· λύκον μὲν δὴ ἐπιχειρεῖν τῷ παιδί· δράκοντα δὲ ἰσχυρὸν ἀνέχειν τὴν φρουρὰν, ἐσπειρωμένον περὶ τὸ ἀγγεῖον· ὡς δὲ ὁ πατὴρ ἦλθε τοῦ παιδὸς, τὸν δράκοντα ἐπιβουλεῦσαι τῷ παιδὶ ἐλπίζων, ἀφίησι τὸ ἀκόντιον, καὶ ἐκεῖνον τε, καὶ ὁμοῦ τῷ δράκοντι τὸν παῖδα ἀπέκτεινε· διδαχθεὶς δὲ ὑπὸ τῶν ποιμαινόντων, ὡς εὐεργέτην καὶ φύλακα τοῦ παιδὸς ἀπεκτονὼς εἴη, μίαν τὴν πυρὰν τῷ δράκοντι καὶ τῷ παιδὶ ἐποίησεν ἐν κοινῷ· τό τε δὴ χωρίον ἐοικέναι καὶ ἐς τόδε καιομένῃ πυρᾷ φασι, καὶ ἀπὸ τοῦ δράκοντος ἐκείνου τὴν πόλιν Ὀφιτείαν ὀνομασθῆναι.*“ Man sieht, die Schlange hat hier die Rolle gewechselt und tritt als Vertheidigerin des Kindes auf, während der Wolf als Angreifer bleibt. Das *ἀγγεῖον* entspricht der in einigen Versionen vorkommenden Wiege (bierc. Rom. des Sept Sages ed. Keller S. 49 v. 1227). Die wesentlichste Verschiedenheit ist, dafs hier das Kind durch den Vater (der, wie in allen Versionen, durch seinen Zorn geblendet ist) getödtet wird. Wenn wir aber in der arabischen Version ein Wiesel [1]) mit der Schlange kämpfen und sie tödten sehen, so bemerke ich dazu, dafs bei Plinius oft von den Kämpfen zwischen diesen beiden Thieren die Rede ist. S. meine Ausg. des Gervasius S. 113 Anm. 42.

Zu S. 484.

Auf den v. d. Hagen entgangenen Zusammenhang der Sage von dem Hunde des Aubry mit der Erzählung bei Plutarch (De solert. anim. c. 13) habe ich bereits zu Dunlop S. 478 Anm. 216 hingewiesen und weitere Nachträge zu Gervasius S. 113 f. Anm. gegeben.

---

[1]) *Νύμφη, νυμφίτζα.* Auch in Deutschland heifst dieses Thierchen *Mühmlein*, *Fräulein* und ebenso im ital. *donnola.* Vgl. Grimm, Deutsche Myth. 282, 1081, wo an ersterer Stelle aus diesen Benennungen ein Zusammenhang mit Mythen vermuthet wird. Dieser ist um so wahrscheinlicher, als in Cornwall die Wiesel *fairies* heifsen. S. Choice-Notes from Notes and Queries. Folk-Lore. Lond. 1859. p. 79.

Zu S. 489—493.

Oben Bd. II S. 333 habe ich bereits auf diesen Märchenkreis hingewiesen, indem nämlich die zu demselben gehörigen Märchen aus dem Tutinameh, dem Vicramacaritra und Národní Báchorky, worin sämmtlich drei Männer um den Besitz einer Frau streiten und jeder seine Verdienste um dieselbe geltend machen will, mit einem von mir ebend. S. 123 f. mitgetheilten birmanischen Märchen und durch dieses wieder mit andern genau zusammenhängen, wozu ich hier noch die Bemerkung füge, dafs ebenso wie in dem mongolischen (im Vicramacaritra) die hölzerne Statue des Weibes durch einen der vier Jünglinge Leben erhält, ebenso in dem birmanischen das Mädchen durch einen Jagee wieder vom Tode erweckt wird, obwohl dieser eigentlich nicht zu den streitenden Liebhabern gehört. Dieser Zug, wie Benfey S. 493 bemerkt, beruht auf dem Glauben an eine Wissenschaft, vermöge deren man Todte wiederbeleben könne, jîvanî vidyâ genannt (auch mritajîvanî vidyâ, s. Benfey 2, 548 Zus. zu S. 493) und vielleicht selbst auf einem älteren gemeinsamen mythischen Grunde der indogerm. Völker (zu dem das. angeführten Mannhardt, Germ. Mythen S. 57 ff. füge hinzu dens. in der Zeitschr. f. D. Myth. 4, 425 (bis), Kuhn, Westphäl. Sagen 1, 296 f.). Doch erzählen auch die *Tataren* von dergleichen Wiederbelebungen, vielleicht durch Vermittelung des Buddhismus; s. Schiefner, Heldensagen der Minussinschen Tataren, Petersb. 1859, S. 62 f. V. 425—468, S. 118 V. 612—613 und sonst noch oft. Auch die Wiederbelebung eines aufgefressenen Füllens, welche an die von Thors Böcken und ähnliches (s. Mannhardt l. c.) erinnert, wird daselbst (S. 384) so erzählt:

In der Jurte von Jedai Chan
Findest bei der andern Habe
Eine Kiste du verstecket.
In der Kiste hat verborgen
Jedai Chan des Füllens Seele,
Die er in dem andern Leben
Aufgesucht und eingefangen,
Weil des Füllens Herr gewifslich
Wird der gröfste Held auf Erden.
(V. 472—80).

. . . .

Alten Bürtjük fragt den Knaben:
„Wohin ist der Kopf des Füllens,

Wohin sind sein Schweif, die Mähne,
Seine Füfse hingerathen?"
Alles hatt' der Knabe damals
Sorgsam im Otak verborgen,
Wo er's jetzo noch verwahrte.
Alten Bürtjük nahm entgegen
Da des Füllens Ueberreste,
Bat den Knaben auszuruhen.
Als am Morgen er erwachet,
Aus der Jurte tritt ins Freie,
Sieht ein Rofs mit goldnen Mähnen
An den Pfosten er gebunden.
(V. 519—32.)

Zu S. 518.

Zu der Geschichte von dem durch List geleerten Hospital (Dunlop Anm. 277) gehört auch Eulenspiegel Historie 17 ed. Lappenberg.

Zu S. 523.

Hinsichtlich der hier besprochenen Schwänke von Widerkeiferinnen will ich zuvörderst bemerken, dafs die von mir zu Basile's Pentam. in den Zusätzen und Verb. zu S. 264 erwähnte Stelle des Fischart sich in der Geschichtklitterung c. 5 (Scheible's Kloster 8, 120) findet („nennt sie jhn schon nit Leufsknicker mit worten, so zeigt sie es jhm doch aus dem Bronnen mit Fingern"). Aufserdem verweise ich noch auf meine Nachträge in Pfeiffer's German. 1, 270 (Von der ubeln Adelheit und ihrem Mann). Hierher gehört auch die Bemerkung in dem Chevalier au Cygne v. 2752—3:

„Et vous savés comment le cuer de femme va:
Car de çou c'on li prie le contraire fera;"

und im Ackermann aus Böheim (ed. v. d. Hagen Frankf. a. M. 1824) S. 44: „Geboten Ding nicht thun, verboten Ding thun, fleifset sie [die Frau] sich allezeit." S. auch Pf. Germ. 5, 48 Anm. zu No. 10.

Zu S. 534.

Zu den daselbst angeführten Nachahmungen u. s. w. der Geschichte von dem durch eine böse Frau vertriebenen Teufel gehört auch die von dem bekannten polnischen Zauberer Twardowski. Dieser kann nämlich laut seinem Vertrage mit dem Bösen vor der Abfahrt zur Hölle drei Arbeiten von demselben ver-

langen, welche letzterer „bis aufs Jota“ ausführen mufs. Die dritte nun besteht darin, dafs Twardowski dem Satan aufträgt ein Jahr lang statt seiner bei der Frau Twardowska zuzubringen. Der Teufel jedoch, der sie zu sehr fürchtet, nimmt „durchs Schlüsselloch [1]) Reifsaus“ und Twardowski ist seines Paktes ledig. S. Adam Mickiewicz, Sämmtliche Werke, deutsch von Karl v. Blankensee, Berlin 1836, I, 56 ff. „Frau Twardowska, Ballade.“

Ebendas. und ff. (§. 213).

Mit den hier besprochenen Zeichen unter der Fufssohle, welche nach buddhistischer Anschauung auf das Verdienst und Glück dessen, der sie besafs, hindeuten sollten (vergl. auch Pantschat. Bd. II S. 551 Nachtrag zu §. 213), mag die Fabel in den Cento Nov. Ant. no. 91 in Verbindung stehen, wo das Maulthier zu dem Wolfe sagt, sein Name stünde auf dem Hufe eines seiner Hinterfüfse geschrieben. S. Dunlop S. 214a und Nachtrag S. 539. Füge hinzu Haupt und Schmaler, Wendische Volkslieder u. s. w. 2, 161 „Wolf und Stute.“

Zu S. 536.

In Betreff des Aufhockens von Geistern s. aufser dem zu Pantschat. Bd. II S. 551 angeführten Wolf Niederl. Sagen *no.* 214 (nicht *S.* 214, wie bei Benfey verdruckt ist) und dazu die Anm. S. 551, auch noch desselb. Beitr. zur deutsch. Myth. 1, 238 no. 244, Gervasius S. 33, Loiseleur-Deslongch. Essai p. 57; s. zu Gervas. S. 139. Auch in einem betschuanischen Märchen heifst es: „Zur Strafe für diesen Frevel sollst du mich tragen, Söhnlein“, sagte das Ungeheuer und schwang sich in demselben Augenblick auf den Rücken des Unglücklichen.“ Kletke Märchensaal 3, 387 „der Mord des Massiloniane.“

Zu S. 537 f. (§. 215)

Die hier besprochene Fabel des Pantschatantra „von dem Vogel mit zwei unverträglichen Köpfen“ findet sich, wie Benfey S. 551 bemerkt, auch bei Stanislas Julien, Les Avadânas 2, 100 no. 105: „L'oiseau à deux têtes“, welche so lautet: „Jadis, sur le mont Himavat il y avait un oiseau nommé Djîvandjîva. Il avait un seul corps et deux têtes. L'une de ces têtes mangeait constamment des fruits exquis, pour procurer à son

[1]) Durch welches gewöhnlich Geister u. s. w. entschlüpfen; s. Schwartz, Ursprung der Mythologie S. 1 f.

corps le bien-être et la santé. L'autre tête en conçut un sentiment de jalousie et se dit à elle-même: „Pourquoi cette tête mange-t-elle constamment des fruits exquis, tandis que je n'en ai jamais obtenu un seul?“ Elle prit aussitôt un fruit vénéneux et le mangea, de sorte que les deux têtes périrent en même temps.“ In diesen beiden Fabeln, und zwar deutlicher in der des Pantschatantra soll gezeigt werden, wie beide Köpfe (d, h. also sämmtliche Glieder) eigentlich nur zum Wohlbefinden des Bauches thätig sind, aber auch dasselbe Vergnügen empfinden; und dies sollen auch im Pantschatantra die Worte des einen Kopfes (Mundes) zu dem andern sagen: „Wir haben beide ja nur Einen Bauch, somit also dasselbe Vergnügen.“ Hierzu füge man noch die Moralisation V. 87 (Benfey 2, 361): „Gleichwie die Vögel Bharanda, die, zweihälsig und eines Bauches, einer für den andern frafsen, gehen zu Grunde Uneinige..“ Dies nun erinnert sehr an die bekannte Fabel des Menenius Agrippa, welche selbst „nur spekulativer, insofern statt des Bauches der prâna Lebenshauch steht“, sich gleichfalls in indischen Werken findet; s. Weber Ind. Stud. 3, 369. In Indien würden wir demnach aufser dem obigen Avadâna noch einer zweifachen Form der römischen Fabel oder wenigstens des ihr zu Grunde liegenden Gedankens begegnen und, wenn ich nicht irre, sogar einer dreifachen, insofern nämlich meiner Meinung nach eine Fabel in den Avadânas (I, 152 f. no. 40) „La tête et la queue du serpent“ gleichermafsen diesem Fabelkreise angehört. Ich lasse sie hier folgen, damit der Leser selbst urtheile:

„Un jour, la tête et la queue d'un serpent se disputaient ensemble. La tête dit à la queue: „Je dois être la première.“

La queue dit à la tête: „C'est moi qui dois être la première.“

La tête dit: „J'ai des oreilles et je puis entendre; j'ai des yeux et je puis voir; j'ai une bouche et je puis manger. Dans la marche je vais en avant. Vous n'avez aucun de ces avantages. Voilà pourquoi je dois être la première.“

La queue dit: „C'est moi qui vous fais marcher, sans moi vous ne pourriez faire un pas. Si je ne marchais point, si je m'enroulait trois fois autour d'un arbre et que je ne le quittasse point pendant trois jours, vous ne pourriez chercher votre nourriture et vous ne tarderiez pas à mourir de faim.“

La tête dit à la queue: „Vous pouvez me laisser; je vous permets d'être la première.“

En entendant ces mots, la queue l'abandonna. La tête parla de nouveau à la queue et lui dit: „Maintenant que vous êtes la première, je vous permets de marcher en avant."

La queue se plaça donc en avant, mais à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle tomba dans une fosse profonde et périt."

Zu S. 574 (no. 6).

Der Derwisch will dem Wolf Moral predigen, sowie dieser aber eine Heerde Schafe sieht, läſst er ihn im Stiche. Diese Fabel gleicht der vom Wolf als Schüler, s. Grimm, Reinh. Fuchs S. 333 ff. („von dem wolf und seinem wîp"), wo der Schulmeister statt eines Derwisches eintritt. Sie stammt wahrscheinlich aus französ. Quelle, s. Grimm l. c. S. CXC und findet sich auch in 1001 Nacht, Nacht 568 „der weise Heykar" (13, 108, Breslau 1836). Auch in Italien mag sie schon früh bekannt gewesen sein, wie ich aus dem Sprüchwort schlieſse: *il lupo cangia il pelo ma non il vizio (vezzo)*, dem unser deutsches „die Katze läſst das Mausen nicht" entspricht. Auf letzteres bezieht sich eine Fabel, die in 1001 Nacht l. c. der erwähnten unmittelbar vorhergeht.

Zu S. 585 (no. 2).

Der Sultan und dessen schöne Geliebte. Jener tödtet diese, weil er sie zu sehr liebt. Hierzu bemerke ich, daſs von dem Sultan Mahmud II, dem Eroberer Constantinopels, erzählt wird, er habe mit eigener Hand seiner geliebtesten Sklavin Irene das Haupt abgeschlagen, um das Gemurmel des Heeres über seine weichliche Unthätigkeit zu beruhigen. Doch ist dieser Zug nicht genug historisch verbürgt und deshalb wohl nur anderswoher auf Mohammed übertragen. S. Hammer, Gesch. d. osman. Reichs 2, 208.

Zu S. 604.

Ueber die daselbst erwähnte Geschichte von dem hohlen, aber mit Gold angefüllten Stock s. Dunlop S. 456 Anm. 8. Die märkische Version derselben findet sich auch in Kuhn's Märk. Sagen no. 39.

Zu S. 605 f. (§. 234).

Bei welcher Gelegenheit der von Robert, Fables Inéd. I S. XXXVIII, erwähnte Archibald Douglas den Beinamen Bell-the-Cat erhielt, erzählt ausführlich Pitscottie p. 78 Folioausgabe, welche Stelle W. Scott zu Marmion. Cant. V Str. 14 Anm. 2 anführt. Auch in den Visions of Piers Ploughman v. 291—417

(vol. I p. 9 ff. ed. Wright) wird diese Fabel bereits erzählt; so wie auch Basile Pentam. 2, 111 (meiner Uebers.) darauf anspielt: „Den Mäusen (kann man antworten), dafs sie nie vor der Katze sicher sein werden, wenn sie ihr nicht eine Schelle ans Bein binden, um sie zu hören, wann sie kommt."

Nachträglich zu S. 361.

Babr. 123, Cor. 136: ὄρνις χρυσοτόκος. Vgl. Görres Heldenbuch v. Iran 2, 366: „Der Vogel ist gestorben, der die goldenen Eier gelegt".

Zu Bd. II, S. 86 (Str. 338).

Zu dem daselbst erwähnten Weintrinken aus Menschenschädeln bemerkt Benfey ebend. S. 407, dafs dies sich auf den orgiastischen Cultus des Siva bezieht. Ueber diese auch sonst noch weit verbreitete Sitte s. Grimm, Gesch. d. D. Spr. S. 143 ff.

Lüttich. Felix Liebrecht.

Nachricht von einem handschriftlichen Romancero der Bibliothek von Barcelona.

Die literarischen Importe, das Werk einer kleinen Anzahl Gelehrter, modificiren und nationalisiren sich, indem sie sich ausbreiten: solches geschah auch mit unsrer classischen italienischen Schule, d. h. der Schule welche die Poesie der Alten und zwar nach italienischer Anschauung nachahmte. In Vergleich aber zu einem Fr. Luis de Leon, welcher durch die Tiefe seiner Studien, seines Genies und seines Charakters im Stande war mit den Alten zu wetteifern, obgleich sie sein Vorbild blieben — wie viele andre Dichter, Verfasser von Canzonen und Sonetten, gibt es, die man wirklich classisch nennen dürfte!

Die nationale Tendenz trat aber noch mehr hervor, als der Geschmack an den Dichtungsarten der alten castilischen Schule (die zu keiner Zeit ganz vergessen worden war) die Oberhand gewann, und die mit allen Hülfsmitteln einer Kunstschule ausgerüsteten Talente Romanzen und Letrillas zu dichten unternahmen. An dieser Poesie, welche damals zum Vorschein kam, kann man zwar mehr oder weniger Geschmack finden; ohne Zweifel jedoch ist sie eine Blüthe, die sich in einer Epoche nationaler Gröfse und unter den Händen sehr geistreicher Köpfe, welche sich einer der schönsten Sprachen der Welt bedienten, entfaltete. Leider fiel nur dieses Aufleben der nationalen Dichtungsarten, welche zugleich alle Gaben einer glänzenden Kultur schmückten, mit den Anfängen jenes falschen Geschmackes zusammen, der in der Poesie den Gongorismus, in der Architektur den Churriquerismus erzeugte.

Dem kritischsten Zeitpunkt dieser Periode der Originalproduction, als diese schon mehr und mehr manierirt wurde, nämlich den letzten Jahren des sechzehnten und den ersten des siebzehnten Jahrhunderts, gehören nun alle oder doch die meisten Stücke des Romançero an, das uns hier beschäftigt.

Dieser Codex ist eine der Reliquien unsrer alten Klosterbibliotheken, welche vom Feuer, dem Zufall und vielleicht auch der Habgier verschont geblieben sind; er wird in der Provinzialbibliothek Barcelonas aufbewahrt, unter deren interessanteste Artikel er noch immer, und mit vollem Recht gerechnet wird. Bezeichnet ist er X. 9. 25. Es ist ein Band in 4°, etwas schmal, von 192 Blättern. Er hat keinen Titel, noch auch weist er Namen von Verfassern auf. Von Bl. 1 bis 107v°, von Bl. 114v° bis

154, von Bl. 158 bis 165v°, und von Bl. 155v° bis 192v° ist die Schrift schön und rund, und ohne Zweifel gleichzeitig mit der Abfassung. Die Blätter 155—192 enthalten Zusätze zu den früheren Stücken und den Index. Die Bl. 108, 154v° und 155, sowie 166—169v° sind in Halbcursiv, die Bl. 109—110v°, 155v°—157, 170—173v° in Ganzcursiv und moderner Schrift geschrieben; die Bl. 73—74 enthalten eine sehr schlecht geschriebene Copie eines vorausgehenden Stücks und die Bl. 111—113v°, 158v°, 175—178v° und 184—185 sind weifs.

Offenbar wurde der Codex in Catalonien geschrieben. Dies beweisen nicht sowohl mehrere orthographische und sinnentstellende Fehler — dergleichen konnte auch einem ungeschickten castilischen Schreiber begegnen — noch selbst die Substitution des *s* für *c* und viceversa, was auch bei einem Andalusier möglich war; sondern vielmehr die Schreibung des *e* für *a* und umgekehrt, ein Fehler den die meiner Landsleute im nordöstlichen Catalonien, welche schlecht castilisch sprechen, sehr häufig machen. Auch andre Mifsgriffe verrathen eine catalanische Hand; so findet man in einer der allerdings in Halbcursiv geschriebnen Romanzen sogar *ny* für *ñ*.

Wir halten nicht blofs den Codex als Ganzes, sondern auch die meisten der einzelnen Stücke, die er enthält, für unedirt. Sie sind zum gröfsten Theil wahre Romanzen (*romances*) von 8 Silben, aber es finden sich auch *romancillos*, *letrillas*, ein Sonett und einige Sestinen. Die Romanzen gehören der achten Klasse Duran's, d. h. den von Huber so richtig „artistisch" genannten an, und zwar der charakteristischsten Section dieser Klasse, wo der von dem Dichter erwählte Stoff ihm nur eine Gelegenheit bieten soll um seine persönlichen Gefühle auszudrücken und mit seinem Geiste zu glänzen [1]). Sie haben fast alle Refrains (*estribillos*), was damals Mode war und sie zum Gesang geeigneter machte. Auch sieht man mitunter Buchstaben über die Vocale des Textes geschrieben, was vielleicht ein Verfahren musikalischer Mnemonik war. Alles das sowie der erotische Charakter fast aller Stücke läfst uns glauben, dafs die Sammlung zum Gebrauch eines Liebhabers der gesellschaftlichen Spiele und Vergnügungen gemacht wurde. Die noch mehr zum Gesang bestimmte Abtheilung der Letrillen bietet einige wahrhaft schöne

[1]) S. Wolf, Primavera y Flor de Romances p. XXVII.

Stücke. Wir geben von allen die Estribillos (die von einer mehr oder weniger leichten Moral sind), selbst wenn sie das Stück nicht beginnen.

Wir verweisen auf das grofse Romancero Duran's (1849—51) indem wir das Stück anzeigen (D. n° ...), oder auch auf den 3. Band (1829) des älteren Romancero desselben berühmten Verfassers, indem wir die Seite bezeichnen (D. p. ...).

Index.

1. Alaranes y romanos. R. hist. (von der Belagerung Carthagos). 2. Sale de Toledo el fuerte. R. morisco (von Albencayde). 3. Toledo ciudad famosa. R. novelesco-lírico. Estrib. (Wir geben als Specimen diese hübsche Romanze, ohne sie höher als manche andere zu schätzen, weil ihr Text correct ist). 4. Al camino de Toledo. R. morisco (von Adulce) D. n° 140 (Rom. Gen.). 5. Muestra se me el cielo amigo. R. past. Est. 6. En el caudaloso rio. R. pisc. Est. (Obras de Gongora. und Rom. Gen.). 7. Ardiendo se estaba Troya. R. hist. (von Troja). Est. 8. Pues de vos sosciego mio. R. past. Est. 9. Que olas de congoja. Romancillo von 7 Silb. Est. D. p. 152. 10. En el ondo mar de España. R. descr. (von den Manövern der Schiffer während eines Sturmes). Est. gebildet aus dem Ruf des Befehlshabers. 11. De la maestra al trinquete. R. de caut. 12. Hochali se sale huyendo. R. de caut. (Hochali, von den landenden Christen verfolgt, wirft den *fricos dioses* (sic) eine schöne Gefangene hin, worauf er sich selbst in die Fluthen stürzt, nachdem er diese Meergötter angerufen. Wie fern von der Einfalt der Volkspoesie!). 13. Pedasos de ielo y nieue. R. past. Est. D. n° 1524 (Flor de R. 4ª u. 5ª parte). Von Liñan. 14. Mirando está de Saguna. R. past. Est. D. n° 1504 (Obras sueltas de Vega Carpio). 15. Entre las penas de amor. R. doctr. Est. 16. En la fuerça de Galera. R. hist. (von Abayaldos). Est. D. n° 1100. 17. Ay amargas soledades. R. amat. Est. 18. Enlazados los cabellos. R. past. 19 Al dulce y suave canto. R. past. 20. Qué importa que mis suspiros. R. amat. Est. 21. Vos otros que al mar despaña. R. amat. Est. 22 No puede fingir pasciones. R. amat. Est. 23. Muriendo el corriente rio. R. past. Est. 24. Mirando desde una roca. R. de caut. Est. 25. Ciego lince niño viejo. R. amat. Est. 26. El segundo Rey don Juan. R. hist. (von D. Alvaro de Luna). Est. D. n° 994 (Silva de v. R.). 27. A los pies de don Enrique. R. hist. (von D. Pedro). Est. D. n° 978 (Rom. Gen.). 28. El bello color rosado. R. past. Est. 29. Imen huye de desengaños. R. past. Est. 30. De Narcisa y Belizarda. R. past. Est. 31. Preso en la torre del oro. R. morisc. (von Arbolan). Est. D. n° 164. 32. Despues que la luz del sol. R. de caut. Hat das Detail und den Ton der Vulgär-Rom. 33. La niña se duerme si lo hace adrede. Romancillo von 6 Silben. Est. D. p. 151. 34. La bella serrana. Romancillo von 6 Silb. 35. Sobre las blancas espumas. R. amat. (See-Allegor.) Est.

D. 1476. (Prim. y F. de R. 2ª parte). 36. Si aquel de la benda Acaso topares. Huye niña huye. Huye no le aguardes. Romancillo von 6 Silben. Est. 37. La niña hermosa. Romancillo von 6 Silben. Est. Esta noche me cupo la vela. Plega (l. Plegue) a dios que no me duerma. 38. Martirizar la memoria. R. amat. 39. O gustos de amor traydores. R. amat. Est. 40. Por entre una umbrosa mata. R. past. Est. 41. Fuese mi çagala. Romancillo von 6 Silb. 42. Cofrada de amor. Id. 43. A mi corazon. Id. Est. 44. Esteril sierra vestida. R. past. Est. 45. La lança arrimada a un fresno. R. morisc. (von Abenamar). 46. Entanto que la tormenta. R. piscat. D. nº 1574. 47. Que aprovechan mis quatillas (l. quartillas). R. jocos. y amat. Est. 48. Los martinetes al sesgo. R. past. 49. Ya es tiempo de recoger. R. amat. (Kriegs-Allegor.). Est. 50. Tendido está el fuerte Turno. R. hist. (von Aeneas). Est. D. nº 491 (Rom. Gen.). 51. Vuela el sol en alto. Romancillo von 6 Silb. Man sieht hier die Uebertreibung der Hinzufügung des *e* in *amore*, *coraçone* etc.; doch ist es mit der Absicht burlesken Archaismus geschehen. 52. Noche penosa y dura. Sextina. 53. En esta larga ausencia. Id. 54. En un campo florido. Id. 55. Por peñas desconformes. Id. 56. Ay despreciada vega. Ist auch *Sextina* betitelt, aber mit Unrecht; es sind Strophen von 8 Versen, also gereimt: ab ab cc dd. Uebrigens könnte die ziemlich correcte Leichtigkeit dieser Stücke einen veranlassen, sie dem Lope de Vega zuzuschreiben; wir haben sie jedoch weder in seinen Werken, noch in denen anderer alter Dichter auffinden können. S. weiter unten ein Specimen. 57. De su querida Amarilis. R. past. Est. 58. Amor de mi alma fuego, R. amat. Est. (Amor loco Vos por mí y yo por otro). 59. Puesto (l. Puestos) en Tormes los ojos. 60. Llorando mira Rodrigo. R. hist. (von D. Rodrigo). Est. D. nº 603 (Maravillas del Parnaso). 61. Temores de mi partida. R. amat. Est. 62. Entre mortales suspiros. R. past. Est. 63. Muerte si te das tal priesa. R. caball. (von Cerbino). D. nº 403 (Rom. Gen.). 64. Mil çelosas fantasias. R. caball. (von Gaiferos). D. nº 381 (Rom. Gen.). 65. Las reliquias de la noche. R. past. Est. 66. El sol que al dorado Toro. R. past. Est. 67. Entre flores y jazmines. R. past. 68. Ques esto pensamiento. R. von 7 Silb. Est. 69. Viendo que de su cuydado. R. past. Est. 70. Quexando se estaua Dido. R. hist. (von Aeneas). Est. 71. Ardiente rauiosa furia. R. amat. Est. 72. Asoma os humano engaño. R. hist. (von Saladin). Est. Das Motiv ist die Gewohnheit Saladin's an den Tod sich erinnern zu lassen. 73. Los soueruios pensamientos. R. amat. 74. Muger te llamo homicida. R. amat. Est. 75. Arboles de humor preñados. R. venat. y amat. Est. 76. En las puertas de aquel rio. R. amat. Est. 77. El verde campo y el cielo. R. past. Est. 78. Las soberbias torres mira. R. morisc. (von Celin Audalla). Est. D. nº 121 (Flor de V. y N. R. — It. Rom. Gen.). 79. El anfermo (sic) rey anrique. R. hist. (von D. Enrique el Doliente). D. nº 982. (Rom. Gen.). 80. Tristeza (l. Tristezas) me piden versos. R. amat. Est. 81. Al pie

de un olmo escarchado. R. past. D. n° 1493. (Vega Carpio, obras sueltas — It. Rom. Gen.). 82. Grande rumor se leuanta. R. hist. del Cid. D. n° 732. (Escobar Romancero del Cid). Da unsere Version ziemlich verschieden von der bei Escobar ist, so geben wir sie weiter unten. Man wird da einen hübschen Beweis der Leidenschaft für die Estribillos finden. 83. Peñas del Tajo deshechas. R. past. 84. Las tres de la noche han dado. R. amat. Est. 85. Daba dormideras (sic). Romancillo von 6 Silb. Est. Duerme madre duerme Y la vieja a las doce estaua en sus trece. 86. Quando crese mi alegria. R. past. 88. Amor si puedel cuydado. R. amat. Est. 89. El yelmo lleno de plumas. R. cab. (von Gaiferos). 90. Dezid me sospechas tristes. R. amat. Est. 91. Del estrago pie dexaua. R. cab. (von Rodamonte. Der Stoff ist aus der italien. Poesie entlehnt). 92. No huyas fiera enemiga. R. amat. 93. Quando el regalado lecho. R. amat. Est. 94. No es razon dulce enemiga. R. amat. Est. D. n° 1468 (Rom. Gen.). 95. A las temerosas voces. R. hist. (von Troja). Est. 96. Anegado en mar de çelos. R. past. 97. Campo inutil de pissarras. R. past. Est. 98. A veros llegue señora. R. amat. Est. 99. Entre hazul (sic) pisarra. Romancillo von 6 Silb. Est. Ay crueles celos temerosos Que aunque amor es niño mira con antojos. 100. Quien es aquel que camina. R. past. Est. 101. Sacome de la prision. R. hist. (von den 7 Infanten von Lara. Es ist das einfachste, schönste und ohne Zweifel älteste Vorbild von n° 686 v. D. S. weiter unten). 102. Llorando siete cabeças. R. hist. (von den 7 Infanten von Lara. Es ist derselbe Gegenstand wie in n° 24 Bd. I der Primav. y F. de R. von Wolf und der n° 685 von D. Die letztere Version ist schon sehr entfernt von der wahrhaft epischen Gröfse der erstern. Die unseres Codex ist ganz ausgeschmückt und albern. Man urtheile:

Pues el numero de siete
Tiene escelencias notables,
Si ver muerto a un hijo solo
La pasciencia acaba a un padre,
Ver siete y a traicion muertos
La vida es razon que acabe.

103. Ya con sus aguas octubre. R. past. Est. 104. Otras vezes me habeis visto. R. lir. Est. 105. La madre (l. Ya la madre) primavera. R. descrip. Est. personal. 106. Si tanta gloria se ensierra. R. amat. Est. 107. A las reliquias dichosas. R. past. Est. 108. A los hierros de una reja. R. mor. (von Abenamar). Est. 109. De nuevo llora Abenamar. Id. v. id. Est. 110. Pensamiento bien nascido. R. amat. Est. 111. No salgais señora luna. R. amat. 112. Sin leda y sin esperança. R. pisc. 113. Donde vais mi pensamiento. R. amat. 114. De su dama se despide. R. hist. (von den African. Kriegen). 115. Con suspiros que encendia. R. past. Est. 116. Contra el mar ayrado y fuerte. R. past. Est. 117. Mandadero es el arquero. Y siquiera man-

dadero. Letrilla. Est. 118. En la luz del alba hermosa. R. amat. 119. Sesse estrella (l. ó estrella) del cielo. R. amat. 120. Las lobregas nubes tristes. R. amat. 121. A las voces de un pastor. R. past. Est. 122. En las orillas del mar. R. past. Est. 123. Si ay mayor mal quel morir. R. amat. Est. 124. Despertad hermosa Celia. R. amat. D. n° 1470. (Madrigal 2ª part. Rom. Gen.). 125. Al humilde Mançenares. R. amat. Est. 126. Illustrissimo Señor. R. hist. (von Alvaro de Luna). D. n° 995. (Silv. de V. R. — It. Rom. Gen.). 127. Pues que (l. Puesto que) no sabeis dar. Sino tormento y pasion. Yo vendo mi corazon. Ay quién lo quiere comprar. Letrilla. 128. Desde oy mas renuncio mora. R. morisc. (von Cerbino). D. n° 226 (Rom. Gen.). 129. Mañanicas floridas. Romancillo von 6 Silb. Est. Despertad mi niña. No duerma tanto. 130. Pensamiento pues dizen que eguales. Eine Letrilla in der Zehn- und Zwölfsilbler gemischt sind, eine sehr musicalische Combination, der man auch in andern analogen Stücken begegnet. 131. Hirme (sic) quiero madre. Letrilla. Est. Con el marinero A ser marinera. D. p. 141. Von Luis de Camoens. 142. Rio de seuilla quién te passase. Reizende Letrilla. S. weiter unten. (Genauer sind es Seguidillen). 143. Paxarillo que vas a la fuente Beue y vuelve. Letrilla. 144. Mas vale paxaro en mano Que vuytre volando. Letrilla. 145. Melesina orina que declina. Letrilla. Est. Modoro (l. Modorro) de calentura. 146. Vn castillo arman en chosas Alzan la cara arriba las mosas. Letrilla 147. Ya no soy quien ser solia Mozuelos de mi lugar Que no es para cada dia Morir y resucitar. 148. Atrevrase a no se (sic) el abad. Letrilla. 149. No me pregunte mi mal La que no se duele dél Quen mi mal ay tanto mal Que no estoy para burlar dél. Letrilla. 150. De los alamos vengo madre A ver como los manea el ayre. Letrilla. 151. Catalina y Juana y su vecina Son su vecina y Juana y Catalina. Letrilla, gebildet aus *verdades* des Pedro Grullo. 152. Las mosas de mi lugar. Est. Quen mi tierra no baylan asi. 153. Ventesillo murmurador. Letrilla. D. p. 154 (Rom. Gen.). 154. Morenica me llaman madre Desde el dia que yo nací Al galan que ronda mi calle Rubia y blanca le parecí. Letrilla. 155. Hizo calor una noche R. joc. D. n° 1678. 156. Señora la mi señora. R. joc. Scheint durch das vorhergehende veranlaſst. 157. Sentado a orillas de un rio. R. past. 158. Recostado esta Siluero. R. past. 159. De las africanas playas. R. de Cautiv. D. n° 265 (Rom. Gen.). 160. Fuera de los altos muros. R. de Cautiv. 161. En el mas soberuio monte. R. morisc. (von Abenamar). D. n° 265 (Rom. Gen.). 162. Rigurosa y cruel ausencia. R. amat. 163. Ya sale de Montaluan. R. cab. (Aus den italien. Rittergedichten). 164. A la burladora Filis. R. past. 165. Señora nuestra ama. Romancillo von 6 Silb. 166. Si sus mercedes me escuchan. R. joc. 167. Qual mas qual menos Toda la lana es pelos. Romancillo von 6 Silb. 168. Soñe de querer. Romancillo von 6 Silb. 169. No dice a mi el sobrescrito. R. joc. 170. Mira Tarfe que a Daraxa. R. morisc. (von Tarfe).

D. n° 133 (Flor de V. y N. R. — It. Rom. Gen.). 171. Dueña si avedes onor. R. joc. D. n° 1907 (Rom. Gen.) 172. Afeminados varones. R. hist. (vom Cid). Der Held spricht zu seinen Schwiegersöhnen. 173. Digades me aleves condes. R. hist. (vom Cid). D. n° 877 (Rom. Gen. — It. Escobar). 174. En los solares de Burgos. Id. Id. D. n° 757 (Id. Id.) 175. Pidiendo a las diez del dia. Id. Id. D. n° 758 (Id. Id.) 176. Este buen cid campeador. Id. Id. D. n°817 (Id. Id.). 177. Victorioso vuelve el cid. Id. Id. D. n° 847 (Id. Id.). 178. Medio dia era por filo. Id. Id. D. n° 875 (Id. Id.). 179. Quién da voces de la cerca. Id. Id. Es ist der von Arias Gonsalos (sic) dem Könige gegebene Rath. Die Romanze ist schlecht und affectirt die Form des *retruécano*; z. B.

Y del contrario consejo
Pocas veces fue contrario.

180. Pendiente dexa la lira. R. liric. Die erste Strophe ist mit jenen Buchstaben überschrieben, von denen ich gesprochen habe und wiederholt den vierten Vers. Dasselbe bei n° 186, 7, 8, 9. 181. Para diuertir las perras. (Beschreibung der gewöhnlichen Eigenschaften zänkischer Weiber ihren Eigennamen entlehnt). R. joc. vulgar. Derselbe Inhalt in n° 1353 von D. 182. Aquel paxarillo Que vuela madre Ayer le os preso Hoy trepa el aire Por penas que tenga No muera madre. Romancillo von 6 Silb. 183. Oid señor don Gaiferos. R. cab. (von Gaiferos) D. n° 378 (P. de R. — It. Rom. Gen.). 184. Ciego que puntas aciertas (sic). R. amat. D. n° 1434 (von Gongora). 185. Porco Marina en Orgar Y tanyeron y cantaron Y danzaron y baylaron Y trescientas cosas mas. Es sind *coplas disparatadas*, ein *tohu-bohu*, aber im Gegensatz zu manchen Stücken dieser Art, ist dies voll Feuer und Leben. S. die Strophe, wo eine Einwohnerin von Majorca auftritt:

Vino despues sa Mayorca
Ab son marit lampurdá
Anteponiendo el sa
Ab sa comara Na Dorca
  Y sa manorca
  Sa graxonera
  En cara y era
  Sa llora y sa cuyera
  Tasta son bron
  Si n'y a pron
Que com es fet de bon bon
Mosa auras cuyat gras
Y trescientas cosas mas.

Die Verschiedenheit der Betonung sollte den Effect vermehren. 186. Ayres de mi aldea. Letrilla. Est. Benit y llevatme. 187. Madre la mi madre Yo me he de embarcar A la mar me lleuan Quien se ua a la mar. Letrilla. 188. A la cumbre madre Tal ayre me dio Quel amor que tenia Ayre se uoluio. Letrilla. 189. Bullendo corria. Letrilla

Est. No hauer miedo madre Que por el torne. 190. Vuelen mis sospiros Si volar pueden Que pues lleuan alas Es bien que vuelen. Letrilla. 191. La bella Celsa que un dia. R. Erzählung mit einem Sonett. 192. Mancenares ditxoso El mar te envidia Que si el quria (l. cria) perlas Tu margaritas. Letrilla. 193. Bella on tot lo que pot ser. Letrilla catalan. Est. . Orelles de mercader. 194. Rio de pisuerga Que mi bien tienes Aunque crescan tus olas No me lo lleues. Letrilla.

Proben.

Romance I.

(*Ind. No.* 3.)

Toledo, ciudad famosa,
Corona ilustre de España,
Torreada, bella y fuerte,
Dichosa en letras y en armas:
Una de las altas torres
De tu bien labrado alcázar
En dulce prision me tiene,
Sin remedio de esperanza.
Desterróme el rey sin culpa
De tu vista y de mi patria,
Que invidia y falsos amigos
Sirven bien y despues matan.
¡Agua, mis ojos, agua,
Piedad, piedad que se me abrasa el alma!

No solamente me quejo
De que vivo en su desgracia;
Pero de aquella que adoro
Y su enemigo me llama.
O piedra mas que las piedras
Que imitas y que te guardas,
Con que al rendido castigas,
Por ser en extremo ingrata.
Porque, hermosura del cielo,
Diste una seña tan baja,
Pues es tan noble el perdon
Quanto infame la venganza.
Agua, mis ojos, agua
Piedad etc.

Aqui tengo prendas tuyas
Que por momentos me engañan,
Y quien tales cosas hizo
A sí misma está obligada.
Pero tú como muger
A todo vuelves la cara,
Porque son cuando aborrecen
Mas locas que cuando aman.
Pues a vencer tanta fe
Tantos agravios no bastan,
Grande amor es este mio
Y poderosa la causa.
Agua, mis ojos, agua
Piedad etc.

Romance II.

(*Ind. No.* 82.)

Grande rumor se levanta
De armas, gritos y voces
En esa ciudad de Burgos
Donde están los buenos homes.
Bajó el rey de su aposento
Y con él toda la corte.
A las puertas del palacio
Hallan á Jimena Gomez
Desmelenado el cabello
Llorando su padre el Conde
Y á Rodrigo de Vivar
Ensangrentado el estoque.
„Justicia, buen rey, justicia
Y venganza de traydores
Ansina logres tus hijos
Y de sus fazañas gozes,
Y cuando me faltara, la pediré á los montes
Pues que remedio no hallo entre los hombres.

Que rey que non la mantiene
De rey non merece nombre,

Ni comer pan en manteles
Ni que le sirven los nobles."
Confusos están los grandes
A ver lo que el rey responde.
Y con un sereno rostro
Le dice a Jimena Gomez:
„Si Rodrigo de Vivar
Mató vuestro padre el conde,
Donde fortuna se mete
Mi valor no corresponde.
Y pues ya se llevó el uno
No pierda dos hombres nobles,
Recebidle por esposo,
Dadme la mano en su nombre,
Y si desto faltara, justicia habrá
en los montes
Pues que etc.

Romance III.
(*Ind. No.* 101.)

Sacóme de la prision
El rey Almanzor un dia
Convidándome á su mesa
Fízome gran cortesia.
Los manjares adobados
Mucho fueron á su guisa,
Y despues de haber yantado
Dijome sobre comida:
„Sábete, Gonzalo Bustos,
Que entre tu gente y la mia
En campos de Arabiana
Murió gran caballeria.
Hanme traido un presente,
Enseñartelo querria,
Estas son siete cabezas
Por ver si las conocias."
Presentólas á mis ojos
Descubriendo una cortina
Conocí mis siete hijos
Y el ayo que los regía.
Traspaséme de dolor,
Pero viendo que temian (tenian?)
De ver mi pecho los moros
Me esforzaba y no podia.
Dióme luego libertad;
Juré á Arlaja en mi partida
Que me vengaria rabiando
O llorando cegaria.
Lo primero no cumplí
Por ser corta la mi dicha,
Muerto estoy de llorar ciego,
Cumplí la palabra mia.
Non pues Rodrigo el traidor
Se contenta ni se olvida
De darme á manojos penas,
Faced, mi buen Dios, justicia;
Que porque mis fijos cuente
Y los plaña cada dia,
Sus homes á mis ventanas
Las siete piedras tiran.

Sextilla.
(*Ind. No.* 52.)

Noche penosa y dura,
De triste sombra y afligido manto,
Que impides la luz pura
Del bellísimo sol que estimo tanto,
Apresura tu vuelo
Y deja libre mi dorado cielo.

Luna que resplandeces
En el collado, velo tenebroso,
Si de amor te enterneces
Y un tiempo Endimion te fué gustoso,
Muéstrate en tu carrera
Mas veloz que otra vez y mas lijera.

A muchos amadores
Es la noche agradable y deleitosa,
Yo solo en mis amores
La tengo por contraria y por penosa,
Que Amor ha ordenado
Que goce con la luz de mi cuidado.

Y tú, Señora mia,
Alivio de mis males y tormento
Del deseado dia,
Es mi gloria, mi bien y mi contento;
Aplaca mis querellas
Porque abrevian [1]) su curso las estrellas.

Letrilla.

(*Ind. No.* 142.)

Rio de Sevilla ¡quién te pasase
Sin que la mi cervilla se me mojase!
Rio de Sevilla, arenas de oro,
Desa vanda [2]) tienes el bien que adoro.
Quién te pasase etc.
Rio de Sevilla, de barcos lleno,
Ha pasado el alma, no pasa el cuerpo.
Quién te pasase etc.
Rio de Sevilla, rico de olivas,
Dile como lloro lágrimas vivas.
!Quién te pasase,
Sin que la mi cervilla se me mojase!

Barcelona. Manuel Milá y Fontanals.

Uebersetzung der vorstehenden Proben des Romancero.

Romanze I.

Hochberühmte Stadt Toledo,
Du erlauchte Krone Spaniens,
Schön und stark mit deinen Thürmen,
Stolz auf Wissenschaft und Waffen,
Einer von den hohen Thürmen
Deines mächtigen Alcázar
Hält den Sinn mir süfs gefangen,
Keine Hoffnung soll mich laben.
Schuldlos bannte mich der König

[1]) abrevien?
[2]) Scheint catalanisch für *márgen*.

Fern von dir, vom Vaterlande,
Denn der Neid und falsche Freunde
Dienen erst, um dann zu schaden.
Wasser, ihr Augen, Wasser!
Erbarmen! denn mein Herz verglüht im Brande!

Nicht nur darum mufs ich klagen,
Weil ich misse seine Gnade,
Ach, auch derer, die mein Abgott
Und die ihren Feind mich nannte.
Stein bist du, mehr als die Steine,
Welche du bewahrst und nachahmst,
Deinen Knecht damit zu zücht'gen,
Denn wie wärst du jemals dankbar?
Warum mufst du, himmlisch Holde,
Dich so hart mir offenbaren?
Ist so edel doch Verzeihen,
Als erniedrigend die Rache!
Wasser etc.

Hier sind deine Liebespfänder,
Die mich noch zu täuschen trachten.
Wer so zarte Gaben schenkte,
Gab er nicht sein Herz zum Pfande?
Aber du, weil du ein Weib bist,
Wendest gleich das Haupt nach Allem;
Denn ein Weib ist, wenn es hasset,
Thör'ger noch, als wenn es schmachtet.
Da so feste Treue nicht
Unterliegt so schwerer Drangsal,
Mufs wohl meine Liebe grofs sein,
Grofs die Macht, die sie entflammte!
Wasser etc.

Romanze II.

Ein gewalt'ger Lärm von Waffen,
Rufen und Geschrei erhob sich
Dorten in der Veste Burgos,
Wo die wackren Leute wohnen,
Dafs der König selbst herabstieg
Und mit ihm sein ganzer Hofstaat.
An den Pforten des Palastes
Finden sie Jimena Gomez,

Um den Grafen, ihren Vater,
Weinend, mit gelös'ten Locken;
Um Rodrigo de Vivar,
Dessen Schwert von Blute roth war.
„Recht und Rache, guter König,
Rache der Verrätherhorde!
Mögst du also deiner Söhne
Thaten schaun und ihrer froh sein.
Find' ich hier kein Recht, beschwör' ich
Jene Berge drum, die hohen,
Da mir von den Menschen
Kein Trost geworden.

Kön'ge, die das Recht nicht schützen,
Nicht verdienen sie die Krone,
Nicht das Brod auf ihrem Tische,
Nicht dafs ihnen Edle folgen."
In Bestürzung stehn die Granden,
Auf das Wort des Königs horchend,
Und mit einem heitren Antlitz
Spricht er zu Jimena Gomez:
„Wenn Rodrigo de Vivar
Euren Vater hat erstochen,
Hat das Schicksal streng gewaltet,
Mufs ich selbst ihm Ehrfurcht zollen.
Nicht zwei Edle kann ich missen,
Da ich Einen schon verloren;
Nehmt ihn an als Euren Gatten,
Ihm in meine Hand verlobt Euch.
Weigert Ihr's, so sucht das Recht
Bei den Bergen dort, den hohen,
Da Euch von den Menschen
Kein Trost geworden!

Romanze III.

Vor dem Könige Almansor
Mufst' ich eines Tags erscheinen
Aus der Haft, zu Tisch geladen
Unter höflichem Bezeigen.
Schön bereitet und gerüstet
Waren, wie er's liebt, die Speisen,
Und, als wir getafelt hatten,
Hub er an in solcher Weise:
„Wie du weifst, Gonzalo Bustos,
Starb von deinem Heer und meinem

Im Gefild von Arabiana
Grofse Zahl der besten Reiter.
Ein Geschenk ward mir gesendet,
Und ich wünsch' es dir zu zeigen:
Siehe, dies sind sieben Köpfe;
Sprich, erkennst du wem sie gleichen?"
Damit schob er einen Vorhang,
Der sie mir verhüllt, bei Seite,
Meine sieben Söhne sah ich
Sammt dem Ayo, ihrem Leiter.
Mich durchzuckte bittres Weh,
Aber um dem Mohr, dem Feinde,
Nicht mein Inneres zu enthüllen
Hielt ich an mich, nur zum Scheine.
Freiheit gab er mir alsbald,
Da gelobt' ich mir beim Scheiden
Von Arlaja, mich zu rächen,
Und wo nicht, mich blind zu weinen.
Jenes Erste konnt' ich nicht,
Weil das Glück mir karg und feindlich;
Doch indem ich blind mich weinte,
Lös't' ich mich von meinem Eide.
Und Rodrigo, der Verräther,
Unversöhnt durch meine Leiden,
Giebt mir volles Maafs der Qualen —
Straf' ihn, guter Gott, statt meiner!
Denn damit ich meine Söhne
Täglich zähle, sie beweinend,
Werfen seine Leute täglich
An mein Fenster sieben Steine.

Sextilla.

Du Nacht, so schwer und bange,
Mit düstrem Schatten, der mich traurig machte,
Wie raubst du mir so lange
Das holde Sonnenlicht, danach ich schmachte.
O nimm hinweg dein Grauen
Und lafs mich frei den goldnen Himmel schauen!

O Luna, deren Schimmer
Mit Schleierduft den Hügel dort umfangen,
Denkst du der Zeit noch immer,
Wo an Endymion dein Herz gehangen,
So zeig auf deiner Bahn
Dich flüchtiger, als du bisher gethan.

So vielen Treuverliebten
Ist wonnevoll die Nacht und hochwillkommen.
Nur mir, dem Tiefbetrübten,
Wird aller süfse Trost durch sie genommen;
Denn es ist Amors Wille,
Dafs ich bei Tag nur meine Sehnsucht stille.

Und du, um die ich klage,
Herrin, die mir mit der ersehnten Sonne
Erscheint zu Lust und Plage,
Mein Heil, mein Trost, mein Ruhm und meine Wonne,
Lafs mich Erhörung finden,
Dafs Nachts die Sterne rascher mir entschwinden!

Letrilla.

Strom von Sevilla, wer hinübersetzte,
Ohne dafs den Saum ihm
die Welle netzte!
Strom von Sevilla, mit goldnem Sande,
Drüben wohnt, die lieblich mich schlug in Bande.

Strom von Sevilla, von Barken wimmelnd,
Drüber fliegt die Seele, der Leib wohl nimmer!

Strom von Sevilla, reich an Oliven,
Sag' ihr, dafs ich weine aus Herzenstiefen!

München. Paul Heyse.

Beiträge zur Geschichte der spanisch-amerikanischen Literatur.

Von *Don Juan Maria Gutierrez* [1]).

Deutsch bearbeitet von *Adolf Wolf.*

„*Las Indias en ingenios mundo nuevo.*"
(Lope de Vega Carpio, Laurel de Apolo, Silva 2a. v. 100.)

Wenn ich von spanisch-amerikanischer Literatur spreche, so verstehe ich darunter alle spanisch geschriebenen Werke, deren Verfasser in Amerika geboren sind, wenn dieselben auch in der alten Welt erzogen wurden und daselbst

---

[1]) Wir verdanken die Mittheilung des Original-Manuscripts der Güte des Hrn. Dr. *v. Gülich,* königl. preufs. Geschäftsträgers für die Plata-Staaten. In dem Einbegleitungsschreiben (Montevideo, 30. März 1860) spricht er sich über den Verfasser und die Art und Weise, wie er in den Besitz dieses Aufsatzes gekommen, also aus: „Juan Maria Gutierrez, gegenwärtig Präsident der Bank in der Stadt Rosario de Santa Fé, ist sowohl als Staatsmann, wie insbesondere als Schriftsteller einer der ausgezeichnetsten Hispano-Amerikaner. Geboren und erzogen in der Stadt Buenos-Aires, mufste er, wie alle die besten seiner Landsleute, unter der Schreckensherrschaft des Dictators Rosas ins Ausland flüchten, und lebte als politischer Flüchtling abwechselnd in den europäisch civilisirten Städten der amerikanischen Westküste, in Montevideo, Brasilien und Europa. Während seines Aufenthalts in Chile hat er Verschiedenes publicirt; sein Hauptwerk ist: „America poetica", ein dicker Band, enthaltend biographische Skizzen der Dichter Hispano-Amerikas und Auszüge aus ihren Dichtungen. . . . . Nach dem Falle des Dictators Rosas kehrte G. in sein Vaterland zurück und war längere Zeit Minister der auswärtigen Angelegenheiten der argentinischen Conföderation in Paraná, aus welcher Stellung er um 1856 ins Privatleben sich zurückzog, bis er jüngst zum Präsidenten der Bank in Paraná ernannt wurde".

„Während seiner Stellung als auswärtiger Minister in Paraná kam ich, bei der argentinischen Regierung als preufs. Geschäftsträger accreditirt, mannichfach in amtliche Berührung mit Hrn. G., und aus dieser amtlichen Berührung entwickelte sich nach und nach ein auch persönlich sehr freundschaftlicher Verkehr. Die grofse Achtung und Zuneigung des Hrn. G. für die deutsche Literatur, die er wie gewifs wenige Hispano-Amerikaner kennt, liefs mich im Verkehr mit ihm manche genufsreiche Stunde verleben. Ein rührender Beweis jener Achtung und Zuneigung ist das anliegende Manuscript, welches er, obwohl als Minister eines constitutionell organisirten Staates mit Arbeiten aller Art überhäuft, in seinen Mufsestunden als ein Freundes-Angebinde und Andenken für mich niederschrieb." Der Titel des Originalmanuscripts lautet:

Ojeada sobre la literatura hispano-americana. Recuerdo de amistad, dedicado al Sr von Gülich, Encargado de negocios de S. M. el Rey de Prusia, por D. Juan Maria Gutierrez, Ministro de relaciones exteriores de la Confederacion Argentina. Paraná 1856. Anm. d. Red.

sich berühmt gemacht haben. Ich rechne daher, um ein Beispiel unter vielen auszuwählen, zu unserer Literatur die Stücke des *Alarcon*, der Quevedo's Zeitgenosse war, und die Dramen, lyrischen Dichtungen u. s. w. der *Avellaneda*, des *Ventura de la Vega*, des *Raphael Baralt* u. s. w.

Aufser den amerikanischen Schriftwerken in spanischer Sprache gibt es aber noch einige sehr spärliche Ueberreste in den Sprachen der Eingebornen. Boturini hat nach dem Zeugnisse des Hrn. Ternaux-Compans die Uebersetzung zweier Gesänge des Aztekenkönigs *Netzahualcoyok* [1]) veröffentlicht.

Der Inca *Garcilaso* theilt in seinen „Comentarios Reales" ein Lied in der Quichua-Sprache mit nebenstehender Uebersetzung mit [2]). Hier ist noch ein neues und ergiebiges Feld, das für den unermüdlichen Fleifs und Forschereifer eines Gelehrten, wie deren Deutschland viele zählt, eine reiche Ausbeute verspräche [3]).

Da die Mejicaner Hieroglyphen besafsen, die zu ihrer Gedankenmittheilung dienten, und da mehrere derselben auf uns gekommen, in prachtvollen Ausgaben veröffentlicht und also auch in Europa sehr bekannt geworden sind, so kann man in denselben Vieles über den Urzustand dieses Volkes finden, das ohne Zweifel das reichste und am meisten civilisirte von allen war, die der spanischen Eroberung zum Opfer fielen. — Unter den Geschichtschreibern gibt es einige von mejicanischer Abstammung; in erster Reihe mag unter denselben wohl *Ixtlilxozhitl* genannt werden, dessen Werk den Titel führt: *Relacion de la Conquista de Mejico.* Nach Humboldt's Bemerkung im Kosmus hat Hr. Prescott für sein „Conquest of Mexico" vielen Gewinn aus dieser Geschichte geschöpft, die in der

---

[1]) S. eine Anm. zum 2. Bande von Humboldt's Werke: Vue des Cordillères et monumens des peuples indigènes d'Amérique.

[2]) S. die amerikanischen Briefe des Grafen Carli, in der spanischen in Mejico 1821 gedruckten Uebersetzung.

[3]) S. auch das Gedicht von Rivadeneira „El Pasatiempo" Bd. II, S. 58 und 59. — Hr. *v. Tschudi* hat in seinem Werke über die Quichua-Sprache treffliche Beiträge dazu geliefert. Anm. d. Red.

von Hrn. *T. Compans* herausgegebenen Sammlung der frühesten Geschichtsschreiber Westindiens französisch veröffentlicht worden ist.

Ich werde im Anhange ein kleines Verzeichniſs der amerikanischen Chronisten und Geschichtschreiber [1]), die ich kenne, sowie der Quellen [2]) mittheilen, aus denen *einigermaſsen* die Kenntniſs der literärischen Biographie Amerikas geschöpft werden kann. Viele derselben lassen sich ohne Schwierigkeit in den öffentlichen oder Privatbibliotheken Europas auffinden. Von diesen letztern, vermuthe ich, ist die vollständigste die des Hrn. Ternaux-Compans in Paris, obwohl ich auch in einem oder dem andern seiner Kataloge bedeutende Lücken gefunden habe, worauf ich ihn noch näher hinweisen werde bei Gelegenheit der Besprechung der von Amerikanern geschriebenen Gedichte.

Die Anzahl der Schriftsteller über theologische Gegenstände, namentlich von Controversschriften und über Religion im Allgemeinen muſs sehr zahlreich sein, wie man schon sieht, wenn man bloſs die Notizen durchmustert, die Nicolas Antonio in seinem bekannten Werke (Bibl. hisp. nova) über spanische Schriftsteller mittheilt; auch in der nicht minder bekannten „Biblioteca oriental y occidental etc.“ von Pinelo findet man einige amerikanische Prediger, deren Werke in Spanien gedruckt wurden. Unter den alten erwähne ich z. B. des *Chiriboya* von Quito und unter den modernen des Bruders Pantaleon *Garcia*, der in Cordoba del Tucuman predigte.

Der Besprechung der *poetischen* Erzeugnisse muſs ich vor Allem die Bemerkung vorausschicken, daſs bis kurz vor 1810 in diesem Welttheile der unter dem Namen seines Erfinders Luis de Gongora bekannte manierirte Stil herrschte. In Amerika stieg dieses Uebel auf einen höhern Grad, da immer die spätern Schüler die Verirrungen des Meisters übertreiben und vergröſsern. Bouterwek sagt, daſs die „nuevo arte“ von Gongora auch in Amerika eindrang und Ver-

---

[1]) S. den 1. Anhang am Schlusse.
[2]) S. den 2. Anhang am Schlusse.

breitung gewann, und citirt zu diesem Behufe die Werke eines gewissen *Alonzo de Castillo Solórzano*, die in Mejico um 1625 gedruckt wurden. Werke dieser Gattung sind in großer Menge vorhanden. Um dieselbe Zeit drang dieses Uebel auch mit aller Macht in Lima ein; ein Franziskaner, Bruder Juan de Ayllon, gehört zu den ersten, die sich rühmen können, Lima mit dem Gongorismus beschenkt zu haben. Er veröffentlichte im J. 1630 ein Gedicht in Octaven, worin er die von seinem Kloster auf Grund der Heiligsprechung der zwanzig japanesischen Märtyrer abgehaltenen Festlichkeiten beschreibt. Der Verfasser ist voll von der *Neuerung, die der neue Styl hervorbringen wird.* Man urtheile, wie dieser beschaffen sein muſs, da er, zwei nach limanischer Sitte *verhüllte* Damen beschreibend, sagt:

> . . . . . Ciclopes supremos
> Que Polifemos redimiendo un ojo
> (Hermoso antojo) del costoso manto
> Eran del niño amor gracioso espanto. (3. Gesang).

Aber diese geistige Verirrung selbst, die ihren Ursprung (man verzeihe mir die Kühnheit dieses Urtheils) im Verfall der lateinischen Literatur hatte, kann einen Stoff für ernste und merkwürdige Forschungen abgeben. Die Italiener verfielen noch vor den Spaniern, die sich alsdann *cultos* nannten, dieser Narrheit mit ihren *concetti*; und Frankreich hatte in der Epoche von Dubartas an dieser Krankheit gelitten, von welcher scharfsinnige Kritiker noch einige Anklänge selbst in Bossuet entdeckt haben. Victor Hugo und seine Schule sind ein Sprung nach rückwärts zu diesen wahrhaft traurigen und unfruchtbaren Zeiten, obwohl dies von ihnen nur mit einer gewissen Einschränkung gilt.

Vielleicht dürften wir, wenn wir unsern Stoff in weiterem Umfange behandeln würden, auch alle Geisteserzeugnisse aufnehmen, welche die alte Welt und zwar in spanischer Sprache Amerika verdankt. Verschiedene Dramen von Lope de Vega, Moreto und Andern sind dem Stoffe und Orte nach amerikanisch. Das beste epische Gedicht

in castilischer Sprache, die „Araucana“ von Ercilla, ward in den Wäldern und Ebenen Chili's gedichtet und behandelt die Thaten und Gebräuche jener tapfern Eingebornen, die auch heute noch dem Joche der *leyes de Indias* und den Lehren des Evangeliums Widerstand leisten. Der „Bernardo“ von *Balbuena*, der ebenso gut und poetischer als die Araucana ist, wurde unter dem Himmel der Antillen geschrieben. Der Pater *Ojeda*, der dasselbe Wagniſs wie der deutsche Verfasser der Messiade unternahm, verfaſste seine berühmte „Cristiada“ in seinem Kloster zu Lima, welches Gedicht vor nicht langer Zeit von D. Manuel José Quintana in seiner „Musa épica“ auf's Neue der Vergessenheit entrissen wurde.

Henrique *Garcés* übersetzte in Lima die Sonette Petrarca's, die 1591 in Madrid gedruckt wurden. Der Fürst von *Esquilache* residirte als Vicekönig Peru's in jener selben Hauptstadt, und hat dort einen groſsen Theil seiner zahlreichen Gedichte niedergeschrieben. Der Graf von *La Granja* schrieb ebendaselbst ein Gedicht über die hl. Rosa von Lima, die Schutzpatronin Amerikas. Diego *Mexia*, der gefällige und elegante Uebersetzer der Heroiden Ovid's, verfertigte diese Uebersetzung während seiner Reisen auf mejicanischem Gebiet; hierher sind auch noch einige Andere von minderer Bedeutung zu rechnen, wie *Montengon*, der Verfasser des „Eusebio“, einer Nachahmung des Emil von J. J. Rousseau.

Auch haben die Dichter Amerikas unter den Spaniern Lobredner gefunden, wie Feyoo, den Abbé Lampillas, Gallego, Ochoa und Andere. — —

Es existirt zwar kein von einem gebornen Amerikaner herrührendes episches Gedicht von hervorragender Schönheit; aber es gibt doch einige im Allgemeinen sehr wenig gekannte. Ich kenne die folgenden:

1. **El Arauco Domado.** Dieses Gedicht, das zum ersten Mal 1596 in Lima gedruckt, dann 1605 in Madrid und 1849 in Santiago de Chile wieder abgedruckt wurde, genoſs der Ehre von dem Verfasser des *Kosmus* ganz gelesen zu werden, dessen Urtheil ihm allerdings nicht gün-

stig ist. Ich glaube indeſs, daſs, wenn man zu suchen versteht, sich in seinen Octaven einzelne Stellen von vielem Verdienst und äuſserst harmonischen Formen finden lassen. Der Verfasser war der Sohn eines Conquistador und geboren an der Gränze von Chili, wo so viele Jahre hindurch die Spanier schwere Kämpfe mit den unbezähmbaren Araukanern bestanden.

Bevor ich die in Chile erschienene Ausgabe besorgte, war dieses Buch äuſserst selten oder vielmehr unmöglich zu finden. Lope de Vega spendet in seinem berühmten „Laurel de Apolo“ *Pedro Oña*, denn so heiſst der chilenische Verfasser des „Arauco Domado“, groſse Lobsprüche. Oña ist auch Verfasser eines andern Gedichts vom heil. Ignaz von Loyola u. d. T.: „El Ignacio de Cantabria“, Sevilla 1639, ein schöner Druck des Franco de Lira. Diesem Gedichte sind sehr günstige Urtheile vorgedruckt, die von niemand Geringerem als von Pedro Calderon de la Barca und Perez de Montalvan herrühren.

Ehe ich die oben erwähnte Ausgabe veranstaltete, veröffentlichte ich im November 1848 in Valparaiso durch die Imprenta Europea eine Art Prospect, der eine eingehende Untersuchung über den Dichter und das Buch enthält. Ich will dieser Arbeit einige Anführungen entnehmen, um zu beweisen, daſs das „Arauco Domado“ Schönheiten enthält, die der übermäſsig strengen Kritik von Ternaux-Compans und Alexander von Humboldt entgangen sind.

Obwohl schon der Dramatiker Moreto gesagt hat:

Pues toda la poesia
Que es sino filosofia?

so muſs man es doch als ein gutes Symptom der geistigen Höhe Oña's betrachten, daſs er es auch aussprach:

. . . . . „donde no hai filosofia,
No puede haber lejítima poesia.“ (14. Gesang).

Seinem Gedichte gebricht es auch sicherlich nicht an Zügen und Betrachtungen, die eines Philosophen würdig wären, wie z. B. die folgende:

Tiene fortuna varia la costumbre
De la pesada piedra sisifea,

Que el sin ventura Sisifo rodea
Con fatigada prisa hasta la cumbre,
De donde con su misma pesadumbre
Hácia lo bajo subdito voltea,
Y sin que de parar ella se acuerde,
Apenas toma pié cuando le pierde. (2. Gesang).

Und diese andere, worin er davon spricht, wie gut die Bescheidenheit kleidet und wie sie um so heller an einer Person von wirklichem Verdienst und Vermögen glänzt:

... Pues cuanto bien parece la llanada,
En la sublime cumbre del collado,
Parece la humildad allá en la cima
Del hombre que es tenido en mas estima. (3. Gesang).

Die Heiterkeit und Kaltblütigkeit bei einer grofsen Gefahr schildert er folgendermafsen:

Es un profundo abismo de cordura
En tales occasiones ser callado,
Y estando el corazon alborotado,
Finjir tranquila y mansa la figura:
El rio mientras tiene mas hondura,
Vereis que va mas sesgo y sosegado,
Disimulando á causa de su fondo
Aquel raudal que lleva por lo hondo. (14. Gesang).

Wie man sieht, ist der Chilene nicht minder sentenzenreich als D. Alonso de Ercilla, und er versteht es seinen Sittensprüchen viele Neuheit und poetische Färbung zu verleihen. Nun will ich ihn von einer mehr heiteren Seite zeigen, wo er mit dem Dichter des Orlando in der Schilderung weicher und etwas sinnlicher Liebesscenen in Wäldern und Einsamkeiten wetteifert.

Der Dichter beschreibt ein wahres Paradies von schönen Blumen und bezaubernden Bäumen, durchrieselt von dem reinsten und verschwiegensten aller Bäche, in dem sich jemals zwei Liebende in dem negativen Gewande unserer ersten Eltern gebadet haben:

..... Aquí Caupolicano caluroso
Con Fresia (como dije) sesteaba
Y sus pasados lances le acordaba
Por tierno estilo y termino amoroso:

No estaba de la guerra cuidadoso,
Ni cosa por su cargo se le daba,
Porque do está el amor apoderado
Apenas puede entrar otro cuidado.

Por una parte el sitio le provoca,
La ociosidad por otra le convida
Para comunicar á su querida
Palabra, mano, pecho, rostro y boca:
Y al regalado son que amor le toca
Le canta dulce gloria dulce vida,
¿Quien goza como yo de bien tan alto
Sin pena, sin temor, sin sobresalto?

Descienden al estanque juntamente,
Que los está llamando su frescura
Y Apolo que tambien les apresura
Por se mostrar entónces mas ardiente:
El hijo de Leocan gallardamente
Descubre la corporea compostura,
Espalda y pechos anchos, muslo grueso
Proporcionada carne y fuerte hueso.

. . . .

Desnudo al agua súbito se arroja,
La cual con alboroto encarecido
Al recibirle forma aquel ruido
Que el árbol sacudiendo la hoja:

. . . .

Su regalada Fresia que lo atiende
Y sola no se puede sufrir tanto,
Con ademan airoso lanza el manto,
Y la delgada tunica desprende:

. . . .

Descubrese un alegre objeto hermoso
Bastante causador de muerte y vida,
Que el monte y valle viendola se ufana
Creyendo que depunta la mañana.

Es el cabello liso y ondeado,
Su frente, cuello y mano son de nieve,
Su boca de rubí graciosa y breve,
La vista garza, el pecho relevado:
De torno el brazo, el vientre jaspeado,
Columna á quien el Paro parias debe,
Su tierno y albo pie por la verdura
Al blanco cisne vence en la blancura.

. . . .

Va zabullendo el cuerpo sumerjido,
Que muestra por debajo el agua pura,
Del cándido alabastro la blancura
Si tiene sobre sí cristal bruñido:
Hasta que dá en los pies de su querido,
Adonde con el agua á la cintura
Se enhiesta sacudiéndose el cabello
Y echándole los brazos por el cuello.

. . . .

Alguna vez el ñudo se desata
Y ella se finje esquiva y se escabulle,
Mas el galan siguiendola zabulle,
Y por el pie nevado la arrebata:
El agua salta arriba vuelta en plata,
Y abajo la menuda arena bulle;
La tórtola ambiciosa que los mira
Mas triste por su pájaro suspira. (5. Gesang).

2. **Hernandia:** Triunfos de la fé, y gloria de las armas españolas. Poema heroico. Conquista de Mejico, cabeza del imperio septentrional de la nueva España. Proezas de Hernan Cortes, catolicos blasones militares y grandeza del Nuevo mundo. Lo cantaba *Don Francisco Ruiz de Leon*, Hijo *de la nueva España* .... etc. etc. Madrid: en la imprenta de la viuda de Manuel Fernandez ... año 1755.

Ein Band in 4° von 383 Seiten. (Dieses Gedicht befindet sich nicht in der Liste oder dem Kataloge von Gedichten, den Hr. Ternaux-Compans dem D. Eugenio de Ochoa mitgetheilt hat, und den dieser der Pariser Ausgabe der Musa Epica des Quintana (Baudry 1840) vorgesetzt hat.)

Es genügt die einem jeden Gesange dieses Gedichtes vorausgehenden Inhaltsanzeigen in Versen und Prosa zu lesen, um zu bemerken, daſs der Verfasser Schritt für Schritt der Geschichte der Eroberung Mejico's folgt und zu gleicher Zeit Ansprüche auf den Titel eines Geschichtschreibers und eines Dichters erhebt. Die Handlung beginnt unmittelbar nach der Pacification der Inseln des atlantischen Meeres und schlieſst im 12. Gesange mit der Gefangennehmung des Kaisers Montezuma durch Garcia de Ol-

guin, „quedando dueño de tanto imperio el felicisimo, invicto, augusto Emperador Carlos quinto.“ Das Gedicht ist in Octaven geschrieben, die fast immer durch die gesuchten Dunkelheiten des Gongorismus und durch gezwungene aus einer pedantischen Gelehrsamkeit geschöpfte Anspielungen entstellt sind. Dem Verfasser gebrach es weder an Bildung noch an Talent.

Die *Hernandia* scheint ein nachgeborner Sohn des *Peregrino indiano* zu sein, ein Gedicht das ich nicht kenne, worüber aber Hr. Ternaux-Compans die nachfolgende Notiz in seinem oben erwähnten Kataloge und in der „Bibliothèque américaine ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à l'an 1700. Paris, 1837“, mittheilt.

3. **El Peregrino Indiano** (Madrid, en casa de P. de Madrigal, 1599. 12°) ist ein Gedicht in zwanzig Gesängen und in Octaven über die Eroberung Mejico's, dessen Verfasser, Don Antonio *Saavedra Guzman*, ein in *Mejico geborner* Urenkel des Grafen von Castellar, am Schlusse einen zweiten Theil verspricht, der nie erschienen ist, ein Verlust, der nach Durchlesung des ersten Theils wenig bedeutend erscheint. Der indianische Pilger, setzt Compans hinzu, ist niemand anders als Hernan Cortes, dessen Abenteuer der Verfasser von seiner Landung in Cuba bis zur Gefangennehmung Guatemozin's erzählt. Am Schlusse, wo der Dichter einen zweiten Theil verspricht, nennt er den ersten eine „*tierra estéril mal arada*“. Der Stoff war nicht *unfruchtbar*, er hätte aber besser *bearbeitet* werden können.

Diese Kritik ist ganz französisch; ein *coup d'esprit*, der keine Gründe bringt und nichts beweist.

Ich bin überzeugt, dafs sich im Peregrino einige Stellen finden müssen, die wohl Aufmerksamkeit und Lob verdienen. Wäre dieses Werk so unbedeutend gewesen, wie es der Pariser Gelehrte zu verstehen gibt, so hätte es nicht die Lobsprüche verdient, die ihm seiner Zeit Lope de Vega in einem Sonette spendete, das sich im 17. Bd., S. 262 der „Coleccion de las obras sueltas así en prosa

como en verso de D. F. Lope de Vega Carpio, Madrid 1778" befindet. Das Sonett lautet folgendermaſsen:

Al libro „el Peregrino indiano" por D. Antonio Saavedra.

Un gran Cortes y un grande cortesano [1])
Autores son de esta famosa historia,
Si Cortes con la espada alcanzó gloria,
Vos con la pluma injenio soberano:

Si él vence al indio, debe á vuestra mano
Que no venza el olvido su memoria,
Y así fué de los dos esta victoria
Que si es Cesar Cortes, vos sois Lucano.

Corteses sois los dos, que al cristianismo
Dais vos su frente de laurel cercada,
Y él otra musa belica española;

Y aun mas cortes sois vos si haceis lo mismo
Que Cortes con el corte de la espada,
Siendolo tanto con la pluma sola.

4. **Lima Fundada** ó Conquista del Perú. Poema heroico en que se decanta toda la historia del descubrimiento y sugecion de sus provincias por Don Francisco Pizarro, Marques de los Atabillos, inclito primer gobernador de este vasto imperio. I se contiene la serie de los reyes, la historia de los vireyes y arzobispos que ha tenido; y la memoria de los santos y varones ilustres, que la ciudad y reino han producido. . . . Por el Dr. Don *Pedro de Paralta Barnuevo Rocha y Benavides*, contador de cuentas y particiones de la Real Audiencia y demas tribunales de esta ciudad por su Majestad, Doctor en Ambos Derechos, Catedrático de prima de matemáticas en esta Real Universidad, Rector que fué tres años de ella, y Abogado que ha sido de dicha Real

---

[1]) Lope de Vega muſs den Verfasser also näher gekannt haben. Er war in der That ein Hofmann, wie man dies nicht nur aus seiner adeligen Herkunft schlieſsen muſs, sondern es beweist dies auch sein Gedicht, insbesondere eine Stelle, wo er das Glück überschwänglich erhebt, sich in der Nähe des Monarchen zu befinden, und am Schlusse, wo er das Verdienst der Conquistadoren preist.

Audiencia. En Lima. En la imprenta de Francisco Sobrino y Bados, Año de 1732. (2 Bände, 10 Gesänge mit 1140 Octaven.)

Don Pedro de Peralta wurde am 26. November 1663 in Lima geboren und starb am 30. April 1743 [1]). Er cultivirte das ganze Gebiet der peruanischen Literatur während der 80 Jahre seines Lebens; seine Kenntnisse waren vielleicht nicht tief, aber ohne Zweifel vielumfassend. Einer seiner Schüler veröffentlichte 1746 in Lima ein Blatt, das eine eigenthümliche Lobrede auf Peralta enthält: es ist ein anagrammatischer Katalog aller seiner Werke, in welchem der Anfangsbuchstabe des Titels eines jeden von diesen mit einem Buchstaben seiner Vor- und Zunamen correspondirt; es ergeben sich 48 verschiedene Werke über Metallurgie, Poesie, Religion, Architektur, Astronomie, Geschichte, Beredsamkeit u. s. w. Dieses Schriftchen wurde 1812 in einer wichtigen und seltenen Sammlung u. d. T.: „Monumentos literarios del Perú“ — (S. 68) in Lima wieder abgedruckt, und es wurden noch 11 Werke über die 48 angeführt.

Die Peruaner jener Zeit haben Peralta mit den ausschweifendsten Lobeserhebungen überhäuft: „Tan difícil es numerar lo que sabe como descubrir lo que ignora.“ So drückt sich der Padre Tomas Torrejon von der Gesellschaft Jesu in seiner Approbation der *Lima Fundada* aus. Aus dieser Approbation will ich eine Stelle hersetzen, die nicht ungeeignet ist, uns durch die darin ausgesprochenen Gedanken über die Ansprüche der Amerikaner, welche sich den Beruf und die Fähigkeit zur Schriftstellerei zutrauten, zu belehren:

„Su injenio (er spricht von Peralta) es aquel dichoso pais de la razon, atendido del cielo con tan benigno influjo que no produce sino sublimes pensamientos, y ha anidado con su estudio en tanta altura, que, como águila real, el primer vuelo suyo es ya remonte. Ni solo se admira en

[1]) Ich besitze sein Porträt (Bleistiftzeichnung) nach einem Gemälde copirt, welches der Galerie der Universitätsprofessoren von Lima angehört. Er ist im hohen Alter abgebildet.

él lo sublime, sino tambien lo fecundo; siendo mar que aunque se desagua no se agota, ó un racional Potosi, criadero de finisimo metal, que despues de mui trabajado aun queda rico. Si floreciera en la Europa donde son tan fáciles las prensas, las tuviera en continuo afan, con mucha gloria de la nacion española y provecho del orbe literario: logrando tambien lo que, aun executada de su mérito, no le dispensa la Fortuna. Mas esta es una desgracia que como á la hermosura sigue á los injenios peruanos, cortándoles las alas para que encarcelados en los nidos, no puedan prender á otra rejion el vuelo. Nacen tan cerca del sol que alumbra como léjos del que manda; y la distancia ó les niega su influjo ó con la oblicuidad de los rayos se lo entibia, razon porque se lloran marchitas muchas nobles plantas, que á mas vecino influjo se vieran tan altamente erguidas, como gloriosamente coronadas" ......

Diese Stelle kann zugleich eine Idee von dem Stile geben, der am Ende des ersten Drittels des 18. Jahrh. in Peru unter seinen hervorragendsten Geistern herrschte.

Peralta schrieb dieses Gedicht in anderthalb Jahren „bastantemente interrumpido", und er entschuldigt sich deswegen mit der im Grunde geistreichen und bescheidenen, der Form nach aber eigenthümlichen Betrachtung: .... „es cultura enfadosa gastar muchos años de riego para no ser palma; y risible trabajo pintar eterno para no ser Zeuxis" (*Prólogo*).

Der *erste* Gesang ist der Beschreibung und Lobpreisung der Reisen Pizarro's auf dem Meere beider Welttheile gewidmet. Auf der Insel del Gallo belebt der Held des Gedichtes den Muth seiner Gefährten:

> Viendo el héroe desmayar pelados
> Los mismos pechos que juzgó de fuego,
> El valor y el enojo convocados,
> Todo se enciende de prudencia ciego:
> Calma el incendio, junta los soldados;
> Y constituido entre el furor y el ruego,
> Fijo en la fé y en la constancia fijo,
> Sus triunfos comenzando así les dijo:

No de ambicion el ansia interminable
(Flaqueza del valor entumecida)
No del oro la sed siempre insaciable
(Del ánimo pobreza enriquecida)
Y la empresa á que os llamo incomparable
Encienden mi fervor, llevan mi vida,
Que nunca en los espíritus gobierna
Tanta caducidad, luz tan eterna.
De cielo es ambicion la que me inflama;
Codicia es de esplendor la que me impele;
De la fé es el imperio el que me llama;
De la España el honor quien me compele:
Ya un mundo veo que la cruz aclama,
Ciudades, templos, cuya planta vuela;
Y en el claro eter sin temer estragos,
Mas sólidos estan mientras mas vagos.
De tanta accion ilustres instrumentos
Han de ser vuestros pechos peregrinos:
No hagais afrenta, ahora los alientos
Despues que han empezado á ser destinos:
Sino; para tan inclitos intentos,
De influjos asistido tan divinos,
En esta lanza se tendrá mi gloria
(Y al suelo la fijo) jente y victoria.
(1. Gesang, Oct. 25—28).

Der amerikanische Verfasser, schüchterner oder verblendeter als die Spanier selbst, gefällt sich darin, die unersättliche Eroberungsgier, die Pizarro und alle in jener Zeit nach Amerika gekommenen europäischen Soldaten verzehrte, aus den edelsten Gefühlen und Motiven abzuleiten.

Selbst nach 1810 wurden die Conquistadoren nicht unumwundener und stärker getadelt, als sich Ercilla schon anderthalb Jahrhunderte, bevor das Gedicht Peralta's niedergeschrieben wurde, darüber aussprach:

Y es un color, es apariencia vana
Querer mostrar que el principal intento
Fué el estender la relijion cristiana
Siendo el puro interes su fundamento:
La pretension de la codicia mana,
Que todo lo demas es finjimiento,
Pues los vemos que son mas que otras jentes
Adulteros, ladrones, insolentes. (Ercilla, Araucana...).

Der *zweite* Gesang besteht nur aus Reden verschiedener Personen. Die erste dieser Reden wird vor einer Schönen gehalten, die den Pizarro in Tumbes beherbergte, einer Art amerikanischer Dido, in deren Mund der Verfasser die chronologische Geschichte der Incas von Manco dem Sonnensohne bis auf Huainacapac legt.

Der Inca Atahualpa schickt seinen Bruder Tito Atauchi mit aufserordentlich reichen Geschenken als Gesandten an Pizarro:

> Cuanto la lana cria mas preciosa,
> Cuanto la piedra enjendra saludable,
> Corre veloz vicuña temerosa,
> Cuanto ve el bosque raro ó agradable,
> Cuanto al gusto ó la vista pluma hermosa,
> Agua ó aire dan útil ó admirable,
> Son en gulosa pompa prevenidos,
> Triunfo de la delicia á los sentidos. (2. Gesang, 39. Oct.)

Diese Octave ist wie fast alle des Gedichts durch zahlreiche und gelehrte Anmerkungen erläutert. Dieser Gesang zählt 35, der fünfte 78 solcher Anmerkungen.

> Al ver los frenos de los nobles brutos
> Los indios creen que le son sustento,
> Y de aureos tejos dándoles tributo
> Al ferreo lo subrogan alimento:
> Que continuen pidenles astutos
> Los españoles el sencillo intento,
> Y envidiosos del fúljido homenage
> Grupas pretenden ser de aquel forrage.
> (2. Gesang. Oct. 45).

Im *dritten* Gesange wird der Besuch des Atahualpa im christlichen Lager und der Angriff auf den Thron durch die Spanier, wobei jener Kaiser gefangen blieb, geschildert.

Der *vierte* Gesang enthält die Schilderung des Sonnentempels in Cuzco:

> De aureas sillas ocupan venerados
> Los soberanos fúljidos asientos
> Los incas, que del bálsamo guardados
> Estatuas son á un tiempo y monumentos,
> Todos parece estan por ambos lados
> Ante el diurno númen tan atentos,
> Que el silencio causarselo se advierte
> El ecstasis del culto, no la muerte. (4. Gesang, 11. Oct.).

Pizarro beschliefst eine grofse Stadt zu gründen, da tritt *Fama* auf:

> Por selva alegre el paso conducia
> Cuando canoro oyendo encanto alado,
> Iman que por los oidos lo atraia
> Lo busca dulcemente arrebatado:
> Vuela sin alejarse la harmonia;
> Siguelo presuroso y empeñado;
> Y segun el poder con que lo llama
> Parece que es su zelo ó es su fama.
> Toda atraviesa así la selva umbrosa
> A cuyo fin á un campo sale ameno,
> Afrenta del Elisio deliciosa
> Paraiso celestial, cielo terreno
> . . . .
> Esento el sitio de comercio humano,
> De la quietud florido es hemisferio,
> Donde para espresar lo soberano,
> Pregonero el silencio es del misterio:
> Sombras lucientes en concurso ufano
> Cruzan el campo; mas con pie tan serio
> Que etereos moradores parecian
> Que con el resplandor solo reian.
> . . . .
> Hermoso entónces jóven se le ofrece,
> Que templando su luz á su presencia
> Mortal, le dice, cuyo ardor merece
> Tantas luces, preven tu intelijencia . . .
> . . . .
> La ciudad nueva que fundar meditas
> Y los Reyes darán nombre y nobleza,
> Fortunas logrará tan infinitas,
> Que labre en cada piedra una grandeza:
> Pues el empeño ni el ardor limitas,
> Planta glorias, desmonta su maleza,
> Y podrás exaltándola en tus hombros
> Sembrar milagros y coger asombros.
>
> (Ebend. Oct. 44—46; 49—50).

Der Genius selbst beschreibt ihm das ganze Amerika, das dem Joche der Spanier unterworfen werden soll, nicht nur in geographischer Beziehung, sondern auch nach seinen Producten und Reichthümern.

Im *fünften* Gesang fährt der *Genius* (el *jóven*) fort, entwirft eine prophetische Schilderung der Geschichte von

Peru und führt die ganze Reihe der Vicekönige vor, vom Licentiaten Cristobal Vaca de Castro (1541) bis zum zehnten Vicekönige, dem Fürsten von Esquilache (dem Dichter), der am 18. December 1651 in Lima einzog.

Im *sechsten* Gesang wird die Aufzählung mit dem Vicekönig Fürst de Santo Bono beschlossen, der seinen Einzug in Lima am 5. Oct. 1716 hielt. — Einen jeden bezeichnet der Verfasser durch irgend einen charakteristischen Zug seiner Regierung, so dafs auf diese Art eine getreue und merkwürdige Chronik Peru's während einer Periode von 175 Jahren gegeben wird. Der Text wird durch zahlreiche Anmerkungen erläutert, welche die Dunkelheit der Verse aufhellen, eine Dunkelheit, welche aus der nothwendigen Kürze, mit der eine so zahlreiche Galerie vorgeführt werden mufste, und aus dem *culteranismo* entspringt, dem der Dr. Peralta aus Mode und aus Sucht, seine Gelehrsamkeit in allen Fächern menschlichen Wissens glänzen zu lassen, huldigt.

Im *siebenten* Gesang wird diese Chronik fortgesetzt, die viele und merkwürdige Begebenheiten mittheilt. Dieser Gesang zeichnet sich insbesondere durch die Revue aus, die der Verfasser darin über viele durch Tugenden, Waffenthaten oder Gelehrsamkeit ausgezeichnete Persönlichkeiten Amerika's und vorzüglich Peru's hält. — Eine aufmerksame Durchlesung ergibt viele bibliographische Daten zur nähern Kenntnifs der amerikanischen Literärgeschichte, mithin auch für den Gegenstand dieses Aufsatzes.

Nach Peralta war in Spanien die Meinung allgemein, dafs eine vorzeitige Hinfälligkeit sich der amerikanischen Schöngeister und namentlich jener von Lima bemächtige. Er bekämpft diese Meinung von einem Lande, wo, wie er sagt: *reinaba la luz hasta en las peñas y la fecundidad hasta en la arena*; und fügt hinzu, dafs die von ihm in diesem Gesang erwähnten ausgezeichneten Männer 60 Jahre überschritten und viele selbst 80 erreicht haben. Der Padre Feijoo, ein gelehrter spanischer Benedictiner von grofsem Rufe, hatte über diesen Gegenstand auf Ansuchen des Limaners D. José Pardo de Figueroa geschrieben. Feijoo erwähnt im 4. Bande seines *Teatro critico* (oder an

einem andern Orte seiner Werke) aus diesem Grunde auch des Peralta mit Anerkennung, der ihm dafür mit einigen lobpreisenden Octaven dankt. Peralta stützt sich in der Vertheidigung seiner Landsleute auf einige Verse, die er dem lateinischen Gedichte des Padre Vannieri: *De praedio rustico* entnahm.

Achter Gesang. Er umfaſst die Beschreibung der Gegend, in welcher Lima gegründet wurde, den Aufruhr der Indianer in Cuzco auf den Befehl Manco's, und die Vermählung Pizarro's mit der Schönen, die er in einem der ersten Gesänge in einem Walde jagend fand.

Das Klima von Lima ist vorzüglich der Stolz der Limaner. Der Dr. Unanue, ein Peruaner, hat ihm ein besonderes in Lima und Madrid gedrucktes Buch gewidmet. Peralta sagt in einer Anmerkung: „Pasa por el zenit de Lima el grado 27 minuto 48 segundo 8 del signo de Acuario“. Die Chroniken von Peru verwenden viele Sorgfalt auf die Erforschung, welche *Sterne* auf jede Stadt dieses Landes Einfluſs ausüben. Peralta war, ungeachtet seiner gut oder schlecht begründeten Prätension, für einen Astronomen zu gelten, welche sich in diesem ganzen Gesange, hauptsächlich in den Noten zeigt, ein Stück *Astrolog*, und ich habe ihn sehr im Verdachte, daſs er im Stande war, wie Nostradamus und Genossen das Horoscop zu stellen.

En su horizonte el sol todo es aurora
Eterna, el tiempo todo es primavera,
Solo es risa del cielo cada hora,
Cada mies solo es cuenta de la esfera:
Son cada viento un hálito de Flora,
Cada arroyo una musa lisongera;
Y los verjeles que el confin le debe,
Nubes fragantes con que el cielo llueve.
(8. Gesang, 3. Oct.).

. . . .

El medio ocupa de la costa immensa,
Que desde el istmo al clima valdiviano
En leguas casi mil se mira estensa,
Próvido asiento al corazon peruano:
Así del reino á la marcial defensa,
Así atiende al naval comercio hispano;
Pues es el mar en la terraquea esfera
La patria del poder para el que impera. (Ebend. 7. Oct.)

Por mas de millas dos la ciudad bella
De oriente á ocaso en longitud se estiende,
Al austro declinando porque en ella
Sombra no falte cuando el sol la enciende:
Al que lo inquiere con curiosa huella
De millas ocho el cerco compreende;
Y en los que en solo un lado alza hoi bastiones
No ya muros, construye admiraciones.
(Ebend. 35. Oct.).

Der *neunte* Gesang beginnt mit einer langen Beschreibung des himmlischen Hofes und des Thrones Gottes, vor dem Amerika erscheint und ihn anfleht, dafs er zum Besten der Religion den Aufstand der Indianer unterdrücken und die Eroberung der Spanier begünstigen möge, ein Unternehmen, dessen Gröfse sich nur mit der Schöpfung der Welt vergleichen lasse. Die Indianer belagern die Stadt Cuzco, zünden sie mit brennenden Pfeilen an und bringen die Spanier im ganzen Lande um. Der Verfasser beschreibt diese Vorgänge ausführlich, wobei er den Berichten folgt, die Garcilaso und Augustin de Zarate davon machen. Die Spanier bewerkstelligen einen Ausfall aus der Stadt und kämpfen im offenen Felde fünf Stunden; an Zahl verringert und siegesmüde erlahmten sie schon, als:

En hermoso veloz bruto ferviente,
(Blanca porcion de un eter luminoso
Vivo cristal, constelacion corriente)
Montado baja el Protector glorioso: (Oct. 77).

Dieser Beschützer ist der heil. Jakob, der Landespatron Spaniens, dessen unbezwingliches Schwert die ungeheure Schaar der Feinde schlägt und vernichtet, so dafs der Sieg auf Seiten Spaniens und des Glaubens bleibt.

Der *zehnte* und letzte Gesang schildert die Gefahren, denen von Seiten der Eingebornen die neue Gründung Lima's ausgesetzt war. — Ankunft Almagro's — Bürgerkrieg zwischen den Spaniern — Ursache desselben. Dieser Gesang schliefst mit der Beschreibung der Schlacht zwischen den beiden christlichen Anführern, die im April 1538 stattfand. Pizarro blieb Sieger.

(Schlufs im nächsten Hefte.)

Kritische Anzeigen.

Ludus sancti Jacobi, fragment de Mystère provençal, découvert et publié par *Camille Arnaud.* Marseille, imprimerie d'Arnaud 1858, in-16, de XIV et 32 pages.

De nombreuses publications ont depuis quelques années appelé l'attention sur la part très-involontaire que prit l'Église au développement de la poésie dramatique pendant le moyen âge, et, faute d'étendre suffisamment ses recherches, on a fini par n'en plus reconnaître aucune autre. Si dominante qu'ait été l'influence du culte et des autres représentations plus ou moins liturgiques qui s'y étaient successivement rattachées, elle ne fut cependant pas seule à entretenir et à satisfaire les tendances naturelles de l'homme pour le drame. Quelques souvenirs, bien alterés, du théâtre ancien s'étaient conservés çà et là, et se ravivaient dans les réjouissances populaires [1]); peut-être même ne s'effacèrent-ils jamais entièrement dans les écoles, à la vérité bien peu nombreuses, qui se rattachaient par une filiation quelconque à l'antiquité. On lit dans un manuscrit du XIII[e] siècle, écrit certainement en Allemagne:

Tempus hoc laetitiae,
Dies festus hodie;
Omnes debent psallere
Et cantilenas promere,
Et affectu pectoris,
Et toto gestu corporis,
Et scolares maxime
Qui festa colunt optime. . . . .

Quicquid agant alii, juvenes, amemus,
Et cum turba plurima ludum celebremus [2])!

Cet usage fut même quelquefois plus puissant que les prohibi-

---

[1]) Vereor ne Homerus (Angilbertus) irascatur contra cartam prohibentem spectacula et diabolica figmenta; Alcuin, *Opera*, T. I, p. 206, éd. de Froben. In eorum domo, non, ut assolet in quorundam saecularium conviviis, mimorum vel histrionum carmina foeda, sed evangelica vel apostolica sive prophetica personabant oracula; Fridegod, *Sancti Audoeni Vita;* dans Surius, *Probatae sanctorum Vitae,* T. II, p. 256. Voy. aussi Theganus, *De gestis Ludovici pii;* dans du Chesne, *Historiae Francorum scriptores,* T. II, p. 279.

[2]) *Carmina Burana,* p. 250.

tions, si généralement obéies, de l'Église [1]), et au grand scandale des moines moins versés dans les traditions scolastiques, de véritables drames étaient représentés jusques dans l'intérieur des couvents [2]). Une autre origine, bien négligée aujourd'hui, est cependant la seule que reconnût Boileau: à l'en croire,

> Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
> Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
> De pélerins, dit-on, une troupe grossière
> En public à Paris y monta la première [3]).

En effet, les pauvres pélerins, qui n'auraient pas entrepris leurs pieux voyages s'ils n'avaient compté sur la charité de leurs corréligionnaires, l'imploraient naturellement en chantant des cantiques qui les fortifiaient en même temps contre la lassitude et le découragement de la route [4]). C'était surtout en regagnant leur pays qu'épuisés de fatigues et arrivés au dernier dénuement, ils avaient besoin que les fidèles leur vinssent en aide: heureusement ils n'avaient pas manqué d'apprendre quelque nouveau miracle qui leur ouvrait aisément les bourses, et, pour en accroître encore l'effet, ils s'associaient plusieurs ensemble et le racontaient dans une sorte de dialogue. Ces petits drames, grossièrement improvisés le long des chemins, devaient tout leur mérite au merveilleux du sujet et à son incontestable vérité, aux pélerins qui s'en portaient garants, le bourdon à la main, et que l'imagination populaire prenait avec bonheur pour des temoins oculaires. Aussi personne ne regardait ces Miracles comme des choses littéraires, bonnes à recueillir [5]) textuellement, et la mé-

---

[1]) Nullus spectaculis aliquibus, quae aut in nuptiis aut in scenis (*sans doute* coenis) exhibentur, intersit; *Lettre épiscopale* de 1280; dans Montfaucon, *Catalogue des manuscripts*, p. 1158: voy. aussi Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, T. IV, p. 506.

[2]) Juniores fratres in Heresburg sacram habuere comoediam (en 1264) de Josepho vendito et exaltato; quod vero reliqui ordinis nostri praelati male interpretati sunt; dans Leibnitz, *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium* T. II, p. 311.

[3]) *Art poétique*, ch. *III*, v. 81 Suard précisait cette opinion et disait encore en 1804 dans son *Coup d'oeil sur l'histoire de l'ancien théâtre françois:* Ce fut vers la fin du XIV[e] siècle qu'on vit arriver à Paris cette singulière troupe de comédiens; *Mélanges de littérature,* T. IV, p. 10.

[4]) Voyez le savant article de M. Leclerc sur Aimeric Picaudi, de Parthenai, dans *l'Histoire littéraire de la France*, T. XXI, p. 272—292, et les *Chansons des Pélerins de St.-Jacques*, sur l'imprimé de Compostelle (Troyes, 1718) in-16.

[5]) Dans une note sur le passage que nous citions tout à l'heure, Boileau a dit dans l'édition de 1713, que les pièces des pélerins étaient impri-

moire s'en perdait bientôt quand la foi ne les conservait pas curieusement sous la forme plus simple et plus succincte de légendes.

Le pélerinage le plus populaire en France fut pendant longtemps celui du tombeau de saint Jacques en Galice. C'était même, selon une tradition fort accréditée par la dévotion publique, pour le délivrer de la domination des Sarrazins que Charlemagne avait entrepris l'expédition où périrent les douze pairs de France [1]). Quand ils voulaient rendre suffisamment vraisemblable l'esclavage d'une dame française, les poëtes la faisaient aller a Saint-Jacques-de-Compostelle [2]), et les coquilles que l'on en rapportait comme un témoignage de l'accomplissement de son voyage devinrent insensiblement un accessoire obligé du costume de pélerin; St. Jacques est représenté habituellement avec un bâton et une coquille, voy. Molanus, *De historia sanctarum imaginum*, l. III, ch. 26. A la fin du XVIe siècle, il y avait même encore à Limoges une confrérie de pélerins de saint Jacques qui, le propre jour de sa fête, joua en 1595 une tragédie en cinq actes, où sa vie était représentée comme dans un miracle du moyen âge [3]). Une confrérie semblable existait aussi à Reims et célébrait la fête de son patron avec un cérémonial assez bizarre pour que l'Église ait été forcée d'intervenir et d'en modifier les excentricités [4]). Vingt ans après les orgies de la Régence, il fallut même encore, en pleine philosophie du XVIIIe siècle, réprimer par ordonnance la manie des pélerinages hors du royaume, et les interdire, sous peine des galères à perpétuité, à quiconque n'aurait pas préalablement ob-

---

mées; mais il dédaignait beaucoup trop notre vieille littérature pour la bien connaître et confondait sans doute les pélerins avec les confrères de la Passion.

[1]) C'est la raison que donnait le Pseudo-Turpin, *De vita Caroli Magni et Rolandi*, p. 3, éd. de Ciampi; *Grandes chroniques de Saint-Denis*, T. II, p. 207 et 228, éd. de M. P. Paris.

[2]) *Floire et Blanceflor*, v. 91 et suivants.

[3]) *Sainct Jacques*, tragédie en cinq actes et un prologue, en vers, dediée à tres grand, tres illustre et celeste prince, Lieutenant-general du Roi des Rois sur toute la terre universelle, et particulièrement ès provinces et climats de Judée, Samarie et Espaigne, Mgr. Sainct Jacques le grand, representée publiquement à Limoges par les confreres pelerins dudict Sainct, en l'année 1595, le jour et feste de Sainct Jacques, 25 juillet. Elle fut imprimée à Limoges, l'année suivante; l'auteur s'appelait Bardon, de Brun.

[4]) Elle faisait une procession où figuraient les Apôtres, revêtus des costumes que la tradition leur attribue. Saint Christophe y portait sur ses épaules un enfant représentant le Christ; il s'écriait de temps en temps: *Enfant, que tu pèses!* et l'enfant répondait: *Christophe, tu portes tout le monde.* Cette procession ne fut réformée qu'en 1686, par l'archevêque Le Tellier.

tenu une permission expresse du Roi et l'approbation de son évêque diocésain [1]). Beaucoup de ces légendes qu'on prenait grand soin de raconter en Galice, ne fût-ce que pour soutenir l'honneur du saint, durent donc arriver en France avec les autres souvenirs du voyage, et la singulière vénération que saint Jacques inspirait à ses dévots [2]) empêchait les plus merveilleuses de tomber en oubli. Une des plus étranges, que le peuple chante encore aujourd'hui en Catalogne [3]) a inspiré en Italie une *Rappresentazione* dont on connaît jusqu'à trois éditions [4]), et l'on vient de la retrouver dans un *Miracle* provençal. Quoique l'écriture n'en soit pas fort ancienne et que les recherches persévérantes de l'éditeur n'aient point réussi à en recouvrer la fin, il se recommanderait donc à l'intérêt des curieux, quand ce ne serait pas le seul reste du vieux théâtre populaire de la Provence [5]). Il avait été copié, on ne sait par quel hasard, sur un de ces registres, appelés *Sumptum*, où les notaires inscrivaient les intentions des parties contractantes avant de leur donner les formes légales. Ce Sumptum, conservé dans une étude de Manosque, contient le sommaire d'actes passés en 1495, et dans sa forme actuelle le *Jeu* ne nous semble pas pouvoir remonter à une époque beaucoup plus reculée.

Ainsi que pour plusieurs autres pièces de ce genre, il y avait un *Cri*, pour annoncer la représentation et convier les amateurs à y assister; nous croyons même en reconnaître deux: un qui fut sans doute proclamé dans les campagnes voisines, le diman-

---

[1]) Durand de Maillane, *Dictionnaire de droit canonique*, T. V, p. 302: l'ordonnance est du 1er août 1738.

[2]) Le peuple dit encore maintenant à Montebourg, dont il est patron, que c'est le frère aîné du Christ, et qu'il aurait été bon dieu s'il l'avait voulu.

[3]) Elle a été publiée par M. Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 106: M. Ferdinand Wolf en a donné la traduction dans son *Proben portugiesischer und catalanischer Volksromanzen*, p. 118.

[4]) Toutes trois sont in 4° et imprimées à Florence; la première, sans date, est du XVIe siècle; la seconde est de 1519, et la troisième, de 1555.

[5]) Nous ne comptons pas le *Mystère des vierges sages et des vierges folles*, qui était certainement une pièce liturgique: voyez nos *Origines latines du théâtre moderne*, p. 233. Le théâtre populaire devait cependant être assez riche pour importer beaucoup à l'histoire littéraire, puisque, d'après les registres contemporains de la municipalité de Forcalquier, on y joua en 1474 la moralité de saint Adrian; en 1492, une moralité qui n'est pas autrement désignée; en 1518, la Passion et le jeu de sainte Suzanne; en 1533, une histoire sans autre désignation; en 1572, l'histoire du mauvais Riche, et, en 1576, l'histoire du Monde.

che précédent, et un autre qui le fut la veille, *per villam*: selon l'usage un trompette accompagnait l'*Annonceur* (Nuntius); mais il ne se bornait pas à souffler bruyamment dans sa trompe, il prenait la parole et demandait à la foule d'écouter son compagnon avec bienveillance. Le jour de la représentation, un trompette en guise d'orchestre ouvrait également le spectacle par des fanfares et priait en son nom les honorables Messieurs et Dames, non de garder le silence, on ne pouvait sans doute adresser une demande si exorbitante à un public de Méridionaux et de Méridionales, mais de ne pas trop parler [1]). Après avoir dévotement recommandé *la belle compagnie* à la protection de notre Seigneur, le *Prologueur* ordinaire, le Maître du jeu, en exposait le sujet, et lors même que nous aurions tous les éléments d'une analyse, nous reproduirions la sienne de préférence, elle donnera tout d'abord une idée plus frappante de la langue, de la versification et du style, que ne le pourraient d'habiles et longues explications [2]). Malheureusement le manuscrit est si incorrect qu'on a supposé bien invraisemblablement que l'écrivain n'entendait pas le provençal: il ne semble pas avoir mieux entendu le latin, et nous le prendrions plutôt pour une de ces brutes de plume qui ne lisent jamais ce qu'ils écrivent ni ce qu'ils copient, et ajoutent de nouvelles bévues aux anciennes incorrections. L'éditeur s'est contenté d'imprimer son texte avec toute la fidélité d'une machine à copier en s'interdisant même d'y introduire aucune ponctuation, de séparer les mots juxtaposés et de rapprocher les syllabes mal à propos disjointes. Nous ne pousserons pas la réserve aussi loin; mais nous n'essayerons pas plus que lui de ramener à une régularité systématique un texte qui selon toute apparence ne s'en est jamais préoccuppé. Un des caractères particuliers, nous pourrions dire aussi généraux, des patois, est l'absence de formes régulières et constantes, et lors même que l'on connaîtrait l'histoire complète de toutes les langues locales du Midi et l'âge précis de ce Miracle, on n'en pourrait rien induire de certain, puisqu'on ignore entièrement à quelle sous-variété

---

1) Senhors e donas de vallor,
Jeu vos prege de bon amor,
Que non (v)ulhas gayre parlar.

2) Nous espérons d'ailleurs être agréable à nos lecteurs en leur donnant un assez long échantillon d'une plaquette, tirée seulement à 143 exemplaires, placés pour la plupart avant la mise en vente, et qu'on se procure malaisément, même à Paris.

de patois il appartient. L'endroit où se trouvait le manuscrit est à peine une présomption: il s'en fallait que toutes les localités eussent un répertoire qui leur suffit; elles empruntaient quelquefois, et à d'assez grandes distances, les pièces qui par une raison quelconque jouissaient d'une certaine renommée. Ainsi, par exemple, nous apprenons par les comptes de la ville de Forcalquier, qu'en 1518, pour faire représenter la Passion, le vendredi saint, le syndic fut obligé d'envoyer un messager à cheval chercher *le livre*, et que son voyage ne dura pas moins de trois jours [1]). Nous nous bornerons donc à reconstituer les mots tels quels, à ponctuer et à mettre des apostrophes: nous ajouterons seulement en notes quelques-unes des corrections les plus indispensables, non pour rétablir le texte, mais pour en faciliter l'intelligence.

Bonas gens, an breu parlar,
Un miracle vos [2]) volen mostrar
De Sant Jame: en veritat
Et [3]) si voles de cor Dieu servir
E a Sanct Jame voles [4]) hobeir,
Ellos vos gardarant [5]) de morir,
Como [6]) vos veyres de tres Pellegrins,
Coysi tos tres, un bon matin,
Se partigron de bon [7]) corage
Per anar en romavage,
Et en lur chamin van trobar
Huna hostalaria,
En la qualla van trobar [8])
Una servanta nonaya Beatrix [9])
E [10]) lo filh del Pellegrin priar [11])

---

[1]) Item, plus de autra part nou gros per lo loguier de ung chival que li avia fach baylar lo sendegue Berluc a mestre Andrieu Alhaut, caussatier, per anar quere lo libre per jugar la passion lo jort del vendres sanct prochan passat, que l'a tengut tres jors; *Podixari* de Bernardin Mercier, fol. 22.

[2]) Sans doute une glose.

[3]) Le sens et la mesure veulent la suppression de cette conjonction.

[4]) Ce mot, inutile pour le sens, donne au vers deux syllabes de trop.

[5]) *Els* et *gardaran.*

[6]) Glose de *Coysi,* écrite selon l'usage au-dessus, qu'un copiste a réunie au vers précédent.

[7]) Il faut supprimer ce second *bon* qui fausse le vers.

[8]) Au lieu de ces trois vers, qui manquent également de sens et de mesure, nous écririons en un seul:

Et en una hostalaria.

[9]) *Beatrix* est une glose et *nonaya* une corruption de *ninoya, noallya* ou *nocya.*

[10]) Nous lirions *Vay* et supprimerions *del.* [11]) Lisez *pregar.*

Que le deguessa donar desa amor [1])
E d'autra causa [2]) li vay demandar
Como vos [3]) veyres aysi jugar.
Mes el fonc [4]) illuminat,
De Sant Jayme fonc [5]) gardat:
Car avio [6]) Dieu en son entendement [7])
E la Verges Maria [8]) parelhament.
E la filha vay reservar
Et aysi li vay prear [9])
Que ello [10]) lo deges layssar
Et de aco non parlar [11]):
Car el volia fa on [12]) viage
Et far le volio [13]) sans autrage [14]).
Et ella si [15]) vay esmaginar
Cousi ella poyria far
Que ella fossa [16]) vengada,
Car el l'avio refueso [17])
Et del demon fonc tentea [18])
Que ella degessa maniera trobar
Que en sa maleta degues butar
Una tassa d'argent
Affin que el fos pendut en continent [19]).
Aco ella vay [20]) far,
Car lo diable la vay tentar,
Et feys la cort apres anar

---

[1]) Ce vers corrompu pourrait se restituer ainsi:
Que s'amor li degues donar.

[2]) *causa* est de trop. [3]) Supprimez *vos*.

[4]) Il manque une syllabe: peut-être *ben*.

[5]) Nous lirions volontiers: *Et de sant Jayme ben*.

[6]) Lisez *avia*. [7]) Il faut peut-être lire *enten*.

[8]) *Maria* est une glose.

[9]) Nous lirions au lieu de ces deux vers:
Aysi la filha vay pregar.

[10]) Lisez *ella*. [11]) Ce vers explicatif est de trop.

[12]) Lisez *far son*. [13]) Lisez *volia*. [14]) Lisez *outrage*.

[15]) Il faut sans doute supprimer *Et* et lire *se*.

[16]) Lisez *fos revengada*.

[17]) Ce vers est une explication inutile, et doit être retranché.

[18]) Lisez *tentada*.

[19]) On rétablirait le rhythme si l'on écrivait:
Que degues maniera trobar
En sa maleta de butar,
Per que el fos encontenent
Pendut, una tassa d'argent.

[20]) Il faut sans doute ajouter *doncas* ou *duncque*, et supprimer le vers suivant.

Et lo filh feys encarcerar [1]):
Et [2]) a la forcha lo van butar.
Mes lo filh vay Dieu pregar
Et a sant Jame se vay recomandar [3])
Que lo volges de tot [4]) gardar,
E mays la verges Maria
Que lo gardes [5]) de vilhania.
Per so [6]) Dieus li vay mandar
Dos angiols [7]) per lo confortar,
Et sant Jame per lo sostenir [8]),
Car tostens [9]) l'avia servit.
Pertant vos dic, grans et petis,
Que vulhas en tendres amos [10]) dichs,
Et non ulhas gayre parlar,
Mas vulhas ben scotar [11]).
Car, si voles ben entendre,
Grant esemple hi [12]) poyres prendre.
Car [13]) qui aura bona devocion,
Ny hi metra sa entension
En ver [14]) Dieu en son sans [15]) servir
Et sant James voles [16]) hobeyr,
Sera gardat de tot mal aprendre [17]).
Per so vulhas ben entendre......
Mantenent [18]) non vos dich plus;
Car vos ho declayraren per [19]) dessus.
Per non vos plus detiar [20]),
Vos prege vos [21]) vulhas asetar

---

[1]) Ces deux vers ont été transposés, et le second est altéré:
Et lo filh feys encarcerar
Et a la cort apres anar.

[2]) Il faut sans doute supprimer *Et*.

[3]) Nous réunirions ces deux vers:
Mes sant Jame vay Dieu pregar.

[4]) Peut-être *tor*. [5]) Probablement *garde*.

[6]) Sans doute *aco* ou *aiso*.

[7]) Probablement *angils*, comme quelques vers plus bas.

[8]) Il faut supprimer *per* et lire au parfait *sosteni*.

[9]) Ajoutez *el*. [10]) Lisez *entendre nos*.

[11]) Sans doute *tot ben escotar*. [12]) Supprimez *hi*.

[13]) Supprimez *Car*. [14]) *Enves*. [15]) *a son sens* ou *et son sant*.

[16]) Peut-être *vol*.

[17]) Se gardara de mal prendre.

[18]) Ajoutez *ieu*.

[19]) Peut-être *tot vos ho declayrat*.

[20]) *Et . . . . detrigar* ou *detriar*. [21]) Supprimez *vos*.

Et vos fasses un pauc arriero [1]),
Car vos ne veyres [2]) la maniera.
Et los angils faren cillate [3]).
Et qui dieu [4]) comensar, comense:
Car es causa convenabla.

Lo Fol.

Ola! Ola! ieu venho de Franca etc.

Le manuscrit s'arrête au vers 705, quand la pièce n'en est encore qu'au souper des pélerins dans l'hôtellerie: elle etait donc fort développée, non pour se conformer aux nécessités du sujet, mais pour répondre aux convenances toutes personnelles de l'auteur. Dans le fragment qui nous est parvenu, il y a un colloque de démons, parfaitement inutile à la marche des événements, qui se prolonge pendant quatre-vingt-dix vers, et une indication scénique nous apprend que le jeune pélerin chantait pendant le souper un ou deux morceaux de musique, laissés sans doute à la volonté de l'acteur, puisque aucune trace ne s'en trouve dans le manuscrit. Une particularité curieuse, mais dont on connaît quelques autres exemples, est l'introduction d'un fou, qui sans se mêler jamais à l'action, circule à travers la pièce, uniquement pour égayer les spectateurs par ses réflexions et ses lazzis. Dans l'état de grossièreté où ce fragment nous est parvenu, il faut évidemment faire une large part aux corruptions et aux altérations accidentelles. Mais d'ordinaire une versification exactement mesurée et une langue correcte se protégent avec un meilleur succès, et la composition ne laisse pas même apercevoir d'habileté instinctive. Les différents personnages se succèdent comme dans les tableaux d'une lanterne magique et débitent à tour de rôle, souvent tout d'une haleine, ce qu'ils ont à dire, sans aucun changement de scène ni la moindre intention de préparer leur entrée ou de motiver leur sortie. Nous croirions cependant volontiers que l'auteur a pris son sujet dans une pièce latine, bien moins étendue: non-seulement toutes les indications scéniques sont en latin, ce qui ne se trouve habituellement que dans les plus vieux mystères; mais à la différence des personnages secon-

---

[1]) Peut-être: Fasses un pauc en arriera
ou *Et far.*

[2]) Il faut sans doute supprimer *Car*, et écrire au conditionnel *veyries* ou *veyriatz.*

[3]) Los angils faran *silete* ou mieux *van far.*

[4]) *Et* est de trop: *Qui deu.*

daires, les trois pélerins sont aussi le plus souvent désignés par des mots latins [1]). Probablement le reste de ce *Ludus* ne nous eût rien appris de bien nouveau, et nous en regrettons surtout la perte pour un accessoire assez piquant. Quand la mère du jeune pélerin vient apprendre au juge que son fils, qu'il avait fait pendre sur la dénonciation de la servante, il y avait déjà trois jours, était encore vivant, il lui répond dédaigneusement dans la romance catalane:

Fugiu d'aqui, dona loca;
No'm digueu tal loqueria
Que tant es viu vostre fill
Com aquest gall y gallina. —
Lo gall s'en posa a cantar;
La gallina al plat pouia [2]).

Le même détail est passé dans la pièce italienne:

Che sia il vero, mene maraviglio,
Et che lui viva et fia tanto giulivo,
Tanto può esser quanto il gallo cotto,
Il quale è qui, sucitasse di botto,

et quoique cet étrange miracle fût déjà populaire en France au XII[e] siècle [3]), il eût été curieux de le retrouver dans le jeu provençal et de pouvoir ajouter un nouvel exemple à ceux que M. Ferd. Wolf et M. Köhler ont cités naguère avec une érudition qu'il n'est permis qu'à ce journal de ne pas louer.

---

[1]) *Pater*, *Mater*, *Filius;* ils sont aussi quelquefois appelés *Lo Payre*, *Lo Filh* et *La Mayra.*

[2]) Dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 106.

[3])
Herodes l'ot, mult ot le cuer dolant;
Apres parla mult aïréémant;
Voit un capon c'on li ot mis devant,
En l'esquiële a la table séant,
Atornés iert por mengier ricemant,
Et dist Herodes: Ja ne l'querrai (*l.* l'crerai) nïant,
Se cis capon que ci m'est en presant,
N'en est plumeus com il estoit devant,
Et se redrece a la perche en cantant. —
Vertus féistes, biaus peres, roi amant;
Il ot luec eles et plumes, et vivant
De l'esquiële est sailis maintenant,
Et s'en ala a la perce en cantant.

Raimbert, *Ogier de Danemarche*, T. II, p. 485, v. 11615—11627.

Edélestand du Méril.

De Gaidone, carmine gallico vetustiore, disquisitio critica auctore *Simeon Luce*. Paris. F. Vieweg et A. Durand. 1860.

Cette thèse, présentée à la Faculté des lettres de Paris par M. S. Luce, ancien élève de l'École des Chartes et auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles lettres, a pour objet l'étude de la chanson de *Gaydon*, l'un de ces nombreux poëmes que le moyen-âge nous a laissés sur Charlemagne et les héros de sa fabuleuse légende. Ce n'est point au reste la première fois que les candidats au doctorat vont chercher leurs sujets dans cette ancienne littérature française où il reste encore tant de points obscurs à éclaircir: déjà en 1850 M. E. Talbot avait présenté comme thèse un essai, qui fut alors fort remarqué, sur la légende d'Alexandre le Grand dans les romans du moyen-âge, mais le travail de M. Luce a sur celui-ci l'avantage de nous faire connaître un poëme encore inédit. En voici le sujet: Après la mort de Ganelon, juste supplice de sa trahison, Thibaut d'Aspremont, resté le chef de la famille des traîtres, imagine, afin de se venger de Charlemagne, de lui faire porter des pommes empoisonnées comme venant de la part de Gaydon le comte d'Anjou. L'empereur, prévenu à temps, entre en fureur contre Gaydon, qui se justifie par le combat judiciaire et tue Thibaut; mais, néanmoins, Charlemagne ne lui rend pas sa faveur; corrompu, c'est le mot, par de riches présents, il ne cesse de lui faire la guerre jusqu'à ce qu'enfin, fait prisonnier dans Angers qu'il était venu espionner sous un déguisement de pélerin, il est contraint d'accepter l'hommage que lui rend Gaydon et de lui accorder la paix.

Tel est le résumé de ce poëme dont le récit est compliqué de nombreux événements que je n'ai pu même indiquer. On reconnaît facilement que ce n'est pas là une de ces vieilles chansons qui, sous des remaniements successifs conservent encore quelque chose de leur simplicité et de leur grandeur primitives, mais l'oeuvre d'une époque où l'art était parvenu à une assez grande perfection, aux dépens quelquefois de l'inspiration. Le *Gaydon* ne date certainement que des premières années du XIIIe siècle, mais il n'en est pas moins digne d'étude. La forme y est surtout d'une grande perfection et accuse un goût devenu délicat et difficile; la langue y a une fermeté peu commune dans les compositions du moyen-âge, et certains passages sont vraiment bien écrits. Qu'on me permette de citer à l'appui de ce que je

viens de dire ces vers que le savant doyen de la Faculté, M. V. Le Clerc lisait avec admiration:

Dist l'uns à l'autre: „Voiez et esgardez
Cel chevalier qui là vient adoubez:
Dex! com est biax et très bien figurez!
Et li destriers sor quoi il est montez
Ne samble pas que il soit trop grevez;
Veez com hannist et com est abrievez!
Ses escus est percez et estroez,
Ses elmes frains et touz esquartelez:
Il semble bien que d'estor soit sevrez."

Ces vers, ou je me trompe fort, sont véritablement beaux.

Le travail de M. Luce est très complet; il se divise en trois parties: Dans la première l'auteur s'est efforcé de déterminer la place que doit occuper le *Gaydon* dans l'ensemble du cycle carlovingien, il en a donné une fidèle analyse et s'est appliqué à faire ressortir les qualités de style très réelles qu'on remarque dans ce poëme. La seconde partie est consacrée à l'étude des caractères des principaux personnages du roman, caractères habilement tracés et où se révèle une grande originalité de conception. La troisième est toute philologique et M. Luce y a traité, en se fondant sur des exemples tirés de son poëme, un certain nombre de points de l'ancienne grammaire française.

En résumé, cette thèse est faite avec soin; son plus grand défaut est d'être écrite en latin, mais c'est là une des nécessités de l'objet auquel elle était destinée, et il faut au contraire savoir gré à l'auteur d'avoir su intéresser en traitant en latin un sujet aussi essentiellement français.

Coutumes de Gourdon, publiées par M. *Aug. Kroeber*, archiviste du dép. de Tarn et Garonne. (Extrait de la Revue historique du droit français et étranger, numéro de Janvier — Février 1860)[1]).

Ce n'est point ici le lieu d'apprécier l'importance de ces coutumes au point de vue du droit, je veux simplement dire quelques mots de leur intérêt philologique. Elles sont en langue d'oc, datées de 1243 et le manuscrit qui a servi à leur publication est du XIIIe siècle; on peut donc les considérer comme un monument drécieux de la langue parlée dans le Quercy au moyen-âge et intéressant pour l'histoire des dialectes de la langue

[1]) Se trouve à Paris chez A. Durand.

d'oc. Cette histoire est si loin d'être faite, qu'on n'a point encore des matériaux suffisants pour l'entreprendre; et, tandis qu'il est aisé de déterminer, au moins approximativement, à quel dialecte il convient de rapporter tel ou tel document écrit en langue d'oïl, il s'en faut bien que les plus habiles philologues sachent distinguer à coup sûr un texte provençal par exemple, d'un texte limousin. C'est, pour le midi comme pour le nord de la France, par l'étude des coutumes, des chartes et en général de tous les documents datés de lieu qu'on arrivera à combler cette lacune de la science. Mais il faut d'abord que ces textes soient publiés; aussi doit-on savoir gré à M. Aug. Kroeber, élève ditingué de l'École des Chartes connu déjà par une récente édition du poëme français de Fierabras, d'avoir mis au jour ces coutumes, dont l'existence ne nous était révélée que par deux citations de Raynouard (*Lexique roman*, aux mots *grafi* et *peleiar*).

A l'exception du béarnais qui se distingue par des permutations de lettres tout à fait spéciales, on peut dire d'une manière générale que les caractères des différents dialectes de la langue d'oc ne sont pas aussi marqués (au moins dans l'écriture, sinon dans la prononciation), que ceux des dialectes de la langue d'oïl. Voici cependant quelques-unes des particularités orthographiques les plus constantes dans ce texte:

Ce que l'on appelle en français *l mouillée* est toujours rendu bar *lh*, comme aussi le *gn* ou *ñ* des Espagnols par *nh* (le même fait s'observe en portugais). La troisième personne du présent ou du futur de l'indicatif est toujours en au: *fau*, *farau*, *dirau*, *camgarau*, *serau*, *volrau* etc. La nasale *n* tombe souvent dans les voyelles composées, ainsi: *redre*, *tegut* et non *rendre*, *tengut*; *sio*, *devo*, *intro* et non *sion*, *devon* etc. Je remarque aussi que la règle de la double déclinaison, ou, comme disait Raynouard, la règle de l'*s* est constamment observée dans ce texte, ee qui n'a pas lieu dans tous les dialectes (en béarnais et en gascon par exemple).

Je ne veux pas multiplier ces observations, qu'il me suffise de dire que ces coutumes, publiées avec grand soin, seront consultées utilement par le philologue comme par l'historien des législations.

Paris. Paul Meyer.

Cuentos y Poesías populares andaluces, coleccionados por *Fernan Caballero*. Sevilla, imprenta y litografía de la Revista mercantil. 1859 in-8°. XVIII y 435 pag.

Was ich in meinen „Beiträgen zur spanischen Volkspoesie aus den Werken Fernan Caballero's“ (in den *Sitzungsberichten* der phil.-hist. Classe der Akademie der Wiss. Bd. XXXI, S. 133 bis 218; und auch im Separatdruck, Wien 1859) im kleinen Maſsstabe und aus zweiter Hand, nämlich nur durch Vermittelung jener Werke, zu geben suchte, hat fast zu gleicher Zeit der Verfasser derselben, mit vollen Händen aus dem Borne der andalusischen Volkspoesie unmittelbar schöpfend, im reichsten Maſse in der vorliegenden Sammlung gespendet. Ohne von einander zu wissen, haben wir — freilich jeder nach seinen Kräften — nicht nur *dasselbe* beabsichtigt; sondern sind dazu zunächst durch *dieselbe* Stelle in der Brüder *Grimm* Kinder- und Hausmärchen (Bd. III, 3. Aufl., S. 309) veranlaſst worden.

Fernan Caballero — oder, wie nun nicht mehr bezweifelt werden kann, *Cecilie v. Arrom*, geb. *Böhl de Faber* — spricht sich hier (p. XII) darüber also aus:

„Unter den Sammlungen der Volks- und Kindermärchen, die wir immer mit Entzücken gelesen haben, ist eine deutsche, in drei Bänden, von den Brüdern Grimm herausgegebene, worin diese unermüdlichen Forscher sich nicht begnügt haben, bloſs die ihres Vaterlandes aufzunehmen, sondern auch die Märchen und Legenden anderer Länder berücksichtigt haben, ihre Untersuchungen bis nach Japan ausdehnend. Bei der Umsicht und Gewissenhaftigkeit, welche die Arbeiten deutscher Gelehrten auszeichnen, konnten sie natürlich nicht auch Spanien vergessen, das Land schöpferischer Einbildungskraft, der Poesie und des Witzes, und sie haben ihm in der That den nachstehenden kleinen Artikel gewidmet (folgt die bekannte Stelle).“

„Als wir daraus sahen, daſs Spanien, so reich an jeder Art von Volkspoesien, das einzige Land war, welches nicht seinerseits zu dieser Sammlung beigetragen hatte, nahmen wir uns vor, einige von den Erzeugnissen durch den Druck bekannt zu machen, die dessen reiche und unerschöpfliche Volksdichtung in den verschiedenen Gattungen hervorbringt.“

„Der Schacht, aus dem wir dieses köstliche Material zu Tage gefördert, ist nicht der einzige; jede Provinz, jeder Ort, jedes Dorf hat seinen eigenen, die man nun endlich auszubeuten beginnt. Mit welch richtigem Takt und gutem Erfolg hat nicht

D. José Maria Goizueta die Sagen und Lieder der Basken gesammelt! Was ist nicht das von dem grofsen Gelehrten D. Agustin Duran in so trefflichen Versen nacherzählte Märchen: „De las tres toronjas" [1]) für ein kleines Meisterstück! Mit welchen Kleinoden, aus solchem Schacht geholt, hat uns nicht Trueba bereichert, ihren Glanz durch sein schönes, ansprechendes Dichtertalent noch erhöhend!" [2]).

„Was wir nun hier vorlegen, trägt das eigenthümliche *andalusische* Gepräge, da alles in dieser Provinz gesammelt worden ist. Dieses Gepräge ist im allgemeinen das des drolligen, witzigen, scherzhaften (este sello es generalmente la chuscada, la agudeza, y la burla). Es wäre uns ein leichtes gewesen, das was hier in schlichter Prosa und in der Sprache des Volkes gegeben wird, in die Schriftsprache (en lenguage culto) zu übertragen; aber wir haben es vorgezogen, es in seiner eigenen sprechen zu lassen, damit es nichts von seiner ächten, eigenthümlichen Form verliere...... Die Sprache des Volks mufs volksmäfsig sein; und es ist zum verwundern, wie wenig die Volkssprache unseres Landes gemein (vulgar) ist, im Sinne des rohen und plumpen."

Unter den Stücken in Prosa sind es vorzüglich die *Märchen*, die von allgemeinem und wissenschaftlichem Interesse sind. Von den hier wieder aufgenommenen habe ich mehrere bereits in den „Beiträgen" mitgetheilt; doch finden sich auch einige, die mir damals noch unbekannt waren, und ich will sie daher hier nachtragen [3]).

---

[1]) Aus derselben Quelle wie Basile's: Le tre cetre (Pentamerone V, 9); — vgl. auch: „Proben portug. und span. Volksromanzen", S. 40—42.

[2]) S. über diesen ausgezeichneten, ächt volksmäfsigen Dichter Spaniens die: „Beiträge zur span. Volkspoesie u. s. w." S. 10. Ich werde dessen Werke nächstens in einem eigenen Artikel ausführlicher besprechen.

[3]) Ein Märchen, das weder in meine „Beiträge", noch hier aufgenommen wurde, ist das in dem Romane der Verfasserin: „Lagrimas" gegebene: „Cuento de la Flor del Lililá" (p. 41—44; und in *Lemcke's* Uebersetzung, Bd. I, S. 58—61). Dieses Märchen ist offenbar eine noch mehr christianisirte Version des catalanischen: „La caña del riu de arenas" (vgl. „Proben portug. und catal. Volksromanzen" S. 39—40; — zu den dort gegebenen Hinweisungen auf die Parallelen ist nun noch hinzuzufügen: *Liebrecht*, Zusätze zu Grimm, in der „Germania", Jahrg. II, S. 241; — und *Svend Grundtvig*, Danmarks gamle Folkeviser, D. II, S. 511). Auch in der Erzählung: „Obrar bien .... que Dios es Dios" (Cuadros de costumbres. Madrid 1858, p. 331—334) findet sich ein Kindermärchen (cuento popular infantil) mitgetheilt: „El Carlango", d. i. der Kinderschreck, Popanz, Wauwau (wie Cancon, Bu und Coco), worin dieser die Stelle des *Wolfs* in unserem Mär-

1) *Vetter Franz, der mit der Keule* (Tio Curro él de la porra)[1]. Es war einmal ein Mann, der lustig in den Tag hinein lebte; da aber Prassen und Verschwenden mit Elend und Noth enden (como el gastar, deber y no pagar, es el camino del hospital), so sah sich unser guter Mann bald aller Habe baar; denn er hatte nichts mehr als dreifsig Tage im Monat und nichts zu kauen als die Nägel. Deshalb hatte er so sehr den Muth verloren, dafs, wenn er mit leeren Händen heimkehrte, sein Weib ihn prügelte und die Kleinen ihn verhöhnten. Endlich wurde es ihm zuviel, er lieh sich von seinem Gevatter einen Strick und begab sich aufs Feld, um sich aufzuhängen. Schon hatte er den Strick an einen Olivenbaum befestigt und sich die Schlinge um den Hals gelegt, als ihm ein kleiner Kobold (duendecito), wie ein Mönch gekleidet, erschien und zu ihm sagte: — „Mann, was willst Du thun?" — „Mich aufhängen, wie Ihr sehet." — „Warum willst Du, Christenmensch, thun was Judas gethan? Fort damit, das ist nicht wohl gethan. Nimm diesen Beutel, der niemals leer wird, und hilf Dir damit." —

---

chen: „Der Wolf und die Geiserchen" (Grimm, No. 5) einnimmt, und die Geis ihre drei Jungen durch Hilfe einer Biene, der sie einen Dienst geleistet, rettet, die den Carlango ganz so, wie die Biene den Elephanten im Tuti Nameh (Fabel 8, bei Iken, No. 32; — vergl. Grimm, Anm. zu 102, Thl. III, S. 183) durch Summen und Stiche verjagt. — Die von mir in den „Beiträgen" bereits mitgetheilten der hier wieder aufgenommenen Märchen sind: „La oreja de Lucifer; — La buena y la mala fortuna; — Juan Soldado; — Juan Holgado y la muerte.

[1]) Die Herausgeberin hat diesem und mehreren anderen Märchen als Einleitung ein humoristisches Gespräch zwischen ihr (Fernan), dem „Tio Romance", und dessen Frau, der „Tia Sebastiana", vorgesetzt, worin sie diese zur Mittheilung von Märchen zu bewegen sucht, auf diese Weise ihr Abfragen und Sammeln aus dem Volksmunde allegorisch darstellend. In dem hier vorgesetzten Gespräche sagt nun die Tia Sebastiana von ihrem Manne: der wisse sehr viel, man könnte meinen, auch er habe an dem „karmesinrothen Fels" studirt (no parece sino que ha estudiado en la *Peña Carmesí*), und erklärt diesen Ausdruck durch folgende merkwürdige Sage:

„Am karmesinrothen Fels hat ja der Marques von *Villena* (s. über diese mythische Person „meine Studien", S. 683 f.) mit dem Teufel studirt. Jeden Tag hat nämlich der Teufel eine grofse Tafel aufgezogen und der am karmesinrothen Fels eingeschriebene Text wurde sichtbar (cada dia levantaba el diablo un tablon y aparecia el texto escrito en la Peña Carmesí). Auf diese Weise lernte der Marques so viel, dafs er endlich mehr wufste als sein Meister. Da wurde der Teufel eifersüchtig und liefs die Tafel auf den Marques herabfallen, damit sie ihn tödte. Aber dieser, der den Braten gerochen hatte (que se habia olido la quema), wich noch zu rechter Zeit aus, so dafs die Tafel nur seinen Schatten traf, und dadurch ist der Marques *um seinen Schatten gekommen*". — Da hätten wir denn ein spanisches Vorbild von Peter Schlemihl.

Unser Mann nahm den Beutel und zog einen Thaler um den andern heraus und sah, dafs der Beutel wie der Mund der Weiber war, woraus Worte über Worte strömen, ohne ein Ende zu finden. Da machte er den Strick wieder los und schlug den Heimweg ein. An dem Wege aber befand sich eine Schenke, in diese trat er ein und liefs sich auftragen, was gut und theuer war, es auch gleich bezahlend, denn der Wirth wollte einem Manne von seinem Aussehen nicht so viel auf Vertrauen verabreichen. Nun afs er so viel und trank so viel, dafs er berauscht unter den Tisch und in einen festeren Schlaf fiel, als der der Todten auf dem Friedhofe.

Der Wirth, der bemerkt hatte, dafs der Beutel, woraus jener das Geld nahm, nie leer wurde, hiefs sein Weib einen ihm ähnlichen machen, entwendete dem Tio Curro den seinen und steckte ihm den von seinem Weibe gemachten in die Tasche.

Als der Tio Curro endlich erwachte, setzte er seinen Weg fort und gelangte zu seiner Wohnung heiterer als ein sonniger Tag.

— „Seid gutes Muthes", rief er seinem Weibe und seinen Kindern zu, „da habt ihr Geld die Hülle und Fülle; die Noth hat ein Ende."

Dann fuhr er mit der Hand in seinen Beutel und zog sie — leer heraus; fuhr nochmals hinein, aber was gab's da herauszuziehen? — Als sein Weib dies sah, gerieth es in solche Wuth, dafs es ihm Wichse anstrich, dafs er wie neu aussah.

Mehr als je in Verzweiflung, ergriff er den Strick und ging sich aufzuhängen. Er kam zu demselben Platze wie das erstemal und band den Strick am Olivenbaume an. — „Was willst Du thun, Christenmensch?" — rief ihm das Koboldchen zu, das er auf dem Gipfel des Baumes rittlings sitzend erblickte. — „Mich hier aufhängen, wie Knoblauchszehen am Küchen-Dache", — erwiederte Tio Curro in den Bart brummend. — „Wie, ist Dir schon wieder die Geduld ausgegangen?" — „Herr, wenn ich nichts zu essen habe!" — „Deine Schuld ist's, nur Deine Schuld; aber ..... vorwärts. Nimm dieses Tischtuch, denn auf dem wird es Dir nie an Essen fehlen." — Der Kobold gab ihm ein Tischtuch und verschwand in den Zweigen.

Tio Curro breitete da das Tischtuch auf dem Boden aus und kaum hatte er es ausgebreitet, so bedeckte es sich mit Speisen, eine köstlicher als die andere, der Koch des Königs hätte sie nicht besser bereiten können.

Nachdem sich Tio Curro nun vollgestopft hatte, bis er nicht mehr konnte, schlug er sein Tischtuch zusammen und kehrte heim.

Als er aber zur Schenke kam, überfiel ihn der Schlaf und er legte sich hin und schlief ein. Der Wirth hatte ihn erkannt, vermuthete gleich, daſs er wieder etwas Treffliches bei sich habe, und entwendete ihm das reich begabte Tischtuch (el mantel con el salero de mundo), ein anderes dafür unterschiebend.

Als Tio Curro nach Hause kam, rief er seinem Weibe und seinen Kindern zu: — „Auf, auf, zum Essen; diesmal steh' ich Euch dafür, daſs Ihr Euch satt essen werdet." — Er breitete nun das Tischtuch aus; aber statt mit Speisen, sah er es sich mit Oelflecken (lamparones) von allen Gröſsen und Farben bedecken.

Dahin war Alles! Mutter und Kinder fielen über ihn her und richteten ihn zu, daſs es zum Erbarmen war.

Der Tio Curro griff abermals zum Strick und ging sich aufzuhängen.

Aber auch diesmal hinderte ihn der Kobold sein Vorhaben auszuführen, gab ihm eine kleine Keule und versicherte ihm, daſs mit dieser alle Welt ihn in Ruhe lassen werde, und er nur zu sagen brauche: „Keulchen fahr los" (porrita descomponte), um Alle in die Flucht zu jagen und sich den ungestörtesten Frieden zu verschaffen.

Unser Mann trat nun mit seiner Keule den Heimweg an, zufriedener als ein Alcalde mit seinem Stabe, und kaum sah er die Kleinen auf sich losstürzen, mit Schmähungen und Schimpfworten Brot von ihm verlangend, wie sie es die Mutter thun sahen, als er der Keule zurief: „Keulchen, fahr los!" — Und wie er dies sagte, begann die Keule die Jungen mit Schlägen zu überschütten, daſs ihnen das Müthchen gekühlt wurde. Als dann das Weib den Kindern zu Hilfe kam, rief Tio Curro: — „Auf es, Keulchen, auf es, und mit Wuth!" — Und die Keule gab dem Weibe eine solche Tracht Prügel, daſs es todt blieb.

Davon wurde das Gericht benachrichtiget, und es erschien der Alcalde mit seinen Alguazilen. — „Keulchen fahr los," — sagte aber Tio Curro, wie er diese ansichtig wurde, und die Keule begann Schläge unter sie auszutheilen, deren jeder einen harten Thaler (duro) werth war, so zwar, daſs sie den Alcalden erschlug und die Alguazilen das Fersengeld nahmen, daſs ihnen die Sohlen von den Füſsen flogen.

Da schickte man einen Expressen an den König, ihn von

dem Vorgefallenen in Kenntnifs setzend, und der König beorderte ein Regiment Grenadiere, um den Tio Curro mit der Keule gefangen zu nehmen. Wie dieser sie aber anrücken sah, rief er: — „Keulchen, fahr los!" — und warf es mitten in ihre Reihen. Dieses begann nun seinen Tanz auf den Rücken der Grenadiere, dafs es einen Lärm machte, wie in einer Walkmühle: diesem schlug es ein Bein ab, jenem eine Hand, dem Commandanten ein Auge aus; kurz, die Grenadiere alle warfen die Flinten und die Tornister weg und liefen ohne zu sehen wohin, denn sie glaubten, der Teufel sei los.

Tio Curro aber, von dieser Noth befreit, legte sich schlafen, sein Keulchen auf der Brust verwahrend, damit man es ihm nicht raube.

Als er erwachte, fand er sich an Händen und Füfsen gefesselt, und man schleppte ihn in den Kerker, wo man ihm sein Urtheil vorlas, das auf den Tod durch entehrendes Erdrosseln (garrote vil) lautete.

Des andern Morgens holten sie ihn aus dem Kerker, und als er das Blutgerüst bestiegen hatte, entfesselten sie seine Hände. Da zog er sein Keulchen hervor und rief: — „Keulchen fahr los!" — und schleuderte es auf den Büttel, den es zu Tode schlug. — „Man lasse diesen Menschen laufen", befahl da der König, „denn sonst macht er noch allen meinen Vasallen den Garaus; sagt ihm, dafs ich ihm ein Stück Land in Amerika schenke, unter der Bedingung, dafs er sich sogleich fortpacke." — So geschah es auch, Seine Majestät gab ihm ein Stück Land auf der Insel Cuba, wo er eine Stadt erbaute, und in dieser verübte der Tio Curro mit seiner Keule so viele Todtschläge, dafs die Stadt den Namen: „Matanzas" (Schlachten) davon erhielt.

Man sieht, dafs dieses Märchen noch die ächte Grundlage mit unserm: „Tischchen deck dich, Goldesel und Knüppel aus dem Sack" (Grimm, n° 36 und die Anmerkung dazu Bd. III S. 65—66) gemein hat, und nur durch die rohere Wendung des Ausgangs und die nicht einmal sagenhafte Deutung von „Matanzas" die moderne und willkürliche Umdichtung verräth.

2) Die hilfreichen Seelen (Las ánimas).

Es war einmal eine arme Alte, die hatte eine Nichte, die sie sich so auferzogen hatte, dafs sie ihr blindlings folgte (que habia criado sujeta como un cerrojo); sie war ein gutes, sehr

frommes Mädchen, aber scheu und von geringem Verstande. Die arme Alte konnte nicht ohne Kummer daran denken, was aus ihrer Nichte würde, wenn sie stürbe, und daher bat sie Gott unablässig, dafs er diese einen braven Mann finden lasse.

Die Alte liefs sich im Hause einer ihrer Gevatterinnen verwenden, die Kostgänger hielt; unter diesen war auch ein reicher *Indiano* [1]), von dem man sagte, er würde sich vermählen, wenn er ein eingezogenes, arbeitsames und anstelliges Mädchen fände. Das liefs sich die Alte nicht zweimal sagen; denn schon nach wenigen Tagen hinterbrachte sie diesem, dafs was er suche, er alles an ihrer Nichte finden werde, die sei ein wahres Kleinod, ein Goldkorn, und so anstellig, dafs sie einmal flüchtig Gesehenes treffe (que pintaba los pájaros en el aire). Darauf entgegnete der Caballero, er wolle sie kennen lernen und werde des folgenden Tages kommen, sie sich anzusehen. Da eilte die Alte nach Hause, was sie laufen konnte, und befahl ihrer Nichte, dafs sie das Haus auf den Glanz herstelle, sich selbst aber des andern Tages auf das zierlichste kleide und frisiere, denn sie würden einen Besuch bekommen. Als der Caballero des andern Morgens kam, fragte er das Mädchen, ob es spinnen könne. — „Wie soll es das nicht können!“ — antwortete die Muhme, es macht einen Strehn fertig, eh' man ein Glas Wasser trinkt (las madejas se las bebe como vasos de agua)“.

— „Was habt Ihr gethan, Señora“, sagte die Nichte, als der Caballero fortgegangen war, nachdem er ihr drei Gebünde Flachs dagelassen hatte, um sie zu spinnen, — „was habt Ihr gethan, Señora, ich kann ja nicht spinnen!“

— „Ei was“, sagte die Muhme, „lafs das gut sein. Man mufs sich besser machen, als man ist. Mach' Dich immerhin daran, und lafs Gott walten.“

— „Welch bösen Handel habt Ihr mir da gemacht!“ — rief weinend die Nichte.

— „Sieh zu, wie Du damit zu Recht kommst“, entgegnete die Muhme; „aber jedenfalls mufst Du die drei Strehne spinnen, denn davon hängt Dein Glück ab“.

Mit grofsem Kummer zog sich das Mädchen des Nachts auf seine Stube zurück und begann, sich dem Schutze der seligen Seelen (ánimas benditas) zu empfehlen, die es mit besonderer Andacht verehrte.

---

[1]) So nennt man in Spanien einen aus Südamerika oder Westindien Zurückgekehrten, besonders wenn er dort Reichthümer gesammelt hat.

Während es noch so betete, erschienen ihm drei wunderschöne Seelen, ganz weifs gekleidet; die sagten ihm, es möge sich nicht ängsten, sie würden ihm helfen zum Danke für das viele Gute, was es für sie durch seine Gebete gethan. Darauf nahm jede ein Gebünde, und in einem Nu hatten sie sie fertig gemacht, einen Faden spinnend wie ein Haar.

Als des andern Tags der Indier kam, war er erstaunt über diese Geschicklichkeit und über diesen Fleifs.

— „Hab ich es Euer Gnaden nicht vorhergesagt?“ rief die Alte, die sich vor Freuden kaum zu lassen wufste.

Der Caballero frug dann das Mädchen, ob es nähen könne.

— „Wie soll es das nicht können!“ sagte die Muhme mit Zuversicht; „Nähen und Kirschenessen ist ihr eins (lo mismo son las piezas de costura en sus manos, que cerezas en boca de tarasca)“.

Da übergab ihm der Caballero Leinwand, um drei Hemden daraus zu machen. Und wie des Tags zuvor beim Spinnen, erwiesen sich nun auch beim Nähen die Seelen hilfreich, und ebenso bei der dritten Probe, als der Caballero dem Mädchen eine Atlasweste zu sticken aufgab. Nur dafs eine der Seelen, wie das Mädchen zum dritten Mal deren Hilfe mit vielen Thränen anflehte, zu ihm sagte: — „Aengstige Dich nicht; wir werden auch die Weste für Dich sticken; aber unter einer Bedingung. Du mufst uns nämlich zu Deiner Hochzeit einladen.“ — „Wie“, frug das Mädchen verwundert, „ich soll mich vermählen?“ — „Ja“, antworteten die Seelen, mit jenem reichen Indier.“ — Und so geschah es auch; denn als der Caballero des andern Tages die Weste so herrlich gestickt sah, dafs es kein Werk von Menschenhänden schien und die Pracht ihn fast erblinden machte, erklärte er der Muhme, er wolle sich mit ihrer Nichte vermählen.

Die Muhme war aufser sich vor Vergnügen, nicht so aber die Nichte, die zu ihr sagte: „Señora, was soll aus mir werden, wenn mein Gemahl dahinter kommt, dafs ich nichts kann?“ — — „Ei was“, erwiederte die Muhme, „lafs das nur herankommen; die seligen Seelen, die Dir bisher aus der Klemme geholfen, werden Dich auch ferner begünstigen.“

Die Hochzeit wurde nun festgesetzt, und am Vorabende begab sich die Braut, eingedenk des Auftrages ihrer Beschützerinnen, zu einem Altarblatt, worauf die Seelen gemalt waren, und lud sie zur Hochzeit ein.

Am Hochzeittage, als das festliche Gelage im besten Gange war, traten drei alte Weiber in den Saal, so ausgesucht häfslich, dafs der Bräutigam darüber erschrak und die Augen grofs auf-

sperrte. Das eine hatte einen Arm viel zu kurz und den andern viel zu lang, so daſs er am Boden nachschleppte; das zweite hatte einen Höcker und einen ganz verkrüppelten Körper; und das dritte hatte Augen, die ihm mehr hervorsprangen, wie einem Krebse, und röther waren als Liebesäpfel.

— „Jesus Maria!" rief der Caballero ganz verblüfft, und frug seine Braut: „Wer sind diese drei Vogelscheuchen?"

— „Das sind", antwortete die Braut, „Muhmen meines Vaters, die ich zur Hochzeit eingeladen habe."

Der Herr, der Erziehung hatte, bot ihnen Sitze an und begann mit ihnen zu sprechen.

— „Sagen Sie mir doch", frug er die zuerst Eingetretene, „warum haben Sie den einen Arm so kurz und den anderen so lang?"

— „Lieber Sohn", antwortete die Alte, „das kommt daher, weil ich so viel gesponnen habe."

Da erhob sich der Indier, näherte sich seiner Braut und sagte zu ihr: „geh' sogleich, verbrenne Deinen Rocken und Deine Spindel. Und daſs ich Dich nie mehr spinnen sehe!" —

Dann frug er die zweite Alte, warum sie so höckerig und verkrüppelt sei.

— „Lieber Sohn", antwortete diese, „das kommt vom vielen Sticken am Rahmen."

In drei Sprüngen war der Indier wieder an der Seite seiner Braut, zu der er sagte: — „auf der Stelle verbrenne Deinen Rahmen, und laſs Dir in Deinem Leben nicht einfallen, je wieder zu sticken."

Hierauf wandte er sich an die dritte Alte, die er frug, warum sie so hervorstehende und geröthete Augen habe.

— „Lieber Sohn," erwiederte diese, indem sie die Augen dabei verdrehte, „das kommt vom vielen Nähen und dem Herabneigen des Kopfes auf das Nähwerk."

Kaum hatte sie dies gesagt, so stand der Indier wieder an der Seite seiner Frau, zu der er sprach: „Nimm Nadel und Zwirn und wirf sie in den Brunnen, und laſs Dir gesagt sein, daſs an dem Tage, an dem ich Dich einen Nadelstich machen sehe, ich mich von Dir scheide; denn der Verständige läſst sich durch anderer Schaden witzigen."

So haben die hilfreichen Seelen, — denn *die* waren in Gestalt der alten Weiber zur Hochzeit gekommen — ihre Verehrerin von aller Noth zu befreien gewuſst.

Es ist klar, dafs auch dieses Märchen eine gemeinsame Quelle mit unserm deutschen: „die drei Spinnerinnen“ (Grimm, no. 14, und die Anm. zu Bd. III, S. 23—25) hat, und nur dessen Einkleidung ist eigenthümlich, spanisch-katholisch; darin aber dem mythischen Grundelement noch näher, dafs die Elbennatur in den „hilfreichen Seelen“ sich noch unmittelbarer ausspricht.

3. Doña Fortuna und Don Dinero [1]).

Doña Fortuna und Don Dinero waren so in einander verliebt, dafs man eines nicht ohne das andere sah, wie ihr Schatten folgte der D. Fortuna D. Dinero; da fingen die Leute an darüber zu murren, so dafs sie beschlossen, sich zu vermählen.

D. Dinero war ein untersetzter Dickwanst, mit einem runden Kopfe aus peruanischem Golde, einem Bauche aus mejicanischem Silber, Füfsen aus Kupfer von Segovia und mit Halbstiefeln von Papier aus der grofsen Madrider Fabrik. — D. Fortuna war eine grofse Närrin, ohne Treue und Mafs, launisch und eigenwillig, und blind wie ein Maulwurf.

Kaum hatten diese Brautleute den Hochzeitskuchen verzehrt, so geriethen sie in Zwietracht; die Frau wollte das Regiment führen; aber D. Dinero, aufgeblasen und stolz wie er ist, fand keinen Geschmack daran.

Da jedes obenauf sein, und keines dem andern nachstehen wollte, so beschlossen sie, die Probe zu machen, wer von ihnen beiden mehr Macht habe.

— „Schau hin“, sprach die Frau zum Manne, „siehst du dort unten am Oelbaum jenen Armen, der so mifsmuthig das Haupt senkt? Lafs uns versuchen, wer von uns beiden, Du oder ich, ihm ein besseres Loos verschaffen kann.“ —

Der Mann war's zufrieden; sie begaben sich zum Oelbaume er hüpfend wie ein Frosch, sie mit einem Sprunge, und dort traten sie vor in ihrer Aufgeblasenheit.

Der Unglückliche, der in seinem Leben weder das Eine noch das Andere zu Gesichte bekommen hatte, rifs die Augen weit auf, als sich die beiden Herrschaften vor ihn hinpflanzten.

— „Kennst Du mich nicht?“ — frug D. Dinero den Armen.

— „Ich kenne Euer Gnaden nicht; doch steh' ich zu Diensten.“

— „Hast Du denn nie mein Angesicht gesehen?“

---

[1]) „Frau Glück und Herr Geld.“ — Mehr eine Allegorie als ein Märchen.

— „In meinem Leben nicht.“

— „Wie, besitzest Du denn nichts?“

— „Doch, Herr, ich besitze sechs Kinder, mutternackt und wolfshungrig; aber an Gütern besitze ich nichts; bei mir heifst's von der Hand in den Mund leben.“

— „Und warum arbeitest Du nicht?“

— „Hat sich wohl! — Weil ich keine Arbeit finde. Ich hab' ein so schlechtes Glück, dafs Alles bei mir den Krebsgang geht; seit ich mich verheirathet, bin ich wie verhagelt, kurz, Herr, ich bin ein Pechvogel, wie einer! — So hat uns ein Dienstgeber in Accord genommen, hier einen Brunnen zu graben, mit dem Beding, dafs jeder eine Doublone bekomme, wenn das Werk gelungen ist; aber eher keinen Maravedis; so lautet der Vertrag.“

— „Gut erdacht von dem Herrn“, sprach D. Dinero mit Salbung, „denn das Sprichwort sagt: Geld in der Tasche, Hand im Schoofs (dineros tomados, brazos quebrados). — Doch fahrt fort, Mann.“

— „Wir begannen die Arbeit aus Leibeskräften; denn wie mich Eure Gnaden hier sehen mit dem Armensündergesichte, bin ich doch ein Mann, Herr!“

— „I das will ich meinen!“ sagte D. Dinero.

„Versteht recht, Herr“, erwiederte der Arme, „es gibt vier Klassen von Männern; es gibt Männer, die sind eben wie Männer, es gibt Männleins, es gibt Bursche und es gibt Bürschchen (hay hombres como son los hombres, hay hombrecillos, hay monicacos, y hay monicaquillos), die das Wasser nicht verdienen, was sie trinken. — Aber, was ich sagen wollte, wie viel wir auch gruben, wie tief wir auch kamen, wir fanden nicht einen Tropfen Wassers. — Es war als wenn die Erde bis ins Innerste ausgetrocknet wäre; nichts fanden wir, Herr, am Ende aller Ende, als einen alten Schuh!“

— „Nun, so will ich Dir meine Gunst bezeugen,“ sagte D. Dinero, indem er mit Auffälligkeit dem Armen einen harten Thaler in die Hand drückte.

Dem Armen schien das ein Traum, und er flog mehr als er lief, denn die Freude beflügelte seine Füfse, er begab sich schnurstracks in einen Bäckerladen und kaufte Brot; als er aber das Geld herausnehmen wollte, fand er in der Tasche nichts als ein Loch, durch das sich der Thaler davon gemacht hatte, ohne sich zu beurlauben.

Der Arme, ganz in Verzweiflung, machte sich auf, ihn zu

suchen; aber wie sollte er ihn finden, ein Schwein das dem Wolf bestimmt ist, hütet selbst der heil. Antonius vergebens. — Aufser dem Thaler verlor er nun noch die Zeit, und aufser der Zeit die Geduld, und er begann gegen sein schlechtes Glück Verwünschungen auszustofsen, dafs sie die Haut schaudern machten.

D. Fortuna hielt sich den Bauch vor Lachen, das Gesicht des D. Dinero wurde noch gelber vor Wuth; aber da gab es kein anderes Mittel als wieder den Beutel aufzuthun und er gab dem Armen nun eine Unze.

Dieser wufste sich nun vollends vor Freude nicht zu fassen. Diesmal ging er aber nicht in den Bäckerladen, sondern in eine Bude, um Zeug zu kaufen, sein Weib damit zu bekleiden und auch für die Kinder ein paar Streifen auf die Röckchen. Als er jedoch mit der Unze bezahlen wollte, so machte der Kaufmann einen Spectakel und behauptete, das sei falsches Geld und dessen Besitzer daher ein Falschmünzer, den er dem Gerichte anzeigen gehe. — Der Arme, wie er dies hörte, schämte sich und so brennende Röthe übergofs sein Gesicht, dafs man Bohnen daran hätte rösten können; er machte sich aus dem Staube und begab sich zu D. Dinero, dem er das Vorgefallene mit strömenden Thränen erzählte.

Bei dessen Anhörung wollte D. Fortuna vor Lachen zerplatzen, D. Dinero aber nicht minder vor Aerger. — „Nimm dies“, rief er dem Armen zu, indem er ihm zweitausend Realen gab; „Du hast in der That schlechtes Glück; aber ich werde Dir doch heraushelfen, oder meine Macht ist gering!“

Der Arme kam darüber so aufser sich, dafs er nicht wufste, wohin er rannte, bis er mit der Nase auf ein paar Strauchdiebe stiefs, die ihn mutternackt auszogen.

D. Fortuna machte dabei ihrem Gemahl eine spöttische Liebkosung, und er schnitt ein grimmigeres Gesicht als ein erzürnter Affe. — „Nun kommt die Reihe an mich“, sprach sie zu ihm, und wir werden sehen, wer mehr vermag, die Schürze oder die Hose.“

Sie näherte sich dann dem Armen, der sich auf den Boden geworfen hatte und die Haare ausrifs, und blies über ihn hin. Sogleich kam ihm der harte Thaler unter die Hände, den er verloren hatte. — „Etwas ist Etwas“, sprach er bei sich, „gehen wir Brot für die Kinder zu kaufen, die seit drei Tagen auf Halbsold gesetzt sind und durchsichtigere Mägen haben werden, wie eine Laterne.“

Als er bei der Bude vorbeikam, wo er das Zeug erhandelt hatte, rief ihn der Kaufmann an und bat ihn, sein Verfahren gegen ihn ihm zu verzeihen, er habe sich eingebildet, die Unze sei falsch, aber bald darauf sei der Münzprobierer bei ihm eingetreten und der habe ihm versichert, dafs die Unze ganz ächt und so vollwichtig sei, dafs sie eher über als unter dem Mafse wiege; hier gebe er sie ihm zurück und das Zeug dazu als Ersatz für die ihm angethane Unbild. — Der Arme war's zufrieden, er packte alles zusammen, und als er damit über den Marktplatz schritt, da stiefs er auf einen Trupp Häscher, welche eben die Strauchdiebe einbrachten, die ihn beraubt hatten, und hinterdrein kam der Richter, ein Richter nach dem Herzen Gottes, der ihm die zweitausend Realen ohne Kosten und Abzug zurückzahlen liefs. Mit diesem Gelde unternahm der Arme nebst einem seiner Gevatter den Anbau einer Erzgrube, und sie hatten noch nicht drei Ellen tief gegraben, als sie eine Goldader fanden, eine mit Blei und eine mit Eisen. So wurde der Arme bald ein reicher und vornehmer Mann.

Seitdem hat D. Fortuna ihren Gemahl völlig unter den Pantoffel gebracht; sie aber führt ein tolleres und launischeres Regiment, wie je und vertheilt ihre Gunst ohne Sinn und Verstand, auf's Geradewohl und eben wie das blinde Glück, und der Erzähler hat auch sein Theil abbekommen, wenn seine Geschichte gefallen hat.

4. Des Teufels Schwiegermutter.

In einem Orte lebte eine alte häfsliche Wittwe, sie war so dürr wie Spartgras und sah aus wie das gelbe Fieber; dafür hatte sie einen so unverträglichen Humor, dafs selbst Job es nicht mit ihr ausgehalten hätte. Man nannte sie deshalb die Tia Holofernes, und wie sie nur den Kopf zum Fenster hinaussteckte, liefen die Jungen davon. Doch war die Tia Holofernes sehr reinlich und arbeitsam, und daher hatte sie nicht wenig Kreuz mit ihrer Tochter Panfila; denn diese war dagegen eine solche Müfsiggängerin und Freundin des Pater Quietus, dafs ein Erdbeben sie kaum in Bewegung gesetzt hätte. Daher ging beim ersten Strahl der Sonne der Zank an zwischen Mutter und Tochter, und wenn der letzte längst verglommen, hatte das Fest noch kein Ende. — „Du bist", sagte die Mutter zur Tochter, „schlaff wie holländischer Tabak, und um Dich aus dem Bette zu bringen, braucht man ein Gespann Ochsen. Du fliehest die Arbeit mehr als die Pest, und

mehr als eine Aeffin freut Dich, schamlose Kleine, das Gaffen am Fenster. Du bist verliebter wie der Tio Cupido; aber ich will wenig vermögen, oder Du mufst mir noch gerader gehen als eine Spindel und flinker als der Wind." — Panfila, als sie dies hörte, erhob sich, gähnte, dehnte sich und schlich sich hinter dem Rücken der Mutter an die Hausthüre.

Tia Holofernes aber, ohne es zu bemerken, begann mit einer mafslosen Emsigkeit zu fegen, indem sie das Geräusch des Besens mit Monologen folgender Art begleitete:

— „Zu meiner Zeit arbeiteten die Mädchen wie die Esel."

Risch, risch, risch, machte dazu der Besen.

— „Sie lebten so eingezogen wie die Nonnen." —

Risch, risch, der Besen.

— „Nun sind sie eine Heerde von Närrinnen." — Risch, risch.

— „Von Faulenzerinnen." — Risch, risch.

— „Sie denken nur an die Liebhaber." Risch, risch.

— „Und diese sind eine Heerde von Taugenichtsen." — Worauf der Besen wieder sein: Risch, risch ertönen liefs.

Als sie sich während dem dem Vorhofe genähert hatte, sah sie die Tochter, wie sie einem Burschen Zeichen gab; da beschlofs der Besen seinen Tanz mit einer gut angebrachten Cadens auf dem Rücken der Tochter und bewirkte das Wunder, sie laufen zu machen. Darauf schritt die Tia Holofernes, mit dem Besen in der Faust, der Thüre zu; aber kaum hatte der Bewerber ihren Kopf erblickt, als dieser die gewohnte Wirkung hatte, und ihn verschwinden machte, als hätte er Flügel an den Füfsen.

— „Verwünschte Buhlschwester!" — schrie die Mutter, „ich werde Dir noch alle Knochen an Deinem Körper zerbrechen."

— „Warum? Etwa weil ich heirathen möchte?"

— „Was sprichst Du von heirathen, Närrin, die man anbinden sollte! Daraus wird nichts, so lang ich lebe."

— „Waren Sie nicht auch verheirathet, Señora, und meine Grofsmutter und Urgrofsmutter nicht auch?"

— „Dies thut mir leid genug; denn es war die Ursache, dafs ich Dich zur Welt brachte, Unverschämte; und lafs Dir's gesagt sein, dafs, wenn auch ich und meine Mutter und Grofsmutter verheirathet waren, ich nicht gewillt bin, dafs Du oder meine Enkelin oder Urenkelin auch heirathen. Hast Du's gehört?"

In derlei sanften Unterredungen verbrachten Mutter und Tochter ihr Leben, ohne andern Erfolg, als daſs die Mutter mit jedem Tage widerhariger und die Tochter mit jedem Tage männersüchtiger wurde.

Da fügte es sich einmal, daſs die Tia Holofernes sich mit Waschen beschäftigte, und als die Lauge zum Sieden kam, ihre Tochter zu Hilfe rufen muſste, um den Kessel vom Feuer herabzuheben und seinen Inhalt über die Wäsche auszuleeren. Die Tochter hörte mit einem Ohr den Hilferuf, aber mit dem andern eine wohlbekannte Stimme, die auf der Straſse sang:

> Zu Dir zieht mich Liebesdrängen;
> Deine Mutter läſs'ts nicht zu;
> Dieses Weib, wie Belzebub,
> Weiſs in alles sich zu mengen.

Nun hatte für Panfila ein verliebtes Stelldichein (pelar la pava) mehr Anziehungskraft, als der Laugenkessel; sie lieſs daher ihre Mutter sich heiser schreien, und eilte zum Fenstergitter (reja).

Inzwischen hatte Tia Holofernes, als sie sah daſs ihre Tochter nicht kam und daſs die Zeit verstrich, allein den Kessel angefaſst, um ihn über die Wäsche auszugieſsen; aber das gute Weib war zu klein und zu schwach; es vergoſs die Lauge und verbrannte sich den Fuſs. Erst auf das Zettergeschrei, das die Alte darüber erhob, kam die Tochter herbeigelaufen.

— „Vermaledeiteste aller Vermaledeiten“, schrie die Tia Holofernes, giftig wie ein Basilisk, „Du Buhlschwester des Barrabas! all Dein Dichten und Denken geht nur auf das Heirathen; nun so möge Gott es gestatten, daſs der Teufel Dich heirathe!“

Einige Zeit hernach stellte sich ein Bewerber ein, einer wie Wenige; jung, weiſs und roth, von stattlichem Aussehen, und mit vollgespickten Beuteln. Dem konnte man kein: „aber“ entgegensetzen, und selbst die Tia Holofernes konnte in ihrem Arsenal von Verneinungen keine finden. Panfila wäre vor Freude darüber fast närrisch geworden; man machte daher die Vorbereitungen zur Hochzeit, natürlich mit obligater Begleitung von Gezänke von Seiten der künftigen Schwiegermutter. Obwohl der Bräutigam jedes Hinderniſs schnell und leicht zu beseitigen wuſste und auch durch freundliche Zuvorkommenheit die Gunst der Nachbarn zu gewinnen suchte, seine Rede wohl zu setzen und noch besser zu singen verstand, so konnten die guten Leute doch kein Herz zu ihm fassen, seine Höflichkeit und selbst seine Groſs-

muth behagte ihnen nicht, und sie schüttelten bedenklich die Köpfe über diese Heirath mit dem unheimlichen Manne.

So sagte der Tio Blas: — „Warum nennt mich doch der Gnädige mit dem verdächtigen Gesichte immer: „Señor Blas“, als wenn ich die Nase noch so hoch trüge? — Was sagt Ihr dazu Gevatter?“

— „Ei, und mir“, antwortete Tio Gil, „schüttelt er mir nicht stets die Hand, als wenn wir zusammen was auszukochen hätten? — Nennt er mich nicht: „Bürger“, obwohl ich nie aus meinem Dorfe gekommen bin, noch aus demselben kommen will?“ —

Auch die Tia Holofernes, je mehr sie sich ihren Schwiegersohn in der Nähe betrachtete,, je mifstrauischer sah sie ihn an. Es kam ihr vor, als wenn unter den schlichten blonden Haaren am Schädel gewisse Erhöhungen von übler Art sich erkennen liefsen, und sie gedachte dabei des Fluches, den sie an jenem Tage traurigen Angedenkens gegen ihre Tochter ausgestofsen hatte, an dem sie an sich selbst erfuhr, wie wehe das Verbrennen thue.

Endlich kam der Tag der Hochzeit. Dazu hatte die Tia Holofernes Kuchen und Betrachtungen gemacht; die erstern süfs, die letztern bitter; eine grofse olla podrida zum Mittagsmahl, und einen grofsen verderblichen Anschlag zum Nachtmahl; sie hatte eine Tonne Weins in Bereitschaft, der sehr edel war, und einen Plan, ihren Schwiegersohn auf die Probe zu stellen, der es nicht war. — Als die Neuvermählten im Begriff standen, sich in die Brautkammer zurückzuziehen, rief die Tia Holofernes ihre Tochter bei Seite und sagte zu ihr: — „Wenn ihr euch in die Kammer zurückgezogen haben werdet, so verschliefse sorglich Thür und Fenster, verstopfe alle Spalten und lasse allein das Schlüsselloch offen. Nimm dann einen geweihten Olivenzweig und setze Dich in Bereitschaft, damit Deinen Mann zu schlagen, sobald ich Dir es heifsen werde. Das ist eine bei allen Hochzeiten übliche Ceremonie, welche bedeutet, dafs im Alkoven das Weib die Herrschaft führt, und sie dient, diese Herrschaft einzuweihen und zu befestigen.“

Panfila, zum ersten Male ihrer Mutter gehorsam, that Alles genau so, wie es ihr die verschmitzte Alte vorgeschrieben hatte.

Kaum sah der Neuvermählte den geweihten Olivenzweig in den Händen seines Weibes, als er eiligst entfliehen wollte. Da er aber alle Ausgänge und Oeffnungen verschlossen fand, aufser

dem Schlüsselloche, so drängte er sich durch dasselbe; denn der Verdacht der schlauen Alten ward nur zu sehr gerechtfertigt: hinter dem schmucken Burschen steckte wirklich der Teufel, der, durch ihren Fluch berechtigt, diesmal ein Weib holen wollte zu seinem eigenen Vergnügen, was er sonst nur auf den Wunsch der Ehemänner zu deren Frommen thun konnte.

Aber diesmal hatte es der Herr, so abgefeimt er war, mit einer Schwiegermutter zu thun, die ihn doch noch übertraf. So war er kaum durch das Schlüsselloch gekrochen, sich glückwünschend, wie gewöhnlich einen Ausweg gefunden zu haben, als er sich in einer Flasche gefangen sah, die seine vorsichtige Schwiegermutter von aufsen an dem Schlüsselloch angebracht hatte, und wie er darin war, auf das sorgfältigste verschlofs. Der Schwiegersohn bat sie nun in den zärtlichsten, unterwürfigsten Ausdrükken, ihn frei zu lassen. Aber die Tia Holofernes konnte selbst der Teufel nicht überlisten, noch durch seine Redekünste verführen oder einschüchtern, kurz, unsere gute Tia ergriff die Flasche mit ihrem Inhalt, begab sich damit auf einen Berg und rastete nicht eher, bis sie dessen steilen und von aller Welt verlassenen Gipfel erreicht hatte; dort stellte sie die Flasche obenauf und entfernte sich, ihren Schwiegersohn bedrohend und mit geballter Faust von ihm Abschied nehmend.

Dort thronte seine Herrlichkeit zehn Jahre. — Und was waren dies für zehn Jahre! — Die Welt erfreute sich der ungetrübtesten Ruhe; jeder that, was ihm oblag, ohne sich in anderer Angelegenheiten zu mischen; keiner trug Verlangen nach des anderen Stelle, Weib oder Eigenthum; der Raub wurde ein Wort ohne Bedeutung, die Waffen verrosteten, die Kerker blieben leer; kurz, in diesen zehn Jahren einer goldenen Zeit kam nur ein einziges trübseliges Ereignifs vor: die Advocaten starben vor Hunger und Schweigen.

Aber leider hat alles in der Welt sein Ende, und so hatte es auch jene gute Zeit, und zwar in folgender Weise.

Ein Soldat, mit Namen Briones, hatte Urlaub bekommen, um auf einige Zeit in seinen Heimathsort zurückzukehren, und dies war eben der von der Tia Holofernes bewohnte Ort. Als er nun zu dem Berge kam, auf dessen Gipfel der Schwiegersohn der Tia, in der Flasche eingeschlossen, noch immer der Befreiung daraus harrte, wollte Briones, der, wie sein Name sagt, überaus muthig war (tenia brios aumentativos), nicht den Umweg um denselben nehmen, sondern den gerade über den Gipfel des Ber-

ges führenden, sei er auch noch so hoch, steil und gefährlich. Oben angelangt, war er nicht wenig verwundert, jene Flasche dort zu finden. Er nahm sie auf, hielt sie gegen das Licht und entdeckte darin den armen Teufel, der durch die lange Gefangenschaft, das Fasten und die Sonnenhitze so zusammengeschrumpft war, dafs er aussah, wie eine gedörrte Pflaume.

— „Was ist das für ein Ungeziefer, für eine Fehlgeburt!" rief Briones erstaunt.

— „Ich bin ein ehrsamer, wohlverdienter Teufel, dessen gegenwärtiger Zustand sich bessern möge", antwortete demüthig und höflich der Eingeschlossene, „die Verruchtheit einer verrätherischen Schwiegermutter (die in meine Krallen fallen möge!) hält mich hier seit zehn Jahren eingeschlossen; befreie mich, tapferer Krieger, und ich werde Dir die Gunst gewähren, die Du dafür verlangst."

„Ich will vor allem meinen Abschied", antwortete Briones ohne Zaudern.

„Den sollst Du haben; aber öffne nun ungesäumt die Flasche!"

Briones lockerte ein wenig den Pfropf und ein mephitischer Geruch stieg ihm in die Nase, der ihn niefsen machte. Da beeilte er sich den Pfropf wieder hineinzudrücken, indem er mit flacher Hand einen tüchtigen Schlag darauf führte, so dafs der davon gequetschte Gefangene vor Schmerz und Wuth laut aufschrie: „Was thust Du, elender Erdenwurm, noch boshafter und treuloser, als meine Schwiegermutter?" —

— „Es ist mir nämlich eingefallen", entgegnete Briones, noch eine andere Bedingung bei unserm Handel zu stellen; der Dienst, den ich Dir erzeige, scheint mir deren werth zu sein. Ich fordere also für Deine Erlösung noch täglich vier Thaler, so lange ich lebe."

— „Schmutziger Geizhals, ich habe ja kein Geld!"

— „O, das ist für einen Herrn von solcher Macht, wie Du, eine leere Ausflucht! Die geziemt weder Dir, noch gebe ich mich damit zufrieden."

— Nun, wenn Du mir auch nicht glaubst, lafs mich nur immer heraus, und ich verspreche, Dir zu dem Gelde behilflich zu sein, wie ich es mit vielen anderen gethan; das ist alles, was ich thun kann. Aber befreie mich, befreie mich!" —

— „Nur gemach!" antwortete der Soldat, „es drängt uns Niemand, denn der Welt bringt Dein Fernbleiben wahrlich kei-

nen Schaden. Du mufst Dich dazu verstehen, dafs ich so lange Dich am Schweife festhalte, bis Du erfüllst, was Du versprochen: wo nicht, so bleibst Du, wo Du bist." — Dabei machte Briones Miene, sich zu entfernen. Da rief ihm der Teufel nach, indem er sich wie toll in der Flasche geberdete: — „Kehr um, kehr um, theurer Freund, befreie mich, und halte mich meinetwegen beim Schweife oder bei der Nase fest, wohlverdienter Krieger!" — Für sich aber murmelte er: „Rache sei Dir geschworen, boshafter Marodeur, und wenn ich es nicht dahin bringen kann, Dich zum Schwiegersohn der Tia Holofernes zu machen, so sollst Du wenigstens mit ihr zusammen an demselben höllischen Feuer braten, oder ich will wenig vermögen." —

Auf diese inständigen Bitten des Teufels kehrte Briones um und öffnete die Flasche, da kroch der Schwiegersohn der Tia Holofernes heraus, wie ein Huhn aus der Eischale, zuerst mit dem Kopfe, nach und nach mit dem übrigen Köper, endlich mit dem Schweife, bei dem erfafste ihn aber Briones, so sehr er ihn auch einzog.

Nachdem der Freigewordene seine eingeschrumpften Glieder gedehnt und gestreckt hatte, machten sie sich auf den Weg; der Teufel voraus, hüpfend wie ein Frosch, Briones hinterdrein, ihn fest am Schweife haltend. So kamen sie an den Hof des Königs und da sagte der Teufel zu seinem Befreier:

— „Ich werde nun in den Körper der Prinzessin fahren, welche der König, ihr Vater, über alle Mafsen liebt, und ich werde ihr solche Schmerzen verursachen, dafs kein Arzt Rath dafür wissen soll; dann wirst Du Dich vorstellen und anbieten, sie zu heilen, wenn man Dir täglich vier Thaler gibt, so lange Du lebst; hierauf will ich aus der Prinzessin hinausfahren, die dann sogleich von ihren Schmerzen befreit sein wird, und damit ist unsere Rechnung abgeschlossen."

Alles geschah so, wie der Teufel es vorhergesagt und angeordnet hatte, aber darin hatte er sich geirrt, dafs, als er nun seines Weges ziehen wollte, Briones ihn neuerdings beim Schweife festhielt und zu ihm sagte:

— „Wohlüberlegt, Señor, sind vier Thaler ein Bettel, Eurer, meiner, und des Dienstes unwürdig, den ich Euch erzeigt habe. Sucht ein Mittel, Euch grofsmüthiger zu beweisen. Das wird Euch einen guten Ruf in der Welt machen, wo Ihr — verzieht meiner Freimüthigkeit — ohnehin Euch nicht des besten erfreut." —

Der Teufel, wollte er seinen Schweif losbekommen, mufste gute Miene zum bösen Spiel machen, obschon er um so erbofster dem Soldaten heimlich Rache schwor. Er sagte daher zu diesem, sie wollten sich zusammen an den Hof von Neapel begeben, dort an des Königs Tochter dieselbe List anwenden, und der Soldat würde dann so reichen Lohn erhalten, dafs seine Geldgierde gesättigt sein werde.

Dort ging in der That alles nach Wunsch; die Prinzessin von Neapel wand sich in ihrem Bette vor Schmerzen; der König war in Verzweiflung.

Briones bot sich als Helfer an, mit der Zuversicht Eines, der auf des Teufels Beistand rechnen kann. Der König nahm seine Hilfe an; aber setzte eine Bedingung, nämlich, dafs wenn er binnen drei Tagen die Prinzessin nicht heile, wie er es mit so vieler Zuversicht verheifse, der anmafsende Doctor aufgehängt werden solle. Briones, den guten Erfolg für gesichert haltend, machte nicht die geringste Einwendung dagegen.

Zu seinem Unglück hörte der Teufel diesen Vertrag mit an und hüpfte vor Freude, dafs sich ihm so die Gelegenheit zur Rache anbot.

Diese freudige Bewegung des Teufels machte der Prinzessin noch gröfsere Schmerzen, so dafs sie schrie, man möge den Arzt holen.

Des andern Tags wiederholte sich dieselbe Scene. Da erkannte Briones, dafs der Teufel ihm einen Streich spielen und ihn an den Galgen bringen wolle. Aber er war nicht der Mann, der darüber den Kopf verlor.

Als am dritten Tage der angebliche Arzt wieder an den Hof kam, war man eben beschäftigt, dem Palastthore unmittelbar gegenüber einen Galgen aufzurichten.

Bei seinem Eintritt in das Gemach der Prinzessin verdoppelten sich die Schmerzen der Leidenden, und sie schrie, man möge diesen betrügerischen Quacksalber hinauswerfen.

— „Noch sind nicht alle meine Mittel erschöpft“, sagte da Briones mit Gravität. „Haben Euere Hoheit die Gnade, nur noch ein wenig zu gedulden.“ — Er verliefs hierauf das Gemach und gab im Namen der Prinzessin Befehl, dafs man mit allen Glokken der Stadt läute.

Als er darnach zur Prinzessin zurückkehrte, frug ihn der Teufel, der ein abgesagter Feind von Glockengeläute und überdies sehr neugierig ist, zu welches Heiligen Ehren man so läute?

— „Man läutet“, antwortete der Soldat, „zur Feier der Ankunft Eurer Schwiegermutter, die ich holen liefs.“

Kaum hörte der Teufel, dafs seine Schwiegermutter angekommen sei, als er sich mit solcher Schnelligkeit davon machte, dafs ein Sonnenstrahl ihn nicht eingeholt hätte; den Soldaten aber mufste er lassen im Genusse des ihm erwirkten reichlichen Lohnes und des Triumphes, ihn dafür gleich seiner Schwiegermutter überlistet zu haben.

Auch dieses Märchen hat Züge gemein mit bekannten ächten, namentlich mit den deutschen: „Die sieben Raben“, und: „Die Rabe“ (*Grimm* No. 25 und 93 und die Anm. Bd. III S. 44, 169) in Beziehung auf die Verwünschung; — mit: „Der Geist im Glas“ (ebenda No. 99, und Bd. III S. 179), wo der Teufel ebenfalls durch die Fähigkeit sich zu verkleinern und in ein Insekt zu verwandeln auf den ursprünglich elbischen Mythus noch hinweist; der Ausgang aber, mit der epigrammatischen Pointe mahnt sehr an *Machiavelli*'s Belfagor, nur dafs hier die Schwiegermutter statt der Frau diese Pointe bildet. (Vgl. auch Benfey's Pantschat. I, S. 525 ff.).

Aufser den Märchen enthält die prosaische Abtheilung dieser Sammlung ein dramatisirtes Sprichwort (Juguete dialogado) unter dem Titel: „Las tres reglas de la gramática parda“; nämlich das Sprichwort der Andalusier: „Ver venir, dejarse ir, y tenerse allá (*an sich herankommen lassen*, *gehen lassen*, und *sich zurückhalten*, so lauten die drei Regeln der „grauen Grammatik“ des Volkes, wenn man aus Verlegenheiten oder schwierigen Verhältnissen sich heraushelfen will). Ferner eine andere, ächt andalusische Volksscene (Escena popular andaluza), eine jener intimen Conversationen der sich „Sonnenden“ (que toman el sol) auf der Alameda von Chiclana, zu denen sich aus den benachbarten Orten Conil und Vejer Kommende gesellen, und nun durch Erzählung localer Anekdoten, Anspielungen auf die Spitznamen (apodos), womit die Nachbarn sich übereinander lustig machen u. s. w. Proben von dem immer schlagfertigen Volkswitze, dem so berühmten andalusischen „Salze“ geben. Um dieses in der realen Richtung des Alltagslebens bis zur Ausgelassenheit muthwillige Volk auch von seiner ernst idealen Seite, in seiner sinnigen Frömmigkeit und seiner poetischen Gläubigkeit zu schildern, folgen nun eine Klostersage (Un quid pro quo) und: „bescheidene Blüthen religiöser Poesie“ (Flores humildes de religiosa poesía). Es sind dies naive Producte einer glaubenerfüllten Phantasie, welche

überall in der Natur und im Menschenleben symbolische Beziehungen zum christlichen Mythus herausfindet. Ich habe bereits in den „Beiträgen" (S. 14 ff.) Proben davon gegeben, die sich hier wiederholt finden, und wozu ich daher nur das hier Neumitgetheilte nachtragen will. — So hat, nach dem dichtenden Volksglauben, die *weifse* Pappel diese Farbe, weil sie der älteste Baum ist, den Gott erschaffen. — Die Schlange ging ehemals aufrecht und hochmüthig einher über ihren Triumph im Paradiese; als sie aber der heiligen Familie auf ihrer Flucht nach Aegypten aus dem Dornbusch entgegentrat und das göttliche Kind beifsen wollte, rief ihr der hl. Joseph entrüstet zu: „Fall nieder, Hochmüthige, um Dich nie wieder zu erheben!" — Und seitdem kriecht sie. — Hingegen erfreuen sich die immergrünen Bäume dieses Vorzugs, weil sie der hl. Familie auf ihrer Flucht nach Aegypten Erholung unter ihrem Schatten gewährten. — Am Himmelfahrtstage, während der Wandlung im Hochamte, neigen sich die Blätter der Bäume einander zu und bilden Kreuze aus Andacht und Verehrung. — Das Lächeln der Wiegenkinder gilt den Engeln, die nur ihnen sichtbar sind. — Wenn Einem die Ohren klingen, so geschieht es durch das Rauschen des Blattes, das vom Baume seines Lebens fällt. — Die Tarantel war einst ein so tanzsüchtiges Weib, dafs es, als der Erlöser an ihm vorbeikam, mit Hintansetzung aller Ehrerbietung, in seinem Tanze fortfuhr. Deshalb züchtigte es der Herr, indem er es in eine Spinne verwandelte, mit dem Bilde einer Guitarre auf dem Rükken, deren Bifs die Wirkung hat, dafs alle davon Beschädigten tanzen müssen, bis sie erschöpft und ohnmächtig zu Boden fallen.

Die sich daran reihenden: „Etimologías de dichos y expresiones generalizadas" sind Erklärungen der sprichwörtlichen Redensarten: Ahí me las den todas; — Quien no te conozca, te compre; — Yo te conocí ciruelo; — Ya sacó raja; — El que tiene capa, escapa; — Estar á la cuarta pregunta; — durch Anekdoten, deren epigrammatische Spitze sie bilden.

Schwänke (Chascarrillos), witzige Einfälle (Agudezas) und ein Bauernkalender (Tratado popular de agricultara y de meteorología), letzterer in Reimen, beschliefsen diese Abtheilung.

Die *zweite* Abtheilung hat den besondern Titel: „Cantos, Coplas y Trobos [1]) populares."

---

[1]) Die Herausgeberin bemerkt dazu, dafs das Volk mit dem Namen *Trobo* eine Reihe von Coplas bezeichnet, die denselben Gegenstand be-

Diese ist wohl eine der reichsten und gewähltesten Sammlungen dieser Gattung von Volkspoesie, welche ich ebenfalls bereits in den „Beiträgen“ zu charakterisieren und durch Proben zu erläutern gesucht habe, die aus dem hier Neumitgetheilten (denn die Herausgeberin hat vieles in ihren Werken Angebrachtes hier wieder aufgenommen) durch ebenso bezeichnende und anziehende ansehnlich zu vermehren, leicht wäre, wenn es der Raum gestattete. Ich mufs mich daher begnügen, die Freunde der Volkspoesie auf den reichen Genufs, der ihnen hier geboten wird, aufmerksam zu machen, und will nur bemerken, dafs auch die Herausgeberin das Gleichartige so viel als thunlich unter folgende Rubriken zusammenzureihen gesucht hat, welche zugleich einen Begriff geben von der stofflichen Vielseitigkeit dieser Art Gedichte und der Schwierigkeit, sie darnach strenge zu sondern. Nämlich: 1) (Coplas) Religiosas y morales; — 2) Sentenciosas; — 3) Amorosas tristes; — 4) Amorosas; — 5) De bolero (diese sind nicht vierzeilig, wie die übrigen, sondern siebenzeilig (Seguidillas); — 6) Serenatas, ó de ventana (eigentlich nur eine Unterart der Amorosas); — 7) De baile (vierzeilige); — 8) De marineros; — 9) De artesanos; — 10) De estudiantes; — 11) De soldados; — 12) Jocosas; — 13) Chuscas y burlescas; — 14) Epigramáticas; — 15) Poéticas sin género determinado.

Noch sind einige Lieder, zum Theil auch mit der Melodie, angehängt, wie Wiegenlieder (De cuna, mit Musik), Lieder der Rosenkranz-Bruderschaft (Rosario de la Aurora, mit Musik) und andere religiöse Lieder zur Feier der Geburt und Kindheit Jesu, nämlich: „La anunciacion“ (englischer Grufs, aus der Erzählung der Herausgeberin: „La Noche buena“ wiederholt und in meinen „Beiträgen“, S. 18, mitgetheilt), „El nacimiento de Dios“ (Romanze), „El parto celestial“ (mit Musik), „La prediccion de la gitana“ (eine Zigeunerin prophezeit der hl. Jungfrau), „La pastora de Belen“, „El niño perdido“ (die Mutter Gottes findet den Knaben Jesus unter den Schriftgelehrten im Tempel; Romanze), „El ciego“ [1]), und „De noche buena“ (Weihnachtsliedchen mit Musik).

---

handeln (el pueblo dá nombre de trobo á varias coplas consecutivas que tratan de un mismo asunto).

[1]) Da mir die in dieser Romanze enthaltene Legende eigenthümlich scheint, so will ich sie ganz hersetzen:

Huyendo del fiero Herodes,
Que al niño quiere perder,

Diese Inhaltsangabe reicht wohl hin, das oben ausgesprochene Urtheil zu rechtfertigen: dafs die vorliegende Sammlung die reichhaltigste Quelle für die *epische* und *lyrische* Volksdichtung der Andalusier ist und dafs daher die Herausgeberin um die Freunde derselben sich im höchsten Grade verdient gemacht hat. Aber eine Gattung hat sie davon ausgeschlossen, nämlich die *dramatische*, d. i. die im dramatischen Dialog abgefafsten, meist von Musik begleiteten und zu einer Art von Darstellung bestimmten Volkslieder (das oben erwähnte dramatisirte Sprichwort in Prosa ist Product der Herausgeberin). Ein solches hat z. B. Hr. Dr. *Eduard Boehmer* in seinem interessanten Aufsatze: „Spanische Volkspoesie", in *Herrig's* „Archiv für das Studium der neueren Sprachen", Bd. XXIV. 1858, S. 167—184 veröffentlicht u. d. T.: „Pelar la pava", mit Musik von Yradier, dem beliebtesten spanischen Compositeur von Volksliedern in der Gegenwart. Dieser treffliche Kenner andalusischer Volkspoesie hat uns nicht nur Verbesserungen zu diesem, sondern auch ein anderes ähnliches, allerdings nur aus einem dramatisch vorgetragenen Monologe bestehendes: „Las Ventas de Cárdenas", ebenfalls

---

Hácia Egipto se encaminan
María, su hijo y José.
En medio de aquel camino
Pidió el niño de beber.
— No pidas agua, mi niño,
No pidas agua, mi bien,
Que los rios vienen turbios
Y no se pueden beber.
Andemos mas adelante,
Que hay un verde naranjuez,
Y es un ciego que lo guarda,
Es un ciego, que no vé. —
— Ciego, dáme una naranja
Para callar á Manuel. —
— Coja usted las que usted quiera,
Que toditas son de usted. —
La Vírgen, como es tan buena,
No ha cojido mas que tres:
Una se la dió á su niño,
Y otra se la dió á José,
Otra se quedó en la mano
Para la Vírgen oler.
Saliendo por el vallado
El ciego comenzó á ver.
— ¿Quién ha sido esta Señora
Que me ha hecho tanto bien? —
Será la Vírgen María
Que al que es ciego le hace ver.

von Yradier in Musik gesetzt, gütigst mitgetheilt, und wir machen von seiner Erlaubnifs mit Vergnügen Gebrauch, diese gewifs Vielen willkommenen Beiträge hier anzufügen; Hr. Dr. Boehmer spricht sich darüber also aus:

Pelar la pava theilte ich, wie ich angegeben habe, nur aus dem Gedächtnifs mit. Da ich meine Abschrift jetzt wiedererhalten habe, setze ich die ursprünglichen Lesarten her. Das Lied beginnt: *Era* una noche. Zeile 4: esta. 10: *mi* corazon. 12: *el* ser. 14: *y esto* me inquieta *a* la verdad. 18: *muero aquí mismo* sin. 22: a *evitar*. 23: *mi* mamita. 24: *que* se va. 27 und 28 umzustellen und *aturdita* zu corrigiren. 30: esta. 33: Ricardo mio. 34: pues *que ya* tuya. 36: *mi* madre. 38: y *a ser* mas. 39: *que* zu streichen. 41: *al otro dia* sin. 42: *por* la ciudad. 43: va *a rondar*. 45: *llegó*. 46: que *el que rondaba era* un. 47: *en* engañar. Das Gedicht ist als cuento bezeichnet.

Las Ventas de Cárdenas.

Unter diesem Titel (vgl. m. Mittheil. über Span. Volkspoesie in Herrig's Archiv. 1858 S. 178) hörte ich in Malaga Verse eines Liedes singen, welches mir erst in Sevilla glückte abschriftlich zu bekommen; in Madrid fand ich dann auch einen Druck desselben. Beide sind ziemlich incorrect, Interpunction findet sich sehr sporadisch, so dafs man das Ganze erst förmlich kritisch herstellen mufs, um es zu verstehn. Ich gebe hier den gemeinsamen Text nebst den bemerkenswerthen Variationen. In der Orthographie habe ich nachgeholfen, in andalusischer Art. In jener Abschrift ist das Lied nur als Cancion Andaluza bezeichnet, der Druck gibt an: Poesia del Sr. Don T. R. Rubí (ich weifs nicht ob es etwa in einer Sammlung dieses Dichters zu finden ist [1]), Músíca del Mtro. Yradier.

(Moderato)

Ayá en las ventas de Cárdenas,
cuando yo er mundo corria,
me topé, gachona mia,
con dos jembros de por ayá;

[1]) In der: *Galeria dramática*. Coleccion de las mejores obras del Teatro moderno esp. Tomo 70 (Madrid 1842, 8°), findet sich allerdings ein Sainete unter diesem Titel von Tomas Rodriguez Rubí, das aber mit obigem Liede sonst nichts gemein hat, als dafs auch ein Franzose eine lächerliche Rolle darin spielt. Die Scenen aus dem Leben eines Banditen, welche den Gegenstand dieses Sainete bilden, haben grofse Aehnlichkeit mit der bekannten Oper: „Fra Diavolo". Uebrigens ist auch das Sainete in andalusischer Mundart abgefafst. F. W.

Fransés uno, y por su chachara
era el otro Italiano
y tos juntos mano a mano
mos pusimos a platicá.

(Allegro, forte)
Así hablaba el gueu Franchute:
Les chansons de mon pays,
les chansons de la grande France
sont les meilleures aujourd'hui!

(Dolce)
Perdonatemi, Signore!
dijo el otro; per Gesù,
dove sono las d'Italia,
perdonate, non hay più!

(Allegretto con jaleo)
Caye Italia! y caye Francia!
que aonde estan, fortuna perra,
los cantares e mi tierra,
está el sielo! dije yo.

(Allegro)
Oh pardon! — (Dolce:) Senti, carino! —
Na a la prueba y no se empache! —
Oui, c'est bon! — Molto mi piace! —
Y el Gabacho esta entonó:
Le grand Napoléon,
plus hardi qu'un lion,
laissait toutes ses affaires
pour aller à la guerre!
Lariflaflafa! lariflaflafla!

(Parlando)
Has escuchao tú, muchacha,
una cosa, mas sin lacha?
pus aguárdate un verano,
que ayá va el Italiano.

(Andante, legato)
Vaga luna, che innargenti
queste rive e questi fior
ed ispiri agli elementi
il linguaggio [1]) dell' amor,

---

[1]) In beiden Exemplaren folgt: il hisguaggio, was gewifs nur aus dem wiederholten unverstandenen linguaggio entstellt ist. Ueberhaupt sehen begreiflicherweise in jenen Copien diese Verse fremder Sprachen etwas kraus aus.

testimonio or sei tu sola
del mio fervido desir!
ah! ed a lei che m'innamora
conta i palpiti e sospir!

Dille pur che lontananza
il mio duol non può lenir,
che, se nutro una speranza,
ella è sol nell' avvenir!

Dille pur che giorno e sera
conto l' ore del dolor,
che una speme lusinghiera
mi conforta nell' amor!

(Parlando)
No es la verdá, prenda mia,
que esto no es mas que arropía?
Ayá va por tu salú
lo que priva ... Juy! churru!

Cabayeros ... ayá va este alivio por una jembra trigueñita a quien dise el sol: „Juye que me quemas!“ y yeva en aquel cuerpo mas vaivenes que un navío en borrasca!

(Rondeña)
Cuando estoy de sentinela
y te vienes junto a mí [1]) — ay ay!
se me olvía la consinía
y se me ispara el fusil — ay ay ay!

---

[1]) Im Druck steht *hacia mí* und fehlen die *ay* in diesem Verse. Und statt des folgenden Verses findet sich dort:

(Parlando)
¡Arza Marianiya! que se junde el firmameno!

(Rondeña)
El cuerpo me jiele a plomo
y el corason a puñales,
y está la sangre en las venas
rabiando porqué no sale.

(Parlando)
Raso liso
que te piso
y ella naa cayar y seguir.
Bendita sea la purificasion de la canela!

(Para empezar la 2ª estrofa de la Rondeña)
Ayá va por toos los mozos echaos palante que en disiendo que disen aquí estamos? se quea toa la humaniá echa un cimenterio.

Ueber purificacion de la canela vgl. meine Bemerkung a. a. O. S. 174.

En Fransia disen: Mon Dieu!
y en Italia : Giusto cielo!
y aquí desimos : Caramba!
y se junde el mundo entero!

(Vivo)
Y que polvaera
se armó ayí tan fiera!
pus cacual desia:
mi cor es la mia!

Y con mucho [1]) jumo:
Qui vive? la France,
et la Renaissance!
gritaba el Fransés.

Y el Italiano:
Che viva Milano,
la dolce armonia,
della patria mia

Y yo algo aburrío
con este debate,
por dale remate
saqué el arfile.

España y Santiago!
que empiesa el estrago!
„Che vedo — gran Dio!!"
No es na, Señor mio!

Y el pobre Franchute:
Mon Dieu! la navaca!!
Y en un toma y daca
de ayí los eché.

Y a escape corrian
y el rostro volvian,
y al ver que ambos perros
por despeñaperros
pirrándose vivos
juian de España,
subia la mortaña
y alegre canté:

---

[1]) Im Msc. tanto.

(Allegro brillante, jota)
Málaga tiene un castillo
y Graná tiene su Alambra
. y Saragosa su coso
y el coso Saragosanas [1]).

Pasando ayer tarde
por los cayejones
que ya he visto una gata
cazando ratones,
unos con orejas
y otros orejones,
uno eran pelas
y otro eran pelones
y otros eran cojos,
cojitos de un pié —

(Parlando)
ya me entiende V.!
y sarremato!

Ferdinand Wolf.

Bilder aus Altengland, von *Reinhold Pauli*. Gotha. Verlag von Friedrich Andreas Perthes. 1860. VI und 395 Seiten.

Beim Abschiede vom mittelalterlichen Zeitraume der englischen Geschichte veröffentlicht der Verf. in dem vorliegenden Buche einige kleinere Abrisse, die, in verschiedenen Jahren und zu verschiedenen Zwecken entstanden, dennoch sämmtlich an seine gröfsere Arbeit, die Fortsetzung von Lappenberg's Geschichte von England, anknüpfen. Es sind in dem gegenwärtigen Werke, wie das Vorwort sagt, Gegenstände behandelt, die für den deutschen Leser nicht minder Interesse haben, als für den englischen, und deren Bedeutung keineswegs antiquarisch an der Vergangenheit haftet, sondern vielmehr im Lichte der Gegenwart zu einer bleibenden wird.

---

[1]) Statt des folgenden hat der Druck nur:
A la jota
que quien me la pela
esta calandria
que sin alas vuela — juy!
(Parlando)
y sarremato!

Der Verf. führt uns zuerst nach Canterbury, dem Durovernum der Römer, und zwar in der Absicht, zwei weltgeschichtliche Ereignisse hervorzuheben, zwei Persönlichkeiten zu schildern, die vor den übrigen den Ruhm jener alten Stadt begründen: es ist die Bekehrung der Angelsachsen durch den von Gregor dem Grofsen abgesandten Augustinus (gest. 26. Mai 605), der, wie König Alfred dichtet, die Botschaft über die Salzfluth denen gebracht, die auf den Inseln wohnen; es ist sodann das ins Jahr 1170 fallende Martyrium des Erzbischofs Thomas Becket, der alsobald nach dem Tode England erobert hat. Auf dem Grunde der Oertlichkeiten, in welchen der Bekehrer mit seinen Begleitern die segensreichste Wirksamkeit geübt, der spätere Nationalheilige gelebt und gestorben, hat denn der Verf. ein frisches Bild der genannten Vorgänge und jener beiden Männer entworfen, von welchen der Uebergang zu der folgenden Darstellung, einer Skizze der aufstrebenden Blüthe, der ruhmvollen Arbeit, sowie des nachmaligen Sinkens des Benedictiner- und Franciskanerordens in England nicht schwer ist.

An diese Betrachtungen über kirchliches Leben auf der Insel finden wir Erörterungen staatlicher Verhältnisse gereiht, zunächst Untersuchungen über das Parlament im 14. Jahrhundert. Mit Hilfe jener Schrift über die Art, das Parlament zu halten, mit Heranziehung einzelner mageren Angaben der Chronisten, einer Anzahl Urkunden und vor allen der Magna charta wird uns gezeigt, wie im 13. und 14. Jahrhundert das Parlament hervorgewachsen, aus welchen Elementen es entstanden, welche Rechte und Pflichten es sich im Laufe von etwa 100 Jahren erworben und welcher Gestalt es ausgesehen und seine Geschäfte betrieben hat. — Vielen Lesern besonders erwünscht dürften sodann die Auseinandersetzungen sein, die der Verf. den ältesten Beziehungen Englands zu Oesterreich und Preufsen gewidmet hat. Es ergibt sich, dafs kein verwandtschaftliches Band, keine Gleichmäfsigkeit geistiger und materieller Interessen, sondern ausschliefslich das Gebot hoher Politik die Schicksale Oesterreichs zu Zeiten mit denen der britischen Insel zu vereinigen vermocht hat; wesentlich andrer Art dagegen die Keime und die ganze Entwicklung der Verhältnisse sind, welche in alten Tagen schon sich zwischen England und Preufsen geknüpft haben. Ist doch hier, wie der Verf. ausführt, bis in die neuen Zeiten herab, keine Rede von einem Heirathsbündnifs zwischen zwei mächtigen Dynastien oder von einer gemeinsamen, in die Geschichte Europas

eingreifenden Politik. Sind doch hier die sich einander nähernden Persönlichkeiten meistens nur die Exponenten der Stammgenossenschaft und des Verkehrs, der zwischen den Bevölkerungen zweier Länder besteht, wie er sich zwischen England und dem die südöstdeutsche Mark gegen Slawen und Ungarn hütenden Oesterreich schlechterdings nicht bilden konnte. Hat doch hier erst viel später dieses Band die Weihe verwandtschaftlicher Einigung der Fürstenhäuser erhalten, von der einst Rudolph von Habsburg und Eduard I. auszugehn gedachten. — Im fünften Abschnitte verfolgt der Verf. die Versuche, welche während der ersten Hälfte des 14. Jahrh. der wittelsbachische Kaiser Ludwig IV. und König Eduard III. zu einer Einigung Englands und des deutschen Reiches mit dem aufrichtigsten Eifer in kluger politischer Berechnung unternommen haben. Hier verdient namentlich hervorgehoben zu werden, dafs der Verf. der in dem Gegenstande liegenden Aufforderung, ein Genrebild aus jenen Tagen zu malen, nicht aus dem Wege gegangen ist, indem er mit einer, die anziehendsten Einzelnheiten wiedergebenden Schilderung die Vorbereitungen für die persönliche Begrüfsung der beiden Herrscher in Coblenz, die Reise des englischen Königs nach dieser Stadt und die Hergänge bei der Zusammenkunft selbst uns vor Augen stellt. — Dem nämlichen Könige Eduard III. begegnen wir auch in dem sechsten Abschnitte, welcher in einer den deutschen Leser gar wohlthuend berührenden Weise vom Entstehen, dem Glanze und dem Ausgange des hansischen Stahlhofes in London erzählt, um die Erinnerung an jene stolzesten Zeiten deutscher Handelsmacht wieder zu beleben.

In seinem siebenten Abschnitte betritt der Verf. das Gebiet der englischen Literaturgeschichte, das er bekanntlich schon früher mit einer trefflichen Ausgabe von Gower's Confessio amantis bereichert hat. Eben diesen Dichter und den mit ihm vielfach verwandten, wiewohl in poetischer Begabung überlegenen Chaucer, von dem wir hoffentlich bald durch Herzberg eine deutsche Uebertragung erhalten werden, hat sich der Verf. zu einer gesonderten Behandlung ausgewählt, die uns auf das Lebhafteste wünschen läfst, ihn noch öfter auf diesem Felde finden zu dürfen, auf dem er sich nicht minder heimisch erweist, als auf dem der politischen Geschichte. Bei dieser Gelegenheit möchte ich indessen darauf aufmerksam machen, dafs, wenn der Verf. einem spanischen Dichter seinen Chaucer vergleichen wollte, er wohl mit mehr Rechte, als dem grofsen Cervantes, dem viel zu wenig

gekannten und von unsern dichterischen Uebersetzern unbillig vernachlässigten Juan Ruiz, dem genialen, erfindungsreichen Erzpriester von Hita, seinen Engländer an die Seite gesetzt hätte. Schon der Umstand, dafs beide demselben Jahrhunderte angehören, müfste zu einer Vergleichung einladend sein, die übrigens, um recht ergiebig zu werden, als den dritten Zeitgenossen auch Giovanni Boccaccio eingehend berücksichtigen sollte. —

Von diesen heitern Dichtern geleitet uns der Verf. zu einem ernsten Manne der Kirche, zu John Wiclif, dessen reformatorische Thätigkeit von ihren Anfängen bis zu ihrem Höhepunkte entwickelt wird, und deren weiterwirkende Kraft nebst ihrer gewaltsamen Unterdrückung sodann in dem neunten Abschnitte „König Heinrich V. und König Sigismund“ zu Tage tritt.

Der Gegenstand, welchem unser Verf. seinen zehnten Abschnitt bestimmt, die Geschichte der Jungfrau von Orléans, wird wohl nicht verfehlen, ihm eine grofse Zahl von Lesern zuzuführen. Der Verf. will, wie er sagt, noch einmal versuchen, mit Hilfe der jetzt sehr umfassenden Materialien die Hauptzüge jener wunderbaren Erscheinung klar und anschaulich zu zeichnen. „Sie steht, wie sie leibt und lebt, so menschlich schön, so zauberisch hoch da, dafs keine Kunst, weder Poesie, noch Malerei, noch Sculptur, der rein historischen Gestalt bisher Gerechtigkeit gethan. Es sind endlich keine Legenden, sondern ernst beglaubigte Thatsachen, die in dürren Urkunden zu lesen stehn.“ Den schroffsten Gegensatz zu dem Heldenleben der begeisterten Jungfrau bildet das ränkevolle Treiben eines ihrer Zeitgenossen, des Herzogs Humfrid von Glocester, das uns der Verf. im elften Abschnitte entwickelt, übrigens nicht ohne auch der löblicheren Eigenshaften dieses Mannes, seines Sinnes für literarische Bestrebungen zu gedenken.

Den Schlufs unsers Buches bildet endlich eine durch einen Plan unterstützte Schilderung der Stadt London im Mittelalter, ein gewifs recht Vielen willkommenes Seitenstück zu jener Schrift, die A. Springer vor einigen Jahren unter dem Titel „Paris im dreizehnten Jahrhundert“ herausgegeben hat. Wir sehen — um die Worte des Verf. zu gebrauchen — wie schon das mittelalterliche London ein festes, in sich geschlossenes Gemeinwesen darstellte, das den echt englischen Charakter auf der Stirn trug: derb und rücksichtslos, nicht eben geistig schwungvoll, auch nicht von künstlerischer Neigung und Geschmack, aber praktisch, materiell und voll gewichtiger politischer Momente. Schon lebt in

ihm das Bewufstsein der eignen Macht und Gröfse, ohne jemals darüber zu vergessen, dafs es, einzig in seiner Art, dennoch den Theil eines grofsen Ganzen bildet. Auch als England sich späterhin einmal in der Republik versuchte, blieb London nur die Hauptstadt derselben. Sein Ansehn, seine Gröfse, seine Weltstellung mufsten nothwendig mit der Bedeutung des Landes selber wachsen. Wer mag sagen, wann dieses Wachsthum ein Ende nehmen wird? Prophezeiungen, dafs der Gipfel erreicht, und der Rückfall unabwendbar sei, hat es schon vor fast zweihundert Jahren gegeben. —

Ueber den wissenschaftlichen Werth der „Bilder aus Altengland“ ist es bei dem Namen des Verf., eines unsrer gründlichsten Kenner englischer Dinge, überflüssig, etwas zu sagen, wohl aber wollen wir nach der guten alten Sitte noch bemerken, dafs der Verleger dem Buche auch eine sehr ansprechende äufsere Gestalt gegeben hat. * *

Das neue grofse englische Lexikon.

Wenn es längere Zeit so schien, als ob man in Deutschland allein darauf bedacht sei, alles dasjenige, was das Volk auf dem Gebiete der Sprache geleistet hat, in einem grofsen Werke zusammenzufassen, so hat man in neuester Zeit in England Anstalten getroffen, hierin unserm Beispiele in rühmlicher Weise zu folgen. England besafs zwar seit langer Zeit manche sehr schätzenswerthe Arbeiten auf dem Felde der Lexikographie, unter denen vor allen das grofse Werk Johnson's zu nennen ist, dessen hoher Werth auch in neuester Zeit von den bedeutendsten englischen Schriftstellern anerkannt wird. So hörte ich wenigstens von einem Freunde des verstorbenen Lord Macaulay erzählen, dafs dieser jenes Wörterbuch besonders hochgeschätzt und in stetem Gebrauche gehabt habe. Noch kurz vor seinem Tode habe der grofse Geschichtsschreiber bei einem Besuche, als dessen aufgeschlagenes und in ziemlich desolaten Umständen befindliches Exemplar des Johnson seine Aufmerksamkeit auf sich gezogen, ihm erzählt, dafs er nie ohne dieses Buch zur Hand zu haben arbeite, und es während der Zeit seiner literarischen Thätigkeit schon dreimal habe neu einbinden lassen.

Wie bedeutend das Johnson'sche Wörterbuch aber auch für den praktischen Gebrauch beim Englischschreiben sein mag, so

ist es doch unleugbar jetzt nicht mehr vollständig genügend und entspricht keineswegs allen Anforderungen, die die moderne Sprachwissenschaft an ein umfassendes Wörterbuch einer Sprache stellt. Die philologische Gesellschaft in London, welche den Vereinigungspunkt für alle diejenigen abgibt, die sich für philologische Studien auf irgend welchem Gebiete interessiren, hat sich nun bewogen gefühlt, die Sache in die Hand zu nehmen und dafür zu sorgen, dafs dem Mangel an einem möglichst vollständigen Lexikon der englischen Sprache abgeholfen werde.

Man war dort schon länger mit dem Gedanken an ein derartiges Unternehmen umgegangen, ohne jedoch demselben eine so überaus grofse Ausdehnung, wie jetzt beabsichtigt wird, geben zu wollen. Ein Ausschufs von acht Mitgliedern, von denen ich nur die Namen der Herren Trench (Dean of Westminster), Goldstücker, Key, Wedgwood und H. Coleridge nennen will, war von der Gesellschaft erwählt worden, um die Vorfragen zu ordnen und der Gesellschaft bestimmte Vorschläge zu machen. Etwa vor einem Jahre erschien zunächst eine Abhandlung des Dean of Westminster „on some deficiencies of our English dictionaries“, worin er vorschlug einen Anhang zu dem Richardsonschen Wörterbuche zu geben. Später gelang es aber unserm Landsmanne, Hrn. Prof. Goldstücker, den Ausschufs und weiterhin die Gesellschaft dahin zu bringen, dafs sie die Herausgabe eines umfassenden Wörterbuchs der englischen Sprache übernahm. Es wurde nun ein Prospectus verfafst und veröffentlicht, in welchem vorläufig die allgemeinen Grundsätze niedergelegt wurden, welche bei der Abfassung des Wörterbuchs befolgt werden sollten. Derselbe diente zugleich als officielle Ankündigung des Werks und sollte wo möglich beim Publikum Interesse für das Unternehmen erregen. Die Idee fand auch vielen Anklang und bald zeigte sich eine thätige Theilnahme, indem sich in verschiedenen Städten Englands, ja auch Amerikas, Comités bildeten, welche sich zu Beiträgen erboten.

Der Ausschufs der Gesellschaft arbeitete dann im Laufe des vorigen Winters Canones lexicographici aus, in denen der Plan des Wörterbuches genau und ausführlich dargethan wurde, und dieselben wurden in drei Sitzungen der Ges., am 12. und 26. April und 12. Mai, discutirt und schliefslich mit wenigen Aenderungen angenommen. Ich gebe hier einen Auszug aus denselben, damit die deutschen Philologen, die sich für das Werk interessiren, denen die Canones aber nicht zugänglich sind, sich von der Anlage des Werkes eine Idee machen können.

Der Zweck des Lexikons ist, unter gewissen Beschränkungen alle englischen Wörter zu verzeichnen, für welche genügende schriftliche oder mündliche Zeugnisse beigebracht werden können, ihre Ableitung und Geschichte zu erforschen und so vollständig und genau als möglich mit Hülfe von Citaten ihre Bedeutung und Gebrauchsweise darzuthun. Das Wörterbuch soll aus praktischen Rücksichten in drei getrennte, alphabetisch geordnete Abtheilungen getheilt werden: 1) das Hauptlexikon (main dictionary), 2) ein Verzeichnifs der technischen und wissenschaftlichen Ausdrücke, sowie der Personen- und Ortsnamen, 3) einen etymologischen Appendix.

Im Haupttheile des Wörterbuches sollen erstlich die unzusammengesetzten Wörter enthalten sein, d. h. aufser denen, welche den gebräuchlichen und allgemein bekannten Schatz der Sprache ausmachen, auch die veralteten Ausdrücke, die Provinzialismen, technische und wissenschaftliche Wörter, so weit dieselben in den allgemeinen Gebrauch übergegangen sind, Ableitungen von technischen und wissenschaftlichen Ausdrücken, die sogenannten Slang-Wörter, falls sie nicht blofse Verdrehungen currenter Wörter sind, die den Amerikanern und Colonisten eigenen Ausdrücke und endlich die unregelmäfsigen Compar., Superl., Perf., Part. Perf., Plur. und Casus. Alle Wörter werden in ihrer modernen Form gegeben. Sollte aber eine ältere sehr abweichende vorhanden sein, so wird dieselbe selbständig mit Verweisung auf die moderne aufgeführt werden.

Die Anordnung der einzelnen Artikel wird folgende sein. Nach dem zu erklärenden Worte wird zunächst die Aussprache, unter Berücksichtigung etwaniger Veränderungen, und der Accent gegeben. Dann folgt die Angabe der Flexionsformen, bei Verben des Perf. und des Part. Perf., bei Substantiven des Plurals, bei Adjectiven des Comp. und Superl., beim Pronomen der vom Nom. Sing. verschiedenen Casus, mit Berücksichtigung des Gebrauches bei verschiedenen Schriftstellern. Drittens soll das nächste Etymon des Wortes gegeben werden, sowie in verschiedenem Drucke die Grundform, unter welcher das Wort im dritten Theile zu finden ist. Sollte die gegebene Etymologie eine ausführlichere Discussion nothwendig machen, so wird dieselbe am Ende des Artikels ihre Stelle finden. An vierter Stelle werden die verwandten Wörter der Sprachen unseres Stammes stehen und an fünfter endlich die Bedeutungen, wie sie sich in logischer Folge aus der Etymologie entwickeln.

Zur Erläuterung der Bedeutung soll folgendes beigebracht

werden: 1) die grammatische Bezeichnung des Wortes, 2) eine Definition, 3) die Synonyme, 4) Angabe der Zeit, der Gattung der Literatur, in denen das Wort vorkommt u. s. w., 5) die Verbindungen, in denen es gebraucht wird, 6) sprichwörtliche, stereotype Phrasen, 7) Citate in chronologischer Ordnung.

Zweitens wird der Haupttheil solche zusammengesetzte Wörter einschliefsen, die sich nicht mehr, ohne Verlust der Bedeutung oder Verstofs gegen den Sprachgebrauch, auflösen lassen.

Der zweite Theil wird alle technischen und wissenschaftlichen Ausdrücke, alle englischen Vor- und Familiennamen — die ersteren sammt ihren Abkürzungen —, alle Ortsnamen der vereinigten Königreiche und solche ausländischen, die eine speciell englische Form angenommen haben, enthalten. Wo es thunlich ist, soll über die Entstehung und Bedeutung derselben Auskunft gegeben werden.

Der dritte Theil endlich enthält 1) alle Wurzeln und Grundformen (roots and primitive bases) mit ihren Derivaten. Unter Grundformen werden solche Lautcomplexe verstanden, die zwar keine Wurzeln sind, aber doch die vom Standpunkte des Lexikons aus letzterreichbare Form repräsentiren. 2) Wird dieser Theil die Präfixe und ihre Geschichte enthalten, und zwar nicht blofs deren, die jetzt als solche gelten, sondern aller, welche nachweislich einst solche waren, 3) die Affixe und ihre Geschichte, 4) die Geschichte der Composition.

Dies ist das Ideal eines Wörterbuches, wie es sich die englischen Philologen ausgebildet haben. Entspricht die Ausführung dem Entwurfe nur einigermafsen, so wird das Werk wirklich ein umfassendes Wörterbuch genannt zu werden verdienen und ein *κτῆμα εἰς ἀεί* sein. Es wird ein Werk sein, welches so manchen andern grofsartigen englischen Unternehmungen an die Seite gestellt werden darf. Vielen vereinigten Kräften wird aber das eher gelingen, was für einen Einzelnen oder einige Wenige eine Unmöglichkeit sein würde. Da das Unternehmen von einer Gesellschaft ausgeht, steht um so eher zu hoffen, dafs es sicher zu Ende geführt wird. Denn es wird den vielen Zufällen, die das Werk eines Privatmannes treffen können, nicht ausgesetzt sein. Dafür, dafs es schleunig ausgeführt wird, ist Sorge getroffen und vielleicht wird schon binnen Kurzem das erste Heft erscheinen. Die Redaction der ersten beiden Theile hat Hr. Herbert Coleridge übernommen, die des dritten die Herren Wedgwood und Goldstücker; die Publication wird durch Trübner & Comp. auf Kosten der Gesellschaft besorgt. Das Werk wird in Heften von je 10 Bogen erscheinen. Der Preis ist noch nicht fest bestimmt, wird aber jedenfalls ein für die hiesigen Verhältnisse sehr mäfsiger sein.

London, 1. Nov. 1860. H. B.

Beiträge zur Geschichte der spanisch-amerikanischen Literatur.

Von *Don Juan Maria Gutierrez.*

Deutsch bearbeitet von *Adolf Wolf.*

„*Las Indias en ingenios mundo nuevo.*"
(Lope de Vega Carpio, Laurel de Apolo, Silva 2a. v. 100.)

(Schlufs.)

5. **Elegias de varones ilustres de Indias**, verfafst von *Juan de Castellanos*, Beneficiatgeistlichem der Stadt Tunja in dem Königreich von Neu-Granada. Diese Elegien bestehen aus vier Theilen: der erste wurde in Madrid 1589 in einem Quartbande mit dem Bildnisse des Verfassers in der Druckerei der Wittwe des Alonso Gomez veröffentlicht. Die wie gewöhnlich an die Spitze gestellte Approbation dieses Druckes hat den Geschichtschreiber Augustin de Zarate zum Verfasser und enthält einige bemerkenswerthe biographische Andeutungen, daher will ich auch eine Stelle derselben hersetzen: . . . „Castellanos despues de haber escrito esta historia en prosa, la tornó á reducir á coplas y no de las redondillas que comunmente se han usado en nuestra nacion sino en estilo italiano que llaman octava rima, por mostrar á costa de mucho trabajo la eminencia de su injenio; porque estoy informado de hombres fidedignos que gastó mas de diez años en reducir la prosa á verso, en que injiere á sus tiempos muchas digresiones poeticas y comparaciones y otros colores poeticos con todo el buen orden que se requiere".

In der Vorrede zu der *Historia jeneral de las conquistas del Nuevo Reino de Granada*, deren Verfasser D. *Lucas Fernandez Piedrahita* ist, sagt derselbe, dafs er, da Castellanos sich durch die *drei* gedruckten *Theile* seines Werkes einen guten Namen erworben habe, den vierten Theil benützt habe, um seine oben erwähnte Geschichte zu schreiben, indem er sich dabei der Original-Handschrift bediente, die sich in der Bibliothek des D. Alonso Ramirez de Prado befand.

Castellanos war Soldat und nahm einen thätigen Antheil an den Ereignissen, die er erzählt. In diesem Punkte war er also wenigstens ein Rival Ercilla's.

Dieser Umstand wird bezeugt von zwei Mönchen des Predigerordens, deren Lobgedichte sich am Anfange des ersten Theiles der Elegien befinden. Bruder Pedro Verdugo sagt nämlich:

> Fieras naciones de quien no te espantas
> Conquistaste por índicas rejiones,
> Y agora con católicos sermones
> A conquista del cielo las levantas u. s. w.

Bruder Alberto Pedrero läfst sich also vernehmen:

> Que como validisimo guerrero
> De muchas cosas es fiel testigo.

Castellanos war von Tunja gebürtig. Nicolas Antonio rechnet ihn zu den amerikanischen Schriftstellern. Der Dr. Francisco Antonio Montalvo nennt ihn in seinem Werke, das unter dem Titel *El sol del nuevo mundo* in Rom 1683 gedruckt wurde, auf Seite 94 ausdrücklich „Natural de Tunja".

Zuerst Krieger, dann Priester, konnte er natürlicherweise erst spät die literarische Laufbahn beginnen. Er gibt dies selbst zu verstehen in der ersten Octave des ersten Gesanges, wo er sagt:

> . . . A cantos elegiacos levanta
> Con debiles acentos voz anciana,
> Bien como blanco cisne que con canto
> Su muerte solemniza ya cercana.

D. Juan Bautista Muñoz nennt in seiner *Historia del Nuevo Mundo* (Madrid 1793, Vorrede S. 20) Castellanos „versificador no despreciable..... escritor de bastante merito y utilidad en cuanto á las cosas de su tiempo".

Die *Elegias* sind vor kurzem in der bekannten bei Rivadeneira gedruckten Sammlung spanischer Schriftsteller veröffentlicht worden; es ist daher überflüssig, sie hier eingehender zu analysiren und Stellen aus denselben mitzutheilen.

In dem Katalog von epischen Gedichten, der sich im

Manual de literatura von *Gil y Zarate* befindet, stofse ich auf eines unter dem Titel „La Neapolina ó hechos del gran Capitan“ von Juan Castellanos.

6. **Santuario de Nuestra Señora de Copacabana en el Perú,** Poema sacro, compuesto por el *R. P. M. F. Fernando de Valverde,* de la órden de San Augustin. Lima 1641.

Ungeachtet vieler Nachforschungen in Lima konnte ich dieses Buch nie zu Gesicht bekommen, das Herr Ternaux-Compans, wie es scheint, besitzt. Ihm zufolge wurde es von Luis de Lira in Quarto gedruckt und besteht aus 18 silvas.

In den „Crónicas de la Provincia del Perú del órden de San Augustin“ finden sich viele Nachrichten über diesen Verfasser. Die Chronisten dieses Ordens sind 1) *Calancha,* einer der ältesten und berühmtesten, in Lima und in Europa gedruckt; 2) *Torres,* gedruckt in Lima 1657; 3) *Vasques de Castro,* ungedruckt. Bei diesem letzten findet sich eine lange Biographie des P. Valverde. Der Katalog der Werke steht im 43. Kapitel, S. 240 der Chronik des P. Torres. Der P. Valverde war von Lima gebürtig.

„El Valverde sagrado honor Limano“
(7. Gesang. Oct. 141).

nennt ihn Dr. Peralta in seiner *Lima Fundada* bei Gelegenheit seiner Aufzählung aller ausgezeichneten Männer dieses Theils von Amerika.

Nach dem Chronisten Vasques de Castro schrieb der P. Valverde elegante lateinische Reden und Gedichte, die alle von seiner eigenen Handschrift (deren Vortrefflichkeit der Chronist preist, indem er das kalligraphische Verdienst des Valverde mit dem des *Morante*, einer mir unbekannten Persönlichkeit, vergleicht) in der Bibliothek des Collegium von San Ildefonso aufbewahrt wurden.

Er wurde von den Jesuiten erzogen; verlor aber ihre Gunst, da er sich als Novize die Freiheit herausgenommen hatte, die Regeln oder Instructionen, welche die Oberen der Gesellschaft einem jeden Novizen gaben, nach eigenem Wissen und Verständnifs zu commentiren.

7. **La Elocuencia del Silencio.** Poema heroico, vida y martirio del gran Proto-Martir del sacramental sijilo, fidelisimo custodio de la fama y protector de la sagrada compañia de Jesus, San Juan Nepomuceno, por D. *Miguel de Reina Zevallos*, abogado de los Reales Consejos de la R. Audiencia de Mejico, de reos del Santo Oficio, y promotor fiscal del obispado de Mechoacán. *Hijo de la Puebla de los Angeles*. Madrid 1788.

Der Stoff scheint mir nicht übel gewählt. Die Erkenntnifs, dafs die Veranlassung und die Umstände des Martyrthums des h. Johann von Nepomuk geeigneten Stoff für eine Dichtung abgeben, ist schon ein Beweis für die Befähigung zum Dichter. Hiezu kommt noch der Glaube und die Frömmigkeit des Verfassers, so dafs es um so mehr Wunder nehmen mufs, dafs die *Beredtsamkeit des Schweigens* der vernachlässigten Form und ihres Gongorismus wegen weder dem Gegenstande noch den unzweifelhaften Talenten des Dichters irgend entspricht.

Der Titel dieses Gedichts ist schon an und für sich eine Antithese sehr nach dem Geschmack jener Epoche. Der Verfasser macht davon an unterschiedenen Stellen Gebrauch, sowie sie auch D. Vicente Fernandez Ronderos, sein Landsmann und Freund, benützt um sein Lob zu singen:

. . . .
De este tu libro la dulzura y arte
Diciendo del silencio la excelencia
En tí y en Juan el título reparte:
  De la lengua publíquelo la ciencia,
Pues es cuando su voz llega á inspirarte,
Suyo el silencio y tuya la elocuencia.

8. **Poema heroico hispano-latino panegyrico de la Fundacion y grandezas de la mui noble y leal ciudad de Lima** obra postuma del M. R. P. M. Rodrigo de *Valdes* de la compañia de Jesus, catedratico de prima jubilado y prefecto rejente de estudios en el Colejio maximo de S. Pablo etc. etc. En Madrid en la imp. de Ant. Roman 1687.

Der P. Valdes aus Lima starb in dieser Stadt 1682

im Alter von 73 Jahren. Er war von adeliger Herkunft, ein Mann von vielem Talente und grofsen Kenntnissen in den heiligen und profanen Wissenschaften, wenn wir den lobenden Zeugnissen, die dieses Werk begleiten, Glauben beimessen dürfen. Wie es scheint, war er ein unermüdlicher Prediger sowohl in der spanischen als in der *Quichua*-Sprache.

Der Verfasser legte seinem Gedichte geringen Werth bei; man erzählt, dafs es einer seiner Schüler aus dem Kehricht seiner Zelle rettete.

Der Stoff eines jeden Gesanges oder vielmehr Paragraphen steht mit dem der übrigen durchaus nicht in Zusammenhang. Er ermahnt Portugal, dafs es zu seinem legitimen Herrscher zurückkehre und sich ihm unterwerfe; er wendet sich auch an den König von England, um ihn geneigt zu machen, in den Schoofs und Gehorsam der katholischen Kirche zurückzukehren; er untersucht die Ursache, warum man nie Besessene in Perú gesehen habe; beschreibt einige Reisen und berühmte Entdeckungen in Amerika; rechtfertigt den Tod des Inca Atahualpa, der auf Befehl Pizarro's hingerichtet wurde; belobt den Entschlufs des Grafen Monte-Rei, Vicekönigs von Perú, „que antes se dejó morir que manchar su pureza contra el dictamen licencioso de Galeno", und beschreibt und preist endlich die Denkmäler, Einrichtungen und Produkte von Lima. — Es sind im Ganzen 572 vierzeilige Strophen und 38 Paragraphen.

Das ganze Verdienst dieser Composition und ihr Ruhm zu ihrer Zeit beruhen auf der überwundenen Schwierigkeit, die Syntax und die Worte den Eigenthümlichkeiten zweier Sprachen, der lateinischen und der spanischen, anzupassen.

Sehr viele gelehrte und erklärende Anmerkungen begleiten den meistentheils dunkeln und schwer verständlichen Text.

9. **El Pasatiempo**, obra util para instruccion de todos los jovenes. Escrita por Dr. *Antonio Joaquin de Ribadeneira y Barrientos*, abogado de la real audiencia de

Mejico etc. etc. Poema endecasilabo, didactico. Madrid. Benito Cano 1786. 4°. 2 tomos.

Dieses Werk ist weniger ein Gedicht als ein Abrifs der Weltgeschichte von der Schöpfung bis zum allgemeinen Friedensschlufs, der von König Ferdinand VI. von Spanien unterzeichnet wurde. Es ist in Versen abgefafst, um das Studium der Geschichte dem jungen Herzog von Abrantes angenehm zu machen, dem der Verfasser die erste, wahrscheinlich in Mejico veranstaltete Ausgabe widmete [1]). Die Poesielosigkeit des *Pasatiempo* wird von einem seiner officiellen Censoren geistreich entschuldigt, der P. Villarubia sagt nämlich: El autor de esta obra no puede engolfarse en mar alta, porque va detenido de la rémora de la fé histórica. Tal que se le puede aplicar aquel pensamiento de un célebre poeta:

ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Ribadeneira mufs kurz vor 1786 nach Spanien gereist sein, er verlor auf seiner Reise am Bord des Schiffes San Geronimo seine kostbare Büchersammlung, die er, wie sich der nämliche P. Villarubia ausdrückt, mit grofsen Kosten und Mühen gesammelt hatte. Ribadeneira pflegte mit vielem Eifer das Studium der Physik und Astronomie und besafs in Madrid eine reiche Instrumenten-Sammlung.

Wie sich aus einer Anmerkung zum 12. Gesang ergibt, so war er auch Verfasser eines *Diccionario sobre maravillosas particularidades de Indias.*

10. **Primavera Indiana,** poema sacro de Nuestra Señora de Guadalupe, por D. *Carlos de Sigüenza y Gongora.* Mejico 1668.

Nach *Ortiz* (Mejico considerado como nacion independiente y libre, S. 193) besteht dieses Gedicht aus 77 Octaven.

In der Biblioteca von Egurara befindet sich eine ausführliche Biographie von diesem Schriftsteller. Um ein Urtheil über seine poetische Begabung und seinen Stil zu

---

[1]) Ich finde unter meinen Schriften eine Notiz, der zufolge es eine Madrider Ausgabe von 1752 gibt; diese dürfte die erste gewesen sein.

ermöglichen, will ich ein Sonett hersetzen, das er auf den Tod seiner berühmten Landsmännin, der Schwester Juana Ines de la Cruz verfaſste:

Dulce canoro cisne mejicano,
Cuya voz si el estigio lago oyera,
Segunda vez á Euridice te diera
Y segunda el Delfin te fuera humano.
A quien si el Teucro muro, si el Tebano
El ser en dulces clausulas debiera,
Ni á aquel el griego incendio consumiera
Ni á este postrara alejandrina mano.
No al suave númen con mi voz ofendo,
Ni al que pulsa divino plectro de oro
Agreste avena concordar pretendo;
Pues por no profanar tanto decoro,
Mi entendimiento admira lo que entiendo,
Y mi fé reverencia lo que adoro.

11. **Temblor de Lima del año 1599** — poema por el licenciado *Pedro de Oña* — impreso en Lima en aquel mismo año en 4°.

Dieses Gedicht kommt im Kataloge des H. Ternaux-Compans mit dem Zeichen vor, welches angibt, daſs es sich in seinem Besitze befindet.

Pinelo vermuthet im 15. Titel („Historiadores de ciudades“) seiner Biblioteca, daſs sich dieses Erdbeben 1609 zugetragen habe und der Druck dieses Quartbandes im selben Jahre erfolgt sei.

12. **Poema de la Purisima Concepcion** por D. *Antonio de Leon Pinelo*, Relator del supremo consejo de Indias.

Der Verfasser der „Lima Fundada“ nennt ihn:

. . . honor de Lima y de Pinelo
Apolo universal, Pindo abreviado.
(7. Gesang. 151. Octave).

Die 118. Anmerkung desselben Gesanges enthält eine Notiz über die Werke, welche bis zu jener Zeit Pinelo hatte drucken lassen, woraus sich die ausgebreitete Gelehrsamkeit des Verfassers der Biblioteca oriental y occidental ergibt.

Er hatte zwei nicht minder gelehrte Brüder: den Dr. D. *Diego de Leon Pinelo*, Professor der Rechtsgelehrsam-

keit und Fiscal der **königlichen Audiencia von Lima, und** den Dr. D. *Juan Rodriguez de Leon*, Canonicus von La Puebla. In der „Lima Fundada“ Anm. 119 führt Peralta auch die von diesen beiden Schriftstellern verfafsten Werke auf.

13. **Triunfo de Judit**, poema de Dr. D. *Pedro José Bermudez de la Torre y Solier.*

Dieses Gedicht wird in dem Buche citirt, welches D. Francisco Santos de la Paz 1712 in Lima u. d. T. veröffentlichte: Ilustracion de la destreza indiana.

Dr. Solier war ein hervorragender Schriftsteller seiner Zeit. Der vollständige Katalog seiner gedruckten und handschriftlichen Werke wird in der Aprobacion angetroffen, welche der P. Luis Alvarado dem Werke desselben Solier, betitelt: *Triunfos del Santo oficio peruano*, einem wirklich merkwürdigen und sehr seltenen Buche, ertheilte.

14. *Arias Villalobos,* Poema de las Grandezas. Mejico 1623. 4°.

15. **Santo Tomas de Villanueva** (poema) por el Licenciado *Barreto y Aragon.*

Dieses Gedicht wird in dem schon citirten Werke: Ilustracion de la destreza indiana auf S. 40 erwähnt.

16. *Velazco Avellano*, Triunfo de Felipe V. poema heroico. Mejico 1713 (von Ortiz in seinem Werke „Mejico independiente“ citirt).

17. *Landibar,* Padre *Rafael*, von der Gesellschaft Jesu, von Guatemala gebürtig, ist Verfasser des Gedichtes in lateinischen Hexametern: *Rusticatio Mejicana.* Bolonia 1782 (2. Ausgabe). Er ging 1767 nach Italien, wie sich aus einer Notiz des Geschichtschreibers Juarros ergibt[1]).

18. **De Deo homine**, ein lateinisches Gedicht, verfafst von dem Mejikaner, Abbé Dr. *José Abad.*

Lampillas spricht von diesem Gedichte im dritten Bande seines Werkes über die *spanische Literatur.*

---

[1]) Landibar beschreibt in diesem Gedichte „die aufserordentlichste, physische Revolution, welche die Annalen der Geschichte unseres Planeten erzählen“. In diesen Worten spielt Humboldt auf die Bildung des Vulcans von Jorullo an, der in der Nacht des 29. Septembers 1759 entstand.

Im zweiten Bande der *Poesias de un mejicano,* New-York 1828, kommen einige zierlich in's Spanische übersetzte Bruchstücke des Abad vor.

19. *Francisco Xavieri Alegre,* Mejicano-veracrucensis. Homeri *Ilias* latino carmine expressa etc. Roma 1788.

Es existirt auch eine Ausgabe in 2 Bänden mit anderen Gedichten desselben Verfassers.

Ortiz führt ein Gedicht desselben u. d. T. „La Alexandriada" an.

Dies sind die alten *epischen* mir bekannt gewordenen *Gedichte,* sowohl originale Hervorbringungen als Uebersetzungen, die von den Söhnen Amerikas spanischer Zunge niedergeschrieben wurden.

Man bemerkt bei denselben den mehr oder minder deutlichen Einfluſs der Griechen und Römer und der schwachen Nachahmung ihrer klassischen Epiker. Man muſs sie von diesem Standpunkte aus beurtheilen und hat dabei in Anschlag zu bringen, daſs, da die Helden und Thaten, die ihren Stoff bilden, neu und wenig gekannt waren, sie ganz natürlich in den Fehler verfallen sind, Geschichtschreiber unter metrischen Formen zu werden; es entstand so eine unangenehme Mischung von Wahrheit und Fiction, wobei sie zugleich im Allgemeinen eine schwache originelle Begabung zeigen.

Die modernen Romantiker haben dem epischen Gedichte einen gröſseren Spielraum gegeben und taufen mit diesem Namen eine Reihenfolge von unter sich oft nur schwach verbundenen Gemälden; sie schildern bald die That einer Person, bald erzählen sie Begebenheiten eines gewählten Zeitraums; oder sie drücken die Gefühle und Ideen der gegenwärtigen Welt und Gesellschaft aus, welche sie studirten. Childe Harold, Jocelin u. a. werden mit dem Titel eines epischen Gedichts classificirt, ohne daſs irgend Jemand von ihnen die Befolgung der Regeln der Einheit der Zeit und Handlung fordert, ohne welche früher dieser Titel nicht erlangt wurde.

In diesem Falle befinden sich auch einige Producte unserer dichtenden Zeitgenossen, von denen ich nun einen Ueberblick geben will.

1. **La Cautiva** von D. *Estévan Echeverria,* zum ersten Male in Buenos Aires 1837 in seinen *Rimas* veröffentlicht (*imprenta arjentina*), beabsichtigt (nach der eigenen Bemerkung des Verfassers) einige Skizzen von der poetischen Physiognomie der argentinischen Wüste zu geben: „Para no reducir su obra á una mera descripcion, ha colocado en las vastas soledades de la pampa dos seres ideales ó dos almas unidas por el doble vinculo del amor y el infortunio“.

Zehn Gemälde dienen zur Entwicklung der Absichten des Herrn Echeverria. — Das erste enthält eine Beschreibung des Anblicks der Prairie von so gelungenem Colorit, daſs in der Seele des Lesers der feierliche Eindruck hervorgebracht wird, den die groſsen Scenen der Natur immer auf den Menschen machen.

Auf diesem Theater erscheinen die charakteristischesten Scenen unserer Einöden: die Wilden im Kampfe und beim Feste, die Verwüstung durch Brand und Dürre, das Martirthum einer gefangenen Christin und der gekränkte Stolz des civilisirten Kriegers, dessen Schwert die urwüchsige Kraft der Lanzen der Wilden nicht überwältigen konnte.

Die „Gefangene“ ist eine originelle Composition, welche die Aufmerksamkeit fesselt und sich der Erinnerung einprägt, wie jene Schöpfungen des Pinsels unserer groſsen Meister, die wir in den Museen bewundern.

Dieses Gedicht fand allgemeinen Beifall und wird als die eigenthümlichste poetische Schöpfung betrachtet, welche die Argentiner bis jetzt besitzen. Jüngst hat sie den Pinsel eines Künstlers, des Herrn Rawson (von San Juan) inspirirt, ein Gemälde zu schaffen, das jene pathetische Scene der „Gefangenen“ darstellt, wie der verwundete und sterbende Brian in den Armen Mariens, sich früherer Kämpfe erinnernd, im Fieberwahnsinn delirirt. — Man sagt, daſs der reisende Künstler Rugendas einige male den Blättern Echeverria's seine Stoffe verdankt habe.

2. **La Guitarra** ist ein anderes Gedicht des Herrn *Echeverria*, das gleichfalls voll *localen Colorits* ist, ob-

gleich das Gewebe, auf welchem es sich entfaltet, rein *städtisch* ist.

Dieses Gedicht wurde zuerst in dem Correo de Ultramar (in Paris) mit dem Bilde des Verfassers veröffentlicht.

3. **La insurreccion del Sud.** Montevideo 1849.

4. **Avellaneda.** Montevideo. Imprenta francesa.

Dies sind zwei andere Werke desselben Dichters, vaterländischen Stoffen und der Erhebung der öffentlichen Meinung gegen die Politik und Grausamkeit des Rosas geweiht. *Avellaneda* war ein auf der Universität von Buenos Aires erzogener Jüngling, der durch Verdienst und Charakterstärke sich zu den ersten Würdestellen in der Provinz Tucuman emporgeschwungen hatte, wo er geboren war und seinen Wohnsitz hatte. Nach solchen Antecedentien ist es überflüssig zu sagen, daſs Avellaneda der Opposition gegen das in der Republik während der Herrschaft von Rosas herrschende System angehörte. Er war eines der beklagenswerthen Opfer dieser verdammungswürdigen Herrschaft. Am 3. Oktober 1841 berichtet der General *Oribe* (Manuel) dem Gouverneur von Buenos-Aires, daſs er *befohlen habe, Avellaneda den Kopf abzuhauen, der zur Schau der Bewohner auf dem öffentlichen Platze der Stadt Tucuman ausgesteckt werden solle.*

Diese Composition kann von den Bewohnern jenes Landes ohne heftige Gemüthsbewegung nicht gelesen werden. Schmerz, Blut, Gräuel jeder Art folgen einander und häufen sich auf dem schönsten, fruchtbarsten Boden der Welt, den der Poet mit glänzendem und meisterhaftem Colorit schildert.

Echeverria hinterlieſs unter seinen Papieren noch ein Gedicht mit dem Titel: *El Angel caido*, das bis jetzt noch nicht herausgegeben worden ist.

5. Herr *Salvator Sanfuentes* aus Chili hat mit seinen dramatischen Werken (Santiago 1850) auch einige *Leyendäs* veröffentlicht. — Hr. Sanfuentes zeigt sich in jenen nationellen Gedichten als einen correcten und getreuen Maler von Land und Leuten.

In der America poetica ist eine Notiz über ihn vor seinem Gedichte *El campanario*.

6. **El Peregrino** von D. *José Marmol* ist eine Reihe von Gesängen, die den allgemeinsten Beifall in Rio de la Plata erhalten haben. Die amerikanischen Naturscenen sind mit bemerkenswerther Kraft und Wahrheit in jenen Blättern gezeichnet, die vielleicht von allen, die von Bewohnern des Rio de la Plata geschrieben worden sind, am meisten Poesie bekunden. — Die Schönheiten des Poles und die Pracht der Tropen sind abwechselnd der Gegenstand jener Gesänge, die durch ein tiefes Gefühl für das unglückliche, unter der schlechten Regierung eines Despoten schmachtende Vaterland einen höheren Werth noch erhalten.

Fünf Gesänge wurden in zwei Lieferungen zu Montevideo im Jahre 1847 veröffentlicht. Die fünf anderen sind vom Dichter noch nicht herausgegeben worden.

7. *Alejandro Magariños Cervantes* ist der Dichter der interessanten *Leyenda americana*, die unter dem Titel *Celiar* im November 1852 in Paris in der „Libreria española" des D. Ignacio Roig erschien.

Der von dem Argentiner D. Ventura de la Vega geschriebene *Discurso preliminar* zu dieser Leyenda ist sehr belehrend über den Zustand der schönen Künste und Wissenschaften in Amerika und über die socialen Verhältnisse der amerikanischen Schriftsteller. Er enthält auch eine Notiz über die in Europa veröffentlichten Werke desselben Magariños. — Zahlreiche Anmerkungen des Verfassers erläutern am Schlusse der *Leyenda* die rein amerikanischen Wörter und Anspielungen für diejenigen, welche weder die Oertlichkeiten noch die Sitten kennen, die der Dichter beschreibt.

Die *Cautiva* von Echeverria ist ein Gemälde der Wüste mit ihren ewigen und ursprünglichen Scenen; *Celiar* dagegen ist die Schilderung des Landes, wie es unter der unvollständigen Civilisation, deren Typus der *Gaucho* ist, sich gebildet hat. Jenes Gedicht kann man das Gedicht unserer Urzeit nennen; das von Magariños mufs ganz

eigentlich die *Leyenda* unseres Mittelalters genannt werden. Beide Werke vervollständigen sich, und Echeverria bleibt das Verdienst, der erste Anbahner des neuen Weges gewesen zu sein, auf dem ihm in origineller Weise Magariños folgte.

8. Im *Mercurio* von Valparaiso vom 7. Juni 1847 No. 5872 findet sich die Notiz, daſs die Regierung von Venezuela dem Don José Maria Salazar die Erlaubniſs gegeben habe, das Fragment eines *epischen Gedichts* m. d. T. *Colon* und andere Gedichte zu drucken.

Sittenschilderer (Escritores de costumbres).

Die Amerikaner sind einem Literaturzweige nicht fremd geblieben, der zuerst seine bestimmte moderne Form unter der Feder von *Jouy* gewann und die groſse Familie der „durch sie selbst" geschilderten Franzosen, Spanier u. s. w. hervorbrachte.

Zahlreich sind die in Amerika erschienenen Ausgaben des *Figaro* von Larra in Vergleich zu den wenigen Büchern, die überhaupt dort gedruckt werden. Die Kritik der eigenen und fremden Sitten ist ein verführerischer Vorwurf, an den sich auch verschiedene mehr oder minder begabte amerikanische Talente gewagt haben, wie man sich durch einen Ueberblick der periodischen Presse überzeugen kann.

1. Don *José Pardo*, ein in Madrid erzogener Limaner, ein Mann von scharfem Geiste und feiner Anmuth, begann 1840 in Lima die Veröffentlichung eines Werkes u. d. T.: *Espejo de mi tierra* [1]. Seine Dauer war nur kurz, aber die erschienenen drei Lieferungen sind würdig, zu den besten Hervorbringungen dieser literarischen Gattung gezählt zu werden, abgesehen von dem Verdienste, daſs sie Schilderungen wahrhaft origineller Sitten bringen. — Ueber diesen ausgezeichneten Schriftsteller vergleiche man auch die Mittheilungen, welche die America poetica bringt.

---

[1]) Die spanische Revista de ambos mundos hat einige dieser Artikel wieder abgedruckt; wie man mir berichtete, ward ihnen auch die Ehre zu Theil in's Französische übersetzt zu werden.

2. Unter dem Pseudonym *Jotabecha* erschien in Chile vor einigen Jahren eine Reihe von Aufsätzen über die Sitten von Chile, vornämlich aber von den Minendistrikten jener Republik, die ihren Verfasser D. *Joaquin Vallejo* berühmt gemacht haben. Dieser Schriftsteller besitzt Witz, Zierlichkeit und einen Stil, ebenso gefeilt wie seine Sprache.

3. Die *Amalia* des D. *José Marmol* [1]), ein historischer Roman, der die Epoche der Schreckensherrschaft des D. Juan Manuel Rosas zu schildern unternimmt, kann ebenfalls zu den Werken gerechnet werden, welche die Sitten eines der bedeutendsten Völker dieser Landstriche in einer bestimmten Epoche darstellen. Die Amalia erschien in zwei Ausgaben, zum ersten Male in Montevideo in den Spalten der *Semana*, einer politischen und literarischen von Herrn Marmol redigirten Zeitschrift und dann ganz unlängst zu Buenos-Aires in einigen Bänden.

4. Ein Werk von kühneren Dimensionen und bedeutend älter als die oben angeführten ist das *Leben des Periquillo Sarmiento*, in Mejico von *Lisardi* geschrieben. Es ist eine Art Nachahmung des Lazarillo de Tormes, des Guzman de Alfarache und des Gil Blas, welche man für eine vollkommen gelungene Schilderung der Sitten, Gebräuche, Meinungen und Neigungen der mejicanischen Gesellschaft hält, wie sie durch den ausschliefslichen Einflufs des spanischen Elementes geworden ist. Die vierte verbesserte, durch Anmerkungen erläuterte und mit 60 Abbildungen gezierte Ausgabe des *Periquillo* erschien 1842 in 4 Bänden in 8°. — Don *Joaquin Fernandez Lisardi* ist unter dem ehrenvollen Beinamen des *pensador mejicano* bekannt. Er ward 1771 geboren und starb 1827. Er ist Verfasser eines Bandes Fabeln in Versen, die ich nicht kenne, die aber wohl original sein und auf die Sitten seines Landes sich beziehen dürften.

---

[1]) Vgl. dieses *Jahrbuch* Bd. II, S. 164—182. Nach einer Anmerkung des Herrn von Gülich, dem wir die Mittheilung dieses Aufsatzes verdanken, dürfte demnächst eine deutsche Uebersetzung dieses Romans von dem würtembergischen Hauptmanne Seubert erscheinen.

Anm. d. Uebers.

Dramatische Dichtkunst.

Die in Spanien von Talenten ersten Ranges mit so vielem Erfolg gepflegte dramatische Dichtkunst bietet in Amerika während der Colonialperiode keinen irgendwie originellen Charakter dar.

Unmöglich konnte ein Amerikaner damals die Kühnheit haben, die lächerliche Seite der Sitten seiner Herren dem Gelächter des Volkes preiszugeben, und noch weniger durfte er eine Censur über die Laster ausüben, die im Gefolge der europäischen Civilisation durch die goldenen Thore der neuen Welt eingedrungen waren.

Die Thaten der Eroberer, welche in so hohem Grade die Neugier der pyrenäischen Halbinsel und vor allem des Hofes reizen mufsten, gaben Stoff zu verschiedenen dramatischen Schöpfungen. Diese Materie wurde aber von den in Madrid wohnenden Dichtern mehr nur ausgebeutet, um durch Spektakelstücke den Geschmack des Publikums zu befriedigen, als um durch ihr künstlerisches Verdienst dauerhafte Werke zu schaffen. Wenn ich mich nicht täusche, so läfst sich nicht eine einzige dramatische Bearbeitung eines amerikanischen Stoffes anführen, deren Ruf sich bis auf unsere Tage erhalten hätte, trotz dem, dafs so hervorragende Talente, wie Lope de Vega selbst, derartige Stoffe bearbeiteten.

Einige Söhne Amerikas waren dessen ungeachtet würdig mit den Kindern des Mutterlandes selbst während der Glanzperiode des spanischen Theaters um die Palme zu ringen. Hier dürfte es genügen, zum grofsen Ruhme unseres Continentes, den Namen des Mejikaners Don *Juan Ruiz de Alarcon*, des Zeitgenossen und oftmaligen Mitarbeiters eines Luis Velez de Guevara, eines Guillen de Castro, Dr. Mira de Amescua und anderer nicht weniger ausgezeichneter und hervorragender Talente anzuführen, sowie den der berühmten Mejikanerin Soror Juana Ines de la Cruz.

Erst in unseren Tagen begegnet man wieder einem andern Mejikaner, der als dramatischer Schriftsteller die Aufmerksamkeit der spanischen Bühnen auf sich lenkte.

Don *Manuel Eduardo de Gorostiza*, der noch gegenwärtig in seinem Vaterlande lebt, machte sich zuerst um 1818 durch sein Lustspiel *Indulgencia para todos* vortheilhaft bekannt; diesem folgten: *Tal para cual ó las mugeres y los hombres*; *Las costumbres de antaño y D. Dieguito.* Es ist mir nicht bekannt, ob er aufser diesen Stücken noch andere geschrieben oder veröffentlicht habe. Sein *Teatro orijinal* erschien 1822 bei Rosa in Paris.

Gorostiza ist ein getreuer Anhänger der Schule Moratin's und vielleicht sein würdigster Nebenbuhler. Die Achtung, die er für seinen Meister hatte, bewies er durch die Widmung seines ersten Stückes und die Achtung, die ihm die Regeln der Schule einflöfsten, zeigt sich in der nachfolgenden Bemerkung, welche die Beschreibung der Scenerie seines Stückes *Indulgencia para todos* begleitet, nämlich: „La accion principia á las seis de la tarde y da fin á las 12 del dia siguiente". — Dem Dichter der klassischen Schule blieb also noch ein Ueberschufs von 6 Stunden von den 24, über die ihm zu disponiren gestattet war.

Der Stil Gorostiza's ist leicht, obwohl er nicht die Klarheit und Zartheit des Moratinschen erreicht. Als guter Amerikaner verstümmelt er häufig die Prosodie der Sprache, sonst verräth er aber nicht im Mindesten seinen Ursprung. Der Ort der Handlung, die Sitten, die *Schwächen* seiner Personen, alles, alles ist spanisch und für die Aufführung in Madrid berechnet.

Fernando Calderon, ein Mejikaner, der vor wenigen Jahren jung starb, und dessen Dichtungen viel Anerkennung in seinem Vaterlande fanden, verfafste verschiedene Stücke, von welchen *el Torneo* und *Ana Belena* sich vielen Beifall erwarben. Ich kenne sie nicht.

Gegenwärtig leben in Madrid einige Amerikaner, die sich durch ihr dramatisches Talent auszeichnen. Von diesen müssen, wie ich glaube, die drei folgenden in erster Reihe genannt werden: Don *Ventura de la Vega*, geboren am 14. Juli 1807 in Buenos-Aires; D. *José Maria Diaz* und die Dame D. *Gertrudis Gomez de Avellaneda.* Die Dra-

men der drei hier Genannten wurden mit großem Beifall auf den amerikanischen Theatern aufgeführt.

Das nun folgende Verzeichniſs soll jene dramatischen Schriftsteller umfassen, die Amerika nicht verlassen haben, und deren Ruf, zum mindesten als Dramatiker, sich auf den Staat beschränkt, dem sie angehören; ich will in demselben ihren Geburtsort und die Titel ihrer Stücke oder die Sammelwerke namhaft machen, worin sie sich befinden.

Don *José Maria Heredia*, sehr berühmt als lyrischer Dichter, wurde auf der Insel Cuba 1803 geboren und starb 1839 (vergl. S. 285 der America Poetica). Von ihm sind zwei Trauerspiele gedruckt: *Syld* und *Abufan*.

D. *Salvador Sanfuentes* veröffentlichte 1850 in Santiago de Chile *Leyendas*, von denen schon oben die Rede war, und dramatische Gedichte.

Manuel N. Corpancho, ein Peruaner, ist Verfasser des *Poeta Cruzado*, Drama in 4 Akten und in Versen, gedruckt in Lima 1851. Dieses Stück fand vielen Beifall, den es durch die Frische und Kraft der Versification und den Adel der Gesinnung, wie ich glaube, wohl verdient hat.

Heraclio Martin de la Guardia aus Venezuela verfaſste ein dreiaktiges Drama unter dem sympathischen Titel *Policarpa Salavarrieta*, das wahrscheinlich auch gedruckt worden ist. — Die Heldin ist ein junges Mädchen, das von den spanischen Soldaten getödtet wurde, weil es nicht die Umstände und Theilnehmer der Revolution enthüllen wollte, die zur Erringung der Unabhängigkeit in Columbia mit so groſser Erbitterung ausbrach.

Das Anagramm ist wohl bekannt, welches die Patrioten aus dem Namen Policarpa Salavarrieta machten: *Muerta por salvar la patria.*

Montes, R. T. Im Juni 1846 kündigten die Zeitungen von Caracas die Ausgabe der zweiten Nummer der *Flor de la Pascua* an, welche *ein nationales Drama in Versen* von jenem begabten Dichter enthielt.

José Marmol aus Buenos-Aires, wo er wohl bekannt ist durch seine lyrischen Dichtungen und andere politische

und literarische Arbeiten, veranstaltete zwei Ausgaben von seinen Dramen: *El Poeta* und *El Cruzado*.

D. *Juan Cruz Varela* (über den man die biographischen Notizen in der *America poetica* S. 797 nachlesen kann) gab in Buenos-Aires zwei Trauerspiele, *Dido* und *Argia*, heraus, in welchen er die Regeln der Schule von Racine und Alfieri befolgte. Varela war sowohl im Drama als in lyrischen Dichtungen ein eifriger Anhänger der Grundsätze der klassischen Schule.

Hier mögen auch noch einige ältere dramatische Dichter erwähnt werden, von denen wir theils eigene Productionen, theils Uebersetzungen besitzen.

D. *Augustin de Salazar*, ein Mejikaner, wird angeführt in den vom Frai José Joaquin Granados verfaßten *Tardes mejicanas*, einem Werke, das ich nicht näher kenne.

Vela, ein alter mejikanischer Dramatiker.

D. *Francisco de Soria*, der im 18. Jahrhundert lebte, dichtete *El Guillermo*, *La Genoveva* und *La majica mejicana*. Ueber das erste dieser Stücke befindet sich eine Notiz im 1. Bande, S. 141 des *Album Mejicano*, das 1849 in Mejico erschien.

D. *Pablo Olavides*, der in Lima geboren war, übersetzte einige Trauerspiele von Racine; er ist durch seine Leiden in den Kerkern der spanischen Inquisition, durch seine Freundschaft mit den französischen Encyclopädisten und durch seine Schriften berühmt geworden, von denen besonders *El Evangelio en triunfo* und die Uebersetzung der Psalmen Auszeichnung verdienen. In dem von Moratin herausgegebenen Kataloge spanischer Dramen werden Olavides zugeschrieben: *la Celmira, Hypermenestra* und *El Desertor frances*.

D. *Juan Egaño*, Bürger von Chile aber aus Lima gebürtig, bearbeitete frei die *Zenobia* des Metastasio; vergl. den 1819 in London veröffentlichten Band: *Ocios filosoficos y poeticos en la quinta de las delicias*.

Anhang I.

Amerikanische Geschichtschreiber.

(Alle in Amerika geboren).

Dr. Don *Servando de Mier* (Mejikaner) Historia de la revolucion de Mejico. Londres 1813. (S. seine Biographie in den Obras sueltas von Mora).

Resúmen de la Historia de Venezuela desde el descubrimiento de su territorio por los Castellanos en el siglo XV. hasta el año 1797 etc. Por *Rafael Maria Baralt.* Paris 1841.

Iturri (von Santa Fé oder Paraguay), Padre Francisco, jesuita. Carta critica escrita á D. Juan Bautista Muñoz sobre la historia de America. Madrid 1797, wieder abgedruckt in Buenos-Aires (s. die Vorrede von *Funes* zu seinem Ensayo histórico).

Funes (Argentiner) Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Aires y Tucuman. Buenos-Aires. 1816. 3 Voll. (Es existirt eine neue von Maeso redigirte Ausgabe in einem Bande mit der Biographie des Verfassers).

Juarros, Domingo (aus Central-Amerika), Historia de Centro-America, 1780.

Juarros, Compendio de la historia de Guatemala (so citirt Humboldt dieses Werk).

Velazco (Jesuit), Historia de Quito. Vor kurzem in der Stadt Quito gedruckt (Ternaux-Compans hat einen Theil dieser Geschichte herausgegeben).

Restrepo, José Manuel, Historia de la Revolucion de Columbia. Paris 1827, mit Karten.

Nuñez, Ignacio, Noticias de las Provincias Unidas del Rio de la Plata. — Dieses Werk wurde in mehrere Sprachen übersetzt und hat dem Hrn. Parish die Idee zu seiner Arbeit geliefert. Es wurde in London bei Ackermann veröffentlicht.

Blas Valera, Padre (der von dem Inca Garcilaso und andern Geschichtschreibern citirt wird), schrieb eine lateinische Geschichte Perú's. Er war in Cuzoc geboren [1]).

[1]) Der Padre Blas Valera, von der Gesellschaft Jesu, war ein Sohn des

Ovalle, Alonso de, Jesuit von Chili.

Molina, José Ignacio (Jesuit, von Talca gebürtig), Historia civil del reino de Chili. Dieses Werk wurde italienisch geschrieben und herausgegeben, ein anderer Chilene (Cruz y Bahamonde) übersetzte es in's Spanische. Molina ist ein Schriftsteller von vielem Verdienste.

Rui Diaz de Guzman (von Paraguay), Historia argentina etc. (s. den ersten Band der Urkunden von Angelis).

Frai *Antonio de la Calancha* (Creole aus der Stadt La Plata), Cronica moralizada del orden de S. Augustin en el Perú, con sucesos ejemplares en esta Monarquia etc. Barcelona 1638. fol.

Frai *Diego de Cordoba Salinas*, Cronica de la religiosisima provincia de los Doce Apostoles del Perú, de la Orden de N. P. S. Francisco de la regular observancia. Lima 1651. fol.

Melendez, Tesoros de Indias. Roma.

Clavigero (mejikanischer Jesuit), Historia antigua de Mejico (erschien zuerst italienisch, es existirt eine spanische Uebersetzung von *J. J. de Mora*, die in London erschien).

Barros Arana, Diego (aus Chile), Historia jeneral de la independencia del Chile. Santiago de Chile. 1854. 4. Tom. 1—3.

Irrisarri, Antonio José (aus Centralamerika), Historia crítica del asesinato cometido en la persona del Gran Mariscal de Ayacucho. Bogotá (?) 1846.

Alonso de Valera, eines jener Spanier, die in die Gefangenschaft Atahualpa's gerathen waren. Garcilaso läfst uns im Zweifel, ob Don Alonso der Zahl jener Edelgesinnten angehörte, die gegen den Tod eines Königs protestirten, der sich ihnen gegenüber so grofsmüthig benommen hatte (Comentarios, Thl. II, 1. Buch, Kap. 37).

Die lateinisch geschriebene Geschichte des P. Valera ging bei der Plünderung von Cadiz durch die Engländer verloren. Einige Blätter wurden gerettet, die der Verfasser der „Comentarios reales" benutzte, indem er sie häufig wörtlich übersetzte. Dieser Verlust ist wirklich zu beklagen, und Garcilaso hatte Grund darüber jedesmal zu klagen, wenn er die wenigen geretteten Ueberbleibsel von der Arbeit eines Mannes zur Hand nahm: *que habia buscado la verdad informándose de indios y de españoles* (Comment. 2. Thl. 1. Buch, Kap. 25).

Arenales, José, Memoria histórica de la division libertadora á las órdenes del Jeneral Don Juan Antonio Alvarez de Arenales. Buenos-Aires 1832.

Arricivita, Frai Domingo, Crónica seráfica del colejio de Propaganda Fide de Queretano. Mejico 1792 (von Humboldt citirt) [1]).

Burgoa, Palestra historial ó cronica de la villa de Tehuantepec. Mejico 1674 (von Humboldt citirt).

Ortiz, Tadeo, Mejico considerado como nacion independiente y libre. Burdeo 1832. 4°. [2]).

Salas y Quiroga, Viajes á Cuba. Madrid (?) 1840.

Alcedo, Diccionario jeográfico histórico de America.

Magariños Cervantes, Alejandro, Estudios históricos políticos y sociales sobre el Rio de la Plata. Paris 1854. 4°.

Rivera Indarte, Rosas y sus opositores. Montevideo. 4°.

Anhang II.

Verzeichnifs von in Europa und in Amerika gedruckten Werken zum Studium der amerikanischen Literärgeschichte.

Maneiro, José Ignacio, Vitae aliquot Mexicanorum etc. (in Italien gedruckt).

Museo de Ambas Americas, Revista literaria redactada por D. *Juan Garcia del Rio*. Valparaiso. Imprenta del Mercurio 1842. 4°. 3 Voll.

Biblioteca Americana. Londres 1826.

Repertorio americano. Londres 1823.

Album mejicano. Mejico 1849.

Mora, José Luis de (von der Stadt Mejico), Obras sueltas. Paris 1837. 4. 2 tom.

Biblioteca Mexicana etc. etc., por D. Juan José *Eguiaza y Eguren*. Mejico 1755.

---

[1]) Ich weifs nicht, ob der Verfasser ein Amerikaner war, auf jeden Fall ist es aber ein Quellenwerk zum Studium der amerikanischen Literärgeschichte.

[2]) Humboldt citirt in seinem *Essai sur la Nouvelle Espagne* eine brauchbare Beschreibung des Isthmus von Tehuantepec, die von D. Tadeo Ortiz herrührt.

Biblioteca Hispano-Americana septentrional, por *Beristain* (im Album mejicano citirt).

Biblioteca Oriental y Occidental, por Leon *Pinelo*. „Es gibt zwei Ausgaben; die erste in einem Quartbande und die zweite in 2 oder 3 Foliobänden, herausg. von *Barcia*, wenn ich mich nicht irre.“ Ternaux-Compans.

Velasco, Historia de Quito, erschien ebendaselbst vor einigen Jahren. In diesem Werke findet man Nachrichten über mehrere Schriftsteller, Dichter und Redner von Quito. Ternaux-Compans hat einen Theil dieser Geschichte herausgegeben.

Bibliothèque Américaine ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à l'an 1700 — par M. Ternaux Compans. Paris 1837.

Guillermo del Rio, Monumentos literarios del Perú. Lima, impr. de los Huerfanos, 1812.

Mercurio Peruano de historia, literatura y noticias publicas que da á luz la sociedad academica de amantes de Lima. 1791 und folgende Jahre. 10 oder 12 Bände in 4°.[1]).

Llano Zapata José Eusebio, Preliminar y cartas que preceden al Tomo 1° de las memorias historico-fisicas, critico-apologeticas de la America-Meridional. Cadiz 1759.

Bétancourt, Teatro mejicano.

Montalvo, Francisco Antonio, El Sol del Nuevo Mundo. Roma 1683.

Avelino de Orihuela, Andres, Poetas españoles y americanos del siglo XIX.

Constanzo, Salvador, Ensayos politicos y literarios.

Biblioteca de Escritores Venezolanos contemporaneos sobre la historia de la literatura en Venezuela, desde su oríjen hasta nuestros dias por *Fermin Toro* etc. etc. Caracas 1851 (?). 4°. 2 Tom. con retratos.

America Poetica. Coleccion escojida de composiciones en verso, escritas por Americanos en el presente siglo.

---

[1]) Wie ich vernommen, schenkte Humboldt der k. Bibliothek in Berlin ein Exemplar dieser wichtigen Zeitschrift.

Parte lirica. Valparaiso 1846. 4°. 4 Tom. (Enthält 53 Dichter, 455 Gedichte und mehr als 50000 Verse).

Espíritu de la Prensa, estratos de los mejores escritos periodicos publicados en Chile desde la Revolucion; Santiago 1848. 4°. 3 Tom.

Alzate, Gaceta literaria. Mejico 1760—94 (mehrmals von Humboldt in seinem *Essai sur la Nouvelle Espagne* citirt [1]).

Anales de la Universidad de Chile.

Biografias de Americanos por Miguel Luis y Gregorio Victor Amunategui. Santiago de Chili 1854.

---

[1]) „Esta gaceta, que publicó Alzate por mucho tiempo en Mejico, contribuyó mui particularmente á dar fomento é impulso á la juventud Mejicana". *Humboldt* Essai sur la Nouv. Espagne. 2. Buch, 7. Kap. der span. Uebersetzung von 1827.

Romanzen Asturiens

aus dem Volksmunde zum ersten Mal gesammelt und herausgegeben von *José Amador de los Rios.*

(Schreiben an *Ferd. Wolf.*)

Mi distinguido amigo y estimado Señor y Compañero: La carta de V. fecha 9 del pp^{do}. Mayo recibí á punto de partir á Asturias para estudiar en aquel principado los antiguos monumentos de su renombrada Monarquia que deben figurar en la magna obra de los „*Arquitectónicos de España*". Hice al marchar propósito de escribir á V. desde aquellas montañas, para comunicarle el fruto de las investigaciones que de paso me proponia llevar á cabo sobre la poesía popular asturiana, alentado por las oportunas indicaciones que nuestro sabio amigo el Sr. Duran habia expuesto en su muy celebrado *Romancero* (p. LXIV y siguientes). Hánmelo impedido los trabajos arqueológicos que debia realizar, en union con el acreditado anticuario D. Manuel de Assas, y no me han dejado tiempo suficiente para que la cosecha de *romances tradicionales* fuese en el centro de las montañas tan abundante cual me prometia, á contar con mayor descanso. Los recogidos en los momentos hurtados á más graves tareas, parécenme no obstante merecedores de llamar la docta atencion de V.; creencia que me ha movido á pensar en que pudieran acaso figurar en la *Revista Berlinesa.* Al recto juicio de V. dejo el determinarlo; y por si no le parecieren del todo indignos de tal honra, quiérolos acompañar de algunas observaciones nacidas de su exámen, que someto igualmente al superior criterio de V., fiado como siempre en su indulgente benevolencia.

Es sin duda el antiguo principado de Asturias una de las regiones más pintorescas de la Europa meridional, pudiendo asegurarse que compite, y no sin ventaja muchas veces, con la celebrada Suiza, asi por lo vario, quebrado y magestuoso de sus empinadas montañas, como por lo risueño y frondoso de sus angostos y torcidos valles. — Hácese todavia más sensible esta comparacion, cuando visitada la parte central, coronada de elevadísimos picos, cuyo grandioso y severo aspecto nos sobrecoge y admira á cada paso, nos dirigimos á las costas, que cerradas por altos montes, ofrecen difícil entrada en sus caprichosas quebraduras á las olas del atlántico, formando de continuo tranqui-

los y anchurosos lagos, donde ora se refleja la solitaria y monumental iglesia del Concejo, ora se retrata el modesto y característico *horreo* de la aldea, ora en fin se dibuja la moderna y pretenciosa alquería del novisimo americano [1]).

Y crece la solemnidad magestuosa de la naturaleza con el profundo silencio que por todas partes domina. Interrúmpelo acaso ya el murmullo de cristalinos rios que en espumosas cascadas se precipitan en los valles, ya el repentino zumbar del viento, á que sigue con frecuencia abundante lluvia; y mézclanse á menudo á estas agrestes armonías los prolongados écos de alguna voz, que partiendo de lo más hondo de aquellas angosturas, parece venir á revelar la existencia del hombre, consagrada en cada montaña, en cada colina y en cada roca por el vivo recuerdo de alguna tradicion misteriosa ó por el noble testimonio de alguna patriótica hazaña. Porque Asturias es la tierra clásica de las tradiciones histórico-populares: cuna de la monarquia española, apenas acertamos á dar alli un paso, sin que surja ante nosotros un nombre venerando, y sin que la relacion de un hecho, de alta trascendencia en los anales de la reconquista, despierte en nuestro pecho los más generosos sentimientos.

El nombre de Pelayo (el Ré Pelao) está escrito donde quiera: en las maravillosas gargantas de Covadonga, que ponen pavor en el corazon más entero; en el renombrado *Campo de la jura*, estrecho recinto que pueblan seculares y sombríos nogales y castaños y cierran de uno y otro lado escarpadas rocas; en la portentosa *Cueva de Infiesto*, baluarte inexpugnable que defienden al par los torrentes y los riscos; en el *Monte Peleon*, monumento elocuentísimo de aquel valor heróico que estaba echando los fundamentos al imperio de los Alfonsos y de los Fernandos; en las despedazadas ruinas de antiguas torres y palacios, y finalmente en las encrucijadas de aquellos difíciles y ásperos senderos que llevan á las cimas de las montañas ó á lo profundo de los valles, en todas partes resuena el nombre de Pelayo y de los esforzados caudillos que heredan su espíritu y su espada, y en todas partes parecen evocarse á nuestra vista las ínclitas sombras de aquellos héroes de la religion y de la

---

[1]) Dáse en Asturias el nombre de *americanos* á los hijos del pais que, pasando en su juventud al Nuevo Mundo, tornan ricos al suelo nativo: los más, afincando en él, labran casas de campo que exceden las pretensiones de los modestos aldeanos, cuya admiracion excitan con su opulencia.

patria, elegidos por la Providencia para sacar á España de la servidumbre sarracena.

Tambien estos hondos valles y levantadas montañas resuenan con numerosos cantos tradicionales; pero si el recuerdo histórico, noble y elevado siempre, y la tradicion oral, vaga y descaminada con harta frecuencia, se unen en Asturias para consagrar aquellas regiones, debe llamar no menos sériamente la atencion de los doctos, cómo en medio del tenaz empeño, con que se han adherido á la localidad las primeras leyendas de la reconquista, han desaparecido de los valles asturianos los primitivos cantos guerreros de los soldados de Pelayo, y cómo á los écos históricos de sus maravillosas victorias, han sustituido en el centro mismo de las montañas otras más recientes tradiciones, nacidas sin duda en lejanas comarcas é hijas por tanto originariamente de muy diversa cultura. Y sube de punto la estrañeza que esta observacion produce, al considerar que ni aun siquiera ha sobrevivido en los cantares que hoy guarda la tradicion oral, el dialecto nativo de las montañas asturianas. ¿Qué razon podrá explicar satisfactoriamente tan rara contradiccion y tan inverosímil fenómeno..? ¿Qué hechos pudieron dar orígen á ese doble olvido de la más arraigada tradicion histórica y de la lengua materna, en los cantos populares de aquellas montañas, cerradas casi hasta nuestros dias al comercio de las demás provincias.?

Estudio es este, mi docto amigo, por demás difícil y aventurado, pues que solo se apoya en los datos contradictorios ya reconocidos. La tradicion histórica relativa á los primeros dias de la monarquía asturiana, como acabo de indicar á V., existe viva y vigorosa: el olvido de los cantos primitivos que á la expresada edad se referian, y la sustitucion de los mismos por otros tradicionales compuestos en lengua castellana, son hechos innegables y de fácil comprobacion para cuantos con el mismo intento que yo visiten el antiguo principado. ¿Cuál es pues el carácter especial, cuál la vitalidad de esos cantares que han obrado en el suelo de Asturias el extraordinario efecto de anular los nacidos de su propia cultura, formulados en su propio dialecto? La historia de las letras y muy principalmente de la poesia popular no puede explicarse, como V. sabe, sin tener presente el desarrollo de los demas elementos sociales que constituyen la vida pública de los pueblos y sin comprobarla á menudo con la historia de las bellas artes: fuentes originales de

lúz y de verdad, cuya eficacia no logran oscurecer torcidos intereses, llenan estas con harta frecuencia el vacío que deja en sus páginas la historia política, y alcanzan el raro privilegio de aclarar sus misterios, allanando sus contradiciones.

Tal me ha parecido advertir, examinando los monumentos arquitectónicos de la monarquía asturiana, comparados con los debidos en aquel suelo á edades posteriores. La arqueología monumental tiene alli elocuentísimos testimonios para reconocer la actividad y la fuerza que encerraba aquella monarquía, destinada á salvar en breve la cadena de montañas que le servian de valladar, extendiendo su imperio á las ricas llanuras de Castilla: en los valles de Oviedo y de Tuñon, en Valdedios y Naranco, en las alturas de Lena y de Priesca, se erigían casi al propio tiempo, sencillas pero venerandas basílicas, que recogiendo todos los elementos de aquel arte, cuyas desconcertadas reliquias guarda todavia la ciudad de Toledo, mientras ponian de relieve el noble aliento de sus fundadores, mostrando la heróica resolucion de afianzar la monarquía en el suelo á duras penas conquistado, revelaban de lleno la fé y la creencia del pueblo cristiano y con ellas las grandes esperanzas de su vida futura. Al estudiar aquellos templos primitivos, mira el arqueólogo enlazada poderosa é indestructiblemente la tradicion del arte monumental, y halla el filósofo satisfactoriamente explicadas las altas aspiraciones de aquella sociedad, á quien servían de sacerdotes los obispos de Coimbra y de Iria, de Astorga y de Lamego, de Salamanca y de Zaragoza.

El arte arquitectónico logra alli natural y progresivo desarrollo, respondiendo perfectamente al sucesivo estado de la monarquía asturiana. Las basílicas de Santullano y San Tirso, de Tuñon y de Priesca, de Santa Maria de Naranco y de San Miguel de Lillo abren el camino y son clarísimos precedentes de las iglesias de Fuentes y Valdebárcena, de Amandi y de Lloraza, que con otras muchas construcciones de los siglos XI y XII constituyen un verdadero tesoro monumental, cuyas puertas se cierran, no sin admiracion de la crítica, con las iglesias parroquiales de Villaviciosa y Abamia y con los monasterios de Santa Maria, en Valdedios y de San Antolin de Beon, en Llanes. — Las últimas construcciones corresponden á la segunda mitad del siglo XIII. Mas adelante halla en Asturias la crítica arqueológica un inmenso desierto, desapareciendo en la contemplacion general los escasos y dasafortunados esfuerzos, hechos

durante los siglos XIV y XV, para poseer alguna parte de la riqueza del estilo ojival y siendo de todo punto insignificantes las tentativas para reproducir alguna de las bellezas materiales del *Renacimiento*. Solo á mitad y á fines del siglo XVII muestra alli el arte visibles señales de su universal decadencia, pugnando despues con no feliz suerte, por unirse á la fria y sistemática restauracion de los signolistas.

¿Qué significa pues esa no esperada supresion de la vida artística en aquel mismo suelo, donde parecian haber echado nuevas y más profundas raices las tradiciones del arte, que me atreveria á designar con nombre de *visigodo*.? Meditando sobre este fenómeno y comparándole con el del olvido de los cantos histórico-populares de la monarquía asturiana, no tengo por desacertado el atribuir á uno y otro hecho las mismas causas. Aquella importancia que dió á los valles asturianos la invencible fortaleza de sus montañas, primer baluarte de la reconquista de los españoles, habia comenzado á decaer grandemente desde el momento en que Oviedo cedió á Leon el título de Corte: cada dia se alejaba más de las gargantas de Covadonga el centro del Imperio cristiano, que no solamente habia llevado la silla de sus reyes desde Leon á Toledo, sino que lograba ponerla, al mediar del siglo XIII, en las risueñas márgenes del Guadalquivir, acorralada la morisma en un rincon de Andalucía. Castilla, centro del poder cristiano, se habia erigido tambien en representante de la nacionalidad española, asegurando la futura y decisiva influencia que estaba llamada á egercer en uno y otro extremo de la península ibérica: castellanas son desde entonces las artes, las ciencias y las letras bajo los nobles auspicios de Fernando III, y de Alfonso X, á quienes cabia la gloria de hacer lengua oficial de todos sus dominios la lengua de Castilla. ¿Qué mucho pues que desposeida Asturias sucesivamente de su antigua influencia; trasladado el asiento de sus reyes, y con él la actividad social y la vida pública, al lado opuesto de España; despojada de aquellos artistas que habian interpretado su piedad, su entusiasmo religioso y la libertad de su espíritu en ingénuas y atrevidas representaciones, experimentase una reaccion funesta para su patriotismo y contraria al primitivo sentido histórico que la alentára desde los heróicos dias de Palayo..? ¿Qué mucho, repito, que venida á un fatal momento de indiferencia, sucediese á esta el olvido de su propia vitalidad, siquiera fuese poco duradero?

Yo no sabré decir lo que hay de verdadero ó de probable en estas hipótesis; pero el hecho es cierto, tanto respecto de las artes como de la poesía popular; abrigando el íntimo convencimiento de que no pudo en modo alguno verificarse antes de la segunda mitad del siglo XIII. Respecto de las artes debemos á los monumentos completa evidencia: respecto de los cantos tradicionales, bástanos tener presente el carácter general de la civilizacion en la referida centuria y el más especial que las letras castellanas reciben de manos del Rey Sabio; carácter que se perpetúa por un largo siglo y que solo modifican los escandalosos acaecimientos que hallan sangrienta solucion al pié del Castillo de Montiel [1]). El espíritu de la poesía en esta edad floreciente de la civilizacion española, los extraños elementos que admite y elabora, el fausto y brillo del colorido de que hace gala, todo se halla en armonía con el fenómeno indicado, y reflejado en cierta manera en esos *romances tradicionales* que acabo de sorprender en la boca de las ancianas y de las niñas de los valles de Oviedo y de Luarca, de Cangas de Onís y de Villaviciosa. Las tradiciones que revelan, ofrecen un sabor caballeresco que las acerca más á la maravillosa *Conquista de Ultramar*, traida al castellano al declinar del siglo XIII, que á las ficciones carlovingias ó á las crónicas bretonas: el molde en que han sido vaciadas, me parece esencialmente castellano; su entonacion noblemente sencilla ofrece á la contínua, como en los romances viejos de Castilla, rasgos verdaderamente épicos, con extremado movimiento dramático; y segun indicó ya nuestro docto amigo el Sr. Duran, „parecen pertenecer esencialmente á la poesía primitiva“, percibiéndose á veces en ellos cierto dejo y gusto oriental y bíblico, verdaderamente admirable. Brilla este sobre todo en aquellos en que se consagra el amor que el pueblo asturiano profesa al nombre de Maria, abogada y protectora de menesterosos y afligidos.

Tales caracteres convienen, generalmente hablando, con el estado y fisonomía especial de la poesía castellana en la gloriosa época de Alfonso X, cantor augusto de la Vírgen, y de sus ilustres sucesores literarios. No seria pues grande maravilla el

[1]) Siento que el propósito de estas observaciones no me consienta detenerme algun tanto en este punto: remito á V. para su dia al tomo IV. de mi *História crítica*, dedicado exclusivamente á los sucesores literarios del Rey Sabio, despues de conocidos en el III los elementos que bajo su reinado se asocian en el campo de las letras patrias.

que, dominando en la mayor parte de la nacion y venido el antiguo principado á la situacion que determinan en él los monumentos arquitectónicos, penetrasen en sus valles aquella suerte de tradiciones, que desarrollándose en los tiempos sucesivos, llegan por último á connaturalizarse en las montañas, suplantando los primitivos cantos heróicos de la reconquista. Pero esta hipótesi, á ser cierta, no seria sin embargo menos extraña, por los accidentes particulares con que los *romances* de que trato, se han trasmitido á nuestros dias. — Cantados en efecto al compás de la *danza prima*, cuya antigüedad se remonta á los más lejanos siglos, y cuya índole guerrera revelan todavia las enhiestas *pértigas*, de que aparecen armados los danzadores, y el belicoso grito del *Ijujú* . . . que resuena á intervalos, como para reanimar el canto [1]), es en verdad sorprendente el considerar la manera de divorcio operada allí, respecto de este punto, entre el espíritu y la forma, y como ha sobrevivido lo accidental á lo sustancial, conservada igualmente la sencilla, monótona y agreste canturía que debió acompañar un tiempo los himnos heróicos de los guerreros que llevan á la victoria los Alfonsos y Ramiros.

Que semejante transformacion se ha verificado, por más que nos parezca inverosímil, es pues innegable, como lo es tambien que á todas las comarcas de España cunde en un dia determinado el mismo espíritu poético que revelan ahora los *romances tradicionales* de Asturias, adoptando en todas las mismas formas de manifestacion entre los cantores populares. Que aquella trasformacion fué posible, sobre mostrarlo ya con toda evidencia el hecho que dá orígen á estas reflecciones, lo persuadiria el no menos significativo de irse olvidando á más andar estos mismos

---

[1]) Se ha dicho repetidas veces que la *danza prima* se remonta á las más lejanas edades: don Elias Tuñon, erudito y respetable anticuario, que ilustra en muy doctas memorias las antigüedades asturianas, me ha manifestado, al verla egecutar en su compañia, que era en su concepto originaria de los pueblos celtas, asi como el grito del *Ijuju*..!, sobreviviendo por tanto á la dominacion romana y á la invasion visogoda. Por mi parte, aunque no he podido dedicar á este estudio el tiempo suficiente para exponer una opinion propia, no estoy muy lejos de la misma creencia, con tanta más razon cuanto que he hallado en Asturias no pocos vestigios de aquella raza primitiva: entre los más notables citaré el *dolmen* sobre que se levanta la iglesia de Santa Cruz en el Valle de Cangas, y otro descubierto en union del inteligente Don Roberto Fraschinelli arquitecto aleman que reside en Corao, y mi docto compañero de viage, el arqueólogo Don Manuel de Assas, en las cercanias de la iglesia parroquial de Abamia. Este *dolmen* ofrece en la losa que lo cubre, algunos grabados de sin igual rudeza, los cuales caian sobre el cadáver ó cadáveres alli encerrados.

romances tradicionales, admitidas generalmente para acompañamiento de la *danza prima* insulsas coplas, comunes á todas las provincias de España, ó desmañados y groseros romances vulgares que relatan patibularias aventuras, y son enviados á los valles de Asturias por las prensas de Valladolid, que, sea dicho de paso, tambien acogen y fijan alguna vez los cantos tradicionales de las montañas [1]). Lo que no tiene para mí satisfactoria explicacion, lo que ha de quedar, en mi concepto, sin solucion plausible, es la coexistencia y la cotrasmision, si es lícito decirlo asi, de estos *romances* en que se olvida el íntimo sentimiento de la pátria y rara vez se recuerda el pueblo mahometano, y de las primitivas tradiciones de D. Pelayo, tan queridas y acariciadas hoy en el suelo de Asturias. — Confieso á V. que reparando en lo extraviado, inconexo y anacrónico de muchas de estas tradiciones, he sospechado si han podido ser fruto de modernas fantasías ó parto acaso de alguna reaccion patriótica, meramente local, cuya realizacion no seria imposible descubrir en siglos anteriores. El respeto debido á los primeros héroes de la reconquista, la profunda veneracion que me inspira el recuerdo de sus grandes proezas, y la contemplacion misma de aquellos lugares, donde han brotado de mis ojos espontáneas lágrimas, apartan no obstante de mí toda sospecha, considerando, en disculpa de las adulteraciones de la primitiva tradicion, el largo trascurso del tiempo y las grandes vicisitudes de la patria, no menos que la ruda ignorancia de sus sencillos depositarios [2]).

Como quiera, no siendo posible admitir que un pueblo, tan

---

[1]) La imprenta que en Valladolid se ha dedicado á esta suerte de impresiones, altamente perjudiciales á los cantos tradicionales de Asturias, es propiedad de Fernando de Santaren. Entre los romances vulgares y las canciones castellanas, con que inunda de contínuo las montañas, hay algunas que como la *cancion de la Divina Peregrina*, conservan el carácter original de las poesias tradicionales. Dicha cancion es familiar entre las viejas del Concejo de Cabrales (juzgado de Llanes), y empieza: *Camino de Santiago* etc.

[2]) Para que V. comprenda hasta qué punto llega el extravio de las tradiciones relativas á la monarquía primitiva asturiana, me bastará notar aqui que el palacio tenido, en el camino de Cangas de Onís á Covadonga, cual morada de D. Pelayo, es un edificio del siglo XV, declinante, y que la torre immediata al *campo de la jura* (camino de Corao), en que se dice que el mismo D. Pelayo se fortificó y tuvo su residencia, es cuando más de mediados del siglo XIII. En cuanto al *resbalon* de la mula de aquel rey, y de la *peseta columnaria* que dió á su page en premio ¿qué podré decir á V. formalmente? Semejantes tradiciones gozan no obstante de gran prestigio entre los sencillos aldeanos.

amante de sus glorias, como lo es el asturiano, perdiera de un golpe y para siempre sus más honorosas tradiciones históricas, yo dejo á la ilustrada crítica de V. el resolver estos difíciles problemas. Materia de estudio le darán sin duda en otros conceptos los romances que á continuacion le trasmito. Hélos recogido no sin fatiga, aprovechando las romerías, fiestas religiosas harto frecuentes en Asturias, y que egercen notabilísima influencia en el estado moral de sus habitantes. Derramados estos en valles y montañas, á tal punto que viven del todo incomunicados, no seria hacedero formar concepto de la poblacion, sin aquellas populares reuniones, en que al reclamo de la devocion se juntan y congregan los vecinos de dos ó más parroquias y á veces de dos ó mas concejos, para festejar al santo que la Iglesia celebra con ramos, danzas y cantares. Mézclanse ya á menudo con la *danza prima*, la *giraldilla* y otros bailes locales, la bulliciosa *jota aragonesa* y las *seguidillas manchegas*, no faltando tampoco en aquellos sombríos sotos y frescas praderías el remedo de la ciudadana y un tanto aristocrática *polka* y de los *lanceros*, exóticos huéspedes que turban á veces la paz, ocasionando golpes, ayes y lamentos [1]). En las romerias asturianas aparece por tanto la vida que se vá y la vida que viene: en ellas abren las ancianas el pecho al placer de inocentes pasados goces, y la mente al recuerdo de las narraciones maravillosas que formularon la devocion más acendrada y la admiracion más

---

[1]) Hubo un tiempo en que, como indica nuestro Duran, no se terminaba *danza prima*, sin garrotazos. Hoy ya no sucede esto con tanta frecuencia, merced á la tutelar institucion de la guardia civil y al rigor de los jueces. Solo la presencia de los *miriñaques* y el espectáculo de los bailes extrangeros suelen producir conflictos en las romerías y danzas asturianas. El procedimiento de la *prima* se reduce á formar los hombres un círculo, cogiendo en la diestra su propia *pértiga* ó garrote, y asiendo con la siniestra él del compañero: las mugeres se dán las manos poniéndose en ala, ó mezclándose á veces con los hombres. En una ú otra situacion, invítanse al romance con alguna coplilla al propósito, y empezado aquel, replican todos en coro, en el mismo aire ó son, con el estrivillo ó bordon de: *A la culebra que llega*, á que algunas veces sustituyen los de: *Tente firme y no lo dexes: Aire!; que se acaba el dia* etc. Repetidos en esta manera los primeros versos del romance, se entra de lleno en la danza y el canto, alternando la *voz* y el *coro* hasta su fin, no sin que sea aquel interrumpido por los gritos del *Ijujú*, en la forma que dejo á V. indicada. La danza es una especie de *contrapás* por extremo sencillo, que revela sin duda grande antigüedad y cierto carácter bélico. El Sr. Tuñon, antes citado, la reputa como el habitual ensayo de una falange indestructible y muy conforme á la manera de pelear de los pueblos primitivos.

apasionada, en romances y cantares, aprendidos al rededor de la cuna: en ellas repiten sus nietezuelas con labio inseguro esos cantares que sirven de incentivo á la piedad y de encanto á la infantil fantasia, y que acaso olvidarán despues para siempre, cuando las llame la ciudad para demandarles el servicio del hogar doméstico; de ellas toman color no pocos de estos mismos cantares, en que la devocion y la creencia lo son todo. — Alli pues reuniendo despedazados fragmentos, cuyo engaste me ha sido de todo punto imposible, ó teniendo la fortuna de hallar una ó más versiones de un mismo romance, he formado el pequeño, bien que vario y no descolorido, ramillete, que dedico á la *Revista*, en testimonio de la consideracion que sus directores me inspiran y como en obediencia á sus honrosas invitaciones.

Viniendo ya á los referidos romances, paréceme oportuno indicar que pueden clasificarse en: *religiosos*, *históricos*, *novelescos* y de *caballerias*, respondiendo asi con alguna exactitud á la clasificacion ya generalmente establecida. Y digo *con alguna exactitud*, por que en órden á los que apellido *históricos* no es posible observar toda la que deseara, si bien estos *romances* son en mi juicio del más alto precio, tenidas en cuenta las observaciones arriba expuestas. En rigor no merecian nombre de *históricos*, por que no refieren ningun acontecimiento que pueda caer bajo el dominio de la tradicion realmente histórica; pero lo son hasta cierto punto, por el sentido que revelan, aunque haya en ellos vaguedad excesiva; pues que entrañan la creencia y el sentimiento general del pueblo respecto del hecho más importante que en el suelo español se opera, durante la edad media, cual es la reconquista. Los demás no ofrecen dificultad alguna, bien que no juzgo fuera de propósito el apuntar que los que llamo aqui *novelescos*, son los que realmente caracterizan á los *romances tradicionales* de Asturias. Sobre ellos recaen principalmente cuantas observaciones críticas me he atrevido á someter al recto juicio de V.; y es para mi indudable que han de llamar su docta atencion, más todavía por el singular espíritu que revelan, y por la terneza simpática en que abundan, que por la sencilla naturalidad de sus formas; circunstancia la última que es por cierto comun á todos estos peregrinos cantares.

Excuso señalar en los que á V. envío los rasgos primitivos y las adulteraciones que el tiempo ha ido introduciendo en ellos: pocas nociones tendrá de literatura española quien no pueda

determinar por sí estas diferencias. Tan notables son los rasgos originales primitivos y tanto se apartan de ellos las modificaciones modernas. Por los primeros puede holgadamente fijarse la época en que estos cantares hubieron de ser reducidos á lengua castellana; y yo imagino no aventurarme en demasía suponiéndolos compuestos en su totalidad en todo el siglo XVI, si bien algunos ofrecen vestigios de mayor antigüedad y otros pudieran ser más cercanos á nuestros tiempos. La vaguedad con que andan de boca en boca, como advertirán á V. las variantes que anoto, los despoja de alguna parte de su autenticidad y aun modifica tambien su primordial carácter. Yo me he limitado, recogiendolos, al oficio de mero compilador: prefiero el que aparezcan algun tanto desaliñados y contradictorios, á que infundan sospecha de retoque ó aderezo artístico, y solo advertiré á V. en órden al lenguage, que he preferido siempre las versiones del centro de Asturias por conservarse en ellas más pura la antigua lengua de Castilla. Al oir á aquellos moradores recitar estos romances, parecíame que hablaba con los contemporaneos del Marques de Santillana.

Asi pues, se encaminan á V. mientras llega el momento de que tomen plaza en la exposicion de la *Historia crítica de la Literatura española* con otros de igual linage que personas ilustradas de Asturias me prometieron inquirir, al alejarme de aquellas montañas. Algunas de las tradiciones de los que siguen se han generalizado por nuestras provincias del Norte, pasando despues al resto de España, como sucede al *Romance de Delgadina* que al fin ha encontrado lugar entre los bellos cuentos de Fernan Caballero. De otras han tomado ya razon los eruditos, y aun algunas han aparecido en parte en el *Romancero* de Duran (t. I, p. LXV y LXVI), bien que muy diferentes en su forma de las versiones por mí recogidas. Recíbalos V. con aquella generosa benevolencia que tanto realza y recomienda su saber y su noble carácter; y si á dicha los halla dignos de ser estudiados ó siquiera conocidos de los hombres doctos que tanto amor tienen en esas regiones á las letras españolas, remítalos (le ruego) con estas mal atildadas líneas á la *Revista berlinesa*, donde si no por quien los envia, ni por las observaciones con que he procurado ilustrarlos, al menos por ser flores nacidas en aquellos hondos valles y gigantescas montañas, donde resonó primero el grito de independencia española, y por no haber salido hasta ahora á la luz y contacto del mundo sabio, podrán

tal vez parecer menos defectuosos, y más interesantes su nativa sencillez y su agreste rudeza.

Quedo de V., cual siempre, con la más alta consideracion, su affmo. y devoto servidor, amigo y colega

Q. B. S. M.

Madrid 14 de Setiembre de 1860.

José Amador de los Rios.

Romances tradicionales de Asturias.

Romances religiosos.

I.

La Romera.

(*Recitado por Cármen de Diego, natural de Roza de Pamés, en el Concejo de Cangas de* 58 *años de edad.*)

En el palacio del rey
una niña sola habia,
que su padre la adoraba,
que su madre la vestia.
Un rosarito que tiene
tres veces rezaba al dia:
el uno por la mañana,
otro por el mediodia;
otro por la media noche,
cuando la gente dormia.
Estando una vez rezando,
llega la Vírgen Maria:
— ¿Qué facer aqui, devota,
devota del alma mia?
— Estó rezando el rosario
que de rezarle tenia.
— Yo te vengo á ti buscar
para ir en romería. —
— El mi padre está durmiendo;
sin su amor, yo non podia:
Despierte, padre, despierte;
despierte por cortesía:
que dentro del tu aposento
está la Vírgen María,
que á mí me viene buscar
para ir en romería.
— Bien sabe Dios que lo siento:
que otra fija non tenia;
más por mandar quien lo manda,
véte con Dios, la mi fija.

La Vírgen por la su mano
llevóla una sierra arriba:
enmedio d'aquella sierra
encuentra una fuente fria:
— Aqui has de estar siete años,
siete años menos un dia,
sin comer y sin beber,
nin fablar con cosa viva.

Una palomita blanca
te vernà ver cada dia:
en pico de la paloma
una flor muy amarilla;
en el olor de la flor
bien sabrás quién te la envía
Nuestra Señora me valga,
válgame Santa María [1]).

---

[1]) Es obligado estrivillo con que terminan todos los romances que tienen el asonante en *ia*. En los de *ea* se dice: *Válgame Santa Maria, la bendita Madalena*, notándose que los de otras rimas carecen de este singular ornato.

II.

La Peregrina.

(*Recitado por Maria del Rosario Fernando Gamoneda, natural de Luarca, Concejo de id., de edad de* 32 *años.*)

En la ciudad de Leon
(Dios me asista y non me falte)
vive una fermosa niña,
fermosa de lindo talle.
El rey namoróse della
y de su belleza grande:
aun no tiene quince años;
casarla quieren sus padres.
El rey le prende el marido;
que quiere della vengarse:
ella metiérase monja,
para del rey apartarse [1]).
Allí estuvo siete años
á su placer y donaire:
desde los siete á los ocho
á Dios le plugo llevarle.

Por los palacios del rey
pelegrina vá una tarde,
con su esclavina almjerada,
sus blancos hombros al aire.
Lleva su pelo tendido:
parece el sol como sale . . !
— ¿Dónde vienes, pelegrina,
por mis palacios reales?
— Vengo de Santiago, el rey,
de Santiago que vos guarde,
y muchas más romerías . . . .
plantas de mis pies lo saben . . !

Licencia traigo de Dios:
mi marido luego dayme [2]).
— Pues si la traes de Dios
excuso más preguntarte.
Sube, sube, carcelero,
apriesa trae las llaves
y las hachas encendidas
para alumbrar este ángel.
— Dios vos guarde, Condesillo,
farto de presiones tales.
— Dios vos guarde, la Condesa,
por que siempre me guardastes.
— Non pienses que vengo viva:
que vengo muerta á soltarte.
Tres horas tienes de vida;
una ya la encomenzastes.
Tres sillas tengo en el cielo;
una es para tí sentarte,
otra para el señor rey
por esta merced que face [3]).
A Dios, á Dios, que me voy:
ya non puedo más fablarte;
que las horas de este mundo
son como soplo de aire.

III.

(*Recitado por Dolores Fernandez Granda, natural de Oviedo, de* 20 *años.*).

Mañanitas de San Juan,
mañanitas de oro y grana;
cuando la Vírgen María
á la tierra se bajaba

---

[1]) Otras versiones dicen:
Ella por furtarse al rey,
metióse monja del Cármen.

[2]) Otra version:
A mi marido soltarle.

[3]) Otra version:
Otra pa sentar el rey,
por la merced que nos face.

con un libro en las sus manos,
bendiciendo estaba el agua.
La fija del rey la vido
que á sus feniestras estaba,
y bajó de almena á almena,
bajóse de sala en sala.
— Bien venida la doncella.
— Vos seyades bien fallada.
— ¿De quién es fija, mi vida . . ?
¿De quién es fija, mi alma . . ?
— Soy fija del rey, señora;
soy fija del rey de España.
— Para ser fija del Rey
vienes mal acompañada.
— Para venir á la fuente
non necesito compaña.
— ¿En qué lo has llevar, mi vida?
en qué lo has llevar, mi alma?
— Hélo llevar yo, Señora,
en regozos de mi saya:
mi saya, como es de oro,
gota á gota non manaba.
— Toma, niña, ese jarrito,
ese jarrito de plata:
que aunque pequeño lo vieres [1]),
lleva más que una ferrada.
— Agora díme, Señora,
si hé de ser monja ó casada?
— Casadita, sí, por cierto,
y á sabor afortunada.
Tres fijos has de tener;
dos han de ceñir espada:
uno ha ser rey en Sevilla,
otro ha ser rey en Granada;
el más chiquito de todos
ha decir misa cantada.
Una fija has de tener
que ha ser monja en Santa Clara [2]);
y despues de esto cumplido
habrás la gloria ganada.

IV.

(*Recitado por doña Camila Coello y Lopez, natural de Cangas de Onís, Concejo de id., de edad de 26 años.*)

Allá arriba en aquel alto
se pasea una romera,
blanca, rubia y colorada;
relumbra como una estrella.
Vióla el rey de la su torre
vióla y namoróse della;
bajaba el rey para abajo,
lleno de congoja y pena.
— Coma, coma, ese buen rey;
que ya está la mesa puesta.
— Yo non quiero comer nada
de amores de una romera.
— Coma, coma, ese buen rey,
que iremos en busca della.
— Buscalda de pino en pino:
buscalda de peña en peña. —
Debajo del pino verde
allí estaba la romera,
peinando su pelo rubio
que parecia una seda.
— ¿Qué buscaes, fijos queridos,
qué buscaes por esta tierra?
— Somos criados del rey:
venimos en busca della.
— Volvéos, fijos queridos:
volvéos á vuestra tierra
y decid á vuestro rey
. . . .

---

[1]) Otra version:
Que aunque es tan chiquetito.

[2]) Este romance fué sin duda compuesto en el valle de Oviedo: Santa Clara es un convento de la capital de que se guarda todavia la bella portada románica del siglo XII, destinada á figurar en los „*Monumentos Arquitectónicos de España*“.

(No ha sido posible completar este romance, que parece más moderno que los anteriores. La romera de que se trata, es sin embargo la Vírgen María.)

V.

(Recitado por Cármen de Diego, natural de Roza de Pamés, ya citada, y por Manuela Gonzalez, natural de Cangas de Onís.)

En las alturas del cielo
una hermita se facia:
non la fizo carpintero
de obra de carpintería:
que la fizo el rey del cielo
para la Vírgen María,
con tres ventanitas de oro
forradas de plata fina [1]).
Por la una el sol entraba,
por la otra el sol salia,
por la más chiquita dellas
entra la Vírgen Maria
con un niño en los sus brazos
llorando que trasvertia.
— ¿Por qué llora, la mi madre,
por qué llora, madre mia?
Si llora por los pañales,
San José se los daria.
— Non lloro por eso, fijo;
nin por eso lloraria:
lloro por una muger
que de parto se moria;
el marido la mataba;
ella non lo merecia.
— Calle, calle, la mi madre,
que yo lo remediaria . . . .
. . . .

(La contradicion y vaguedad que desde este punto ofrecen las dos versiones del presente romance me mueven á suprimir su final, alterado groseramente al capricho de los que le han conservado. La tadicion hace que por mediacion de la Vírgen Maria vuelva á la vida la víctima de los celos del irritado esposo, que desengañado de su error logra ser feliz con su amada é hijo.)

Históricos.

I.

Romanze de Don Bueso.

(Recitado por Dolores Fernandez Granda y por Manuela Gonzalez, antes mencionadas. Son por tanto dos versiones.)

Iª.

Madruga don Bolso
mañanita fria
por tierras y montes
á buscar la niña.
Lavando fallóla
á una fontecilla:
— ¿Qué faces ahí, mora,
fija de judía?
deja beber agua
á mi caballo fria.
— Beba su caballo
y quien le traia:
que yo non soy mora,
fija de judía.

---

[1]) Otra version dice:
Tiene tres balcones de oro,
Ventanas de plata fina.

Soy una cristiana
que aquí estó cativa,
lavando los paños
de la morería:
que los de oro y plata
los lava mi vida. —
Montóla á caballo
por ver qué decia:
llevóla por prados
que ya conocia:
— ¡O praditos, prados,
prados de mi vida..!
Cuando el rey mi padre
las flores tenia,
yo, que era rapaza,
las flores cogia.
Metióla en un cuarto
por ver qué decia.
— ¡O sayitas, sayas,
sayas de mi vida!..
cuando yo marchaba
nuevas os veía,
y agora que vengo
vos fallo enviejidas.
— Calla, fija, calla;
que otras te echaria [1]).

II[a].

Madrugó Don Bueso
una mañanita,
por tierra de moros
á buscar amiga.
Fallóla lavando
en la fuente fria.
— Oiga, le diz, mora,
fija de judía,
dexe al mi caballo
beber agua fria.
— Rebiente el caballo
y quien le traia:
que yo non soy mora
fija de judía:
soylo yo cristiana,
de moros cautiva. —
— Si fueras cristiana
conmigo vendrias;
que en tierra de moros
non te dexaria.
— Los paños que lavo
yo ¿qué les faria?..
— Los paños de seda
tráelos, vida mía:
los de olanda el agua
se los llevaria. —
— Ya veo á Granada,
ya veo á Sevilla,
ya veo la tierra
donde soy nacida.
Cuando el rey, mi padre,
plantó aquí esta oliva,
él se la plantára,
yo se la tenia. —
Volvióse Don Bueso:
— Ay, hermana mia,
que por esas señas
tú eres Rosalinda. —
Abridme la puerta,
abrid, madre mia:
que fuí buscar nuera

---

[1]) En otra version se altera aqui el asonante, diciendo
¡O sayitas! sayas,
sayas de mi vida!
Cuando yo marché
nuevas os dexé
y agora que vengo
viejas os fallé —
— Calla, fija, calla
que otras te echaré.

y vos traigo fija. —
— ¡Madre, la mi madre!..
— Non te conocia;
que vienes, rapaza,
muy descolorida.
— Madre, la mi madre,
vino non bebia:
sólo comí berros
de una fuente fria,
do culebras cantan,
caballos bebian.

II.

Romance de Venturina.

(*Recitado por Cármen de Diego, en Cangas de Onís.*)

En la ciudad de Jaen
un moro que en Cristo andaba,
llora por non tener fijos;
por los de Dios sospiraba.
Suplicaba al rey del cielo.
y á la Vírgen suplicaba
que le diesen fijo ó fija
de la Santa Fé cristiana.
Al cabo de nueve meses
su muger en cinta estaba;
parió una niña muy linda
como el lucero del alba.
La niña tiene siete años
y por bautizar estaba;
non hay pila de bautismo
en toda la riolada.
Pusiéronla por padrino
á mi Dios, que en cielo estaba;
pusiéronla por madrina
á la Vírgen soberana:
diéronla por penitencia
que á Roma fuese descalza.
A la vuelta del viaje
de Roma vino calzada;
en el medio del camino
la conteció una desgracia.
Moros perros la vendian,
moros perros la compraban,
moros perros la decian:
— Niña, tú has de ser cristiana..?
— Yo cristiana: sí, por cierto,
por la fé que me tocára.
— Pues para casar conmigo
has renegar de tu alma;
de padrino y de madrina,
de la hostia consagrada.
— Eso non lo he de facer
por la mi vida y mi alma,
aunque me quemen en fuego,
aunque me fiervan en agua.
. . . .
. . . . [1])
Perros moros con gran ira
la cabeza le cortaban,
y por las salas de Cristo
Venturina se paseaba.

Novelescos.

I.

Romance de Delgadina.

(*Recitado por Maria Rosario Fernandez natural de Luarca y por doña Camila Coello, natural de Cangas de Onís.*)

Tres fijas tenia el rey,
todas tres como una grana,
y la mas chiquita dellas
Delgadina se llamaba.

---

[1]) No me ha sido posible fijar los versos que faltan en este sitio, por no haber hallado más que una version del presente romance.

Estando un dia á la mesa,
estando un dia á la tabla,
la reparaba su padre,
su padre la reparaba.
— ¿Qué me mira, padre mio,
qué me mira pa la cara?
— ¿Qué tengo de mirar, fija..?
que has de ser mi namorada.
— Non lo quiera Dios del cielo
nin la Vírgen soberana;
non lo quiera Dios del cielo
que yo sea su namorada [1]).
El padre que aquesto oyera
á una torre la llevaba:
non le daba de comer
sinon sardina salada,
non le daba de beber
sinon agua de naranja.
Delgadina con gran sed
asomóse á una ventana,
y viendo estar sus hermanos
con los mejores de España:
— Hermanos, los mis hermanos,
¿non me dais una sed de agua?
que el corazon se me rompe
y el alma tengo arrancada.
— Non te la doy, Delgadina,
non te la daré, Delgada:
que si tu padre lo sabe,
la vida tengo jugada.
Delgadina con gran sed
asomóse á otra ventana,
y á las sus hermanas vido
bordando paños de olanda:
— Hermanas, las mis hermanas,
¿non me dais una sed de agua.?
— Non te la doy, Delgadina,
non te la damos, Delgada,
que si tu padre lo sabe
la vida habrémos jugada.
Delgadina con gran sed
asomóse á otra ventana,
y viendo estar á su padre
dispuesto para ir de caza:
— Mi padre, por ser mi padre,
¿non me dais una sed de agua?
— Sí, te la doy, Delgadina,
si me cumples la palabra.
— La palabra cumpliré,
aunque sea de mala gana.
Los criados que tenia
todos los manda por agua;
unos con jarros de oro
otros con jarros de plata.
Al primero que venia
una corona le daba:
al último que llegase
la cabeza le cortaba.
La cama de Delgadina
de ángeles está rodeada;
y la cama de su padre
de demonios coronada.

II.

(*Recitado por Manuela Gonzalez Bernardo, natural de Cangas de Onís, de edad de* 99 *años.*)

Por aquellos prados verdes,
por aquella pradería,
vestida de colorado
yo ví venir una niña.
El zapato pisa en verde
la saya rosa escogida;
con los sus ojos morenos
amiraba á quien la mira.
Amiraba un caballero
traidor que la pretendia:

---

[1]) Otra version:

Que yo enamorada fuese
del padre que me engendrára.

ella iba paso á paso,
él corre lo que podia.
Allá la fuera alcanzar
al pié de una fuente fria:
— ¿Adónde vá, el caballero,
adónde vá por su vida . . . ?
Si viene quitarme la honra,
quitarle tengo la vida.
— Non vengo quitarte la honra,
ni pensamiento traia:
solo vengo preguntarte
dónde vas por vida mia.
— Voy á bodas de una hermana,
bodas de una hermana mia. —
Los dos del agua bebieron
y se yban en compañia:
él trata quitarle la honra
y le dice con falsía:
— Más abajo, dó bebiemos,
me ha quedado la petrina.
— Mientes, mientes, caballero:
que ende la traes tendida. —
Dieron vuelta sobre vuelta;
derribarla non podia:
á la postrera que daban
una espada le caia:
con las sus manos travóla
temblando luego la niña;
metiósela por el pecho
y á la espalda le salia.
Con las ansias de la muerte
el caballero decia:
— Por las tierras que has andado
non te alabes, prenda mia,
que mataste un caballero
con las armas que traia.
— Con los mis ojos morenos
la tu muerte lloraria:
á la iglesia de San Juan
yo á enterrar te llevaria;
cada domingo del mes
un responso te echaria.
Válgame nuestra Señora,
Válgame Santa María!!

De este romance he logrado otra version más breve que juzgo interesante. — Debíla á Cármen de Diego, molinera de Cangas, antes citada, y es como sigue:

Por aquellos campos verdes,
por aquellas praderías,
una doncella pasaba,
una doncella venia.
Los zapatos trillan herbas;
las sayas rosas cogian;
diérase paso tras paso,
por ver si hay quien la seguía.
Sólo la vió un caballero
que la su amor pretendia;
diérase paso tras paso,
por ver si la alcanzaria.
Señera la fué alcanzar
al pié de una fuente fria:
— ¿Dónde vas, prenda adorada,
dónde vas, prenda querida . . ?
— A bodas voy de mi hermana,
hermana del alma mia:
Si vienes quitarme la honra
yo te hé de quitar la vida.
— Non vengo quitarte la honra
nin tal ánimo traia. —
En el vuelo de la saya
una espada ella tenia;
metiósela por el pecho,
por las espaldas salia.
El rostro manchado en sangre
estas palabras decia:
— Por donde quiera que vayas
non te alabes, prenda mia,
que mataste un caballero
al pié de una fuente fria.
Ella llorando responde,
llorando le respondia:
— La mi camisa labrada
la tu mortaja seria:
con los mis ojos morenos
¡ay! mucho te lloraria!

¡ay! cuando á misa yo vaya,
un responso te echaria [1]).

III.

Romance de la Princesa Alexendra.

(*Recitado por Maria del Rosario Fernandez Gamonede, natural de Luarca y por Doña Camila Coello, natural de Cangas de Onís.*)

Hay una flor en el campo
que la llaman la borraja,
y la niña que la pisa
sentíase embarazada.
Quiso Dios y su fortuna
que Alexendra la pisára:
viniendo un dia de misa
su padre la reparaba.
— ¿Tú qué tienes, Alexendra.?
tú qué tienes, que estás mala.?
— Tengo una dolencia, padre;
de chiquita me quedára.
— O tú tienes mal de amores,
ó tú estás enamorada [2]):
llamando siete dotores
serás muy luego curada.
Llamaron siete dotores
los mas sabidos de España.
Uno dice: Non lo entiendo.
Otro dice: Non es nada.
El más chiquito de todos:
— La princesa está preñada.
— Callen, callen los dotores,
non lo sepa el rey de España:
si el rey de España lo sabe
la vida tengo furtada.
Subióse para su cuarto,
subióse para su estancia,
donde labraba y cosia,
donde cosia y labraba.
Cada dolor un tormento,
un dolor cada puntada,
y entre dolor y dolor
un fijo varon echára.
— Toma y llévalo, mancebo,
en regozos de tu capa:
que con este ya van siete;
mi padre non sabe nada.
Non sé por donde tú bajes,
non sé por donde tú salgas,
que non te falle el mi padre;
¡ay si el mi padre te falla!
Al bajar por la escalera
con el buen rey se encontrára:
— Qué llevas ahí, mancebico,
en regozos de tu capa?
— Llevo rosas y claveles
antojos de una preñada.

---

[1]) Este rasgo es por estremo característico en toda Asturias: terminada la misa dominical á que asisten los feligreses, con cirios encendidos, canta ó reza el cura párroco tantos responsos por la quietud de los difuntos cuantas son las limosnas que al propósito le hacen las personas individualmente interesadas. A esta costumbre pues se refiere el romance.

[2]) Todo este pasage es diferente en la version de Rosario Fernandez: esta melo recitó del siguiente modo:

Estando un dia á la mesa,
Su padre la reparaba.
— ¿Qué me miras, padre mio?
¿Qué me miras pa la cara?
— ¿Qué te tengo mirar, fija?
Que estás muy desfigurada.
— Es un dolor de barriga
Que me ha dado esta mañana etc.

— Desas rosas y claveles
dáime la más encarnada.
— La más encarnada dellas
tiene una foja quitada.
— Que la tenga ó non la tenga,
al rey non se niega nada. —
Estando en estas razones
el niño varon llorára:
— Marcha, marcha, el mancebillo,
y non pierdas tu jornada:
que al árbol que dió ese fruto
yo le cortaré la rama.
Fuése el rey al aposento
donde Alexendra posaba;
Alexendra que lo viera
de la cama se tirára.
— Estáte queda, Alexendra,
estáte queda en tu cama:
muger que un hora há parido
non puede estar levantada.
Dí la confesion, maldita,
dí la confesion, malvada! —
Al decir —: Señor, pequé,
la cabeza le cortára.

IV.

(*Recitado por Maria Rosario Fernandez Gamoneda.*)

En la villa de Avilés,
villa principal y buena,
se tenia un mercader
que trata en paños de seda,
y por su muger llevaba
una garrida morena.
Tiene un niño de cinco años
que lo mandaba á la escuela;
lo agarraba entre sus brazos
con mucho amor le digera:
— ¿Quién entra, fijo, en la casa,
cuando yo me salgo della . . . ?
— Aquí entra, el mi padre, un hombre
que á mi madre abraza y besa.
— ¿Qué es aquesto, mi muger?
¿qué es lo que el mi fijo cuenta?
— Non fagas caso, el marido,
de lo que el fijo dixera:
como ninyo, que es sin seso,
non sabe lo que se cuenta.
Otro dia de mañana
el buen hombre vá á la feria,
y la perra de la madre
de matar al fijo ordena.
Del cuerpo fizo un adobo,
de la cabeza una cena,
y la lengua del su fijo
entre dos platos metiera.
— Parla agora, fijo, parla:
agora te doy licencia.
— Tengo de parlar, mi madre,
como si vivo estuviera. —
Estando en estas razones
el buen hombre abre la puerta:
— ¿Dónde está el fijo querido
que á recibirme non llega?
— Tu fijo querido, dice,
fuése en cas de la su abuela.
— Saca, muger, de cenar,
si tenemos buena cena.
— Buena cena! .. sí por cierto,
si truxieres gana della;
la cabeza de un carnero
que he traido de la tienda. —
Cojió un puñal el su padre
para partir la cabeza:
— Deténgase, don mi Padre;
non parta de esa cabeza:
que salió de sus entrañas;
non quiera Dios que á ellas vuelva.
Su madre . . . .
. . . . [1])

[1]) La memoria fué en este punto infiel á la bondadosa Rosario Fernandez, con harto sentimiento mio, pues que no pude lograr otra version de este interesante romance, por más que lo procuré en varias partes.

llama á cuatro mil demonios,
cinco mil vienen por ella:
los demonios por llevarla;
el ninyo por defenderla . . .
Nuestra Señora nos valga
la bendita Madalena.

V.

El galan de esta villa.

Es muy celebrado y todavía se canta con frecuencia por las mugeres en la danza prima. Tiene muchas versiones y aun se ha impreso en hoja suelta, de donde lo trascribo.

Hay un galan de esta villa,
hay un galan de esta casa:
ay! él por aquí venia,
ay! él por aquí llegaba;
ay! diga lo que él queria,
ay! diga lo que el buscaba;
ay! quiere á la blanca niña,
ay! quiere á la niña blanca:
ay! si no era una mi prima,
ay! si no era una mi hermana,
ay! de marido pedida,
ay! de marido velada;
ay! bien que hora la castiga
ay! bien que la castigaba
ay! con varilas de oliva
ay! con varilas de malva.
Ay! donde hora el sol salia
ay! donde hora el sol rayaba:
ay! mañana la tan fria
ay! mañana la tan clara:
ay! su buen amor venia
ay! su buen amor llegára,
ay! agua la dependía
ay! agua la demandára,
ay! agua de fuente fria.
ay! agua de fuente clara:
ay! lave la mi camisa
ay! lave la mi delgada;
ay! tendíla só la oliva
ay! tendíla só la malva
en par de una fuente fria
en par de una fuente clara,
que por el oro corria
que por el oro manaba;
que por él la plata fina
que por él la fina plata.
Ay! trenzadillos traia
ay! trenzadillos llevaba;
ay! vueltas las que daria
ay! vueltas las que le daba
á redores de la hermita
á redores de la sala,
ay! donde el Abad diz misa
ay! donde el Abad misaba;
ay! misa en la montisa,
ay! misa en la su montaña,
ay! el molacin la oía
ay! el molacin la andaba
ay! con vino y agua fria
ay! con vino y agua clara,
con la vinaja dorida
con la vinaja dorada.
Ay! cantaba una culebra
una culebra cantaba;
ay! voz tiene de doncella
ay! voz tiene de galana:
ay! mandára el Rey prenderla
ay! mandára el Rey prindarla,
en cadenillas meterla
en cadenillas echarla:
quier que le sirva á la mesa,
quier que le sirva á la tabla;
ay! con la taza francesa
ay! con la francesa taza,
con pañuelos de la seda
con pañuelos de la Holanda,
los que filára la Reyna
los que filára la Infanta,
con rueca la de madera
con rueca la de su casa;
envía por ella á Valencia
envía por ella á Granada
ay! tortoriu tray de piedra,
ay! tortoriu, fusu y aspa:

ay! guya la delgadina
ay! guya la tan delgada;
la que al verano cosia
la que al verano labraba:
labra en él la seda fina
labra en él la seda clara:
ay! al Rey la fai camisa,
ay! al Rey la fai delgada,
ay! del oro engordonida,
ay! del oro engordonada.
Ay! madre lo que ó tenia
ay! madre lo que yo amaba;
envióme á la romería
envióme á la Roma santa
con él que ella más queria
con él que ella más amaba;
ay! Antonio se decía,
ay! Antonio se llamaba;
ay! Antonio el de Sevilla,
ay! Antonio el de Granada,
ay! el que me dió la cinta
ay! el que me dió la saya:
ay! no quiero que ó la vista
ay! no quiero que ó la traiga,
ay! quier que la ponga en rima
ay! quier que la ponga en vara;
la quier para otra su amiga
la quier para otra su amada,
que la tiene allá en Sevilla
que la tiene allá en Granada
ay! más galana y pulida
ay más pulida y galana.
Santa Maria es mi madrina,
Santa Maria es mi abogada;
bautizóme en agua fria
bautizóme en agua clara;
púsome nombre Lucia
púsome nombre Rosaura;
rosas que el niño traia
rosas que el niño llevaba;
cuatro ó cinco en una piña
cuatro ó cinco en una caña;
ay! coíalas Catalina
ay! cueyelas hora Juana;
ay! canta la pajarilla
ay! canta la pajarada;
ay! en él la verde oliva
ay! en él la verde malva;
ay! pasa la perra pinta
ay! pasa la perra á Pravia.

Caballerescos.

(Son en Asturias muy populares los romances de Gerineldo: de estos he recogido vários que ofrecen muchas variantes, comparados con los que insertó en su Romancero el Sr. Duran. El siguiente no se halla en esta rica coleccion entre los de Gerineldo, y me parece digno de ser conocido. — Recitólo la ya mencionada Rosario Fernandez Gamonada.)

Romance de Gerineldo [1]).

Grandes guerras se publican
de España con Portugale

[1]) Este romance, aunque difiere mucho en el final que es por cierto más primitivo y característico, es un extracto del que con título de *El Conde Sol* puso el Sr. Duran en el no. 327, p. 180 del t. I., calificándole de tradicional. Nota nuestro erudito amigo que aun se conserva aquel y pasa de boca en boca en Andalucia y tierra de Ronda, añadiendo que es la misma tradicion del Conde Dirlos, con la diferencia de trocarse los papeles. La lectura del presente, que como todos le he comunicado, no ha podido menos de causarle agradable sorpresa, viendo que no es ya el Conde Sol

y llaman á Gerineldo
por Capitan-Generale.
— Díme, díme, Gerineldo,
qué tiempo puedes tardare..?
— Si á los siete años no vengo,
Princesa, puedes casarte...
Ya pasan los siete abriles;
Gerineldo non vien yae:
pide á su padre licencia
para salirlo buscare.
Por tres reinados anduvo
sin que lo pueda fallare;
á la vuelta que volvia
fallaba un rico vacale.
— Vaquerito, vaquerito,
por la Santa Trenidade,
que me niegues la mentira,
que me digas la verdade.
¿De quién es esa vacada
con tanto rejo y señale?
— Señora, de Gerineldo,
que aqui está para casarse. —
Mete la mano en el bolso;
una moneda le dae:
que le enseñára la casa
fasta llevarla al portale.
— Gerineldo, Gerineldo,
una limosnita daime. —
Mete mano en el su bolso
y dos maravedís dayle.
— Gerineldo, Gerineldo,
¡qué poca limosna faces,
para la que en mi palacio
antaño solias dare!
— Pelegrina, eres el diablo
que me vienes á tentare?
— Non soy el diablo, por cierto:
soy tu muger naturale;
y si non quieres creello
este papel lo diráe.
— Es verdad, diz Gerineldo:
contigo quiero casare. —
Ya mandan á los criados
los coches aparejare:
cuando se estaban montando
echaron rico cantare:
las aves que iban cantando
se pararon á escuchare:
— Non bebais, caballos mios,
de las orillas del mare;
por que está el agua salada,
y puede faceros male.

Uebersetzung einiger der vorstehenden Romanzen.

Religiöse Romanzen.

II.

Die Pilgerin.

In der alten Stadt Leon
(Möge Gott mich stets beschirmen!)
Lebt ein wunderschönes Mägdlein,
Schön von Wuchse, schlank und zierlich.

---

el héroe y que era popular esta misma tradicion en los Valles de Asturias. El Sr. Duran se inclina á creer, en vista de esto, que este romance, aun tal como lo recogió en su *Coleccion*, es originario de aquellas montañas; lo cual concuerda perfectamente con la observacion general que arriba dejo apuntada, relativa á que muchos de los romances tradicionales asturianos han cundido en épocas, que no es fácil fijar, á otras provincias de España.

Ihren Reiz erblickt der König
Und entbrennt in heifser Liebe.
Fünfzehn Sommer zählt sie kaum,
Und sie wird vermählt geschwinde,
Doch aus Rache läfst der König
Den Gemahl im Thurm verschliefsen.
In ein Kloster flieht die Arme,
Um dem König zu entrinnen.
Wohlgehütet, wohlgehegt
Blieb sie da der Jahre sieben.
Da das achte Jahr ins Land ging,
Nahm sie zu sich Gottes Wille.

Durch das Schlofs des Königs wandelt
Spät am Abend eine Pilgrin
Mit zerschlissnem Pilgermantel,
Draus der weifse Nacken schimmert.
Ihr gelös'tes Haar erhebt sie:
Kommt die Sonne dort, die lichte?
— Sag, was schweifst Du, schöne Pilgrin,
Spät durch meines Schlosses Zimmer? —
König, von Santiago komm' ich,
Von Santiago, der Euch schirme,
Und von manchem andern Bufsgang —
Meiner Füfse Sohlen wissen's!
Urlaub hat mir Gott gewährt:
Gieb mir meinen Gatten wieder!
— Wenn Du Urlaub hast von Gott,
Darf ich nicht mehr in Dich dringen.
Eile, eile Kerkermeister,
Deine Schlüssel nimm geschwinde
Und mit hellem Fackelschein
Leuchte diesem Engelsbilde.
— Gott behüt' Euch, edler Graf,
Nun genug der Haft der schlimmen.
— Gott behüt' Euch, edle Gräfin,
Hütet Ihr mich hier noch immer?
— Glaubt nicht, dafs ich lebend komme,
Todt nur konnt' ich Rettung bringen.
Nur drei Stunden dürft Ihr leben,
Und die eine, wifst, beginnt schon.
Hab' der Stühle drei im Himmel,
Ihr sollt auf dem einen sitzen,
Auf dem andern der Herr König,
Weil er diese Gunst bewilligt.

Nun ade, ade, ich scheide
Und verstummen mufs die Lippe,
Denn die Stunden dieser Welt
Schwinden wie ein Hauch des Windes.

III.

Früh am Sanct Johannistage,
Der in Gold und Purpur anbrach,
Früh war's, da die heil'ge Jungfrau
Auf die Erde sich herabliefs.
In der Hand ein Büchlein hielt sie
Und sie weihte rings das Wasser.
Das erblickt die Königstochter,
Die am Fenstersims gestanden,
Steigt herab von Thurm zu Thurme,
Steigt herab von Saal zu Saale.
— Seid willkommen, liebes Mägdlein!
— Gottwillkommen, holde Dame!
— Wessen Kind, mein Leben, bist Du?
Liebes Herz, wer ist Dein Vater?
— Bin des Königs Kind, Señora,
Spaniens Krone trägt mein Vater.
— Für ein Königstöchterlein
Bist Du schlecht begleitet wahrlich.
— Um zur Quelle nur zu gehn,
Kann ich des Gefolgs entrathen.
— Worin holst Du Wasser, Herz?
Worin, sprich, willst Du es tragen?
— Tragen kann ich es, Señora,
Hier in meines Kleides Falten.
Da mein Kleid von schwerem Goldstoff,
Rinnt hindurch kein Tröpflein Wasser.
— Nimm hier diesen Krug, mein Kind,
Diesen Krug von Silberarbeit.
Klein erscheint er nur und kann
Mehr doch als ein Eimer fassen.
— Sag' mir an, Señora, werd' ich
Schleier oder Brautkranz tragen?
— Nein, ein Bräutlein sollst Du werden
Und nach Wunsche reich begnadet.
Söhne wirst Du drei gebären,
Ihrer zwei berühmt in Waffen,
Einer König von Sevilla
Und der andre von Granada,

Doch der Kleinste von den Dreien
Wird im Chor die Messe sagen,
Und Dein Töchterlein zur Nonne
Eingeweiht in Santa Clara.
Du, wenn Alles dies erfüllt ist,
Wirst das ew'ge Heil empfangen.

Historische Romanzen.

Romanze von Don Bueso.

II[a].

Frühe stand Don Bueso
Auf an einem Morgen,
Wollt' ein Liebchen suchen
In dem Land der Mohren;
Fand sie, Tücher waschend,
An dem kühlen Borne.
Höre, sprach er, Mohrin,
Hör' du Judentochter,
Lafs mein Rofs hier trinken
An dem kühlen Borne.
— Mag das Rofs zerbersten
Sammt dem Herrn des Rosses!
Keine Mohrin bin ich,
Keine Judentochter,
Bin ein Christenmägdlein
In der Haft der Mohren.
— Bist du eine Christin,
Sollst du mit mir kommen,
Sollst nicht länger schmachten
Hier im Land der Mohren
— Was wird mit den Tüchern,
Die ich wusch, begonnen?
— Die von Seide nimmst du
Mit dir, meine Holde,
Die von Linnen lafs nur
Treiben auf den Wogen.
— Schon seh' ich Granada,
Schon Sevilla dorten,
Seh' das Land schon liegen
Wo ich ward geboren.
Jenen Oelbaum half ich
Pflanzen meinem hohen

Vater einst, dem König,
Hielt den Wipfel oben. —
Um sah flugs Don Bueso:
— Meines Vaters Tochter
Rosalinde bist Du,
Klar sind diese Proben.
Oeffnet, meine Mutter,
Oeffnet mir die Pforte!
Statt der Braut des Sohnes
Bring' ich Euch die Tochter.
— Mutter, liebe Mutter!
— Wie verwandelt kommst Du!
Deiner Wangen Röthe,
Kind, ist ganz erloschen.
— Mutter, meine Mutter,
Wein war mir verboten,
Und ich afs nur Kresse
Dort am kühlen Bronnen,
Wo die Schlangen zischen,
Wo man tränkt die Rosse!

Ritter-Romanzen.

Romanze von Gerineldo.

Grofse Fehde wird verkündet
Zwischen Portugal und Spanien,
Und erwählt wird Gerineldo
Zum Feldhauptmann aller Waffen.
— Sag mir, sag mir, Gerineldo,
Auf wie lange nimmst Du Abschied?
— Hochzeit halte dreist, Prinzessin,
Kehr' ich nicht in sieben Jahren....
Und die sieben Sommer schwinden,
Gerineldo zaudert lange.
Urlaub, um ihn aufzusuchen,
Bittet sie von ihrem Vater.
Durch drei Königreiche geht sie,
Sucht nach ihm umsonst in allen.
Da sie schon den Heimweg antrat,
Eine reiche Heerde fand sie.
— Beim dreifalt'gen Gott, o Hirte,
Lieber Hirt, Du sollst mir sagen,
Wer ist Herr von dieser Heerde,
Die Du lenkst mit Deinem Stabe?
— Herrin, das ist Gerineldo,

Welcher hier wird Hochzeit halten.
Rasch in ihren Beutel greift sie,
Gibt ein Silberstück dem Manne,
Dafs er nach dem Haus sie weise,
Bis sie anlangt am Portale.
— Gerineldo, Gerineldo,
Reich mir eine milde Gabe! . .
Und er nimmt zwei Maravedi's,
Wirft sie in die Hand der Armen.
— Gerineldo, Gerineldo,
O wie Deine Milde karg ist!
Reicher einst in meinem Schlosse
Hast Du mich beschenkt vor Jahren.
— Pilgerin, bist Du der Teufel,
Willst versuchen meine Schwachheit?
— Wahrlich, nicht der Teufel bin ich,
Bin dem Recht nach Deine Gattin,
Und dafern Du zweifeln wolltest,
Wird es dies Papier Dir sagen.
— Wahrheit ist's, spricht Gerineldo,
Dich nur führ' ich zum Altare . . .
Flugs befehlen sie den Dienern
Anzuschirren Rofs' und Wagen,
Als sie dann hineingestiegen,
Sangen sie gar hell im Fahren,
Dafs die Vögel im Gesang
Um zu lauschen stille halten:
— Trinket nicht, o meine Rosse,
Trinket nicht am Meergestade,
Denn das Wasser dort ist salzig,
Und wer weifs, es möcht' euch schaden!

München. Paul Heyse.

Pierre Gringoire

ou un poëte dramatique au temps de Louis XII et de François Ier.

I. Pierre Gringoire et ses oeuvres.

Tout le monde croit connaître P. Gringoire, parce que tout le monde connaît le Gringoire de *Notre Dame de Paris*. Mais il ne faut pas prendre un personnage d'imagination pour un personnage historique. M. Victor Hugo a voulu présenter un type de poëte au temps de Louis XI, tel qu'il se l'imaginait, c'est-à-dire un pauvre hère vagabond et besoigneux: il pouvait faire le portrait de Villon, il a préféré créer Gringoire; c'était son droit de romancier. Le véritable P. Gringoire vécut au temps de Louis XII et de François I; toute question de date mise à part, il ressemble médiocrement à celui de la *Notre Dame de Paris* de M. Victor Hugo. On aurait tort de voir en lui, comme en Villon, quelque habitué de la *Cour des Miracles*; s'il fut dans sa jeunesse lié avec les *Enfants sans souci*, lesquels n'étaient pas tous des *truands*, il passa une partie de sa vie dans des cours princières, et la termina au milieu des sociétés dévotes: une tradition rapporte qu'il fut enseveli dans l'Eglise Notre Dame.

C'était l'un des poëtes les plus goûtés et l'un des hommes les plus estimés de son temps. Ses poëmes, dont plusieurs ont obtenu, dans leur nouveauté, jusqu'à huit ou dix éditions, trouvent aujourd'hui bien peu de lecteurs. Les bibliophiles les recherchent encore, il est vrai, à cause de leur rareté, mais combien y en a-t-il qui les lisent parmi ceux-là même qui les ont acquis à prix d'or? Gringoire n'est cependant pas tombé dans un complet oubli, puisqu'on a récemment donné une nouvelle édition d'une partie de ses oeuvres [1]): mais que sont devenus ses lecteurs du XVIe siècle? Aujourd'hui ses satires ont perdu de leur sel, ses poésies morales paraissent un peu froides, ses allégories semblent surannées, ses drames se ressentent de l'enfance de l'art. Il n'a pas su donner à sa pensée ce relief et ces formes arrêtées qui font vivre les vers de Villon, cette urbanité et cette noblesse

---

[1]) M. M. Anatole de Montaiglon et Charles d'Héricault, dans la *Bibliothèque Elzévirienne*, ont entrepris une édition complète des Oeuvres de P. Gringoire. Un volume seulement a paru (1858).

qui donne encore du prix aux poésies de Charles d'Orléans, cette grâce élégante et facile que l'on n'a pas cessé de goûter dans Marot et dans St. Gelais. Doué seulement à un degré inférieur de quelques-unes de ces qualités, dépourvu d'une originalité puissante, il n'a rien produit qui ait pu laisser une trace profonde dans la mémoire des hommes de goût. Mais il a eu, dans sa vie littéraire, deux bonnes fortunes, qui laissent un assez vif intérêt à une partie de ses oeuvres. Il a joué dans les premières années du XVIe siècle un rôle semblable à celui de nos orateurs et de nos publicistes modernes; il s'est trouvé, comme poëte dramatique, mêlé aux querelles qui agitaient alors la société française; la royauté ne dédaigna pas cet auxiliaire, et Gringoire se chargea de gagner par le rire des partisans à la politique de Louis XII. D'un autre côté il fut en France l'un des premiers représentants du drame national.

II. Jeunesse de Gringoire. Ses premières oeuvres.

Poëmes moraux et satiriques. — Ouvrages de circonstance.

Pierre Gringoire naquit entre 1475 et 1480, et mourut vers 1544. On n'est pas fixé sur le lieu de sa naissance. La plupart des biographes l'ont cru né en Lorraine, parce qu'il se dit quelque part *sujet et serviteur* du seigneur de Ferrières, et qu'il y a dans le diocèse de Toul une terre de ce nom; puis, parce qu'il fut héraut du duc de Lorraine, et prit le nom de *Vaudemont,* qui est celui d'une terre de ce pays. L'abbé de la Rue [1]), un peu suspect, parce qu'il voit partout des Normands, prétend que Gringoire naquit en Normandie: il dit avoir trouvé dans des papiers de la fin du XVe siècle le nom de *Pierre Gringore* [2]), et toute une famille de *Gringore,* propriétaires de modestes biens à Caen, à Thury et dans les communes voisines; or le seigneur de Ferrières, auquel il adressa une épître, était en même temps seigneur de Thury, et il y a en Normandie une petite ville du nom de Ferrières.

La vie de Gringoire peut se diviser en trois époques, comme

---

[1]) *Essai sur les Bardes,* etc.; tome III.

[2]) Tel était son vrai nom, ainsi qu'on le voit par les acrostiches qu'il mettait assez volontiers à la fin de ses poëmes comme pour les signer. Mais sur la fin de sa vie, sans doute pour rendre son nom plus doux à l'oreille, lui-même s'appela *Gringoire* et put rimer assez richement avec *histoire.* (Voir la Dédicace des *Heures de Notre Dame*).

ses oeuvres en trois genres. Au sortir de sa province, il débute par de petits poëmes allégoriques et moraux dans le goût du *Roman de la Rose*, moins la licence, et dans le genre des poésies de Christine de Pisan et d'Alain Chartier. De 1502 à 1520, il fait le métier d'*entrepreneur de Mystères*, et devient l'un des chefs de la *Principauté de Sottise*: comme on doit s'aider de puissance à puissance, il fait, au profit du roi, de la comédie politique. Enfin, lorsque sa réputation est à son comble, et qu'il a cessé d'être jeune, il occupe un emploi de cour chez le duc de Lorraine, et compose des ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue un *Mystère* important.

P. Gringoire ne nous a pas fait, comme Villon, sa confession: si nous jugeons de sa jeunesse par les premières oeuvres qu'il publia, elle fut bien autrement régulière que celle de Villon. Il avait cependant négligé de prendre ses grades ou du moins c'est ce que fait entendre un vers des *Contredicts de Songe-Creux*, ouvrage qui lui est attribué:

Je n'ai degré en quelque faculté.

Ce n'est pas qu'il n'eût fait certaines études, plusieurs de ses ouvrages sont remplis de citations latines. Mais il avait pu négliger d'aller jusqu'au bout; il avait pu, comme Adam de la Halle et bien d'autres, quitter *Clergié* pour prendre femme, c'est-à-dire renoncer aux grades et aux bénéfices de l'Eglise pour vivre de la vie laïque à ses risques et périls. La gêne s'en était suivie; elle ne l'avait pas conduit au vol, comme Villon, mais au travail, comme le spirituel bossu d'Arras. C'est son histoire sans doute qu'il nous raconte dans le *Chasteau de Labour* (1499), son premier poëme et l'un de ses meilleurs.

Un jeune homme vient d'épouser une jeune femme qu'il aime; mais aux joies d'une nouvelle union ont bientôt succédé les ennuis de toute sorte, ou, pour parler le langage allégorique de l'auteur, le nouveau marié a reçu la visite d'hôtes fort importuns, *Souci*, *Tristesse*, *Embarras*, *Besoin*, *Desconfort*, *Désespérance*. *Raison* le prend en pitié et lui donne de sages conseils que *Tromperie* s'efforce d'effacer de son esprit. Heureusement *Raison* ne se décourage pas, et, revenant à la charge, laisse auprès de lui *Bon Coeur*, *Bonne Volonté* et *Talent de bien faire* qui le conduisent au *Chasteau de Labour*:

Là où, sans quelque forfaiture,
Faut veiller de nuyt et de jour.

Le jouvenceau, après s'être assujetti à la rude vie que lui font

mener les seigneurs du château, *Travail* et *Peine*, va conter à sa femme ce qui lui est arrivé. Sa femme se moque de lui. Il prend le parti de la laisser là, et de retourner au *Chasteau de Labour*.

C'est encore aux désenchantements du mariage que se rapporte *Le Chasteau d'Amours* (1500). Gringoire met en présence deux personnages dont l'un revient du *Chasteau d'Amours*, et l'autre s'y rend. Le premier est tout triste et mélancolique; il a pour lui l'expérience. Le second, qui croit trouver un lieu de délices, a l'espérance et la joie peintes sur le visage. C'est en vain que son devancier l'engage à revenir sur ses pas, il poursuit sa route; l'expérience d'autrui n'a jamais profité à personne. Il arrive, il reçoit un gracieux accueil, il se croit heureux; il l'est moins cependant que l'autre voyageur, car dans ce fatal château il trouve le *Désespoir* et la *Mort*.

Sous le voile de toutes ces allégories se cache sans doute une leçon morale, trop claire pour avoir besoin d'être expliquée; mais c'est aussi une allusion à la vie même de l'auteur, et cette allusion fait pour nous tout l'intérêt de ces deux poëmes. C'est Gringoire qui délaisse sa femme pour habiter le *Chasteau de Labour*; c'est Gringoire qui revient du *Chasteau d'Amours*, désillusioné, mais guéri; et ce n'est pas la dernière fois que Gringoire aura médit du mariage. Plus tard, dans les *Contredicts de Songe-Creux*, si cet ouvrage est bien de lui, il se plaindra d'avoir fait une mauvaise emplette, en prenant sa femme:

> Treize deniers l'ay achetée;
> Mais, par ma foy, c'est trop vendu.
> Qui pour le prix me l'a baillée,
> Que par son col fut-il pendu!

Suivons Gringoire au *Chasteau de Labour*. Après s'être fait connaître par ses poëmes moraux, il devint *compositeur, historien et facteur de Mystères*. Les Registres des comptes de la Prévôté de Paris [1]) nous le montrent associé, en cette qualité, avec Jehan Marchand, maître juré charpentier, et dirigeant l'exécution de plusieurs Mystères joués de 1512 à 1517 pour l'entrée à Paris du *légat*, de l'*archiduc*, du *roi*, de la *reine*, etc. Ces Mystères, il faut le dire, n'exigèrent pas de lui de grands frais d'imagination, car on ne représentait dans ces circonstances que des

---

[1]) V. Sauval, *Antiq. de Paris*, III. p. 253 et suiv.

Mystères par signes ou *Mystères muets*. Il n'eût qu'à diriger l'exécution de certaines pantomimes, à distribuer des rôles et des costumes, tout au plus à composer quelques compliments que le principal acteur (lui-même sans doute) débitait au passage du prince dont la ville fêtait l'entrée. En même temps il était affilié à la société des *Enfants sans souci*, qui l'élevaient à la deuxième dignité de l'ordre, c'est-à-dire à la charge de *Mère Sotte*, et peut-être plus tard à la première, celle du *Prince des Sots*. Il préludait au rôle qu'il allait jouer à la tête de cette société par quelques poëmes satiriques et quelques écrits politiques.

Ses poëmes satiriques, *Les Folles Entreprises* (vers 1502) et *Les Abus du Monde* (1504) ressemblent aux thèses de Pic de la Mirandole, parlant de tout et de plusieurs choses encore. Guillaume Colletet [1]) dit à propos des *Abus du Monde*: „St. Cyprian fit autrefois un docte traité des douze abus qu'il avait remarqués dans le monde. Mais celui-ci en découvrit bien de son temps un plus grand nombre; ce qui justifie assez que les siècles vont toujours de mal en pis.“ P. Gringoire commence ce poëme par l'éloge de la Pragmatique (Charles VII) et par la censure de ses adversaires: après une sortie vigoureuse contre les gens d'église, depuis les prélats jusqu'aux marguillers, il fait une revue satirique de la noblesse, des artisans, des marchands, des médecins, sans oublier les femmes. La forme est du reste assez variée. Ici il se sert de quelque fiction, là il établit un dialogue, de temps à autre il glisse un rondeau. Dans les *Folles Entreprises*, Gringoire combat encore les vices des divers états, mais surtout ceux de la noblesse et du clergé: les marges de son livre sont couvertes de citations latines empruntées aux auteurs sacrés et profanes, qu'il développe dans le texte. L'auteur veut se donner des airs de savant; il eût mieux fait de se montrer poëte.

Gringoire avait une autre prétention, c'était de se mêler de politique: il cherchait fortune, et faisait tout pour s'attirer les bonnes grâces de Louis XII, le moins libéral des rois. Ce poëte fut quelque temps une manière de publiciste au service de la royauté. En 1500, il célébra la conquête du Milanais dans les *Lettres nouvelles de Milan*, suivies du *Débat des Françoys contre le sire Ludovic avec la complainte des Milannoys*. Au début des

---

[1]) *Histoire des poëtes français*, Manuscrit de la bibliothèque du Louvre.

Folles Entreprises, dans un *advertissement aux princes,* il fit l'apologie de l'expédition dirigée par Louis XII contre le royaume de Naples. C'est par mégarde sans doute que Gringoire parlait de cette guerre dans un livre qui avait pour titre *Les Folles Entreprises.* Mais, le royaume de Naples ayant été perdu en 1503, il faut bien croire que l'ouvrage est antérieur, malgré les bibliographes qui le placent en 1505: Gringoire était assez bon courtisan pour ne pas complimenter le roi d'un échec.

Les *Abus du monde,* on l'a vu, commencent par un éloge de la Pragmatique, et par des invectives contre ceux qui l'attaquent: vers le milieu de l'ouvrage, les Vénitiens sont fort maltraités. Au frontispice du livre, l'auteur est représenté à genoux, offrant son livre au roi. Le roi fit bon accueil au poëte, et c'est pour obéir aux ordres du prince, ou bien pour les prévenir, que Gringoire publia plusieurs ouvrages d'un caractère tout politique. C'est d'abord une apologie de la Ligue de Cambray, sous le titre de *L'Entreprise de Venise, avecques les cités, châteaux, forteresses et places qu'usurpent les Vénitiens des rois, ducs, princes et seigneurs chrétiens* (1509); puis deux pamphlets contre Jules II: *L'Espoir de paix, et y sont déclarés plusieurs gestes et faits d'aucuns papes de Rome* (1510) et *La chasse du cerf des cerfs* (1510). Ce dernier ouvrage, qu'un bibliographe maladroit s'est avisé de ranger parmi les traités de chasse et de vénerie, est une allégorie sur les démêles entre les princes et la papauté, et son titre fait allusion à la qualité que se donnaient les papes de *Serviteurs des Serviteurs de Dieu* (servi servorum Dei). Enfin il imagina, toujours pour le service du roi, de transporter sa polémique sur le théâtre des *Enfants sans souci* et créa en France la comédie politique. Il fut l'Aristophane des Halles de Paris: malheureusement il n'eut de son devancier d'Athènes que la hardiesse à tout dire; et en cela même il eut moins de mérite: car il attaque *Père saint* avec l'appui du roi, tandis qu'Aristophane, en pleine démocratie, persiflait impitoyablement le bonhomme *Peuple,* et n'obtenait grâce pour son audace qu'à force d'esprit et de gaieté.

III. Gringoire et la comédie politique sous Louis XII.

Le Jeu du Prince des Sots. — La Moralité de l'Homme obstiné.

Certes il n'en était pas de la France au XVIe siècle comme de la république d'Athènes, que Platon définissait spirituellement une *théâtrocratie.* Cependant, sous un gouvernement débonnaire comme celui de Louis XII, il y eut un moment où le théâtre fut

une espèce de puissance politique. Cet avantage ne pouvait échoir au théâtre des confrères de la Passion, qui ne traitaient dans leurs *Mystères* que des sujets tirés de l'Histoire Sainte; ni à celui des Bazochiens, qui ne s'occupaient en général, dans leurs *Moralités*, que des maximes communément applicables à la conduite des hommes, dans leurs *Farces*, que des détails les plus vulgaires de la vie. Ce devait être le privilége d'une autre société dramatique, la plus joyeuse et la plus libre de toutes, dont la verve moqueuse faisait son profit de tous les travers de l'humanité, surtout de ceux du jour. „Les *Enfants sans souci*, dit M. Ste Beuve [1]), comme s'ils avaient su que les sots depuis Adam sont en majorité, désignaient la pauvre humanité du nom de *Sottise*." Le cadre flexible de leurs petites pièces, qu'ils appelaient des *Sottises* ou *Soties*, prêtait à toutes les allusions, mais il fallait que les allusions fussent permises. Louis XII, qui aimait à rire pourvu que ce plaisir ne lui coutât pas trop cher, et qui entendait fort bien raillerie, pourvu qu'on ménageât le roi et qu'on ne dît rien de la reine, ne craignit pas d'encourager les *Soties*. Il prétendait, selon un contemporain,

Que par tels jeux il savait maintes faultes
Qu'on lui celait par surprises trop cautes.

Sûr d'être soutenu par le roi, P. Gringoire travailla pour le roi, et fut le principal, sinon le seul champion de la croisade dramatique organisée contre Jules II. En possession du titre et du rôle de *Mère Sotte*, il défendit Louis XII à sa manière contre la *Sainte Ligue,* en attendant que Gaston de Foix en eût raison les armes à la main.

Le mardi gras de l'année 1511, au plus fort de la guerre contre Jules II, P. Gringoire fit jouer et joua lui-même aux Halles de Paris le *Jeu du Prince des Sots et de Mère Sotte*. L'ouvrage, comme tous ceux que Gringoire publia vers la même époque, porte au frontispice le portrait de *Mère Sotte* couverte d'une robe de moine, avec un capuchon garni d'oreilles d'âne, et conduite par deux de ses enfants coiffés de même; tout autour on lit cette devise:

Tout par raison; Raison par tout; Partout Raison.

Cela veut dire que Gringoire se piquait d'être un philosophe à la

---

[1]) *Poésie française au XVIe siècle.*

manière de Démocrite, et de cacher un sens sérieux sous ses bouffonneries. Nous voilà bien avertis de ne pas nous arrêter à la surface, et de faire, pour emprunter une comparaison à Rabelais, comme le chien, *l'animal du monde le plus philosophe,* qui met toute son application à extraire des os la *substantifique moëlle.*

En tête de la Sotie nous trouvons une ballade intitulée la *Teneur du cri:* c'est le prologue. L'un des acteurs appelle le public, ou bien, en langage de *Sotie,* convoque les Sots de tous genres et de tous états: l'énumération est interminable comme celle des diables dans l'évocation de Lucifer, au commencement du *Mystère de la Passion.* La pièce commence: on réveille le seigneur du Pontalais, qui est chargé de tout préparer pour l'assemblée des états généraux de Sottise. Les députés viennent successivement prendre leur place; d'abord les représentants de la noblesse, le *Prince de Nattes,* le *sire de Joye,* le *Seigneur du Plat d'argent,* le *Seigneur de la Lune,* le *Général d'Enfance;* puis ceux du Clergé, l'*abbé de Frévaux,* l'*abbé de Plate-Bourse;* puis *Sotte Commune* ou le Tiers Etat; enfin le *Prince des Sots* monte sur son trône, et auprès de lui se tient son fidèle compagnon, le *Seigneur de Gaieté.* Tous lui rendent hommage; mais, comme on le pense bien, les compliments passent par dessus la tête du Prince des Sots:

> Le Prince est sage, il endure:
> Aussi paye, quand payer il faut . . .
> A Bologne la grasse, injure
> Firent au Prince, mais j'en jure,
> Punis furent de leur défaut.
> . . . .
>
> Nonobstant que vous soyez vieux,
> Toujours estes gay et joyeux,
> En despit de vos ennemys,
> Et croy que Dieu vous a transmys
> Pour punir mesfaits exécrables.

Le Prince, en véritable *Père du peuple,* s'informe de la situation de ses sujets. Aussitôt de tous côtés pleuvent les accusations contre les prélats; puis *Sotte Commune* se jette dans de longues doléances: elle voit tout en mal et dénonce partout des fléaux et des crimes; elle voit d'ailleurs fort juste, et quelques années avant Luther, elle prédit le schisme qui va bientôt déchirer l'Eglise:

elle en rend responsable le provocateur de la guerre, c'est-à-dire le Pape.

Jamais ne fut feu sans fumée,
Aucuns ont la guerre enflammée,
Qui doivent redouter fortune . . .
Par quoy fault avoir yeux ouverts.
Car schismes horribles, pervers,
Vous verrez de brief advenir.

Les Sots qui ne voient pas si loin, et qui ne s'inquiètent guère des approches de la Réforme, répondent en choeur par l'éloge du Prince, qui pour eux répond à tout:

Commune, de quoi te plains-tu?
Le Prince est rempli de vertu;
Tu n'as ni guerre ni bataille.
L'orgueil des sots est abattu,
Il a selon droit combattu.
Te vient-on rober ta poulaille?
Tu es en paix en ta maison,
Justice te prête l'oreille,
Tu as des biens tant que merveille.

Alors *Sotte Commune* de s'écrier:

Faulte d'argent, c'est douleur non pareille.

Que dites-vous de cette épigramme contre les *bourgeois* du XVIe siècle? Ne vaut-elle pas bien les déclamations d'aujourd'hui?

En ce moment survient un nouveau personnage devant qui tous s'inclinent, même le Prince. Quel est donc ce personnage? Lui-même va nous l'apprendre.

Je me dis *Mère Sainte Eglise*
Je veuil bien que chacun le note.
Je maudis, anathématise,
Mais sous l'habit, pour ma devise,
Porte l'habit de *Mère Sotte*.

Il n'est pas inutile de faire observer que c'est ici un *a parte*, s'adressant aux compagnes de la prétendue *Mère Eglise*, ou plutôt au public. Après avoir fait *Sotte Occasion* et *Sotte Fiance* confidentes du projet qu'elle a conçu de réunir le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, après avoir gagné les abbés par la promesse de riches canonicats et de chapeaux rouges, elle essaie de séduire aussi les seigneurs. Mais c'est en vain qu'elle se met en frais d'éloquence; tous jurent de rester fidèles au roi, tous sauf le *Seigneur de la Lune*, emblème de la versatilité. Le *Gé-*

néral d'Enfance n'en est que plus échauffé contre les papes, qu'il veut pourfendre de son épée, et dont il se venge, en attendant, par un mauvais calembour:

> Je porterai mon moulinet,
> S'il convient que nous bataillons
> Pour combattre les *Papillons*.

Malgré son ardeur, il est encore devancé par la fausse *Mère Eglise*, et c'est elle qui donne le signal de la bataille:

> Prélats debout! alarme! alarme!
> A l'assaut, prélats, à l'assaut!

Ici la comédie est presque de l'histoire; on croit entendre Jules II. à Bologne ou Ravenne. Le *Prince des Sots*, moins belliqueux et plus timoré que le *Général d'Enfance*, hésite avant d'accepter le combat contre Mère Eglise: il ne lui suffit pas que les Seigneurs et *Sotte Commune* l'assurent, comme le fit le concile de Tours, qu'il peut se défendre *justement*, *canoniquement*; pour en finir avec ses scrupules, il a besoin de savoir une chose:

> Est-ce l'Eglise proprement?

Le *Seigneur de gaîté* se charge d'éclaircir le doute de son maître: il enlève brusquement la robe de la fausse *Mère Eglise*, et fait voir sous le déguisement dont elle s'est affublée, *Mère Sotte* avec ses oreilles d'âne.

Telle est cette pièce originale, où il ne faut chercher sans doute aucune des règles de l'art dramatique, où les personnages, conçus comme de pures abstractions, sont dépourvus d'animation et de vie, mais dont l'idée est assez ingénieuse, et qui contient de piquants détails. Pour faire de cette parade une comédie, il eût fallu ce qui manquait à Gringoire, le génie d'un Aristophane. Mais si, conformément à sa devise, on cherche ici, comme partout, *la raison*, la conclusion paraîtra assez évidente. La voici: „Nobles: serrez-vous autour du roi. Communes, faites trève à vos éternelles doléances. Pontife, posez ces armes, déplacées entre vos mains, si vous ne craignez pas que sous votre extérieur saint, on ne montre à tous la folie de l'ambition. Prêtres de l'Eglise de France, réformez les abus introduits parmi vous, et, comme les prélats du concile de Tours, soutenez votre roi dans une lutte où la religion n'est nullement en cause: n'allez pas le trahir, comme le clergé de Bretagne.“ Nous pourrions maintenant rechercher si quelques-uns de ces personnages allégoriques ne sont pas des portraits satiriques de tel ou tel prélat,

de tel ou tel seigneur: nous n'en ferons rien; car il n'existe aucune *clef* de cette sotie, et nous n'avons pas la prétention d'en faire une.

Après le *Jeu du Prince des Sots*, Gringoire donna, le même jour, une Moralité qui ne vaut pas la pièce précédente, et qui est encore plus irrévérencieuse à l'endroit de la papauté. Figurez-vous un dialogue entre *Peuple Français* et *Peuple Italique*; tous les deux se plaignent, car le rôle du peuple est de se plaindre toujours, parce que son sort est d'être presque toujours à plaindre. *Peuple Italique* fait observer à son compagnon qu'il a tort de ne pas se trouver heureux, ayant un si bon roi:

> Tu as prince et seigneur
> Lequel se fait craindre, douleter, connoître
> A un chateau il se peut apparoître
> Humain et doux, de vices correcteur.

N'est-il pas bien plus misérable, lui, *Peuple Italique*, par suite de la ténacité de l'*Homme obstiné*? L'*Homme obstiné* paraît à son tour sur la scène, et dans une suite de stances, se complait à faire profession de sentiments tels que ceux-ci:

> Je ne me puis de mal faire abstenir
> Pillards, pendards, menteurs vueil retenir;
> Aux larrons m'allier et tenir.

Il termine chaque stance par ce refrain:

> Regardez-moi; je suis l'*Homme obstiné*.

En vain *Punition divine* le menace de toutes ses rigueurs: l'*Homme obstiné* fait alliance avec deux démons redoutables, *Simonie* et *Hypocrisie*, dont le dernier se fait connaître en deux mots:

> Tout suis à Dieu, fors que le corps et l'âme.

Punition menace toujours, mais l'*Homme obstiné* n'en a cure. Tandis que *Simonie* et *Hypocrisie* se repentent, il persiste dans son genre de vie. On se décide à soulager les maux de *Peuple Italique* sans l'*Homme obstiné* et à ses dépens.

Cet *Homme obstiné*, c'était Jules II: son costume le désignait aux moins pénétrants. Voilà certes une façon assez cavalière de traiter la papauté. Cependant on ne s'en est pas tenu là dans les diverses pièces satiriques suscitées par la même querelle. Dans un petit dialogue ou drame latin intitulé *Julius*, on voit Jules II frapper après sa mort à la porte du ciel: tout fier du titre de Sainteté qu'il portait de son vivant, et des triomphes qu'il se

flatte d'avoir remportés les armes à la main, il se croit sûr d'être admis; mais St. Pierre lui ferme l'entrée du Paradis. Cette pièce, attribuée quelquefois à Erasme, à Balbus et à Ulrich de Hutten, est assignée avec assez de vraisemblance par le bibliophile Jacob [1]) au poëte lauréat *Faustus Andrelinus* de Forli, qui était aussi à la solde de Louis XII. Il faut rendre à P. Gringoire cette justice, que, plus fidèle à la pensée de son maître, il n'a mêlé à la question politique aucune question religieuse, et qu'il a fait porter ses attaques, non sur le chrétien, mais sur le prince ambitieux qui s'était cru appelé à tenir dans les mêmes mains la crosse de St. Pierre et l'épée de César.

Le spectacle donné par Gringoire formait une trilogie, d'après un usage assez fréquent à cette époque. Sa *Sotie* et sa *Moralité* étaient suivies d'une troisième pièce, la farce de *Faire et Dire,* dont le titre paraît assez innocent, mais dont le sujet est fort licencieux. Quand on songe que tels étaient les divertissements de nos pères, et que ces gravelures se débitaient avec l'agrément du roi de France, on a pitié des âmes candides qui croient au *bon vieux temps*. Nous ne dirons rien de cette farce. C'est du Rabelais tout pur, et le Rabelais ne s'analyse pas. Quant aux moeurs dont elle fait le tableau, elles ne sont pas plus du XVIe que du XIXe siècle: ces moeurs sont de tous les temps et ne devraient être peintes nulle part.

IV. Autres pièces attribuées à Gringoire.

La Sotie de Monde, satire morale. — La Moralité de Nouveau-Monde, satire politique et religieuse.

A la trilogie dramatique reconnue pour être de Gringoire (*Le jeu du Prince des Sots, l'Homme obstiné, Faire et dire*), il faut ajouter deux pièces que la tradition lui a constamment rapportées, mais que la critique lui a retirées quelquefois: *Le Monde* et *Le Nouveau-Monde.*

Les éditeurs de la *Bibliothèque du théâtre français* connue sous le nom de *Bibliothèque dramatique du duc de La Vallière* [2]) attribuent à Jean Bouchet le *Nouveau-Monde,* et par suite le *Monde.* Leur raison est que Jean Bouchet, l'un des plus grands versificateurs de cette époque, se montre dans plusieurs ouvrages

---

[1]) *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne,* tome I.

[2]) *Tome* I, *page* 26.

très-chaud partisan de la *Pragmatique*, et qu'un exemplaire du *Nouveau-Monde* a été trouvé relié à la suite de l'*Eglise Militante* de cet auteur. Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que des ouvrages composés par des auteurs différents, mais traitant des mêmes matières, se trouvent reliés en un même volume? Jean Bouchet est-il donc le seul qui ait écrit en faveur de la Pragmatique? Dira-t-on que ce procureur poitevin a travaillé pour le théâtre? Il est vrai qu'il s'occupa très activement de la représentation de quelques mystères; mais lui-même n'en composa point et il était tout-à-fait étranger aux autres genres dramatiques. Le Roi de la Bazoche de Bordeaux l'ayant un jour prié de composer pour son théâtre quelque pièce, Moralité ou farce (tels étaient les jeux des Bazochiens), il s'en excusa pour trois raisons, dont la première est celle-ci:

En de tels faicts ne mis onc mon estude,
Et ne saurais ung bon jeu composer,
Tel qu'il le faut sur chauffaux [1]) exposer.

Les autres raisons, ce sont d'une part les occupations de son état, d'autre part des scrupules de conscience [2]).

J. Bouchet une fois écarté, mettra-t-on en avant du Pontalais? On ne l'a pas fait jusqu'ici, et pour cause. Pontalais a pris part aux représentations de Soties, mais n'est pas connu pour en avoir composé. Ce n'était guère, à ce qu'il semble, un écrivain: c'était un simple bouffon. En faut-il d'autre preuve que l'anecdote rapportée par Bonaventure Despériers? Pontalais annonçait un jour, à coups de tambourin, une de ses représentations près du petit portail de St Eustache, à l'heure du prône. Le curé, voyant que l'église se déserte, accourt dans une sainte colère: „Pourquoi, lui dit-il, tambourinez-vous quand je prêche?“ — „Pourquoi, répond du Pontalais, prêchez-vous quand je tambourine?“

Assurément Gringoire et du Pontalais n'étaient pas les seuls *Sots* qui eussent de l'esprit, et il n'est pas impossible que l'un des *Enfants sans souci* fût capable d'en remontrer même à *Mère Sotte*. Mais comment le nom de l'ingénieux auteur des deux pièces importantes dont nous allons parler n'aurait-il point percé

---

[1]) Echafauds, tréteaux.

[2]) *Epître* XLIIe. Voyez Goujet XI, p. 315.

aussi bien que le nom de Pontalais ou de Gringoire? Du reste, quand elles ne seraient pas l'oeuvre de P. Gringoire, nous aurions de la peine à croire qu'il y ait été tout à fait étranger: la première au moins fut évidemment composée dans le même milieu que le *Jeu du Prince des Sots,* au sein de la Principauté de *Sottise,* où Gringoire était le second, sinon le premier. C'est le privilège ou l'inconvénient de son rang qu'on lui rapporte l'honneur ou qu'on le rende responsable des oeuvres de ses subordonnés.

Voyons d'abord la pièce qui a pour titre *Sotie à huit personnages,* ou *Le Monde, Abus, Sot dissolu,* etc. Selon les frères Parfait [1]), c'est un chef-d'oeuvre, c'est le modèle des pièces de ce genre. „L'auteur de cet ouvrage, disent-ils, est inconnu: car de l'attribuer à Gringoire, c'est ne savoir pas distinguer l'or d'avec le plomb. Autant ce dernier avait l'imagination pesante et grossière, autant l'auteur dont nous parlons l'avait légère et fine.“ Voilà un jugement bien décisif. Que dirait-on de plus s'il s'agissait d'une oeuvre comme la *Farce de Pathelin?* Nous n'acceptons, quant à nous, ni tout le mal qui est dit de Gringoire, ni tout le bien qui est dit de la Sotie du *Monde,* et nous ne voyons pas en vérité que cette pièce soit si fort au-dessus du talent de P. Gringoire. Qu'on en juge.

Le vieux *Monde* se plaignant d'aller mal, *Abus* lui conseille de se reposer, et lui promet d'avoir soin de toute chose pendant son sommeil. A peine *Monde* est-il endormi, qu'*Abus* va frapper à un arbre: il en sort un sot „habillé en homme d'église“; c'est *Sot Dissolu,* qui appelle à lui

> Ribleurs, chasseurs, joueurs, gormans,
> Seigneurs dissolus, apostates . . .

Abus s'empresse de lui donner des camarades. Il frappe à un autre arbre, et il en sort *Sot Glorieux,* „habillé en gendarme“, c'est-à-dire en gentilhomme: de même que le premier sot ne respirait que plaisir,

> . . . . Cartes à foison,
> Vin cler et toute gormandise,

celui-ci ne respire que bataille:

> A l'assault, à l'assault, à l'assault!
> A cheval, sus en point, en armes!

---

[1]) *Histoire du Théâtre français,* tome II, pag. 206.

Je ferai plourer maintes larmes
A ces gros villains de villaige.

D'un troisième arbre Abus fait sortir *Sot Corrompu,* le représentant des hommes de loi, comme l'annonce son refrain:

Procureurs, advocats! procureurs, advocats!

Quatrième arbre, quatrième sot. Le nouveau-venu est *Sot Trompeur* „habillé en marchand". De deux autres arbres sortent ensuite *Sot Ignorant* et *Sotte Folle.* Au patois de *Sot Ignorant,* on reconnaît Jacques Bonhomme, le rustre, le paysan: mais quelle est cette *Sotte Folle,* qui s'élance comme une furieuse, criant, gesticulant, cherchant à mordre, et finissant par déchirer à belles dents sa propre robe? Qu'est-ce que

Ce dragon, ce serpent sauvage,

dont la vue fait dire à l'un des sots:

Je croy point que en tout le monde
Ait beste si fort dangereuse.

Pour qui connaît les aménités que les auteurs de farces et de soties ont coutume de prodiguer aux filles d'Eve, il n'y a pas de doute: c'est la personnification de la race féminine. *Sot Corrompu* traite la femme comme le fait le vieux Caton d'après Tite-Live! „C'est, disait le censeur, une nature fougueuse, un animal indomptable." *Impotens natura et animal indomitum.* On dompte pourtant *Sotte Folle,* mais seulement par des caresses. Une fois radoucie, elle devient curieuse et espiègle. „Quel est ce dormeur?" demande-t-elle. „C'est le vieux *Monde*", répond *Abus.* — Il faut le tondre." Aussitôt dit, aussitôt fait. Quand on l'a tondu, on le trouve affreux, on le chasse, et l'on prie *Abus* d'en faire un autre. „Volontiers, dit *Abus,* mais il faut que vous m'aidiez de vos conseils; quel fondement lui donnerons-nous?" Autant de sots, autant d'avis.

Abus: Pour faire ce Monde nouveau
Fauldrait une pierre de marbre.

Sot Dissolu: Ou du bois de quelque gros arbre
Gros et massif et de bon poids.

Sot Glorieux: Est-il au monde plus beau bois
Que aveo duquel raige je foiz?
Fondez-le sur deux ou trois lances.

Sot Trompeur: Je veulx le fonder sur ung pois,
Sur aulnes courtes de deux doigts,
Ou au filet d'une balances.

Sot Corrompu: Je vouldrais que les circonstances
Du Monde, pour mes recompenses,
Fût parchemin, papier, procès.

Sot Ignorant: Sur mon agulhon [1]) à deux anses,
Pour le souhet de mes plaisances,
Le fonder me serait assez.

Sotte Folle: J'ai quatre fuseaulx amasséz,
Et ma quenoulhe, ores pensez,
Serait-ce point bon fondement?

Les sots ne s'accordent pas non plus sur les qualités à donner au Nouveau Monde. Ils le veulent

Sot Dissolu: Chaud
Sot Glorieux: Froid
Sot Corrompu: Sec
Sot Trompeur: Humide
Sot Ignorant: Pluvieux
Sotte Folle: Il n'en sera rien, je le veulx
A tous vents tous jours variable.

Comme on ne s'entend pas davantage sur la forme à lui donner, *Abus* trouve un expédient pour contenter tous les sots: on donnera *Confusion* pour fondement au *Nouveau Monde,* puis chacun se mettra en devoir, avec le concours des autres, de construire son pilier. C'est *Abus* qui se charge de faire l'office d'architecte, ou plutôt de maître maçon. Chacun apporte donc sa pierre pour le premier pilier, celui de *Sot d'Eglise*: on écarte successivement *Dévotion, Chasteté, Obédience, Oraison,* qu'on remplace par *Hypocrisie, Ribaudise, Apostasie, Lubricité;* on y ajoute *Simonie, Irrégularité.* Pour le pilier de *Sot Glorieux* on propose *Noblesse, Humilité, Libéralité, Fidélité, Support Public;* mais à ces pièces qui ne veulent pas s'assortir on substitue *Lâcheté, Bobance, Pillerie, Avarice, Trahison,* etc. On passe au pilier de *Sot Corrompu,* où l'on met *Fausseté, Faveur, Ambition d'avoir de l'or,* à la place de *Justice, Equité, Miséricorde.* Le pilier de *Sot Trompeur,* au lieu de se faire avec *Loyauté* et autres vertus de ce genre, se fabrique avec *Tromperie, Usure, Parjurements, Larcin.* Le pilier de *Sot Ignorant* n'admet ni *Obéissance,* ni *Innocence,* ni *Simplicité,* mais bien *Convoitise, Chicheté, Rébellion, Fureur.* Vient enfin le tour de *Sotte Folle,* qui ne veut ni de *Mo-*

---

[1]) Instrument de laborage.

destie, ni de *Coeur franc*, ni de *Vergogne*, ni surtout de *Subjection*, mais qui s'empare de *Despit*, de *Caquet*, de *Variation* et d'*Enraigement*.

Il semble que tous les sots doivent désormais vivre en bon accord: ils y vivraient en effet, s'ils n'avaient avec eux Sotte Folle. Mais chacun veut la prendre avec lui, *et voilà la guerre allumée*. Invitée par Abus à faire un choix, *Sotte Folle* promet la préférence à „celui qui fera le plus beau saut:“ il y avait sans doute là un jeu de mots. Dans leur empressement à disputer un tel prix, les sots se culbutent et font crouler tout l'édifice. Adieu leurs beaux piliers, élevés avec tant de peine! Ils s'en prennent à l'ouvrier: *Abus* leur renvoie tous leurs reproches, et les fait rentrer dans le sein de *Confusion*. Le vieux Monde revient alors, et se tournant vers les spectateurs, les engage à profiter de l'expérience des sots, si vite punis de leurs égarements.

Cette Sotie contient deux choses: l'éloge du *bon vieux temps* et la satire du temps présent. Les diverses professions y sont passées en revue, mais la majeure partie des attaques tombe sur les gens d'église: c'est précisément le fond ordinaire des ouvrages satiriques de Gringoire présenté cette fois sous forme dramatique. Il y avait, pour les spectateurs du XVIe siècle, quelque agrément dans les fictions de ce petit drame, dans le tableau des sots qui sortent d'un arbre, et dans ce simulacre de construction allégorique exécutée et renversée sur la scène. On voyait Abus prendre successivement chaque pierre indiquée par les sots, et figurée par quelque pièce de carton, puis la rejeter ou la garder, selon qu'elle pouvait ou ne pouvait pas s'agencer; à la fin, les bonds désordonnés des sots et l'écroulement de l'édifice ne devaient pas manquer de divertir beaucoup le public. Mais il n'y a rien de bien nouveau dans toutes ces fictions; toutes ces allégories étaient rebattues depuis le *Roman de la Rose*, et elles ne laissent pas de devenir fastidieuses, à force d'être prolongées. De plus, n'y a-t-il pas une incohérence choquante dans les figures du *Vieux* et du *Nouveau Monde*? Le premier est un homme, le second est un édifice. Nous ne voyons donc dans le sujet rien qui atteste un talent supérieur à celui de P. Gringoire, pas davantage dans les détails. Nous n'y trouvons ni scènes plus piquantes, ni traits d'esprit plus malins que dans le *Jeu du Prince des Sots*. En général la satire y manque de mesure et de délicatesse, surtout contre le Clergé.

Il est vrai qu'il ne faut pas demander la modération dans

la satire aux *Enfants sans souci*; s'ils ne ménagent pas le Clergé, ils ne craignent pas de s'attaquer à la Noblesse et même à la Royauté. L'une des pièces qui composent le pilier de *Sot glorieux* est

> Ung gros tronçon de lascheté
> Nouvellement venu de Sens.

Grave accusation que celle de lâcheté, quand il s'agit des fils des preux! Mais tous les gentilshommes n'étaient pas des Bayard. On se souvient de la trop fameuse *Journée des Eperons*, où la chevalerie française ne se servit que de ses chevaux.

Le pilier de *Sot glorieux* se compose encore d'*Avarice*, et l'un des Sots dit à ce sujet:

> Libéralité interdicte
> Est aux nobles par avarice;
> *Le chief mesme y est propice.*

Il n'était pas rare que la parcimonie de Louis XII égayât la scène. Une fois, dit un chroniqueur [1]), le roi lui-même fut mis sur la scène: on le représenta malade, pâle, la tête enveloppée, demandant à boire à grands cris, et ne voulant boire que de l'or fondu. Louis XII rit tout le premier de cette bouffonnerie. „J'aime mieux, dit-il, les faire rire par mon économie que les faire pleurer par mes dépenses."

L'allusion que contient la Sotie de *Monde* suffit à prouver que cette pièce est antérieure au *Jeu du Prince des Sots*: de semblables épigrammes n'ont pu être lancées qu'avant l'époque où Louis XII prit à sa solde les auteurs de Soties. On trouve même dans le *Jeu du Prince des Sots* un vers à double entente, qui semble faire amende honorable au roi:

> Aussi paye [2]), quand payer il faut.

La pièce du *Nouveau Monde* appartient aussi au règne de Louis XII; sa date, qu'il importe de préciser, se trouve indiquée dans les derniers vers de la pièce: c'est le mois de Juin 1508. Comme la Sotie de *Monde*, elle a précédé le parfait accord qui s'établit depuis entre le *Prince des Sots* et le roi de France. Ce n'est pas une pièce destinée à répandre dans le

---

[1]) Arnold. Ferron. *Lib.* III.

[2]) Pour *il paye.*

peuple la politique du roi; elle a pour but au contraire de faire adopter au roi les idées d'une partie considérable de la nation. Louis XII ne fut pas toujours l'ennemi de Jules II. En 1508 il se disposait à entrer dans la *Ligue de Cambrai*, et son alliance avec le pape donnait de vives inquiétudes pour la Pragmatique, abolie nominalement par Louis XI, mais maintenue de fait sous ce prince et ses successeurs. De là le *Nouveau Monde* qui n'est pas un acte formel d'opposition, mais un simple conseil à l'adresse du roi. Les rois n'aiment pas les leçons, mais Louis XII ne s'en offensait pas; d'ailleurs, celle-ci n'avait rien que de respectueux pour le Prince, et répondait peut-être à ses secrets sentiments: la *Ligue de Cambrai* ne devait pas être de longue durée.

Ce n'est pas ici qu'il convient de débattre la question de la Pragmatique, de cette ordonnance dont l'initiative appartenait à un saint roi, à Louis IX, et qui était considérée par la cour de Rome comme un attentat contre l'Eglise. Nous rappellerons seulement, pour l'intelligence du *Nouveau Monde*, que l'une des dispositions fondamentales consacrées par la Pragmatique, c'était le droit d'élection aux évêchés et aux grands bénéfices réservé aux églises et aux chapitres. C'est le seul point sur lequel porte la pièce; c'est le seul en effet qui, par son caractère populaire, fût capable d'intéresser le public.

Ce n'était pas, il faut le dire, le public ordinaire des Enfants sans souci; la pièce ne fut pas jouée devant les piliers des Halles, mais

soubz la tente
De l'Université plaisante,
En la place très bien duysante
Qu'est de Saint Etienne nommée.

Elle s'adressait donc aux écoliers de l'Université. Aussi bien ce n'est pas une *Sotie*, quoiqu'on la désigne ordinairement de ce nom: il n'y a pas de *Sotie* sans quelque *sot*, et ce rôle est complétement absent de cette pièce, qui rentre plutôt dans le genre des *Moralités*, et qui rappelle, non pas le *Jeu du Prince des Sots*, mais l'*Homme Obstiné*. Cela peut donner lieu, nous l'avouons, à une nouvelle objection contre la paternité de Gringoire: on peut croire que le père de *Nouveau Monde* est quelque Bazochien, quelque écolier ou quelque régent. Cependant qu'y a-t-il d'impossible à ce que Gringoire ait mis son talent au service de l'Université? D'abord l'Université ne savait encore parler qu'en latin; et puis elle était sans doute trop modeste pour se donner

elle-même tous les éloges qu'elle reçoit dans la pièce; enfin, ce serait supposer à un Bazochien bien du désintéressement que de lui faire traiter si honorablement l'Université et oublier la Bazoche et le Parlement. Quoi qu'il en soit, examinons le *Nouveau Monde.*

Bénéfice Grant et *Bénéfice Petit* sont deux jouvenceaux qui ont envie de se marier. Ils vont trouver dame *Pragmatique* qui consent à donner au premier sa fille ainée, *Election,* au second la cadette, *Nomination.* Ici un double duo, évidemment fait pour être chanté, semble annoncer les ariettes de nos opéras-comiques. Rien n'était plus fréquent dans les mystères et dans les divers drames du *moyen-âge* que ces morceaux de chant. On y trouve déjà le sentiment du rythme, mais déjà aussi le sacrifice presque perpétuel de la pensée à la mesure.

Bénéfice Grant: Ô mon doulx espoir,
O vous mon vouloir,
Sans plus me douloir,
Veux vostre vouloir
Donné pour désir.

Election: Vostre poignant veoir
Digne est d'esmouveoir
Trop plus haut pouvoir
Par quoy de m'avoir
Gist tout au plaisir..
. . . .

Bénéfice Petit: O fleur espanye,
De vertus munye,
Si n'es endormye,
Aultre pour amye
N'aurai-je jamais.

Nomination: D'amour vous affye,
Tout aultre deffye,
En vous seul confie.
Car c'est la soffye
Que toujours j'amais.

L'*Ambitieux* survient et se pose en rival de *Bénéfice Grant.* Il met dans ses intérêts *Légat* et *Quelcun.* Quelcun est une allégorie qui désigne évidemment le roi; on ne le traite que de prince ou de Monseigneur et l'Ambitieux lui dit:

Quelcun, très haut et très excellent prince.

Recommandation est faite à *Vouloir Extraordinaire* de soutenir l'Ambitieux, dans le cas où *Election* serait „assez enragée" pour le repousser. *Légat* remet à son protégé des lettres pour le prévôt, pour l'abbé, pour les archidiacres, pour les sacristains, pour les chantres, pour les chanoines, pour les prébendiers,

Pour clergeons, pour valets d'estable,

pour les consuls, officiers et gens de justice,

Pour trois ou quatre capitaines
Afin qu'ils frottent leurs mitaines
Ung peu des biens du crucifix.

Après cette belle énumération, *Vouloir Extraordinaire*, s'adressant à l'*Ambitieux*, lui dit:

Vous semble-t-il que soit assez?
Demandez, il en tient boutique.

L'*Ambitieux* se déclare satisfait, et se propose de n'user de toutes ses ressources qu'autant qu'il ne pourrait gagner *Election*. Ses tentatives étant vaines de ce côté, il veut, avec l'appui de *Vouloir Extraordinaire*, faire un mauvais parti à son rival. Les deux champions, après avoir reçu force coups de poing de *Bénéfice Grant*, de *Pragmatique* et d'*Election*, viennent implorer l'appui de *Légat*, et demandent main forte à *Père Saint*. Père Saint arrive escorté de „sa grand' fille" *Autentique* et de *Provision Apostolique*. Les prétentions de l'*Ambitieux* sur *Election* se compliquent de prétentions semblables élevées par *Collation Ordinaire* sur *Bénéfice Petit*. *Pragmatique* tient tête à l'un et à l'autre. Bientôt une rixe s'engage, les prétendants sont meurtris de coups. La querelle continue entre *Pragmatique* et *Père Saint*, qui est soutenu par *Quelcun*. *Pragmatique* essaie de faire entendre à *Quelcun* qu'il comprend mal ses intérêts et ceux de ses successeurs:

Veulx-tu donner turbations
A ceux qui auront ton royaulme?

Enfin *Père Saint* qui ne parle qu'italien s'écrie:

Io tiengno presto lo mio bastonne, etc.

Et il frappe à coups redoublés *Pragmatique*, qui, en tombant, laisse échapper ces paroles:

Ha! Dieu, ha! Pauvre Pragmatique,
Cil qui te debvait maintenir,
Premier te veult faire mourir!

Quelcun assigne *Bénéfice Grant* à *Provision Apostolique* et *Bénéfice Petit* à *Collation Ordinaire,* et comme on exige leur consentement, on ne peut leur arracher que ces mots: *Volens nolo, nolens volo.* *Election* et *Nomination* relèvent leur mère *Pragmatique* et la conduisent à leur aïeule *Université,* qui fait appeler par un héraut et comparaître devant elle *Père Saint*, *Légat* et *Quelcun.* Elle leur adresse à chacun de vifs reproches:

Or sa, Messeigneurs, qu'avez les estandars
Si très hautains, ...
Qu'avez-vous faict de pouvre Pragmatique?
O Père Sainct, est-ce juste pratique?
- - - - - - - - - - - - - - -
Vivre debvez selon droit et raison.

Quelcun, qu'avez pouvoir surmontant Mars,
Vous meslez-vous du faict ecclésiastique?
- - - - - - - - - - - - - - - - - -
Qui vous applique d'y mettre main laïque?
- - - - - - - - - - - - - - - - - -
Vivre debvez selon droit et raison.

Instigateurs veians à vos espars
Si n'y pensez, vous conduiront es parcs
De Tisiphone, où Cerberus tant picque.
Ne croyez plus ung tas de vos souldars,
Car bestes sont qui ne sont pas saouls d'arts.
Lors le saurez quand sentirez la picque.

Et comme *Quelcun* demande qui pourrait le contraindre à faire autre chose que sa volonté, *Université* reprend:

Vos povoirs sont assez notoires,
Que de faict n'avez superiors;
Mais pas n'estes si grands seigneurs,
Que ne debvez vivre par droit;
Ou aultrement on vous tiendroit
Pour tyrans, et non pas pour princes.

Qu'arrive-t-il? C'est que, persuadé par *Université*, *Quelcun* reconnait avoir été „mal conseillé", et qu'il dit:

Dame, vostre doctrine saincte
Dans mon cueur sera si fort saincte
Que l'Eglise par cy devant
N'assauldrait d'escript ne de vent.
Et me consens que soit levée
La dame qu'à tort fut foullée,
Et faire tout vostre plaisir.

Alors *Université* rassure *Pragmatique* et dit à *Droit* et à *Raison*:

Mettez Election
Au plus près de Grant Bénéfice,
Près du Petit Nomination:
Ainsi le veult Droit et Justice.

Puis se tournant du côté de *Père Saint*, en qui l'on reconnait aisément le belliqueux Jules II.:

Sus, gat allez ailleurs choisir.
Vostre lieu, dea! convient-il estre
A ung homme qui se dit prebstre
Emmi lances, chevaux et armes,
Estre directeur de gendarmes?
Allez chanter Fidelium,
Priant Dieu pour un million
De bons pouvres et meschants rats,
Qui vous ont faict venir trop gras.

Elle termine par cette adresse au prince:

Prince, qui mets tous faicts en excellence,
Ceste balance, qu'est pleine d'insolence [1]),
D'un cop de lance rends la moi tout étique,
Remettant sus du tout la Pragmatique.

Nos raisons pour ne pas attribuer à un membre de l'Université le *Nouveau Monde*, nous les avons dites. Mais c'est bien chez elle qu'il faut chercher l'auteur d'un petit drame latin intitulé *Dialogus super abolitione Pragmaticae Sanctionis*, et qui est enfoui parmi les manuscrits de la Bibliothèque Impériale de Paris. L'Université s'y trouve fort maltraitée, ce qui n'est pas une objection contre l'origine que nous supposons à cette pièce; car il n'y a rien de plus à craindre que le mécontentement d'un indiscret ami.

---

[1]) Il veut parler de la justice pontificale.

Cette pièce se rattache à tout un mouvement d'opposition contre la cour de Rome, qui allait aboutir à la Réforme. On sait combien fut longue en France, même après le concordat de 1516, la lutte en faveur de la Pragmatique. Il ne fallut rien de moins que l'énergique volonté de François Ier pour pacifier l'Eglise de France: encore n'y parvint-il pas du premier coup. Il y eut contre la politique du roi à cet égard une opposition dont le Parlement donna le signal et l'exemple. Deux ans s'écoulèrent avant qu'il consentit à enregistrer le concordat; il ne l'enregistra, le 15 mars 1518, qu'en déclarant céder à la force. L'Université ne voulut pas rester en arrière. Elle ordonna des prières et des processions, comme dans les grandes calamités publiques, interdit à ses imprimeurs la reproduction du concordat, et l'attaqua vivement dans toutes les chaires dont elle disposait. Les membres les plus remuants du Parlement et de l'Université furent jetés en prison: au bout de quelques années, quand force fut restée au roi, l'opposition finit comme finissent bien des oppositions: l'Université elle-même se soumit, en se résignant, à jouir des bénéfices que lui réservait la nouvelle loi [1]).

La résistance du Parlement et de l'Université de 1515 à 1518 ne parut pas assez vigoureuse à l'auteur de notre drame latin sur l'abolition de la Pragmatique. Il ne manque jamais de gens braves la plume à la main. La hardiesse de celui-ci se ressent un peu des récents pamphlets d'Ulrich de Hutten. Il désigne Léon X sous le nom du *Lion de Rome* ou du *Médecin* (jeu de mot sur Médicis), et François Ier sous l'allégorie de la *Salamandre*. Il est permis de douter qu'une telle pièce ait été jouée: si elle le fut, ce ne put être que dans l'ombre de quelque collége, et sous le voile assez opportun de la latinité.

On y trouve quelques bons vers, mais bon nombre de fautes de quantité, lesquelles, si la pièce fut connue de Léon X, ont peut-être plus choqué en lui l'humaniste que les invectives n'ont blessé le pontife. On entend au débat *Pragmatique* s'entretenir avec *L'Amour de la Liberté* sur les maux qui les accablent; Pragmatique se plaint que deux monstres s'abreuvent de son sang:

> . . . . Flammivomis horrens Salamandra sagittis,
> Et Leo protendens furiosos duriter ungues . . .

[1]) Voyez Sismondi, *Histoire des Français*, tome XVI.

Elle compte du moins trouver des consolations auprès de sa fille *Université*. „Debout, Université!“ s'écrie l'Amour de la Liberté; „votre mère réclame votre appui et celui du Sénat (c'est à dire du Parlement). Elle est menacée de mort par une *salamandre*, un *lion*, et un *médecin*. — Que faire? Le Sénat n'agit point. — Agir pour le Sénat. — Mais j'ai peur pour ma tête. — Si vous mourez, votre mort sera glorieuse.“ Peu séduite par une telle perspective, *Université* préfère la vie à la gloire. C'en est fait de *Pragmatique*.

Un nouveau personnage entre alors en scène; c'est le *Héraut des Indulgences* (*Praeco Veniarum*): à son langage mythologique, sinon à sa latinité, on devine qu'il a reçu ses instructions du cardinal Bembo:

Este procul, vel Pontificis sententia summi
Vos in tartareas anathemate mittet abyssos.

Un soldat pécheur n'étant pas assez riche pour acheter des indulgences, se décide, pour en gagner, à porter les armes contre les Turcs: car le héraut, tout en vendant ses indulgences, annonce une croisade. La mère de ce soldat a beau s'efforcer de le retenir: toutes les considérations qu'elle fait valoir cèdent à celle du salut. Il semble que l'auteur ait voulu établir un contraste entre la rudesse courageuse de ce fils et la lâcheté raisonneuse de la fille de *Pragmatique*. Un esclave réveille le *Grand Turc*, et lui apprend que l'Europe s'apprête à porter en Orient l'étendard de la croix. Le Turc ne s'émeut pas: il ne croit pas à la croisade, ou du moins à son succès. „Cette fois, dit-il, la Salamandre ne sera pas à l'épreuve du feu.“

. . . . . Salamandra ardebit in igne.

C'est un démenti donné à la légende du blason de François Ier. „J'y vis et je l'éteins.“ Ce qui rassure le *Grand Turc*, c'est la misère de l'Europe. Il n'a pas tort: car il est remplacé sur la scène par *Le Peuple*, qui se plaint de son dénûment, et voit sa ruine sur le point d'être consommée par la croisade: *Eglise* vient se lamenter à son tour sur les vexations de ses pasteurs. Au milieu de leurs doléances, *Eglise* et *Peuple* avisent un personnage tout chamarré d'or: ils courent à lui dans l'espoir qu'il voudra bien les assister. Mais ce personnage est *Abus*, qui, loin de les prendre en pitié, se déclare l'auteur de toutes les exactions dont souffre l'Etat, et se vante de gouverner à sa guise les rois et les

royaumes. „Hélas, s'écrie *Le Peuple,* tant que tu régneras, il n'y aura pas pour moi de liberté. — Tant que tu régneras, dit l'Eglise, je serai toujours opprimée."

Il est vraisemblable que le *Nouveau Monde* et la pièce latine sur l'abolition de la Pragmatique Sanction ne sont pas deux faits isolés. Plusieurs autres pièces de circonstance, soit en français, soit en latin, furent sans doute composées, sinon jouées vers la même époque. Elles sont aujourd'hui perdues ou du moins ignorées. C'est peut-être l'une de ces pièces qu'a fourni à un certain Cl. B. Morisot un épisode de son roman allégorique intitulé *Péruviana* (1644) [1]) sur les démêlés de Richelieu, de Marie de Médicis et de Gaston d'Orléans. Le Ménagiana [2]) en donne une traduction abrégée:

„Il y avait en France une noble et riche veuve nommée *Pragmatique*, qui avait deux filles à marier, toutes deux belles, mais de vertu équivoque. L'aînée s'appelait *Election,* la cadette *Nomination.* Force amoureux les recherchaient en mariage. La mère, embarrassée sur le choix, s'adressa au souverain pontife et et au roi pour savoir ce qu'elle avait a faire. Tous deux, d'un commun accord, lui conseillèrent donner l'ainée à un jeune homme nommé *Grand Bénéfice,* et la cadette à un autre nommé *Petit Bénéfice.* Pragmatique, en cette occasion, suivant le mauvais exemple de plusieurs mères idolâtres de leurs filles, se dépouilla de tous ses biens en faveur des siennes. Les noces se firent solennellement et dans la suite du temps, les mariées donnèrent plusieurs fois des marques de leur fécondité. Elles eurent chacune trois enfants: *Election* eut *Abus, Simonie* et *Impiété. Nomination* eut *Ignorance, Luxe* et *Dissolution. Pragmatique* étant tombée dans l'indigence priait humblement ses gendres de la secourir: ils s'excusaient l'un et l'autre sur leur famille nombreuse et sur la dépense qu'il leur fallait faire pour entretenir leur train..... Pragmatique fut réduite à un autre moyen de pourvoir à sa subsistence. Il y avait alors dans le Royaume deux sortes de bêtes étrangères, l'une nommée *Réserve* et l'autre *Expectative.* Elles avaient jusque là vécu à discrétion et terriblement multiplié, personne dans l'Etat n'osant leur courir sus. *Pragmatique* néan-

---

[1]) Liv. II, ch. 9.

[2]) Tome I, p. 100 et suiv.

moins, comme nécessité n'a point de loi, aima mieux hasarder une irruption sur ces bêtes, toutes sacrées qu'elles étaient, que de se laisser mourir de faim. En ayant donc attaqué quelques-unes, elle s'en trouva fort bien. Ensuite elle se met à les poursuivre ouvertement . . . . . . A son exemple, la *Noblesse* et le *Tiers-Etat* en voulurent tâter. Mais enfin, la chasse étant devenue trop générale, il arriva de ces bêtes comme des loups d'Angleterre: à force d'en prendre, la race s'en perdit, et la pauvre *Pragmatique* retomba dans sa première disette. Le *Pontife* de son côté, ayant appris le carnage qu'on avait fait des animaux qui étaient sous sa protection, dépêcha au *Roi* des Légats pour tirer vengeance de l'injure. Les seigneurs les plus qualifiés, pleins encore du souvenir d'une si douce proie, voulaient persuader au prince de n'entrer, ni près ni loin dans cette affaire. Mais lui, qui avait la Religion à coeur, étant informé des excès où l'affamée *Pragmatique* s'était portée, ordonna que pour punition de son crime elle fut exposée à la fureur d'un cruel *Lion*. Il ne restait qu'à conduire la criminelle au supplice; personne, pas même aucun des bourreaux, ne se présentait pour cela. Le rang que la vieille dame avait autrefois tenu en France la rendait encore vénérable aux yeux du public, et peut-être aurait-elle échappé, faute d'exécuteur, si l'un des Légats, homme barbare, nommé *Concordat*, expressément désigné pour cette fonction, n'eût mené l'infortunée jusqu'à l'arène de l'amphithéâtre. Là elle fut livrée au *Lion* qui, s'étant battu trois fois les flancs de la queue, et ayant autant de fois secoué sa crinière, se jeta sur la triste *Pragmatique*, la déchirant d'abord avec rage, et quittant aussitôt avec mépris un corps maigre et sec, qui n'avait que la peau et les os."

Ménage croyait savoir que ce conte était emprunté d'une ancienne pièce française et comme le *Nouveau Monde* traitait de la Pragmatique, il y vit l'origine de ce conte. Le seul rapport qu'il y ait entre la pièce et le conte de Morisot, c'est l'idée d'avoir personnifié *Pragmatique*, et de lui avoir donné pour filles *Election* et *Nomination*, pour gendres *Bénéfice Grant* et *Bénéfice Petit*. Tout le reste diffère. Peut-être ce conte était-il tiré de quelque pièce postérieure au *Nouveau Monde* et bien plus ingénieuse. L'extrême réserve avec laquelle il est parlé de l'intervention royale dans les malheurs de *Pragmatique*, les torts donnés à Pragmatique et qui semblent justifier le roi, tout cela

ne semble-t-il pas trahir les précautions d'un contemporain intéressé à ne pas trop blesser le pouvoir? La comédie politique ne fleurit pas sans doute sous François Ier comme sous Louis XII; mais il n'est pas prouvé qu'elle ait été supprimée dès les premières années de son règne. François Ier ne fut pas tout d'abord le roi que l'on se représente toujours si absolu dans son pouvoir et si entier dans ses volontés; il réprima les hardiesses dramatiques des *Enfants sans souci*, des *Bazochiens*, des écoliers et des régents, mais tout porte à croire que ses sévérités furent amenées par quelque excès commis sous son propre règne. Si le conte de Morisot n'est qu'une amplification du *Nouveau Monde*, imaginée par un auteur du XVIIe siècle, la pièce latine sur l'abolition de la Pragmatique suffit à prouver que la comédie politique ne s'éteignit pas en France avec Louis XII.

V. Derniers ouvrages de P. Gringoire.

Divers poëmes satiriques. — Mystère de St. Louis — Poésies dévotes de sa vieillesse.

Avec les *Fantaisies de Mère Sotte* nous rentrons dans les ouvrages authentiques, incontestés de P. Gringoire: celui-ci est signé d'un acrostiche sur son nom. En travaillant pour la scène, *Mère Sotte* n'avait rien perdu de son ancien goût pour les poésies satiriques et morales. Les *Fantaisies de Mère Sotte* (1516), les *Menus propos de Mère Sotte* (1521) et le *Testament de Lucifer* (1521) firent diversion aux drames de Gringoire, à ses soties publiées et conservées, comme à ses petites pièces rapidement improvisées et dont il ne reste pas de trace. Les *Fantaisies de Mère Sotte* offrent „plusieurs belles histoires moralisées", suivies de reflexions en vers, et terminées par quelque maxime ou proverbe qui en donne la moralité. Le titre des *Menus propos de Mère Sotte* indique assez qu'il faut s'attendre à un caquetage sans suite, sinon sans but. Après chaque *Menu propos, l'acteur* en débite la moralité. On se demande ce que signifie cet *acteur*: peut-être ce mot est-il simplement synonyme d'auteur, peut-être aussi ces *Menus propos* étaient-ils débités sur les tréteaux des Halles. Tout était bon qui faisait rire, sotie, farce ou simple monologue, comme le *Testament de Lucifer*, ou telle autre bagatelle de Gringoire, la *Coqueluche* par exemple et la *Complainte de trop tard marié*. Nommer le *Testament de Lucifer*, c'est rappeler l'un des cadres les plus ingénieux dans lesquels ait été mise la satire, et l'un des ouvrages les plus originaux de la littérature française,

le *Testament* de Villon. Mais il y a aussi loin de Villon à Gringoire qu'il y a loin de la Farce de *Maître Pathelin* à la triste suite qu'en a été donnée sous le titre de *Testament de Pathelin*. Le *Testament du Diable* vaut du moins beaucoup mieux que celui de l'avocat. Gringoire suppose qu'en 1521, à Nancy, il vit en songe Lucifer au lit de mort, et l'entendit léguer à chacun de ses serviteurs une de ses filles, *Fierté*, *Jactance*, *Luxure*, etc. Tout le sel d'un semblable ouvrage est dans la malice du trait et la vivacité du tour, deux qualités qui font un peu défaut à Gringoire. Il y a sans doute des intentions plaisantes dans quelques-uns des legs de Lucifer. Mais qu'est-ce que des intentions en poésie? on n'y tient compte que du succès.

C'était à Nancy que Gringoire composa cette satire, et il la fit imprimer à la suite des *Menus propos de Mère Sotte*. Qu'était donc venue faire *Mère Sotte* dans la capitale de la Lorraine, si elle n'en était pas originaire? Elle se trouvait auprès d'un prince, et s'apprêtait à troquer son travestissement plébéien contre un costume de cour; peut-être même le changement était-il déjà fait. Dans les derniers ouvrages de Gringoire on ne lit plus le surnom de *Mère Sotte*, mais celui de Vaudemont, qu'il empruntait à l'une des terres de son maître, pour se donner un air d'importance. L'histoire de Gringoire est celle de bien d'autres avant et après lui: ce n'est pas chose rare que de commencer par la satire démocratique, et de finir par la flatterie du courtisan et par la morgue du parvenu. Après avoir, dans sa jeunesse, harcelé de ses épigrammes les gens de cour, Gringoire, devenu mûr, n'eut garde de refuser une place chez un prince. Quelques objections, il l'avoue, lui furent faites par ses amis, sans compter celles que lui firent ses ennemis, et dont il ne parle pas. Il se justifia en disant qu'il venait à la cour uniquement pour l'observer. A fin d'obtenir quelque créance, il affecta d'abord de n'épargner pas plus les courtisans que s'il ne l'était pas devenu lui-même.

> Mes familiers et mes loyaux amis
> M'ont demandé pourquoi me y suis mis,
> Veu que nully ne m'y voulait contraindre.
> Je leur réponds que je m'y suis transmis
> Afin de voir gens en la cour commis,
> Qui savent bien dissimuler et feindre. [1])

---

[1]) *Menus propos de Mère Sotte*, 1521.

L'exemple, on le voit, n'avait pas été perdu pour lui; mais il a beau dissimuler, on voit bien qu'il ne se permet ces hardiesses que pour se donner une contenance. Il a du reste bien soin de ne rien dire de trop, et de faire amende honorable à la cour:

> Je n'ay désir ceste cour despriser,
> Car je m'y voy assez favoriser
> Et bien traiter par grâce libérale.
> Cinq fils de roy ensemble deviser
> J'y voy souvent, et pour auctoriser
> Palais royaux, une princesse affable [1]).

Cette princesse était Renée de Bourbon, femme du duc de Lorraine, dont Gringoire venait d'être nommé héraut d'armes:

> Dont suis hérault à gaiges et prouffits
> Qui sert bon maître ne perd jamais sa peine.

Au surplus, c'est dans les *Menus propos de Mère Sotte* que se trouvent, on peut le dire, les dernières hostilités de Gringoire contre la cour. Il va perdre peu à peu les habitudes de médisance qu'il a prises chez les *Enfants sans souci*, et retourner au genre moral par lequel il avait débuté; il rimera les *Notables enseignements et proverbes par quatrains* (1527), les *Dits et autorités des sages philosophes* (date incertaine); il écrira quelques poésies anodines, capables d'être agréées à la cour, *Epître de Clorinde à Rhéginus* (vers 1530), *Rondeaux singuliers à tout propos* (1527); bientôt même les libéralités de la duchesse aidant, il va se mettre à composer des ouvrages de piété. On cite bien encore comme de lui deux ouvrages satiriques: *Les Contredits de Songe-Creux* (vers 1530) et les *Feintises du Monde qui règne* (1532). Mais on peut être sûr que la cour y est ménagée, et qu'il ne s'y trouve pas de bien violentes accusations contre les nobles et les riches, bien que ce soit là le thème favori des poëtes satiriques. Quelques vers des *Contredits de Songe-Creux* semblent l'expression naïve de tout autres sentiments. Il s'agit de savoir s'il faut préférer la science aux richesses. Voici, sous forme d'apologue, la pensée de Gringoire:

> Sur ce jadis une femme de nom
> Si répondit assez notablement,
> Quand on s'enquit de son intention,
> Si son enfant serait riche ou savant.

---

[1]) *Menus propos de Mère Sotte.*

Elle reprit: le savoir est moult gent.
Mais qui riche est, c'est chose encor plus forte;
Car onc ne vit qu'un riche plein d'argent
Fut attendant un saige homme à la porte.
On voit tousjours les gens saiges requerre
Les riches gens, et non pas au contraire.
Par quoi mon fils, sans de ce plus enquerre,
Riche sera, si riche le puis faire.

Gringoire n'avait pas grand chemin à faire pour passer, comme l'on dit, dans le camp des *satisfaits*. A vrai dire, il n'avait jamais été un homme d'opposition, et n'avait guère attaqué que ce qu'il voyait ou croyait près d'être jeté à terre. Il fut toute sa vie le partisan déclaré du plus fort. Sous Louis XII il maltraitait fort la papauté; mais après le concordat, et sous la domination de Duprat, nous allons le voir, dans le *Mystère de St. Louis*, se tourner du côté du Saint-Siège, et personnifier sous le nom d'*Oultraige* les agents du pouvoir laïque. Le poëte est de sa nature chose mobile; le poëte courtisan surtout est dépourvu de consistance. Ne lui demandez pas compte de ses opinions: il pense comme celui qui le paie. Selon que le roi ou la Ligue l'a pris à sa solde, il crie: *Vive le Roi!* ou *Vive la Ligue!* Et son enthousiasme se mesure aux libéralités qu'il a reçues. Du reste il n'a ni passion ni colère; et s'il y a quelquefois de la malice dans ses satires, on y trouve rarement du fiel.

La contradiction de Gringoire n'étonnera personne, si l'on songe qu'il était payé par Louis XII quand il parlait contre les papes, et que, lorsqu'il parlait en faveur de la Papauté, il était payé par une congrégation religieuse, la *Confrérie de St. Louis*. C'est „à la requeste des maistres et gouverneurs de cette confrérie" qu'il composa la *Vie de Monseigneur Saint Louis, roy de France, par personnages*.

Ce mystère, qui est encore manuscrit [1]), mais dont M. On. Le Roy a donné une substantielle analyse dans ses *Etudes sur les Mystères* est l'un des derniers exemples de ce genre. Composé une vingtaine d'années avant les tragédies de Jodelle, il offre un curieux point de comparaison avec la *Cléopatre* et la *Didon* du poëte de la Pleïade. Quel contraste! Quelle diversité de goût et de procédés dramatiques! Ce n'est pas là, il s'en faut bien, une tragédie à la Sénèque, avec cinq actes vides d'inci-

[1]) Bibliothèque impériale mss., fol. 2191.

dents et remplis par des monologues ou d'interminables dialogues. C'est un *drame* dans le sens moderne du mot. Qu'on n'y cherche aucune des idées de temps, de lieu, ni même d'action. Il n'y a d'autre unité que la peinture des qualités et le récit des actions du héros. Le titre nous en avertit, c'est la *Vie de St. Louis* que l'auteur veut représenter, sa vie tout entière, depuis sa naissance ou peut s'en faut jusqu'à sa mort; et comme cette vie a plusieurs époques, le drame se subdivise en neuf parties.

Mais il contient bien d'autres choses que les actions de St. Louis: elles se perdent dans la multiplicité des épisodes, et la figure du saint roi ne tranche pas assez au milieu de tous les personnages réels ou fictifs qui encombrent la scène. L'allégorie joue un grand rôle dans ce drame, et l'on y voit des personnages tels que *Bon conseil*, *Chevalerie*, *Populaire*, *Oultraige*, *Eglise*. Les miracles y abondent et quels miracles! Ce ne sont pas seulement des lépreux guéris par St. Louis; c'est un ours, conduit par des bateleurs, qui tombe mort devant une croix qu'il vient de souiller; ce sont deux Turcs, *Brandiffer* et *Billonard* (quels noms!) qui veulent lever l'épée sur la même croix, et dont l'un a le bras desséché, dont l'autre est frappé de mort. La pièce de Gringoire offre tous les caractères du genre dramatique qui a fleuri pendant le moyen-âge, et qui devait disparaître en France pour s'y renouveler plus tard avec quelques changements: un sujet étendu, où l'histoire est tour à tour servilement suivie, et dénaturée par des inventions sans vraisemblance, des personnages nombreux, dont plusieurs sont allégoriques, une foule d'incidents et d'épisodes dont un grand nombre sont des hors-d'oeuvre, des miracles fréquents et toujours bien accueillis d'un naïf auditoire. Pour en donner une idée, il suffira d'une rapide analyse et de quelques citations: l'analyse montrera que les principales scènes sont précisément des situations épisodiques, et l'on verra par les citations que la langue de Gringoire n'avait pas la maturité nécessaire au drame, et que le métre sautillant dont il se servait, peut-être plus propre à l'action que le solennel alexandrin, n'en avait à coup sûr ni l'éclat ni la vigueur.

Louis VIII vient de mourir; la régente, Blanche de Castille, confie le jeune roi aux soins d'un frère prêcheur. Le choix d'un tel gouverneur déplaisant au comte de Champagne, au comte de la Marche et au duc de Bretagne, ces trois seigneurs déclarent à la reine qu'au lieu de faire élever son fils si dévotement, elle ferait mieux de lui donner une éducation militaire:

Le Duc de Bretagne: Vous le faictes entretenir
Par un tas de frères prescheurs
Bigots, ses maîtres et recteurs,
Cela certes ne nous peut plaire.
Le Comte de la Marche: En voulez-vous un moine faire
Qui presche d'Eglise en Eglise?
Quelque chose qu'on en devise,
Cela nous desplait, somme toute.
Le Comte de Champagne: Un prince doit aimer la jouste,
Estre large et habandonné:
Pour ce cas est roi ordonné
Et en triomphal estat mis.

Leurs remontrances sont vaines auprès d'une femme aussi pieuse que Blanche. Elle se contente de répondre:

Il faut craindre Dieu, mes amys.

Et elle les quitte pour aller voir son fils:

Je ne saurais être à mon aise
La journée, que je ne voy Loys
Mon fils. A le voir m'esjoys.

Ce n'est pas là sans doute le beau vers d'*Andromaque*:

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Mais l'idée est la même, et c'est un honneur pour Gringoire de s'être rencontré avec Racine dans la peinture de l'amour maternel. Il peint encore avec assez de fidélité, mais non sans quelque exagération dans les termes, la mère chrétienne, plus jalouse du salut de l'âme pour son fils que de sa vie:

Mon amy, mon cher fils Loys,
Plus aimer je ne te scaurois
Que je ne fais: mais mieux aimerois,
Mon fils, posé que tu soies roy,
A te voir mourir devant moi
Que te voir un péché comettre.

Le frère prêcheur continue à inspirer à son élève le goût des vertus chrétiennes, surtout l'amour des pauvres. Grand est l'ébahissement des nobles seigneurs, lorsque, rentrant au palais, ils voient leur futur roi assis côté à côté avec des pauvres et des malades, embrassant des lépreux qu'il a guéris et qu'il appelle ses frères. Ils le trouvent trop saint homme pour faire un roi de France:

Peut-estre Dieu tant le prise
Qu'il veut qu'il vive en continence

Sans avoir la prééminence
Sur les François ne seigneurie.

Bientôt on vient apprendre leur révolte au jeune prince qui, aussi brave que pieux, s'écrie aussitôt:

Dieu saura bien m'en délivrer.
Hommes font guerre, il est notoire;
Mais Dieu seul donne la victoire.
Ses servants au besoin ne laisse...

Encore une rencontre avec Racine:

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Louis continue:

Je suis tout prest de vous défendre
Encontre tous, je le dis franc.

Avant d'aller châtier les rebelles, il s'assure le concours de *Chevalerie*, de *Bon conseil* et de *Populaire*; puis il prend congé de sa mère, et part, suivi de *Bon conseil* et de *Chevalerie*. Le Comte de Champagne, assiégé dans son château, vient se rendre au roi qui l'embrasse et lui pardonne. Le Comte de la Marche et le duc de Bretagne font aussi leur soumission, mais cette soumission est une feinte et cache une trahison. *Bon conseil* met le roi en sureté dans la citadelle de Montléry; il va instruire Blanche des dangers qu'a courus le roi; il la console et l'encourage. *Populaire* promet de marcher au secours du roi, et *Bon conseil* est préposé à tout „cet appareil". Ils ramènent le roi dans sa capitale. „Venez", dit *Populaire* à Louis,

Venez-vous hardiment esbattre
A Paris: c'est vostre cité
Qui a tousjours d'antiquité
Entretenus les roys de France....

Le roi vient à peine d'échapper au piège tendu par deux seigneurs rebelles, que l'empereur Frédéric II lui prépare un péril du même genre. L'empereur, en querelle avec le pape, et craignant que le roi de France ne prenne la défense du Saint-Siège, fait prier Louis de se rendre à un lieu que lui-même indique. Heureusement *Bon conseil* reconnait dans l'envoyé de Frédéric le perfide *Oultraige*, et devine que l'empereur veut s'emparer de la personne du roi. Il conseille à son maître de ne venir au rendez-vous qu'accompagné de *Chevalerie*, et déjoue ainsi les desseins de Frédéric, qui tourne sa méchanceté contre *Eglise* et envoie pour la dépouiller *Oultraige*:

Oultraige: . . . . . . Qu'on s'appareille
Tost du décyme à me bailler.
Eglise: Quoy! me voulez-vous travailler
Maintenant!
Oultraige: Paix! vieille bigote.
Baillez le moy, que ne vous oste
Tous vos biens à peu de langaige!
Garde-toi bien de delayer,
Aultrement tu auras des coups....
Eglise: Hélas! Pensez-vous point l'offense
Que comettez, gens exécrables,
Quand vous touchez par violence
Sur dévotes gens vénérables?
Oultraige: Et ça, ça, de par tous les diables,
Sancte sanctorum meritis
J'emporterai ceci gratis,
Puis on pensera du surplus,
L'empereur l'a ainsi conclus.

Et *Bon conseil* de s'écrier:

Parbleu! l'empereur est bien lasche!

Nous ne prétendons ni contester ni soutenir le jugement de *Bon conseil*. Mais, il faut l'avouer, c'est une étrange manière de rapetisser la querelle de Frédéric II et d'Innocent IV, de l'Empire et de l'Eglise, de l'Allemagne et de l'Italie, que de la réduire à une question d'impots levés à tort ou à raison sur les biens ecclésiastiques. Et pourtant il y avait en jeu d'un côté et de l'autre à peu près les mêmes intérêts que sous Louis XII et sous Jules II. Mais Gringoire avait ses raisons pour en juger autrement.

Revenons à sa pièce. Louis tombe gravement malade, et promet de prendre la croix s'il recouvre la santé: dès qu'il est guéri, il remet la régence à sa mère, et part après avoir reçu la croix à Cluny des mains du pape; il est suivi des seigneurs les plus turbulents, qu'il a forcés à se croiser avec lui, et de quelques prélats que le pontife autorise à visiter la Terre sainte. La nouvelle de l'arrivée du saint roi fait battre de joie et d'espérance le coeur de tous les chrétiens captifs chez les Turcs. On est étonné de trouver chez leurs maîtres un esprit de tolérance qui ne s'accorde pas avec les maximes du Coran et qui n'est pas du XIIIe, mais bien du XVIe siècle. Comme deux Turcs, que nous connaissons déjà, Brandiffer et Billonart, s'approchent

d'une croix élevée par quelques captifs, et que le premier s'en irrite, son compagnon le raisonne et lui dit:

Un chascun de ses dieux ordonne
Comme il lui plait; n'en parlons plus.

Mais qu'on ne s'y trompe pas: cette tolérance, dans l'esprit de l'auteur et de la *Confrérie* pour laquelle il écrit, est plus coupable que le fanatisme de l'autre musulman: dans la scène suivante, on voit Billonart, qui a voulu frapper la croix, comme Brandiffer, tomber raide mort, tandis que son camarade en est quitte pour avoir le bras desséché et qu'il lui est donné de se convertir.

Vient ensuite la captivité du roi; les amiraux turcs lui imposent, pour sa délivrance, de dures conditions; mais ces conditions paraissent encore trop douces à l'impie *Oultraige*, qu'on ne sera pas étonné de trouver dans le camp des Turcs, et plus acharné qu'eux-mêmes contre le saint roi. Aux insultes et aux menaces d'*Oultraige* Louis répond:

De mon corps, tu le peulx occire.
Mais l'ame, qui est immortelle,
Ne sera mise en ta tutelle.

La courageuse fermeté du roi frappe d'admiration un des amiraux turcs, qui, faisant honneur de tels sentiments à la Chevalerie, veut en recevoir de sa main l'investiture. Alors le roi:

Volontiers l'auras,
Pourvu que tu te baptiseras.
. . . . Soies chrétien
Je te donnerai plus de bien
En mon royaume que tu n'as.
L'Amiral: Par Mahomet! Je ne veuil pas
Etre chrétien.
Louis: De par moy
Ne seras donc point, par ma foy,
Faict chevalier.

Mis en liberté, Louis fait un pélerinage aux lieux saints, et se plait à contempler avec les prélats chacun des endroits marqués par le passage du Sauveur. Bientôt il est rappelé en France par les mauvaises nouvelles qu'il reçoit de son royaume: sa mère est morte, les Anglais ont envahi la Normandie, les Pastoureaux ont exercé partout de cruels ravages. Ici l'auteur nous présente avec assez de fidélité les hauts faits judiciaires d'un homme que Joinville a signalé „pour sa bonne et raide justice“. C'est le

grand prévôt de Paris, Estienne Boysleau, l'auteur du *Livre des métiers*, et l'un des ancêtres de Nicolas Boileau, ce grand prévôt de la littérature, connu lui aussi par l'impitoyable rigueur de ses arrêts. La justice d'Estienne Boysleau est expéditive et n'épargne pas les ribauds. On ferait peut-être aujourd'hui des objections sur sa promptitude, mais *Populaire* y applaudit, ravi qu'il est de se voir ainsi débarassé des voleurs.

Parmi les exemples de sa rigueur que présente Gringoire, il en est un qui fournit au poëte un épisode intéressant, mais qui, à lui seul, forme comme une pièce dans la pièce, une *Moralité* dans le *Mystère*. Il s'agit d'un mauvais sujet de fils qui a été gâté par sa mère, et qui se livre à tous les excès. Sa mère s'efforce, mais trop tard, de le ramener à la raison. A ses reproches il ne répond que par des impertinences.

> Paix, paix! Vous n'y entendez rien.
> Voulez-vous que bigot je soie,
> Et que le monde point ne voie.
> Pardieu! vous me la baillez belle!
> — Tu as jà la part de ton père
> Mangé . . . . . .
> Tu hantes ruffiens et paillars,
> Pippeurs et joueurs de hazars,
> Où il n'y a sens ne raison.
> Je t'ai racheté de prison
> Par plusieurs fois . . . . .
> Si tu es repris de justice
> Je mourrai de deuil, par mon âme . . . .
> — Eh! le prévost est mon parrain,
> Cela me met hors de soucy.

Tu devrais bien l'imiter, ton parrain, dit la mère:

> Taisez-vous, vous avez beau braire
> Je ferai comme je l'entens.

A bout de patience, la pauvre mère va se plaindre au prévôt qui comme elle l'espère,

> Le corrigera de parole.

Car elle ne se sent pas assez de fermeté pour morigéner cet enfant:

> Je l'aime tant que j'en suis folle!

Estienne Boysleau la reçoit rudement, et l'accuse d'avoir elle-même perdu son fils par sa faiblesse: il promet, quant à lui, de corriger le drôle à la première occasion. L'occasion ne tarde pas à se présenter. L'enfant prodigue vient demander de l'ar-

gent à sa mère. — „Je n'en ai pas, lui dit-elle. — Empruntez". Elle l'envoie faire lui-même à son parrain l'emprunt dont il a besoin. Il demande dix écus au prévôt, qui désire connaître quel sera l'emploi de cet argent:

> Menez-vous quelque marchandise?
> — Nenny. C'est pour passer le temps.
> — A ce que je voy et entends,
> Vous estes un mauvais garçon....
> — Je ne m'en scaurais tenir.

L'imprudent, qui croit encore parler à sa mère, expose librement sa manière de voir: „à chacun son gout; je ne saurais changer", etc.

> Vous ne sauriez? ah! non, non!
> Je vous promets que si ferez.

Et, sans autre forme de procès, il le fait pendre. Inutile de dire que le poëte, qui se soucie peu des préceptes d'Horace, et qui représenterait volontiers Médée égorgeant ses enfants devant le peuple, a soin de donner aux spectateurs le divertissement d'une exécution simulée.

Gringoire ne craint pas plus de faire jouer le couperet que la potence. On le voit bientôt après, dans un épisode non moins émouvant, représenter trois enfants égorgés pour avoir, en se jouant, tiré quelques flèches contre un lapin sur les terres de Sire de Coucy. C'est un tableau assez pathétique dans sa naïveté que celui de leurs derniers moments. L'un s'écrie:

> Mourir fault, sans nul contrediz.
> Je prie Dieu qu'en son paradis
> Aujourd'hui le voyons tous trois....
> *Le deuxième*: En Jésus Christ me reconforte,
> En lui seul est mon espoir...
> Hélas! Hélas! nostre plaisance
> Est montée en deuil et courroux.
> *Le troisième*: Ah! beau cousin, que ferons-nous?
> Mourir nous fault cruellement.
> *Le deuxième*: .... Hélas! que diront
> Nos nobles parents, quand scauront
> Nostre mort très dure et amère!
> *Le troisième*: .... Je plains mon père.
> *Le deuxième*: Et moi, ma mère.

Ensuite on entend le bourreau et son valet rire entre eux comme les fossoyeurs de Shakespeare:

> Le voilà dépesché soudain
> L'aultre! — Je le tiens par la main
> Tout ainsi comme une épousée.
> Il est tendre comme rosée
> Le jeune enfant. — Tais-toy, tais toy.

Et comme le monstre a peur de s'attendrir, il s'empresse d'achever son ouvrage.

L'atrocité de ce triple assassinat semble annoncer qu'il y aura un autre supplice; il n'en est rien, et quelque avide qu'il fût de tels spectacles, le public de Gringoire n'a pu espérer un instant être témoin du chatiment encouru par le coupable. La justice d'Est. Boysleau pouvait atteindre les voleurs, quand c'étaient de petites gens, mais non les assassins, s'ils étaient gentilshommes. Le roi parle bien de faire pendre le sire de Coucy, mais il se borne à des menaces, et bientôt sa mort est pleurée d'*Eglise*, de *Bon conseil* et de *Populaire*.

Après avoir parcouru le *Mystère de St. Louis*, il est intéressant de lire le *Louis IX* de M. Lemercier et celui de M. Ancelot. Au lieu du drame naïf d'un poëte du XVI[e] siècle, on a devant les yeux d'ingénieux imitateurs de Racine; et l'on se demande si la naïveté du premier n'est pas plus satisfaisante pour l'esprit que l'artifice élégant des deux autres. Sans doute, comme peinture du XIII[e] siècle, la pièce de Gringoire n'est pas irréprochable, mais sans y prendre garde, et parce qu'il vit au milieu des souvenirs encore présents du moyen-âge, dont il parle presque la langue, il se trouve dans des conditions assez favorables pour observer la vérité historique. Ce qui choque le plus dans son drame, c'est la présence des personnages allégoriques: ils occupent une place qu'eussent remplie avec avantage des figures vivantes et vraies, comme celles du bon sénéchal de Champagne, le sire de Joinville. En revanche, on ne saurait nier que Gringoire n'ait tracé des portraits assez fidèles, par exemple cet Est. Boysleau, le type des grands prévôts pour l'énergie et la rudesse, ce comte de Champagne, d'abord seigneur remuant, puis serviteur dévoué du roi, l'Histoire ajoute: de la reine-mère; cette Blanche de Castille, mère tendre, mais avant tout femme chrétienne et fort avancée dans la dévotion; enfin ce Louis, qui est à la fois un saint et un roi, pieux comme un ermite, et brave comme un chevalier. Le désordre, la confusion répandue dans tout le drame est en quelque sorte une image de

la vie du moyen-âge, où la royauté, encore mal assise, était sans cesse en contact avec *Populaire* et *Chevalerie*, au lieu de tenir à distance l'un pour le maintien de sa majesté, l'autre dans l'intérêt de sa suprématie. C'est surtout dans les sujets tirés de cette époque que se fait sentir le vide de la scène classique, qui isole les rois par une sorte de cérémonial plus inflexible que celui des chambellans. L'imagination se représente sans difficulté Auguste presque seul dans son palais, ou s'entretenant avec un petit nombre de conseillers. Mais Louis IX, ou tel autre roi féodal, on se le figure entouré d'un nombreux cortège de barons et de chevaliers, et non pas accompagné d'un ou de deux *confidents*. Ce n'est pas à la tragédie de M. Ancelot ni à celle de M. Lemercier qu'on reprochera la multiplicité des personnages ou des incidents, ni les infractions à la règle des unités. Mais on leur a fait des reproches bien plus graves. On a trouvé qu'elles étaient dépourvues d'action, et l'on a dit de la première que c'était „un sermon en cinq points“. De tels défauts ne sauraient être rachetés par de beaux vers, car de beaux vers ne suffisent pas pour faire une bonne pièce.

La date du *Mystère de St. Louis* n'est nulle part explicitement indiquée: il est certain du moins qu'il n'a été composé ni dans la jeunesse de Gringoire ni sous le règne de Louis XII, mais bien dans la dernière partie de la vie de l'auteur. Nous croirions volontiers qu'il l'a été de 1524 à 1527: c'est en 1524 que Gringoire commence ses publications religieuses, et c'est en 1527 que Duprat devient cardinal. Or il nous semble que *Bon conseil*, ce serviteur si dévoué et si habile du roi, en même temps qu'il est une personnification du Parlement

(Bon conseil fait régner Justice)

pourrait bien représenter surtout le chef du Parlement, le chevalier Duprat. Le beau rôle que joue Bon conseil dans cette pièce, est comme un remercîment à l'adresse du Parlement qui avait ouvert à la *Confrérie de St. Louis* la grand' salle du Palais, et permis ainsi à Gringoire de représenter son oeuvre sur la grande table de marbre, absolument comme s'il eut été Bazochien[1]).

M. O. Le Roy voit dans le *Mystère de St. Louis* une oeuvre de conversion et dans l'épisode du mauvais fils une satire des *Enfants sans souci*. Si cette dernière supposition est vraie, la

---

[1]) M. Fabre, dans ses intéressantes *Etudes sur les clercs de la Bazoche* a prétendu que P. Gringoire avait été Bazochien. Cela n'est nullement prouvé; le contraire paraît plus vraisemblable.

conduite de Gringoire n'est pas charitable: on ne jette pas la pierre à d'anciens camarades, alors qu'on les quitte. De plus la satire serait exagérée: les *Repues Franches* attribuées à Villon nous montrent sans doute quelques „galants sans souci" se permettant des espiégleries qui peuvent mener à la potence; mais tous n'agissaient pas de même, et la vie de Gringoire en est la preuve. Pour ce qui est de sa conversion, il faut s'entendre. On aurait tort de croire que, dans sa jeunesse, même au temps de ses soties contre la Papauté, Gringoire ait été ce qu'on appellerait aujourd'hui un esprit fort: cela n'était guère de son temps. Gringoire avait été *libertin* par humeur, non par système; ses penchants, ses relations l'avaient éloigné de tout ce qui était règle et abstinence, mais ses épigrammes, en attaquant le pape ou les hommes d'église, n'avaient jamais atteint des croyances que nul n'avait encore entrepris de renverser. Villon lui-même, dans sa vie de désordre, était resté attaché à la religion de sa mère, et, au milieu de ses ordures on est étonné de rencontrer souvent la pensée de Dieu et le nom du Christ; on a même de lui une *Ballade à la vierge.* Gringoire, sur ses vieux jours, n'avait pas eu à régler son esprit, mais seulement sa conduite. Il avait pu sans effort se plier à la dévotion de la duchesse de Lorraine; c'est ainsi qu'on le voit persifler la Réforme naissante dans le *Blazon* (c'est à dire le jargon) *des Hérétiques* (1524), écrire les *Heures de Notre Dame* (1525) et les soumettre à la révision

> De doctes clercs, prudents, lettrés et saiges,
> Mieux entendant le spirituel sens
> Qu'il ne faisait . . .

C'est ainsi qu'il consacra le peu qui lui restait de verve poétique à des oeuvres d'édification, comme les *Chants Royaulx figurés moralement sur les mystères miraculeux de nostre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ* avec plusieurs *Dévotes oraisons et Rondeaux contemplatifs* (1527); la *Paraphrase et dévote exposition sur les sept très précieux et notables psaumes du royal prophète David* (1541), la *Quenouille spirituelle*, traduite du latin de Jehan de Lacu, chanoine de Lille, etc.

Ainsi, après avoir été le poëte des *Enfants sans souci*, Gringoire finit par être le poëte des *Confréries* pieuses; d'un côté comme de l'autre il a marqué sa trace par des oeuvres estimables pour leur temps, curieuses pour le nôtre. Cependant ses poëmes moraux, ses satires, et encore plus ses poësies dévotes,

le laisseraient confondu dans la foule des poëtes de la fin du XVe siècle; il mérite d'en être tiré comme poëte dramatique. Ses *Soties* et ses *Moralités* offrent des types assez piquants d'un genre littéraire qui ne doit pas avoir en France de bien longues ni de bien brillantes destinées, la *Comédie politique.* Son *Mystère* est digne de figurer à côté de ceux des frères Gresban; il a même sur le *Mystère de la passion* et sur celui des *Actes des Apôtres* l'avantage de ne pas défigurer les livres saints, et d'être, avec un mystère de la fin du XVe siècle sur Jeanne d'Arc et le siège d'Orléans, un des premiers essais dramatiques entrepris sur l'histoire nationale.

Paris. A. Chassang.

Zu Rabelais.

Den Freunden Rabelais' ist jener ergötzliche Schwank wohl bekannt, wie ein Teufel im Lande der Papefigues erst von einem Bauer und dann von dessen Frau angeführt wird. (La vie de Gargantua et de Pantagruel livr. IV, chap. 45—47), — ein Schwank, den bekanntlich Lafontaine in seinem „diable de Papefiguiere" zum Theil mit wörtlicher Benutzung Rabelais' nacherzählt hat.

Mit dem ersten Theile des Schwankes stimmen mehr oder weniger genau deutsche, dänische und ehstnische Märchen, die in dem 3ten Bande der Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm, 3. Aufl., S. 259 f. verglichen sind und zu denen man noch die Erzählung von Till Eulenspiegel und den Schöffen zu Dahnen in der Eifel, die von Schmitz in den Sitten und Sagen, Liedern, Sprichwörtern und Räthseln des Eifler Volkes II, 142 f., mitgetheilt ist, fügen kann. Der zweite Theil des Schwankes aber, dafs nämlich der Teufel mit dem Bauer sich kratzen will, aber durch die List der Bäuerin abgeschreckt wird, findet sich nur in dem Märchen bei Müllenhoff, Sagen, Märchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg S. 278, und zwar in andrer, nicht in obscöner Weise wie bei Rabelais. Die Bäuerin zeigt nämlich in jenem Märchen dem Teufel einen grofsen Rifs in ihrem eichenen Tische, den ihr Mann mit dem Nagel seines kleinen Fingers gemacht habe. Auf die Frage aber, wo er jetzt sei, sagt sie, dafs er sich beim Schmiede die Nägel schärfen lasse. Ebenso soll bei Rabelais jener freilich ganz andre Riss auch vom Bauer mit dem kleinen Finger gemacht sein

und die Bäuerin versichert dem Teufel: „Encores est il allé chez le maréschal, soy faire aiguiser appoincter les griphes.“

Dafs aber Rabelais die allerdings nicht so anständige Art, wie seine Bäuerin den Teufel täuscht, nicht etwa in seiner muthwilligen Laune selbst erfunden, sondern dafs er sie — wie den ganzen Schwank überhaupt — dem Volksmunde oder einer bis jetzt nicht bekannten literärischen Quelle entnommen hat, geht aus einer alten indischen Erzählung hervor, die H. Brockhaus soeben aus dem 6ten Buche der Sammlung des Somadeva in den Berichten über die Verhandlungen der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig, philologisch-historische Classe, 1860, S. 120 f. mitgetheilt hat. Somadeva erzählt von einem armen Brahmanen, der sich beim Holzhauen am Beine verwundet hat. Die Wunde will nicht heilen, und ein Bekannter räth dem Leidenden, sich einen Pisâtscha (eine Art Dämonen) zu gewinnen, der ihm die Wunde heilen werde. Der Brahmane gewinnt sich den Pisâtscha und wird von ihm bald geheilt. Kaum aber ist dies geschehen, so verlangt der Dämon ihm eine zweite solche Wunde zum heilen binnen sieben Tagen zu verschaffen; wo nicht, so droht er den Brahmanen umzubringen. Der Brahmane ist tief betrübt. Als aber seine Tochter, die bereits Wittwe ist, den Grund seines Kummers erfährt, sagt sie: „Ich will den Dämon schon täuschen; gehe nur zu ihm hin und sage ihm, er solle die Wunde deiner Tochter heilen“. Der Brahmane thut dies und bringt den Dämon zu seiner Tochter, die ihn bei Seite führt und ihm das zeigt, was die Bäuerin bei Rabelais dem Teufel zeigt, und zu ihm sagt: „O Lieber, heile mir diese Wunde!“ Der dumme Dämon wendet alle möglichen Salben an, aber der Riss will nicht heilen. Nach mehreren Tagen verdriefslich, dafs immer noch keine Heilung erfolgt, stellt er eine genaue Untersuchung an und findet zu seinem Schrecken unter dem einen Riss noch einen zweiten. Da ruft er aus: „Was? die eine Wunde ist noch nicht geheilt, und schon ist eine zweite da! mit Recht sagt das Sprichwort: je unnützer, desto mehr“. Hierauf läuft er eilig fort; der Brahmane aber lebt von da gesund und in Freuden.

Die Aehnlichkeit beider Erzählungen ist so grofs, dafs wir, auch ohne die Mittelglieder der Tradition bis jetzt weiter nachweisen zu können, auch hier Indien als das Geburtsland der abendländischen Erzählung betrachten dürfen.

Weimar, December 1860. Reinhold Köhler.

Kritische Anzeigen.

Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur von *Ferdinand Wolf.* Berlin, A. Asher u. Comp. 1859. gr. 8.

Referent glaubt mit Sicherheit auf die Beistimmung aller Fachgenossen rechnen zu dürfen, wenn er die Vermuthung ausspricht, dafs durch das Erscheinen des in der Ueberschrift genannten Werkes einem von ihnen allen längst im Stillen gehegten Wunsche Erfüllung gegeben worden ist. Denn was der um die Geschichte der romanischen Literaturen überhaupt und um die der pyrenäischen Halbinsel insbesondere so sehr verdiente Verfasser hier unter dem Titel „Studien" der gelehrten Welt übergibt, das sind jene Aufsätze, an deren leitender Hand nicht nur die jüngere Generation der deutschen Literaturhistoriker *ihre* Studien über die wichtigsten und schwierigsten Theile dieses Gebietes zu machen gewohnt gewesen ist, sondern die auch von den Spaniern selbst als Epoche machend für die Behandlung ihrer Literaturgeschichte und für die Durchforschung der dunkelsten Perioden und Zweige derselben anerkannt worden sind. Bekanntlich erschienen diese Aufsätze ursprünglich alle in der Form von Recensionen und kritischen Anzeigen hervorragender literarhistorischer Erscheinungen in verschiedenen gelehrten Zeitschriften. Sie aus diesen gesammelt und in bequemer Form zugänglich gemacht zu sehen, wäre allein schon des Dankes eines jeden Freundes der Wissenschaft werth gewesen. Sie erscheinen nun hier in doppelt werthvoller Gestalt, nämlich vom Verfasser nach dem jetzigen Standpunkte der Wissenschaft und seinen eigenen fortgesetzten Studien überarbeitet und erweitert und zwar, wie er selbst sagt, „so, als habe er sie jetzt erst zu schreiben unternommen". Es bedarf nur eines flüchtigen Ueberblickes über die Fortschritte, welche durch Entdeckung neuen Materials, Eröffnung früher unzugänglicher Quellen, Aufstellung neuer Systeme, besonders aber durch die erst der neueren Zeit angehörige Umwälzung in der Behandlung der Literaturgeschichte, nicht nur im Gebiete der spanischen, sondern auch in dem in seinen einzelnen Theilen so innig zusammenhängenden Gesammtgebiete der romanischen Literaturen seit einem Vierteljahrhundert gemacht worden sind, um zu begreifen, zu wie zahlreichen Veränderungen, Zusätzen, Umgestaltungen u. s. w. der Verf. Anlafs finden

mufste und wie grofs daher die Wertherhöhung ist, welche diese schon in ihrer früheren Gestalt so hoch schätzbaren Abhandlungen in dieser Neubearbeitung haben erfahren müssen. Man darf sagen, dafs sie fast ohne Ausnahme hier in ganz neuer Gestalt erscheinen, aus welcher die ursprüngliche Form von Recensionen, die ja überhaupt von Anfang an eigentlich nur das Gewand war, in welches der Verf. die Resultate seiner eigenen selbständigen Forschungen kleidete, eben nur noch hindurchschimmert. Gewähren sie nun in dieser Neugestalt durch die Fülle von neuem Stoff, welchen der Verf. zu verarbeiten gefunden hat, dem Leser einerseits ein hoch erfreuliches Bild von den Fortschritten der Wissenschaft auch auf diesem Gebiete, so bezeugen sie auch andererseits den schönen Triumph des Verf., keine einzige seiner bei der ersten Abfassung auf Grund weit beschränkteren Materials, aber mit seinem allbekannten feinen kritischen Takte aufgestellten Ansichten durch die seitherigen Forschungen erschüttert, vielmehr die wichtigsten und am tiefsten eingreifenden derselben durch eben diese Forschungen aufs entschiedenste bestätigt zu sehen. Er hat daher zwar vielfach Gelegenheit zu neuer Begründung des früher Ausgesprochenen, nirgends aber zum Widerruf in irgend einem wesentlichen Punkte gefunden.

Die Zahl der Aufsätze beträgt im Ganzen *sieben*, von welchen die vier ersten, nämlich: die Recension der spanischen Uebersetzung von Bouterwek's Geschichte der spanischen Literatur, die von Gatien-Arnoult's Monuments de la littérature romane, der Artikel über Juan de la Encina aus Ersch-Gruber's Encyclopädie und der über die Celestina unter dem gemeinschaftlichen Titel „Zur Geschichte der spanischen Literatur im Mittelalter" zusammengefafst sind. Die fünfte ist die berühmte Abhandlung: Ueber die Romanzenpoesie der Spanier, die sechste die an Schack's Werk anknüpfende: Zur Geschichte des spanischen Dramas; die siebente endlich führt den Titel: Zur Geschichte der portugiesischen Literatur im Mittelalter, und knüpft an das bekannte Buch Bellermann's an.

Der Verf. hat, wie man sieht, die Aufsätze so geordnet, dafs sie in einem pragmatischen Zusammenhange mit einander stehen, und in dieser Reihenfolge lassen sich wenigstens die sechs ersten als ein zusammenhängendes Ganze betrachten, welches den weitaus wichtigsten, das richtige Verständnifs der *ganzen* spanischen Literatur nothwendig bedingenden Theil derselben, so zu sagen das Herz und die beiden grofsen Schlagadern des literarischen Körpers, bis in seine kleinsten Fasern vor uns zergliedert.

Versuchen wir in einer gedrängten Uebersicht über den reichen Inhalt des Buches an der Hand des Verf. jenem Lebensfaden zu folgen.

Die erste Abhandlung, welcher die spanische Uebersetzung des Bouterwek'schen Werkes von Gomez de la Cortina und Hugalde y Mollinedo zum Grunde liegt, erschien bekanntlich zuerst in den Wiener Jahrbüchern vom Jahre 1831—1832, also vor nunmehr beinahe 30 Jahren und hat daher hier selbstverständlich die durchgreifendste Umgestaltung erfahren. Aufserdem hat der Verf., um Wiederholungen zu vermeiden, seine Besprechung von „Clarus' Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter" (aus dem Jahre 1850) damit verschmolzen. Von der Cortina-Mollinedo-schen Uebersetzung Bouterwek's erschien bekanntlich ihrer Zeit nur der erste Band, welcher das erste, die spanische Literatur bis zu Ende des Mittelalters herabführende Buch des Originals enthielt, und die Uebersetzer hatten ihrer Arbeit eine Anzahl für die damalige Zeit sehr schätzbarer Anmerkungen und Zusätze beigefügt. Gerade dieses erste Buch Bouterwek's war eben weitaus das schwächste seines ganzen Werkes. Denn abgesehen von dem vergleichsweise noch sehr dürftigen Material, welches ihm zu Gebote stand, war auch sein und seiner ganzen Zeit Standpunkt bei der Behandlung der Literaturgeschichte ein solcher, wie er eine einigermafsen befriedigende Darstellung gerade *dieser* Periode der spanischen Literatur absolut unmöglich machte. Er hatte daher nicht nur die Prosa, namentlich die reiche historische Literatur überaus oberflächlich behandelt, sondern war auch ganz aufser Stande gewesen, die ältesten Denkmäler der Dichtkunst nur einmal unbefangen, geschweige denn nach ihrer vollen literarhistorischen Bedeutung zu beurtheilen. Seine schiefen Ansichten von dem Poema del Cid und dem Poema de Alejandro allein beweisen dies zur Genüge. Die (44) Anmerkungen und Zusätze seiner spanischen Uebersetzer waren vorzugsweise den klaffendsten seiner Lücken und den gröbsten seiner Irrthümer gewidmet. Seine Darstellung des Entwicklungsganges jedoch, seine Aufstellung der Perioden, seine Urtheile über die einzelnen Erscheinungen behandelten sie mit einem, ihrer Bescheidenheit zu aller Ehre gereichenden, für die Sache selbst aber nur nachtheiligen Respect. W.'s Kritik ihrer Arbeit in den Wiener Jahrbüchern brachte derselben nicht nur durch weitere Zusätze eine Fülle von neuem Material zu, sondern berichtigte auch die Darstellung im Ganzen wie im Einzelnen so bedeutend, dafs von da an in allen wissen-

schaftlichen Fragen bezüglich dieser Periode nicht mehr Bouterwek's und seiner spanischen Uebersetzer, sondern ihres Recensenten in den Wiener Jahrbüchern gedacht wurde, und jeder Freund der Wissenschaft es schmerzlich bedauerte, dafs derselbe damals den zweiten Abschnitt seiner Arbeit, welcher die Literatur des 15. Jahrh. behandeln sollte, schuldig blieb. Diesen höchst schätzbaren Abschnitt hat der Verf. nunmehr hier in den „Studien" hinzugefügt und dadurch den Werth der Umarbeitung noch verdoppelt. Was aus dem Aufsatze nun in dieser neuesten Gestalt geworden ist, lehrt schon ein einziger Blick auf den Umfang. Bouterweck handelt seinen Gegenstand auf 144 weitläufig gedruckten Seiten ab, die spanische Uebersetzung enthält deren 276 durchschnittlich ebenso weitläufig gedruckte und das, was ursprünglich die kritische Anzeige davon war, umfafst im vorliegenden Bande 234 Seiten, deren jede fast um die Hälfte mehr Stoff enthält als jene. Es wäre nun aber auch völlig ungerechtfertigt, die Abhandlung dem Wesen nach in dieser Gestalt noch immer als eine ergänzende und berichtigende Besprechung eines andern Buches anzusehen; man mufs sie vielmehr als eine vollständige Umarbeitung desselben, oder noch richtiger als eine durchaus selbständige monographische Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter betrachten, die durch nichts weiter an ihren ersten Ursprung erinnert, als durch die Einleitung, in welcher der Verf. die Verdienste seiner Vorgänger mit einer Unparteilichkeit würdigt und ihrer Irrthümer mit einer Milde und Schonung gedenkt, der man in der Geschichte der Gelehrsamkeit öfters zu begegnen wünschen möchte.

Nach dieser Einleitung hat W. sich zunächst die Gliederung der Literaturepochen und ihre streng wissenschaftliche Begründung zur Aufgabe gemacht, ein Abschnitt, der hier in Beziehung auf den letzteren Punkt in durchaus umgearbeiteter Gestalt erscheint und von dem Entwicklungsgange der spanischen Literatur bis auf die neueste Zeit ein mit meisterhafter Präcision ausgeführtes Bild gibt, dessen Klarheit sich gerade in der Skizzirung der zweiten Hauptperiode, bei welcher die Ueberfülle des Stoffes den Verf. zwang, seine Umrisse zu verallgemeinern, vortrefflich bewährt.

Bei der nun folgenden Detaildarstellung der ersten, bis auf die Regierung Johann II. reichenden Hauptperiode der Literatur des Mittelalters wäre in einer zusammenhängenden Geschichte derselben natürlich mit den Romanzen zu beginnen gewesen.

Da jedoch der ganzen Romanzendichtung eine eigene ausführliche Abhandlung gewidmet ist, geht der Verf. gleich zu den ältesten, noch ganz in volksthümlichem Boden wurzelnden Denkmälern der Kunstdichtung über, die uns das spanische Epos als von Anfang an in dreifacher Richtung auseinander gehend zeigen, nämlich in die volksthümlich-nationale, die volksthümlich-kirchliche und in die abenteuerlich-ritterliche, vertreten durch das Poema del Cid, die Poesien Gonzalo de Berceos und das Poema de Alejandro. Die Darstellung des ersteren hat hier in Folge der reichen Literatur, welche sich in neuerer Zeit über das Gedicht und seinen Helden gebildet hat, die werthvollsten Zusätze und Erweiterungen erhalten, ebenso die des *Alexandergedichtes* auf Grund sämmtlicher neueren Untersuchungen über den Alexandersagenkreis. Es dürfte wohl kein irgend erhebliches Ergebnifs der neueren Forschungen hier unbenutzt geblieben sein und kann daher die Besprechung dieser beiden unschätzbaren Denkmäler wohl die gründlichste und allseitigste genannt werden, welche wir bis jetzt besitzen und fürs erste zu besitzen hoffen dürfen. — Auch der Abschnitt über Gonzalo Berceo, dem unser Verf. bekanntlich in Deutschland zuerst gegen Bouterwek's befangene Auffassung sein Recht als würdigem Vertreter der kirchlich-populären Richtung des spanischen Epos im Mittelalter gewahrt hat und den nunmehr wohl aufser einigen phrasenmachenden Aesthetikern Niemand von seinem Platze wieder zu verdrängen suchen wird, ist durch vielfache literarische Nachweisungen bereichert.

Unter den kleineren, wahrscheinlich auch noch dem 13. Jahrhundert angehörigen Gedichten, deren Besprechung nun folgt, ist ganz besonders aufmerksam zu machen auf ein erst kürzlich entdecktes und vom Verf. hier *zum ersten Male in Deutschland* aus der nicht in den Buchhandel gekommenen Broschüre des spanischen Herausgebers, Marquis v. Pidal mitgetheiltes: „*Fragmento inédito de un poema castellano*". Es hat dies, leider nur aus 37 Zeilen bestehende Fragment augenscheinlich zu einem jener Gedichte gehört, welche den im Mittelalter so beliebten Stoff des Streites zwischen Seele und Körper behandeln, ist in unregelmäfsigen, bald sechs-, bald sieben-, bald achtsilbigen Reimpaaren abgefafst und hauptsächlich deshalb merkwürdig, weil es sich bei genauerer Prüfung als eine auszugsweise, jedoch fast wörtliche Uebersetzung eines noch vorhandenen anglo-normannischen Gedichtes ausweist, also von neuem einen Beweis für den von

manchen Literaturhistorikern bezweifelten, vom Verf. jedoch stets verfochtenen Einflufs der *nord*-französischen Poesie auf die Entwickelung der castilianischen liefert.

Nachdem der Verf. zum Schlufs des ersten Jahrhunderts der spanischen Literatur die beiden in das Alexandergedicht verwebten Briefe als die ältesten Muster der Prosa noch kurz besprochen hat, geht er zum zweiten Entwicklungsstadium der Dichtkunst, dem lyrisch-didaktischen über und führt hier zunächst den von Bouterwek u. A. über Gebühr erhobenen Einflufs König Alphons X. auf die Entwicklung der spanischen Dichtkunst auf das bescheidene Maafs zurück, dieselbe durch Einführung und regelmäfsigeren Gebrauch kürzerer Versmafse aus der Volks- in die Kunstdichtung bereichert, und durch sein Beispiel den Sinn für literarische Beschäftigung in seinen Nachfolgern wie in den Grofsen des Reiches überhaupt geweckt zu haben. Unter letzteren tritt nun zu Anfang des folgenden Jahrhunderts sogleich der berühmte Infant D. Juan Manuel hervor, der vielseitigste Geist, dessen Spanien sich im ganzen Jahrhundert rühmen konnte. Seinem Conde Lucanor wird daher hier eine ausführliche Betrachtung gewidmet, welche gegen ihre frühere Gestalt bedeutende Zusätze erfahren hat in Folge der mannichfachen interessanten Thatsachen, welche die Forschung erst in neuerer Zeit über den Ursprung der erzählenden Poesie des Abendlandes und ihre Verbindung mit der orientalischen zu Tage gefördert hat und die auch auf das Werk Juan Manuel's manches neue Licht werfen. Diesem zur Seite steht sein Zeitgenosse, der berühmte Juan Ruiz, Erzpriester von Hita, welchem zuerst einen Platz unter den gröfsten spanischen Dichtern aller Zeiten angewiesen zu haben, bekanntlich gleichfalls ein nicht genug anzuerkennendes Verdienst des Verf. ist. Dem Erzpriester ist daher mit Recht eine der ausführlichsten Besprechungen gewidmet, deren Anmerkungen sehr interessante Nachweisungen über die verschiedenen Bearbeitungen der von Juan Ruiz benutzten Apologenstoffe enthalten. — Völlig umgearbeitet ist die Analyse des noch immer unedirten Rimado de Palacio des Pero Lopez de Ayala, welcher die von Gallardo und Amador de los Rios herausgegebenen Fragmente dieses Gedichtes zum Grunde liegen. Obwohl über ein halbes Jahrhundert jünger als das des Erzpriesters, ist es sehr passend vom Verf. gerade an dieser Stelle abgehandelt worden, weil selbst die fragmentarische Gestalt, in welcher es bis jetzt vorliegt, erkennen läfst, dafs es nicht nur gleichfalls der didaktisch-satyrischen Gattung angehört, sondern

dafs Ayala sich auch den Erzpriester in mancher Beziehung zum Muster genommen hat. Zum Schlufs der Dichtung dieser Periode werden die derselben Richtung angehörenden Consejos del Judio Rabi Santob, die Doctrina cristiana, die Danza de la Muerte und schliefslich das bis jetzt freilich auch nur in Auszügen bekannte Poema del Conde Fernan Gonzalez besprochen.

Insofern letzteres bereits das Herabsinken des Epos zur blofsen Reimchronik documentirt, bildet es sehr passend den Uebergang zur Prosaliteratur des Zeitraumes, annoch nur aus den beiden Zweigen der *Geschichtsschreibung in Chronikenform* und dem Roman bestehend, beide, wie der Verf. treffend bemerkt, „hervorgegangen aus der Auflösung der epischen Richtung in ihre beiden Factoren, die objective Reproduction des wirklich Geschehenen und die Darstellung einer idealen Welt ohne äufsere reale Grundlage“. Wie diese letztere zum *Ritterroman* führte ist vom Verf. vortrefflich und mit jener Ausführlichkeit, welche dieser interessante und verwickelte Gegenstand verlangt, nachgewiesen worden in der Betrachtung des Amadis, der gerade in neuerer Zeit der Gegenstand fleifsiger und scharfsinniger Forschungen geworden ist, durch welche jedoch die vom Verf. schon früher ausgesprochene Vermuthung von dem portugiesischen Ursprunge des Buches lediglich bestätigt wird.

Bis zu diesem Punkte reichte die Abhandlung schon in ihrer früheren Gestalt. Der nun folgende zweite Abschnitt derselben, welcher die zweite Epoche der ersten Hauptperiode, die der Hofdichtung nach provenzalischem Muster behandelt, erscheint hier, wie schon bemerkt, zum ersten Male und enthält die erste zusammenhängende Darstellung dieser, wenn auch nicht sehr erfreulichen, doch literarhistorisch höchst wichtigen Periode auf Grund der erst im Laufe der letzten zehn Jahre ans Licht getretenen Hauptquellen für dieselbe, des Cancionero de Baena und der ersten vollständigen und kritischen Ausgabe der Obras del marques de Santillana. Durch diese beiden Werke ist ein richtiges Verständnifs der Periode erst möglich geworden; unserm Verf. aber gebührt unzweifelhaft das grofse Verdienst, jenes Verständnifs durch seine scharfsinnigen Untersuchungen über die verschiedenen Arten der Cancioneros und durch seine lichtvolle Darstellung ihres Verhältnisses zu einander vorbereitet zu haben. Schlummern nun freilich auch viele, ja die meisten dieser Quellen im Staube spanischer und französischer Bibliotheken, so ist doch kaum anzunehmen, dafs aus ihnen wesentlich andere Resultate

gewonnen werden würden, als diejenigen, welche der Verf. hier in ebenso grofser Vollständigkeit wie in musterhafter Klarheit darstellt. Er weist zunächst nach, dafs die kunstmäfsig-höfische Dichtung in castilischer Sprache nicht von Anfang an eine directe Nachahmung der provenzalischen war, sondern durch den galicischen Dialect, in welchem schon Alphons X. dichtete, vermittelt wurde und dafs, als die Verhältnisse sich für die Entstehung einer Hofdichtung günstig gestalteten, dieselbe anfangs nur Nachahmung jener galicischen blieb, wie sich denn die ältesten castilischen Hofdichter noch mit Vorliebe der galicischen Mundart bedienen, dafs eine directe Einwirkung von limosinischer Seite her erst später, erweislich erst seit der Succession der castilischen Dynastie auf dem Königsthrone von Aragonien, stattfand, also zu einer Zeit, wo die ältere Troubadourdichtung schon zur tolosanischen Meistersängerei herabgesunken war. Zu dieser letzteren stimmt sie denn auch in Charakter, Darstellung und Auffassungsweise und unterscheidet sich von ihr nur durch die im Geiste der castilischen Sprache und des castilischen Volksthums umgeformten metrischen Combinationen. Eine nicht unbedeutende Legirung erhielt aber dieses *provenzalische* Grundelement durch das *italienische*, durch welches namentlich der allegorisch-moralisirende Charakter der Schule ausgebildet wurde, und durch das altclassische, dem sie den ziemlich stark ausgesprochenen doctrinären Charakter verdankt.

Nachdem der Verf. die verschiedenen Dichtungsarten, welche in der höfischen Kunstschule hervortreten, mit Rücksicht auf die erwähnten Grundelemente näher betrachtet hat, spricht er von den Hofgesellschaften selbst, in welchen diese Dichtung geübt und von den Sammlungen, in welchen schon früh die bedeutendsten ihrer Erzeugnisse vereinigt wurden, den Cancioneros, an welchen sich daher die allmälige Gestaltung der höfischen Poesie des 15. Jahrh. aufs trefflichste verfolgen läfst. Denn während die früheren derselben, der des Baena an der Spitze, ihrem Inhalte nach ausschliefslich einen bestimmten Dichterkreis vertreten, sind die späteren, deren einige schon in den letzten Zeiten Johann's II. entstanden, Mischsammlungen und documentiren damit die Auflösung der frühern exclusiven Kreise, sowie das Eindringen bürgerlicher und volksthümlicher Elemente in die Dichtung. Die gedruckten Cancioneros des Juan Fernandez de Constantina und des Fernando de Castillo enthalten daher zwar hauptsächlich noch Dichtungen von entschieden kunstmäfsig-

höfischem Charakter aus verschiedenen Zeiten und Dichterkreisen des Jahrhunderts, aber es finden sich darin nicht nur Dichter, welche den mittleren, ja den untersten Schichten der Gesellschaft angehören, sondern auch schon ganz volksthümliche Dichtungsarten, selbst die allervolksthümlichste, die Romanze. So wird in ihnen der Faden der *nationalen* Dichtung, der über ein Jahrhundert lang unter ausländischer Hülle versteckt gewesen, nie aber abgerissen war, wieder sichtbar. Zwar, als ob die Lyrik gar nicht zu ächt nationaler Gestaltung gelangen könnte, verschwindet er in dieser unmittelbar darauf wieder für längere Zeit unter einer andern ausländischen Decke, der italienischen Kunstschule, zu welcher der, gleichfalls von Wolf zuerst in seiner eigentlichen Bedeutung richtig erkannte wolfenbüttelsche Cancionero von Estévan de Nájera den Uebergang bildet, tritt aber dagegen um eben diese Zeit aufs glänzendste in den Anfängen einer neuen Dichtungsart hervor, in welcher sich späterhin der nationale Geist mehr als in irgend einer anderen verkörpern sollte, des Dramas. Der Verf. übergeht diese Anfänge an dieser Stelle, weil sie in den beiden folgenden Supplementarartikeln „Juan de la Encina“ und „La Celestina“ und in dem das Drama betreffenden Aufsatze vollständig enthalten sind. Hier ist somit der Ort, wo die beiden folgenden gröſseren Abhandlungen innig mit dieser ersten zusammenhängen,

Von den der Prosadichtung und der Geschichtschreibung angehörigen Werken bespricht der Verf., weil dieser Gegenstand von seinen Vorgängern bereits in genügenderer Weise behandelt worden ist, nur zwei, nämlich den Centon Epistolario des Fernan Gomez de Cibdareal und den in allen Geschichten der spanischen Literatur bis jetzt unbegreiflicher Weise ganz übergangenen Corbacho des Alonso Martinez, Erzpriesters von Talavera. Ueber die schon früher bezweifelte Aechtheit des Centon Epistolario hat sich in neuerer Zeit zwischen zwei der gröſsten spanischen Literatoren, dem Marquis von Pidal und D. Pascual de Gayangos ein erbitterter Streit erhoben. Wie uns der Verf. mittheilt hat sich nunmehr auch der Erstere nach langem Sträuben auf die Seite der Zweifler geschlagen und hiernach dürfte denn wohl der Leibarzt Cibdareal aus der Geschichte der spanischen *Literatur* auszustreichen und sein Centon in die Geschichte der literarischen Betrügereien zu verweisen sein. — Den Erzpriester von Talavera, einen prosaischen Geistesverwandten seines poetischen Titelgenossen hundert Jahre früher, hat W. bekanntlich zuerst

der ganz unverdienten Vergessenheit entrissen, und ohne Zweifel verdanken wir es seiner Anregung, dafs wir bald eine kritische Ausgabe dieses auch für die Geschichte der erzählenden Dichtkunst höchst interessanten Werkes zu erwarten haben.

Mit ihm schliefst würdig die erste Abhandlung und ihr reiht sich höchst angemessen sofort der erste Supplementarartikel, die Besprechung von Gatien-Arnoult's Monuments de la littérature romane, an, welche ein gedrängtes aber klares Bild der ganzen Technik der späteren Troubadourdichtung gibt und somit das der höfischen Schule in Spanien, namentlich das Verhältnifs des von derselben den Nachbarn jenseits der Pyrenäen Entlehnten zu dem ihr Eigenthümlichen trefflich illustrirt.

Die beiden hierauf folgenden Aufsätze über Juan de la Encina und über die Celestina behandeln die zwei wichtigsten Erscheinungen der dramatischen Literatur Spaniens im Mittelalter.

Den nun folgenden zweiten Hauptabschnitt der „Studien" bildet die schon in ihrer ersten Gestalt (im 114. und 117. Bde. der Wiener Jahrbücher) so berühmt gewordenen Abhandlung „über die Romanzenpoesie der Spanier". Dieselbe erscheint nun hier zunächst wesentlich dadurch bereichert, dafs der Verf. seine Anzeige von Duran's Romancero in den Blättern für literar. Unterh., seine denselben Gegenstand behandelnde dritte Beilage zu der Uebersetzung von Ticknor's Werk und endlich die Einleitung zu seiner und Hofmann's Primavera y Flor de Romances damit verschmolzen hat. In dieser neuen Gestalt bildet die Abhandlung nunmehr eine Monographie, welcher an Tiefe und Vollständigkeit der Untersuchung, Schärfe der Kritik und Trefflichkeit der Behandlungsweise wohl keine andere Arbeit über denselben Gegenstand an die Seite gesetzt werden kann. In welcher Vollständigkeit das in den letzten Jahren hinzugekommene neue Material benutzt worden ist, davon geben die zahlreichen Anmerkungen Zeugnifs und mit Freuden erblickt der Freund des Faches unter den angeführten neuen Beiträgen selbst ein paar slavische, als Beweis, wie immer mehre der gebildeten Völker Europa's anfangen sich an der Forschung zu betheiligen. Die Abhandlung zerfällt in drei Abschnitte, deren erster, „von den Romanzenausgaben und Sammlungen", die vollständige Quellenkunde der Romanzendichtung gibt, ein Muster bibliographischer Gelehrsamkeit verbunden mit feiner Kritik, und ein wahrer Ariadnefaden durch das labyrinthische Gebiet. Der zweite handelt „vom Ursprunge, der formellen Bildung und Entwickelung der

Romanzen“ und der dritte „von dem principiellen Charakter und der stofflichen Grundlage der Romanzen und ihrer darauf basirten Eintheilung“. Leider erlaubt der uns zugemessene Raum es nicht, dem Verf. bei dieser Abhandlung ausführlich zu folgen; auch bedarf es dessen wohl um so weniger, als die ihr zu Grunde liegenden früheren Aufsätze W.'s einem Jeden, der sich einigermafsen wissenschaftlich mit der spanischen Literatur beschäftigt hat, bekannt sein müssen, daher es genügen wird hier die Thatsache ihrer innigen Verschmelzung miteinander und dem neu hinzugekommenen reichen Material zu constatiren.

Aus der Romanze ging in Spanien kein Kunstepos hervor. Der Boden, auf welchem die *echte epische* Volksdichtung einzig und allein gedeihen kann, war mit dem Ende des Mittelalters in Spanien dahin. Ihre Seele aber hatte die Romanze im Herzen der Nation zurückgelassen, und inzwischen erfüllte sich die Zeit, wo die Bedingungen für eine neue Dichtungsart, die in der Entwicklung der Literatur zuletzt auftritt, vorhanden waren. So bildete sich die *nationale Romanze* zum *Nationaldrama* aus. Diesem ist die letzte der die spanische Literatur behandelnden „Studien“ gewidmet. Sie knüpft an Schack's ausgezeichnete „Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien“ sowie an Philarète Chasles' Etudes sur l'Espagne an. Sie gibt von dem Hauptgange des erstgenannten Werkes zunächst eine vortreffliche Skizze, um alsdann länger bei einem der vorzüglichsten unter den unmittelbaren Nachfolgern des grofsen Lope, dem erst in neuerer Zeit der unverdienten Vergessenheit entrissenen Ruiz de Alarcon zu verweilen, dem hier zuerst eine ausführlichere Würdigung durch Analyse seiner bedeutendsten Werke zu Theil wird.

Den Schlufs des Bandes bildet der höchst interessante Beitrag: „Zur Geschichte der portugiesischen Literatur im Mittelalter“, der um so wichtiger ist, je weniger bis jetzt für die wissenschaftliche Darstellung jener Literatur, zumal ihrer ältesten Geschichte geschehen ist. Der Aufsatz erschien ursprünglich, im Jahre 1840, in der Hallischen Allg. Literaturzeitung als Recension von Bellermann's Schrift über die alten Liederbücher der Portugiesen. Seitdem ist jedoch durch die Wiederauffindung und Herausgabe eines Theils des Liederbuchs des Königs Diniz ein höchst schätzbares Material zu dem Gegenstande hinzugekommen. Die Anregung zur Nachforschung nach diesem wichtigen Denkmal ging bekanntlich gleichfalls von unserm Verf. aus, aber

die Art und Weise, wie die Auffindung zu Stande kam, verdient als ein charakteristischer Beitrag zur Geschichte der internationalen Artigkeit und Hilfsbereitwilligkeit in Sachen der Wissenschaft, beim Verf. selbst S. 700 Anm. nachgelesen zu werden. Eine kritische Prüfung des edirten Theiles dieses Liederbuches führte W. zur Ueberzeugung, dafs dasselbe eben ein *höfischer* Cancioneiro, gleich den spanischen des 15. Jahrhunderts, sei und diese Ansicht erhielt ihre volle Bestätigung, nachdem es ihm gelungen war durch Dr. A. Tobler's Vermittelung das von ihm hier mitgetheilte Verzeichnifs von 127 Dichtern zu erhalten, von welchen sich Gedichte in dem unedirten Theile des Codex finden. Für die älteste Geschichte der portugiesischen Dichtkunst und ihr Verhältnifs zur spanischen ist dieses Liederbuch von der höchsten Wichtigkeit, und des Verf. Erörterungen hierüber sowie über den nunmehr auch durch *deutsche* Sorgfalt wieder ans Licht gezogenen Cancioneiro des Resende bilden die interessantesten Bereicherungen, welche dieser Artikel hier in den „Studien“ erfahren hat.

Und hiermit scheiden wir von dem trefflichen Buche, welches zugleich den Beweis liefert, wie gründliche Gelehrsamkeit und strenge Wissenschaftlichkeit sich sehr wohl mit anziehender Darstellung verbinden lassen: eine wahre Erquickung in einer Zeit, wo auch in der Literaturgeschichte so oft Oberflächlichkeit und Mittelmäfsigkeit unter der Maske sogenannter „populärer Behandlungsweise“ sich geltend zu machen sucht.

Ludwig Lemcke.

La Estoria de los Siete Infantes de Lara. Aus der Corónica General de España herausgegeben von *Wilhelm Ludwig Holland.* Tübingen, in zweihundert Exemplaren auf Kosten des Verf. gedruckt bei H. Laupp. 1860. XII u. 31 S. 8.

Bekanntlich haben die Spanier sich eine lange Zeit hindurch so wenig um ihre ältere Literatur bekümmert, dafs ihnen jetzt, wo sich in dieser Beziehung eine erfreuliche Thätigkeit kund gibt, gar viel nachzuholen bleibt. Es gibt nicht nur noch grofse handschriftliche Schätze aus dem Staube der Bibliotheken hervorzuziehen, sondern es sind auch viele hochwichtige, nur in alten, seltenen Drucken vorhandene literarische Denkmäler durch neue und zwar kritische Ausgaben der Forschung allgemeiner zugäng-

lich zu machen als bisher. Zu den Werken, deren Titel man nur zu nennen braucht um in jedem Freunde der Wissenschaft sofort diesen Wunsch rege zu machen, gehört vor allen die berühmte, von König Alfons X. verfaſste Crónica General de España. Welch einen auſserordentlichen Werth dieselbe theils als eines der allerältesten Muster der schönen Prosa, theils und ganz besonders als das eigentliche Repertorium des alten Nationalsagenschatzes besitzt, weiſs der Kenner der spanischen Literatur zur Genüge. Namentlich in letzterer Beziehung dürfte sich keine der neueren Literaturen eines gleich werthvollen Denkmals rühmen können. Für das kritische Studium der ältesten Romanzendichtung ist die Crónica General bekanntlich einer der wichtigsten Anhaltepunkte. Nun gehören aber die beiden einzigen Drucke derselben (Zamora 1541 fol. und Valladolid 1604 fol.) zu den groſsen bibliographischen Seltenheiten, und die schon vor Jahren als ein Theil der groſsen Ribadeneyra'schen Sammlung versprochene neue kritische Ausgabe läſst noch immer auf sich warten, ist aber ein um so gröſseres Bedürfniſs, als die beiden genannten Drucke einen bedauerlich verdorbenen Text liefern, der nur durch Vergleichung *zuverlässiger* Handschriften hergestellt werden kann.

Unter diesen Umständen verdient jede Bemühung, vor der Hand wenigstens Bruchstücke dieses literarischen Schatzes bekannt zu machen, den lebhaften Dank eines jeden Freundes der Wissenschaft und einen solchen schulden wir daher auch dem verdienstvollen Herausgeber der oben genannten Publication; mit welcher derselbe allen Freunden der spanischen Literatur ein höchst angenehmes Geschenk gemacht hat.

Herr Prof. Holland hat sich eine der interessantesten Partien der Chronik, die berühmte schöne und rührende Episode von den Siete Infantes de Lara gewählt, die bekanntlich auch den Inhalt einiger der schönsten traditionellen Romanzen bildet. Eine genaue Vergleichung beider alten Drucke hat den Herausgeber in den Stand gesetzt, einen Text zu liefern, wie er sich ohne andere Hilfsmittel nur irgend herstellen läſst; auch hat er sorgfältig die Varianten der zweiten Ausgabe angegeben. Mit seinem Verfahren den Text durch Zusatz, resp. Berichtigung der Interpunction, Hinzufügung der Accente, Regelung des Gebrauchs von u und v auch für den weniger Geübten lesbar zu machen, können wir uns nur vollkommen einverstanden erklären. Er hat sich jedoch damit nicht begnügt, sondern eine sehr schätzbare Einleitung hinzugefügt, welche die literarischen Nachweisungen

über die Crónica General überhaupt und über ihren Verfasser, über die Quellen der Sage und die späteren die Infanten von Lara betreffenden Schriften, über die von ihnen handelnden Romanzen und schliefslich über die verschiedenen Dramatisirungen und die neuesten Behandlungen des Stoffes enthalten.

Herr H. hat damit im Kleinen eine Probe von der Art und Weise gegeben, wie eine Ausgabe des Ganzen etwa behandelt werden müfste, wenn sie allen Anforderungen der Wissenschaft entsprechen soll.

Möchten wir recht bald eine solche erhalten.

Ludwig Lemcke.

François Villon, sa vie et ses oeuvres, par *A. Campaux*. Paris, chez Durand, libraire. 1859. 1 vol. 8°.

Il ne manquait pas d'études sur Villon, soit insérées dans quelque histoire littéraire, soit publiées à part. M. Villemain lui avait consacré une bonne partie d'une des leçons de son *Cours de Littérature au Moyen-âge*, et M. Nisard quelques pages de son *Histoire de la Littérature française*. Le bibliophile Jacob avait donné, en tête de son édition de Villon, la *Vie* de ce poète par Guillaume Colletet; M. Nagel avait composé sur la biographie de Villon une brochure pleine d'érudition, et justement appréciée en France comme en Allemagne (*Versuch einer kritischen Darstellung seines Lebens nach seinen Gedichten*). Mais, malgré tous les travaux dont avaient été l'objet la vie et le livre de Villon, il restait encore à faire sur ce poète, qui est le premier grand poète de la France moderne, une large et complète étude de biographie et de critique. C'est cette étude que M. Campaux a entreprise. Profitant des travaux de ses devanciers, et ayant soin de dire ce qu'il leur doit, y ajoutant le résultat de ses propres recherches et de ses propres observations, il a fait un livre sérieux, solide, indispensable à quiconque désormais voudra bien connaître Villon.

Pour qui aborde, sans avoir quelques détails assez précis sur la vie du poète, la lecture du *Petit* ou du *Grand Testament*, les vers de Villon ne sont le plus souvent que des énigmes; tant ils sont semés d'allusions aux faits de sa vie. M. Campaux n'a pas la prétention de porter partout la lumière, mais il examine tous les points obscurs avec attention, et sur chacun d'eux il

donne tout ce que l'on peut raisonnablement induire et supposer. Il nous fait pénétrer, autant que faire se peut, vu la rareté des documents certains, dans cette existence si capricieuse, si agitée, et malheureusement si souillée. Il ne dissimule aucune des fautes de Villon, de celles du moins qui sont connues; mais en même temps il montre par où Villon s'est racheté, c'est à dire par un repentir qui put être tardif, mais dont l'expression est assurément sincère.

C'est, sous la plume de M. Campaux, un récit bien intéressant que celui de cette vie misérable, dont les souffrances expièrent les désordres, qui eut ses côtés honteux et ses côtés douloureux, et qui fut traversée par de véritables inspirations de poète. Cela peut être un scandale pour les honnêtes gens, mais c'est un fait qui ne saurait être discuté: il avait une âme de poète, cet escroc, cet échappé de potence, qui n'a dû la prolongation de sa vie qu'à la clémence du moins clément des rois, de Louis XI. Il avait une âme de poète, et il y a dans quelques-uns de ces vers une sensibilité, une mélancolie, même une pureté, qui forme le plus frappant contraste avec les ordures qu'on rencontre ailleurs. Jamais l'*homo duplex*, jamais l'opposition des bons et des mauvais instincts dans un même coeur ne s'est trahie avec autant d'éclat que dans les poésies de Villon. M. Campaux a fait avec un rare talent le départ du bon et du mauvais dans Villon: plein d'une juste sévérité pour le mauvais, il a cru devoir aussi faire ressortir le bon, et il a eu raison, car cela est nécessaire pour justifier la faveur qui s'attache encore aujourd'hui au poète, malgré les turpitudes de l'homme. Le dirons-nous cependant? Peut-être, cédant involontairement à une certaine faiblesse pour un poète dont il se déclare tout haut l'admirateur enthousiaste, a-t-il quelquefois tendu à élargir la part du bon chez Villon: en quelques endroits, on croit entendre moins un critique qui juge son auteur, qu'un avocat qui défend son client.

Ne nous plaignons pas toutefois de cet intérêt que M. Campaux prend au poète qu'il a si bien étudié: ce n'est jamais par défaut de pénétration, c'est par une généreuse illusion du coeur qu'il prête quelquefois à Villon plus de bons sentiments qu'il n'en eut peut-être en réalité ou du moins qu'il n'en manifesta. Qu'on se laisse persuader par M. Campaux ou qu'on résiste à ses arguments, on ne peut pas n'être pas touché de l'accent d'honnête homme et d'homme de coeur qui anime toutes les pages de ce volume. Comment, direz-vous, s'intéresser à Villon? Ce n'est pas à Villon

coupable que s'intéresse M. Campaux, c'est à Villon malheureux, c'est à Villon repentant, c'est à Villon exprimant ses souffrances et ses remords dans des vers que la postérité a recueillis et qu'elle conservera. Il se sent pris, pour ce poète fourvoyé par ses mauvais instincts et par sa faiblesse de volonté, d'une pitié qui lui semble méritée par les amers retours de Villon sur lui-même; cette pitié répand dans tout ce livre une émotion qui gagne le lecteur, et je défie l'homme qui l'aura lu tout entier de ne pas se sentir pour Villon plus de compassion que de colère.

Quelque soit le jugement qu'on porte sur la vie de Villon après avoir lu le travail de M. Campaux, on ne pourra guère qu'être d'accord avec lui sur les oeuvres de ce poète. Je ne veux pas dire que là encore il n'y ait quelque excès, et que l'admiration de M. Campaux ne soit quelquefois un peu facile; mais ses conclusions sur le mérite des poésies de Villon paraissent inattaquables, et nul n'aura plus contribué que lui à les faire goûter par les renseignements qui lui servent à les éclairer, et par les judicieux et vifs commentaires dont il les entoure. Pour que rien ne manque à l'entière connaissance et à l'appréciation motivée de Villon, il a eu soin de le comparer à ses prédécesseurs et à ses contemporains, et dans un intéressant *appendice* il nous fait voir au XVe siècle ce qu'il appelle l'*Ecole de Villon.*

Paris. A. Chassang.

La Bugado prouençalo vonté cadun l'y a panouchon, enliassado de proverbis, sentencis, similitudos et mots per riré, en provençau enfumado é coulado en un tineou de dès soüs per la lauar. sabvunar è eyssugar coumo sé devu. A Aix, chez A. Makaire, 1859.

Cette publication d'un ancien recueil de proverbes provençaux devenue excessivement rare aujourd'hui, forme la première livraison d'une *bibliothèque provençale* entreprise sous la direction d'un savant conservateur de la bibliothèque publique d'Aix, Mr. Rouard. Quelques amis de la littérature méridionale se proposent de remettre au jour la plupart des productions de l'ancienne littérature provençale. Ces ouvrages ignorés ou peu connus méritent qu'on les fasse sortir de la situation où ils se trouvent, celle de raretés typographiques qu'il est presque impossible de se procurer et qui se payent des prix excessifs. Ces livres sont dus à des poëtes, à des romanciers, à des conteurs, à des écri-

vains dramatiques qui se sont servi les uns de l'idiome provençal, d'autres du français, quelques-uns du latin. Il n'ont pas vieilli, ou du moins ils ont conservé en vieillissant la chaleur et le parfum méridional qui les caractérisent.

Après la *Bugado* que nous avons sous les yeux, on annonce comme étant sous presse le poëme en latin macaronique d'Antoine Arina: la *Meygra entrepriza catoliqui imperatoris* [1]). Cette édition nouvelle d'une composition spirituelle et ayant de l'importance au point de vue historique, sera accompagnée de notes et d'une introduction. Nous espérons qu'on aura soin d'y joindre une pièce beaucoup plus rare, l'*Historia brevissima Caroli Quinti imperatoris a provencialibus paysanis triumphanter fugati et desbifati.* Ce livret sorti de la plume d'un avocat de Forcalquier, Jean Germain, se compose de 18 feuillets daté de 1536; on y reconnait les caractères de François Juste à Lyon (voir un article de Ch. Nodier dans le *Bulletin du bibliophile* de Techener, 2de série, pag. 323, le Catalogue de la vente Nodier en 1844, n° 277 et le *Manuel du Libraire*, t. II pag. 388). L'exemplaire de Nodier, adjugé à 91 fr. et qui passe pour unique, passa dans le cabinet de Mr. Boorluyt de Gand, et nous croyons qu'en 1858, il a été acquis pour la ville d'Aix.

Revenons à la *Bugado.* Ce titre un peu énigmatique (la *Lessive*) figure en tête d'une collection d'adages et de sentences morales, imprimées sans nom de ville, d'imprimeur ou d'éditeur; la date fait aussi défaut, mais on a lieu de croire qu'elle peut être fixée à l'an 1660 environ. Le titre que nous avons reproduit exactement peut se traduire de la façon suivante: „La Lessive provençale où chacun a son paquet, entrelacé de proverbes, sentences, similitudes et mots pour rire en provençal, essangée et coulée dans un cuvier de dix sous, pour la laver, savonner et sècher comme il se doit“.

Au bas du titre on lit ces deux vers:

> Voües-tu fayre figo à la mouërt;
> Liege aquest libré et t'en ris fouërt.
> (Veux tu faire figue à la mort,
> Lis ce livre et ris en bien fort.)

---

[1]) Das Gedicht ist indessen erschienen; wir werden seiner in der Bibliographie genauer gedenken. — Der beschränkte Raum des Jahrbuchs erlaubte uns leider nicht die vorliegende so interessante Anzeige früher zu bringen, zumal zur Zeit ihrer Einsendung gerade das Material sich sehr angehäuft hatte. Die Redaction.

On suppose que les proverbes qui composent la *Bugado* ont été recueillis par François de Bègue qui passe pour l'éditeur du *Jardin deys Musos provençalos*, 1665 in-16, sans nom de ville, ni d'imprimeur (Marseille, Claude Garcin); cette supposition n'a peut-être d'autre fondement que l'opinion hasardée, qui considère la *Bugado* comme faisant suite à ce recueil, ou même, comme en faisant partie, bien qu'avec une pagination différente. La *Bugado* fut réimprimée avec fort peu de différences (mais avec la suppression du titre, sans doute pour déguiser le plagiat), dans la seconde édition du *Jardin deys Musos* datée de 1666.

Nous allons à peu près au hasard prendre une quarantaine de proverbes dans le recueil placé sous nos yeux et qui en renferme plus de deux mille. Ces échantillons suffiront pour donner une idée de cette collection qu'on parcourt avec plaisir; elle offre à la fois de l'intérêt pour l'étude du dialecte méridional et pour les idées souvent piquantes ou sages qu'expriment ces dictions populaires:

A dur azé, dur aguilhon.
A chasqu' ousseou, son nis l'y es beou.
A gros enclumy, gros marteou.
A boueno bugadiero, non manquo jamay peiro.
Au juec et au vin, l'home se rende couquin.
Après lou dan, foueils se fan sagis.
Bouen papadour fouguet jamais bouen dounadour.
Cadun vou virar l'aygo à son moulin.
Cop de ped d'ego n'estroupiet jamai roussin.
De laydo vaquo layd vedeou.
De boüen plan planto ta vigno et de boüno race pren la fillo.
En un marrit chivau bouen esperon.
En four caud non creisson herbos.
Es de rezon que lous vieils passon premiès.
Faut pu levu regardar lou Marchand que la marchandiso.
Fremo de ben et de boueno mino, non vay pu luench que sa galino.
Gietto la peyro, esconde lou bras.
Jamay un mau non ven soulet.
La fremo et la telo mau se chousir à la candelo.
L'aygo gasto lou vin, la carrete lou camin et la fremo l'homé.
Lou bastir es joyousement s'apaurir.
May fan paraulos au sagi que cops au foueil.
Non faut qu'on cop per tuar un souyssé.
Non se fa d'uno lebre un lion
Non pouedon fayre beoure un ay si non a set.

Ousir dire va pertout.
Per trop estragne, l'anguielo souvent escapo.
Pichon aguilhon pougne gros azé.
Qu perde un chin et rescoubro un cat, a toujour uno besti de quatre peds.
Qu manjo tout à son dinar, non a plus ren per son soupar.
Qu la mouert d'autrui desiro, longo couerdo tiro.
Qu a ben dinat cres lous autres sadouls.
Rouge de sero, buon tens espero.
Rouge de matin, pluejo per camin.
Si per trabaillar l'on venie riche, lous azes pourtarien lou bast d'or.
Sous l'ombro d'un aze, l'ou chin intro au moulin.
Tard crido l'ousseou quand es pres.
Trop de chivaus fan lou segnour miserable.
Uno boueno fremo, uno boueno cabro et uno boueno muelo sont tres marridos bestis.
Vonte la cabro es estacado, faut que roueygué.
Voues arouynar ton vezin, fa-ly crompar quauque roussin.
Va ben mau dedins un houstau, quand la galino fa lou gau.

Un grand nombre de proverbes contenus dans la *Bugado* se rapportent à des traditions locales, ils exigeraient des notes pour être bien compris et il est sans doute parmi eux une certaine quantité qui doivent leur origine à des circonstances aujourd'hui oubliées. Voici quelques exemples:

Dono Viano que fét lous enfants senço homé.
Lous couteous de Jean Estéve, lou milhour n'en vaut ren.
Lous temoins de Cuilhet que venon senço anar querre.
Sias dey divinaires de Carpentras, devinas tout so que veas.
Vou fayre Miqueou l'hardit.

Quelque étendue que soit la collection de proverbes provençaux que nous offre la *Bugado*, elle pourrait cependant recevoir des additions considérables. D'autres adages du même genre sont disséminés dans divers ouvrages, notamment dans le *Dictionnaire provençal-français* publié par M. Honorat. Mentionnons également un recueil considérable de proverbes semblables formé au commencement du siècle dernier par l'historien Jean de Cabanes et dont il existe un manuscrit à Paris à la bibliothèque impériale. Le *Bulletin du bibliophile* de Techener que nous venons de citer en a donné de courts extraits, il y a une quinzaine d'années.

Il y aurait des rapprochements curieux à faire entre divers proverbes que présente le recueil dont nous parlons, et d'autres

adages qu'on rencontre, pour nous en tenir à la France et à ses divers idiomes, soit dans de vieilles collections, telles que les *Proverbes communs* que Mr. Silvestre a réimprimés dans la *Collection de chroniques, romans, poésies*, qu'il a fait paraître en charactères gothiques, soit dans les *Proverbes basques* d'Oihenart dont M. Francisque Michel a publié en 1847 une réimpression augmentée d'un travail important sur la bibliographie basque, soit dans le curieux recueil des *Motets gascons* mis au jour à Toulouse en 1616 par Voltoire et que M. D. Duplessis a inséré dans sa *Bibliographie parémiologique*, Paris 1847 8° (pag. 444—480), mais un pareil travail nous menerait trop loin et nous écarterait de notre but, qui doit être uniquement de faire connaître une composition se rattachant à une des branches des langues romanes.

Bordeaux. Gustave Brunet.

Le Mémorial des Nobles.

(Archives de la commune de Montpellier).

Dans les archives de la commune de Montpellier, il existe un très beau Manuscrit in fo. sur parchemin, de 300 feuilles environ, connu dans la localité sous le nom de *Mémorial des nobles*. C'est un recueil d'actes de toute sorte relatifs à la seigneurie de Montpellier et particulièrement de serments de fidélités prêtés au suzerain par les châtelains des environs. Il est à regretter que la société archéologique de cette ville à qui la science est déjà redevable de tant de publications importantes, n'ait pas encore songé à ce manuscrit. L'histoire des institutions aussi bien que la philologie, sans y recueillir des faits bien nouveaux, pourraient cependant en tirer parti, ne fût-ce que pour confirmer les connaissances déjà acquises.

L'écriture et divers autres indices prouvent que le manuscrit date du commencement du XIIIe siècle, époque où la seigneurie de Montpellier passa, comme on sait, à la maison d'Aragon. Il est probable même que ce fut en prenant possession de leur nouveau fief, que les princes de cette maison firent ainsi compiler dans un nouveau registre les pièces de date antérieure qu'ils trouvèrent dans les archives et qu'il leur parut utile de conserver. Quoi qu'il en soit, voici trois ou quatre serments que

nous en avons extraits, et où nos lecteurs pourront suivre de demi siècle en demi siècle les progrès de la langue.

1050. Daquesta hora in antea non tolra Guilelms lo fils Guidinildis lo castel de Podio que fo den Gelen a Guilelm fill Beliars nilli devedara ni len decebra daquella forteza que ies ni adenant facta ier ni ell ni hom ni femena ab son art ni ab son genio ni ab son consel e si hom es que o fasa ni femena Guilelms fils Guidinildis ab aquel ni ab aquelas fin ni societat non aura fors quant pel castel arrecobrar Guilelms fils Beliars ab sos gradients armes ensolvera e si arrecobrar lo pod en la sua postad de Guilelm fils Beliars lo tornara sanes la sua deception e sanes logre daver (folio 160).

1111—folio 171. Eu Bremons fils de Garsent e eu Guillelms fils daquest Bremon a te Guillelm fil d'Ermeniars daquesta hora adenant del castel de Montferrer de las forsas que ara i son ni adenant fachas i seran not decebrem ni ten tolrem nil te vedarem nos ni hom ni femena ab nostra art ni ab nostra engien ni ab nostra consentiment e si hom era o femena quel ti tolgues ne ten tolgues nos ab aquel ni ab aquela fin ne societat non aurem.

Le serment suivant n'est pas daté; mais il est aisé de conclure du nom des personnages qui y figurent, qu'il a été prêté vers l'année 1150.

Eu Peire de Centrairanegues fils de Guittina yur a te Guillelm senor de Montpesler fil de Sibilia — villa de Centrairanigues e las forsas que ara i sun o adenant i seran que not las tolrai e si hom ni femena la villa te tolra ab aquel ni ab aquela fin ne societat non auria si non o avia per la villa o las forsas acobrar e can cobradas las auria en ton poder las tornaria e per cantas vegadas men comonrias las forsas qued ara i sun ni adenant i seraun te rendrai e en ton poder tornarai sens frau et sens engen a te o a ton mesatge aisi com en esta carta escrig es ni hom ben legir ni entendre o pot o tenrai se deus mayut y aquest sans evangelis.

Hujus rei testes sunt Raimundus Gaucelmi, Bernardus Guitti, Archidiaconus Biterensis, Guido frater ejus, Petrus de Montefer-rario, et Fulco, scriptor Guillelmi domini Montispessuli qui hoc scripsit.

F. R. Cambouliu.

Jahresberichte.

I.

Die *englische Nationalliteratur* im Jahre 1860.

Ein so altes, tief in einer reichen Geschichte wurzelndes und mit der Gegenwart über die ganze Erde verzweigtes Kulturvolk, wie das englische, gibt sich auch in seinen literarischen und künstlerischen Manifestationen einen entsprechend reichhaltigen Ausdruck. Dieser wird noch bedingt und individualisirt durch eine Menge Eigenthümlichkeiten, die sich aus einer grofsen Mannichfaltigkeit von lokalen und socialen Gestaltungen zusammensetzen. Das englische Volk ist trotz der reichsten, lebendigsten Verkettung mit aller Welt insulirt und so auch isolirt. Das umgebende, nach allen Richtungen verbindende Meer schliefst auch ab und zwar gerade das national Eigenste, das nicht Gegenstand des Handels und der Industrie, des Austausches werden kann und ohnehin mit einem gewissen, nicht unberechtigten Stolze der Ueberlegenheit, des Vorzuges vor anderen Völkern liebend festgehalten und gepflegt wird. England fühlt sich längst frei von alten, überwundenen, abgemachten Kämpfen und Principienfragen, die das übrige Europa noch beunruhigen. Und was nicht principiell durchgekämpft und überwunden ward, ist durch allerhand „Compromisse" in Politik und Gesellschaft abgefunden, durch nie gegebene, aber Drakonische Gesetze der Etiquette, des Conventionalismus, ausgeprägter, unverbrüchlicher Gewohnheiten, Sitten und Gebräuche in feste, bequeme Formen gegossen worden.

Dies gibt eine gewisse vornehme Behaglichkeit, die „sanfte" Ruhe des „Gentle"-man, ein lächelndes, ironisches Spiel mit reichen, aus zwei grofsen Kultursprachen zusammengegossenen Wort- und Anschauungsformen.

Dies überhaucht *alle* literarische Production mit einer Art von schöngeistiger Diction, die auch in den gewöhnlichsten, tagtäglich schockweise fabricirten Leitartikeln, in Parlamentsreden, in wissenschaftlichen Abhandlun-

gen und Büchern nicht vernachlässigt wird und so der ganzen Literatur den Reichthum und Luxus poetischer, euphemistischer Reize zu Gute kommen läſst.

Selbst wissenschaftliche Schöpfer und Forscher, wie *Darwin* und *Buckle*, die im Jahre 1860 die Welt durch die Resultate ihrer Untersuchungen überraschten, verdanken einen Theil ihres Erfolgs schöner, der Poesie verwandter Diction und Darstellung. Und sieben Achtel der ungeheuren Gewalt, welche die Geschichtsbände Macaulay's auf In- und Ausland ausübten, sind der bestechend-ästhetischen, euphemistischen Darstellungskunst zuzuschreiben.

Die ganze, luxuriöse englische Tages-, Wochen- und Monatsliteratur treibt auf diese Weise *schöngeistigen* Luxus. Man ist alt, reich, vornehm geworden und nimmt nicht gern neue Lehren und Wahrheiten an; auch ist ja Alles, was man sagen könnte, schon längst und oft genug gesagt worden. Daher kommt's immer hauptsächlich auf das Wie? auf die Form an. Man liest gern und viel in Zeitungen und Zeitschriften, in deren täglich erscheinende neue Exemplare man vielleicht beinahe die ganze Erde frisch einwickeln könnte, wie ein Butterbrod in Maculatur; man schafft sich auch gern immer wieder neue, hübsch gebundene, gut ausgestattete Bücher für den runden Tisch im parlour, zum „instructiven Amusement" („amusing and instructive" — Stoff in schöner Form — das ist das Ideal und der Charakter fast jedes neu bedruckten Blattes) des guten Tones, der Mode wegen an. Lesen, amüsantes Lesen ist kein besonderer Luxus mehr, sondern tägliches Bedürfniſs für's Haus, wie Eier und geröstetes Brod zum Frühstücksthee.

Diese massenhafte tägliche Production und Consumtion poetischen, schöngeistigen Talentes wirkt nun auch ganz wesentlich auf die Erzeugnisse, die als eigentliche Nationalliteratur gelten.

Das vornehme, bequeme Alter der englischen Literatur hat theils keine Schöpferkraft, theils keinen Geschmack mehr für solche Formen der Poesie, die nur der strebsamen, in Idealen und Illusionen glücklichen Jugend eigen

sind und zusagen. So gibt es Lyrik, Epos, poetische Didaktik nur noch in spärlichen, sporadischen Erzeugnissen oder in Kunstformen. Auch die dramatische Poesie gedeiht nicht mehr, da die lächelnd von ihren Errungenschaften und gesicherten Reichthümern bequem und comfortable lebende Nation nichts mehr von grofsen, historischen, principiellen Conflicten weifs und wissen will, und der Welthandel, die für Baumwollen-Industrie thätigen Kriegsschiffe, keine Stoffe und Hippokrenen für poetische Dramen und Tragödien liefern. Dem gröfsten Dichter Englands ist es nicht gelungen, einem Opium-, Kaffern- oder Krimmkriege nur einen erträglichen lyrischen Ergufs abzuzwingen.

So bleibt nur noch der Roman als die herrschende Form der schönen Literatur übrig. Und hier begegnen wir einer Fülle und Mannichfaltigkeit der Production und Fabrication, die in der Welt ganz einzig dasteht und kaum zu erklären sein würde, wenn wir nicht wüfsten, dafs England das romantischste Land der Erde ist und die ungeheuere Nachfrage nach Romanen ein entsprechendes Angebot erzeugte und erhielte.

Ausgeprägte Stände und gesellschaftliche Schichten über einem kunterbunten Gemisch sich frei bewegender Menschenmassen *aus* allen englischen Ständen, von jeder Ferne und Farbe des Auslandes, mit viel Damenvorliebe für Ausländer, massenhafter Reichthum und Luxus, massenhafte Noth und Verwahrlosung, starke Leidenschaften aus Entbehrung, noch stärkere aus starken Speisen und Getränken, viel Geld, viel Langeweile, viel Verführung aus Uebermuth oder aus Mangel, aus Ueberdrufs an langweiligen Formen der „guten Gesellschaft“ und den Sirenenreizen schlechter; Freizügigkeit, Gewerbefreiheit, Polizeilosigkeit in allen nicht direct criminalistischen Dingen, dicht gedrängte, freie Lebensströmung mit vielen Untiefen, Felsenklippen, Loreley's und Loretten, unendliche Herausforderung und Reizung aller Leidenschaften, starke Concurrenz und Feindseligkeit derselben, trübe, feuchte Tage und hunderttausendflammig strahlende, luxusreiche Nächte, mit demselben Strahle zusammenbrechendes Elend und

Schätze von Millionenwerth grell beleuchtend — dies ist Romantik und Romanstoff einer wirklichen Welt, die Romanschreiber eben nur zu copiren, zu excerpiren, zu verdichten brauchen, um die täglich auf's Neue hungrigen Spalten der Zeitschriften und den Appetit von Millionen Lesern zu füllen.

Der Roman ist die Macht der Wochen- und Monatsschriften, der Journale und Magazine, Romane sind das ästhetische Futter aller Schichten der Bevölkerung, die lesen kann.

Alle diese angedeuteten Verhältnisse machen sich in der englischen Romanliteratur geltend und wirken auf deren Menge, Manier und Muse. Die Lebensformen sind ziemlich fest, conventionell ausgemünzt, daher oft langweilig und unromantisch. So wird mit ihnen leicht gebrochen und in mehr oder weniger verschleierten „freieren" Verhältnissen Ersatz dafür gesucht. Das gibt eine Art stillschweigend geduldeter höherer Liederlichkeit in der hohen und guten Gesellschaft, Romantik und Romanstoff. Derselbe quillt noch reichlicher aus den entgegengesetzten Schichten des Lebens, aus täglichen Polizei-, Gerichts- und Ehescheidungs-Verhandlungen. Dadurch wird oft das Unwahrscheinlichste wahr und wirklich, und das stark lesende Publicum, durch solche starke Kost verwöhnt, durch den belletristischen Geist aller Literatur in seinen Ansprüchen gesteigert, aufserdem abgestumpft durch eine unabsehbare Masse schon vorhandener Romane, die alle möglichen Verwickelungen, Scenen und Handlungen schon erschöpft, die besten schon schablonenartig wiederholt und abgedroschen haben, dieses Publikum ist nur noch durch Vereinigung der höchsten Vorzüge für seinen so ge- oder verbildeten Geschmack hinzureifsen und zu fesseln.

Zudem gilt es, bei der immer mehr überhand nehmenden, durch hohen Gewinn verführerischen Mode, Romane erst in Zeitschriften und Magazinen in Wochen- und Monatsstücken zu schreiben und zu liefern, Handlung und Verwickelung für *jeden* solchen Stückschlufs oder Act so zuzuspitzen und zu spannen, dafs die Leser mit Interesse

auf jede folgende Nummer warten. Wie sie durch solche oft Jahr und Tag fortgesetzte Lieferungs-Romane gefesselt werden, zeigt die von der Times[1]) charakterisirte Thatsache, dafs nach dem Schlusse eines solchen Zug-Romanes oft 40 bis 50 Tausend Exemplare *weniger* von dem betreffenden Journale abgesetzt werden. Die Verleger wissen das und helfen sich möglichst dadurch, dafs sie mehrere Nummern vor dem Schlusse des nicht selten illustrirten Haupt-Romanes diesen auf die zweite oder dritte Stelle zurückschieben und einen neuen, noch spannender angelegten vorn einlegen. Andere, die den Schlufs eines besonders ziehenden „Werkes der Phantasie“ gern recht lange wirken lassen wollen, geben dem für hohen Lohn arbeitenden Lieferanten Befehl, es wo möglich noch um so und so viel Wochen und Monate auszuspinnen. Dies ist in der Regel nicht anders möglich, als durch gewaltsame Einflickung abenteuerlichster Nebenverwickelungen, die bei den Haaren herangezogen abfallen, sobald eben die gewaltsame Fesselung aufhört.

Alle diese Einwirkungen von Aufsen machen sich mehr oder weniger auf Kosten des poetischen Werthes, der Schönheit, der künstlerischen Composition und Abrundung geltend. Aber praktisch schlechter, langweilig dürfen die Romane dadurch nicht werden. Im Gegentheil, die englische Romanliteratur ist just dadurch die dramatischste, handlungs- und verwickelungsreichste, die gröfste *Virtuosität* aller modernen Belletristik geworden. Sie übertrifft noch die gröfsten Excesse der Eugène Sue'schen Muse in Frankreich, auch im Guten, da dem englischen Romanschreiber in seiner anglosächsischen Kultur und Anschauungsweise für das Gräfslichste, Unnatürlichste, ja Unmögliche immer noch versöhnende Elemente des Gemüths, der lächelnden Ironie, wirklichen Komik und ästhetisch befreienden Humors zu Gebote stehen, die dem französischen esprit nicht zugänglich sind.

Das Jahr 1860 rühmt sich des gröfsten Musters und

---

[1]) Vom 9. November 1861.

Meisterstücks eines solchen Romans, der erst in den Wochennummern des Dickens'schen „All the Year Round" Tausende von Leserinnen wohl ein Jahr lang ästhetisch folterte und hernach als selbstständig erschienenes Werk in rasch aufeinander folgenden, grofsen Auflagen vergriffen und verschlungen ward, das mysteriöse, halb wahnsinnige Mädchen, die „Woman in White" von Wilkie Collins [1]). Der Verfasser macht in der Vorrede selbst auf das Verdienst Anspruch, hiermit zugleich eine neue Form des Romans geschaffen zu haben. Sie besteht darin, dafs die in der langen „Untersuchung" (als welche die Handlung sich fast durchweg charakterisirt) auftretenden, handelnden und leitenden oder leidenden Personen ihren Antheil nach einander *selbst* erzählen, gleichsam zu Protokoll geben und so zusammen die ganze Ungeheuerlichkeit des Mysteriums, das über dem weifsen Mädchen schwebte, sie dicht umhüllte, sich oft nur dichter schlofs, je näher man der Wahrheit zu sein glaubte, endlich aufklären, so dafs man das Ganze wie eine Art von abgeschlossenem Aktenstück einer criminalistischen Untersuchung ansehen kann.

So viel über die Neuheit der Form, die der Verfasser zugleich für eine so gedrungene und nothwendige hält, dafs er Kritiker bittet, sie möchten ihm und dem Leser sein Werk nicht durch einen ausgezogenen, todt aus dem Zusammenhange gerissenen Inhalt verderben. Er meint mit einem Worte, dafs Alles darauf ankäme, *wie*, nicht was, erzählt, dargestellt werde.

Der Genius des Verfassers ist ganz wesentlich melodramatischer Art [2]). Ohne Mysterium und Intrigue, ohne lichtscheue, unerhörte Thaten und auszuspürende scheufsliche Verbrechen würde er eben nur einer der geistreichsten Englischen Schriftsteller sein. Diese bescheidenen Lorbeeren aber verschmäht er, um nach dem Ruhme einer

---

[1]) The Woman in White. By Wilkie Collins. London: Sampson, Son and Co. Berlin: Asher and Co. In letzterer Buchhandlung sind alle in dieser Darstellung erwähnten literarischen Erscheinungen zu haben.

[2]) „Daily Telegraph" vom 27. August 1860, dessen Kritik wir hier, statt unzähliger anderen, citiren, weil sie uns als die passendste erschien.

Gröfse zu streben, die zwischen dem Genius eines Manfred und Mephisto ihren Platz finden mag. Seine Passion sind die grandiosen Leidenschaften der Menschen im Guten, besonders aber im Bösen, das Ausspüren und Ausmalen criminalistischer Ungeheuerlichkeit, geduldige, scharfsinnige Ausforschung verborgener intriganter Verworfenheit. Sein Woman in White gleicht mannichfach der sorgfältigen Analyse eines acte d'accusation des französischen Staatsanwalts. Er spielt aber auch gelegentlich den enthusiastischen Vertheidiger und verschmäht selbst die Rolle eines unparteiischen Berichterstatters nicht. Hierin liegt unseres Erachtens der ungewöhnliche Reiz seines Stils und seiner Darstellung. In englischer Manier gruppirt er Thatsachen, liefert er directe und Indicienbeweise und verbindet er lose umher zerstreute, unbedeutende Dinge zu Ketten von Schlüssen, die den Leser gewissermafsen auffordern, sich wie ein Geschworner über „Schuldig" oder „Nichtschuldig" klar zu werden. In französischer Manier gibt er Motive, entwickelt er Theorien und verbreitet er sich über Nebendinge, die ihm zur Hilfe kommen. Ohne die erstere würde er Gewebe schreiender Unwahrscheinlichkeiten erzählen, ohne die letztere eben nur Thatsachen im Stile eines Zeitungsberichterstatters. Aber durch Vereinigung derselben wird dieser gleichsam gerichtliche Roman so naturgetreu und malerisch, wie eine alte Mühle von Rembrandt oder ein Uferstück von Turner. Da ist die Wahrheit, die prosaische Thatsächlichkeit, aber gefärbt, schattirt, beleuchtet, idealisirt von der Hand des Genius. Wir befinden uns in einem Treibhaus von Verbrechen, Betrug, Fälschung, Unterschiebung falscher Personen, Unehelichkeit, Wahnsinn, Raub, plötzlichem Tode und Mord, Verbrechen im Hinter- und Vordergrunde und in der Perspective. Die eine Hälfte des Personals sucht die andere immer zu betrügen, zu beschleichen, zu tödten, zu morden, zu vergiften; aber nicht ein einziges Mal tritt nur ein Policeman auf. Wir werden nie in das Innere von Newgate eingeführt. Keine Handschellen und Ketten klirren an den Händen der Schuldigen. Sie sind viel zu fein und

respectabel, als dafs sie nur an Calcraft, den Henker, zu denken brauchten. Die Verbrechen sind schon viel zu fein für ein Polizeigericht, für die Zeitungsberichterstatter. Gilt es ja, endlich einen oder den anderen Hauptschurken abzuthun, so geschieht's hinter den Coulissen von der Hand der Nemesis, die als letzte innere Folge der criminalistischen Dialektik ihre Schuldigkeit thut. Collins ist so ästhetisch, wie der griechische Tragöde, und tödtet seine Agamemnons hinter der Coulisse. Wir geniefsen seine Schrecknisse mit einem silbernen Löffel. Seine Bösewichter gehen als Gentlemen umher, sie rauchen gute Cigarren, beschützen Künste und sind selber Adepten in Wissenschaften. Der Haupt-Hallunke ist der zärtlichste Vater und Erzieher seiner kleinen Vögel und weifsen Mäuse. Die weibliche Elite dieser Bande ist durchweg respectable, und die Klytemnestra der Schuld wird in aller Ehrfurcht von dem Geistlichen gegrüfst. Der professionelle Rachegeist gibt Unterricht im Italienischen und statt des erwarteten Dolchs im Gewande führt er goldene Worte der Vermittelung im Munde. Collins hat wie Napoleon „la main de fer sans le gant de velours", nur dafs er, nicht wie Napoleon, niemals vergifst, die Handschuhe anzuziehen.

Der Verfasser hat mit wunderbarer Gewalt der Darstellung eine furchtbare Geschichte erzählt. Als Kunstwerk ist die Composition ebenso verwickelt als geschickt entwickelt. Die Ansichten mögen in Bezug auf die ästhetische Richtung dieser Art Belletristik verschieden sein und sie vor dem höchsten Richterstuhle des Schönen verurtheilen, aber die „Sensations-Literatur" ist damit durchgebrochen und wird wahrscheinlich eine Rolle spielen, so lange sie sich auf ein so aufserordentliches und mit wahrhaftem Fanatismus der Begeisterung aufgenommenes Muster berufen kann.

In derselben Richtung gehalten und mit manchen ganz eigenen Vorzügen genialen Humors und gepfefferter Satire steht Sala's „Baddington-Herrenhaus" [1]). Sala, den man

---

[1]) The Baddington Peerage: Who Wo and Who Wore it. A Story

einen gepfefferten Boz oder versalzenen Dickens genannt hat, zuerst in seiner eigenthümlichen individuellen Genialität als Londoner Genremaler auftretend (vergl. den Jahresbericht von 1859, Bd. II, p. 385) gab diesen luxuriösen Uebermuth von humoristischer Kaustik und bitterer, moussirender Satire eines Romans fast gleichzeitig ein ganzes Jahr lang in wöchentlichen Dosen der „Illustrated Times". Vielfach gefeilt und besser motivirt erschienen diese 52 Fortsetzungen endlich als splendider dreibändiger Roman. Hier zeigt er sich denn als der effectvollste Darsteller *um* einen Gegenstand oder Charakter herum; aber wir glauben dafs er diese Gabe zu exclusiv ausgebildet habe [1]). Er schreibt zu „laut", zu accumulativ, er schildert zu melodramatisch. Sein Roman gehört zu den Kunststücken, in welchen die Verwickelung und das Tragische hauptsächlich aus der Intrigue, aus Handlungen von Aufsen kommt, statt schön, künstlerisch aus der Wirklichkeit des Lebens, aus Individualität, Irrthum und Vergehen des Charakters. Hier hat er sich zu luxuriös seinen accumulativen, in Wort, Form, Schilderung ausschweifend häufenden Kunststücken hingegeben. Dafs ihm mit aller dieser „Verlegenheit des Reichthums" klassische, plastische Schilderungen nicht unmöglich sind, dafs sie ihm gelingen mit allem seinem Humor, hat er in der höchsten Sphäre, der Charakteristik des Herzogs von Minniver, und ebenso unten in der schlechtesten Gesellschaft, der Mutter und dem nur in London vorkommenden Laden der Mutter Tinctops, und wieder in Schilderung des Ideals eines englischen Lady-Boudoirs bewiesen.

Im Uebrigen ist dieser ganz eigene, wesentlich geniale Roman mit allen seinen Fehlern, Uebertreibungen, Unwahrscheinlichkeiten und mit dem trotzigen Eigensinne eines herzzerreifsenden, unversöhnlichen, die Tugend nicht belohnenden, das Laster nicht bestrafenden Schlusses ein unüberwindlicher Beweis von der hinreifsenden Gewalt des

---

of the Best and the Worst Society. By George Augustus Sala. 3 vols. London: C. J. Skeet.

[1]) Athenaeum p. 110. „Illustrated Times" October.

individuellen Genius, der den Muth hatte, allen Conventionalitäten zu spotten und das Londoner Leben hoch Oben und tief Unten mit eigenen Augen zu sehen, mit eigenstem Urtheile zu schildern und allen Schein bis auf Kosten des Schönen unbarmherzig von den Dingen und Menschen wegzubeizen.

Liebenswürdigerer Humor, gedrungenere Charakteristik und dramatischer Reichthum der Handlung in einfacheren Formen bekundet sich in dem irländisch-englischen Romane R. B. Brough's, der zuerst in den Lieferungen des „National-Magazine“ mit Illustrationen sich abspann und dann üblich als zweibändige Neuigkeit unter dem Titel „Which is Which?“[1]) u. s. w. erschien. Der irische Wittwer, Tischler und Bauhandwerker, der selbst nicht lesen und schreiben kann, verschafft seinen beiden Jungen (die Jeder verwechselt und er selbst oft kaum unterscheiden kann) auf die irisch-drolligste, wahrhaft komische Weise nicht nur Schul-, sondern auch Universitätsbildung (wenigstens dem einen). Er gaunert und intriguirt förmlich um Wissenschaft für seinen Liebling, setzt's überall durch und kommt dann endlich in die Lage, sich durch eine Scene voller Labsal für ihn, eine Prügelscene, zu seinem berühmten vornehmen Sohne hindurchzuschlagen. Das Walten und Wirthschaften des irischen Helden ist wahrhaft komisch, liebenswürdig lächerlich und nicht selten rührend bis zum Humor.

Daſs die schnell berühmt gewordene Verfasserin des „Adam Bede“, Miſs Eliot oder Evans die Welt schon wieder mit einem neuen Romane überraschte, wäre erfreulich, wenn ihre „Mill on the Floss“[2]) nicht gar zu deutliche Spuren der Uebereilung und hastiger Unruhe an sich trüge. Das Werk ist reich an schönen Früchten, aber sie wurden vor hinlänglicher Reife abgerissen. Die Komik der vier Schwestern Dobson ist nicht ausgemalt, so daſs sie an bloſse

---

[1]) Which is Which? or, Miles Cassidy's Contract, a picture Story. By R. B. Brough. London: Kent.

[2]) The Mill on the Floss. By George Eliot. 3 vols. London Blackwood and Son. Athenaeum p. 467.

Caricatur grenzt. Abgesehen von diesen Fehlern der Uebereilung, mufs man auch diesmal wieder dem höheren, gediegeneren Talente der Verfasserin, aus den Widersprüchen des Herzens und Lebens selbst Handlung, Verwickelung und Tragödie zu entwickeln, statt sich melodramatisch mit Intriguen von Aufsen zu helfen (wie dies die besten männlichen Romanschreiber nicht verschmähen), Anerkennung zusprechen. Maggie, die Heroine, ist am besten gezeichnet, fein empfunden, geschickt und sicher mit einer liebenden Hand durch ihre gefährlichen sittlichen und äufserlichen Verirrungen hindurch und wieder zu Ehren zurückgeführt. Tom Tulliver, ihr Bruder, bildet ein schön contrastirtes Gegenstück von Charaktergemälde. Das Ganze mag, als eine muthige, edle Polemik gegen in England besonders cultivirte sittliche Hypokrisie, auf einen socialen, praktischen Werth Anspruch haben, ein Verdienst, das gesuchtere und höher gestellte Romane vielleicht oft mehr verderben als unterstützen.

Julia Kavanagh hat ihrem älteren, wohl begründeten Ruhme auf bescheidene, aber gediegene Weise einen neuen Schmuck hinzugefügt. Ihre „Sieben Jahre und andere Erzählungen“ [1]) führen uns hauptsächlich in Genrebildern französischen Provinzial- und Familienlebens herum. Dieses „Stillleben“ in seiner „süfsen Gewohnheit des Daseins“ und in der simplen Fortsetzung des Wohlbefindens und Wohlthuns ist mit schöner weiblicher Empfindung geschildert und mit künstlerischer Hand ausgemalt, Alles nobel, einfach, wahr und deshalb herzerquickend.

Auch Miss Yonge, sonst nur die Verfasserin des „Heir of Redclyffe“ genannt, ist wieder mit einem Romane hervorgetreten, der auf Grund seines Vorgängers etwas Vorzügliches erwarten liefs. Aber die „Hoffnungen und Befürchtungen einer unverehelichten Dame“ [2]) zeigen nicht, dafs diesem in England bis zum Ueberdrufs im Komischen

---

[1]) Seven Years, and other Tales. By Julia Kavanagh. London: Hurst and Blackett. Athenaeum p. 183.

[2]) The Hopes and Fears of a Spinsers Life. By the Author of „the Heir of Redclyffe.“ London. Parker and Son.

und Tragischen ab- und gemifshandelten Thema ein neues poetisches oder sociales Interesse abgewonnen worden sei. Ihr Roman blieb bei allen Vorzügen hinter den allerdings nicht gewöhnlichen Erwartungen zurück.

Noch schlimmer ist Miss Pardoe mit ihrem neuen Romane „A Life-Struggle“ [1]) weggekommen. Sie hat sich wahrscheinlich, wie so viele Collegen und Colleginnen „mit Namen“, übereilt oder übereilen lassen und in ihrem Streben, so schnell als möglich etwas Originelles zu schaffen, zwei im Wesentlichen abgeschmackte („foolish“ nach dem Athenaeum) Bände geschrieben.

Glücklicher ist „the Author of Margaret Maitland“ — auch „ein Name“, mit ihrer „Lucy Crofton“ [2]) gewesen. Sie hat tief in das Herz eines Weibes und einer trauernden Mutter geblickt und das schönste, heiligste, gefeiertste Gefühl der „Mutterliebe“ in allen tragischen, tiefen Wandelungen und Windungen wahr, ergreifend und rührend zu schildern verstanden, ohne eigentlich sentimental oder krankhaft zu werden. Der Roman, Ergänzung zu einem früheren, bekundet durchweg entschiedene Vervollkommnung der Vorzüge, die uns schon in „Margaret Maitland“ Anerkennung abgewonnen.

Von den übrigen sehr zahlreichen Damen, welche während des Jahres die Büchertische mit Haufen neuer Belletristik füllen halfen, fanden hauptsächlich noch Miss Molesworth mit ihrem „Grofsen Experimente“ [3]), Eliza Meteyard (Silverpen) als Verfasserin der Muster-Haushälterin [4]), die amerikanischen „Ritter“ von Louisa Birkinshaw [5]) und mehrere andere Verfasserinnen von Romanen, didaktischen,

---

[1]) A Life-Struggle. By Miss Pardoe. 2 vols. London: Booth.

[2]) Lucy Crofton. By the Author of Margaret Maitland. London: Hurst and Blackett. North British Review p. 509. Athenaeum p. 93.

[3]) The great Experiment. A Novel. By Miss Molesworth. 3 vols. London: Newby.

[4]) Mainstone's Housekeeper. By Eliza Meteyard (Silverpen). 3 vols. London: Hurst and Blackett.

[5]) The Chevaliers: A Tale. With a True Account of an American Revival. By Maria Louisa Birkinshaw. London: Simpkin and Co. Illustrated Times p. 158. (1861).

poetisch-schildernden, raisonnirend-sentimentalen und touristischen Werken mehr oder weniger bedingte Antheile an den Verdiensten der Nationalliteratur. Miss Molesworth verstand zwar (nach der Litterary Gazette) nicht immer ihr „grofses Experiment“ von langweiligen ungefeilten (coarse) Stellen zu befreien, aber im Ganzen sieht man, dafs ein gebildeter Kopf, ein lebhaft fühlendes Herz mit Geist ansprechend arbeitete und gestaltete. Und die mit einer „Silberfeder“ gezeichnete „Haushälterin“ ist nicht nur ein praktisches, sondern auch ein Romanmuster, das sich auf das Vortheilhafteste vor den verschrieenen englischen Housekeepers auszeichnet und sich trotz ihrer Jugend tapfer durch Haus und Küche und durch das unheimlich sich dahin windende „Geheimnifs“ zu bewegen weifs.

Miss Birkinshaw scheint jung und wild zu sein, wenigstens zeigt sich letzteres in der sausenden Masse von Handlungen und über die Erde reichenden Verwickelungen. Das Labyrinth von Verwickelungen fährt erst auf das Meer hinaus, verbreitet sich über Amerika, das mit seiner Sklavenfrage, seinen halb wahnsinnigen „Revival-“ Predigern und Anhängern u. s. w. aus eigener Anschauung und Erfahrung geschildert zu sein scheint, kommt nach London zurück, durchkreuzt sich dann zwischen Flüssen, Thälern und Gebirgen Indiens und bringt die dort aufgefischten Bestandtheile des Knotens zu effectvoller Lösung mit nach Hause. Auch fehlt's nicht an Charakteren, darunter originellen, ansprechenden z. B. einem, der Alles um sich her glücklich macht und dazu im Handumdrehen nicht weniger als 60,000 Pfund Sterling verwendet. Der Titel bezeichnet übrigens blofs eine bürgerliche Familie: Chevalier.

Im Didactischen und Räsonnirenden fehlt es auch nicht an Damen; Mad. Ellis brachte ein Buch voll Capitel über das weibliche Geschlecht, Mrs. Horace Roscoe Betrachtungen über „Engländerinnen und das Zeitalter“, eine dritte wohlwollende Dame antwortet in einem Buche auf die Frage: „What shall I do with it?“ (nämlich meiner Zeit), und noch Andere gaben sich die beste Mühe, in der grofsen

socialen Frage über das englische weibliche Geschlecht in Herzens-, Heiraths-, Lebensberufs- und Müſsiggangsvertreibungs-Angelegenheiten ihr Licht in mehr oder weniger dicken und hübsch ausgestatteten Büchern leuchten zu lassen. Keine scheint besonderen Anklang, die meisten dagegen derbe kritische Abweisung gefunden zu haben. Wir finden deshalb diesen Zug in der englischen Literatur mit bloſser Hinweisung auf sein Dasein ab. Einige schöngeistige Damen scheinen sogar Profession von Cultivirung des ästhetisch Häſslichen zu machen, wie Mrs. Crowe wieder mit Spuk- nnd Geistergeschichten.

Glücklicher und verdienstlicher haben sich mehrere Damen in belletristisch-descriptiver Literatur erwiesen. Sie scheinen darin sogar auch der Zahl nach keinen unbedeutenden Rang einzunehmen. Doch fanden wir bloſs zwei heraus, die als hervorragend in Form und Inhalt besonders anerkannt wurden: Mrs. Gretton und Ann Meredith.

Die Erstere hat lange Zeit in Italien gelebt und ihre dortigen „Eindrücke“ und Erlebnisse vielfach in englischen Zeitschriften zum Besten gegeben. Das Ganze ist, in zwei Bänden geordnet und veröffentlicht, als eine schöne, gewissenhafte, treue und angenehme Quelle für das Studium italienischen Lebens und Leidens, italienischer Schönheiten, Vorzüge und Hoffnungen begrüſst worden [1]) und mag jetzt einen ganz zeitgemäſsen Werth haben, da wir besonders in die Verhältnisse der Kirchenstaaten und Sardiniens specieller eingeweiht werden.

Ann Meredith hat einem Londoner Verleger Stoff und Anlaſs zu einem prächtig ausgestatteten, schöngeistig-wissenschaftlichen Verlagsartikel gegeben. Sie beschreibt und *besingt* Blumen, Beeren und Pflanzen Tasmaniens, die nach dem Leben gezeichnet prächtig abgebildet wurden, so daſs das in- und auswendig anmuthig geschmückte Buch unter

---

[1]) The Englishwoman in Italy. Impressions of Life, in the Roman States and Sardinia during a ten Years Residence. By Mrs. G. Gretton. 2 vols. London: Hurst and Blackett.

den Gegenständen für „Neujahrgeschenke“ seinen ehrenwerthen Platz bekam [1]).

Hiermit müssen wir die schöngeistigen Damen verlassen, obgleich noch eine grofse Menge die Literatur des Jahres bereichern halfen. Doch finden wir unter alten und neuen Bekannten, Charlotte Chanter, Lady Scott, Miss Mackenzie, Mrs. Vidal, Mary Eyre, u. s. w. keine, die sich von Seiten der Kritik einer besonderen Gunst zu erfreuen gehabt hätte, obgleich man nicht gewohnt ist, gegen Damen streng zu verfahren.

Wir kehren noch einmal zu den männlichen Romanschreibern zurück, solchen, die zunächst die negative Eigenschaft mit einander gemein haben, dafs sie nicht zu der melodramatischen Klasse der „Sensationalisten“ gehören.

Den in Form und Inhalt besten Roman des Jahres (und seinen eigenen besten) hat nach dem Urtheil des Athenaeum Nathaniel Hawthorne, der beliebte Dichter des „Scarlet Letter“ und des „House of the Seven Gables“ geschrieben. Die in England auch literarisch, dichterisch und descriptiv grofse Begeisterung für die Schönheiten und Einheitskämpfe Italiens hat in Hawthorne's „Transformation“ [2]) den schönsten, klassischsten Ausdruck gefunden. Er hat die Schönheiten dieses reinen Himmels, dieser klaren, landschaftlichen Umrisse, der Menschen und ihre Bestrebungen durch jede Pore in seine dichterische Seele gesogen und strömt sie nun wieder aus, gestaltet und verherrlicht sie in Form eines apotheosirenden Romans.

Auch „Mademoiselle Mori“ [3]), Erzählung von einem nicht genannten Verfasser, scheint geradezu von Begeisterung für italienische Einheit und Freiheit inspirirt worden zu sein. Es ist eine Art von historischem Tendenzroman,

---

[1]) Some of My Bush Friends in Tasmania: Water Flowers, Berries and Insects. Drawn from Life. Illustrated in Verse and briefly described by Louisa Ann Meredith. London. Day and Son.

[2]) Transformation; or, the Romance of Monte Beni. By Nathanie Hawthorne. 3 vols. London: Smith, Elder and Co.

[3]) Mademoiselle Mori: a Tale of Modern Rome. 2 vols. Parker and Son. Litterary Gazette p. 309.

der wirkliche, zum Theil sehr interessante Thatsachen und Ereignisse der Gegenwart benutzt, nachzuweisen, dafs die Italiener für Einheit, Selbstregierung und Befreiung von ausländischen Gewalten vollständig reifseien.

Das ältere, hierarchische Rom hat dem fruchtbaren *T. A. Trollope* interessanten historisch-belletristischen Stoff zu zwei Werken gegeben [1]). Das eine tritt als Geschichte Filippo Strozzi's auf, ist aber im Geiste und in der Tendenz wesentlich ein Versuch, sich und Andere gegen die alte Knechtschaft Italiens zu empören und für die neuen Freiheitsbewegungen zu begeistern. Das zweite ist eine dichterische Protestation gegen die weltliche Herrschaft des Papstes, die Hierarchie, die „popery", und wird in seiner Wärme und Demonstration nicht selten declamatorisch, melodramatisch.

Das ist *Adolphus* Trollope. Sein Bruder (oder Namensvetter?) Anthony Trollope, der in seinem Ruhme etablirte Verfasser der „Barchester Towers", „The Bertrams" u. s. w. fand mit seiner neuen dreibändigen „Novelle" [2]) im Athenaeum warmes Lob, obwohl andere Kritiken etwas zu viel erotischen Leichtsinn, ja sogar Unmoralität u. s. w. rügen zu müssen glaubten. Die richtige Mitte wird sein, dafs er stark realistisch zeichnet, in dem schwachen Geschlechte durchaus nicht das conventionell schöne verherrlicht und der jüngsten von seinen beiden Heroinen, Mutter und Tochter, die denselben Mann lieben, eine „knochige, eckige Gestalt mit langen, fleischlosen Gliedern" gibt, just weil er eine solche zeichnen wollte und so einen Charakter brauchen mochte.

Das Athenaeum hebt den Roman als „spirited, lifelike", ausgezeichnet „in breadth of treatment, incidents real" hervor und findet in der Verwebung von drei ganz verschie-

---

[1]) Filippo Strozzi: a History of the last Days of the old Italian Liberty. By T. A. Trollope. — Paul the Pope, and Paul the Friar: a Story of an Interdict."

[2]) Castle Richmond. A Novel, By Anthony Trollope. 3 vols. Alle drei bei Chapman and Hall. Athenaeum 571. Daily Telegraph vom 31. August 1860.

denen Hauptinteressen zu einer Einheit eine grofse Meisterschaft der Composition.

Interessant war ein erstes Auftreten des Dichters der „Patricians Daughter“, „Anne Blake“ u. s. w. Westland Marston's in ungebundener Dichtung, als Romanschriftsteller. „A Lady in Her Own Right“ [1]) bewies zwar noch die Zaghaftigkeit eines solchen ersten Auftretens, aber der Dichter und Künstler ist nicht zu verkennen.

Unter den Namen höheren Ranges in der Romanschriftstellerei bleibt Farrar, der Schul-, Universitäts- und „College-“ Maler zu erwähnen. Sein Roman Julian Home [2]) macht dem Verfasser des „Eric“ u. s. w. alle Ehre. Um nicht zu wiederholen, was wir in den beiden vorhergegangenen Jahresberichten über den „Knaben-Roman“ gesagt haben, weisen wir darauf hin und bemerken in Bezug auf das neue Erzeugnifs Farrar's, dafs es von dem Athenaeum weit über den grofsen Haufen anderer desselben Thema's gestellt ward. Es ist das Werk eines Mannes von grofser intellectueller Kraft und edler Gesinnung. Die Charaktere der Tutors von Camford (Cambridge), die graduirten Studenten, deren jüngere Brüder, die Vogelscheuchen unserer öffentlichen Schulen, und deren liebe Schwestern, die reinherzigen Mädchen glücklicher englischer Heimden, alle diese Verhältnisse sind in einfacher, aber durchweg interessanter Handlung ungemein glücklich geschildert worden.

Hierher gehört noch, aufser was in „Miles Cassidy's“ Anschauung Humoristisches und Satirisches von dem Innern einer englischen Universität zum Besten gegeben ward, eine scharfe, indirecte Satire gegen das in England wuchernde Privatschulwesen in Form eines Romans, der zuerst in Wochenlieferungen von „Chambers's Journal“ veröffentlicht ward und kurz darauf in üblicher Weise als selbständiges Werk erschien. Es ist die Schilderung ei-

---

[1]) A Lady in Her Own Right. By Westland Marston. London: Macmillan and Co.

[2]) Julian Home: a Tale of College Life. By F. W. Farrar. M. A. London: A. and C. Black. Athenaeum, Februar 1860.

nes solchen Schulhauswesens [1]) von James Payn. Nicht so treffend, reich an Humor und Satire, als Dickens einst dieses Schul- und Erziehungswesen niedrigerer, wohlfeilerer Art geifselte, schildert und charakterisirt er doch in dessen Geiste. Der höhere Schul- und Hausmeister, seine Töchter, der böse Satan von den blofs drei Gentleman-Pensionären, seine Missethaten und sein Ende sind vortrefflich gezeichnet, nur dafs hernach die Geschichte noch etwas zu weit über ihr eigentliches Ende hinaus verschleppt wird.

Wir kommen jetzt auf ein Grenzgebiet, auf welchem je nach den verschiedenen Kritiken und Standpunkten Romane und Erzählungen in Menge bald diesseits, bald jenseits (theils ganz, theils theilweise) der ziemlich unbestimmten Linie des Vorzüglicheren sich bewegen. Unter denen, die man gröfstentheils, unter verschiedenen Reservationen, noch innerhalb gelten lassen zu wollen schien, erwähnen wir das halbattachirte Paar [2]), das vom Athenaeum als eine hübsche, angenehme, mit Humor versehene Erzählung gebilligt, von Anderen aber ziemlich schnöde behandelt ward.

Ferner „Herbert Chauncey“ von Hallam Elton [3]). In früherer anspruchsloserer Zeit würde diese sorgfältig ausgearbeitete und auf klar und fest begründeter Basis mit sicherer Hand durchgefühste Dichtung vielleicht zu den besten gerechnet worden sein; jetzt erschien sie zu simpel, zu wenig dramatisch, nicht spannend genug.

Auch „Zu viel allein“ von Trafford [4]) gehört hierher. Eine gute Idee und gut durchgeführt. Ein passionirter Chemiker verliert sich bei aller Gutmüthigkeit und Liebe für seine Frau zu sehr in seine Experimente (Chemie als Romanstoff ist ziemlich neu und originell) und vernachläs-

---

[1]) The Bateman Hansehold. By James Payn, Author of „Stories and Sketches“. London: Arthur Hall.

[2]) The Semi-Attached Couple. By the Author of „the Semi-Attached House“. 2 vols. London: Bentley.

[3]) Herbert Chauncey: a Man more Sinned against than Sinning. By Sir Arthur Hallam Elton, Bart. 3 vols. London: Smith, Elder and Co.

[4]) Too Much Alone. By G. F. Trafford. 3 vols. London: Skeet. Athenaeum 373.

sigt die tief gekränkte Gattin, bis er's endlich merkt und auf die herzigste Weise Alles wieder gut zu machen weiſs.

Auf diesem Grenzgebiete lieſsen sich noch eine Menge Romanblüthen sammeln, ehe man in die Gegenden des deutlich erkennbaren Unkrautes käme. Aber wie schwer ist es, unter den Massen des Mittelmäſsigen aus je zwei, drei Bänden mühsam heraus zu lesen, daſs, was und wie viel Eigenes, Schönes und ästhetisch Frisches darin stecken mag? Das gehört nicht zu unserer Aufgabe.

Ehe wir zur versificirten und gereimten Literatur übergehen, sei noch im Allgemeinen eines nach Tausenden von Bänden zählenden Büchermarktes gedacht, in denen sich oft ästhetisch Anmuthiges, in Form von „Dichtung und Wahrheit“ Verflochtenes bald mehr, bald weniger poetisch schön eingefunden. Wir meinen die überaus frische Reise- und Touristen-Literatur, Memoiren, Auto- und Anderer Biographien, Kinderschriften, Prachtbände aller Art für drawing-rooms und die fashionable Welt. Die literarische Kunst-Industrie blüht in einer Fülle und weiſs sich aus allen Gebieten der schönen Künste immer so reich zu schmücken, daſs auch die „schöne Literatur“ dabei nicht vernachlässigt wird.

Auch was die Engländer Philosophie nennen (Naturwissenschaft, höchstens mit etwas Metaphysik) ist im Verlaufe des Jahres sehr reichlich und mit frischem, zum Theil poetischen Leben literarisch productiv gewesen. Selbst Zeichen, daſs die Philosophie in unserem Sinne Wurzel schlägt, fehlen nicht. Was den Engländern dabei an der Methodik und Dialektik philosophischen Denkens und Deducirens abgeht, suchen sie gern mit Hilfe der Phantasie zu ersetzen, so daſs wir den Philosophen eher in die Poesie verweisen möchten. Das naturwissenschaftliche Leben in der Literatur wurde hauptsächlich durch Darwin's Aufsehen machende Species-Theorie, auch durch Buckle's an die Natur anknüpfende Civilisationsgeschichte angeregt. Bücher und Broschüren über metaphysische, naturphilosophische und logische Themata von Mansel, Bischoff, Berkeley, John Young, Boase, Tupper (Tupper das ist ihr Mann in

ihrer Philosophie), Woods, Bree, John Phillips und Hamilton erinnern bei aller oft trocknen und kirchlich befangenen Oberflächlichkeit an die Aesthetik der Sprache und Darstellung, die in der Einleitung angedeutet ward.

Die *Literatur in Versen*, wie wir im Allgemeinen sagen müssen, damit der ganze Umfang derselben bezeichnet werde, ist wesentlich „multa non multum", viel Verse, Bände und Bücher, nichts Bedeutendes ersten Ranges darunter. Eigenthümlich sind einige „versificirte Romane", die früher einmal mehr Mode waren, dann verfielen und nun wieder mehrfach versucht wurden. Davon wurden „Ein Mannes-Herz" von Charles Mackay [1]) und „Alban" von W. Thurston [2]) als gelungenere hervorgehoben, aber mit Erinnerung an den Umstand, daſs diese poetische Kunstform einen Widerspruch in sich enthalte und deshalb als „Kunststück" immer bedenklich bleibe. Die Schönheiten in der Dichtung des Ersteren, der als originaler, nobler Sohn der Muse längst eines schönen Rufes genieſst, können mit den Fehlern des Ganzen nicht versöhnen. Thurston entwickelt gute Versification, die sich in Situationen, wo die Lyrik in ihre Rechte eintritt, oft zur wahren Poesie erhebt, aber sich immer wieder in versificirte Prosa verlieren muſs, um der „Erzählung" wieder auf die Beine zu verhelfen.

Als eins der gelungensten poetischen Producte *in technischer* Beziehung wurde die neue Dichtung von Owen Meredith, dem pseudonymen Sohne Bulwer Lytton's, vielfach hervorgehoben. Seine „Lucile" [3]) wird mit der für Mrs. Browning's, der Dichterfürstin, Ruhm entscheidenden „Aurora Leigh" verglichen, ohne ihr gerade zur Seite gestellt zu werden. Der Stoff, ein edeles weibliches Wesen, die zwischen der Liebe zweier Bewerber, eines Engländers und eines Franzosen, in ihrem Herzen gewissermaſsen aus-

---

[1]) A Man's Heart: a Poem. By Charles Mackay. London: Smith Elder and Son.

[2]) Alban: a Narrative Poem. By W. Thurston. London: Jadd and Glass.

[3]) Lucile. By Owen Meredith. London: Chapman and Hall. Athenaeum 537. Bentley's Miscellany 314.

brennt, weil sie sich für keinen von beiden — deren Vorzüge sie vereint für ihre Liebe ersehnt, mit vollem Herzen entscheiden kann — dieser Stoff ist von dem bereits bewährten Talente des sprachgewandten, mehr geist- als gemüthreichen Dichters mit flüssiger Versification, eindringlicher Schilderung und in Ausmalung der innern Tragödie des weiblichen Herzens bis zu Thränen rührender lyrischer Kraft und Schönheit durch- und ausgeführt worden. Das Thema ist freilich auch ein dem Gebiete des Romans angehöriges und es kann seine lyrisch-episch-dramatische Gestalt nicht als höhere Kunstform gebilligt werden. Aufserdem werden die früheren Dichtungen des Verfassers, „Clytemnestra“ und „the Wanderer“, trotz nur bedingter Schönheit, der Lucile noch vorgezogen [1]).

Meredith, so hiefs es in verschiedenen Beurtheilungen, hat sich durch eifriges Studium des Dichterfürsten-Paares, der Browning's, in die Poesie hineingelesen, sich darin treibhausartig erwärmt und Wärme ausgestrahlt, so lange diese aushielt. Sie wird aber durch ein zu geringes Feuer des sich selbst verbrennenden Genius ernährt und nimmt deshalb ab.

Neben dem Schüler oder Nachahmer hat sich auch das Original wieder hören lassen, wenigstens Mrs. Browning, die mit ihrem Gatten und Thomas Carlyle als eine Art Dreieinigkeit oberster, aber zürnender Gottheiten angesehen ward.

Aber ihre Congrefs-Gedichte [2]), das letzte Werk der jetzt verstorbenen Dichterin, zum grofsen Theile mit politischem Pathos gegen Amerika, für die Freiheitskriege in Italien und für Napoleon u. s. w. räumen dem Olympischen Zorne, so sehr er in der hohen Dichterseele als berechtigt anerkannt werden mag, zu viel Rechte auf Kosten der Schönheit ein. Die „herausfordernde Häfslichkeit“ der Brownings, an sich durchaus nicht im Wider-

---

[1]) Vergl. den Jahresbericht von 1859, Bd. II. p. 387.

[2]) Poems before Congress. By Elizabeth Barret Browning. London: Chapman and Hall. Illustrated Times. Chambers's Journal.

spruche mit Reinheit und Erhabenheit der Gesinnung, „der Fluch aus den Tiefen der Weiblichkeit mag bitter, salzig und gut sein“; aber wenn der Fluch, der Zorn zur Wuth, zur Blumenlese häfslicher Kraftausdrücke wird, dann flieht die Muse und verläfst weinend ihre erhabenste Priesterin:

„Maim the soul's complete,
To fit the hole of a toad,
And filch the dogman's meat,
To feed the offspring of God.“

Hier flieht auch die Kritik, um nichts weiter zu hören und von dem alten hohen Ruhme der Dichterin zu retten, was noch zu retten ist.

Von sonstigen lyrischen Dichterinnen fand noch Miss Procter mit zwei Bänden Legenden und lyrischen Gedichten als zart, wahr empfunden und lieblich, aber unbedeutend, etwas bedingte Anerkennung unter unzähligen versificirten Neuigkeiten, die aber gröfstentheils mit solchem Hohn und Spott abgewiesen wurden, dafs wir sie nicht nur für unbedeutend, sondern auch für spottschlecht halten müssen. Nur ein junger Dichter mit einem ersten Bande voll Uebermuth und Maculatur, Short Enfield, liefs erwarten, dafs er noch sichten und klären, Geschmack und Gefühl läutern und so noch Poesie ohne Maculatur liefern werde.

Martin F. Tupper ward für zu denkend, zu reflectirend gehalten, als dafs man seine 300 Sonnette[1]), so Miltonisch oder Salomonisch und weise sie auch klingen, für eine beträchtliche Bereicherung der poetischen Schätze der Nation halten könnte. „Unter der Hand Milton's wurde das Sonnett zur himmlischen Posaune, Tupper bläst Kinder-Trompete damit.“ — In der „Vision Barbarossa's und andern Dichtungen“ [2]) Stigant's fand man Pathos und Realistik, schöne Strophen und flüssige Versification zu loben, im Uebrigen aber keinen bedeutenden Dichter. Miss Power, früher als

[1]) Three Hundred Sonnets. By Martin F. Tupper. London: Hall, Victre and Co.

[2]) A Vision of Barbarossa, and other Poems. By William Stigant. Derselbe Verlag.

Verfasserin eines lebenswahren, anmuthigen Romans willkommen geheifsen, bewährte sich nun auch als Dichterin der Hand Virginien's [1]), als sanfte, tief fühlende Sängerin weiblicher Berufe und Leiden, „zwar ohne bedeutende Erhebung, aber heilig und poetisch auf ihren duftigen Hügeln!"

Eine so alte, complicirte kultur- und caricaturreiche Gesellschaft wie die englische ist nicht ohne komische und satirische Poesie denkbar. Im Gegentheil weht eine *Art* von mephistophelischem Geiste durch fast alle Phasen der literarischen Production. So vertheilt und consumirt sich der meiste Stoff dieser Richtung durch alles Leben und Schreiben und läfst wenig zu selbstständigen Bänden übrig. An satirischer Poesie, als solcher, war daher das Jahr ziemlich arm, und nur in dem „Married-Off" eines anonymen Autors [2]) wurde ein Versuch gemacht, das oft verspottete Jagen von Müttern und Töchtern, unter eine Lady's-Haube zu kommen, in einem eigenen satirischen Gedichte zu geifseln. Die Verse sind gut, Komik und Satire aber matt und mager. Als Curiosität wurde der ehemalige Charlisten-Häuptling Ernest Jones unter den Dichtern [3]) mannichfach beachtet, aber er leuchtet wenig mit eigenem Lichte, und nur hell mit übersetztem Freiligraths, Schillers und anderer deutschen Dichter.

Manches Vortreffliche ward auf dem Felde lebendiger Sagen- und Volks-Poesie geleistet. Da die Sammler und Forscher aber deshalb noch nicht selbst zu Volksdichtern eigenen Genies wurden, kann man ihnen kaum besondere Ehrenplätze in der productiven Nationalliteratur anweisen. Mit ungewöhnlicher Anerkennung wurden die Verdienste Ingledew's, Campbell's und eines Ungenannten besprochen. Ersterer hat die Balladen und Lieder von Yorkshire zu einem Bande eigener, lokaler Volkspoesie zusammengetragen [4]) und dadurch manchen versteckten Schatz zu Tage geför-

---

[1]) Virginia's Hand: a Poem. By Marguerite A. Power. London: Longman's.

[2]) Married-Off. A Satirical Poem. By H. B. London: Ward and Lock.

[3]) Coryada: a Tale of Faith and Chivalry, and other Poems. By Ernest Jones. London: Kent and Co.

[4]) S. unten die Bibliogr. No. 146.

dert. Dem Anderen gebührt das Verdienst, in den westlichen Hochlanden allerhand Sagen und Geschichten aus dem Munde des Volks mühsam auf's Papier gebracht, geordnet und im modernen Englisch zugänglich gemacht zu haben [1]). Der Dritte tritt als eine Art von Social-Politiker, an Riehl erinnernd, auf und schildert Sitten und Gebräuche von Lancashire und Yorkshire, als sie vor 30 Jahren noch nicht von der modernen Riesen-Industrie verwischt waren [2]).

Es bliebe nun noch übrig, dramatische Poesie und neue Theaterstücke des Jahres in ihren besten Leistungen zu würdigen, wenn dem Berichterstatter von ersterer überhaupt etwas Erwähnenswerthes bekannt geworden und letztere das in den beiden früheren Jahresberichten gegebene Urtheil nicht in noch höherem Maſse bestätigten. Wenn nach der Lehre vom Schönen die dramatische Poesie die höchste Form der Dichtkunst ist, so gibt sich England in dieser Sphäre noch ein ärgeres Armuthzeugniſs, als Deutschland. Freilich kann es sagen, daſs sich auch die dramatische Poesie in den Roman geflüchtet hat und diesem seine Muskelkraft gibt.

Das Theaterstück-Unwesen war allerdings sehr fruchtbar für 21 Londoner Theater. Die „Christmass-Boxes" von A. Mayhew und S. Edwards (Lyceum) wurden als eine englische Originalposse und groſse Seltenheit gerühmt, Tom Taylor schien wohl ein Dutzend Neuigkeiten wie aus dem Aermel zu schütteln, Watts Philipps, E. Falconer, Leslie und andere Fabrikanten waren so fleiſsig wie immer. Ihre Stücke wurden gegeben und vergessen. Nur die „Colleen Bawn" mit ächtem irischen Humor, hatte „a long run" auf dem Drurylane-Theater, nach der Kritik in den besseren Organen aber keinen anderen Werth, als daſs sie sich ächt possenreiſserisch wirksam machen lieſs.

Wir sind zu Ende. Die Literaturschätze des Jahres 1860 liegen vor mir wie eine ungeheure Pyramide von

[1]) S. unten die Bibliogr. No. 267.

[2]) Scarsdale; or, Life on the Lancashire and Yorkshire Border thirty Years ago. 3 vols. London: Smith, Elder and Co.

goldbetitelten Büchern auf der breitesten Grundlage von Prosa und Maculatur, mit dem „halbwahnsinnigen weifsen Mädchen“ auf der Spitze des Roman-Kegels. Aber der ungeheure Berg blüht ringsum. Fast aus jedem, auch dem schlechtesten Buche spriefst *etwas* von Humor, der sich, wie die Blume im Wein, in der ganzen gebildeten Sprech- und Schreibweise Englands als eine schöngeistige Würze angenehm zu machen weifs.

London. Dr. H. Beta.

II.

Die *französische National-Literatur* im Jahre 1860.

(Schreiben an den Herausgeber.)

Monsieur.

Je suis bien en arrière cette année avec vous, et je ne puis vous donner pour excuse que les occupations qui m'ont surchargé; car je ne saurais expliquer mon retard par l'abondance des matières que m'offrait l'année 1860. Si je me plaignais de la stérilité de l'année 1859, que dire de celle qui l'a suivie? ce n'est plus seulement la qualité qui fait défaut, c'est encore la quantité, et si je voulais donner à cet article la même longueur qu'au précédent, je serais obligé de dépasser pour les ouvrages dont il parlera la mesure que j'ai adoptée jusqu'ici; mais je ne veux pas faire subir aux années littéraires qui se succèdent dans mes revues le supplice de Procuste, et je proportionnerai l'étendue de mon rapport à l'importance de la moisson.

Comme mouvement général, la littérature française ne nous offre toujours rien de nouveau; c'est la même absence de direction, la même indigence d'inspiration et d'originalité vraie, la même tiédeur et le même épuisement que je vous ai déjà signalés. Le besoin d'une rénovation se fait de plus en plus vivement sentir; tout le monde le pro-

clame, et personne ne voit encore comment il pourra être satisfait, tant qu'un grand événement politique ou social ne sera pas venu donner une impulsion puissante à l'activité intellectuelle de notre pays. Aujourd'hui pas plus qu'hier, il ne faut désespérer de l'avenir, mais il convient d'être juste, c'est-à-dire sévère pour le présent.

Le domaine de la poésie pure est celui qui aurait le plus besoin de recevoir un nouvel ensemencement; non seulement il ne produit plus rien de remarquable, mais le public accueille les essais qui lui sont offerts avec une indifférence peu faite pour encourager de nouvelles tentatives. Aussi cette année je ne trouve à peu près rien à vous citer. J'excepte un volume de vers intitulé *les Parasites* [1]), de M. Edouard Pailleron, qui montre un talent énergique et souple, formé par l'étude habile de l'antiquité dont il reproduit souvent avec bonheur la forme et l'esprit; c'est le seul ouvrage qui puisse nous promettre un vrai poète. Il y a quelques beaux vers dans les *Sillons et Débris* [2]) de M. H. du Pontavice de Heussey, mais ils sont gâtés par la prétention excessive, le ton hautain et l'exagération continue qui empêchent l'auteur d'être sympathique. M. C. Alexandre l'est beaucoup plus, et on doit reconnaître dans son livre, *les Grands Maîtres*, des idées élevées, de la jeunesse et, avec beaucoup d'imperfections, une forme souvent rigoureuse. M. Louis Ratisbonne vient de terminer une oeuvre considérable et qui mérite les éloges de la critique; il a mené à bonne fin une traduction complète de la *Divine Comédie* [3]); traduire quelque chose en vers français a toujours été une entreprise très-difficile; elle l'est plus que jamais aujourd'hui, où l'on ne demande plus seulement au traducteur de faire de bons vers et de rendre les idées de son modèle, mais où l'on veut retrouver dans la copie tous les traits caractéristiques de l'original, de la forme comme du fond. Je ne dirai pas que M. Ratisbonne ait complètement réussi; le poète auquel il s'était attaqué ne rendait

---

[1]) 1 vol. in-12, M. Lévy. [2]) 1 vol. in-12, Castel.
[3]) 2 voll. in-12, M. Lévy.

pas son travail plus aisé; car l'obscurité du style dans le Dante n'est souvent que le reflet de celle des idées, et place le traducteur entre le danger de n'être pas intelligible et celui de fausser, en voulant l'éclaircir, la pensée du poète italien. M. Ratisbonne n'a pas toujours évité ces deux écueils; il n'a pas toujours non plus, tant s'en faut, réussi à rendre l'harmonie et la poésie des tercets du grand Alighieri, mais il faut lui savoir gré de son travail consciencieux et lui tenir compte des immenses difficultés que je n'ai fait qu'indiquer; on sera encore bien plus disposé à lui épargner les critiques si on compare ce qu'il nous donne aux essais qui ont plus d'une fois été faits avant lui pour doter la poésie française de la grande trilogie épique qui résume et domine le moyen-âge. Pour se reposer de ce labeur énorme, M. Ratisbonne a composé cette année *la Comédie enfantine* [1]), recueil de contes et de fables pour le jeune âge, cueillie, suivant l'heureuse expression du poète, sur les lèvres de ses enfants. C'est une chose bien moins facile qu'elle le semble au premier abord, que d'écrire pour les enfants, et M. Ratisbonne en offre une preuve frappante; ses fables, qui ne cherchent qu'à être morales et claires, n'ont le plus souvent ni intérêt ni charme et manquent le ton vraiment enfantin pour tomber dans la puérilité ou s'élever au-dessus de la portée de ceux à qui elles s'adressent: Lafontaine, en ne cherchant qu'à plaire par le récit sans trop se préoccuper de la morale, est arrivé à faire les délices des petits comme des grands; M. Ratisbonne, j'en ai peur, ne séduira ni les uns ni les autres; il est vrai que ses fables contiennent d'excellentes leçons, mais c'est une idée fausse, et on le reconnaît assez généralement aujourd'hui, que de croire que les enfants tirent jamais d'un récit qu'on leur fait la conclusion morale qu'on en veut faire sortir; ils n'y cherchent que l'amusement, et c'est là aussi ce qu'il faut leur donner.

Voilà tout ce qu'a produit la poésie en 1860; c'est assurément peu de chose; le roman est plus fécond, et

---

[1]) 1 vol. gr. in-8, collection Hetzel.

nous offrira plus de bons livres. George Sand, dont je n'avais pû l'an dernier que signaler l'épuisement, s'est relevée cette année par deux ouvrages qui ont rappelé les beaux jours de son talent et qui ont eu un succès comparable à celui de ses anciens romans; il s'en faut cependant que *Jean de la Roche* et *le Marquis de Villemer*[1]) soient à la hauteur de *Lélia* ou de *Valentine*; ils n'ont ni la puissance de conception, ni la passion ardente, ni l'intérêt violent et dramatique de leurs aînés; le style seul n'a rien perdu, et on admire principalement ces magnifiques descriptions qui forment la partie la plus incontestable du talent de George Sand; il faut dire aussi que ces derniers romans ont gagné en honnêteté du sujet et en vraisemblance des caractères ce qu'ils ont perdu d'un autre côté. C'est avec un vif plaisir que je constate ce rajeunissement inattendu d'un des plus beaux talents de notre époque.

Un romancier dont les productions n'avaient pas été jusqu' à présent très-remarquées, M. L. Ulbach, a obtenu cette année un succès tout à fait exceptionnel; son livre, *M. et Mme Fernel*[2]), justifiait d'ailleurs sous beaucoup de rapports l'accueil qui lui a été fait. C'est un roman très-honnête, et cependant très-intéressant, une étude spirituelle et vraie, sans viser à trop de profondeur ni tomber dans la caricature ou la minutie, des moeurs de nos villes de province; les caractères sont bien tracés et ce qui est plus difficile très-bien soutenus, et si l'intrigue manque un peu d'intérêt, on s'attache assez aux acteurs pour n'avoir pas besoin de situations et d'événements extraordinaires. La partie faible de ce livre, c'est le style: il est souvent plat et souvent prétentieux, généralement négligé; en outre il a une tendance marquée à la diffusion, et ce défaut ne lui est pas particulier; c'est un peu celui de tout le livre, et ce qui l'empêche, malgré toutes ses qualités, de pouvoir prétendre à une valeur durable.

Ce ne serait pas là le compte de M. Champfleury, qui n'écrit certainement pas ses ouvrages pour qu'ils soient

---

[1]) 2 voll. in-12, Hachette. [2]) 1 vol. in-12, collection Hetzel.

oubliés au bout de quelques années. M. Champfleury est le chef de l'école qui se désigne par le nom de *réaliste,* et qui, dédaignant les disputes si longtemps renouvelées sur le *beau idéal* et le *laid idéal*, n'admet que le *réel*, et le plus souvent le *laid réel.* Pour cette école, l'art n'est que la faculté de rendre sensible à l'esprit non pas l'impression produite par l'objet, non pas le rapport de cet objet à l'âme et aux idées de l'écrivain, mais l'objet lui-même; il ne s'agit plus de créer des types, de généraliser ni même de rapprocher des détails épars pour en former un ensemble; plus d'invention, de composition, d'élocution, ces trois parties de la vieille rhétorique: le peintre de moeurs n'est plus qu'un photographe, et son livre doit reproduire fidèlement le sujet qui a posé devant son instrument: peu importe si la vulgarité le dispute à l'insignifiance, si les détails les moins importants sont placés au même plan que les plus caractéristiques; cela est ainsi, donc l'écrivain n'a pas le droit d'y rien changer. Telle est la théorie: dans la pratique, M. Champfleury est bien obligé de ne pas y rester absolument fidèle; il s'efforce au moins de s'en rapprocher le plus qu'il peut; ses romans, et ceux entre autres qu'il a publiés cette année, *la Mascarade de la Vie Parisienne, les Amis de la Nature, Monsieur de Boisd'hyver* [1]), ne nous offrent que des caractères sans relief, des événements sans intérêt, des observations sans profondeur, le tout dans un style aussi *réaliste*, c. à d. aussi éloigné de chercher le beau qu'il est possible de l'imaginer. Sans m'arrêter à combattre les principes dont cet écrivain est le représentant le plus célèbre, je conseille à ceux qui seraient tentés de les adopter d'en étudier l'application dans leur coryphée, puis de comparer par exemple *les Bourgeois de Molinchart* je ne dirais même pas à *Mauprat* ou à *Eugénie Grandet*, mais simplement à *M. et Mme Fernel*; ils verront lequel leur plaira davantage. Et ce n'est pas que M. Champfleury manque de talent; il en a plus peut-être que M. Ulbach, et il l'a bien prouvé dans quel-

[1]) In-12, Poulet-Malassis et de Broise.

ques nouvelles sans prétentions qui valent mieux que toutes ses oeuvres destinées à faire éclat; mais il l'étouffe volontairement dans les liens d'un système ridicule qui, si jamais il triomphait, arriverait simplement à tuer, outre la poésie, l'art entier de l'écrivain et même de l'observateur, et à donner à un bon sténographe la palme sur un homme de génie. Heureusement ce triomphe n'est pas à craindre, et malgré le bruit exagéré qui s'est fait autour du nom de M. Champfleury, il n'est pas encore près de la dictature littéraire qu'il ambitionne.

Aussi trouvons-nous cette année plus d'un joli roman qui n'est pas *réaliste* dans le sens restreint qu'on donne aujourd'hui à ce mot. *Le Voyage d'un Etudiant* et *l'Histoire d'un Homme enrhumé* [1]), de M. Stahl, sont deux romans séparés qui contiennent le récit d'un même voyage; dans ces deux volumes, charmants tous deux, on retrouve les qualités auxquelles nous a habitués leur auteur: un style fin et net, parfois un peu précieux, de la gaieté, de l'esprit et du sentiment, „une larme qui court dans le pli d'un sourire". M. Stahl, si l'on recherche sa parenté littéraire, est de la famille de Sterne et de Jean-Paul. M. Assollant, je l'ai déjà dit, est plutôt de celle de Voltaire, mais il ne prouve guère depuis quelque temps son affinité avec l'auteur de Candide; *Brancas* [2]) est une scène contemporaine qui manque de vérité et d'intérêt, et qui ne se fait lire que par les étincelles d'esprit dont elle est semée; *la Mort de Roland* [3]), *fantaisie épique,* est une espèce de parodie de notre vieille épopée à laquelle manquent la poésie et la gaieté facile qu'exigent ces sortes de jeux de l'imagination et du caprice et qui font le génie de l'Arioste. L'esprit très-réel de M. Assollant est trop mordant, trop positif, pour enfourcher jamais l'hippogriffe; il fera mieux de s'en tenir au roman satirique et léger où il a excellé une fois.

Vous connaissez déjà les auteurs dont je viens de vous entretenir; parmi les noms nouveaux, je distingue celui de

---

[1]) 2 voll. in-12, collection Hetzel. [2]) 1 vol. in-18, Hachette.
[3]) 1 vol. in-18, Hachette.

M. Aurélien Scholl; son roman *l'Histoire d'un premier amour* [1]), est plein de défauts et de qualités; on y trouve la passion dans ce qu'elle a de meilleur, mais aussi dans ce qu'elle a de pire, et on y sent le souffle de la vie à travers les exagérations fréquentes de la pensée et les fautes du style; en somme, cet ouvrage, ainsi que les deux contes qui le suivent, *Denise* et *l'Idiote*, fait preuve dans M. Scholl d'un talent vrai et franc, qui promet et qui tiendra.

Après ces quelques livres dont j'ai cru devoir vous donner au moins une idée, je me bornerai à citer quelques autres romans qui offrent encore des qualités littéraires ou bien que recommande le nom de leurs auteurs ou le succès qu'ils ont obtenu, tels que *Catherine d'Overmeire* [2]), de M. Feydeau, qui a été pour l'heureux auteur de *Fanny* un second et complet échec; *la Bêtise Humaine* [3]), de M. Jules Noriac, livre dont l'immense vogue donne une singulière idée du public lettré de nos jours; *Véronique* [4]), où M. Eugène Müller a montré avec moins de bonheur les qualités et les défauts qui caractérisaient *la Mionnette*; les *Nouvelles Languedociennes* [5]), de Mme Louis Figuier, qui développent le talent sympathique que je vous avais signalé dans l'auteur de *Mos de Lavène*; *Béatrix* [6]), par M. Legouvé, qui avec les meilleurs idées, un soin louable de composition et de style et des intentions littéraires, ne s'élève pas au-dessus du médiocre; *Clémence Ogé* [7]), roman de M. Ernest Serret, aussi moral et aussi ennuyeux que les précédents; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le théâtre n'est pas cette année en progrès sur les années antérieures; il s'en faut de beaucoup, et parmi les pièces dont je vais vous parler, aucune ne peut se placer à côté des *Lionnes Pauvres* ou même du *Père Prodigue*. M. Octave Feuillet, l'un de nos écrivains dramatiques les plus fins, a cependant donné deux comédies, mais ni l'une ni l'autre ne prendront rang parmi ses meilleurs ouvrages;

---

[1]) 1 vol. in-18, M. Lévy. [2]) 2 voll. in-12, Dentu.
[3]) 1 vol. in-18, Librairie Nouvelle. [4]) 1 vol. in-12, Amyot.
[5]) 1 vol. in-18, Hachette. [6]) 1 vol. in-18, Hachette.
[7]) 1 vol. in-12, Hachette.

la Tentation[1]) est une oeuvre sans éclat et sans nouveauté, une scène domestique dont les peripéties sont froides et les acteurs peu intéressants; *Rédemption*[2]) a beaucoup plus de qualités comme art, mais aussi des défauts capitaux: les qualités se faisaient bien mieux sentir, et on apercevait moins les défauts dans la *scène*, non destinée à la représentation, que M. Feuillet a agrandie et gâtée pour en faire un drame: c'est l'éternelle histoire de la courtisane qui se réhabilite par l'amour, et la manière dont M. Feuillet l'a traitée aurait lieu de surprendre de la part d'un écrivain généralement assez scrupuleux si on ne savait qu'en fait d'audace ceux qui sont d'ordinaire les plus timides sont le plus loin à un moment donné; mais la maladresse de l'auteur à sauver la hardiesse de son sujet indique assez le peu d'habitude qu'il a d'en traiter de semblables; il va du premier bond plus loin que tous ceux qui ont soutenu la même thèse avant lui, et il lui suffit pour que le pardon du ciel descende avec l'amour terrestre sur la tête de Madeleine, qu'elle ait voulu mettre par le poison un terme à l'ennui qui obsède sa vie: quand son nouvel amant la presse dans ses bras en lui disant: „Je t'aime"! elle répond: „Je crois en Dieu"! Tel est le dénouement, qui aurait dû valoir à son auteur une sévère réprimande du public; je le répète, M. Octave Feuillet s'est fait tort en mettant au grand jour de la scène une oeuvre qui pouvait passer à la lecture pour un agréable paradoxe soutenu en joli style, mais qui prend au théâtre le caractère d'une mauvaise et dangereuse déclamation.

Sur le même théâtre où M. Feuillet a fait jouer ces deux pièces, on a représenté un ouvrage assez étrange de M. Ponsard, l'auteur célèbre à juste titre de *Lucrèce* et de *l'Honneur et l'Argent*. Il a livré aussi au public une fantaisie qui sans doute ne lui était pas originairement destinée, et qui porte toutes les marques d'un ouvrage de salon, *Ce qui plait aux Femmes*[3]), mélange assez mal amal-

---

[1]) Représentée le 19 mars au Vaudeville.
[2]) Représentée le 19 octobre au Vaudeville.
[3]) Représentée le 30 juillet au Vaudeville.

gamé de comédie, de féerie et de drame, de prose et de vers, de réel et de fantastique. Le public a fait assez bon accueil à tout cela, grâce surtout aux beaux vers dont le deuxième acte est semé et sans doute aussi à l'intervention de l'autorité qui reconnut dans certaines tirades des allusions politiques et suspendit les représentations pendant trois jours; mais ce n'est pas là, et tout le monde l'a reconnu, un ouvrage dramatique dans le vrai sens du mot.

Je vous ai déjà parlé du talent bien plus lyrique que dramatique de M. Louis Bouilhet à propos d'*Hélène Peyron* (1858): ses défauts et ses qualités se retrouvent dans la pièce qu'il a donnée cette année, *l'Oncle Million*[1]), où quelques caractères bien tracés et une foule de vers heureux, spirituels ou poétiques, n'ont pas empêché le public de remarquer la froideur de l'action et l'absence de vérité du sujet; M. Louis Bouilhet a encore beaucoup à faire pour mettre son talent d'observateur au niveau de son talent de poète.

Après ces noms déjà connus de vous, j'ai à vous signaler quelques noms nouveaux qui se sont fait entendre cette année au théâtre; le plus éclatant est celui de M. Victorien Sardou[2]); ses *Pattes de Mouche* ont fait de cet écrivain à peu près inconnu un des plus populaires de nos auteurs dramatiques; il y a en effet dans cette pièce beaucoup d'esprit, d'entrain et surtout un merveilleux talent pour amuser et intéresser le public avec un rien, nouer et dénouer avec facilité les fils d'une intrigue compliquée, et bâtir sur la pointe d'une aiguille tout un édifice léger et gracieux. M. Sardou n'est pas un homme d'un talent énergique et durable; il n'a ni la force comique de M. Augier, ni l'observation savante et les traits étincelants de M. Dumas fils; il me paraît plutôt destiné à être pour la génération actuelle ce que fut Scribe pour celle qui nous a précédés: il saura amuser et charmer ses contemporains sans jamais les remuer beaucoup ni les frapper d'admiration,

[1]) Représenté le 6 décembre à l'Odéon.
[2]) Représenté le 15 mai au Gymnase.

et il ne prétendra pas à faire passer à la postérité autre chose que le souvenir de ses succès.

Parmi les autres débutants, ou à peu près, qui se sont fait connaître en 1860, je retrouve d'abord M. Ed. Pailleron, qui a donné un joli acte en bons vers, *le Parasite*[1]), pastiche antique dans le genre des premières pièces de M. Augier. Je ne vous citerai plus que deux ouvrages: *le Parvenu*[2]), comédie en vers de M. Amédée Rolland, très-faible comme pièce, mais qui se sauve par une certaine verve et des vers bien tournés; et *Daniel Lambert*[3]), par M. Charles de Courcy; l'auteur de ce drame est évidemment un jeune homme, qui n'a pas encore l'expérience de la scène; mais telle qu'elle est, sa pièce offre des qualités sérieuses, de la passion et de l'esprit, et l'on y trouve les germes d'un véritable talent.

Il me reste, pour terminer cette revue, à vous parler succinctement des ouvrages les plus remarquables qui sortent du cercle de la littérature pure et appartiennent plutôt, soit à l'histoire, soit à la critique. Sur la limite de ce domaine je rencontre le livre de M. Edgar Quinet, *Merlin l'Enchanteur*[4]). Philosophie, histoire, politique, littérature, tout s'y mêle et s'y confond un peu dans le cadre immense d'une allégorie épique dont l'esprit de l'humanité tout entière, symbolisé dans le mystérieux Merlin, la France, représentée par Jacques Bonhomme, et la Nature, personnifiée dans la fée Viviane, sont les principales figures. La seule épopée possible aux temps modernes qu'elle revête la forme lyrique comme dans *la Divine Comédie*, ou la forme dramatique comme dans *Faust*, est celle qui se fondant sur les traditions et les croyances de toute une nation, sait vivifier les vieux mythes par une interprétation nouvelle, et est profondément enracinée dans le passé et dans le coeur du peuple en même temps qu'elle rallie et résume les aspirations vers l'avenir et satisfait les intel-

---

[1]) Représenté à l'Odéon, le 1 septembre.
[2]) Représenté le 1 mars à l'Odéon.
[3]) Représenté le 13 avril à l'Odéon. [4]) 2 voll. in-8, Michel-Lévy,

ligences les plus avancées. Pour élever un pareil monument il faut du génie, et le talent de M. Quinet est loin d'y avoir suffi; la confusion, l'exagération, la partialité, le faux cynisme, et une sorte d'enthousiasme à vide qui contraste singulièrement avec un profond scepticisme, tels sont les défauts qui déparent le nouveau livre de l'auteur d'*Ahasverus*. Un défaut plus graud peut-être encore pour la masse des lecteurs, c'est la longueur excessive de l'ouvrage: l'allégorie en elle-même fatigue vite, elle lasse encore plus quand elle se complique de toute espèce d'allusions politiques, de systèmes cosmogoniques, métaphysiques et humanitaires, et si sous cette forme elle remplit deux gros volumes, elle risque fort de ne pas trouver un lecteur qui ait le courage de la déchiffrer jusqu'au bout. Aussi *Merlin l'Enchanteur* a-t-il été froidement accueilli du public, qui d'ailleurs n'est pas porté de nos jours vers les productions de ce genre. Ceux qui ont lu le livre en entier ou en partie y ont admiré des morceaux magnifiques, des passages pleins d'une poésie mélancolique et profonde, d'autres vraiment empreints du caractère de l'épopée; mais l'ouvrage pris dans son ensemble justifie pleinement le jugement porté il y a longtemps déjà sur son auteur, „qu'il avait écrit de belles pages, mais qu'il n'avait jamais fait un livre.“

Ce n'est pas pour rattacher, comme veulent le faire certains historiens contemporains, la Pucelle d'Orléans au druidisme que je vous parlerai après *Merlin l'Enchanteur* du livre de M. Wallon, *Jeanne d'Arc*[1]). C'est un travail très-bien fait sur une des parties sans contredit les plus intéressantes de notre histoire. M. Wallon a su se tenir également en garde contre l'excès de la crédulité ou le scepticisme exagéré, deux écueils qui ont causé plus d'un naufrage à ceux qui l'ont précédé dans cette voie; il a laissé tout le côté surnaturel de son sujet dans un demi-jour d'où probablement il ne sera donné à personne de le tirer; s'attachant étroitement à l'histoire, il a raconté digne-

[1]) 2 voll. in-8, Hachette.

ment le beau poème de cette vie héroïque, et la sûreté d'érudition et de critique dont il a fait preuve ne l'a pas empêché de prêter à son récit la vie et la forme qui me donne le droit de vous en entretenir.

Que ce soit par regret du passé ou par pressentiment de l'avenir, l'histoire de la liberté en France et des gouvernements qui l'ont fondée ou maintenue occupe aujourd'hui bien des esprits. Pendant que M. Alfred Nettement et M. de Viel-Castel écrivent chacun de leur côté *l'Histoire de la Restauration*, et, bien que partant d'un point un peu opposé, se rencontrent très-souvent grâce à la loyauté et à l'élévation d'idées qui leur sont communes, M. J. de Lasteyrie publie le premier volume de *l'Histoire de la Liberté Politique en France*[1]), et M. Duvergier de Hauranne continue son *Histoire du Gouvernement Parlementaire en France*[2]). Malgré le talent d'exposition qui distingue plus d'un de ces livres leur nature beaucoup plus politique que littéraire m'interdit de vous en parler longuement.

Il en est de même de quelques écrits auxquels a donné naissance la grande question italienne, qui a préoccupé si fortement cette année tous les esprits sérieux; je ne vous citerai que *l'Histoire politique des Papes*[3]), par M. Lanfrey, ouvrage qu'a fait à son auteur une juste réputation par la fermeté de son style et l'indépendance de ses idées, et *la Rome contemporaine*[4]) de M. Edouard About, l'auteur beaucoup plus heureux de *la Question romaine*: *Rome contemporaine* semble avoir été écrite avec le rebut de ce premier ouvrage, qui, en traitant de la manière la plus étourdiment légère les choses les plus graves et les plus respectables, avait du moins le mérite d'être spirituel et amusant.

L'histoire littéraire nous offre deux ouvrages que signalent tout d'abord les noms dès longtemps célèbres de leurs auteurs, *Châteaubriand et son Groupe*[5]) par M. Sainte-

---

[1]) 1 vol. in-8, M. Lévy. [2]) 4 voll. in-8, M. Lévy.
[3]) 1 vol. in-12, Hingray. [4]) 1 vol. in-8, M. Lévy.
[5]) 4 voll. in-18, Charpentier.

Beuve, et le tome IV[e] du *Cours de Littérature dramatique* [1]) de M. Saint-Marc-Girardin: ce tome IV[e] se distingue par toutes les qualités qu'on a reconnues dans les autres: ce sont des rapprochements ingénieux entre les écrivains dramatiques des siècles et des pays les plus divers, examinés non pas au point de vue relatif de l'histoire littéraire, mais au point de vue absolu de l'esthétique générale, spécialement dans la manière dont ils ont compris et traité les passions; les observations délicates, les traits spirituels, les fines études psychologiques y abondent et font de ces pages un peu légères de fond une lecture agréable et même profitable. Le livre de M. Sainte-Beuve n'est nouveau que dans la forme; c'est la reproduction d'un cours que l'auteur fit à Liége en 1848; libre des convenances et des liaisons sociales qui l'avaient obligé jusqu'alors de cacher sous une adulation imposée sa véritable opinion sur l'auteur de *René*, il avait laissé hors de France un libre cours à sa critique, et telle est l'explication de la singulière discordance qu'on remarque entre ce livre et les nombreux jugements qu'il avait porté sur le même écrivain. Un tel aveu fait par M. Sainte-Beuve lui-même enlève assurément quelque poids à son autorité, si non pour cet ouvrage où il a pû dire sans contrainte ce qu'il pensait, au moins pour tous ses articles écrits à Paris, qui lui ont peut-être été dictés par des raisons analogues à celles qui l'ont inspiré si longtemps à propos de Châteaubriand. Quoiqu'il en soit, M. Sainte-Beuve s'efforce de démolir dans ces deux volumes une idole qu'il a contribué à élever; malgré tout le talent qu'il a dépensé à cette palinodie, malgré l'habilité souvent dissimulée et d'autant plus redoutable de ses attaques, la souplesse parfois équivoque de son style et la finesse de ses observations, il n'est pas arrivé à son but, et Châteaubriand restera longtemps encore, je crois, sur le piédestal où l'avaient placé ses contemporains: c'est le père des temps nouveaux, c'est le fleuve parfois trouble mais toujours large et abondant où ont puisé tous les

---

[1]) 2 voll. in-8, Garnier.

canaux secondaires qui ont fertilisé les champs de notre littérature, et de quelque côté qu'on aborde le grand mouvement intellectuel qui fera tant d'honneur dans l'avenir à la première moitié de ce siècle, il faut toujours pour en trouver le point de départ remonter à l'auteur du *Génie du Christianisme*, de *René*, des *Martyres*, de l'*Itinéraire*, et des *Etudes Historiques*. Quand même la critique impartiale de la postérité, qui est venue maintenant pour lui, devrait diminuer un peu la valeur absolue de son génie et signaler sévèrement des taches, même dans ses plus beaux ouvrages, l'histoire littéraire lui fera toujours une noble et grande place, et ne lui enlèvera pas ce sceptre que M. Sainte-Beuve voudrait lui arracher des mains.

J'ai fait passer rapidement sous vos yeux, Monsieur, les principaux ouvrages qui méritent au point de vue de l'art en l'année 1860 une mention de l'historien. Il ne me reste plus qu'à m'excuser encore auprès de vous de mes longs retards et à vous promettre plus d'exactitude pour le compte-rendu de l'année, qui se termine maintenant.

Paris, décembre 1861. Gaston Paris.

Garin der Braune.

Von diesem Dichter, den die provenzalischen Handschriften Garins lo Bruns oder lo Brus nennen, ist bisher nur ein einziges Gedicht bekannt gewesen. Es enthält moralische Betrachtungen und beginnt: Nueg e jorn sui en pensamen, gedrückt in Raynouard's Choix IV, 436. Parn. Occit. 367. Unter dem Namen Garin's findet es sich in der Modenaer Hs. 152 (D [1])), in den Pariser L und M, sowie in dem Middlehiller Ms. U. Andre Handschriften bestreiten seine Autorschaft. C legt das Gedicht Gui von Uisel bei, E und N dem Grafen Raimbaut von Orange, in A steht es namenlos. D hat im Anhange (der von späterer Hand auf Papier geschrieben ist) das Gedicht nochmals unter dem Namen Peire Cardinal: in der ursprünglichen Handschrift steht es mit der Aufschrift Garin lo Bruns und Eble de Sainhas, also als Tenzone gefaſst. Die kurze Biographie des Dichters lautet (Mahn, Biogr. 74. Raynouard V, 156): Garins lo Bruns si fo un gentils castellans de Veillac de l'evesquat de Puoi-Sainta-Maria. e fo bons trobaire e fo a maltraire de las dompnas com deguesson captener. non fo trobaire de vers ni de chansos, mas de tempsos. Nach den letzten Worten, „er habe keine Verse und Canzonen, wohl aber Tenzonen gedichtet", wird die in D enthaltene Angabe, nach welcher das einzige uns aufbewahrte Gedicht von ihm und Ebles von Sanha herrührt, die richtige sein. Wir gewinnen dadurch eine nähere Zeitbestimmung. Daſs der Dichter wenigstens der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts angehören müsse, lehrt schon das Vorkommen in der Modenaer, 1246 geschriebenen Handschrift: aber wir dürfen viel weiter zurückgreifen. Eble von Sanha ist ein Zeitgenosse des Peire von Auvergne: dieser nennt ihn in seiner bekannten Satire auf die gleichaltrigen Dichter, die zwischen 1170—1180 entstanden ist (Diez, Leben und Werke 75), in folgender Strophe (Mahn I, 96. Bartsch, provenz. Lesebuch 77, 53):

[1]) Ich behalte die Bezeichnung bei, die ich in meiner Ausgabe des Peire Vidal (Berlin 1857) S. LXXXVI ff. gewählt habe.

En Ebles de Sanhal dezes
a cui anc bes d'amor non pres,
si tot se canta de Coiden:
vilanetz es e fals pages
e ditz hom que per dos pogues
sai se loga e lai se ven.

Von Ebles hat sich aufser der hier besprochenen Tenzone eine andere erhalten, die er mit Guillen Gasmar dichtete: sie beginnt N Ebles, ar chauzetz la melhor. Bruchstücke davon stehen bei Raynouard V, 138. 199; sie findet sich in den Handschriften ACDELMNU mit etwas abweichendem Anfange. Auch in B stand sie dem Register nach zu schliefsen. Ich halte Guillem Gasmar oder Gausmar, Gaumar für identisch mit Elias Gausmars, der, gleichfalls ein Zeitgenosse Peire's von Auvergne, in dem genannten Sirventes (Mahn I, 95. Lesebuch 77, 29) als der sechste Dichter genannt wird:

El seizes N Elias Gausmars,
qu'es cavaliers es fai joglars
e fai o mal qui loi consen,
nil dona vestirs bels ni cars,
qu'aitan valrials agues ars,
qu'enjoglaritz s'en son ja cen.

Statt Elias lesen LM und vielleicht noch andere Handschriften Grimoartz, was jenem Guillem schon näher kommt und vielleicht das echte ist. Durch die hieraus gewonnene Zeitbestimmung, nach welcher Garin der Braune bereits um 1170 dichtete, hat er für die Geschichte der Poesie ein höheres Interesse.

Die Biographie enthält noch eine andere Notiz, die für uns wichtig ist: zwar scheint a maltraire nicht das richtige, doch ist der Sinn: „er war ein guter Troubadour und lehrte die Frauen, wie sie sich benehmen sollten". Er schrieb also aufser seinen Tenzonen eine Unterweisung (ensenhamen) für höfisches Benehmen der Frauen. Dergleichen ensenhamens besitzen wir mehrere, von Arnaut Guillem von Marsan (in meinem Lesebuche 132—139), zwei von Amanieu de Sescas (Lesebuch 140—148, Denkmäler 101—114), eines vom Ritter Lunel de Monteg (Denkmä-

ler 114—124): aber alle gehören erst der zweiten Hälfte des 13., letzterer sogar erst dem 14. Jahrhundert an. Bruchstücke aus der bis jetzt ganz unbekannten Anstandslehre Garin's finden sich im Breviari d'Amor des Matfre Ermengau: es scheint mir daher nicht unwichtig, diese etwas näher zu betrachten. In dem Theile seines Gedichtes, der von der Liebe handelt und zahlreiche Belege aus den ältern Troubadours enthält, gibt Matfre unter andern den Frauen folgenden Rath (Mahn, Gedichte der Troubadours S. 207):

> a donas donex en general
> do per cosselh bon e lial,
> quez elas tengan lor cors gent
> de caussar e de vestiment
> segon que sera lur poders
> e lor ricors e lor devers [1]),
> si que lunh arnes mal estan
> no porto ni petit ni gran
> et ajo belas manieiras
> dins ostal e per carrieiras
> e non ano ges per via,
> mens de bona companhia,
> e sian gajas e cortezas
> et en totz fagz gent aprezas
> sequen lo cosselh de *Gari*
> *lo Bru* qu'el dec, dizen aissi.

d. h. „den Frauen im Allgemeinen geb ich den guten Rath, daſs sie in Bezug auf Kleider und Schuhwerk ihr Aeuſseres anständig halten, je nachdem ihr Vermögen und ihre Stellung ist, so daſs sie kein Zeug tragen das ihnen schlecht stehe. Auch sollen sie sowohl im Hause als auf der Straſse ein feines Benehmen haben, und nur in guter Gesellschaft ausgehen. Sie sollen heiter und höfisch sein und in jeder Beziehung wohlerzogen sich benehmen, wie es Garin der Braune räth, indem er also spricht.“ Und nun folgt die erste Stelle aus des Dichters Anstandslehre [2]).

---

[1]) Mahn deners: das wäre deniers „Denare“, könnte aber nicht auf poders reimen. Auch liest die Handschrift deuers.

[2]) Ich habe in der Orthographie mich nicht an die der Handschrift (des 14. Jahrhunderts) gehalten, sondern gebe die Citate in der Schreibweise des 12. Jahrhunderts, wie in meinem Peire Vidal.

I.

Dins sa maizo s'eschai
a leis que ben o fai,
que si' a tota gen
de bel acolhimen:
5 mas sian tug engal
li bon aissi col mal.
quar mout home seran,
que lor fan [1]) bel semblan,
ques faran demanes
10 (tan seran mal apres)
coindes de s'amistat
en levaran lor glat.
per que no lor tanh gaire
ni lor devon trop faire
15 qu'ap un bren saludar
los pot gent apagar.
E quant ira als sanhs,
sia tals lo companhs,
que ges d'autra nol fassa
20 cui que trob en la plassa:
et an dreit e suau
e de petit esclau,
quar non es cortezia
que domn'an tost per via
25 ni fassa trop grans pas
que per anar se [2]) las.
Domna volh sia gaja,
mas en bon pretz s'assaja,
qu'ab un pauc de gajeza
30 ven a mai de proeza.

Die Vorschriften, welche der Dichter hier gibt, und die er in der bei ensenhamens üblichen Form in sechssilbigen Versen (ihrer bedienen sich Arnaut von Marolh, Arnaut Guillem von Marsan, Amanieu von Sescas und Nat de Mons) vorträgt, beziehen sich auf das Benehmen im Hause, im Umgange, beim Kirchenbesuch und auf die Art und Weise des weiblichen Ganges. „In ihrem Hause soll eine wohlerzogene Frau gegen jedermann zuvorkommend

---

[1]) Lies: qui lor fai bel semblan: „wenn ihnen jemand eine Freundlichkeit erweist“, wie das mhd. swer.

[2]) Mahn de: die Handschrift hat se.

sein und zwar gegen Gute und Schlechte auf gleiche Weise[1]): denn viele Menschen gibt es, die, wenn man sich freundlich gegen sie zeigt (so schlecht sind sie gesittet!) sich sofort stellen, als seien sie im Besitz ihrer Liebe, und damit prahlen. Darum soll eine Frau ihnen nicht zu viel liebes thun, denn schon mit einem kurzen Grufse kann man sie nach Verdienst belohnen. Wenn eine Frau in die Kirche geht, nehme sie nicht die erste beste andere, die sie auf der Strafse findet, zur Begleiterin. Sie gehe grade und sacht mit kleinen Schritten (ganz ebenso lautete die deutsche Anstandslehre, die nach französischem Muster geschaffen ist, vgl. Weinhold, deutsche Frauen S. 108); denn es ist kein höfisches Benehmen, wenn eine Frau rasch auf der Strafse geht, auch mache sie keine grofsen Schritte, damit sie vom Gehen nicht müde werde. Eine Frau soll heiter sein, wenn sie nach gutem Rufe trachtet, denn ein wenig Heiterkeit steigert ihren Werth.“

Nachdem noch Stellen der Lyriker über das Benehmen der Frauen angeführt sind, die wir hier übergehen, so wichtig sie auch für die Kenntnifs der höfischen Sitten sein mögen, wird Garin (S. 209) abermals erwähnt. Matfre sagt:

> Temprar deu doncx sas manieiras
> dins hosdal e per carrieiras
> e ques garde de trop parlar
> e cove que sapja triar
> de cels que vezer la vendran,
> cui deu honrar e co e quan.
> ben acuelha[2]) le mal el bo,
> quec segon sa conditio,
> que no s'en mal pague negus:
> e per so dieis Garis le Brus:

II.

> Domnas, quius ve vezer
> ab somos de sezer,
> vos al comensamen
> gardatz premeirament

[1]) Oder ist zu lesen mas non a totz engal? wodurch der entgegengesetzte Sinn herauskäme.

[2]) acuelh Hs.

35 qui es ab cui parlatz.
sas paraulas aujatz,
e segon qu'auziretz,
e vos li respondretz,
qu'en eis lo seu parlar
40 vos podetz assenar,
quals i tanh lo respos,
si cove mals o bos.
quar hom savis e mois
fol al parlar conois,
45 e qui bo mot li ditz,
es en lui sebelitz:
quar nol sab ges triar,
ni sil conois membrar,
qu'a tals deu esser ditz,
50 per cui sia gauzitz.
Far devetz carestia
de parlar tota via,
que melhs veno de grat
ditz, quan son perpensat [1]).
55 don devetz loc gardar
e quant es locs, parlar
bonament e de pas,
non trop aut ni trop bas.
e no siatz lengeira,
60 que ja [2]) parlatz premeira
de negu gran solatz,
que falhir i pogratz.
ni prengatz gran companha
ab tal que nol atanha,
65 ni siatz trop privada
de menuda mainada.
qui trop privadas fai
d'ome que nol eschai [3])
leu li's a mal tornat
70 e fai levar fol glat.

Der Inhalt zeigt, dafs sich dieses Bruchstück ziemlich eng an das vorige anschliefst: wie dort Unterweisungen über das Gehen, so werden sie hier über das Reden ertheilt. „Ihr Frauen, wenn euch jemand besucht, um sich bei euch niederzusetzen, so seht zuerst zu, wer er ist mit dem ihr sprecht. Hört ihn reden, und je nachdem was

---

[1]) peu pessat. [2]) ja fehlt. [3]) es guay.

ihr von ihm vernommen, erwidert ihm, denn an seinem Reden könnt ihr ermessen, wie ihr zu antworten habt, ob freundlich oder unfreundlich. Denn ein kluger Mensch erkennt den Thoren am Sprechen, und sagt man einem solchen ein gutes Wort, das ist so gut wie begraben, denn er versteht es nicht, und wenn er es versteht, so behält er es nicht: darum sei es zu solchen gesagt, die es zu genießsen und zu würdigen wissen. Ueberhaupt müſst ihr im Reden sparsam sein, denn nur wohl überlegte Worte sind willkommen. Auch müſst ihr auf die Gelegenheit achten und, wann die Gelegenheit da ist, sprechen, sanft und langsam, nicht zu laut und nicht zu leise. Seid auch nicht so leichtfertig zuerst zu reden bei einer groſsen Unterhaltung, denn ihr könntet dabei einen Fehler begehen. Macht euch nicht befreundet mit solchen, die euch nicht ziemen, und seid nicht zu vertraut mit untergeordneten Leuten. Denn welche Frau mit einem ihr nicht ebenbürtigen zu familiär ist, der wird es gleich schlimm ausgelegt und es entsteht ein böses Gerede daraus.“ Bald nach diesem Citate fährt Matfre (S. 211) fort:

Dona deu doncx amezurar
sas paraulas e deu parlar
ab savis de savieza
et ab los gais de gajeza,
hondran majorment los estranhs,
don dieis Garis le bos companhs:

III

Segon qu 'ome veiretz,
d'eis semblan li seretz:
quan saubretz son talan,
siatz li d'eis semblan.
75 siatz gaja als gais
e valretz ne trop mais,
e cortez' als cortes
e sera vos grans bes.
mas entr' omes senatz
80 devetz estar en patz:
savi captenemen
devetz far en parven
e gardar de trop rire
e de foudatz a dire.

85 rires, quan non a loc,
torna tost ad enoc.
sazos es qu'om deu rire
e sazos qu'om consire.
qui entr'omes senatz
90 vol trop parlar fondatz
ni entrels fols grans sens,
non es be conoissens.
fols no sap que responda
qui de sen l'apreonda.
95 Nous semble paucs gazanhs
honrar homes estranhs.
faitz lor doncs bel semblan
outra vostre talan,
e mais lor faitz vejaire
100 que no lor volretz faire,
quar mont azaut gazanha
qui per bona companha
pot gazanhar amic
e noi pren nulh destric.
105 s' us cavaliers valens
se part de vos jauzens,
tostemps mais a sa vida
seretz per lui grazida.

Auch diese Lehren scheinen sich wieder eng an die vorigen anzuschliefsen. „Je nachdem ihr einen Menschen seht, richtet euer Benehmen gegen ihn ein: wenn ihr seine Neigung kennt, so geht darauf ein. Seid froh mit den frohen, und euer Werth wird wachsen, höfisch mit den höfischen, und es wird euer Nutzen sein. Aber unter klugen Leuten müfst ihr still sein: weises Benehmen müfst ihr bei ihnen zeigen und euch hüten zu lachen und thöricht zu reden. Lachen an unpassendem Orte wird leicht ärgerlich. Lachen und Ernst hat seine Zeit. Wer unter klugen Leuten zu viel Thorheiten reden will und unter Thoren Weisheit, ist nicht sehr verständig. Der Thor weifs nicht was er erwidern soll, wenn zu ihm jemand aus tiefem Sinne spricht. Nicht verschmäht es fremde Leute zu ehren. Seid ihnen freundlich mehr als ihr augenblicklich geneigt seid und erweist ihnen mehr Artigkeiten als ihr ihnen thun wollt, denn es macht einen guten Gewinn wer

durch Geselligkeit einen Freund gewinnt: in keinem Falle schadet es. Wenn ein wackerer Ritter fröhlich von euch scheidet, er wird es euch zeitlebens danken.“ Endlich findet sich im Breviari d'amor noch folgende ungedruckte Stelle:

IV.

Cortezia es tals,
110 si voletz saber quals,
qui ben sap dir e far,
per qu'om lo dej' amar,
e sis garda d'enois.
cortes pot esser pois
115 qui sap foudat cauzir
et enogz escarnir
e far [so] qu'ad autrui plassa:
cortezial solassa.
mas ges totz hom non es
120 qu'om apela cortes,
ans son vilas proatz
tals son cortes nomnatz.
de cortezi' es leus
lo dirs el teners greus.
125 cortezi' es [gen] garnir
et en gent acolhir.
cortezi' es d'amar
et es de gen parlar.

„Höfisches Wesen besteht, wenn ihr es wissen wollt, darin, daſs man wohl versteht so zu handeln und zu reden, daſs man sich beliebt macht und sich hütet zu langweilen. Höfisch kann ferner sein, wer Thorheit zu erkennen, Langeweile zu vermeiden, und zu thun weiſs was andern gefalle. Aber nicht jeder Mensch ist was man höfisch nennt: manche (es ist wohl tals für ans zu lesen) zeigen sich bäurisch, manche nennt man höfisch. Höfisches Wesen ist leicht zu sagen und schwer zu behalten. Es zeigt sich im Kleiden und im guten Empfange: es zeigt sich in der Liebe und im guten Sprechen.“

Das letztere Citat scheint mehr dem Anfange des Gedichts entnommen zu sein, wo der Dichter auseinandersetzt, was er unter cortazia, wovon sein Gedicht handelt, verstehe. Ich habe den Ausdruck höfisch, nicht höflich

gewählt, weil jener umfassender ist und sich genau an die mittelhochdeutschen Ausdrücke hübesch, hübescheit, hövescheit anlehnt, die ihrerseits nur Uebersetzung des romanischen Wortes courtois, cortezia, courtoisie sind. Bekanntlich hat Thomasin von Zirklaria im Anfange des 13. Jahrhunderts ein welsches (d. h. hier wohl italiänisches) Gedicht gleichen Inhalts geschrieben, das er im welschen Gaste 1173 mit folgenden Worten erwähnt:

> alsô ich hân hie vor geseit
> an mîm buoch von der hüfscheit,
> daz ich welhschen hân gemacht.

Er gibt von diesem wie es scheint verlornen Buche einen Auszug im ersten Abschnitte des deutschen Gedichtes. Denselben Inhalt, nur auf Frauen allein berechnet, wird Garin's Gedicht auch haben.

Ich habe auf dies interessante Denkmal aufmerksam machen wollen, und füge hinzu, dafs es uns glücklicherweise nicht verloren, sondern in zwei Handschriften, aber ohne den Namen des Dichters, erhalten ist, nämlich in der Ambrosianischen (G) zu Mailand und der Middlehiller (U): in letzterer folgt es auf das Gedicht Arnauts von Marolh „Razos es e mezura (Mahn I, 176), welches, wie es scheint, unvollständig abbricht. Garins Gedicht beginnt mit den Worten: El termini d'estiu. Die einzelnen Absätze weichen in U in der Reihenfolge von Matfre ab und beginnen nach einem mir von Mahn mitgetheilten Inhaltsverzeichnifs der Handschrift:

> El termini d'estiu.
> De femnas non son mot.
> Donc soi (eu) en consseire.
> Una domnam semos.
> Domenz q ista el uerger.
> Amia ço es causa.
> Segon aquest iuiçi.
> El premier cap amia.
> Dins sa maion eschai (Matfre 1).
> Si hom uoş uen uezer (Matfre 31).
> Non faças trop uiutat.
> De bona domna uueil.
> Domna uoil sia gaia (Matfre 27).

Amia si uoleç.
Lo monz es comals.
Gardaz nostre garnir.
Domna uoil ques don soni (d. i. sonh).
Domna uoil ques conteigna.
Uers nouels ni chanços.

Das Gedicht schliefst auf Bl. 8. Nach diesen Ueberschriften scheint die Einleitung und Einkleidung folgende: Zur Sommerzeit befindet sich der Dichter in einem Garten (ein bei derartigen Gedichten sehr gewöhnlicher Anfang, vgl. mein Lesebuch 140, 1) und überlegt, dafs die meisten Frauen über ihr Benehmen und die dabei zu befolgenden Regeln im Unklaren sind. Auf Bitten einer Dame läfst er sich herbei, derselben die nöthige Aufklärung zu geben über Benehmen im Hause, im Umgang, beim Kirchengehen, beim Gehen überhaupt, bei Besuchen, Gespräch und Unterhaltung, Lachen, Benehmen gegen Fremde, über die Kleidung und äufsere Erscheinung u. s. w. Möchte sich jemand, dem die Benutzung der Handschriften vergönnt ist, durch diese Andeutungen veranlafst finden, das Gedicht herauszugeben.

Karl Bartsch.

Ueber das altitalienische Fragment

in der K. Bibliothek zu Berlin Ms. ital. quart. 27.

Als Immanuel Bekker in den Sitzungsberichten der Berliner Academie Jahrg. 1852, S. 65—68 das unter obenstehender Signatur in der Berliner Bibliothek aufbewahrte altitalienische Fragment abdrucken liefs, wufste er nichts Näheres über die Zugehörigkeit dieses Bruchstückes zu sagen. In den Berichten für 1854 S. 176 theilt er aber mit, H. Ph. Gaignard, Bibliothekar zu Dijon, habe ihm dieses Fragment lateinisch nachgewiesen in *Rosweydi Vitae patrum, Antverpiae* 1628, p. 737—38 und 963—65 und zugleich die Vermuthung ausgesprochen, das Italienische werde sich finden in den *Vite de' santi padri*, welche seit 1475 sehr häufig abgedruckt wurden. Bekker fügt jedoch hinzu, dafs

in dem ihm allein zugänglichen (von Anton Cesari besorgten) Veroneser Drucke vom Jahre 1799, welcher der Ausgabe Manni's, Florenz 1731—1735 folgt, sich nichts dergleichen habe finden lassen. Mir ist weder die eine noch die andere dieser Ausgaben zur Hand, ich habe aber vor mir 1) die Mailänder, Silvestri 1830, welche als bloſser Abdruck der Veroneser dieselbe vollkommen ersetzt; 2) die neueste von Racheli und Sorio besorgte, Triest 1858, welche zunächst auf Manni beruht. In beiden nun ist unser Fragment zu lesen, und zwar macht es dort das Ende des 14., das ganze 15. und den Anfang des 16. Capitels des II. Theiles aus. Es unterliegt daher nicht dem geringsten Zweifel, daſs es bei fleiſsigerem Nachsuchen gelingen wird, auch in dem Veroneser Drucke die betreffende Stelle zu finden. Denn in der That bezeichnet Manni's Edition, welche weniger auf älteren Drucken als auf eigener Handschriftenvergleichung beruht, eine Epoche für die Feststellung des Textes der *Vite*. Diesem Texte nämlich folgen ganz treu, sowohl in Bezug auf Inhalt, als auf Anordnung, alle späteren Ausgaben, wenn auch die eine oder die andere mit Hilfe anderer Handschriften oder des lateinischen Originales einzelne Stellen zu bessern suchte. Ein Vergleich dieses neuen Textes mit dem der Incunabeldrucke zeigt, daſs beide in der ersten Hälfte, wenn auch nur im allgemeinen, so ziemlich übereinstimmen. Es finden sich allerdings viele Abweichungen: manche Legenden stehen in den Incunabeldrucken, welche bei Manni fehlen und umgekehrt, und selbst die, welche beiden gemeinschaftlich sind, gehen sowohl in der Fassung, als in der Anwendung, sehr häufig auseinander. Im Ganzen aber sieht man, daſs es ein und dasselbe Werk ist, welches man vor sich hat. Dies gilt jedoch nur bis zur Legende des heil. Patricius (88. Cap. des IV. Theiles). Hier folgt in den Incunabeldrucken eine Legende von „Honofrio et Panutio“ und dann eine Uebersetzung der *Visio Tundali*: „Incomincia la visione di Tantolo lo quale fu a l'inferno in purgatorio et in paradiso, e nota quello che vide, audì et sentì“. Den Schluſs macht *il prato spirituale*, nämlich das gleichnamige Werk von Johannes Moschus, von Feo Belcari, dem bekannten Rappresentazioni-Dichter, übersetzt. Manni lieſs letzteres bei Seite, als zu den *Vite* nicht gehörig, und daran that er wohl ganz recht; er gönnte aber auch der Visio Tundali keine Aufnahme, und dies ist nicht wenig zu bedauern. Schon wegen der Beziehungen zu Dante hätte er gerade diesem Stücke besondere Aufmerksamkeit schenken müssen, und dasselbe wo-

möglich nach älteren Handschriften oder wenigstens nach den Incunabeldrucken zu allgemeinerer Kenntniſs bringen sollen. Als Ersatz für das Ausgefallene bot er eine sehr schätzenswerthe Sammlung von *Vite di alcuni santi scritte nel buon secolo della lingua toscana*, welche er aus verschiedenen Handschriften zusammenstellte, und die nunmehr als integrirender Bestandtheil des Werkes betrachtet wird.

Um nun zu dem Berliner Fragmente zurückzukommen, finde ich es ebenfalls in den vier Incunabeldrucken, welche die hiesige K. K. Hofbibliothek besitzt.

1. s. l. e. a. f°. 39 v°. col. 2 — 40 v°. col. 2.
2. Milano, 1476 f°. 63 r°. col. 2 — 64 r°. col. 2.
3. Venetia, 1479 f°. 50 v°. col. 1 — 51 r°. col. 1.
4. Mediolano, 1490 f°. 54 r°. col. 2 — 55 r°. col. 1.

Die groſse Uebereinstimmung, welche unter diesen vier Frühdrucken statt hat, kann auch für die anderen, mir unbekannten, angenommen werden, so daſs gewiſs in allen das hier besprochene Fragment enthalten sein wird.

Im Abdrucke Bekker's ist S. 65, letzte Zeile statt *intrigasono*: *nutrigasono*, S. 67, 14. Zeile v. u. statt *et ui stando*: *e tu istando*, S. 68, drittletzte Zeile statt *in lu me*: *insieme* zu lesen. Die Conjecturen *orrore* für *errore*, *santità* für *sātà* sind richtig; *misterio* in *ministerio* zu bessern ist überflüssig.

Wien. Adolf Mussafia.

Bibliographie des Jahres 1860.

Indem ich rücksichtlich der Einrichtung auf die Vorreden zu den beiden vorausgegangenen Bibliographien verweise, erlaube ich mir hier einige Ergänzungen und Berichtigungen derselben mitzutheilen, so weit sich mir solche aufzuzeichnen im Verlaufe meiner Studien die Gelegenheit darbot.

Bibliogr. d. J. 1858. N° 1 (La Fr. litt.) 6 Fr. — N° 3 (Manuel). Jede Lief. 5 Fr., der ganze 1. Bd. (3 Lief.) 15 Fr. — N° 13 (Géruzez) füge im Titel hinzu: „(1789—1800)", u. 3½ Fr. — N° 17 (Biogr. norm.) Nur in 150 Expl. — N° 46 (Châteaubr.) 7½ Fr. — N° 83 (Le Rom. en vers). Vgl. darüber noch die Anzeige von P. Meyer in Bibl. de l'Éc. d. Ch. 1860, Nov. — Déc. — N° 117 (Gautier) 50 Fr. — N° 121 (Jourdain). Tilge diese N°; das Werk, eine ganz moderne Production, gehört nicht dorthin. — N° 158 (Essays). Eine 2. Ausg. erschien 1860. 5 s. — N° 194 (Malory). Vgl. darüber noch einen interessanten, auch

auf die Sprache des Werks sorgfältig eingehenden Artikel von Fr. A. March in den Schriften des Lafayette College von Easton U. St.. Aug. 1859. — N° 211 (Ferrucci) 14 Paoli. — N° 213 (Spotorno). Besprochen im Arch. stor. ital. 1859, Disp. 1. — N° 225 (Betti). Abdruck aus dem Giorn. Arcad. — N° 239 (Troya). Besprochen im Arch. stor. 1859. D. 1. — N° 247 (Nannucci) 14 Paoli. — N° 250 (Reggimento) 7 Paoli. — N° 251 (L'Eneide) 7 Paoli. — N° 252 (La Corte). Nur in 50 Expl. — N° 253 (Illustrazioni). Bespr. im Arch. stor., 1859, D. 3. — N° 256 (Alf. Sat.) 4 Paoli. — N° 257 (Alf. Lett.) 16 pag. — N° 261 (Benedetti) 14 Paoli. — N° 278 (Petr. Lett.). Bespr. Arch. stor. XI, D. 1. — N° 279 (Pindemonte). 7 Paoli. — N° 281 (Sarpi) 28 Paoli. — N° 292 (Das mod. Dr.) füge nach „92" 101. — N° 330 (Barante). Eine neue Ausg. erschien 1859. 12°. 2 Vol. 7 Fr. — N° 370 (Boccardo). Ausführlich besprochen im Arch. stor. 1859, Disp. 2. — N° 371 (Bassetti). Bespr. ebd.

Bibliogr. d. J. 1859. N° 4 (Péricaud) 18½ Fr. — N° 10 (Laude). S. darüber Techener's Bullet. 1860, p. 1297. — N° 14 (Feugère). Eine 2. Ausg. erschien 1860 in 12°, 7 Fr. — N° 17 (Livet). 2. Ausg. 1860 in 12°, 3½ Fr. — N° 31 (Lenient). Von der Acad. 1860 gekrönt. — N° 62 (Marcou) und N° 65 (Deltour) desgl. — N° 89 (Basin) 9 Fr. — N° 94 (Charles IX) 6 Fr. — N° 98 (Descartes) XX, CXXVII p. — N° 102 (Gilbert) 335 p. 3½ Fr. — N° 103 (Lafontaine) 462 p. — N° 110 (Montaigne). 590 p. — N° 111 (Moreau) 332 p. — N° 117 (Rivaudeau) lies: Mou*rain*. 6 Fr. Dies Buch enthält am Ende auch ein *Glossaire* veralteter Wörter. — N° 148 (Hunt). Vgl. darüber auch Liter. Gaz. 1860, I, 79. — N° 195 (Milton). Vgl. darüber Liter. Gaz. 1860, I, p. 111. — N° 221 (Landoni). Füge hinzu: 2° ed in 32°. — N° 229 (Minutoli). 8°. S. darüber Arch. stor. XI, 1, p. 177 ff. — N° 236 (Lanfranco). S. darüber Arch. stor. XI, 2: danach umfassen diese Poesien blofs eine Canzone und ein Sonett, und wäre die erstere höchstens vom Ende des 14. Jahrh. — N° 237 (Due capit.). Ein besonderer Abdr. erschien Roma. 1859. 8°. 29 p. — N° 244 (Bisticci). Vgl. darüber Arch. stor. XI, 1, p. 183 ff. — N° 255 (Giusti). S. darüber Arch. stor. XII, 1, p. 147. — N° 256 (Guicciardini) XXV, 405 p. — N° 258 (Medici) in 16°. — N° 264 (Porzio) S. Arch. stor. XIII, 1, p 138 ff. — N° 265 (Redi) füge bei: (Barbèra). — N° 331 (Vocabul. du Haut-Maine). Der Verf. heifst Montesson, Biblioph. in Mans. Vgl. über das Buch noch Bibl. de l'Éc. d. Ch. 1860, Mai—Juin. — N° 342 (Borao). 4°. 268 p. 16 r. — N° 349 (Wedgwood). S. darüber Lit. Gaz. 1860, I, p. 44. — N° 354 (Dict. of mod. slang). 1860 erschien eine zweite, sehr vermehrte Ausg., s. darüber Notes & Q. IX, 415. — N° 359 (Canel). Ausführlich besprochen in Techener's Bull. 1860, p. 1127 (von Quitard). — N° 360 (Sainte-Beuve). Erschien eine 2. Ausg. — N° 365 (Fournel) 2 Fr.

Auch diesmal haben mich die HH. Cohn, Lemcke, Mussafia, Milá y Fontanals und Ferd. Wolf durch gefällige Mittheilungen zu Dank verpflichtet.

Marburg, Ende November 1861. Ebert.

I. Zur französischen Literaturgeschichte.

A.

1. Les supercheries littéraires dévoilées etc. par *Quérard.* Tome V. Livr. 3 (dernière). p. 297—410. 8 Fr.

Hiermit ist das Werk beendet; die früheren Bände und Lieferungen erschienen 1846—54.

2. Manuel du bibliographe normand etc. par *Ed. Frère.* [s. J. 59, N°. 3]. Tome II. Livr. 4 (Rog—Zou). p. 481—632.

Schlufs des Werks, das im Ganzen 36 Fr. kostet.

3. Biographie de Tarn-et-Garonne. Études historiques et bibliographiques, publ. par *E. Forestié* neveu, avec le concours de plusieurs écrivains. 1e Série. Montauban. 8°. IV, 524 p. 5 Fr.

*3b. Bibliographie Gantoise. Recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs de Gand, par *F. Van der Haeghen.* Parties I—II. Gand. 1858—60. III, 378; 337 p. (Mit 9 Planches). 16 Fr.

Der 3. Theil ist unter der Presse. — Der 2. Theil ist dem 17. Jahrh. gewidmet, die Ziffer der Publicationen während desselben beläuft sich auf 1,108, die auf 21 Drucker sich vertheilen. Es versteht sich, dafs dies Drucksachen aller und jeder Art sind, keineswegs blofs literarische. Der Verf. hat Vollständigkeit sich gerade zum Ziel gesetzt; nach dem *Bullet. du bibl. belge,* p. 186, zeichnet sein Werk sich zugleich durch grofse Genauigkeit und Sorgfalt der Abfassung aus.

4. Antoine Vérard et ses livres à miniatures au 15e siècle, par *Aug. Bernard.*

In: Bulletin du biblioph. et du biblioth. par Techener, p. 1589.

Eine detaillirte Rechnung des bekannten Pariser Verlegers für Charles d'Orléans, Grafen von Angoulème, Vater Franz' I., nach einer Handschr. der kais. Bibl.; Pergament, Miniaturen, Initialen, Einband etc. werden darin specificirt. Die kostbar ausgestatteten Bücher befinden sich zum gröfsten Theil noch auf der kaiserl. Bibl. In Anmerkungen gibt der Verf. von ihnen noch genauere, bibliographisch interessante Nachricht.

5. Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes, par *J. Mangeart.* gr. 8°. XV, 764 p. 20 Fr.

Eine der wichtigsten Bibliotheken des nördlichen Frankreichs bekanntlich, wenn nicht durch die Zahl, so doch durch die Bedeutung der Mss. Es sind 869 Bde, wovon 279 auf Pergament. Die ältesten und kostbarsten stammen aus der Abtei von St. Amand, die andern aus den Klosterbibliotheken von Vicogne, Hasnou, St. Saulve und aus einigen andern Sammlungen, so der Herzöge von Croy. Der Verf. liefert eine genaue Beschreibung der Mss. und theilt in einem Anhange unedirte Fragmente und Auszüge mit. *Journ. d. Savants, Févr.*

6. Articles de *Léop. Delisle* über das vorausgehende Werk in: Journ. des Savants, Juin et Sept.

Es wird darin nur der Fonds der Abtei von St. Amand betrachtet. Ursprünglich bestand er aus 282 Mss., wovon in Valenciennes jetzt nur noch 226 sind, die andern gröfstentheils auf der Pariser Bibl. Letztere hatte Hr. Mangeart nicht berücksichtigt; so ist ihm denn auch das Ms. 78 entgangen, welches einen in der 2. Hälfte des 12. Jahrh. verf. Catalog der Bibl. von St. Amand enthält, der in 315 Artikeln eine Beschreibung von 389 Bänden

gibt. Diesen Catalog legt der Verf. seiner Arbeit zu Grunde, indem er die Namen der Copisten aufführt und ihr Alter zu bestimmen sucht. Die von ihm angeführten Mss. sind übrigens alle lateinisch, theologischen Inhalts oder Autoren des Alterthums. Die Abhandlung ist in vieler Beziehung interessant.

7. Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie, par *Léop. Delisle.*

In: Bibl. de l'École des Chartes, Mai — Juin, Juillet — Août.

Danach auch selbständig erschienen. 8° 67 p. 2 Fr. — Das Kloster Corbie wurde bekanntlich in der Mitte des 7. Jahrh. gegründet; die mit ihm verbundene Schule, die sehr bald berühmt wurde, rief die bedeutende Bibliothek ins Leben, deren Geschichte diese sehr gründliche und gelehrte Arbeit gibt. Sie zerfällt in folgende Abschnitte: 1. *Composition de la bibl., principalement d'après les anciens catalogues.* 2. *Revue des copistes et des bibliothécaires depuis le 8° siècle jusqu'au 13°.* 3. *Diverses acquisitions de Mss. depuis le 9° siècle jusqu'au 13°. — Dotation de l'office de bibliothécaire — Reliure — Prêt et communication des livres — Bibliothèques des Prieurés.* 4. *Diverses acquisitions de Mss. depuis la fin du 13° siècle jusqu'à la fin du 15°.* (In dieser Periode wurden die Mss. *gekauft;* die Preise einzelner und zwar specificirt nach Honorar, Pergament, Initialen etc. sind hier mitgetheilt). 5. *Dispersion des Mss. depuis le 16° siècle.* Viele Mss. kamen abhanden; die Bibl. ward zwar restaurirt, aber 1638 mufste sie 400 der wichtigsten Handschriften an die Bibliothek St. Germain des Prés abgeben, die jetzt auf der kais. Bibliothek sind mit Ausnahme von 25, die sich in Petersburg befinden. Die zurückgebliebnen Mss. bilden jetzt, bis auf 75, die später auch nach Paris kamen, den Hauptfonds der Bibliothek von Amiens. — Im Anhang werden Documente mitgetheilt, insbesondere ein Catalog aus dem Anfang des 18. Jahrh., der Vaticana angehörig (den Mai dem deutschen Corvey fälschlich beigelegt hatte), nach einer eignen Abschrift und verificirt soweit als möglich auf Grund der noch vorhandenen Manuscripte.

8. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville d'Arras. Arras. 8°. 714 p. (Mit Facsimile).

Der Verf. ist Hr. *Caron.*

9. Les bibliothèques de Rome (notes et extraits); par *Kervyn de Lettenhove.*

In: Bulletin de l'Académie roy. de Bruxelles. 1860. N° 3.

Der Verf. gibt vornehmlich Nachricht von dem die Gedichte *Jean de Condet's* enthaltenden Casanatens. Ms., worüber bereits früher weit ausführlicher und eingehender Hr. Tobler in unserm Jahrbuche (II, 1 *Oct. — Dec. 1859*) berichtet hatte. Dem Verf. scheint dieser Artikel unbekannt geblieben zu sein. Dann berichtet er von einem „ganz neuen Text" der Chronik *Froissart's*, in welcher Handschr. Fr. „sein Werk durch unedirte Capitel und persönliche Erinnerungen vervollständigt habe, welche ein lebhaftes Licht auf die Ereignisse des 14. Jahrh. werfen". Die Handschrift, im 14. Jahrh. geschr., findet sich auf der Vaticana, und stammt aus der Bibliothek der Königin Christine. — Noch gedenkt der Verf. kurz eines bisher nicht bekannten Ineditum der *Christine de Pisan*, auf der Vat. reg. 1238, betitelt: Description et deffinition de prodommie selon l'opinion de monseigneur d'Orléans — des auch als Dichter bekannten Herzogs. — In den Appendices werden auch von andern Handschr., hauptsächlich geschichtlichen Inhalts, die Titel gegeben.

10. La librairie de Jean, duc de Berry, au château de Mehun sur Yèvre 1416. Publiée en entier pour la première fois d'après les inventaires et avec des notes par *Hiver de Beauvoir.* Evreux. 8°. 108 p. 3 Fr.

In 800 Exempl. Diese bedeutende Bibliothek eines der Söhne König Johanns wurde nach seinem Tode 1416 nach Paris zum Verkauf gebracht und dort inventarisirt. Dieses Inventar, früher schon zum Theil veröffentlicht (in Le Laboureur's Gesch. Karls VI), erscheint hier zuerst ganz; methodisch vom Verf. nach 5 Klassen geordnet. Aufserdem ist ein Anhang über die librairie de la Ste Chapelle de Bourges, gröfstentheils nach den Arbeiten Delisle's, beigefügt. S. *Bibl. de l'Ec. d. Ch., Juill. — Août.*

11. Recherches sur la bibliothèque du grand Condé, suivies du catalogue des manuscrits qui se trouvaient dans cette bibliothèque, par *Le Roux de Lincy.*

In: Bulletin du biblioph. et du biblioth. p. 1157 u. 1351.

Der Catalog, ohne Datum, aber in der Schrift des 17. Jahrh., befindet sich in einem Band der kais. Bibl. Die hier wiedergegebnen Titel der Mss. sind sehr kurz gefafst, und öfters unvollständig und ungenau; erklärende Anmerkungen, welche schätzbare literar. und bibliograph. Nachrichten enthalten, hat der Verf. des Artikels beigefügt. Nicht wenige der Werke gehörten dem 14. Jahrh. an.

12. Histoire de la bibliothèque Mazarine depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par *Alfr. Franklin.* 8°. IX, 318 p. 6 Fr.

In 800 Exempl. Das Buch zerfällt in 2 *Parties*, und eine jede wieder in 3 *Chap.*, deren Ueberschriften sind: I. 1. *Mazarin et Naudé;* 2. *La Fronde;* 3. *Fondation de la bibl.;* — II. 1. *Le collége des Quatre-Nations et la bibl. M.;* 2. *Composition de la bibl.;* 3. *Description de la bibl.* Man sieht, die äufsere wie die innere Geschichte, sowie der heutige Bestand werden dargelegt. Letzteres ist um so wichtiger als kein Catalog veröffentlicht ist. Der Verf. bezeichnet viele Mss.; die Bücher gehören meist dem 16. und 17. Jahrh. an. Indices erhöhen den Nutzen des Buchs.

---

13. Discours sur l'état des lettres au 13e siècle, par *Daunou;* précédé d'une notice sur l'auteur, par *Guérard.* 8°. XLIII, 440 p. 5 Fr.

Bildet einen Theil der Biblioth. classique des célébrités contemporaines, und erschien zuerst im 16. Tome der Hist. littér. de France, 1824; für ihre Zeit eine recht tüchtige Arbeit: übrigens ist in dem Titel: *en France* zu ergänzen.

14. Les femmes poètes au 16e siècle. Étude suivie de Mlle de Gournay, Honoré d'Urfé, le maréchal de Montluc, Guillaume Budé, Pierre Ramus; par *Léon Feugère.* 8°. XVII, 392 p. 7 Fr.

Eine kurze biograph. Nachricht über den 1858 im 48. Jahre gestorbenen Verf. von *Rathery* geht dem Buche voraus, welches ein Seitenstück zu den *Caractères et portr.* [s. J. 59, N° 14] ist. Zuerst werden darin besprochen die Dichterinnen Lyon's, *Louise Labé*, ihre Freundin *Clémence de Bourges*, *Pernette de Guillet*, die ihre Lieder selbst componirte und sang, *Marie de Romieu* und *Gabrielle de Coignard;* — dann die des nördlichen Frankreichs, „école de la raison plutôt que de la passion", deren Begeisterungsquellen vornehmlich die Religion und die Familie waren: *Madeleine Neveu*, vermählte *du Rocher*, und ihre Tochter Katharine, die auch der Politik nicht fern blieben; *Antoinette de Loynes, Anne de Marquets, Catherine de Parthenay* etc.; — endlich Dichterinnen der höchsten Kreise *Margarethe von Oesterreich*, *Marie Stuart*, Heinrichs IV. Mutter und Frau, *Jeanne d'Albret* und *Margar. von Valois*, sowie *Margar. v. Navarra.* S. *Götting. Gelehrte Anz., Juli.*

15. Geschichte der franz. Literatur im 18. Jahrh. Zugleich:

Zweiter Theil der Literaturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Von *H. Hettner*. Braunschweig. 8°. IX, 553 p. 2 Thlr. 20 Sgr.

Wir hoffen, dafs sich die Gelegenheit bietet auf dieses Werk im Jahrbuch zurückzukommen. Wir geben, den Inhalt näher zu bezeichnen, die Ueberschriften der Bücher und Abschnitte. 1. Buch. Der Ursprung der franz. Aufklärungsliteratur. 1. Abschn. Die letzten Jahre Ludwigs XIV. 2. Abschn. Die Regentschaft des Herzogs von Orléans und das Ministerium des Cardinals Fleury. 2. Buch. Die Blüthe der franz. Aufklärungslit. 1. Abschn. Voltaire und Montesquieu; 2. Abschn. Diderot und die Encyclopädisten; 3. Abschn. Rousseau und seine Schule. 3. Buch. Die Macht der franz. Aufklärungslit. (Italien, Spanien, England).

16. Histoire littéraire de la Convention nationale, par *Eug. Maron*. 12°. 363 p. 3 Fr.

„Ce n'est pas l'histoire des genres littéraires — — sous le règne de la Convention; c'est l'histoire de cette terrible souveraine elle-même, considérée dans ses rapports avec les lettres; c'est la convention parlant, écrivant"... Daher wird die Beredtsamkeit und die Journalistik jener Zeit vor allem behandelt (so Robespierre und St. Juste, so Marat und Desmoulins) nicht minder auch die Philosophie eines Clootz, Condorcet etc. Zugleich wird der Einflufs jener Schreckensherrschaft auf Poesie, Kunst und Wissenschaft dargelegt. *Vapereau, L'ann. littér.* III, 287 ff.

17. L'Arrière-saison de la poésie. Poètes et vers nouveaux. Par *Ch. de Mazade*.

In: Revue des deux Mondes, Juin.

Die Werke einiger neuen Lyriker werden darin besprochen, namentlich *Leconte de Lisle's* Poèmes antiques, *Ch. Baudelaire's* Les fleures du mal, *Auguste de Châtillon's* A la grand' pinte! und *Edmond Py's* Foi et patrie.

18. L'Année littéraire et dramatique etc. par *G. Vapereau* [s. J. 59, N° 21]. Deuxième année, 1859. 18°. 508 p. 3½ Fr.

---

19. Essai sur l'origine de l'épopée française et sur son histoire au moyen âge, par *Ch. d'Héricault*. 8°. 75 p. 3 Fr.

Diese in mancher Beziehung interessante Schrift wird demnächst ausführlicher besprochen werden.

20. Études sur la chanson de Gérard de Roussillon, par *Paul Meyer*.

In: Bibl. de l'École d. Chartes, Sept.—Oct.

Erster Artikel: Darin wird behandelt 1. die *Sprache* dieses provenz. Epos, welche reich an eigenthümlichen Worten und seltenen Formen, damit nur um so mehr bezeugt, dafs das Werk ein Original und keine Uebersetzung aus dem Französischen. Der Verf. verbreitet sich hierbei über die Sprache der Troubadours und ihr Verhältnifs zu der Volkssprache in einer bedeutenden Weise; — 2. Das *Metrum*, indem der Verf. die Vermuthung ausspricht und begründet, dafs der zehnsilbige Vers mit dem Hémistiche nach der sechsten originell provenzalisch sei; — 3. die *Mss.* des Gedichts, das unvollständige, aber von einem Provenzalen geschriebene Pariser, das einzig ganz vollständige Oxforder und das fragmentarische Londoner, letztere beiden eine Arbeit von Nordfranzosen. Der Verf. sucht dann aus der Orthographie des Pariser Ms. die Heimath des Schreibers zu bestimmen, als welche er schliefslich *Périgord* findet. Diese Untersuchung, die, auf archivalische Quellen gestützt, durchgeführt wird, ist ebenso interessant als wichtig; — 4. die *Arbeiten* über das Gedicht, namentlich seine *Ausgaben*; insbesondere werden die Editionen Michel's (Paris 1856) und Hofmann's (Berlin 1855—57) einer

sehr eingehenden Kritik unterworfen, wobei der letzteren ebensoviel Lob als der anderen Tadel zu Theil wird. — Der ganze Artikel ist eine vortreffliche Arbeit, die sich namentlich auch durch grofse kritische Vorsicht und Umsicht auszeichnet.

21. De Gaidone, carmine gallico vetustiore, disquisitio critica auctore *Simeone Luce*. 8°. 115 p. 4½ Fr.

S. die Anzeige von P. Meyer oben p. 206.

22. *Littré's* Artikel über Le roman en vers de Girart de Rossillon, Ausgabe von Mignard [s. J. 58, N° 83] im Journal des Savants, Avril.

23. Nouvelle étude sur le roman de Renart, par *Paulin Paris*. In: L'Institut, Nov. — Déc.

Diese Abhandlung wurde in der öffentlichen Sitzung vom 7. Dec. gelesen; sie soll vornehmlich den Beweis liefern, dafs die von Méon publicirte Dichtung zum Theil wenigstens die ursprüngliche französ. Originaldichtung sei, nicht eine Ueberarbeitung derselben; namentlich gelte dies von den in dem 1. Band enthaltenen Branchen.

24. D'un manuscrit inconnu du roman de la Rose, par *Rouard*.
In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 976.

Das Ms. in fol. ist aus dem Anf. des 15. Jahrh.; wo es sich befindet, ist seltsamer Weise nicht gesagt, da der Verf. aber Bibliothekar in Aix ist, läfst sich wohl annehmen, auf der dortigen Bibliothek. Es gehört zu den wenigen Mss., welche die einem zeitgenössischen Dichter gewöhnlich zugeschriebnen Schlufs-Ergänzungsverse der Partie des Guill. de Lorris enthalten. Diese, hier 72, theilt der Verf. sämmtlich mit, da sie einige nicht unwichtige Besonderheiten zeigen, zugleich mit einer prosaischen Stelle, die den Uebergang zu Jean de Meun's Dichtung hier bildet.

25. Notice sur un livre rare désigné sous ce titre: Le Vergier amoureux; par *P. L. Jacob*, bibliophile.
In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1608.

Ein allegorisches Gedicht, welches Holzschnitte, darstellend die Arbres généalogiques des vertus et des vices, begleitet. Das Buch, 10 feuillets kl. fol., bei Gaspard Philippe (1502—1512) in Paris erschienen, s. a., ist ein Unicum, im Besitze der Petersburger Bibliothek. Der Titel ist übrigens von einem früheren Besitzer, offenbar nach einer Stelle des Gedichts, handschriftlich beigefügt.

---

26. Du développement de la tragédie en France, par *Edélestand du Méril*.
In: Revue germanique, Tome XI.

Knüpft an meine „Entwicklungs-Geschichte der franz. Tragödie" (Gotha, 1856) an, eigene Ansichten und Studien darlegend.

27. Documents sur l'histoire du théâtre à Angers et sur le véritable auteur du Mystère de la Passion; par *Célestin Port*.
In: Bibl. de l'École des Chartes, Sept. — Oct.

Auszüge aus dem Inventar der Archive der gen. Stadt. Auf Grund derselben sucht der Verf. zu erweisen, dafs *Jean Michel*, dem die theilweise Autorschaft des Myst. de la Passion zugeschrieben wird, der „très éloquent et scientifique docteur", wie der Titel der Ausgabe v. 1490 besagt, Karls VIII. Leibarzt, Régent der Universität und zugleich Echevin des Stadtraths von Angers war; ihm übertrug ein Beschlufs der Mairie 1488 die Anordnung der theatral. Aufführungen für die Ankunft des Königs; nicht 1495 in Italien,

sondern 1501 in der Heimath starb er. — Noch werden 10 Urkunden (v. d. J. 1454, 56, 84, 86, 92, 98) mitgetheilt, die über die Kosten, das Inventar, die Localitäten, die Gröſse, die polizeilichen Vorkehrungen bei der Aufführung der Mysterien, namentlich der der Auferstehung, der heil. Barbara, der Passion, der heil. Katharina, manche interessante Einzelheiten enthalten.

28. Histoire des théâtres de Bordeaux depuis leur origine dans cette ville jusqu'à nos jours. Ouvrage dans lequel on rapporte l'historique de chacune de nos salles de spectacle; les noms des artistes, les anecdotes qui s'y rattachent, la liste des directeurs de 1688 à 1855, les recettes des divers théâtres etc., ainsi que la biographie artistique du célèbre architecte Louis. Par *Arnaud Detcheverry*. Bordeaux. 8°. VI, 366 p. 5 Fr.

29. Histoire complète et méthodique des théâtres de Rouen, depuis leur origine jusqu'à nos jours; par *T. E. B.* Tome I. Les théâtres à Rouen avant 1776. Théâtre des Arts. Rouen. 8°. 536 p. 7 Fr.

30. Étude sur les poètes dramatiques de la France au 19e siècle; par *J. Wisniewski*. 8°. 326 p. 5 Fr.

Vorlesungen gehalten zu Petersburg, namentlich über *V. Hugo*, *Delavigne*, *Ponsard*, *Dumas*.

---

31. Histoire politique et littéraire de la Presse en France etc. par *Eug. Hatin* [s. J. 59, N° 33]. Tom. IV—V. 466 u. 483 p.

32. Table méthodique et analytique des articles du Journal des Savants, depuis sa réorganisation en 1816 jusqu' en 1858 inclusivement, précédée d'une Notice historique sur ce journal, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par *Hippolyte Cocheris*. 4°. LXIII, 378 p. 25 Fr.

Das *Journ. d. Sav.* erschien bekanntlich zuerst den 5. Jan. 1665 und bestand dann fort bis zum Nov. 1792, 111 Voll. 4°. — 1797 wurde ein Versuch der Wiederherstellung gemacht, der aber alsbald scheiterte; dieselbe gelang erst 1816, von wo ab jedes Jahr ein Band herauskam. 1753 erschien eine Table des matières der Bde. v. J. 1665—1750, verf. von dem Abbé de Claustre. Dieser Arbeit folgt zuerst das obige Werk nach, so daſs noch die Lücke 1750—92 auszufüllen übrig bleibt. Der Verf. hat die Artikel unter folgende Haupttitel geordnet, die aber in Unterabtheilungen wieder zerfallen: Theologie, Philos., Jurispr., Polit. Oekon., Gesch., Archäol., Schöne Liter., Naturwiss., Kunst und Bibliogr. Dazu kommen noch Namen- und Sachregister. — Die Methode der Eintheilung ebenso wie die *Notice* werden sehr gerühmt. S. *Bibl. de l'Ec. d. Ch.*, Juill.—Août.

---

33. Histoire et philosophie. Études accompagnées de pièces inédites, par *Nourrisson*. 12°. XV, 370 p. 3½ Fr.

Diese gesammelten Etudes sind zum Theil kritische Artikel, publicirt in d. J. 1851—59; einige sind bedeutenden Persönlichkeiten der franz. Literatur gewidmet, nämlich: *Bossuet*, *Mad. de Sévigné*, *J. J. Rousseau*, *Buffon*, *Ozanam*.

34. Études littéraires, par *H. Prat*. XVIIIe siècle. Parties I—II. [s. J. 59, N° 38]. 8°. 375, 356 p. 8 Fr.

---

35. **Béranger.** — Une étoile filante (Béranger); par *Eug. Pelletan.* (2e éd.) gr. 8°. 32 p. 1 Fr.

36. **Béranger.** — L'équité de M. Pelletan; par *P. Boiteau.* 8°. 16 p.

37. **Béranger.** — A la mémoire de Béranger, réponse à M Eugène Pelletan; contenant des faits inconnus sur la conduite de Béranger en 1814, et une lettre inédite du chansonnier; par *P. de Lascaux.* 8°. 16 p. ½ Fr.

38. **Béranger.** — Lettre à M. Renan sur son article du Journal des Débats du 17. déc. 1859, relatif à Béranger, par *P. Boiteau.* 8°. 16 p. ½ Fr.

39. **Béranger.** — Béranger devant ses accusateurs; par *Barondeguy-Dupont.* 16°. 7 p. 40 c.

40. **Châteaubriand.** — Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire, cours professé à Liége en 1848—49 par *C. A. Sainte-Beuve.* 2 Vol. 8°. 875 p. 15 Fr.

Diesem Werke wird sowohl politische als ästhetische Parteilichkeit zum Vorwurf gemacht. Jedenfalls tritt der Verf. hier mit seinem eignen frühern Urtheil über Châteaubriand in dem schneidendsten Widerspruch. So hoch er ihn früher erhob, so tief setzt er ihn jetzt herab. S. übrigens *Vapereau, L'ann. litt.* 289 ff., und vgl. den franz. Jahresber. oben, p. 396 ff.

41. **Châteaubriand.** — Châteaubriand: sa vie publique et intime; ses oeuvres. Étude historique et biographique, suivie d'une réplique à M. Sainte-Beuve sur son livre: Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire. Par l'abbé *Clergeau.* 8°. XVI, 193 p. (Mit Portrait). 2¼ Fr.

42. **Corneille.** — La vérité chez Corneille, démontrée par l'analyse de ses principaux personnages; par *Alex. Lecoeur.* 12°. 247 p. 2 Fr.

43. **Desbordes-Valmore, Mad.** — Portraits poétiques. Mad. Desbordes-Valmore; par *E. Montégut.*

In: Revue des deux Mondes, Déc.

Eine scharfe Charakteristik dieser originellen Dichterin, welche an ihre jüngst erschienenen *Poésies inédites* (s. unten n° 74) anknüpft. Der Verf. resumirt sein Urtheil über die Dichterin in den Worten: „Il y a eu des voix plus musicales, plus étendues, plus riches surtout et plus variées; il n'y en a pas eu de plus pénétrantes et de plus piquantes, et qui aient uni au même degré la tristesse et l'ardeur". Die Unmittelbarkeit, ja Nacktheit des Ausdrucks der Empfindung bilde ihre Originalität, aber auch ihre ästhetische Schwäche. In den Poés. inéd. sei mehr Ergebenheit zu finden, aber auch ihnen fehle der Reiz des Ausdrucks und die Mannichfaltigkeit.

44. **Froissart.** — Nouvelles recherches sur la vie de Froissart et sur les dates de la composition de ses chroniques, par *Paulin Paris.*

In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 851.

45. **Froissart.** — Lettre à l'occasion des nouvelles recherches de M. Paris sur la vie et les ouvrages de Froissart; par *Kervyn de Lettenhove.*

In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1237.

Die vorher genannte Abhandlung gibt dem Verf. zur Untersuchung von 3 Fragen Veranlassung, da er über deren Lösung andrer Meinung als Hr.

Paris ist, nämlich: 1. *Froissart a-t-il fait un premier voyage en Angleterre en 1356?* 2. *A-t-il offert une chronique à la reine d'Angleterre en 1361?* 3. *A-t-il été tailleur ou drapier en 1373 ou même avant 1373?* Im Gegensatz zu M. Paris wird nun die erste Frage bejaht, die beiden andern aber verneint, indem (ad 2) das von Fr. dargebotene Buch keine Chronik, vielmehr in Versen verf. gewesen sei, und (ad 3) das Wort *couletier* in dem Ged. „Buisson de Jonece" als eine dialect. Form für *couretier* (courtier) zu nehmen sei. — In Anmerkungen folgt unmittelbar die Replik des Hrn. Paris. Hr. Lettenhove bleibt aber eine Entgegnung hierauf nicht schuldig, sie bildet einen neuen Artikel: Froissart. Réponse aux observations à M. P. Paris. pag. 1317—49; woran sich denn eine Schlufsreplik von M. Paris anschliefst. In der Entgegnung sucht Lettenh. neue Argumente für seine Behauptungen beizubringen, namentlich auch dafür, dafs das von ihm zuerst Fr. beigelegte Ged. *La court de may* demselben unbestreitbar angehöre, wogegen Paris sich erklärt hatte.

46. **Froissart.** — Passage à Troyes de Jehan Froissart et de Valentine de Milan, en 1390; par *T. Boutiot.*

In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1032.

Der Verf. sagt: On lit dans le compte des deniers communs de la ville de Troyes, commencé le 1[er] septembre 1389 et fini le 31 août 1390: „*Payé audict Gilot.. espicier, pour II livres de grosse dragée, II livres de chitron..... qui furent présentés de par ladite ville le 28[e] jour du mois de juillet audict an à maistres Guillaume de Voyer et Jehan Froissart commissaires du roi nostre sieur et enformateurs à Troyes....*" Der Verf. glaubt nun, dafs die beiden Commissäre, von denen er den einen für den berühmten Historiker hält, zur Vorbereitung des Empfangs der Herzogin von Touraine, die am 7. Aug. in Troyes einzog, dorthin gesandt worden wären.

47. **Goudouli.** — Ueber den provenzalischen Dichter Goudouli, nebst Uebersetzungsproben seiner Gedichte; von *K. L. Kannegiefser.*

In: Herrig's Archiv f. d. neueren Spr. XXVII, 1. Heft.

Goudouli (franz. Godolin) 1579 zu Tolouse geb., studirte zwar und wurde Anwalt, gab diese Stellung aber bald auf, um sich ganz der Dichtkunst zu widmen. Er fand so vielen Beifall in seiner Vaterstadt, dafs dieselbe ihm, als er verarmt war, einen Jahrgehalt aussetzte. Er starb 1649. Von seinen Gedichten, die selbst in unsrem Jahrh. noch ein paar mal aufgelegt wurden, theilt der Verf. einige in Uebers. mit, darunter als das bedeutendste das auf die Ermordung Heinrichs IV. verfafste.

*48. **La Fontaine.** — Étude sur les fables de Lafontaine, par *Ch. Grandsard.* (Doctordissert.). Strafsburg 1859. gr. 8°. 79 p.

49. **La Fontaine.** — La Fontaine et ses fables, par *H. Taine.* 8°. 357 p. 3½ Fr.

Mit La Fontaine begann der Verf. die Reihe seiner krit. Studien, (indem er ihm eine seiner *thèses de doctorat* widmete, von der die vorstehende Arbeit eine neue, ganz umgearbeitete Ausg. ist). „Le La F., dans sa forme dernière et sans doute définitive, restera comme une des meilleurs expressions de l'esprit de M. Taine, de cette sorte d'imagination qu'il a transporté dans l'analyse, et qui se marie sans trop d'effort à une netteté toute scientifique." Die Arbeit zerfällt in 3 Abtheilungen: *l'artiste, les personnages, l'art. Rev. d. deux M., Bull. bibl., Nov.*

50. **Le Petit, Claude.** —

In: Bullet. du bouquiniste, N° 73 und 78.

Zwei weitere Nachweise von *Alph. Chassant* und *Vict. Nicolas* [vgl. J. 59, N° 56].

51. **Maclou de la Haye.** — **Lettre sur quelques poètes du 16e siècle, par** *Ed. Turquety.*
In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1364.

Dieser Artikel ist fast ganz dem vorgen. Dichter gewidmet, der heute wenig bekannt ist, und doch zu seiner Zeit keineswegs unberühmt war, da ihn Ronsard, bei seinem ersten Auftreten, unter seinen bedeutendsten Nebenbuhlern, neben einem Baïf und Muret, nennt. Von seinem Leben weiſs man wenig. Zu Montreuil in der Picardie geb., war er am Hofe Heinrichs II. *valet de chambre du roy.* Auch er besuchte Italien, damals das gelobte Land der franz. Dichter. Die Sammlung seiner Gedichte, 1553 erschienen, ist sehr selten; sie enthält: *chant de paix; chant d'amour; cinq blasons des cinq contentements en amour; sonnets d'amour; vingt voeux des vingt beaultés de sa mie; épigrammes et stances.* Wahrheit des Gefühls und Ausdrucks rühmt der Verf. vornehmlich; von den Sonetten und Epigrammen, welche letztere mehr den Charakter des Madrigals haben, werden ein paar schöne Beispiele mitgetheilt.

52. **Magny, Olivier de.** — Poètes françois du 16e siècle. Olivier de Magny. 1560. Par *Ed. Turquety.*
In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1637.

Der Dichter aus Cahors, von angesehner Herkunft, nimmt unter den Lyrikern der beginnenden Renaissance eine bedeutende Stelle ein. Seine erste Sammlung Gedichte erschien 1553 unter dem Titel *Amours*, und besteht aus Sonetten und Oden, worin eine *Castyanire*, deren Bildniſs das Buch schmückt, gefeiert wird; 1554 schon erschien eine andre Sammlung: *Gayetés*, die bedeutender im Stil, aber sehr freier Moral ist. Danach reiste der Dichter nach Italien; auf dem Rückwege verliebte er in Lyon sich in *Louise Labé*, eine Liebe die, wie der Verf. zu beweisen sucht, erwiedert wurde. Der Aufenthalt in Rom und diese Liebe erzeugten seine besten Gedichte: jener die *Soupirs* (1557), nach Art der „Regrets“ du Bellay's verf., diese die schönsten Stücke seiner *Odes* (1559), welche Sammlung diesen Titel nur in einem generellen Sinne führt, da sie auſser wirklichen Oden auch Lieder (Odelettes) und Episteln enthält. — Die Gedichte sind sehr selten: nur auf der Arsénalbibl. findet sich eine vollständige Sammlung. — Die Arbeit des Verf. ist um so verdienstvoller, als auch dieser Dichter bisher sehr wenig gekannt und beachtet war.

53. **Montaigne.** — Michel de Montaigne; sa vie, ses oeuvres et son temps; par *F. Bigorie de Laschamps.* 2e *éd.*, augmentée de documents authentiques inédits et de la littérature de Montaigne en elle-même, dans ses rapports avec les lettres en général et plus spécialement avec les lettres au 16e siècle et au commencement du 17e. 12°. IV, 499 p. 3½ Fr.

54. **Montausier.** — Un misanthrope à la cour de Louis XIV: Montausier, sa vie et son temps; par *Amédée Roux.* 8°. 283 p. 6 Fr.

Montausier, der Urheber der *Guirlande de Julie*, dieses der Mlle. de Rambouillet von 19 Dichtern dargebrachten Strauſses von Madrigalen, zugleich das Urbild des Molière'schen Misanthrope, ist hier zum Gegenstand einer halb bibliographischen, halb historischen Studie gemacht; indem M. von dem Verf. als ein Repräsentant seiner Epoche, ja in höchst übertriebener Weise als der bedeutendste betrachtet wird. Namentlich in kulturgesch. Beziehung soll diese Studie von Interesse sein. S. *Vapereau, L'Ann. litt.* III, 276 ff. und *Bibl. univ. de Genève, Déc.*

Pascal. — S. unten N° 88.

55. **de Rouillon.** — Charles de Rouillon, poëte belge du milieu du 16e siècle. Un livre perdu et une ode sauvée. Par *H. Helbig.*

In: Bullet. du biblioph. belge, XVI, p. 295 ff.

Du Verdier gedenkt einer Oden-Sammlung dieses Dichters, welche 1560 in Antwerpen erschien. Von ihr hat sich bis jetzt kein Expl. wieder auffinden lassen; nur eine Ode jener Sammlung, von welcher Du Verdier schon 12 Verse mittheilte, hat der Verf. in einem andern Buche ganz entdeckt und gibt sie hier, sie ist im Stil der Ronsard'schen Schule. Der Verf. glaubt, dafs der Dichter von einem Dorfe Rouillon an der Maas stammte: wohingegen *A. Dinaux* im 1. Hefte des flg. Bds. desselben Journals (XVII, p. 22) sich für einen Flecken dieses Namens, der bei Mortagne unfern der Scarpe liegt, ausspricht.

Rousseau, J. J. — S. unten N° 58.

56. **Staël, Mad. de.** — Souvenirs des séjours de Mad. de Staël à Genève, par *Mallet d'Hauteville.*

In: Bibliothèque univers. de Genève, Déc.

Der Verf. war in seiner Jugend bei Mad. de Staël, als sie in Coppet sich aufhielt, eingeführt. Obschon nicht ganz ohne Werth, sind diese Erinnerungen doch nicht bedeutend.

57. **Voltaire.** — Voltaire, poète tragique, par *A. Béranger.* Lausanne.

Eine Gelegenheitsschrift zur Unterstützung der Candidatur um einen Lehrstuhl der Acad. von Lausanne; nach einem Urtheil der *Bibl. univ. de Genève* zeichnet sie sich durch gesunde Kritik aus.

58. **Voltaire.** — Une visite à l'Ermitage. Le discours sur l'*Inégalité des conditions* et le *Contrat social* annotés par Voltaire. Par *J. E. Gardet.*

In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1519.

Bekanntlich befindet sich in der Ermitage zu Petersburg u. a. die Bibliothek Voltaire's, in einem besondern Saale aufgestellt. Manche der Bücher sind mit Anmerkungen von seiner Hand versehen, darunter auch die beiden oben gen. Letztere Noten, welche auf Voltaire's Ansichten, und namentlich in ihrem Gegensatz zu denen Rousseau's, ein bedeutendes Licht werfen, sind hier mitgetheilt. — Auch von den dort befindlichen Mss. Voltaire's wird in der Einleitung einige Nachricht gegeben.

B.

59. Libri Psalmorum versio antiqua Gallica e codice manuscripto, in bibliotheca Bodleiana asservato, una cum versione metrica aliisque monumentis pervetustis: nunc primum descripsit et edidit *Franc. Michel.* Oxford. 8°. XXXIV, 376 p.

Das Hauptwerk, in Prosa, gehört dem 12. Jahrh. an, ist also ein kostbares Sprachdenkmal des norman. Dialekts. Das dem Text zu Grunde gelegte Ms. gehört der Sammlung von Fr. Douce an; aus 2 andern Mss., des britischen Mus. und der kaiserl. Bibl., sind Varianten beigefügt. — Die *Versio metrica* ist einem Ms. des 13. Jahrh., der kais. Bibl. angehörig, entnommen. — Noch werden anhangsweise eine provenz. Uebers. der Capitel XIII —XVII des Evangelium Johannis v. J. 1135 und der literargesch. bekannte Dialog des Stephan v. Langton, aus dem Anfange des 12. Jahrh., mitgetheilt. — Das Vorwort gibt werthvolle Nachweise über die Uebersetzungen der Bibel in die Vulgär-Sprache seit dem 8. Jahrh. — S. *Journ. d. Sav.,* *Juin* und *Bullet. du biblioph. belge,* XVI, p. 248.

60. Ci comance des XV Signes, herausgegeben von *K. Hofmann.*

In: Münchener Gelehrte Anzeigen, N°. 43.

Vers 1 — 229; der Anfang lautet: Se vos cremisse enuier — A destorber d'aucun mestier.

61. Trois vieux poëmes en l'honneur de la Ste Vierge, publ. par *Jul. Wollenberg.*

In: Herrig's Archiv f. neuere Spr. XXVII, 3. Heft.

3 Altfranz. Gedichte aus Mss. des 14. und 15. Jahrh., der Bibl. von Tours. Ihnen folgen noch 4 kleinere, auch altfranz. und geistlichen Inhalts, aus dem 13. Jahrh., dem Ms. 8177 der kais. Bibl. in Paris entlehnt. Die Gedichte sind indessen sämmtlich von keiner besondern Bedeutung.

62. Anciennes poésies religieuses en langue d'oc, publ. par *Paul Meyer.*

In: Bibl. de l'École des Chartes, Juill. — Août.

Das wichtigste Stück ist ein unedirtes, zwei Hymnen, oder eine in 2 Abtheilungen, aus dem Ms. 1743 suppl. lat. der kais. Bibl., dem 12. Jahrh. angehörig. Das Stück ist in vieler Beziehung interessant, namentlich auch in Betreff des Verses. Hieran reihen sich 3 aus dem Ms. lat. 1139 entlehnte, bereits von Andern, namentlich von Du Méril, publicirte Stücke, deren Text der Verf. genauer feststellt und berichtigt. Dafs das erste und letzte dieser 3 Stücke auch schon von Raynouard (Choix II, p. 135 ff.) veröffentlicht worden, hat der Hr. Verf. erst nach Abdruck des Artikels entdeckt, wie er mir brieflich mittheilt; auch seinem Vorgänger in der Herausgabe des letzten Stücks war dies entgangen.

63. Epître de St. Paul aux Ephésiens et Histoire de Ste Susanne, en provençal, publ. par *Jul. Wollenberg.*

In: Herrig's Archiv f. neuere Spr. XXVIII, 1. Heft.

Die Epistel ist einer provenz. Uebers. des N. T. entlehnt, welche in dem Ms. 8086, kl. 8°, der kais. Bibliothek zu Paris sich findet, das Ms. ist vom 14. Jahrh. — Die Geschichte der Susanne dagegen ist aus dem Ms. 8086. 3., gr. 8°, v. 15. Jahrh., welches eine Uebers. des A. T. enthält. Der Herausg. hat sich bemüht, einen kritischen Text zu geben; wo er verbesserte, die Lesart der Hdschr. in Anmerkungen mittheilend.

---

64. Les Anciens Poëtes de la France [s. J. 58, N°. 80]. —

Doon de Maience, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Montpellier et Paris, par *A. Peÿ*. LXI, 368 p.

Gauffrey, ch. de geste, publ. p. la prem. f. d'après le mscr. unique de Montpellier, par *F. Guessard* et *P. Chabaille.* LXXII, 331 p.

Fier a bras, ch. de g., publ. p. la prem. f. d'après les mss. de Paris, de Rome et de Londres, par *A. Kroeber* et *G. Servois*; suivie de Parise la Duchesse, ch. de g., 2e éd. revue et corrigée d'après le ms. unique de Paris, par *F. Guessard* et *L. Larchey.* CII, 330 p.

Huon de Bordeaux, ch. de g., publ. p. la prem. f. d'après les mss. de Tours, de Paris et de Turin, par *F. Guessard* et *Grandmaison.* CXXV, 329 p.

65. Le Roman de Renard, mis en vers d'après les textes

originaux, précédé d'une introduction et d'une bibliographie, par *C. Potvin*. Bruxelles. 12°. 280 p. 4 Fr.

---

66. La Satyre du temps; publ. par *Ed. Turquety*. In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1106.

Dies für die Literaturgeschichte des Anfangs des 17. Jahrh. wichtige Gedicht ist hier mit sorgfältiger Textkritik, welche auch die Varianten verzeichnet, und in Begleitung schätzbarer literarhistor. Anmerkungen sowie eines Vorworts republicirt. Es erschien zuerst 1619 in Lyon im Gefolge von *L'Espadon satyrique par le sieur de Franchère.* Auch später noch mit demselben Gedicht. — Die Satire, in Alexandrinern verf., enthält sehr treffende Urtheile über die Dichter jener Zeit; so beginnt z. B. die Charakteristik Malherbe's mit den Worten: *Ils disent que Malherbe emperle trop son style — Supplément coutumier d'une veine infertile* etc. Als Verf. vermuthet man einen gewissen *Nicolas Besançon* — eine Vermuthung die auch unser Herausg. theilt.

67. La Galerie des portraits de Mademoiselle de Montpensier, recueil des portraits et éloges en vers et en prose des seigneurs et dames les plus illustres de France, la plupart composés par eux-mêmes, dédiés à son altesse royale Mademoiselle. *Nouv. éd.*, avec des notes, par *Ed. de Barthélemy.* 8°. XIX, 562 p. 7 Fr.

Cousin hat zuerst auf diese literar. Gattung der *Portraits*, die aus der ästhetischen „Gesellschaft" hervorging und als Vorläuferin einer höhern Gattung, der der *Caractères*, wie sie La Bruyère vertritt, von gröſserm Interesse ist, hingewiesen. In seinem Aufsatz über die Marquise von Sablé in der Revue des deux Mondes 1854, V, p. 5 ff. erzählt er, daſs *Mademoiselle* i. J. 1657 eines Tages auf dem Lande auf die Idee kam alle Personen ihrer Gesellschaft zu ersuchen, ihr Portrait zu machen, indem sie selbst mit gutem Beispiel voranging, und nach einer ziemlich detaillirten physischen Beschreibung ein Gemälde ihres Geistes, ihrer Sitten und Eigenschaften entwarf; dann auch solche Portraits von Andern, Herren und Damen, selbst von dem Könige machte. Ihr Kreis folgte ihrem Beispiel. *Segrais*, ihr Secretair, revidirte die Portraits, fügte eigne hinzu, und gab sie heraus. Die vollständigste Sammlung ist die v. 1659. Diese liegt, nach dem *Journ. d. Sav.*, *Oct.*, der obigen zu Grunde, welche noch um einige unedirte, den Mss. Conrart's entlehnte Portraits vermehrt ist. Auſserdem sind interessante biographische Nachrichten vom Herausgeber beigefügt.

---

68. **Arena.** — Meygra entrepriza catoliqui imperatoris, quado de anna Dñi mille CCCCCXXXVI veniebat per Prouensa bene corrossatus impostam predere Fransa cum villis de Prouensa propter grossas et menutas getes reiohire; par A. Arenam bastifausata; avec cette indication: Gallus regnat, Gallus regnavit, Gallus regnabit. *Nouv. éd.* entièrement conforme à l'édition originale de 1537, précédée d'une notice bibliographique et littéraire, par *Norbert Bonafous.* Aix. Gr. 16°. XXVIII, 127 p. 2½ Fr. (Theil der Bibl. provenç.).

Ein sehr sorgfältiger Abdruck dieses sehr viel gelesenen macaron. Gedichts des *Antonius Arena*, welches nicht bloſs in seiner Art unterhaltend, sondern auch von histor. Interesse ist. Der Herausg. gibt in der Einleitung unbekannte Einzelheiten über den Dichter und seine Familie, über die viel Irrthümliches verbreitet war, sowie manches Interessante über die macaron.

Poesie. Anhangsweise werden auch einige Fragmente derselben Art als das obige Gedicht, mitgetheilt. *G. Brunet* in *Bullet. du bibl. belge*, p. 250. — Ueber die verschiedenen Ausgaben dieses Gedichts s. die *Note* von *Rouard* im Bullet. du biblioph. et du biblioth. p. 1402, wonach die 1. Ausgabe Avignon 1537, kl. 8° erschien, die 2. ebendas., obgleich Brüssel auf dem Titel genannt ist, 1748, 8°, die 3. Lyon 1760. Die obige sei die vierte, denn eine andre Ausg., welche die Jahrzahl 1750 führt, sei nichts weiter als die nur mit einem neuen Titel versehene 2. Ausg.

69. **Boileau.** — Oeuvres complètes de Boileau-Despréaux. *Nouv. éd.*, conforme au texte donné par Berriat Saint-Prix, avec les notes de tous les commentateurs, publiée par *Paul Chéron*, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Boileau par *C. A. Sainte-Beuve*, et suivie du Bolaeana, d'un extrait de La Harpe, etc. Gr. 8°. XX, 543 p. Avec 7 gravures. 12½ Fr.

70. **Brizeux.** — Oeuvres complètes d'A. Brizeux, précédées d'une notice par *Saint-René Taillandier*. 2 Vol. 8°. LXIV, 488 p. 6 Fr.

Vgl. J. 58, N° 43 und N° 44.

71. **Buffon.** — Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été reunies les lettres publiées jusqu'à ce jour, recueillie et annotée par *H. Nadault de Buffon*. 2 Vol. 8°. XXXVII, 1155 p. 16 Fr.

Diese Correspondenz lehrt erst Buffon als Menschen näher kennen. *Vapereau, L'Ann. litt.* III, 301 sagt darüber u. A.: „380 lettres, écrites durant une période de 60 ans (1729—1788), forment sur son caractère et sa vie privée une révélation complète. La plupart sont très-familières: tout y est mêlé, plaisirs, affaires, nouvelles de la littérature et de la science, événements domestiques et relations avec le monde. Cette correspondance n'était pas destinée pour la postérité, et c'est pour la postérité un charme de plus."

72. **Chamfort.** — Pensées, maximes, anecdotes, dialogues, précédés de l'histoire de Chamfort; par *P. J. Stahl. Nouv. éd.*; revue et augmentée, contenant des pensées complétement inédites et suivie des lettres de Mirabeau à Chamfort. 12°. 388 p. 3 Fr.

73. **Descartes.** — Oeuvres inédites [s. J. 59, N° 98]. 2e partie. XXII, 244 p.

23 Briefe gerichtet an R. P. Olier, M. de Wilhelm, Constantin Huygens und an M. de la Thuillière, französ. Gesandten in den Niederlanden, in den J. 1629—1646; die Vorrede setzt das Interesse der Correspondenz auseinander; aufserdem: einige latein. Schriften über Anatomie und Mathematik. — S. *Journ. d. Sav.*, *Juill.*

74. **Desbordes-Valmore.** — Poésies inédites par Mad. Desbordes-Valmore, publiées par *G. Révilliod*. Genève.

S. oben N° 43. — Auch eine neue Ausgabe der früher erschienenen *Poésies*, vermehrt mit einer *Notice* von *Ste Beuve*, kam in Paris heraus (Bibl. Charpentier) 324 p. 3½ Fr.

75. **Fournival.** — Le Bestiaire d'amour par Richard de Fournival, suivi de la Réponse de la dame; enrichi de 48 dessins gravés sur bois, publiés pour la première fois d'après le mscr. de la bibl. impér. par *C. Hippeau*. 8°. XLIII, 167 p. 8 Fr.

In 350 Expl.

76. **Fronton du Duc.** — L'Histoire tragique de la Pucelle d'Orléans par le Père Fronton du Duc, représentée à Pont-à-

Mousson, le 7 sept. 1580, devant Charles III duc de Lorraine, et publiée en 1631 par *J. Barnet*. Pont-à-Mousson. 8°. XXVIII, 106 p. 10 Fr.

In 105 Expl. Wiederabdruck nach der seltnen Ausg. Nancy 1581. Der Verf., *Fronto Ducaeus*, in Bordeaux geb., war Jesuit und ward namentlich als Herausg. des Chrysostomus bekannt. — S. über das Stück u. a. meine Entwicklungs-Gesch. der franz. Tragödie, p. 180.

77. **Gatineau.** — Vie de Monseigneur St. Martin de Tours par Péan Gatineau poète du 13e siècle, publiée d'après le mscr. de la bibl. impér. par M. l'abbé *J. J. Bourrassé*. Tours. 8°. XVI, 184 p.

In 180 Expl. Publication der Société des bibliophiles de Touraine.

78. **Girardin, Mad. de.** — Oeuvres complètes de Mad. de Girardin, née Delphine Gay. 6 Vol. 8°. 36 Fr.

79. **Herbert le Duc.** — Le Roman de Foulque de Candie, par Herbert le Duc de Dammartin. Reims. 8°. LXIX, 228 p. 8 Fr.

In 300 Expl. — Theil der *Collection des poètes de Champagne antérieurs au 16e siècle*, welche Sammlung aus 24 Bdn. bestehen wird. — Die obige Chanson de geste gehört zu dem grofsen Cyclus Guillaume's d'Orange; und knüpft an die Schlacht von Aleschans an. S. darüber *Hist. litt. de France*, XXII, p. 544 f. — Das Ged. ist hier zum ersten Mal publicirt.

80. **Jean de Condé.** — Gedichte von Jehan de Condet, nach der casanatensischen Handschrift herausgeg. von *A. Tobler*. Stuttgart. 8°. 186 p. (Bibl. des liter. Vereins in Stuttgart. Bd. LIV).

Der Herausg. publicirt hier aus der von ihm in unserm Jahrb. II, p. 82 ff. beschriebnen römischen Hdschr. die a. a. O. mit einem * bezeichneten Stücke, in welchen sämmtlich *Jean de Condé* sich als Verf. auch nennt, und aufserdem noch 4, bei welchen seine Autorschaft nicht ebenso documentirt ist (nämlich N° 15 *Des braies le priestre*, N° 16 *Li dis douplicon*, N° 31 *Li dis de le nonnete*, N° 37 *Li dis des estas dou monde*). Diese Gedichte waren, mit Ausnahme des im Jahrb. a. a. O. bereits veröffentlichten *dis dou Magnificat* noch nicht edirt. Die Publication ist mit der unsern Lesern schon bekannten Kenntnifs und Sorgfalt des Herausg. veranstaltet. Uebrigens wird in der Einleitung von sämmtlichen 37 Stücken der Hdschr. Anfang und Schlufs mitgetheilt.

.81. **La Fontaine.** — Oeuvres complètes [s. J. 59, N° 103]. Tome IV. *Théâtre*. 507 p. 5 Fr.

82. **Le Moigne.** — Noëls de Lucas le Moigne, curé de St. Georges-du-Puy- la Garde, en Poitou, publiés sur l'édition gothique par la Société des bibliophiles français. On y a joint les Noëls composés (vers 1524) par les prisonniers de la Conciergerie et deux aguillenneufs tirés du recueil des Noëls du Plat d'argent. 16°. XVI, 172 p.

Nur in 30 Expl., nicht im Buchhandel.

83. **Marguerite de Navarre.** — L'Heptaméron des nouvelles de très-haute et très-illustre princesse Marguerite d'Angoulême, royne de Navarre. *Nouv. éd.*, publiée d'après le texte des manuscrits, avec des notes et une notice par *P. L. Jacob* bibliophile. 18°. XXXII, 436 p. (Bibl. gaul.). 4 Fr.

84. **Marguerite de Valois.** — Mémoires de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, avec notes biographiques

et littéraires par *C. Caboche.* 8°. CXIX, 311 p. (Bibl. Charpentier). 3½ Fr.

Vgl. J. 58, N° 128.

85. **Marot, Jean.** — Poëme inédit de Jehan Marot, publié d'après un manuscrit de la bibl. impér., avec une introduction et des notes, par *G. Guiffrey.* Lyon. Gr. 8°. 127 p. (Mit Portrait). 10 Fr.

Dies Ged. des Vaters des berühmten Clément Marot ist dem Ms. 7584, 5. 5. entlehnt. Es umfafst 1068 Verse. Der Titel lautet: *Prières sur la restauration de la sancté de Mad. Anne de Bretaigne, royne de France.* In diesem allegorischen Gelegenheitsged. beten *Noblesse, Eglise* und *Labeur* um die Herstellung der Gesundheit der Königin, die im März 1512 erkrankt war. Die 3 Cardinaltugenden im Verein mit *Force, Justice* und *Liberalité* legen ihre Fürsprache ein, worauf Gott *Pitié* und *Miséricorde* beauftragt den Heiltrank zu bereiten. Der Dichter erwacht, am Schlufs, aus dieser Vision, um die Rettung der Königin zu vernehmen. — Dies Gedicht war bisher nur durch eine kurze Analyse bekannt, die der Abbé Sallier in den Mém. de l'acad. d. inscr. XIII, vor mehr als einem Jahrh. gegeben hatte bei Gelegenheit seiner Untersuchungen über Jehan le Maire, der zugleich mit André de la Vigne dasselbe Ereignifs besungen. *Journ. d. Sav., Nov.* und *Bibl. de l'Ec. des Chartes, Nov. — Déc.*

86. **Monstrelet.** — Chronique [s. J. 59, N°. 109]. Tome IV. XIII, 487 p. 9 Fr.

87. **Musset.** — Oeuvres posthumes d'Alfred de Musset. 8°. 252 p. 3½ Fr.

88. **Pascal.** — Logique du Port-royal; suivie de trois fragments de Pascal sur l'autorité suprême en matière de philosophie, l'esprit géométrique et l'art de persuader, avec une introduction et des notes par *Ch. Jourdain.* 8°. LVI, 387 p. 3 Fr.

89. **Piron.** — Lettres d'Alexis Piron à M. Maret, secrétaire de l'Académie de Dijon. Lyon. 8°. VII, 83 p. 7 Fr.

90. **Rabelais.** — Oeuvres de Rabelais, augmentées de plusieurs fragments et de deux chapitres du cinquième livre restitués d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, et précédées d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de Rabelais. *Nouv. éd.,* revue sur les meilleurs textes et particulièrement sur les travaux de J. Le Duchat, de S. de L'Aulnaye et de P. L. Lacroix, biblioph., éclaircie quant à l'orthographe et à la ponctuation, accompagnée de notes succinctes et d'un glossaire, par *L. Barré.* 12°. XXXV, 612 p. 3 Fr.

91. **Rabelais.** — Une lettre autographe de Rabelais, publ. par *Aug. Scheler.*

In: Bullet. du biblioph. belge XVI, p. 171 ff.

Der latein. Brief führt die Ueberschrift: *Franciscus Rabelaesus Franciscanus Dño Gulielmo Budaeo Salutem P. D.* Er ist datirt: *Fonteniaci, quarto nonas Martii.* Die Jahrzahl fehlt, doch ergibt sich, wie der Herausg. zeigt, aus dem Inhalt, dafs er zwischen 1515—1521 geschrieben ist. Und zwar schrieb ihn Rabelais auf Anregung seines und Budé's Freundes, Pierre Amy. Der Stil ist übrigens interessanter als der Inhalt. Der Herausg. zweifelt nicht an der Aechtheit, das Original ist jetzt im Besitz des Buchhändlers Boone in London.

92. **Racine.** — Études littéraires et morales de Racine, par

le Marq. de *Larochefoucauld-Liancourt*. [s. J. 58, No. 135]. 2°Partie (Étud. mor.). 392 p. (Tome VI seiner Oeuvres choisies).

93. **Regnier.** — Oeuvres complètes de Régnier. *Nouv. éd.*, avec le commentaire de Brossette publié en 1729, des notes littéraires, un index des mots vieillis ou hors d'usage et une étude biographique et littéraire, par *Prosper Poitevin*. 16°. XXXII, 348 p. (Bibl. gaul.). 4 Fr. (in 12° 3 Fr.).

94. **Renauld de Beaujeu.** — Le Bel inconnu, ou Giglain, fils du messire Gauvain et de la fée aux blanches mains, poème de la Table ronde par Renauld de Beaujeu. Publié d'après le manuscrit unique de Londres, avec une introduction et un glossaire, par *C. Hippeau*. 8°. XXXIX, 332 p.

Dies Ged. eines Trouvère des 13. Jahrh., von welchem manche Uebertragungen, bezw. Nachahmungen in andern Sprachen sich erhalten haben, galt selbst für „introuvable", als der Herausg. es in einer Handschr. der Bibliothek des Herzogs von Aumale in Twickenham entdeckte. Um so werthvoller ist seine Publication. — Da wir hoffen im Jahrb. einen Aufsatz über das Verhältnifs dieses Gedichts zu dem deutschen *Wigalois* bringen zu können, so enthalten wir uns um so mehr hier einer weitern Erörterung des Inhalts sowie der literaturgeschichtl. Bedeutung. Rücksichtlich des Glossaire vgl. das Schreiben Paul Meyer's in der *Correspondance littéraire* 1861, N° 5.

95. **Voltaire.** — Voltaire à Ferney. Sa Correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha, suivie de notes historiques entièrement inédites, recueillies et publiées par *Evariste Bavoux* et *A. F.* 8°. IV, 495 p. 7 Fr.

Mehr als 300 Briefe, alle unedirt, welche in 3 Partien zerfallen. Die erste umfafst 28 Briefe, v. d. J. 1761—1765, fast alle von Ferney datirt an M. Fabri, ersten Syndicus des Landes Gex. *Bavoux*, der dieselben entdeckte, hat ihren Werth schon früher in den Abhandl. der Acad. des sciences morales et polit. 1858—59 dargelegt, eine Arbeit die hier auch republicirt ist. Die zweite Partie umfafst 140 Briefe an die Herzogin von Gotha i. d. J. 1752—1767 gerichtet, eine nicht minder wichtige Sammlung; die dritte endlich enthält 144 verschiedene Briefe, wovon der erste v. 2. Juni 1721, der letzte v. April 1778 ist. — Hierauf folgt ein sehr interessantes Werkchen: *Remarques autographes de Voltaire sur un livre anonyme du père Daniel, intitulé: Observations critiques sur l'histoire de France de Mézeray.* — Sehr zu rühmen sei die grofse Sorgfalt womit die Documente gesammelt, classificirt und angemerkt sind. *Journ. d. Sav., Août.* Vgl. auch *Athenaeum, Oct.*

96. **Wace.** — The Conquest of England, from Wace's poem of the Roman de Rou. Now first translated into English rhyme by Sir *Alex. Malet*. With the Franco-Norman text after Pluquet, and the notes of Aug. le Prevost, Edg. Taylor and others. Illustrated by photographs from the tapestry of Bayeux, executed by Albert of Munich. London. 4°. XVI, 275 p. 42 s.

II. Zur englischen Literaturgeschichte.

A.

97. The Bibliographer's Manual of English Literature etc. By *W. Th. Lowndes*. *New. ed.* [s. J. 59, N° 120]. Vol. III, part 1 u. 2. 252 u. 328 p.

98. A Register of the presidents, fellows, demies, instructors in grammar and in music, chaplains, clerks, choristers and other members of St. Mary Magdalen College in the University of Oxford, from the foundation of the college to the present time. By J. *Rouse Bloxam*. 2 Voll. Oxford.

Aus den Archiven des College geschöpft, chronologisch geordnet, und mit erklärenden und biographischen Worten vom Verf. begleitet. Der Fleifs und die Gelehrsamkeit desselben wird vom *Athenaeum* (*Sept.*) sehr gerühmt.

99. Lectures on English Literature, from Chaucer to Tennyson, and on English History as illustrated by Shakspeare; by *H. Reed*. 8°. 5 s.

---

100. Zur angelsächsischen Literatur, von *E. Müller*. In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XXVIII, 4. Heft.

Ein kleiner Nachtrag zu dem J. 58, N° 146 aufgeführten Artikel.

101. Die Räthsel des Exeterbuchs. Verfasser. Weitere Lösung. Von *Dietrich*.
In: Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterth. XII, Heft 1 u. 2.

Dieser Aufsatz schliefst sich ergänzend und zum Theil berichtigend an den unter N° 127, J. 59, von uns verzeichneten.

---

102. The Scotish Ballad Controversy, by *J. M.*
In: Notes and Queries, IX, p. 118 f. und X, p. 30 ff.

Die durch *Rob. Chambers* angeregte Frage [s. J. 59, N° 129] wird hier, und namentlich in Bezug auf die Ballade *Sir Patr. Spence*, untersucht, und in einem der Meinung Chambers' entgegengesezten Sinne entschieden.

103. A Dictionary of Old English Plays, existing either in print or in manuscript, from the earliest times to the close of the seventeenth century, including also Notices of Latin Plays written by English Authors during the same period. By *J. O. Halliwell*. 8°. 304 p. 12 s.

Wir hoffen von diesem Werk eine „Anzeige“ zu bringen.

104. La comédie anglaise sous la restauration, par *H. Taine*.
In: Revue des deux Mondes, Mai.

Ein geistreicher Aufsatz, der, auf manchen kulturgeschichtlichen Studien beruhend, das Verhältnifs der engl. Komödie jener Epoche zur Sitte, Gesellschaft und Sittlichkeit vornehmlich erörtert und hieraus ihre Eigenthümlichkeit erklärt. Die ästhet. Kritik tritt dagegen zurück, indem sie sich nur auf eine Vergleichung jenes Lustspiels mit dem Molière's beschränkt. Auch werden die einzelnen Dramatiker nicht besonders in's Auge gefafst.

105. La fantaisie aux Etats-unis, par *E. D. Forgues*.
In: Revue des deux Mondes, Juillet.

Auf Grund folgender Werke namentlich: Hoppie, The Potiphar papers; Fern Leaves fr. Fanny's Portfol.; The Autocrate of the Breakfast table.

---

106. Essays contributed to the Quarterly Review by *J. J. Blunt.* 8°. 500 p. 12 s.

Der Verf., weiland Prof. der Theol., gehörte zu den bedeutendsten Mitarbeitern des genannten Journals. Unter den 14 Essays sind als von literarhistor. Interesse namentlich hervorzuheben eins über *Milton* und zwei über den Bischof *Butler*, den Verf. der Analogy of Religion etc., über die Werke und die Biographie desselben.

---

107. **Bacon.** — Personal history of Lord Bacon; from unpublished papers, by *W. Hepworth Dixon.* 8°. 402 p. 12 s.

Eine Apologie Bacon's, gestützt auf gründliche Untersuchungen seiner Lebensgeschichte; aber der Verf. geht in seiner Vertheidigung ebensowohl zu weit, als Campbell und Macaulay in ihren Anschuldigungen. Die *Liter. Gazette* (*Dec.*) sagt ganz gut: „Bacon's moral character was of no extraordinary or uncommon stamp. Its essential feature was its weakness. And though Mr. Dixon has succeeded, as we think, in removing many of the blackest stains which time has imprinted on the fame of the renowned philosopher, he has still left a conviction in every candid mind that Bacon, when out of the tranquil and exalted atmosphere of the study, was a man of selfish objects and inferior moral strength.“ — Auszüge aus dem Buche gibt das *Athenaeum* (*Dec.*), wie denn in demselben früher die Grundlage zu dieser Arbeit gelegt wurde.

108. **Byron.** — Histoire de la vie et des écrits de lord Byron. Esquisse de la poésie anglaise au commencement du XIXe siècle; par *A. Mondot.* Paris. 12°. 359 p. 5 Fr.

Wir bemerken an dieser Stelle, dafs 3 früher noch nicht veröffentlichte Briefe Byron's an seinen ersten Verleger *Ridge* a. d. J. 1807—8, die nicht ohne Interesse sind, Notes & Queries Vol. X, p. 362 f. mittheilt.

109. **Caedmon.** — Ueber die Dichtungen des Angelsachsen Caedmon und deren Verfasser. Inaugural-Dissertation von *E. Götzinger.* Göttingen. gr. 8°. 51 p. 8 Sgr.

110. **Coleridge.** — Biographical Memoir of Sam. Taylor Coleridge, by *Ferd. Freiligrath.* 28 p.

In: The Poems of Coleridge, Ausg. v. Tauchnitz, als Einleitung.

111. **Eliot.** — George Eliot's Novels.

In: Quarterly Review, Oct.

Gründlicher Artikel über diese originellen Schöpfungen, namentlich über *Scenes of clerical life*, *Adam Bede* und *The Mill on the floss.* Die Eigenthümlichkeit der Verfasserin wird eingehend, scharf und, von dem religiösen Gesichtspunkt abgesehen, auch durchaus unparteiisch charakterisirt. — S. übrigens über G. Eliot unser Jahrb. II, p. 376.

112. **Goldsmith.** — Life and Writings of Oliver Goldsmith. Two lectures delivered to a Village Audience. By *M. M. Kalisch.* 8°. 1 s. 6 d.

113. **Hawthorne.** — Un Romancier pessimiste en Amérique, Nathaniel Hawthorne. Par *E. Montégut.*

In: Revue des deux Mondes, Août.

Eine anziehende Untersuchung über den neuen Roman H's: *Transformation.* Vgl. oben p. 375 den engl. Jahresbericht.

114. **Hood.** — Memorials of Thomas Hood. Collected, arranged and edited by his Daughter. With a preface and notes by his Son. 2 Vol. 8°. 680 p. 21 s.

Die Geschichte des täglichen häuslichen Lebens dieses Dichters, und zwar gröfstentheils durch das Medium seiner Correspondenz, jedoch erst v. J. 1832 an ausführlicher, indem über die ersten 33 Lebensjahre nur ein kurzer Bericht als Einleitung gegeben wird. Die Briefe H's, durch mannichfachen Humor gewürzt und so auch an sich anziehend, geben ein lebendiges und reiches Bild von seinem Charakter. Nur treten darin die literar. Interessen ganz in den Hintergrund: die „Erinnerungen" der Kinder gelten, und mit Recht, dem Menschen vielmehr als dem Schriftsteller. Vgl. *Liter. Gaz.*, *July* und *Athen.*, *July*.

115. **Irving.** — Irvingiana, a Memorial of Washington Irving. New York. 4°. 64 p. (Mit Portr. u. Facs.) 4 s. 6 d.

Aufser einigen aus andern Werken entlehnten biographischen Daten und Anekdoten, enthält das Buch namentlich eine Sammlung der Zeitungsberichte über des Dichters Leichenbegängnifs, die in den Journalen veröffentlichten Kritiken seiner Werke, sowie die zu seinem Andenken von verschiedenen berühmten amerikan. Schriftstellern, worunter ein Bancroft und Longfellow, gehaltenen Reden. *Athenaeum, March.*

116. **Irving.** — Discourse on the Life, Character and Genius of Washington Irving; by *W. Cullen Bryant.* New York. 8°. 3 s.

117. **Johnson, Ben.** — Ueber Ben Jonson's Maskenspiele; von *Imm. Schmidt.*

In: Herrig's Archiv f. d. neueren Spr. XXVII, 1. Heft.

Ben Jonson ist der eigentliche Vertreter dieser eigenthümlichen Gattung des englischen Schauspiels; durch ihn hat dasselbe erst seine volle Entwicklung erhalten, wie es mit ihm auch wieder zu Grabe ging. Der Verf. wirft in dem interessanten Aufsatze zuerst einen Blick auf die Mummereien Englands, als die Vorläufer des Maskenspiels, charakterisirt dann die *Masks* Ben Jonson's, auf einzelne derselben genauer eingehend, und gibt am Schlufs eine Uebersetzung der schönsten, *The Golden Age Restored*, in Versen.

118. **Macaulay.** — Macaulay, the Historian, Statesman and Essayist, Anecdotes of his life and literary labours; with some Account of his early and unknown writings. 8°. 2 s. 6 d.

Dieser „schwache Versuch" einer Biographie Macaulay's wird von der *Liter. Gazette, March* p. 337, ganz verurtheilt: „It is — sagt sie — a wonderful mixture of the grossest stupidity and the grossest ignorance" — eine blofse Geldspeculation eines „half-educated Yankee".

119. **Macaulay.** — Lord Macaulay, his Life and Writings; being the substance of two lectures delivered at Sidmouth, by *G. J. Clements.* Sidmouth. 8°. 2 s. 6 d.

120. **Macaulay.** — Lord Macaulay; a lecture, by *J. F. Hollings.* Leicester. 8°. 1 s.

121. **Macaulay.** — Letters of Hannah More to Zachary Macaulay Esq., containing Notices of Lord Macaulay's Youth. Now first published. Edit. and arranged by *A. Roberts.* 12°. 220 p. 5 s.

Die *Notices* sind gar spärlich und dürftig, trotzdem immer beachtenswerth; auch ein Brief von Macaulay selbst v. J. 1815 ist hier mitgetheilt, den die *Lit. Gaz.*, *May*, republicirt. Vgl. auch *Athen.*, *May.*

122. **Macpherson.** — The poems of Ossian by Macpherson; by *Connellan.*

In: Transactions of the Ossianic Society for the year 1857. Edit. by Connellan. Dublin (1860).

Die *Liter. Gaz.*, *Oct.* sagt von dieser Arbeit des irischen Gelehrten u. A.:

„That Macpherson was entirely ignorant of even the elementary principles of bardic poetry language, or the customs of the times; that he pirated from the Bible, from heathen and Christian authors, and that whatever be genuine in his „Ossian“ is either a perversion or a corruption of the poems of “Oisin“, the true „Ossian“, an Irish poet, transmitted to the Scotch in the Erse, a dialect of the Irish, we have fully shown: it is impossible for us, to give even an outline of the many proofs, extracts and new facts which this book furnishes. Their number is legion“. — — Leider fehle nur der Arbeit eine übersichtliche und klare Anordnung. — Von demselben Verf. findet sich übrigens auch in den *Transactions of the Historic Society of Lancashire and Cheshire. Vol. XI* (Session 1858—59. Liverpool) ein Aufsatz „on the poems of Oisin, the Irish Ossian“, nach der *Liter. Gaz.*, *June;* in welchem Verhältnifs dieser Aufsatz aber zu dem oben aufgeführten steht, vermögen wir nicht zu sagen.

123. **Malone.** — Life of Edmond Malone, Editor of Shakspeare; with Selections from his Manuscript Anecdotes. By Sir *James Prior.* (Mit Portr.). 8°. 482 p. 14 s.

Das Leben Malone's (1741—1812) bietet wenig von besonderm Interesse. Dagegen enthalten die Anekdoten manche nicht uninteressante neue Züge von Pope, Johnson, Chesterfield, Burke, Gibbon, Garrick u. A. S. *Athen.*, *March*, und *Lit. Gaz.*, *April.* Vgl. auch *Notes & Q.* IX, p. 324 und 368, in Betreff von Fehlern des Biographen.

124. **Milton.** — Milton. Studien zur Geschichte des englischen Geistes, von *G. Liebert.* Hamburg. 8°. VI, 396 p. 1½ Rthlr.

Von diesem originellen und ideenreichen Buche hoffen wir eine „Anzeige“ bringen zu können.

125. **Milton.** — Studien über John Milton's poetische Werke, von *Ferd. Lotheifsen.* Giefsen. 4°. 37 p. 6 Sgr.

Abdruck aus dem Jahresber. des Gymnas. zu Büdingen 1859—60.

126. **Milton.** — Milton at Chalfont; by *W. L. Nichols.*
In: Notes and Queries, IX, p. 397 f.

Dieser kleine Artikel enthält eine genaue Beschreibung des Orts und namentlich des Hauses, wohin sich M. während der Londoner Pest i. J. 1665 zurückzog, und wo er damals sein *Paradise Regained* begann, und wahrscheinlich auch vollendete.

127. **Morgan.** — Lady Morgan, her career, literary and personal, with a glimpse at her friends, and a word to her calumniators; by *W. J. Fitzpatrick.* 8°. 5 s.

Das Buch ist aus der J. 59, N° 156 aufgeführten Abhandlung des Verf. erwachsen, kann aber — nach *Notes & Q.* IX, p. 376 — bei der Menge von neuem Material, das es enthält, als ein durchaus neues Werk betrachtet werden. Die Darstellung, sowie die „wunderbare Genauigkeit in allen Einzelheiten“, werden auch von der *Liter. Gaz.* (*June*) sehr gerühmt.

128. **Pope.** — On the relations of Alexander Pope with the duchess of Marlborough and the duchess of Buckinghamshire; and on the character and characteristics of Atossa.
In: Athenaeum, Aug.

Ein selbständiger kleiner Aufsatz, welcher die für den Charakter Pope's nicht unwichtige Frage lösen will, ob derselbe, wie man behaupte, 1000 L. von der Herzogin von Marlborough empfangen habe um den Charakter der Atossa — in einer der dem Essay on Man folgenden Episteln — zu unterdrücken. Der Artikel sucht, und wie uns scheint, mit Erfolg, zu beweisen, dafs nicht blofs die Anekdote unwahr sei, sondern dafs sie auch gar nicht

wahr sein könne, weil nicht die Herz. v. Malb. sondern vielmehr die Herzogin von Buckinghamshire unter dem Charakter der Atossa gemeint sei.

129. **Pope.** — A Search into the history of the Publication of Pope's Letters.

In: Athenaeum, Sept. N° 1714, 15 und 16.

Dieser wie der vorhergehende Artikel ist im Hinblick auf die erwartete neue Ausg. v. Pope's Werken von Wilson Croker, verfaſst. Es werden folgende Publicationen von Pope's Briefen hier durchgegangen: 1. The letters to Cromwell, 2. The l. to and from Wycherley, 3. The l. of M. Pope in 1735, 4. The Swift and Pope letters of 1741. — Zur weitern Illustration dieses Aufsatzes erschien in *Notes & Q.* X, p. 201 der Artikel: *Curll before the House of Lords for publishing Pope's Letters.* Hieran reihen sich dort noch zwei Artikel: *Pope's Letters, 1735*, von einem andern Verf., ibd. p. 485 ff. und 505 f.

130. **Shakespeare.** — Hamlet Bibliography, by *W. Bates.*

In: Notes and Queries, IX p. 378 ff.

Eine Ergänzung der von Timmins in der Ausg. der *Devonsh. Hamlets* [s. J. 59, N° 200] gegebnen. S. seine Erwiedrung hierauf N. & Q. ib., p. 458.

131. **Shakespeare.** — Specimen of the state of Shaksperean Bibliography, by *Bolton Cornet.*

In: Notes and Queries, X p. 21 f.

Eine Kritik der Bibliographie der Ausgaben des *Merchant of Venice* und des *Macbeth.*.

132. **Shakespeare.** — The Mind of Shakespeare as exhibited in his Works; by *A. A. Morgan.* 8°. 340 p. 6 s. 6 d.

Die *Liter. Gaz.* (*Jan.*) urtheilt darüber: „— — We are left to judge of Shaksp. entirely by his works; and we know of no book which will better assist us in our endeavours to understand the „mind of Sh.", to comprehend the vastness of his genius, his profound knowledge of human nature, the extent and accuracy of his observations of natural phenomena, than the one now before us." — Die Gegenstände, worüber Aussprüche Sh's aus seinen Werken citirt werden, sind alphabetisch geordnet, und mit Ueberschriften versehen; z. B. unter E: *Englishmen.* Their fighting qualities. Folgt eine Stelle aus Hen. V, III, 7. Their curiosity, or love of the marvellous. Folgt eine Stelle aus Temp. II, 2. — Allerdings erscheint dies Buch hiernach für das Studium des Charakters wie der Werke Sh's sehr nützlich und werthvoll.

Shakespeare. — S. oben N° 99.

133. **Shakespeare.** — The Medical Knowledge of Shakespeare; by *J. Ch. Bucknill,* M. D. 8°. 290 p. 7 s. 6 d.

Im *Athenaeum, May,* sehr ungünstig beurtheilt: die Beweise für die medicinischen Kenntnisse Sh's wären mit den Haaren herbeigezogen. Und dafür werden allerdings Belege mitgetheilt.

134. **Shakespeare.** — Shakspeare's Puck and his Folk Lore. Vol. II. With a final chapter of Proofs of Shakspeare having lived in Germany. By *W. Bell.* (Printed for the author).

Der erste Band erschien 1852. Nach dem *Athen., Nov.* und *Notes & Q.* X, p. 440, fehlt dem Buch im Allgemeinen Ordnung und System. Das im Titel erwähnte Schluſscapitel wird als besonders interessant und bedeutend hervorgehoben, da der Verf. hier alles gesammelt habe, was „über die englischen Schauspieler auf dem Continent" seit einiger Zeit erforscht worden sei. Namentlich wird auch von den Beziehungen Sh's zu Ayrer gehandelt.

135. **Shakespeare.** — Shakespeare and Henry Willobie; by *W. C. Trevelyan.*

In: Notes and Queries, IX p. 59 f.

Der Verf. stellt die Conjectur auf, dafs der räthselhafte „Mr. H. W.“, dem die erste Ausg. der Sonette Sh's von dem Verleger derselben gewidmet ist, der oben Genannte sei — „whose sonnets, written some years probably before Sh's, must have been known to him, and may have *begotten* — that is, suggested — a similar work to our immortal bard.“ Eine Stelle in Willobie's Avisa, die auf Shakesp. sich beziehen soll, und auf welche schon Collier (Life of Sh. Ausg. v. 58, p. 115) Bezug nimmt, ist hier zuerst in extenso wiedergegeben. — Der ganze kleine Artikel ist beachtenswerth.

136. **Shakespeare.** — An Inquiry into the Genuineness of the Manuscript Corrections in Mr. J. Payne Collier's Annotated Shakspere, folio 1632; and of certain Shaksperian Documents, likewise published by Mr. Collier. By *N. E. S. A. Hamilton.* 4°. 150 p. 6 s.

Die *Ms. Corrections* werden als eine Fälschung neuerer Zeit nachgewiesen. Ohne das aber konnten sie schon keinerlei Autorität in Anspruch nehmen, da dafür auch jeder Grund mangelte. Wichtiger erscheint deshalb der Beweis der Unächtheit der andern von Collier veröffentlichten Documente, von welchen das bedeutendste die von ihm in seinen Annals of the Stage 1831 zuerst publicirte Petition der Eigenthümer des Blackfriers-Theatre v. J. 1596, unter denen Shakesp. an fünfter Stelle genannt wird.

137. **Shakespeare.** — Reply to Mr. N. E. S. A. Hamilton's „Inquiry“ into the imputed Shakspeare forgeries; by *J. Payne Collier.* 8°. 2 s. 6 d.

Diese Antwort ist nur für die Frage von Belang: ob von Seiten Hrn. Collier's die Fälschungen stattgefunden haben. Die Unächtheit selbst wird nicht widerlegt. — Vgl. über die ganze Streitfrage *Liter. Gaz., Febr.* p. 197; *March* p. 349 und 370; *Apr.* p. 521; *May* p. 580; *June* p. 690; und *Notes & Q.* IX, p. 211 f.

138. **Shakespeare.** — Collier, Coleridge and Shakespeare: a review. By the author of „Literary Cookery“. 8°. 150 p. 5 s.

139. **Shakespeare.** — Nouvelle Exégèse de Shakespeare d'après une théorie anglaise sur la question des races; par *E. Littré.*.

In: Revue des deux Mondes, Nov.

Das J. 59, N° 164 von uns aufgeführte Buch wird hier ausführlich besprochen. Nach Hrn. Littré, ist der Verf. ein O'Connel.

140. **Shakespeare.** — Proposed Emendations of the text of Shakespeare's Plays; with confirmatory and illustrative Passages from the poet's works and those of his contemporaries. By *Swynfen Jervis.* 8°. 32 p. 1 s.

141. **Shakespeare.** — Shakespeare's Tenures. Tenure in Villenage. By *W. Lowes Rushton.*

In: Herrig's Archiv f. neuere Spr. XXVII, 4. Heft.

Zur Erklärung von Anspielungen auf diese Rechte in Sh's Werken.

142. **Smollet.** — Some Account of the Family of Smollet of Bonhill, with a series of Letters hitherto unpublished by its Author. Arranged by *J. Irvine.* (Printed for private circulation.)

„Eine interessante Monographie, welche nicht blofs auf die Geschichte der Smollet-Familie im Allgemeinen, sondern namentlich auch auf die Biographie ihres berühmtesten Mitglieds, Tobias S., ein neues Licht wirft.“ *Notes & Q.* IX, p. 276.

B.

143. Two Leaves of King Waldere's Lay; a hitherto unknown old english epic of the eighth century belonging to the saga cyclus king Theodric and his men. Now first published from the originals in the nineth century; with translation, comments, word roll and four photographic facsimiles. By *G. Stephens.* gr. 8°. XVI, 96 p. 15 s.

Dieses inhaltlich wie sprachlich gleich wichtige Fragment, das auf zwei Pergamentblättern der Kopenhagener Bibl. entdeckt wurde, hat nicht bloſs eine eingehende Würdigung, sondern auch eine verbesserte Edition in einer gröſseren Arbeit Müllenhoff's: „Zeugnisse und Excurse zur deutschen Heldensage", *Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterth.* XII, p. 264 ff., erfahren, worauf ich den Leser verweise. Die von Hrn. Müllenhoff mit Beihülfe Dietrich's dort gegebene neue Edition zeigt zugleich die Mängel der ersten Ausgabe.

144. Ghost-Thanks, or the Grateful unburied, a mythic tale in its oldest European form; Sir Armadace, a middle north-english metrical romance of the thirteenth century. Reprinted from the texts, with an Introduction, by *G. Stephens.* Copenhagen. 8°. 74 p. 20 Sgr.

145. Metrical Life of St. Hugh, Bishop of Lincoln, now first printed from the MS. Copies in the British Museum and Bodleian Libraries. Edited, with Notes, by *J. F. Dimock.* Lincoln. 8°. 5 s.

146. The Ballads and Songs of Yorkshire; transcribed from private manuscripts, rare broadsides and scarce publications, with Notes and Glossary, by *C. J. D. Ingledew.* 12°. 320 p. 6 s.

„The good people of Yorkshire are indebted to Mr. I. for a volume in which they will find, carefully edited and noted, the best ballads connected with their country", *Notes & Q.* X, p. 20. Die Balladen sind aus allen Zeiträumen, doch die meisten, wie es scheint, aus neuerer Zeit; viele auch im Dialect verfaſst. — Das Athenaeum (July) charakterisirt den Inhalt mit den Worten: „— — Thus we have some local legends, triumphant odes on victorious racers, old rhyming stories connected with old castles, adventures of roving Yorkshiremen, tricks of Yorkshire horse-touters, and a few love-passages of rather a robust and anti-sentimental, yet not unhealthy character". Vgl. auch *Liter. Gazette, Aug.*, die eine sorgfältigere Auswahl vermiſst. — — Eine kleine Ergänzung der Sammlung bietet eine Note in N. & Q. X, p. 121 f.

147. The Jacobite Songs and Ballads of Scotland, from 1688 to 1746; with an Appendix of modern Jacobite Songs. Edit. by *Ch. Mackay.* Glasgow. 12°. 350 p. 6 s.

Das Werk basirt auf der bei demselben Verleger (*Griffin & Co.*) i. J. 1829 erschienenen Sammlung; nur schlieſst es die irischen und engl. Jacob. Songs aus, und vermag dadurch eine gröſsere Vollständigkeit zu erreichen. — Der Herausgeber gibt in einer Einleitung eine lebendige Geschichte der *Jacobite cause*, und begleitet auch mit Anmerkungen die einzelnen Gedichte. S. *Liter. Gazette, Nov.* und *Bookseller, Dec.*

148. Political Ballads of the seventeenth and eighteenth centuries; by *W. Walker Wilkins.* 2 Vol. 8°. 600 p. 18 s.

149. Inedita, mitgetheilt in Notes & Queries, Vol. IX und X.

Wir machen namentlich auf folgende aufmerksam: IX, p. 193 *Ancien Ballad,* von einer alten Wäscherin in Norfolk dem Herausg. mitgetheilt, beginnend: *My father was the first good man — Who tied me to a stake —*

My mother was the first good woman — Who did the fire make: ganz volksmäfsig nach Inhalt wie Form; — ib. p. 41 nach einem Broadside im Brit. Mus., v. J. 1649: *A Dialogue or a Dispute between the late Hangman and Death*, dem Henker Karl I. nämlich, Richard Brandon, wie ihn dies merkwürdige Blatt nennt; — ib. p. 216 *Ballad on the Irish bar* 1730; — X, p. 43 ein *Burns* zugeschriebenes Gedicht, und eins von *Lockhart;* — ib. p. 101 ein Hochzeitsgedicht aus dem Zeitalter der Elisabeth; — ib. p. 462 *A. Devonshire Song* (1640) von W. Strode, aus den Harl. Ms.; — ib. p. 488 zwei Gedichte von einem bisher unbekannten *Commonwealth Poet*, Namens *P. Ficher*.

150. The Spectator, by *Addison, Steele* etc. *Revised ed.*, with explanatory Notes and a complete Index. gr. 8°. 10 s. 6 d.

---

151. **Bunyan.** — Profitable Meditations; a poem written by John Bunyan, whilst confined in Bedford Gaol. Now first printed from a unique copy discovered by the Publisher, and edited with Introduction and Notes, by *G. Offor*. 8°. 60 p. 7 s. 6 d.

Ein paar kleine Gedichte, roh zu einem Ganzen gewoben, — deren Ausführung die Vorzüge B's wenig zeigt. Die erste Ausg. erschien 1661 bei Francis Smith. Die Anmerkungen des Herausg. in philol. Beziehung ebenso werthlos, als in religiöser intolerant. *Athenaeum, Dec.*

152. **Byron.** — Manfred, poemat Lorda Byrona, przeklad wolny na wiersz Polski przez *Michala Chodzke Wydanie.* Ozdobne z rycinami. Traduction en polonais. Paris (Librairie polonaise). 8°. 10 Fr.

153. **Caedmon.** — The Fall of Man, or Paradise lost, of Caedmon, translated in verse from the Anglo-Saxon; with a new metrical arrangement of the lines of part of the original text, and an Introduction on the Versification of Caedmon. By *W. H. F. Bosanquet.* 8°. 5 s.

154. **Chaucer.** — Contes de Cantorbéry, traduits en vers français par le chevalier *de Chatelain.* 12°.

155. **De Quincey.** — Works [s. J, 59, N° 189]. Vol. 14. 336 p. (Mit Portr.).

Der letzte Band, welcher u. A. einen Aufsatz über Jean Paul mit Uebersetzungen aus seinen Werken enthält.

156. **Dunbar.** — The Life and Poems of William Dunbar, the Burns of the sixteenth century; by *J. Paterson.* Edinburg. 12°. 350 p. 5 s.

Die Ausg. hat die Absicht die Schriften dieses alten schottischen Dichters (geb. um 1460) zu popularisiren: so sind zu freie Stellen weggelassen oder geändert, ingleichen ist die Orthographie etwas modernisirt; andrerseits ist über den Dichter und seine Zeit was zur Erläuterung dienen kann, Alles gegeben. In wissenschaftlicher Beziehung hat die Ausg. gegen die von Laing selbstverständlich einen untergeordneten Werth. S. *Athenaeum, July,* dessen Referent sich über Dunbar selbst weitläufiger verbreitet.

157. **Ford.** — John Ford's dramatische Dichtungen nebst Stücken von Dekker und Rowley. Zweiter Band von: Shakespeare's Zeitgenossen und ihre Werke, in Charakteristiken und Uebersetzungen, von *F. Bodenstedt.* Berlin. 8°. XXXIV, 689 p. 1½ Thlr.

Vgl. J. 58, N° 207. *Vollständig* übersetzt ist nur die „Hexe von Ed-

monton", an welcher auch Rowley und Dekker Antheil haben; nur auszugsweise sind: Warbeck, „Giovanni and Annabella" und „das gebrocheneHerz" übertragen; von den übrigen Stücken finden sich blofse Inhaltsangaben.

Greene. — S. unten N° 161.

158. **Hunt.** — The Poetical Works of Leigh Hunt, now finally collected, revised by himself and edit. by his son, *Thornton Hunt.* With Illustrations by Corbould. 12°. 464 p. 5 s.

Der Dichter starb, 75 Jahr alt, den 28. Aug. 1859. Vgl. auch J. 59, N° 148.

Lilly. — S. unten N° 161.

159. **Macaulay.** — Biographies contributed to the Encyclopaedia Britannica by Lord Macaulay; with Notes on his connection with Edinburgh, and Extracts from his Letters and Speeches. Edinburgh. 12°. 300 p. 6 s. (Auch 8° 10 s. 6 d.).

Fünf Biographien, von Atterbury, Bunyan, Johnson, Goldsmith und Pitt. Die *Notes*, ein schätzbarer Beitrag zu einer Lebensgeschichte Macaulay's, sind ein Werk des mit ihm sehr befreundeten Verlegers, Mr. Black.

160. **Macaulay.** — Miscellaneous Writings of Lord Macaulay, comprising his Contributions to Knight's Quarterly Magazine, Articles in the Edinburgh Review, Miscellaneous Poems etc. 2 Vol. (Mit Portr.). 8°. 21 s.

Enthält u. A.: On the royal society of literature; On the principal ital. writers: 1. Dante, 2. Petrarca; A conversation between Abraham Cowley und John Milton etc.; — Essays über Dryden, Mirabeau; auch die Biographien der Encl. [s. d. vor. N°]. Uebrigens ist mit einer gewissen Auswahl verfahren. Die Sammlung hat Mr. Ellis, the recorder of Leeds, besorgt. Vgl. *Liter. Gazette.* June.

161. **Marlowe.** — Lilly, Greene und Marlowe, die drei bedeutendsten Vorläufer Shakespeare's und ihre dramatischen Dichtungen. Dritter Band von: Shakespeare's Zeitgenossen und ihre Werke, in Charakteristiken und Uebersetzungen, von *F. Bodenstedt.* Berlin. 8°. 373 p. 1½ Thlr.

Schliefst sich an N° 157 an. Der gröfste Theil des Bandes ist Marlowe gewidmet (221 p.), weshalb wir seiner auch an dieser Stelle gedenken: der *Faust* erscheint hier ganz übersetzt, der *Jude von Malta* zum Theil. Von *Green* ist *Baco and Bungay* in theilweiser Uebers. gegeben, von *Lilly* aber sind nur ein paar Scenen aus *Alexander and Campaspe* übertragen: sonst blofse Inhaltsangaben, die zumal bei dem letztern Dichter für eine genügende Charakteristik zu dürftig sind. Uebrigens sind die Uebersetzungen schön.

162. **Milton.** — Milton's Comus übersetzt und mit einer erläuternden Abhandlung begleitet, von *Immanuel Schmidt.* Berlin. 4°. 69 p.

Erschien ursprünglich als Programm des Friedrich-Wilhelm Gymnas. in Berlin (Michaelis). — Die Uebersetzung ist recht getreu. Den bedeutendsten Theil der Arbeit bildet die vortreffliche Abhandlung (54 p.), die auf dem gründlichsten und umfassendsten Studium des Dichters, sowie seiner Biographen und Erklärer beruht. Die Veranlassung, die Idee, der Charakter des Gedichts, sowie sein ästhetischer Werth, werden zunächst treffend entwickelt; hieran reiht sich eine sehr sorgfältige Untersuchung der Quellen, aus denen der Dichter im Ganzen wie im Einzelnen, in Bezug auf den Stoff wie die Ausführung, schöpfte — eine sehr interessante literaturhistor. Untersuchung, die sowohl auf die Art der dichterischen Production M's überhaupt, als auch auf den Kreis seiner Studien ein bedeutendes Licht wirft. (In M's Stil wer-

den die 5 Factoren: das klassische Element, die biblische Sprache, die Diction Spenser's, die Shakespeare's, und die Nachahmung italien. Dichter, aufgewiesen).

163. **Shakespeare.** — Werke. Herausgeg. von *Delius* [s. J. 59, N°. 196]. Bd. 6 (Stück 3—7) und Bd. 7 (Pericles; Poems; Biogr. Nachrichten; Index). 503; XVI, 100, 227, 52, 68 p.

Hiermit ist diese Ausgabe vollendet.

164. **Shakespeare.** — Shakespeare. Plays. Uitgegeven en verklaard door *C. W. Opzoomer*. 1e stuk. (Othello). Amsterdam. 8°. XL, 211 p. 1¼ Thlr.

Erscheint in 36 Theilen.

165. **Shakespeare.** — Works. Edit. by *R. Grant White.* [s. J. 59, N° 197]. Vol. IX.

166. **Shakespeare.** — The Plays of Shakespeare. Edit. by *Howard Staunton.* (Illustr. by J. Gilbert). 1859—60. 3 Vol. 8°. 56 s.

„Art, luxury, study and opportunity are thrown away. A big book has grown up under Mr. St's hand, which his passions and violence have converted into a bad partisan tract. Preface, life, text, notes — every main part of the work — is infected with the *Collier*-morbus". So das *Athenaeum* (Oct.), ein blinder Parteigänger Collier's bekanntlich. In jedem Falle hat die Ausg. also ein zeitgeschichtliches Interesse wenigstens.

167. **Shakespeare.** — Oeuvres compl., traduites par *Fr. V. Hugo* [s. J. 59, N° 202]. Vol. V—VII. 448, 501, 474 p.

Band V. „Les Jaloux", 2e partie (Cymbeline, Othello); Band VI. „Les Comédies de l'amour" (die Widerspenstige; Ende gut etc.; Verlorne Liebesmühe); Band VII „Les Amants tragiques" (Anton. und Cleop.; Romeo).

168. **Shakespeare.** — Oeuvres compl., traduction par *F. Michel* [s. J. 59, N° 203]. Vol. II. 681 p.

169. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de Shakespeare, traduction de *Guizot. Nouv. éd.*, entièrement revue, avec une notice sur Shakespeare, des notices sur chaque pièce et des notes. Vol. I. Paris. 8°. III, 501 p. 5 Fr.

Wird 8 Bände bilden. 1821 erschien die erste Ausg., eine Bearbeitung der Letourneur'schen Uebers., von Guizot im Verein mit Barante und Pichot unternommen. Diese erste Ausg. machte in der Einführung Sh's in Frankreich wahrhaft Epoche (s. darüber Jahrb. I, p. 110). — Die neue Ausg. ist nach dem *Journ. d. Savants, Janv.* 1861, einer „minutiösen Revision" unterworfen worden, und erscheint durch die Sonette vermehrt. Dieser erste Band enthält zugleich das Leben Shakespeare's.

170. **Shakespeare.** — Timon d'Athènes, drame en 5 actes, de W. Shakespeare, traduit littéralement en vers, par *A. Fleury.* Lagny. 12°. XXX, 140 p. 2 Fr.

171. **Sidney.** — Miscellaneous Works of Sir Philip Sydney. With a Life of the Author and Notes by *W. Gray.* Boston. 8°. 14 s.

172. **Swift.** — Opuscules humoristiques de Swift, traduits pour la première fois par *Léon de Wailly.* Paris. 12°. 287 p. 2 Fr.

III. Zur italienischen Literaturgeschichte.

A.

173. Die Bibliotheken in Turin; von *Neigebaur.*
In: Petzholdt, Neuer Anzeiger f. Bibliographie, 6. Heft.

174. Die Erzbischöfliche Bibliothek zu Bologna; von *Neigebaur.*
In: Petzholdt, Neuer Anzeiger f. Bibliographie, 11. Heft.

175. Ueber die Privatbibliotheken in Venedig; von *Neigebaur.*
In: Serapeum N° 10, p. 145 ff.
Kurze Nachrichten von den bekanntesten Privat-Bibliotheken sowie Archiven Venedigs.

176. Die Bibliotheken in Saluzzo; von *Neigebaur.*
In: Serapeum N°. 21, p. 323 f.
Kurze Nachricht von der Stadtbibliothek Saluzzo's und der Bibl. des Klosters S. Bernardino daselbst.

177. Die Bibliothek des Lyceums zu Mantua; Die bischöfliche Bibliothek in Casale; Die Bibliothek der Stadt Brescia; Die Archive zu Ivrea; Die Bibliothek und Archive zu Modena. Von *Neigebaur.*
In: Intelligenzblatt zum Serapeum N°. 21—24.

*178. Disquisizioni bibliografiche intorno ad un' edizione fiorentina del secolo XV e di alcune altre stampe di quel secolo, di *Costanzo Gazzera.*
In: Memorie d. r. Acad. d. sc. di Torino, 2ª ser. T. XVIII (1859).

179. I Manoscritti Palatini di Firenze ordinati ed esposti da *Fr. Palermo.* Vol. II. Firenze. 4°. XI, 904 p. (Mit 4 Kupfertafeln).
Der erste Band erschien 1854. — Den Hauptinhalt bilden eigentlich 3 umfangreiche Monographien: über Cecco d'Ascoli; über die Anfänge der dramat. Literatur in Italien; über verschiedne dem Dante zugeschriebene lyrische Gedichte und die Handschr. eines Theils des Paradieses, angeblich von Petrarca angefertigt. Vergl. *Allgem. Zeit.*, Beil. zu N° 143. Wir werden auf dieses wichtige Werk bald ausführlicher im Jahrb. zurückkommen.

180. Storia del Teatro in Italia, di *P. Emiliani Giudici.* Vol. I. Milano e Torino (Guigoni). 8°. 516 p.
Auch auf dieses, wenig werthe Buch kommen wir zurück.

181. Masques et bouffons. Comédie italienne. Texte et dessins par *Maurice Sand*, gravures par *A. Manceau*; préface par *George Sand.* 2 Vol. Paris. 8°. 750 p. (Mit 50 Stahlst.). 30 Fr.
Diesem interessanten Werke eines Sohns der berühmten französ. Schriftstellerin ist ein längerer Artikel in der *Rev. des deux Mondes, Déc. 1859*, von *E. Lataye* gewidmet. Wenn auch, urtheilt derselbe, eine strengere Methode in der Behandlung des Gegenstandes wünschenswerth gewesen wäre, so gebe der Verf. doch vermittelst der Analyse ein sehr klares Bild von der ital. Kunstkomödie, die er aus eigner Anschauung kennen gelernt. Er steige zugleich bis zu ihren Quellen hinauf, ergreife ihre Typen in ihrem Entstehen, und folge ihnen dann bis herab auf unsre Tage, durch alle die unvermeidlichen Umgestaltungen, die sie in Folge der Zeit und der politischen Ereignisse erfahren. Auch auf ihren Wanderungen über die Alpen, namentlich nach Frankreich begleite er die Commedia dell' arte. Alle Charaktere der-

selben seien einzeln sorgfältig beschrieben und durch die schön ausgeführten Bilder lebendig veranschaulicht. — Auch das *Athenaeum, Nov. 1859*, urtheilt über das Buch recht günstig.

182. Dizionario biografico dei più celebri poeti ed artisti melodrammatici, tragici e comici, maestri concertisti, coreografi, mimi, ballerini, scenografi, giornalisti, impresarj ecc. ecc. che fiorirono in Italia dal 1800 al 1860; compil. da *Fr. Regli*. Torino. 8°. XV, 595 p. 20 Lire.

---

183. **Benedetti.** — Leben und Schriften des neueren italien. Dichters Benedetti, von *K. L. Kannegiefser*.

In: Herrig's Archiv f. neuere Spr. XXVII, 4. Heft.

Ist auf Grund der in unsrer Bibliogr. J. 1858, N° 261 aufgeführten Ausg. der Werke dieses Dichters verfaſst.

184. **Dall' Ongaro.** — Lebensabriſs desselben bei Gelegenheit einer Anzeige von Werken von ihm im *Athen., March.* 10 Sp.

185. **Dante.** — Dante et le moyen âge, par *Edm. Magnier*. Paris. gr. 12°. 342 p. 3½ Fr.

Gekrönte Preisschrift der Academie von Arras.

186. **Dante.** — Delle benemerenze di Dante verso l'Italia e la civiltà, di *P. Giamb. Giuliani*. Firenze (Tipogr. Galil.) 8°. 24 p.

Prolusione alle lezioni di eloquenza e poesia ital. nell' Istit. di Studj super. in Firenze.

187. **Dante.** — Dante and his lore of the sea.

In: Athenaeum, June.

188. **Dante.** — Di un mirabile sonetto di Dante, per *L. Cibrario*.

In: Operette varie del cav. *L. C.* Torino (Botta).

189. **Dante.** — Perchè il poema di Dante sia il più moderno di tutti, introduzione al corso di conferenze sull' Inferno di Dante, del prof. *Fr. Dall' Ongaro*. 8°. 15 p. (Abdruck aus der Rivista contempor. fasc. 77—78).

190. **Dante.** — Commento di *Fr. da Buti* [s. J. 58, N°. 220]. Tomo II. VIII, 826, X p.

191. **Dante.** — Versuch einer blos philologischen Erklärung mehrerer dunklen und streitigen Stellen der göttlichen Komödie von *L. G. Blanc*. I. Die Hölle. 1. Heft. Gesang I—XVII. Halle. 8°. IV, 154 p. 20 Sgr.

S. oben p. 114 ff. die Anzeige von Ruth.

192. **Dante.** — Intorno alla morte del conte Ugolino ed alla retta intelligenza del verso LXXV del canto XXXIII della Divina Commedia, lettera di *Malvezzi*. Venezia. 8°.

Vgl. Jahrg. 59, N° 224.

193. **Dante.** — La Matelda di Dante Alighieri, di *A. Lubin*. Graz. 8°.

194. **Foscolo.** — Ugo Foscolo e l'Italia, di *C. Cattaneo*. Milano. 8°. (Aus dem Politecnico, Ottobre—Nov.). 1 Lir.

*195. **Gambara, Veronica.** — Sopra la celebre contessa Matilde e Veronica Gambara principessa di Correggio, discorsi storici di *Quirino Bigi*. Mantova (Benvenuti). 1859. 8°. IV, 71 p.

196. **Goldoni.** — La vita artistica di Carlo Goldoni per *Ign. Ciampi.* Roma. 8°. 145 p.

197. **Machiavelli.** — Machiavel et les patriotes italiens, par *A. Mézières.*

In: Magazin du libraire N°. 30.

*198. **Ristoro d'Arezzo.** — Intorno all' opera sulla Composizione del Mondo di Ristoro d'Arezzo recentemente pubblicata dal Sig. E. Narducci, opuscolo di *Dom. Comparetti.* Pisa 1859. 15 p.

S. unten N° 282.

199. **Rosini.** — Giovanni Rosini, von *A. v. Reumont.*

In: Raumer's Histor. Taschenbuch; 4. Folge, 1. Jahrg.

Eine kurze Skizze des literar. Charakters Rosini's nach seinen Schriften und persönlicher Bekanntschaft. Ein Anhang gibt zugleich eine Uebersicht seiner Schriften, die jedoch „auf Vollständigkeit keinen Anspruch macht." — R. geb. zu Lucignano im Chianathal 1776, Prof. der ital. Lit. in Pisa seit 1804, gest. 1855, war ein sehr fruchtbarer Schriftsteller sowohl auf dem Gebiete der schönen Literatur, als der ästhet. und philol. Kritik. In der erstern Beziehung erwarb er sich namentlich als Romanschriftsteller grofsen Ruhm (seine *Monaca di Monza* erlebte 25 Auflagen!), während er als Dramatiker unbedeutend blieb. Seine *Elogi* rühmt der Verf. auch. Als Gelehrter hat er sich vornehmlich durch die Herausgabe der Werke Guicciardini's und Tasso's sowie durch seine *Storia della Pittura* bekannt und verdient gemacht; als Philolog nahm er gegen Monti für die Crusca Partei. Seit 1835 erschienen seine *Opere*, 11 Bände. (*Da sich die Leser des Jahrb. erinnern werden, dafs wir eben diese Abhandlung des Hrn. von Reumont auf dem Umschlag des ersten Heftes ihnen in unserm Journale zu geben versprachen, so fühlen wir uns zu der Bemerkung verpflichtet, dafs jene Ankündigung mit ausdrücklicher Genehmigung des Hrn. Verf. geschah, dem es hernach nicht einmal beliebt hat, uns überhaupt nur von seiner Willensänderung zu unterrichten. Die Redaction.*)

*200. **Savonarola.** — La storia di Girolamo Savonarola e de' suoi tempi, narrata da *Pasquale Villari* con l'ajuto di nuovi documenti. Vol. I. Firenze (Le Monnier). 1859. 8°. 489 p.

Nach dem *Athenaeum, Aug.*, die erste vollkommne Biographie Savonarola's auf Grund der besten Quellen, unter welchen manche bis dahin unbekannte aus den Archiven von Florenz. Der Verf. untersucht zugleich, und in sehr ausgedehnter Weise, die literar. Thätigkeit Sav.'s, indem er namentlich seine *Laudi spirituali*, seine Predigten sowie seine philos. Schriften in Betracht zieht.

201. **Tasso, Torquato.** — Il Cardinale del Monte intercede per Torq. Tasso presso il granduca Fernando I; per *C. Guasti.*

In: Giornale stor. degli Archivi tosc. Vol. IV, p. 78 f.

Ein Auszug aus einem Schreiben des Cardinals wird aus dem Archivio Mediceo mitgetheilt; der Herausg. knüpft daran eine Anmerkung, worin er aus der Antwort des Grofsherzogs nachweist, dafs derselbe keineswegs, wie Serassi glaubte, Tasso nach Florenz einlud, vielmehr im Gegentheil ihn dort nicht wünschte, indem er ihm nur als Unterstützung 50 scudi auszahlen liefs.

202. **Troya.** — Carlo Troya. Discorso del conte *Ter. Mamiani.*

In: Archivio stor. ital. XII, parte 2.

Gelesen vor der Acad. della Crusca in der feierlichen Sitzung v. 2. Sept.

B.

203. Canti popolari toscani raccolti e annotati da *Giuseppe Tigri*. *Seconda ediz.* novamente ordinata e accresciuta, aggiuntovi un repertorio di vocaboli e modi dell' uso non registrati dalla Crusca. Firenze (Barbèra). 8°. LXXVII, 305 p. 4 Lire.

S. oben p. 121 ff. die Anzeige von Tobler.

204. Römische Ritornelle; gesammelt und herausgegeben von *C. Blessig*. Leipzig. 8°. XII, 83 p. (Mit einer Musikbeilage). 16 Sgr.

*205. I disvariati judici d'amore, ove si contengono di molto begli e notevoli esempli d'uomini innamorati e di donne, testo inedito Riccardiano citato dagli Academici della Crusca. Genova (B. Lomellin). 1859. 8°. 16 p. 3 Lire.

In nur 25 Expl.; Herausg. Zambrini; nicht zu Genua, sondern in *Bologna* gedruckt. Es ist ein Fragment des *libro d'Amore* (Tractatus amoris Andreae Capellani), von dem nur noch ein anderes Stück, und von demselben Herausg. bisher veröffentlicht worden ist unter dem Titel *Corte d'amore* [s. J. 58, N° 252]. (*M.*) — Hr. *Mussafia* wird demnächst im Jahrb. selbst einen andern Abschnitt veröffentlichen.

206. Novella di un giovine Pratese, scritta l'anno 1533 ed ora per la prima volta pubblicata. Lucca (Canovetti). 8°. 16 p.

Nur in 40 Expl. — Die Novelle ist einem Codex der Magliabechiana entnommen.

*207. Descrizione del giudizio universale fatta, nel buon secolo della lingua e ora messa in luce da *Franc. Zambrini*, Bologna 1859. 8°. 16 p.

Stand zuerst in dem Journ. *Eccitamento*, das in Bologna 1858 erschien, aber eingegangen ist. Der erschienene Jahrg. enthält viele alte Schriften, von Zambrini, Manuzzi, Fanfani u. A. publicirt, die auch gesammelt in Bologna 1859 in wenigen Expl. wieder herauskamen. (*M.*)

*208. Fiore di notabili e sentenze di quattro santi dottori, recati in volgare nel buono secolo della favella ed ora per la prima volta in pubblico da *Michele Melga*. Napoli 1859. 8°. 24 p.

In 250 Expl. „È saggio d'opera maggiore che stà in un codice Casanatense del sec. XIV". *Zambrini*, Bibliogr.

*209. Trattato sopra il torre moglie o no secondo Teofrasto sommo filosofo, scrittura del sec. XIV e una Ninnananna del sec. XV, pubbl. ora la prima volta. Firenze (Cellini) 1859. gr. 8°. 24 p.

In 110 Expl.

---

210. **Adriani, Marcello.** — Le vite parallele di Plutarco, volgarizzate [s. J. 59, N° 239]. Vol. II.

211. **Alfieri.** — Della tirannide, libri due di Vittorio Alfieri, aggiuntovi la Catilinaria e la Giugurtina tradotte. Firenze (Barbèra). 16°. (C. D.) 2¼ Lire.

Diese Ausg. gehört zu der unter dem Namen *Collezione Diamante* (durch C. D. werden wir sie künftig bezeichnen) erscheinenden Sammlung italien. Klassiker, zu welcher auch J. 58, N° 256, J. 59, N° 241, 245, 258, 265 gehören. Diese sorgfältig gedruckten, elegant ausgestatteten und dabei sehr billigen Taschenausgaben haben allerdings meist, soweit wir urtheilen können,

keinen *eigenthümlichen* Werth; wir gedenken deshalb ihrer hier auch nur mit Auswahl, indem wir blofs solche Werke davon aufführen, die seltener sind, wenigstens als Einzelausgaben, wie das vorstehende.

212. **Boccaccio.** — La Fiammetta di Giovanni Boccaccio, con la lettera a M. Pino de' Rossi. Firenze (Barbèra). 16°. (C. D.). 2¼ Lire.

213. **Boccaccio.** — Decameron von *Heinrich Steinhöwel*, herausgegeben von *A. v. Keller*. (Bibliothek des literar. Vereins in Stuttgart Bd. LI). Stuttgart. 8°. IV, 704 p.

Eine „Anzeige" davon im folgenden Heft.

214. **Botta.** — Scritti minori di Carlo Botta. Biella (Amosto). 16°. VI, 153 p.

215. **Buonarroti, Michelagnolo, il Vecchio.** — Michel-Ange poëte, première traduction complète de ses poésies, précédée d'une étude sur Michel-Ange et Vittoria Colonna, par *A. Lannau-Rolland*. Paris. 12°. VII, 353 p. 3½ Fr.

Das *Etude*, welches den Charakter und den Werth der Dichtungen darlegt, wird von dem *Journ. d. Sav., Nov. 1859*, gelobt.

216. **Buonarroti, Michelagnolo, il Giovane.** — La Fiera, commedia di M. A. Buonarroti. La Tancia, commedia rusticale del medesimo, con annotazioni di *P. Fanfani*. Un vol. diviso in 2 parti. Firenze (Le Monnier). 18°. 8 Lire.

217. **Caterina, Santa, da Siena.** — Le lettere di Santa Caterina da Siena, ridotte a migliore lezione e in ordine nuovo disposte, con proemio e note di *Niccolò Tomaseo*. 4 Vol. Firenze (Barbèra). 18°. CCX, 272; 484, 491, 506 p. 16 Lire.

218. **Colonna, Vittoria.** — Rime e lettere di Vittoria Colonna. Firenze (Barbèra). 16°. (C. D.). 2¼ Lire.

219. **Compagni, Dino.** — Cronaca fiorentina di Dino Compagni, preceduta da un discorso di *Otto Vannucci*. Torino e Milano (Guigoni). 32°. 182 p. (Ediz. della bibl. delle famiglie).

220. **Dante.** — La Divina Commedia di Dante Alighieri, col comento di *Pietro Fraticelli*. Nuova edizione con giunte e correzioni, arrichita del ritratto e de' cenni storici intorno al poeta, del rimario, d'un indice e di tre tavole. Firenze (Barbèra). 18°. Lire 5. 60.

221. **Dante.** — L'Inferno di Dante esposto in dialetto milanese da *Fr. Candiani*. Milano. 8°. VIII, 368 p. 4 Lire.

Eine Uebersetzung der Hölle in Versen im mailändischen Volksdialecte. *Heidelb. Jahrb., Aug.*

*222. **Dante.** — L'Enfer de Dante, traduit en vers par *Louis de Ratisbonne*. Texte italien. Traduction française en regard. 2 Vol. Strafsburg. 1859. 8°. XVIII, 596 p. — Le Purgatoire de Dante, trad. etc. 2 Vol. ibid. 1860. — Le Paradis etc. etc. 2 Vol. XX, 592 p. ibid. 1860.

Gekrönt 1860 von der Acad. française. Aus dem *Rapport de M. Villemain sur les concours de l'ann. 1860* heben wir das folgende Schlufsurtheil heraus: „Enfin, ce qui est plus encore, malgré les fautes de négligence ou de nécessité, malgré les choses inattendues qui choquent, pour prix de ce long travail de cette pieuse admiration de Dante, on sent par moments comme un souffle de cette mélodie dont les sons n'arrivent pas tout entiers jusqu'à nous." —

Wie *Vapereau* (L'Ann. litt. p. 80) sagt, hat der Uebers. mit dieser wörtlichen Uebertragung in Versen einen *tour de force* ausgeführt, den bis dahin Niemand in Frankreich gewagt. Die Kühnheit und die Ausdauer sind mehr als das Resultat zu loben. Uebrigens sind die französ. *tercets* in Alexandrinern, allemal nur *zwei* Strophen durch den *dritten* Reim verbunden (aab ccb dde ffe etc. etc.)

223. **Dasamminiato.** — Fioretti tratti dai morali di S. Gregorio Papa volgarizzati per fra Giovanni Dasamminiato. Testo di lingua ora per la prima volta pubblicato. Firenze (Agostini). 16°. XXVI, 240 p. 3½ Lire.

*224. **Dati, Leonardo.** — La Sfera, libri quattro in ottava rima, scritti nel sec. XIV, di L. Dati, aggiuntavi la nuova Sfera pure in ottava rima di Giov. M. Tolosani, l'America di Raffaello Gualterotti etc. Firenze (Molini). 1859. 8°. 24, 76 p.

Von der *Sfera* gibt es bereits 4 Ausg.: Firenze 1482, 1513, 1514, Venezia 1534, aber unter dem Namen des *Goro* (Gregorio) *Dati*, der als Verf. einer *Istoria di Firenze* dal 1380 al 1405 bekannt ist (s. Gamba testi d. l. 1094). Hier vindicirt der Herausg. *Gust. Galetti* zuerst dem Leonardo die *Sfera*.

225. **Dominici.** — Regola del Governo di cura familiare, compilata dal beato Giovanni Dominici fiorentino dell' ordine de' frati Predicatori; testo di lingua dato in luce e illustrato con note da *Donato Salvi*. Firenze (Garinci). 8°. CLX, 258, 79 p. 8 Lire.

Dominici (1356—1420) war ein geborner Florentiner, und auch als Kanzelredner berühmt. Ueber die ihn selbst betreffenden Notizen des Buchs s. eine Anzeige desselben im *Arch. stor.* XII, parte 2, in welcher nebenbei die sorgfältige Ausg. des Textes belobt wird.

226. **Doni.** — Humori, di Anton Francesco Doni fiorentino (Racconti in seguito delle sue Novelle). Venezia (Merlo). 8°. Lire 6. 75.

In nur 150 Expl.

*227. **Foscolo.** — Lettere inedite con un frammento latino di Ugo Foscolo, pubblicati da *Aug. Corinaldi* per le nozze Morpurgo-Levi. Padova 1859.

228. **Gioberti.** — Ricordi biografici e carteggio di Vincenzo Gioberti, raccolti per cura di *Gius. Massari*. Vol. I. Torino (Botta). 8°. 383 p.

Der Opere inedite Vol. VIII. — Umfafst den Zeitraum von 1801—38; ein Tagebuch Gioberti's v. J. 1821 gibt Nachrichten von seiner Lecture und seinen literar. Plänen. — *Heidelb. Jahrb., Juli.*

229. **Giusti.** — Le poesie di Giuseppe Giusti, con un discorso sulla vita e sulle opere dell' autore. Firenze (Barbèra). 16° (C.D.). 2¼ Lire.

*230. **Leonardo da Vinci.** — Trattato della pittura di Leonardo da Vinci, con aggiunte tratte dal codice Vaticano, pubblicato da *G. Manzi*. Milano 1859. (Dalla Soc. tipogr. de' Class. ital. — In corso d'associazione.)

231. **Nicolini.** — Poesie di Giuseppe Nicolini, nuovamente ordinate e precedute da un discorso di *D. Pallaveri*. Firenze (Le Monnier). 12°. LVI, 559 p. 4 Lire.

*232. **Ristoro d'Arezzo.** — La composizione del mondo, di

Ristoro d'Arezzo. Testo italiano del 1282 pubblicato da *Enr. Narducci.* Roma. 1859. 8°. LXXXIII, 348 p.

Eine Probe von diesem Werk hat *Nannucci* bereits in der 2. Ausg. seines Manuale [s. J. 58, N° 247] gegeben. Die vorstehende äufserst sorgfältige Ausg. dieses „Kosmos" des 13. Jahrh., wie der Herausg. das Werk nicht mit Unrecht nennt, wird demnächst von Hrn. Mussafia angezeigt werden.

233. **Sacchetti.** — Le Novelle di Franco Sacchetti pubblicate secondo la lezione del codice Borghiniano, con note inedite di Vincenzio Follini e Vincenzio Borghini, per *Ottavio Gigli.* 2 Vol. Firenze (Le Monnier). 18°. 8 Lire.

Auch in der C. D. Barbèra's sind die Novellen S's in 2 Bändchen erschienen.

234. **Sacchetti.** — Dodici sonetti, da un cod. della Magliabechiana (ed. *P. Bilancioni*). Ravenna (Angeletti). 8°.

235. **Tasso, Bernardo.** — Lettera di Bernardo Tasso a Giovambattista Castaldo.

In: Archivio stor. ital. XII, parte 2.

Dieses Ineditum ist aus dem erzbischöfl. Archiv Mailands genommen. — Der Brief, vom 28. Juni 1559 aus Venedig datirt, ist für das Leben Bernardo's nicht ohne Interesse; er bittet darin namentlich um Unterstützung zur Herausgabe seines *Amadigi.*

IV. Zur spanischen Literaturgeschichte.

A.

236. Delle biblioteche della Spagna; commentario di *Gius. Valentinelli.*

In: Sitzungsberichte der phil. hist. Classe der k. Akad. d. W. in Wien. Bd. XXXIII.

Erschien danach auch als besondrer Abdruck. Wien. 8°. 177 p. 26 Sgr. — Obschon nicht alle, sind doch die meisten, und darunter sämmtliche wichtige Bibliotheken Spaniens in dieser fleifsigen Arbeit beschrieben, welche die Frucht einer nach Spanien unternommenen Reise und eines umfänglichen Studiums der betreffenden bibliographischen Literatur ist. Die genaue Berücksichtigung und Anführung der letzteren gibt der Schrift einen besondern Werth noch.

237. Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español, desde sus orígenes hasta mediados del siglo XVIII; por *Cayetano Alberto de la Barrera y Leirado.* Obra premiada por la Biblioteca nacional en el concurso público de enero de 1860. Madrid. 8°. XIV, 727 p.

Wir hoffen von diesem wichtigen Werk eine „Anzeige" bringen zu können.

238. Observaciones á la Biblioteca de autores españoles por *Carlos Ramirez de Avellano.*

In: Revista de ciencias, lit. y artes de Sevilla, T. VI.

Ueber Juan de Castellanos; — zum Romancero, hauptsächlich Namen der Verf. von Vulgär-Romanzen; — Ergänzungen zum Catálogo de poemas castellanos heróicos, religiosos etc. in Tomo XXIX.

239. **Ueber die alte deutsche Uebersetzung des Kalîlah und Dimnah, insbesondre deren ältesten Druck und dessen Verhältnifs zu der spanischen Uebersetzung; von *Th. Benfey*.**
In: Orient und Occident, I, Heft 1.

Es ist hier natürlich die im Druck erschienene span. Uebers. gemeint, die zuerst 1498 in Burgos herauskam, unter dem Titel: *Exemplario contra los engaños y peligros delmundo*, gedruckt von einem Deutschen, „maestre Fadrique aleman de Basilea". Benfey weist nun (im 4. Abschn. der Abhdl.) durch eine Vergleichung derselben mit der latein. des Joh. v. Capua und der deutschen nach, dafs die span. Uebers. wenngleich unmittelbar aus der latein. übertragen, doch nicht ohne wesentliche Benutzung und Beihülfe der deutschen entstanden ist. Auf der span. Uebers. aber beruhen, nach Benfey, die italien. Bearbeitungen von Firenzuola (1548) und Doni (1552), auf diesen beiden wieder die französ. von Cottier (1556) und P. de la Rivey (1579), und auf der Doni'schen Bearbeitung auch die englische von Th. North (1570. 1601). — Schliefslich beschreibt der Verf. eine spätere und, wie es scheint, noch nicht bekannte Ausg. der span. Uebers., Sevilla 1546 bei Cromberger.

240. Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge, par *R. Dozy*. 2e *éd.*, augmentée et entièrement refondue. 2 Vol. Leyden. gr. 8°. XVI, 360; LXXVII, 390, XCIX p. 9 Fl.

Unterscheidet sich von der ersten Ausg. durch Weglassung des gröfsten Theils der Polemik, besonders der gegen Condé gerichteten, sowie durch andre Anordnung. Der zweite Theil ist vermehrt durch eine neue Abhandlung: *Les Normands en Espagne*, worin der für die Literaturgeschichte wichtige Nachweis geliefert wird: dafs der Guillaume d'Orange der Chansons de geste ein Vasall der Herzöge der Normandie, Namens Guillaume de Montreuil (um 1058—78), war und dafs die meisten und ältesten Zweige der ihn besingenden Epen normandischen Ursprungs gewesen seien. (*W.*)

---

241. **Alcázar.** — Sepultura de Baltasar de Alcázar.
In: Revista de Sevilla, T. VI.

242. **Bofarull.** — Noticia de la vida y escritos de D. Próspero de Bofarull, archivero de la corona d'Aragon, por *Man. Milá y Fontanals*. Barcelona.

243. **Herrera.** — Parte de un elogio de Herrera, por *Pablo de Cespedes*.
In: Revista de Sevilla, T. VI.

244. **Lista.** — Observaciones analíticas sobre las poesias de Alberto de Lista, por *Manuel Ruiz Crespo*.
In: Revista de Sevilla, T. VI.

B.

245. Drei Morisco-Gedichte, herausgegeben von *Marc. Jos. Müller*.
In: Sitzungsber. der k. bayr. Akad. d. Wiss. in München 1860, Heft 3.

I. Esto es del alkhotba (Predigt) de pascua de rramadân sacada de arabi en ajami eyarrimase en copla .... 836 Verse, anfangs acht-, hernach elf-, und mehrsilbig, der Reim gepaart. II. Una almadha (Lob) de alabandça

al annabi Mohammad que fue sacada de arabí en ajamí .... 81 selbständige Strophen von 4 Versen, acht- bis zehnsilbig; die Strophen schliefsen sämmtlich mit dem Worte: Mohammad. III. Ein Gebet von 15 Strophen von 4 Versen, neun- bis zehnsilbig. Die Gedichte, welche viele archaistische und vulgäre Formen zeigen, sind aus einer Hdschr. des Escorial genommen, welche 1795 in Agreda beim Einsturz eines Hauses in einer Wandnische entdeckt wurde. Der Herausg. begleitet den Text mit Anmerkungen, die in sprachlicher wie in stofflicher Beziehung von grofsem Interesse sind. Am Schlusse des Artikels verbreitet er sich über die Transcription der arab. Lautzeichen in das Castilische. Auch einiger Prosa-Stücke, die derselbe Codex enthält, wird noch gedacht.

246. Romanzero der Spanier und Portugiesen, von *Em. Geibel* und *A. F. v. Schack*. Stuttgart. 8°. XIV, 418 p. 2 Thlr.

Eine Auswahl der Volksromanzen Spaniens und Portugals sind hier in vorzüglich gelungenen Uebersetzungen wiedergegeben.

247. El Cancionero de Juan Alfonso de Baena, publicado por *Fr. Michel*. Con las notas y los índices de la edicion de Madrid del año 1851. 2 Tom. Leipzig. 12°. CXIX, 703 p. 3 Thlr.

248. Teatro scelto spagnuolo, vers. ital. di *Giov. la Cecilia* [s. J. 59, N° 284]. Vol. VIII (letzter Band).

249. Escritores en prosa anteriores al siglo XV; recogidos é ilustrados por *Pascual de Gayangos*. XXII, 607 p. (Bibl. de aut. esp. T. LI). 50 rs.

---

250. **Muntaner, Ramon.** — Crónica catalan de Ramon Muntaner, texto original y traduccion castellana por *Ant. de Bofarull*. Barcelona.

Eine sehr gewissenhafte Arbeit, bei der auch die deutsche Uebers. berücksichtigt ist. Gegen 400 Anmerkungen, worunter manche sehr interessante, hat der Verf. hinzugefügt, welcher übrigens früher schon die Chroniken Jacobs I. und Peters IV. ins Castil. übersetzte. (*M. y F.*)

251. **Valdés, Juan.** — Diálogo de la lengua de Juan Valdés, tenido hácia el año de 1533 y publicado por primera vez el año de 1737, ahora reimpreso conforme al manuscrito de la biblioteca nacional, único que el editor conoce. Por Apéndice va una carta de A. Valdés. Madrid. 8°.

Die 72 Seiten des Apéndice enthalten: Lettera di Giov. Alfonso Valdés, secretario di Carlo V. in difesa del suo dialogo sopra il sacco di Roma con la risposta del conte Baldassar Castiglione Nunzio apostolico.

252. **Vega, Lope de.** — Comedias escogidas de Fray Lope Felix de Vega Carpio, juntas en coleccion y ordenadas por *Juan Eug. Hartzenbusch*. Tomo IV. XXXII, 595 p. (Bibl. de aut. esp. T. LII). 50 rs.

253. **Yriarte.** — Fables littéraires de Thomas Yriarte. Traduction nouvelle en vers français par *Pellet*, suivi d'un souvenir biographique par le neveu du traducteur. Paris. 8°. 3 Fr.

V. Zur portugiesischen Literaturgeschichte.

A.

254. Diccionario bibliographico portuguez. Estudos de *J. F. da Silva* [s. J. 59, N° 289]. Tomos III—IV. 447, 472 p.

255. **Silva, Antonio José da.** — Dom Antonio José da Silva, der Verfasser der sogenannten „Opern des Juden" (Operas do Judeu), von *F. Wolf.*

In: Sitzungsberichte der phil. histor. Classe der k. Acad. d. W. in Wien, Bd. XXXIV. Erschien auch als besonderer Abdruck. Wien. 8°. 32 p.

Ein Abrifs des interessanten Lebens dieses volksthümlichen Dramatikers und eine Charakteristik seiner Werke.

B.

256. Collecção de monumentos ineditos para a historia das conquistas etc. [s. J. 59, N° 290]. Lendas da India, por *G. Correa.* Tomo II, Parte 1. 482 p.

257. **Camões.** — Obras de Luis de Camões, precedidas de um ensaio biographico no qual se relatam alguns factos não conhecidos da sua vida, augmentadas com algumas composições ineditas do poeta, pelo Visconde de *Juromenha.* Vol. I. Lisboa. 8°. XXI, 516 p.

VI. Zur allgemeinen Literaturgeschichte,

nebst Werken, die mehrere Literaturen zugleich betreffen.

258. Trésor des livres rares et précieux etc. par *J. G. Th. Grässe* [s. J. 59, N° 292]. Livrais. 8—12.

Wir merken hier an, dafs *G. Brunet* zu der 7. Livr. beachtenswerthe Zusätze geliefert hat im *Serapeum*, N° 12, und im *Bullet. du biblioph. belge*, 8° cahier.

259. Manuel du libraire et de l'amateur de livres, par *Jac. C. Brunet.* 5° *éd.* originale, entièrement refondue et augmentée d'un tiers par l'auteur. Tome I, Parties 1—2. Paris. 8°. XV, 1902 Sp. (A—Chytraeus). 20 Fr.

S. über diese wesentlich verbesserte und vermehrte Ausg. u. a. *Journ. des Sav., Oct.*, und *Bullet. du biblioph. belge*, 4° cah. und 1861, 1er cah.

260. Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae. Pars IV, codices Thomae Tanneri complectens. Confecit *Alfr. Hackmann.* Oxford. 4°. 14 s.

261. *Stirling's* Literature of Proverbs. London. 8°. 244 p. 21 s.

262. Geschichte des Räthsels, von *J. B. Friedreich.* Dresden. 8°. VIII, 248 p. 1½ Thlr.

Das Buch ist zwar von einem Dilettanten, doch in seiner Art gut verfafst. Die verschiednen Arten des Räthsels werden durch Beispiele erläutert,

welche eine gute Anthologie bilden. Die Geschichte selbst ist die schwächste Partie des Werks. *Liter. Centralbl., Mai 1861.*

263. Histoire littéraire des fous, par *Oct. Delepierre.* London. 8°. 180 p. 5 s.

Der Verf. beschränkt sich hier nur auf solche Schriftsteller, die in einem Irrenhaus sich befanden, oder wenigstens nach allgemeiner Ansicht dazu vollkommen qualificirt waren. Er classificirt sie nach ihren Studien, indem er die 4 Kategorien: Theologie, Schöne Literatur, Philosophie und Politik unterscheidet. Die Auswahl der *Fous* ist übrigens eine ganz willkürliche, wie sie dem Verf. seine speciellen Studien gerade an die Hand gaben. Vier werden genauer ins Auge gefafst: *Bluet d'Arbères, J. M. Chassaignon, Alex. Cruden* und *Sir Th. Ames Gevaeft. Lit. Gaz., Jan.* und *Athenaeum, March.*

---

264. Beiträge zum Zusammenhang indischer und europäischer Märchen und Sagen, von *Fel. Liebrecht.*
In: Benfey's Orient und Occident, I, Heft 1.

1. Der verstellte Narr (mit einem Nachtrag von Benfey), 2. Die slavische Walthariussage, 3. Zu den Avadânas.

265. Die Sage von Athis und Prophilias, von *Wilhelm Grimm.*
In: Haupt's Zeitschr. f. d. Alterth. XII, Heft 1 und 2.

Diese interessante Arbeit knüpft an die Einleitung W. Grimm's zu den von ihm vor Jahren publicirten Bruchstücken des altdeutschen, dem altfranz. nachgebildeten Gedichts, welches diese Sage behandelt, an, indem hier andre verwandte Ueberlieferungen zusammengestellt und verglichen werden. Es sind theils occidentalische, theils orientalische. In den letztern wird statt der Freundschaft vielmehr „eine alle Gränzen überschreitende Grofsmuth" verherrlicht, während in den ersteren, nach Grimm, die uralte Sage von den Blutsbrüdern fortdauert, wo der Freund, durch ein Schwert getrennt, neben der Frau des Andern schuldlos ruht.

266. Ueber romänische Weihnachtslieder, eine Studie von *J. K. K. Schuller.* Hermannstadt. gr. 8°. 30 p. 5 Sgr.

267. Popular tales of the West-Highlands, orally collected, with a translation by *J. F. Campbell.* 2 Vol. Edinburgh. 12°. 978 p. 16 s.

Der gröfste Theil der Erzählungen ist in „South Uist, in the Sound of Barra and Benbecula" gesammelt, theils vom Verf. selbst, der ein Mitglied des Clans Dhiarmaid ist, theils von Andern, die er dazu aufforderte. Die Vorrede gibt hierüber ausführliche Nachricht. Nach dem *Athenaeum, Nov.* ist das Buch ein sehr schätzbarer Beitrag zur Volksliteratur.

268. Popularia carmina Graeciae recentioris edid. *Arn. Passow.* Leipzig. 8°. XI, 650 p. 4⅔ Thlr.

S. darüber, namentlich auch in Betreff der Beziehungen zu dem Abendland, die Anzeige von *F. Liebrecht* in *Göttinger Gel. Anz., April 1861* (15. Stück).

---

269. Der evangelische Sagenkreis. Ein Beitrag zur Geschichte der religiösen Dichtung und Kunst des Mittelalters, von *E. Kolloff.*
In: Raumer's Histor. Taschenbuch.

Unter dem evangel. Sagenkreis versteht der Verf. die Legenden, welche sich auf die Personen des Evangeliums beziehen, namentlich auf die heil. Familie; letztere Legenden, welche die neutestamentlichen Apokryphen ausmachen, behandelt er speciell, indem er vom Inhalt der interessantesten Nachricht gibt, namentlich im Hinblick auf Poesie und Kunst., vornehmlich auch die dramatische.

270. Drames liturgiques du moyen âge (texte et musique) par *E. de Coussemaker*. Rennes. 4°. XIX, 350 p.

Das Buch besteht aus 3 Parties: 1. Einleitung; 2. 22 *Drames*, von denen 8 überhaupt noch unedirt sind, 12 wenigstens in Betreff der Musik, 2 endlich bereits in der Hist. de l'harmonie au moyen-âge des Verf. erschienen sind; 3. Nachrichten über das Alter, die Geschichte und den Inhalt der benutzten Mss. Der Text ist in doppelter Gestalt gegeben, mit den Noten und für sich allein. S. darüber *Magnin* im *Journ. des Savants*, *Mai* u. *Sept.*, welche Artikel zugleich einen selbständigen Werth haben.

271. Les sociétés de rhétorique et leurs représentations dramatiques chez les Flamands de France; par *D. Carnel*. Paris. 8°. 2½ Fr.

In 100 Exempl. Extrait des Annales du comité flamand de France.

---

272. Huyge van Bourdeus, ein niederländisches Volsbuch, herausgegeben von *Ferd. Wolf*. Stuttgart. 8°. 88 p. (Bibl. des liter. Vereins Bd. LV).

Der Text ist ein diplomatisch getreuer Abdruck des Exemplars der k. k. Hofbibliothek, welches der Herausg. in seiner 1857 in dem 8. Bande der Denkschriften der phil. histor. Classe der k. Akademie veröffentlichten Abhandlung: „Ueber die beiden wieder aufgefundnen niederländischen Volksbücher von der Königin Sibille und von Huon von Bordeaux" genauer beschrieben hat. Aufser diesem Expl. ist nur noch eins, und aus späterer Zeit, bekannt, das sich im Haag befindet.

273. Reinardus Vulpes. Emendavit et adnotavit *Guil. Knorr*. Eutin. 8°. X, 62 p. 15 Sgr.

Eine *kritische* Ausg. des zuerst von Campbell 1859 [s. J. 59, N° 308] veröffentlichten Gedichts, namentlich auf Grund einer Vergleichung mit dem niederl. Original. Eine Anzahl Stellen sind nach *Haupt's* Emendationen verbessert. Die Vorrede untersucht das Verhältnifs der Uebers. zu dem Original näher, und weist zugleich nach wie sich auch der Text des letztern mit Hilfe der Uebers. verbessern lasse. S. *Liter. Centralbl.*, *April.*

274. Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons, par le vicomte *Hers. de la Villemarqué*. 3ᵉ *éd.* revue et considérablement augmentée. Paris. 12°. XXXI, 448 p.

Diese Ausg. unterscheidet sich von der frühern nur durch die Vorrede, welche über die Methode des Werks sich verbreitet und auf die erschienenen Kritiken antwortet, sowie durch einen neuen Appendix der ein kleines Stück bretonischer Verse aus einem Ms. des 7. Jahrh. der Bibl. von Cambridge veröffentlicht. *Journ. d. Sav.*, *Sept.*

275. Zu den Nugae Curialium des Gualterus Mapes, von *Fel. Liebrecht*.

In: Pfeiffer's Germania, p. 47 ff.

Beiträge zur Geschichte mehrerer in der Sammlung enthaltenen Sagen.

276. Timarion's und Mazaris' Fahrten in den Hades. Nach Hase's und Boissonade's Recension und erster Ausgabe des Textes griechisch und deutsch, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von *A. Ellissen*. Leipzig. kl. 8°. XIV, 366 p. (Der Analecten der mittel- und neugriech. Liter. IV. Bd., Abth. 1).

277. The sleeping Bard, or visions of the World, Death and Hell, by *Elys Wyn*. Translated from the cambria-british by *G. Borrow*. London.

Ein ausführlicher Artikel des *Quaterly Review, Jan. 1861*, gibt von diesem letzten bedeutenden walisischen Prosawerk, das hier zum ersten Male übers. erscheint, genauere Nachricht. Es ist um den Anfang des letzten Jahrh. von einem hochkirchlichen Geistlichen Wales' verfaſst. Die 3 Visionen selbst sind in Prosa geschrieben, aber eine jede begleitet am Schluſs ein Gedicht, das die Erklärung der Vision enthält. Die Absicht des Dichters ist die Thorheiten und Sünden der Menschheit, namentlich Groſsbritanniens zu zeichnen und zu geiſseln. In der ersten Vision sieht er eine ungeheure Stadt, d. i. die Erde, welche 3 Hauptstraſsen durchkreuzen, die des Stolzes, der Lust und des Gewinns; in der zweiten Vision schaut er den Palast des Todes, in der dritten das Reich des Teufels. Das Werk ist im reinsten *Cambrian* geschrieben und erfreute sich sogleich einer groſsen Popularität. Die Uebers. ist von einigen Anmerkungen begleitet. — In dem Artikel des Q. R. ist zugleich eine kurze Uebersicht der walisischen Literatur überhaupt als Einleitung gegeben, die von Interesse ist.

278. Les gladiateurs de la république des lettres aux 15e, 16e et 17e siècles, par *Ch. Nisard.* 2 Vol. Paris. 8°. XVI, 827 p. 15 Fr.

Die *Bravi* der Literatur, Pamphletaires in der schlimmen Bedeutung, die ihre Feder zum Zweck niedriger Rache und unedler Verfolgung gebrauchten, und zwar aus der Zeit der Renaissance. Es sind aus dem 15. Jahrh.: *Filelfo, Poggio, Valla,* von denen der mittlere die beiden andern bekämpfte; dann aus dem 16. und 17. Jahrh. J. Caes. Scaliger, Scioppius und der Jesuit Garasse, welcher letztere nur im Interesse der Kirche focht. — Die Entstehung der literar. Fehden und ihre sie begleitenden Umstände werden gut entwickelt; viele Auszüge zugleich gegeben. *Bibl. univers. de Genève, Sept.*

279. Litteraturhistoriska Studier. I. Shakespeare, II. Swift, III. Cervantes. Af *B. E. Malmström.* Upsala. 8°. 213 p. 2 Rdr.

280. D. Juan bei Tirso, Molière, Mozart und Byron. Eine literar. Skizze von *Alex. Büchner.*

In: Morgenblatt, April, N° 16—18.

281. A sketch of the history of Flemish literature and its celebrated authors from the 12th century down to the present time, by *Oct. Delepierre.* London. 8°. 220 p. 9 s.

VII. Philologie.

282. Encyclopädie des philologischen Studiums der neueren Sprachen, von *B. Schmitz.* 1. Supplement. Greifswald. 8°. XIV, 135 p. 1 Thlr.

Vgl. J. 59, N° 321.

283. Grammatik der Romanischen Sprachen von *F. Diez.* *Zweite* Ausg. [s. J. 58, N° 332]. Bd. III. VI, 476 p. 2½ Thlr.

---

284. Ueber die zweite Ausgabe der Grammaires provençales, herausgeg. von *Guessard* [s. J. 58, N° 335] Artikel von *E. Littré* in: Journal des Savants, Oct.

285. Entwickelung, Ausbreitung und Gebiet der französischen Sprache. (Mit Kärtchen). Von *H. Fritsche.*

In: Westermann's Illustr. Monatsheften, Nov.

286. Mémoire touchant l'influence scolastique sur la langue française, par M. *de Rémusat.* Lu dans la séance du 6 mai 1854. Instit. imp. de France. Paris. gr. 4°. 44 p.

Abdruck aus Tome X der Mémoires de l'Acad. des sciences mor. et pol.

287. Sur le soi-disant idiome bourguignon, par *J. Wollenberg.* In: Herrig's Archiv f. neuere Spr. XXVIII, 2. und 3. Heft.

Mittheilungen aus den *Noei Borguignon de Gui Barôzai* (5. Ausg. 1738), um 1700 in Dijon verf.; Gui Barôzai ist ein Pseudonym, indem das letztere Wort (französ. Basrosé — Rosastrumpf) ein Scherzname für „Winzer“ dort war. — 10 Noëls werden hier mitgetheilt, indem in Anmerkungen die dialect. Schwierigkeiten auf Grund des dem benutzten Buche beigefügten Glossaire erklärt werden. Am Schlufs des Artikels werden einige Eigenthümlichkeiten der Lautbildung *registrirt;* denn eine wahre wissenschaftliche Behandlung fehlt.

288. Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne, par *Aug. Scheler.* Livr. 1—4. Bruxelles. 8°. à 1 Fr.

Erscheint in 10 Liefer. à 2 Bogen, die Einen Band bilden werden.

289. Beiträge zur Etymologie und Lexicographie des Wallonischen im Bulletin de la Société liégeoise de litt. wall. 3e année, 3e livr.

So u. A. Erklärung der Worte *baligand, pâcolet, halmette, hamlette,* von *F. Stecher.*

290. Dictionnaire liégois-français, par *H. Forir.* Livr. I ff. Liége. 8°. à 40 c.

Erscheint in 60 Liefer. à 16 p., welche 2 Bde. bilden werden. Die Société liég. hat dies Werk der Regierung zur Unterstützung empfohlen. Der Berichterstatter der Gesellschaft urtheilt u. A.: „L'importance de cet ouvrage pour tous ceux qui s'intéressent à notre ancien idiome est incontestable. M. Forir a consacré quarante années à son élaboration, et personne, croyons-nous, n'est aussi à même que lui de dresser l'inventaire complet des expressions liégeoises de leur signification et de leur prononciation“. Das Wörterbuch sei weit reichhaltiger, als das von Remacle.

291. Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français et le langage proverbial, contenant l'explication et l'origine d'un grand nombre de proverbes remarquables oubliés dans tous les recueils; par *P. M. Quitard.* Paris. 8°. XIX, 460 p. 7 Fr.

Dieses Werk, von dem Bruchstücke früher schon in franz. Journalen, so im Moniteur univ., in Techener's Bulletin etc. erschienen, wird von der Kritik als ebenso gelehrt wie anziehend gerühmt. S. u. a. *Notes & Q.* X, p. 259.

---

292. Sul vivente linguaggio della Toscana, lettere di *Giamb. Giuliani; seconda* edizione corretta e ampliata. Torino (Franco). 16°. VIII, 322 p. 2½ L.

Die erste Ausg. erschien 1857. — S. von diesem interessanten Buch eine „Anzeige“ von Tobler im folgenden Heft.

293. Vocabolario della lingua italiana, già compilato dagli accademici della Crusca ed ora nuovamente corretto e accresciuto da *Gius. Manuzzi.* 2a ediz. [s. J. 58, N° 349]. 4°. 1859—60. Disp. 2—19. La disp. 2¼ Lire.

294. Vocabolario patronimico italiano, ossia adjettivario italiano di nazionalità; opera postuma di *Fr. Cherubini,* pubblicata

per cura di *G. B. De Capitani* e preceduta dalla vita dell' autore. Milano. 8°. L. 5. 60.

*295. Saggio di voci italiane derivate dall' arabo, di *Enr. Narducci*. Roma. 8°.

296. Dizionario di pretesi francesismi ecc. da *P. Viani* [s. J. 59, N° 337]. Vol. II. IV, 504 p. Beide Bände 11¼ Lire.

297. Vocabolario bergamasco-italiano, di *St. Zappetini* [s. J. 59, N° 338]. Schlufs.

*298. Gran dizionario piemontese-italiano di V. di *S. Albino*. Torino 1859. 4°. XII, 1237 p.

299. Proverbi lombardi raccolti ed illustrati da *Samarani Bonifacio*. Milano. 18°. 7 Lire.

300. Saggio di proverbi triestini, di *Ang. C. Cassani*. Triest. 8°. X, 110 p. 12 Sgr.

---

301. Discours sur l'importance des langues vivantes et sur l'avenir réservé à la langue anglaise, par *J. Foulc*. Limoges. 8°. 39 p. 1 Fr.

302. Lectures on the english language, by *G. P. Marsh*. New-York. 8°. 698 p. 16 s.

Die Vorlesungen wurden am Columbia College, New York, gehalten. Das *Athenaeum*, *July* sagt u. a.: „Being in the form of lectures, it is, as the author states, rather a collection of miscellaneous observations upon the principles of articulate language, as exemplified in the phonology vocabulary and syntax of English, than a complete and systematical treatise.“ Im Uebrigen wird das Buch sehr gerühmt.

303. On the origin, development, peculiarities and destiny of the english language, by *Rob. Müller*. (Inaug.-Diss.) Göttingen. 8°. 48 p. 8 Sgr.

304. Sanscrit and english Analogues, by *Earle Pliny Chase*. Extracted from the Proceedings of the American Philosophical Society. Philadelphia. 8°. 117 p. 6 s.

305. Sir John Maundevylle. Ein Beitrag zur Geschichte der englischen Literatur und Sprache, von *Gesenius*.
In: Herrig's Archiv f. neuere Spr. XXVII, 4. Heft.

Das 1356 verfafste, berühmte Reisewerk, eins der merkwürdigsten Denkmäler der englischen Sprache, welches Halliwell 1839 von Neuem herausgab, wird hier vornehmlich vom philologischen Standpunkt betrachtet, indem der Verf. nach einigen kurzen Mittheilungen über Maundevylle's Leben, seine Reise und das Buch selbst, von dem auch ein paar Auszüge gegeben werden, die Sprache desselben in's Auge fafst, sowohl in grammatischer als in lexicalischer Beziehung. In jener wird aus dem Gebiete der Formenlehre das vom heutigen Englischen Abweichende angemerkt; in dieser Beziehung werden die veralteten Wörter, mit Ausschlufs solcher deren Orthographie nur wenig von der heutigen abweicht, aufgeführt, indem eine deutsche Uebersetzung und etymologische Erklärung sie begleitet. Uebrigens werden die Wörter angelsächsischer und die romanischer Herkunft getrennt behandelt. 150 veraltete Wörter, die in Halliwell's Glossar fehlen, finden sich darunter. — Die ganze Arbeit zeichnet sich durch Genauigkeit, Gründlichkeit und Uebersichtlichkeit aus.

306. Beiträge zu einem Wörterbuch der englischen Sprache, von *F. H. Strathmann*. Bielefeld. 1855—60. Gr. 8. 6 Lieferungen. 480 p. 3 Thlr.

307. Patronymica Britannica. A Dictionary of the family names of the united Kingdom, endeavoured by *M. A. Lower*. London. gr. 8°. 486 p. 25 s.

Vom *Athenaeum*, *Nov.* wird dies Werk gerühmt, obschon mit ihm nur erst die Hälfte des Wegs zurückgelegt sei.

308. Concerning some scotch surnames. Edinburgh. kl. 4°.

VIII. Kulturgeschichte.

309. Die Cultur der Renaissance in Italien, ein Versuch von *J. Burckhardt*. Basel. 8°. 576 p. 2½ Thlr.

Dieses interessante Werk zerfällt in 6 Abschnitte, deren Ueberschriften wir folgen lassen, den Inhalt hier wenigstens anzudeuten: 1. der Staat als Kunstwerk; 2. Entwicklung des Individuums; 3. die Wiedererweckung des Alterthums; 4. die Entdeckung der Welt und des Menschen (darin: „Geistige Schilderung in der Poesie"); 5. die Geselligkeit und die Feste; 6. Sitte und Religion.

310. Histoire du mouvement intellectuel au 16ᵉ siècle et pendant la première partie du 17ᵉ siècle, par *J. Jolly*. 2 Vol. Paris. 8°. XVI, 911 p. 15 Fr.

Gekrönt von der Acad. française.

311. La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge, ou étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, par *Alfr. Maury*. Paris. 8°. 454 p. 7 Fr.

312. De l'usage non interrompu jusqu'à nos jours des tablettes en cire, par *Edél. du Méril*.

In: Revue archéolog., Juill. et Août.

Auch in selbständigem Abdruck. Paris 1861. 8°. 58 p. — Diese Abhandlung verbreitet sich zugleich, und in ebenso gelehrter als interessanter Weise, über die Erhaltung römischer Sitte, Religion und Aberglaubens durch das Mittelalter bis auf die neuere Zeit, unter Anführung mannichfacher Belege.

313. Les moines d'Occident, depuis St. Benoît jusqu'à St. Bernard, par le comte *de Montalembert*. Vol. I—II. Paris. 8°. CCXCII, 885 p. 15 Fr.

Wird 6 Bände bilden. — Ausführlicher bespr. in *Quart. Rev., July 1861.*

314. Ueber die Pflege der Studien bei den Dominikanern im ersten Jahrhundert seit der Ordensstiftung, von *L. Oelsner*.

In: Sybel's Histor. Zeitschrift, 2. Heft.

Der Verf. hat sich auf diesen Zeitraum eingeschränkt, weil hier allein die Quellen reichlicher flossen; es sind die Acta der jährlichen Generalcapitel, die erst seit 1240 ausführlicher, in einer Frankfurter Hdschr. bis 1340 reichen, dann Holstenius' Ausg. der Constitutionen des Ordens, sowie das Werk Humbert's de Romanis: „De instruct. officialium etc." Getreu nach diesen Quellen und unter steter Anführung derselben ist die fleifsige Arbeit ausgeführt.

315. Histoire de Sainte-Barbe, collége, communauté, institution; par *J. Quicherat*. Vol. I. Paris. 8°. 390 p. 5 Fr.

Dieses Collége wurde, nach dem Verf., 1460 zuerst eröffnet, und begründet von einem der tüchtigsten Professoren der Universität, Geoffroi Lenormant. Die Art der Studien, die Sitten und Gewohnheiten der Lehrer und Schüler im XV. und XVI. Jahrh. werden dargelegt, auch die merkwürdigsten Männer, die dort studirten, aufgefürt, worunter z. B. die St. Gelais und Du Bellay waren. Viel Neues wird mitgetheilt, wie denn viele neue Urkunden benutzt worden sind. S. *Bibl. de l'Ec. d. Ch.*, Janv. 1861.

316. Sommer und Winter, von *Ludwig Uhland.* In: Pfeiffer's Germania, p. 257 ff.

Spiele, Lieder und Streitgespräche, welche der Gegensatz dieser Jahreszeiten, namentlich im Frühjahr, hervorrief, werden in diesem schönen Aufsatze abgehandelt, und dabei aufser Deutschland auch England und Frankreich berücksichtigt.

*317. Notice et documents sur la fête du prince des sots à Amiens, par *Dusevel.* Amiens. 8°. 15 p.

318. Légendes, curiosités et traditions de la Champagne et de la Brie, recueillies par *Alex. Assier.* Troyes. 8°. XVI, 316 p. 5 Fr.

Enthält unter zahlreichen andern Stücken mannichfachen Inhalts: Les descendants de La Fontaine; Les écoles de Troyes au 15° siècle; St. Thomas d'Aquin et St. Bonaventure devant le pape Urbain IV.

319. Calendrier Belge. Fêtes religieuses et civiles, usages, croyances et pratiques populaires des Belges anciens et modernes, par le baron *de Reinsberg-Düringsfeld.* Bruxelles.

320. Condition de la vie privée en Bourgogne au moyen âge (1385); par *Marcel Canat.* Lyon. 8°. 14 p.

321. Un ménage littéraire en Berri au 6e siècle (Jacques Thiboust et Jeanne de La Font), par *Hipp. Boyer.* Bourges. 8°. 78 p.

322. Le Blason des couleurs, en armes, livrées et devises; par *Sicile,* hérault d'Alphonse V. roi d'Aragon, publié et annoté par *H. Cocheris.* Paris. kl. 8. XXXII, 126 p. (Mit Abbild.). 6 Fr. (18e Vol. de la Coll. du trésor des pièces rares ou inédites).

323. Cronique du roy François, premier de ce nom, publiée pour la prem. fois d'après un manuscrit de la bibl. impér., avec une introduction et des notes par *G. Guiffrey.* Paris. 8°. XVI, 493 p. 9 Fr.

Erstreckt sich v. J. 1515—1542: eine Chronik im eigentlichen Sinne des Worts, daher für die politische Geschichte von viel geringerem Interesse als für die Kulturgeschichte: über Turniere, Feste, Aufzüge etc. wird ausführlich berichtet. Der Verf. scheint ein Bürger von Sens gewesen zu sein, nach dem Detail zu urtheilen, das er über diese Stadt mittheilt. Den von ihm ausgeschriebenen Notizen fügte er auch gedruckte Relationen, Gelegenheitsgedichte (namentlich auch von Clém. Marot) und dergl. bei. Die letzte Redaction der Chronik ist übrigens in den letzten Jahren der Regierung Franz I. vorgenommen, wie verschiedene Anspielungen auf diese Zeit zeigen. — Die Ausgabe ist eine sorgfältige, die alte Orthographie ist beibehalten. Aufser zahlreichen Anmerkungen hat der Herausg. eine sehr vollständige *table analytique* und einen Appendix unedirter Stücke derselben Zeit (worunter: *la Sotye nouvelle des croniqueurs*) hinzugefügt. *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, *Nov. — Déc.*

324. Bilder aus Alt-England, von *Reinh. Pauli.* Gotha. 8°. VII, 395 p. 2 Thlr.

S. die Anzeige dieses Buchs oben p. 237 f.

325. Calendar of State Papers, domestic, of the reign of Charles I, 1628—1629. Preserved in the State paper department of her Maj. public Record Office. Edit. by *J. Bruce.* London.

„While it illustrates the political history — — it contributes interesting materials to the literature and biography of the time by new information respecting Leighton, Ben Jonson, Zouch, Townley etc. — as well as the proceedings of the Ecclesiastical Commissioners against the London booksellers for the publication of unlicensed pamphlets.“ Notes & Q. X, p. 113.

*326. Das alte Wales. Ein Beitrag zur Völker-, Rechts- u. Kirchengeschichte, von *F. Walter.* Bonn 1859. 8°. XIV, 535 p. 2⅔ Thlr.

Dieses bedeutende Werk, die Frucht vieljähriger Studien, behandelt u. a. die Quellen der cambrischen Geschichtsschreibung, die Triaden; ferner die Werke des Gildas, Godfried v. Monmouth, Giraldus Cambr. etc. Ein besondrer Abschnitt ist auch den Barden gewidmet.

327. Parallèle des principaux théâtres etc. par *J. de Filippi* [s. J. 59, N° 366]. Vollständig: 2 Vol. 176 p. und 134 pl. gravées. 160 Fr.

328. Paris en 1860. Les théâtres de Paris depuis 1806 jusqu'en 1860; par *L. Véron.* Illustré de 15 dessins par *Bourdelin.* Paris. 8°. 153 p. 2 Fr.

329. Histoire de la musique en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par *Ch. Poisot.* Paris. gr. 18°. XVIII, 388 p. 4 Fr.

Register.

Verbesserungen.

Seite 18 Zeile 17 lies *pour qui il* statt pour qu'il.
- 25 - 30 schalte *dans* nach mieux ein.
- 25 - 32 - *dans* nach que ein.
- 47 - 15 lies *d'un* statt d'une.
- 49 - 10 - *perdre* statt perdu.
- 98 ist mit Seite 100 vertauscht,
- 99 desgleichen mit Seite 101.
- 208 Zeile 24 lies *par* statt bar.
- 208 - 31 - *ce* statt ee.

Gedruckt bei A. W. Schade in Berlin, Stallschreiberstr. 47.



